



HAL
open science

Une anthropologie de la rue. Pauvreté, drogues et violence dans les ollas de Bogota (Colombie)

Nataly Camacho-Mariño

► **To cite this version:**

Nataly Camacho-Mariño. Une anthropologie de la rue. Pauvreté, drogues et violence dans les ollas de Bogota (Colombie). Sociologie. Université Sorbonne Paris Cité, 2018. Français. NNT : 2018US-PCC347 . tel-04259619

HAL Id: tel-04259619

<https://theses.hal.science/tel-04259619>

Submitted on 26 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Thèse de doctorat

de l'Université Sorbonne Paris Cité

Préparée à l'Université Paris Diderot – Paris 7

École doctorale 382 - Économies, Espaces, Sociétés, Civilisations :

Pensée politique, critique et pratiques sociales

Laboratoire de Changement Social et Politique (EA7335)

Une anthropologie de la rue

Pauvreté, drogues et violence dans les *ollas* de Bogotá (Colombie)

Par Nataly CAMACHO MARIÑO

Thèse de doctorat d'Anthropologie et Sociologie

Dirigée par Claudia Girola et Numa Murard

Présentée et soutenue publiquement à l'Université Paris Diderot le 17 décembre 2018

JURY

Florence BOUILLON, Maîtresse de conférences, Université Paris 8

Heitor FRÚGOLI JR., Professeur, Universidade de São Paulo, Brésil (rapporteur)

Claudia GIROLA, Maîtresse de conférences, Université Paris Diderot – Paris 7 (co-directrice de thèse)

Michel KOKOREFF, Professeur, Université Paris 8 (rapporteur)

Denis MERKLEN, Professeur, Université Sorbonne Nouvelle (président du jury)

Numa MURARD, Professeur émérite, Université Paris Diderot – Paris 7 (co-directeur de thèse)

Carlos PÁRAMO, Professeur associé, Universidad Nacional de Colombia

Une anthropologie de la rue

**Pauvreté, drogues et violence dans les *ollas* de Bogotá
(Colombie)**

À ma grand-mère, Beatriz, pour son courage

À ma mère, Pilar, pour sa force et son amour

À Théo, pour le bonheur

Remerciements

Aventure. Voici le premier mot qui me vient à l'esprit lorsque je cherche à définir ce qu'a été cette thèse. Une aventure comblée de moments extraordinaires et fascinants. Une aventure que j'ai eu le plaisir de ne pas mener en solitaire. De nombreuses personnes m'ont accompagnée, m'ont soutenue, m'ont encouragée, m'ont guidée tout au long de ce chemin. Je ne peux que les remercier infiniment, car c'est grâce à leur présence que ce travail a été possible, qu'il atteint aujourd'hui son terme.

Mes remerciements vont tout d'abord aux personnes rencontrées sur le terrain, et tout particulièrement aux personnes habituées des *ollas* qui m'ont accordé une place dans leur quotidienneté et à celles qui m'ont accordé le privilège de faire partie de leurs vies et de leurs familles. Je pense notamment à Nixxo, cette femme courageuse et affectueuse qui n'a pas hésité à prendre des risques pour moi ; à Willy, mon *parcero* d'une générosité incomparable ; à « Lasso », ce *socio* sincère et intelligent qui m'a aidée à comprendre des réalités complexes.

Je remercie encore une fois mes deux directeurs de thèse : Claudia Girola et Numa Murard. Cela a été un honneur de travailler à leurs côtés, d'être guidée par leurs conseils. Merci à Claudia Girola d'avoir cru en moi, de m'avoir partagé cette passion pour l'anthropologie qui m'accompagnera (je le sais) toujours, merci de m'avoir poussée à aller toujours un peu plus loin. Merci à Numa Murard de m'avoir fait confiance, merci pour sa bienveillance, pour ses mots encourageants, pour sa lecture respectueuse et ses commentaires sincères.

Je remercie Mesdames et Messieurs les rapporteurs et membres du jury, Michel Kokoreff, Heitor Frúgoli, Florence Bouillon, Denis Merklen et Carlos Páramo, d'avoir accepté de participer à la soutenance de cette thèse, ainsi que M. Michel Agier pour avoir accepté initialement de faire partie de ce jury.

Je tiens à remercier le LCSP, mon laboratoire de recherche, et l'École doctorale 382, qui ont rendu possible le financement de cette recherche. Merci à toute l'équipe du LCSP,

enseignant.e.s et doctorant.e.s, avec qui j'ai partagé tant de moments intellectuels extrêmement intéressants. J'ai une pensée particulière pour Étienne Tassin. Je regrette ne pas avoir pu le remercier une fois encore et personnellement de sa générosité et d'avoir rendu possible mon arrivée à Paris 7.

J'adresse ma reconnaissance aux membres du réseau « Aux frontières du sans-abrisme », et particulièrement à Mauricio Aranda, Louis Bourgois, Édouard Gardella, Claudia Girola, Marine Maurin, Pascale Pichon, Clara Piolatto, Gabriel Uribelarrea, Lola Vives, pour nos multiples échanges et projets accomplis et en cours.

Je désire remercier également certains enseignants qui ont marqué mon parcours universitaire et mon amour pour l'anthropologie. Mes remerciements à M. Gilles Rivière, qui a été mon directeur de master à l'EHESS et mon premier interlocuteur intellectuel en France, pour son accueil chaleureux et ses conseils pertinents. Je remercie Luis Alberto Suárez Guava de m'avoir appris, durant mes années de licence à l'Universidad Nacional de Colombia, ce qui est devenue la base de mes réflexions : l'ethnographie. Un immense merci à Carlos Páramo pour ses cours passionnants, ses conseils bienveillants, sa confiance et ses encouragements tout au long de mon parcours universitaire.

Je remercie Ruth Vargas de m'avoir permis de réaliser une partie de ma recherche au sein du groupe de recherche de l'*Idipron*. Merci à tous les membres de ce groupe et notamment à Sandra, Carolina et Victoria pour notre désir partagé de comprendre la *calle*, notre initiative commune de créer le groupe de recherche *Maquia* et pour l'amitié qui s'est tissée entre nous.

La rédaction de cette thèse en français a été un défi permanent. Je tiens à remercier Aurélien Moline et Clémence Fleury pour leurs lectures et corrections respectueuses. Je remercie également Mélina Oréface pour son aide en anglais.

À mes amis en France toute ma reconnaissance : À Cyril merci pour les questionnements, les relectures et tant de moments partagés depuis mon arrivée en France. À Gimena, merci d'être toujours là, dans les moments difficiles et dans les meilleurs moments. À Gregorio, Sofia, Camilo et Ana María, merci d'avoir fait de mes premières années en France des moments inoubliables et merci pour l'amitié qui persiste. À Nina, merci pour la motivation transmise et pour le rôle qu'elle a joué dans ma décision d'entamer un doctorat.

À ma famille française un immense merci pour m'avoir donné le privilège de faire partie de leurs vies et m'accompagner dans cette aventure de la thèse : À Patrick merci pour ses attentions, ses blagues, ses photos et pour m'apprendre à aimer la photographie. À Florence pour son écoute, ses conseils, sa tendresse et tous ces apprentissages quotidiens sur la France, le cinéma, la peinture et même la cuisine. À Anna qui, en plus d'être ma belle-sœur, est une grande amie, merci pour les encouragements, les relectures, les corrections et pour cette légèreté et cette générosité qui rendent la vie plus simple.

Du côté de mon univers colombien, je tiens à remercier Rodrigo pour ses histoires, pour ses photos, pour ses attentions. Merci à « Minchu » pour me garder toujours une petite place dans ses pensées. Merci à Edgar pour son retour dans ma vie.

J'ai une pensée pour Alberto. Sans ses apprentissages je n'aurais certainement jamais pris la décision de faire de l'anthropologie. Merci pour les rires, les livres, la musique, le sport, merci de m'avoir aidée à comprendre ce qui était important pour moi.

Un grand merci à ma grand-mère, Beatriz, pour sa tendresse, pour sa force débordante qu'elle a su me transmettre, pour m'apprendre que le bonheur est là, en nous, et qu'il faut juste s'en apercevoir.

À ma mère, Pilar, un merci *illimité* pour m'avoir toujours soutenue et pour être là, sans faille. Merci pour sa patience, pour son courage. Merci de m'avoir appris à rêver et de m'avoir encouragée à poursuivre mes rêves.

À Théo, mon complice de vie, ma reconnaissance *à l'infini*. Cette thèse n'aurait pas été possible sans nos rêves et nos projets communs, sans nos discussions, sans nos échanges intellectuels, sans son écoute, sans son soutien, sans ses lectures et relectures, sans ses corrections, sans ses encouragements... sans sa présence et son amour. Je n'aurais tout simplement jamais atterri en France si notre rencontre n'avait pas eu lieu.

Sommaire

Remerciements	7
Sommaire	11
Notes sur la traduction et la transcription	14
Introduction	19
Première partie	47
La ville, ses bas-fonds et ses <i>ollas</i> : un retour sur l’histoire	47
Chapitre premier	52
Les guerres, les migrants et la <i>chicha</i>, ou l’avènement des « bas-fonds » bogotanis. 52	
Des migrants aux vagabonds et des vagabonds aux criminels : guerres civiles et criminalisation de la pauvreté	54
La ville et ses transformations... ou comment le décor des bas-fonds s’est progressivement bâti	70
La misère, la <i>chicha</i> et le crime... ou les bas-fonds, prélude aux <i>ollas</i>	87
Conclusion	101
Chapitre 2	105
La <i>Violencia</i>, la ville et sa modernité : des « bas-fonds » aux <i>ollas</i>	105
La « barbarisation » des classes populaires	108
Le processus d’urbanisation de Bogotá au milieu du XX ^e siècle	128
La « <i>carrera</i> » de la modernité	135
La déroute de la <i>chicha</i> et la consolidation de la bière salubre	142
L’affleurement d’une économie de la drogue.....	151
Conclusion	159
Chapitre 3	162
La naissance des <i>ollas</i>	162
Un <i>tissage de récits</i> pour la compréhension des <i>ollas</i>	167
Les <i>gamines</i> , les <i>largos</i> et « la rue ».....	172
« Ce n’était pas comme ça » : de l’avènement des <i>ollas</i> et des représentations sociales	200
Conclusion	218

Conclusion de la première partie	221
Deuxième partie	224
Les <i>ollas</i> et leurs frontières	224
Chapitre 4.....	229
Violences et fragmentation territoriale : du conflit armé, des villes et des <i>ollas</i>	229
Territorialisation et banalisation de la violence	231
Les <i>ollas</i> et le paramilitarisme	246
Les frontières des <i>ollas</i> définies par l'imposition territoriale : des disputes et des accords	265
Conclusion	294
Chapitre 5.....	297
Peur, périls et saleté : la reconnaissance sociale des limites des <i>ollas</i>	297
« <i>Gamines</i> », « <i>largos</i> », « <i>desechables</i> », « <i>ñeros</i> » et « <i>habitantes de la calle</i> », ou comment la catégorisation de la population des <i>ollas</i> a participé à l'ancrage de frontières sociales.....	303
La « <i>limpieza social</i> » et les <i>ollas</i> : des limites par des manifestations de violence.....	315
Le danger des <i>ollas</i> : des frontières par la peur	335
Au-delà de la notion de « ghetto » : en guise de conclusion.....	344
Chapitre 6.....	347
La frontière par le passage, la fête et le refuge : les <i>ollas</i> par celles et ceux qui les fréquentent	347
Entrer	354
La <i>farra</i> et la « détente » : faire la fête dans les <i>ollas</i>	357
« Rester un peu » et sortir	366
Violences et protection	374
Conclusion	380
Conclusion de la deuxième partie.....	382
Troisième partie	386
La « rue » et les <i>ollas</i>	386
Chapitre 7.....	393
« J'aime trop la rue, je suis un <i>callejero</i> » : vivre la « rue », vivre les <i>ollas</i>	393
« <i>Coger la calle</i> » et « <i>caer en la calle</i> » : Une « rue » qui s'élargit dans l'espace et dans le temps	403
« <i>Internarse</i> » et « se faire interner » : le cycle de la rue.....	415
Quitter la « rue » ?	422

« <i>Rebuscárselas</i> » : pratiques <i>callejeras</i> pour une survie quotidienne	439
Notes pour une ethnographie de la « rue »	447
La « rue » comme productrice de localité : en guise de conclusion	453
Chapitre 8.....	458
Le « <i>rigor</i> » : la quotidienneté de la violence dans la « rue » et les <i>ollas</i>.....	458
« <i>Pararse duro</i> » : se défendre et se faire respecter par la violence	459
Violences envers les femmes	465
« Se fumer les morts » : la violence extrême dans les récits quotidiens	473
Conclusion : le « <i>rigor</i> » de <i>La Ele</i>	496
Conclusion de la troisième partie	499
Conclusion générale.....	501
Glossaire	519
Bibliographie	526
Table des illustrations.....	558
Table des matières	560
Résumé.....	565
Abstract	566

Notes sur la traduction et la transcription

Cette thèse est écrite en français, mais toutes les données ethnographiques et d'archives, ainsi qu'une partie importante de citations d'ouvrages, sont à l'origine en espagnol. Pour aider le lecteur à s'orienter dans le document, je dois faire certaines précisions :

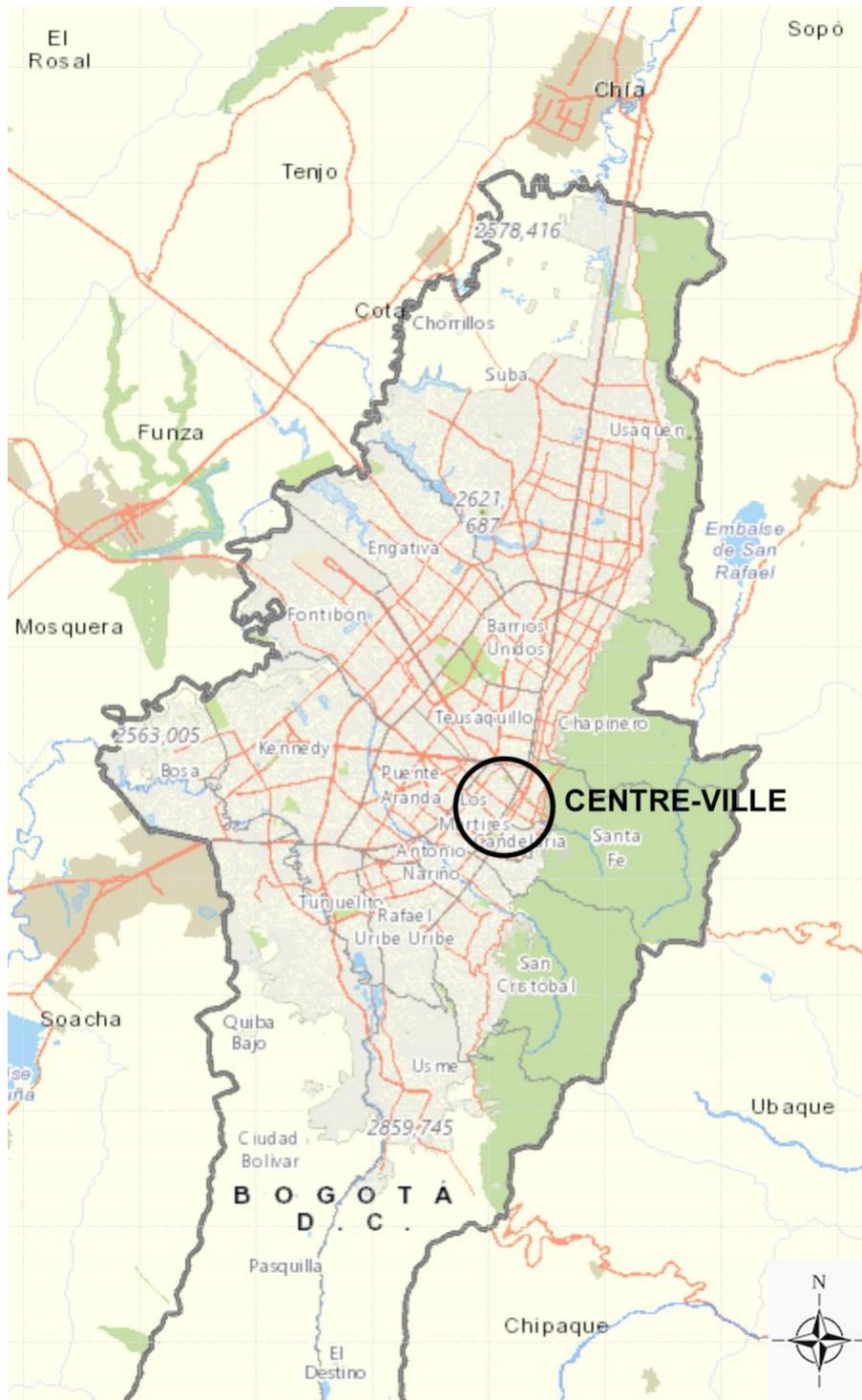
1. Sauf avis contraire, toutes les traductions des documents d'archives ou des citations d'ouvrages ont été réalisées par mes soins. Les transcriptions dans la langue originelle se trouvent en note de bas de page en *italique*.
2. Pour les extraits d'entretiens et de conversations avec les personnes rencontrées dans le cadre de la démarche ethnographique de cette recherche, la traduction a aussi été réalisée attentivement par moi-même. En note de bas de page, le lecteur trouvera en *italique* la transcription originelle en espagnol.
3. J'ai tenu à conserver plusieurs termes et catégories en espagnol issus de mon expérience ethnographique. À la fin du document, le lecteur trouvera un glossaire avec les mots les plus souvent utilisés dans cette recherche.



Carte 1 : Colombie (avec les villes mentionnées dans cette recherche)
Source : Modifiée à partir de : https://d-maps.com/carte.php?num_car=1576



Carte 2 : Aire Métropolitaine de Bogotá
Source : Shadowxfox, Wikimedia Commons.



Carte 3 : Aire urbaine de Bogotá et localisation du centre-ville
Source : Modifiée à partir de : IDECA, La Infraestructura de Datos de Bogotá D.C.

Introduction

« C'est quoi une olla ? Une olla c'est là où on met plusieurs choses et où on allume le feu. Et c'est comme ça, c'est vraiment chaud. C'est là où arrivent des gens de n'importe quelle classe, de n'importe quelle dénomination : riche, pauvre, blanc, gros, noir, grand, maigre, tous arrivent. Alors, si vous voyez un sancocho¹, on met quoi dans un sancocho ? On peut y mettre plein de choses, ou par exemple quelqu'un qui sait préparer un bon repas, peut y mettre du riz, des pâtes, on met plusieurs choses afin de les assortir. Il peut y avoir plusieurs combinaisons et puis on commence à le réchauffer : chaud, chaud, chaud... Alors, de la même manière qu'on peut mettre plein de choses froides dans la marmite, on peut aussi y mettre des choses déjà chaudes. L'olla, c'est comme ça aussi. Elle peut être calme, mais elle peut aussi être chaude, en ébullition² ».

Guillermo, éducateur d'un centre d'accueil de la mairie de Bogotá pour des jeunes usagers de drogues, sans-abri et habitués des *ollas*, qui a lui-même passé une bonne partie de son enfance dans les *ollas*.

Les *ollas* sont des espaces urbains traversés par l'usage et le commerce de drogues illicites (pâte de base de cocaïne, cocaïne, marijuana, héroïne, ecstasy, acides) et licites³

¹ Bouillon traditionnel de la cuisine colombienne, à base de poulet, de bœuf ou de poisson, et caractérisé par la variété d'ingrédients utilisés (pommes de terre, manioc, banane plantain, maïs, etc.).

² Transcription originale : Guillermo : *¿Qué es una olla? Una olla es donde de echa muchísimas cosas y se pone a calentar. Y así es eso, eso es una calentura grandotota. Donde llega cualquier clase, de cualquier denominación, sea rico sea pobre, blanco, gordo, negro, alto, flaquito, llega. Entonces si uno mira un sancocho, ¿uno al sancocho que le echa?. Muchísimas cosas se le puede echar o quien sabe preparar un muy buen almuerzo le puede echar arroz, pasta, le echa muchas cosas para combinarlo, así también lleva muchas combinaciones y que en cualquier momento se comienza a calentar, caliente, caliente, caliente... Entonces así como se le puede echar cosas frías a la olla, se le puede echar cosas cuando también está caliente, así también es la olla. Cuando... puede estar muy calmada pero también puede estar muy caliente, muy prendida* [extrait de conversation avec le profe Guillermo, mai 2014].

³ Ce que je comprends ici par drogues, m'attachant aux travaux d'Antonio Escotado, ce sont des substances qui provoquent une réaction dans le corps. D'une part, des composés chimiques naturels ou de synthèse qui affectent somatiquement ; d'autre part, des composés qui affectent non seulement de manière somatique, mais aussi psychique. Selon Escotado, avant que les lois répressives sur les drogues apparaissent dans le monde au début du XX^e siècle, la définition généralement connue des drogues était la définition grecque : *Phármakon*. Ce terme fait référence à une substance qui est à la fois un remède et un poison. Ainsi, « si n'importe quelle drogue constitue un poison potentiel ou un remède potentiel, le fait d'être

(alcool, cigarette, médicaments utilisés pour leurs effets excitants), par la pauvreté extrême et par de multiples formes de violence. Il s'agit de quelques ensembles de pâtés de maisons situés dans des quartiers populaires – commerciaux ou résidentiels – gérés par des réseaux de trafic de drogues et par des groupes armés. Les immeubles qui constituent les *ollas* ne sont pas forcément utilisés pour l'habitation, mais aussi, et surtout, comme des espaces de consommation, de prostitution (voire d'exploitation sexuelle) et de fête : tavernes, bars, discothèques, bars à juke-box, bars à machines à sous, etc. Les rues de ces pâtés de maisons sont peuplées de *dealers* et de consommateurs de drogues, ainsi qu'envahies d'ordures et de saleté.

Une grande partie des personnes qui se rendent dans les *ollas* quotidiennement, sont des usagers dépendants de drogues : des hommes, des femmes, jeunes comme adultes, dans des conditions d'extrême précarité. Ils n'ont pas de domicile fixe et dorment souvent à la rue. Leurs corps maigres, blessés et souvent en haillons attestent d'une consommation intensive de drogues et principalement du *bazuco*, une drogue économique, mais qui engendre une forte dépendance et une détérioration physique rapide. Le *bazuco* est une poudre blanchâtre, extraite de la pâte de base de cocaïne. Il peut être fumé comme une cigarette, mélangé avec du tabac ou de la marijuana, ou pur, avec une pipe. Pour les usagers, la composition du *bazuco* est incertaine. Cette drogue, semble-t-il, est coupée avec de la poudre de brique, du talc, du ciment blanc, des miettes de gâteaux, de la craie ou même de la paraffine.

La traduction littérale en français du terme *ollas* serait « marmites » ou « casseroles ». Comme le signale Guillermo, une *olla* est un endroit *chaud, en ébullition*, où toute une diversité de personnes peut confluer. Cette chaleur rappelle des contextes illégaux certes, mais aussi et surtout, la convergence de plusieurs types de violence. Pour l'administration de la ville et plus largement pour les habitants de la ville, les *ollas* sont considérées comme des espaces dangereux, voire comme les plus dangereux, à cause des violences de rue (vols avec agressions, rixes, etc.) auxquelles les contours des *ollas* et les personnes qui les fréquentent sont associés. Pour les personnes habituées à ces espaces, la *chaleur* des *ollas* dépend des violences auxquelles elles sont exposées à l'intérieur : bagarres, fusillades, homicides, tortures...

nocive ou bénéfique dans chaque cas déterminé dépend exclusivement : a) de la dose ; b) de l'occasion dans laquelle elle est utilisée ; c) de sa pureté ; d) des conditions d'accès à ce produit et des règles culturelles d'usage ». Antonio Escobedo, « Fenomenología de las drogas », dans *Historia general de las drogas*, Madrid, Espasa, 2008, p. 1175-1369.

Dans la reconnaissance de cette diversité des violences associées aux *ollas*, se trouve la problématique de cette thèse. En articulant une démarche ethnographique et une réflexion historique, cette recherche analyse le rôle joué par la violence – dans ses multiples formes – dans l'émergence, la permanence et la disparition des *ollas* de Bogotá. De quelle manière la violence a-t-elle participé à l'existence de ces espaces ? Quel est son rôle dans l'« arrivée » – pour reprendre ici les termes de Guillermo – et la réunion de personnes dans les *ollas* ? Quelle est sa place dans le quotidien de ces espaces urbains, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des frontières qu'ils représentent ? Quels sont les enjeux de la convergence de la violence, de la pauvreté extrême et de l'usage et du commerce de drogues dans le cas des *ollas* ? Voici les questions auxquelles cette thèse tentera de répondre.

Les *ollas* : une fascination de toujours, une confrontation aux stéréotypes, le début d'une recherche



Image 1 : Le *Cartucho* au début des années 1990
Source : © Rodrigo Celis Salinas

Cette photo est une des premières images que j'ai vue d'une *olla*. Je n'avais que quatre ans lorsque ma mère me l'a montrée en me racontant des histoires sur le *Cartucho*, un quartier dans le centre-ville de Bogotá où elle allait de temps en temps pour accompagner un groupe de journalistes pour un projet de théâtre. Si je me rappelle bien, il s'agissait d'une pièce sur les rêves des « *ñeros* », comme s'appelaient à l'époque, entre

elles, les personnes sans-abri et usagères de drogues, qui habitaient ou fréquentaient ce quartier.

Chez moi traînaient dans les armoires des pellicules de photos de cet endroit qui pendant toute mon enfance me semblait fascinant. En effet, si sur les photos je voyais un lieu triste et même un peu ténébreux, les récits de ma mère sur les personnes qu'elle y avait rencontrées étaient remplis d'aventures et de personnages sympathiques. Mon enfance a été ainsi traversée par ce lieu, par ses histoires, par ses personnages. J'ai des souvenirs de soirs où ma mère devait m'emmener avec elle à ses cours à l'université. Elle étudiait dans le centre-ville, et pour rentrer chez nous, il fallait prendre un bus en face du *Cartucho*, sur l'avenue *Carrera Décima*. Souvent, des *ñeros* qu'elle avait rencontrés nous accompagnaient jusqu'à ce que le bus passe. Ma mère disait qu'ils nous protégeaient car cette avenue, entre autres parce qu'elle était une limite du *Cartucho*, était considérée comme une des plus dangereuses de la ville à cause des vols et des agressions qui s'y déroulaient⁴. D'ailleurs, le *Cartucho* était considéré à l'époque, vers le milieu des années 1990, comme le lieu le plus dangereux de Bogotá⁵. Ces *ñeros* nous protégeaient, ma mère et moi, des dangers qu'ils représentaient eux-mêmes dans les discours ordinaires !

Le *Cartucho* était un espace urbain contrôlé par des réseaux de trafic de drogues où des usagers dépendants de plusieurs types de drogues habitaient ou avaient leurs habitudes. Initialement, à la fin des années 1970 et au début des années 1980, le contrôle se limitait à quelques rues du quartier *Santa Inés*, situé à proximité de la place centrale de la ville – la *Plaza de Bolívar* –, du Palais présidentiel, de l'Hôtel de ville, du centre administratif national et régional et d'un des commissariats de police les plus importants de la ville. Le quartier *Santa Inés* était à l'époque un quartier où la pauvreté extrême se concentrait. Les maisons, d'anciennes constructions d'architecture coloniale et républicaine, avaient été sous divisées à un tel point qu'une famille nombreuse pouvait demeurer dans une seule chambre. D'autres familles habitaient dans la rue. Une économie marginale s'était aussi installée dans le quartier, non seulement en relation à la vente de drogues, mais aussi aux ventes ambulantes de toute sorte et à la récolte et revente de matériaux recyclables. Déjà à la fin des années 1980 et au début des années 1990 tout le quartier était connu comme le

⁴ Carlos Niño et Sandra Reina, *La carrera de la modernidad: construcción de La Carrera Décima, Bogotá (1945-1960)*, Bogotá, Instituto Distrital de Patrimonio Cultural, 2014.

⁵ Soledad Niño Murcia et Instituto Colombiano de Antropología (eds.), *Territorios del miedo en Santafé de Bogotá: imaginarios de los ciudadanos*, Santafé de Bogotá, Observatorio de Cultura Urbana, TM Editores, 1998.

Cartucho : non seulement le trafic de drogues s'était étendu à d'autres rues du quartier *Santa Inés*, mais le quartier entier avait subi une forte détérioration et la stigmatisation, qui existait – comme nous allons le voir ici – depuis plusieurs décennies, s'était renforcée.

Les *ollas*, terme utilisé par les personnes qui fréquentaient ces espaces, étaient vers la fin des années 1970 les maisons où les usagers de drogues pouvaient les acheter et les consommer. Puis, la consommation s'est étendue dans les rues, et tout le quartier a été considéré comme une *olla*. Lorsque j'ai commencé mes études d'anthropologie à Bogotá en 2007, et que je me suis intéressée – au-delà de ma fascination d'enfance – au *Cartucho* et aux personnes qui l'habitaient, cette *olla* n'existait plus. Elle avait été délogée et détruite au début des années 2000. Les dix-huit hectares qui la constituaient avaient été transformés en un grand parc : le *Tercer Milenio*. Il existait néanmoins d'autres espaces urbains, en centre-ville ou ailleurs, considérés comme ses héritiers : les *ollas* de Bogotá. J'ai commencé à travailler à l'époque à propos des personnes qui fréquentaient les *ollas* du centre-ville, parmi lesquelles beaucoup avaient connu le *Cartucho*.

Pendant quatre des cinq années de ma licence à l'Université Nationale de Colombie, je me suis régulièrement rendue dans le secteur des *ollas* – je restais aux alentours de ces espaces, je n'y entrais que très rarement – pour la réalisation de tous les dossiers de fin de cours qu'il était possible d'y réaliser. Pour mon mémoire de fin de cycle, j'ai proposé une enquête sur la vie dans la rue dans le centre de Bogotá⁶. En fait, les personnes qui fréquentent les *ollas* sont connues d'une manière générale, dans le langage administratif et courant, comme « *habitantes de la calle* » [« habitants de la rue »], car elles n'ont pas de domicile fixe et dorment souvent à la rue.

Au cours de la réalisation de ce travail de terrain, qui s'étendent le long de mes années de licence, j'ai découvert un univers qui dépassait les discours savants qui rattachaient les *ollas* et la vie dans la rue à l'exclusion sociale⁷, ainsi que les discours administratifs – véhiculés notamment par la presse et à la portée néolibérale – qui sont devenus, d'une certaine manière, ordinaires et dans lesquels la lecture de cette réalité sociale trouvait la cause de la délinquance dans la pauvreté et l'usage de drogues.

⁶ Nataly Camacho Mariño, *Evitando que la calle se los trague. Ñeras y ñeros en el centro de Bogotá*, Mémoire de Licence en Anthropologie, Universidad Nacional de Colombia, Bogotá, 2011.

⁷ Voir, entre autres, Ángela Robledo et Patricia Rodríguez, *Emergencia del sujeto excluido: aproximación genealógica a la no-ciudad en Bogotá*, Bogotá, Pontificia Universidad Javeriana, 2008 ; Amy Ritterbusch, *A youth vision of the city: The socio-spatial lives and exclusion of street girls in Bogota, Colombia*, Thèse de Doctorat de Philosophie, Florida International University, Miami, 2011.

J'ai découvert non seulement des frontières sociales, liées à la ségrégation et à l'exclusion sociale des personnes qui fréquentaient les *ollas*, mais aussi des frontières territoriales bien définies, imposées par les réseaux de trafic qui contrôlaient certaines *ollas*. J'ai constaté, à chacune de mes visites aux alentours des *ollas*, que la police ne rentrait dans ces espaces que lors de grandes opérations qui mobilisaient alors des dizaines d'agents.

En outre, m'ont été racontées des histoires d'une violence extrême à propos de situations qui avaient lieu à l'intérieur des *ollas*. J'ai découvert qu'elles étaient considérées par les personnes qui les fréquentaient comme des lieux de « mort » à cause des violences subies, des homicides dont elles avaient eu connaissance et de la dégradation rapide causée par l'usage intensif de *bazuco*, mais aussi comme des lieux de fête, car à l'intérieur de ces espaces il y avait toutes sortes d'établissements de divertissement. J'ai rencontré des personnes qui ne se trouvaient pas dans les *ollas* et dans la rue seulement parce qu'elles « étaient tombées dans la consommation de drogues », comme il est courant de l'entendre en Colombie dans la presse et dans certains travaux universitaires⁸, mais parce qu'elles étaient nées dans les *ollas* ou parce qu'elles y étaient arrivées quand elles n'étaient que des enfants.

Au-delà des histoires de perte, de malheur, de détresse, des difficultés de la vie à la rue et de la dépendance aux drogues, les personnes que j'ai rencontrées pendant ces quatre ans me parlaient avant tout de « ce qu'elles avaient »⁹. Elles me présentaient leurs enfants ou leurs amis, celles et ceux qui étaient dans la même condition qu'elles, et les voisins des *ollas* qui leur donnaient des vêtements ou à manger de temps en temps. Elles me montraient les espaces du centre-ville où elles aimaient le plus passer du temps. Elles me montraient également les objets intéressants qu'elles avaient trouvés dans la rue ou dans les poubelles.

Or, pendant la rédaction de mon mémoire de licence, je n'ai pas réussi à problématiser et à analyser plusieurs de ces observations et de ces récits entendus sur les *ollas* et sur les

⁸ Voir notamment, Ruth Estrada, *Comprender la descuidanización. Reflexiones sobre las inhabilitaciones ciudadanas de los y las habitantes de calle en la localidad de Los Mártires*, Bogotá, Universidad Distrital, mémoire de master en recherche sociale interdisciplinaire, 2014.

⁹ Claudia Girola, dans ses recherches à propos des personnes sans-abri en France, souligne l'importance de ne pas partir de que les sans-abri n'ont pas, mais de ce qu'ils ont : « Contrairement à la tendance répandue consistant à tenter de comprendre leur vie à partir de ce qui leur manque, il me semble qu'il faut se fonder sur ce qu'elles ont ». Claudia Girola, *Vivre sans abri : de la mémoire des lieux à l'affirmation de soi*, Paris, Éd. Rue d'Ulm, 2011, p. 12.

personnes qui les fréquentaient. Je me suis aperçue, en revanche, que j'avais peur des *ollas*. Je les avais contournées pendant mon travail de terrain et je les évitais dans l'écriture. Je n'avais pas réussi à sortir complètement des stéréotypes en essayant de comprendre ce qu'étaient ces espaces pour les personnes qui les fréquentaient et quelle était leur place matérielle et symbolique dans ma ville natale. Je ne savais pas vraiment ce qui se passait à l'intérieur, et j'intégrais pourtant les représentations négatives sur les *ollas* ancrées dans l'imaginaire des bogotanis.

Pour mon master, je suis venue en France, et j'ai décidé de ne plus travailler sur le centre-ville de Bogotá, sur les personnes vivant à la rue et sur les *ollas*. Ayant eu d'autres expériences de terrain pendant mes études en Colombie, je me suis donc penchée, pour la suite de ma formation, sur l'un de ces terrains : je suis allée travailler dans la société indigène Pastos, au *Resguardo*¹⁰ de Pastás, au sud-ouest de la Colombie, où je me suis intéressée aux rêves et à leur relation avec la mythologie et la vie quotidienne¹¹.

Néanmoins, malgré le changement de sujet et l'attachement que je portais à ma nouvelle enquête, mon intérêt pour les *ollas* et pour les personnes qui les fréquentaient continuait à se renforcer. J'ai compris, par la distance temporelle, géographique et émotionnelle, que la peur que je ressentais face aux *ollas* trouvait ses origines bien plus dans la méconnaissance que j'avais de ces espaces, que dans la violence matérielle et quotidienne perceptible dans leurs alentours. Au-delà des images négatives mobilisées dans la presse à propos de la dangerosité et la misère du centre-ville, et plus précisément des secteurs où se trouvaient les *ollas*, de multiples pratiques et interactions sociales donnaient vie quotidiennement à l'univers des *ollas*, dont les bogotanis étaient ignorants. Cette méconnaissance – qui ne me concernait pas seulement – traversait toutes les représentations sociales concernant ces espaces.

Après avoir terminé mon master, je me suis inscrite en thèse afin d'essayer de comprendre la place des *ollas* dans ma ville natale, dans son histoire, dans son quotidien, afin de tenter de saisir les expériences sociales à l'intérieur de ces espaces et d'élucider ainsi les caractéristiques de leur persistance. Lors de plusieurs séjours entre 2013 et 2017, je suis retournée à Bogotá pour réaliser mon travail de terrain dans les *ollas* et chercher à

¹⁰ Unité légale, territoriale et socio-politique à caractère spécial, constituée d'une ou de plusieurs communautés indigènes.

¹¹ Nataly Camacho Mariño, *Les rêves inquiétants. Le jour, la nuit et les rêves dans le Resguardo indigène de Pastás, Colombie*, Mémoire de Master en Ethnologie et Anthropologie Sociale, École des hautes études en sciences sociales, Paris, 2013.

les comprendre. Le présent travail est le résultat de cet exercice de compréhension qui s'appuie sur une ethnographie de longue durée.

Les terrains de la recherche

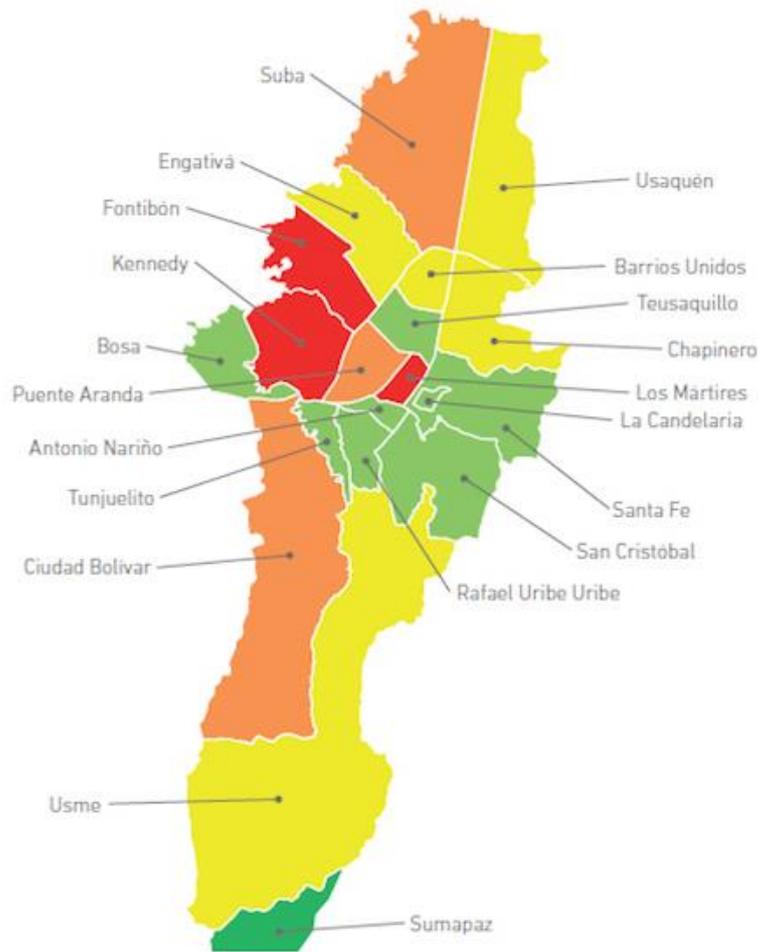
Le centre-ville de Bogotá est constitué de trois *localidades* [arrondissements] : *La Candelaria*, *Santa Fe* et *Los Mártires*¹². La première est reconnue comme le centre historique de la ville – et donc une zone de conservation du patrimoine et de tourisme – ; les deux autres sont connues pour plusieurs emblèmes architecturaux, pour leurs quartiers populaires, leurs importantes zones de commerce et leurs *ollas*.

Malgré une forte augmentation du tourisme à Bogotá, dont *La Candelaria* est représentatif en tant qu'un des principaux secteurs d'accueil des étrangers qui visitent la ville¹³ – ce qui a permis un développement des services d'hôtellerie et d'alimentation –, le centre-ville dans son ensemble est perçu, depuis plusieurs décennies, comme un secteur en déclin, aussi bien pour l'administration de la ville que pour ses habitants¹⁴. Un élément important de ce « déclin » est l'insécurité perçue par les bogotanis dans ce secteur de la ville et notamment dans certains quartiers qui le constituent. Parmi ces quartiers, se trouvent ceux où se situent les *ollas*.

¹² Je m'éloigne ici de la délimitation du centre-ville bogotanis réalisée par Renato Cymbaliste, Yasna Contreras, Françoise Dureau, Thierry Lulle et Sylvain Souchaud. Pour ces auteurs, la *localidad* de *Los Mártires* ne fait pas partie de leur délimitation. Ils incluent seulement *La Candelaria* et *Santa Fe*. Dans cette recherche, tous les acteurs sociaux rencontrés (personnes habituées des *ollas*, commerçants voisins des *ollas*, résidents des quartiers où se trouvent les *ollas*, fonctionnaires de l'administration publique et employés d'établissements de santé ou religieux proches des *ollas*) incluent la *localidad* de *Los Mártires* et notamment la partie est de cette *localidad* dans l'espace urbain qu'ils considèrent comme le centre-ville. Je conserve donc ici la délimitation proposée par ces personnes, qui représente, par ailleurs, la délimitation qu'on m'a appris enfant – je parle ici en tant que citoyenne bogotanaise. Voir : Renato Cymbalista et al., « Le changement dans les espaces centraux », dans F. Dureau et al. (dir.), *Mobilités et changement urbain. Bogotá, Santiago, São Paulo*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 305.

¹³ Entre 2014 et 2017, il y a eu une augmentation de 40% des visiteurs étrangers à Bogotá. Alcaldía Mayor de Bogotá, « Visitantes extranjeros en 2017, la cifra más alta el cuatro años », 30 janvier 2018. <http://www.bogota.gov.co/temas-de-ciudad/gestion-publica/en-2017-se-presento-la-cifra-mas-alta-de-visitantes-extranjeros-en-bogota> (consulté le 27 août 2018).

¹⁴ Thierry Lulle, « Prácticas y representaciones espaciales de los habitantes del Centro de Bogotá », *Centro-h*, 2008, n° 1, p. 68.

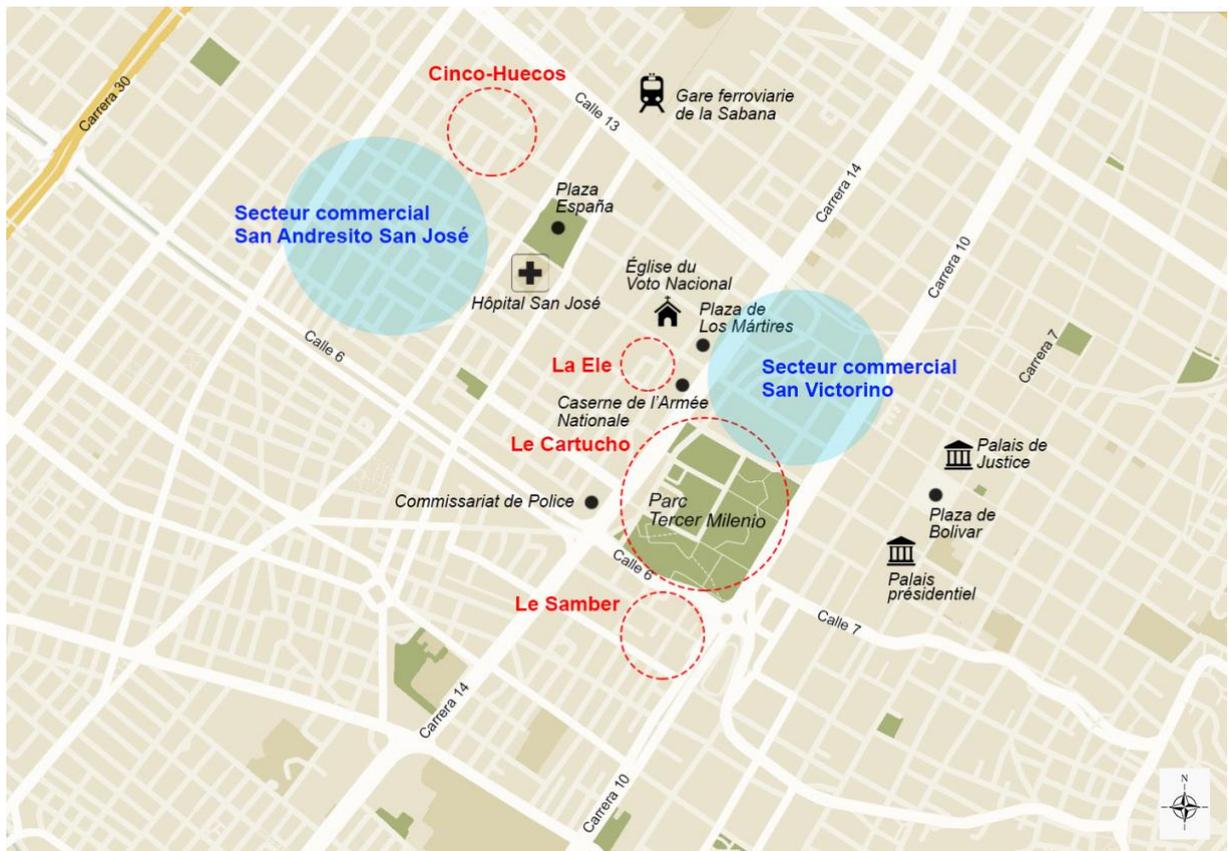


Carte 4 : *Localidades* [arrondissements] de Bogotá
 Source : *Observatorio Ambiental de Bogotá*.

De nos jours, le terme *ollas* fait référence en Colombie à tout endroit dédié à la vente et à la consommation de drogues. En ce sens, il y a plusieurs types d'*ollas* à Bogotá. D'une part, il y a les *casa-ollas* [*ollas-maison*] qui sont, par exemple, l'espace privé d'une maison, dans tel ou tel quartier de la ville, consacré à la commercialisation des drogues. La vente est faite discrètement afin de ne pas attirer les soupçons de la police et le plus souvent à travers des *dealers* intermédiaires. Il existe deux types de *casa-ollas* : les endroits où il est seulement possible d'acheter de la drogue et ceux où il est aussi possible de rester pour consommer. Ces dernières peuvent aussi être connues sous le nom de *sopladeros*¹⁵.

¹⁵ Dans d'autres pays hispanophones d'Amérique latine, le terme *sopladeros* [du verbe *soplar*, souffler] est également utilisé pour faire référence à ce type d'endroits. Dans le cas des États-Unis, ces espaces sont appelés *crack-houses*.

D'autre part, il y a les *ollas* qui ne se cachent ni de l'administration de la ville, ni des habitants de Bogotá, ni de la police. Celles-ci sont constituées d'ensembles de pâtés de maisons à l'intérieur des quartiers populaires – commerciaux ou résidentiels – consacrés à la vente et la consommation de drogues. Il s'agit de lieux visibles, repérables sans difficulté et reconnus non seulement par leur voisinage, mais par une grande partie de la population bogotanaise notamment grâce aux mentions et aux images qui circulent dans la presse. Les principales *ollas* de ce type, celles qui sont considérées par les personnes qui les fréquentent et par les autorités bogotanaïses comme les plus importantes, se trouvent dans le centre de la ville. C'est le cas des *ollas* connues sous les noms *La Ele*, *Samber* et *Cinco-Huecos*, sur lesquelles – en incluant le *Cartucho* dans une perspective historique – porte cette recherche¹⁶.



Carte 5 : Localisation des *ollas* dans le centre-ville
Source : Modifiée à partir des données cartographiques Google.

¹⁶ Il est important de clarifier qu'il existe dans le centre-ville d'autres lieux ou rues de certains quartiers considérés comme des *ollas*, notamment par les autorités de la ville. Cependant, pour les personnes rencontrées habituées des *ollas*, ces espaces n'étaient pas représentatifs et elles ne s'y rendaient que très rarement. C'est pour cette raison que dans cette recherche je ne m'occuperai que des *ollas* reconnues comme telles par celles et ceux qui les fréquentent, des *ollas* où j'ai fait une observation directe (hormis le *Cartucho*, bien entendu).

La Ele

Cette *olla*, connue comme telle par les personnes qui la fréquentaient, et plus largement connue par les autorités de la ville et par les bogotanis comme le « *Bronx* », se situait dans la *localidad* de *Los Mártires*, juste en face de là où se trouvait le *Cartucho*. En mai 2016, cette *olla* a subi une grande intervention de la part des autorités de la ville qui a signé sa fin. Les édifices sont aujourd'hui en phase de démolition.

Son existence commence à la fin des années 1980. Après l'intervention dans le *Cartucho*, *La Ele* s'est renforcée jusqu'à être considérée comme l'*olla* la plus importante de la ville et donc l'endroit le plus dangereux de Bogotá. Elle était constituée de trois rues qui formaient la lettre « h », et dont plusieurs réseaux de trafic se partageaient le contrôle. Elle se situait dans un quartier fortement commercial, où l'on vendait notamment de la literie, des produits ménagers et des aliments non périssables. Il y avait également à ses alentours des garages de réparation de véhicules automobiles. Contigu à cette *olla*, se trouvait la caserne des conscrits de l'Armée, la basilique mineure du *Voto Nacional al Sagrado Corazón* [Vœu National au Sacré-Cœur] et la *Plaza de Los Mártires*, sur laquelle un obélisque rend hommage aux martyres de l'indépendance de Colombie.

Sur les trois rues qui formaient *La Ele*, la circulation de voitures était interdite et celle des personnes était restreinte. Des guetteurs et une sécurité armée contrôlaient l'entrée et la sortie des visiteurs. À chaque extrémité des rues, des barrières (grilles, murs de pneus, ordures) délimitaient le territoire de l'*olla*. Ces rues, à chaque fois que je m'y rendais, débordaient de personnes, d'ordures et de fumée. À *La Ele*, la fête, la vente et la consommation de drogues se déroulaient 24 heures sur 24, 7 jours sur 7. Les tavernes, les bars, les discothèques n'arrêtaient jamais leurs musiques en même temps.

Le Samber

Contrairement à *La Ele*, le *Samber*¹⁷ se situe dans un quartier résidentiel. Après l'intervention dans le *Cartucho*, quelques rues du quartier populaire de *San Bernardo* dans la *localidad* de *Santa Fe* sont devenues le lieu d'installation de plusieurs réseaux de trafic de drogues. Juste après l'intervention dans *La Ele* en 2016, cette *olla* s'est renforcée. Cependant, deux mois plus tard une intervention a également été lancée dans le *Samber*. Or, vu que le commerce illégal de drogues y était moins concentré qu'à *La Ele*, mettre fin

¹⁷ « *Samber* » est l'abréviation dans l'argot bogotanis de *San Bernardo*.

au *Samber* s'avère pour l'instant plus difficile pour les autorités de la ville, car certaines maisons continuent à fonctionner plus discrètement en tant que *casa-ollas*.

Ici aussi plusieurs types d'établissements festifs se trouvaient le long de quelques rues contigües. À la différence de *La Ele*, une bonne partie de ces établissements fermaient pendant quelques heures le matin. La vente et la consommation de drogues se faisaient dans les rues. La circulation de voitures était restreinte, mais pas interdite. Par contre, des guetteurs surveillaient les visiteurs. Plusieurs fois par jour la police faisait des rondes, mais cela ne changeait en rien le déroulement quotidien des activités de l'*olla*.

Lors de ma dernière visite en février 2017, le commerce de drogues se faisait de moins en moins dans les rues, mais les consommateurs continuaient à s'installer dans certains coins du quartier.

Cinco-Huecos

Cette *olla* existe, comme *La Ele*, depuis la fin des années 1980. Elle se situe dans la *localidad* de *Los Mártires*, mais un peu plus à l'ouest que *La Ele*, entre deux des secteurs les plus commerciaux de la ville – le secteur de *San Andresito San José* et de la *Plaza Española* – et un quartier résidentiel. Il s'agit de quelques rues contigües, mais c'est surtout sur deux rues que la consommation de drogues est fortement présente.

À *Cinco-Huecos*, il n'y a pas vraiment d'établissements festifs, mais seulement quelques petites tavernes éparpillées dans un périmètre large. Ici, la vente de drogues se fait sans arrêt dans quelques immeubles et la consommation dans les rues, sur le trottoir, au milieu des ordures. La circulation des voitures n'est pas restreinte, mais elle reste compliquée à cause des nombreux usagers de drogues qui s'installent sur la chaussée.

En 2016, la mairie avait annoncé également une intervention dans cette *olla*. Cependant, lors de ma dernière visite en février 2017, le commerce et la consommation de drogues étaient encore très présents et visibles dans ce secteur.

Le choix de développer cette recherche à propos du *Cartucho*, *La Ele*, le *Samber* et *Cinco-Huecos* n'est pas arbitraire, mais s'explique par le fait que ces quatre espaces sont les *ollas* les plus représentatives de la ville. Si certaines de ces *ollas* n'existent plus, leur présence dans le centre de la cité s'est étendue sur plusieurs décennies. Elles ont une

histoire et l’histoire récente de Bogotá peut être lue et racontée sous leur prisme.

Ces *ollas* sont les plus importantes de la ville non seulement parce qu’elles sont les plus grandes et les plus reconnues, mais aussi parce qu’elles sont devenues de véritables frontières territoriales et sociales au cœur du centre-ville. Ces frontières sont définies par des réseaux de trafic de drogues qui les gèrent et des milices armées qui les contrôlent, par la stigmatisation sociale à leur égard, et par le passage constant entre un *dedans* et un *dehors* reconnu par les personnes qui y sont habituées. L’ensemble des personnes rencontrées pendant mon enquête et habituées des *ollas*, fréquentait ces quatre *ollas*, et la plupart n’avaient pas de domicile fixe.

Selon le dernier recensement réalisé à Bogotá¹⁸ en 2017, le nombre de personnes dites « *habitantes de la calle* », qui sont considérées comme les principaux visiteurs des *ollas* – mais pas les seules –, s’élève à 9 538, dont 1 061 femmes et 8 477 hommes (11,10 % et 88,90 % respectivement). 39,1 % des personnes recensées ont plus de quarante ans, 38,6 % ont entre vingt-huit et trente-neuf ans, 15,9 % ont entre vingt-deux et vingt-sept ans, 5,9 % ont entre dix-sept et vingt-et-un ans et 0,5 % entre douze et seize ans. 41,8 % des personnes recensées, soit 3 063 personnes, se trouvaient au moment du recensement dans les *localidades* de *Los Mártires* et *Santa Fe*, et 54 % ont signalé dormir dans ces deux *localidades*. Pendant ce recensement, les enquêteurs ont réalisé 6 946 interviews directes. 90,4 % des personnes interviewées consommaient des drogues¹⁹. Cette concentration d’une population adulte, essentiellement masculine, consommatrice de drogues, est le résultat d’une histoire longue que cette thèse prend en considération pour en rendre compte.

Un sujet entre le local et le global

« La Colombie n’est pas seule. Elle n’est pas unique. C’est seulement que c’est plus évident²⁰ ».

Michael Taussig, à propos des liens entre violence et beauté en Colombie.

¹⁸ La population totale de Bogotá s’élève aujourd’hui à huit millions d’habitants.

¹⁹ Departamento Administrativo Nacional de Estadística et Secretaría Distrital de Integración Social, *Censo de habitantes de la calle Bogotá 2017. Documento de caracterización proyectos espaciales*, Bogotá, DANE; SDIS, 2018.

²⁰ Michael Taussig, *Beauty and the beast*, Chicago, University of Chicago Press, 2012.

Dans l'ouvrage *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Marc Augé a souligné que : « l'ethnologie a toujours affaire à au moins deux espaces : celui du lieu qu'elle étudie (un village, une entreprise) et celui, plus vaste, où ce lieu s'inscrit et d'où s'exercent des influences et des contraintes qui ne sont pas sans effet sur le jeu interne des relations sociales (l'ethnie, le royaume, l'État). L'ethnologue est ainsi condamné au strabisme méthodologique : il ne doit perdre de vue ni le lieu immédiat de son observation ni les frontières pertinentes de ses marches extérieures²¹ ».

Ainsi, à la lumière de cette citation, travailler sur les *ollas* de Bogotá, c'est travailler sur des lieux précis, sur des pratiques sociales particulières, sur des interactions sociales circonscrites, mais c'est en même temps essayer de comprendre les cadres plus larges dans lesquels ces espaces s'inscrivent, à commencer par celui de la ville, puis du pays. L'existence des *ollas* répond à des particularités sociales, politiques, économiques de la Colombie et de sa capitale : un pays en guerre depuis plusieurs décennies, des millions de migrations internes –notamment du secteur rural vers le secteur urbain – à cause de situations de violence extrême²², un marché de drogues illicites d'une magnitude considérable, une ville fortement ségréguée... ce ne sont que quelques éléments constitutifs des particularités locales.

Nonobstant, des lieux comme les *ollas* n'existent pas seulement à Bogotá ou en Colombie. L'usage de drogues illicites dans des contextes urbains de précarité extrême, voire de la vie dans la rue, et traversés par plusieurs formes de violence, est une réalité qui concerne de plus en plus de villes sur la planète. Le développement du marché de drogues illicites à l'échelle mondiale a certainement participé à la reproduction de ces réalités à cette même échelle avec leurs particularités locales.

À Paris – pour donner un exemple dont je suis proche –, je ne vis pas très loin de la place de la Bataille de Stalingrad. Sur cette place, les fins d'après-midi et les soirs, quelques dizaines d'usagers de crack, de marijuana et d'héroïne confluent pour acheter et consommer ces drogues. Leurs corps maigres et abîmés reflètent une consommation intensive, principalement de crack et d'héroïne, ainsi qu'une vie dans des conditions extrêmement précaires. Les matins, il est courant de retrouver certains de ces usagers dans

²¹ Marc Augé, *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, p. 146.

²² Ces migrations internes à cause de la violence sont connues en Colombie comme « déplacement forcé ». Selon les chiffres du Registre national de victimes, entre 1985 et 2018, le nombre de personnes « déplacées » enregistré s'élève à 7 917 762, et avant 1985 à 79 642. Voir : <https://www.unidadvictimas.gov.co/es/registro-unico-de-victimas-ruv/37394> (consulté le 31 août 2018).

les stations de métro voisines en train de dormir dans un coin ou de consommer des drogues. Celles et ceux que j’ai rencontrés font la manche dans le métro ou à la sortie des stations. Ils dorment dans la rue ou essaient de payer une chambre dans un hôtel pas cher. Ils et elles n’appellent que très rarement le Samu. Parfois, les passants habituels de cette place, sont témoins des insultes ou des bagarres entre les usagers et même des agressions à couteau. La police vient de plus en plus installer des barrières afin d’éviter que ces usagers s’installent sur certains endroits de la place. Un groupe de voisins s’est créé pour demander à la mairie et au préfet de Paris une action « rapide, ferme et efficace »²³.

Sans même avoir besoin de mentionner pour l’instant les nombreux travaux de recherche en sciences sociales à propos de la toxicomanie dans des contextes urbains défavorisés qui ont été réalisés pendant les dernières décennies, des images de réalités similaires autour du monde nous parviennent constamment à travers la presse, mais aussi le divertissement, comme dans les séries ou les films. Je pense notamment à *The Wire*, cette série américaine qui a suscité des nombreux travaux sociologiques et qui a été elle-même considérée comme de la sociologie²⁴, dans laquelle la réalité du trafic et de l’usage de drogues à Baltimore est présentée au travers d’un regard fin et extrêmement réaliste²⁵.

À chaque fois que des images sur ce genre de contextes urbains en Amérique latine, en Amérique du Nord, en Europe, en Asie ou en Afrique me parviennent, à chaque fois que j’observe ou que je discute avec des usagers de drogues sur la Place de Stalingrad à Paris, ou que je lis les recherches scientifiques qui ont été publiées sur ce sujet, je trouve des éléments en commun avec les *ollas*. Malgré les différences géographiques, sociales, historiques, économiques et politiques de ces contextes, l’usage de drogues illicites dans des milieux défavorisés autour du monde fait émerger certaines particularités communes

²³ Pétition sur change.org « Stop au marché au crack qui nous met en danger Place Stalingrad ! », disponible en ligne <https://www.change.org/p/préfet-de-police-de-paris-stop-au-marché-au-crack-qui-nous-met-en-danger-place-stalingrad> (consulté le 3 septembre 2018).

²⁴ À titre indicatif, des séminaires à l’Université de Harvard et à l’Université Paris-Nanterre lui ont été consacrés. Seulement en France, cette série a été l’objet de plusieurs ouvrages et articles universitaires. Voir entre autres : François Jost, « The Wire : Voir ou raconter la ville ? », *Télévision*, 2017, n° 8, p. 175-184 ; Marie-Hélène Bacqué et al. (eds.), *The Wire : l’Amérique sur écoute*, Paris, La Découverte, 2014.

²⁵ Dans le quatrième chapitre de la saison trois, le commandant de la police de l’ouest de Baltimore prend la décision d’emmener tous les trafiquants et consommateurs des drogues des quartiers les plus problématiques de la ville, vers un quartier abandonné, afin de créer un lieu clos de commerce et d’usage de drogues sans l’intervention de la police : Hamsterdam. De cette manière, aux yeux du commandant, la ville serait purgée de la problématique de la drogue. Ce lieu, tel qu’il a été représenté dans la série, ressemblait à travers beaucoup d’éléments aux *ollas* où j’ai travaillé et notamment à *La Ele*. La plus grande différence entre Hamsterdam et les *ollas* se trouve dans le contrôle qui s’exerce dans ces dernières. Si les *ollas* peuvent avoir l’air de lieux chaotiques, d’importantes structures de contrôle de ces espaces s’occupent de bien gérer le désordre. De plus, les *ollas* ne sont pas nées de l’initiative de la police locale.

qui rendent compte du caractère global de la question. Ce caractère, il ne faut pas l'oublier quand on développe une recherche sur ce sujet et je tiens à le garder bien présent tout au long de mon travail.

L'omniprésence des violences : de l'étonnement ethnographique à la définition d'une problématique

Lorsque j'ai commencé cette recherche, je ne me suis pas intéressée directement à la violence. Celle-ci n'était alors qu'un thème, parmi d'autres, de mon projet de recherche. Au début, mon intérêt se concentrait sur les représentations sociales des *ollas*, sur la place réelle et symbolique de ces espaces dans ma ville natale. Étant donné que je ne me sentais pas très rassurée de revenir près des *ollas* pour y réaliser un long travail de terrain, je me suis dit qu'en travaillant sur la représentation de ces espaces pour « la ville », je pouvais me tourner vers une recherche plus historique, vers une recherche des contextes institutionnels, vers une analyse de la presse et vers une enquête auprès du voisinage des *ollas*, sans avoir le besoin scientifique d'aller directement dans celles-ci.

En me rendant dans des milieux institutionnels pour développer une partie de ma recherche, je me suis retrouvée dans deux centres d'accueil de la mairie pour des jeunes (entre 14 et 26 ans) sans-abri, usagers de drogues et habitués des *ollas*. J'y ai découvert une réalité sociale qui m'était en grande partie étrangère. Alors que je réalisais mes enquêtes de terrain pendant ma licence, j'avais rencontré principalement des personnes adultes et même des personnes âgées qui me racontaient des histoires à propos du *Cartucho* ou à propos de leur vie quotidienne. Si j'avais croisé des jeunes, ils ne s'étaient jamais vraiment arrêtés pour discuter avec moi et les rencontres restaient toujours furtives. Face à cette jeunesse des centres d'accueil, je me suis rendu compte que les manifestations de violence dans le contexte des *ollas* dépassaient les vols ou les rixes aux alentours de ces espaces, dépassaient les récits des violences subies dans les *ollas*, dépassaient la répression policière à l'égard des personnes habituées des *ollas* : les interactions violentes étaient des interactions habituelles, voire ordinaires.

C'est après la découverte de cette jeunesse habituée des *ollas* que mon travail a pris une dimension ethnographique forte. Mes longues discussions avec ces jeunes, tant dans les centres d'accueil qu'ailleurs dans la ville et dans les *ollas* lorsque nous nous y

retrouvions pour sortir du cadre institutionnel, m'ont amenée à penser la violence non seulement comme un élément fondamental de la vie dans la rue et dans les *ollas*, mais aussi comme une catégorie d'analyse pour la compréhension de cette réalité sociale à travers ses particularités locales et son inscription dans des cadres globaux de référence.

De manière générale, j'évoquerai ici la violence en m'appuyant sur la définition proposée par Philippe Bourgois et Nancy Scheper-Hughes dans leur anthologie sur la violence : « La violence ne peut jamais être comprise uniquement en termes de son caractère physique – force, agression ou infliction de douleur. La violence inclut également les atteintes à la personne, à la dignité et aux valeurs de la victime²⁶ ». Nonobstant, il faut rester prudents sur cette définition, car la notion de violence est une notion complexe qui risque de devenir seulement une notion opératoire²⁷. Comme le souligne Michel Naepels à propos de son travail à Houailou en Nouvelle Calédonie, la « violence » ne doit pas être pensée comme une catégorie ontologique, comme une figure tragique de la misère humaine, mais plutôt comme un levier heuristique pour aborder les rapports sociaux dans leur singularité en même temps que dans leur banalité²⁸.

En me référant ici aux propos de M. Naepels, l'usage de la notion de violence dans cette recherche est loin d'être une catégorie à mobiliser par-ci et par-là sans la moindre analyse ni contextualisation. Il s'agira ici de chercher à saisir les multiples expériences de violence qui sont liées à l'univers des *ollas* et qui sont partie prenante de l'existence de ces espaces à Bogotá. Cette thèse n'est pas une anthropologie sur la violence des *ollas*, mais une anthropologie des *ollas* sous le prisme d'expériences de violences omniprésentes dans ces espaces ; ces expériences doivent être comprises dans leur contexte social et culturel, afin de d'appréhender non seulement leurs pratiques matérielles, mais aussi leurs formes symboliques²⁹.

Dans un entretien réalisé avec Rita Segato, cette anthropologue signale qu'il n'est pas possible de penser les nouvelles formes de violence qui s'étendent dans les périphéries des grandes villes latino-américaines sans proposer des modèles qui nous rapprochent de leur signification. Pour cette auteure, il est nécessaire de démêler la structure de relations, le

²⁶ Nancy Scheper-Hughes et Philippe Bourgois (eds.), *Violence in war and peace: an anthology*, Malden, Blackwell Publishing, 2004, p. 1.

²⁷ Michel Naepels, « Quatre questions sur la violence », *L'Homme*, 2006, n° 177-178, p. 487-495.

²⁸ Michel Naepels, *Ethnographie, pragmatique, histoire : un parcours de recherche à Houailou (Nouvelle-Calédonie)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011, p. 25.

²⁹ Allen Feldman, *Formations of violence: the narrative of the body and political terror in Northern Ireland*, Chicago, University of Chicago Press, 1991.

circuit souterrain des personnes, des situations, des intérêts, qui se cachent derrière une violence qui semble irrationnelle, fortuite, capricieuse³⁰. La violence quotidienne des périphéries urbaines, que R. Segato qualifie d'épiphénomène, ne serait que la couche superficielle d'un circuit plus profond de relations qu'il nous faut, en tant que chercheurs, essayer de saisir.

Ainsi, plus qu'un inventaire quelconque d'expériences de violence dans le contexte des *ollas*, l'intérêt de cette recherche est de se rapprocher de la saisie de ce circuit souterrain auquel fait référence R. Segato. Il me semble que c'est seulement par le démêlage de ce qui se cache derrière une violence quotidienne, et même souvent banalisée, qu'il nous est possible de comprendre le rôle joué par la violence dans l'existence de contextes comme ceux des *ollas*, ainsi que de réfléchir au sens que les acteurs sociaux divers en lien avec les *ollas* donnent à la réalité sociale de ces espaces urbains.

L'idée du « continuum de la violence » – qui va de la violence politique à la violence de la vie quotidienne, en passant par la violence structurelle et la violence symbolique – développée par P. Bourgois et N. Scheper-Hughes³¹ est un outil d'analyse intéressant pour aborder la question du circuit souterrain de relations qui se cache derrière la violence quotidienne liée aux *ollas* (à l'intérieur de ces espaces, à leurs alentours et dans d'autres espaces de la ville où les personnes habituées des *ollas* se retrouvent, comme par exemple les centres d'accueil où je me suis rendue). La violence politique est définie par ces auteurs comme la violence physique et la terreur ayant des objectifs précis, mises en place et gérées par les autorités officielles ou leurs opposants. La notion de violence structurelle est reprise à Johan Galtung³² et elle fait référence à l'oppression politico-économique et aux inégalités sociales. La violence symbolique est un concept emprunté à Pierre Bourdieu qui souligne le caractère intériorisé de la violence : « cette coercition qui ne s'institue que par l'intermédiaire de l'adhésion que le dominé ne peut manquer d'accorder au dominant (donc à la domination) lorsqu'il ne dispose, pour le penser et pour se penser ou, mieux, pour penser sa relation avec lui et qui, n'étant que la forme incorporée de la structure de la relation de domination, font apparaître cette relation comme naturelle »³³. Enfin, la

³⁰ Rita Segato, « La nueva elocuencia del poder. Una conversación con Rita Segato por el Instituto de Investigación y experimentación política », dans *Las nuevas formas de la guerra y el cuerpo de las mujeres*, Puebla, Mexico, Pez en el árbol, 2014, p. 77-114.

³¹ Nancy Scheper-Hughes et Philippe Bourgois (eds.), *Violence in war and peace*, *op. cit.*

³² Johan Galtung, « Violence, Peace, and Peace Research », *Journal of Peace Research*, 1969, vol. 6, n° 3, p. 167-191.

³³ Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 2003, p. 204.

violence de la vie quotidienne, notion reprise et réadaptée des travaux précédents de N. Scheper-Hughes³⁴, fait allusion à l'expérience individuelle de pratiques et d'expressions quotidiennes de violence à une échelle micro-interactionnelle³⁵. Le « continuum » entre ces formes de violence met en évidence la transversalité de la violence à plusieurs échelles du pouvoir, sans tomber dans une perspective causaliste.

Cependant, ce concept de « continuum de la violence » ne peut être pris à la légère. Il devient nécessaire d'éviter le piège de considérer ce « continuum » comme une relation opératoire. Certes, il peut être utilisé pour analyser de nombreux contextes sociaux, mais ce qui est important n'est pas de savoir s'il existe ou pas – car la réponse la plus probable serait « oui » – mais de comprendre comment se tissent diverses manifestations et expériences de violence pour que ce « continuum » devienne perceptible aux analyses du chercheur. Ainsi, par ce tissage et la prise en compte des particularités de chaque contexte social, le circuit souterrain des relations qui se cache derrière la violence quotidienne peut commencer à affleurer.

En partant des « épiphénomènes » de violence, comme dirait R. Segato, dont j'ai pu écouter la narration et que j'ai pu observer et vivre tout au long de mon travail de terrain, ce que je propose dans cette thèse, c'est de comprendre comment l'entrecroisement de multiples formes de violences a donné naissance et vie aux *ollas* du centre de Bogotá et permettent aujourd'hui la permanence de certaines. À partir d'une réalité observable ethnographiquement, c'est-à-dire *au présent*, je cherche à comprendre une structure cachée de la violence qui a une forte dimension historique.

Anthropologie et histoire : un passage par les récits, un besoin de compréhension

Outre la violence quotidienne que j'ai pu observer pendant mon travail de terrain, les personnes rencontrées habituées des *ollas* me racontaient leurs vies ou leurs expériences dans les *ollas*, dans lesquelles diverses formes de violence étaient présentes. Dans plusieurs de ces récits émergeaient également une ou plusieurs histoires du *Cartucho* et, souvent, des liens entre les *ollas* et l'histoire récente de Bogotá et de la Colombie étaient

³⁴ Nancy Scheper-Hughes, *Death without weeping: the violence of everyday life in Brazil*, Berkeley, Los Angeles, Londres, University of California Press, 1993.

³⁵ Nancy Scheper-Hughes et Philippe Bourgois (eds.), *Violence in war and peace*, *op. cit.* ; Philippe Bourgois, « Más allá de una pornografía de la violencia. Lecciones desde El Salvador », dans F. Ferrándiz et C. Feixa (eds.), *Jóvenes sin tregua. Culturas y políticas de la violencia*, Barcelone, Anthropos, 2005, p.

esquissés.

Depuis le début de ma recherche, une contextualisation historique des endroits de la ville où se trouvaient les *ollas* au moment de mon enquête m'a semblé fondamentale. Cependant, au fur à mesure que mon travail de terrain avançait et que les récits qui me parvenaient se multipliaient, une réflexion historique plus qu'une contextualisation est devenue centrale. Par *réflexion historique*, j'entends le fait de regarder vers le passé non seulement pour situer une réalité sociale présente (et donc ethnographique), mais pour la comprendre et l'analyser³⁶.

Cette thèse a donc comme fil conducteur le lien entre la violence et l'histoire (ou les histoires) du pays, de la ville où se trouvent les *ollas* et, bien entendu, des *ollas* elles-mêmes³⁷. L'histoire de la Colombie est une histoire marquée par la violence politique et l'histoire des *ollas* est en lien avec cette violence. Loin de vouloir m'ancrer dans des perspectives essentialistes ou causalistes, dans lesquelles la violence en Colombie serait perçue comme un trait culturel, et la violence politique comme la cause de tous les problèmes sociaux, je tiens à garder et à travailler le lien entre violence et histoire afin de pénétrer dans la complexité des *ollas* sous deux angles différents mais en étroite relation, dans le cas Colombien.

C'est alors au travers des sources primaires, des recherches historiques, mais surtout des récits de personnes rencontrées pendant mon travail de terrain que les liens entre violence et histoire se tissent ici. Ces récits sont porteurs d'une mémoire, de significations sociales et culturelles : « *L'événement n'est pas ce qui se passe. L'événement est ce qui peut être raconté.* L'événement est une action organisée par des significations culturellement situées », écrit Allen Feldman dans son ouvrage *Formations of violence* à propos de la violence politique au nord de l'Irlande³⁸. Ou, comme l'a écrit Paul Ricœur, « le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative ; en retour le

³⁶ Je m'inspire ici des travaux de Michel Naepels. Voir notamment, Michel Naepels, *Conjurer la guerre: violence et pouvoir à Houaïlou (Nouvelle-Calédonie)*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 2013 ; M. Naepels, *Ethnographie, pragmatique, histoire: un parcours de recherche à Houaïlou (Nouvelle-Calédonie)*, *op. cit.* ; Michel Naepels, « Anthropologie et histoire : de l'autre côté du miroir disciplinaire », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2010, vol. 65, n° 4, p. 873-884.

³⁷ Il faut dire que cette recherche est déjà en soit un document à dimension diachronique, étant donné les plusieurs années passées sur le terrain (depuis ma licence) et le fait que certains espaces décrits et étudiés ici n'existent plus de nos jours.

³⁸ Accentué dans l'original. Citation originale : « *The event is not what happens. The event is that which can be narrated. The event is action organized by culturally situated meanings* », A. Feldman, *Formations of violence*, *op. cit.*, p. 14.

récit est significatif dans la mesure où il dessine les traits de l'expérience temporelle³⁹ ».

À partir des récits qui contiennent en eux le temps des *ollas*, qui dessinent non seulement l'expérience temporelle, mais toute l'expérience vécue dans les *ollas* avec des événements racontés, je me propose ici de raconter *une* histoire des *ollas*. Une histoire qui n'a pas la prétention d'être unique et définitive. Une histoire partielle. Une version de l'histoire. Une histoire qui rend compte de multiples manifestations de violences subies, de violences résistées, de violences incarnées, de violences banalisées.

Cette thèse peut être, pourquoi pas, une lecture de l'histoire de la Colombie et de Bogotá à travers les *ollas*.

Approche méthodologique : étudier, décrire et penser les *ollas*

Pierre Bourdieu, dans l'introduction à l'ouvrage collectif *La Misère du monde*, écrit : « les lieux dits “difficiles” (comme aujourd'hui la cité ou l'école) sont d'abord *difficiles à décrire et à penser* », et pour cela, ajoute l'auteur, « il faut substituer aux images simplistes, et unilatérales (celles que véhicule la presse notamment), une représentation complexe et multiple, fondée sur l'expression des mêmes réalités dans des discours différents, parfois inconciliables », il faut privilégier « la pluralité des perspectives correspondant à la pluralité des points de vue coexistants et parfois directement concourants »⁴⁰.

Les *ollas* font partie de ces lieux dits « difficiles ». Ce sont des espaces considérés socialement comme les lieux les plus dangereux de la ville, des espaces où la pauvreté, l'usage de drogues et la violence convergent dans des manifestations extrêmes, des endroits sur lesquels des regards divergents se posent... Comment travailler donc sur ces espaces ? Comment les étudier ethnographiquement ? Comment les penser ?

J'aborde les *ollas* à partir d'une pluralité de regards et de discours qui se posent sur elles. Pendant mon travail de terrain, j'ai toujours cherché la *polyphonie* des *ollas* : toutes ces voix diverses et superposées qui leur donnaient vie, qui les faisaient exister en les nommant, en les reconnaissant.

³⁹ Paul Ricœur, *Temps et récit. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983, vol.1, p. 17.

⁴⁰ L'accentuation sur l'adjectif « difficiles » est dans le texte original. Pierre Bourdieu (ed.), *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, p. 9-10.

Le *terrain* pour cette thèse s'est fait lors de plusieurs séjours : un premier séjour de quatre mois entre février et mai 2014, un deuxième de trois mois entre décembre 2014 et février 2015, un troisième de neuf mois entre octobre 2015 et juin 2016, et un quatrième entre août 2016 et janvier 2017.

Durant le premier séjour, j'ai commencé par de longues promenades dans le centre-ville, aux alentours des *ollas*. J'observais, je marchais. Parfois, je restais un bon moment assise dans le parc *Tercer Milenio* ou dans la *Plaza de la Mariposa* – place du secteur commercial de *San Victorino*, lieu et carrefour où passent les personnes qui se rendent aux *ollas*. Je discutais avec des gens qui s'y trouvaient quand l'occasion se présentait. Je n'abordais pas les gens ; assise quelque part, en attendant un bus, en buvant un café, en achetant quelque chose à manger, je laissais les conversations émerger si elles le devaient. Pendant le premier mois de terrain, je voulais *m'imprégner*⁴¹ à nouveau de ce centre-ville, le vivre, car depuis plus de deux ans je ne m'y étais pas rendue.

En parallèle de ces observations au cours desquelles le temps passait lentement et le rythme de la ville guidait mes balades, j'ai contacté des institutions publiques chargées de l'attention des personnes sans-abri et usagères de drogues, et rapidement j'ai eu accès en tant que « bénévole de recherche » aux deux centres d'accueil de jour pour des jeunes⁴² – auxquels j'ai fait allusion plus haut. Ces deux centres étaient attachés à l'Institut pour la protection de l'enfance et de la jeunesse de Bogotá (*Idipron*). Dans ces centres et au sein du groupe de recherche de l'*Idipron*, dans lequel ma présence avait été autorisée, j'ai pu approcher et découvrir le regard que portent les institutions sur les *ollas* et plus largement sur la vie dans la rue et l'usage de drogues. À l'*Idipron*, j'ai aussi eu l'autorisation d'accompagner des éducateurs dans leur travail dans la rue, qui essayaient de convaincre des jeunes habitués des *ollas* de se rendre aux centres d'accueil. Ce travail auprès des institutions, je ne l'ai réalisé que pendant le premier séjour de recherche.

Avec certains jeunes rencontrés dans les centres d'accueil, j'ai commencé à faire des promenades dans le centre-ville et à aller dans les *ollas*. Après mon départ qui a suivi ce premier séjour, j'ai gardé contact avec ces jeunes via les réseaux sociaux. Facebook a été un outil de contact et de recherche d'une importance considérable. Pouvoir contacter des

⁴¹ Jean-Pierre Olivier de Sardan, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête*, 1995, vol. 1, p. 71-109.

⁴² Je reviendrai plus en détail sur mon travail dans ces centres et sur mon travail de terrain en général, notamment dans le chapitre 3.

personnes qui n'ont pas de domicile fixe, qui vont et viennent dans la ville, qui n'ont pas de téléphone, m'a permis de créer des liens avec eux, de leur demander des nouvelles, même depuis la France, de les revoir durant mes séjours de terrain. Ils et elles ne se connectaient pas très souvent sur les réseaux sociaux, mais nous communiquions assez régulièrement pour nous donner des nouvelles importantes, comme la naissance d'un enfant ou une incarcération.

Par ailleurs, pendant mes promenades tout au long de mon travail de terrain, j'ai rencontré d'autres personnes habituées des *ollas* un peu plus âgées (entre trente et quarante ans) que les jeunes des centres d'accueil. Avec elles, me parvenait un autre regard sur les *ollas*. Certaines d'entre elles étaient nées ou avaient grandi dans le *Cartucho* ou à *La Ele*, quelques-unes vivaient toujours à la rue, d'autres continuaient à se rendre aux *ollas* régulièrement même si elles avaient un domicile loin du centre-ville. Elles connaissaient depuis très longtemps ces espaces et les récits de leurs trajectoires et de leurs expériences dans les *ollas* représentent un point de vue différent de celui des jeunes.

Il est important de préciser que mon approche sur les *ollas* et sur ce qui se passait à l'intérieur est restée du côté des personnes qui visitent ces espaces ou qui ne sont que des employés au plus bas de l'échelle, et non pas de celles qui les gèrent. J'ai décidé de me concentrer sur cette échelle, malgré les hiérarchies existantes entre les *dealers*, les trafiquants, les teneurs et propriétaires des établissements festifs et les personnes chargées du contrôle armé de certaines *ollas*. Cela a été un choix personnel et un choix imposé par les enjeux ethnographiques. D'une part, je n'ai pas voulu m'exposer à des dangers que je ne pouvais pas mesurer. D'autre part, bien que je me sois posée un jour la question d'essayer de parler avec des gérants des établissements des *ollas* que je voyais lors de mes visites dans ces espaces, je savais que dans les *ollas* plusieurs réseaux de trafic agissaient. J'ai donc rapidement renoncé à cette idée, car si un réseau aurait pu accepter ma présence en tant que chercheuse universitaire, je ne pouvais pas savoir quelle allait être la réaction des autres. Cependant, les personnes avec qui j'allais dans les *ollas*, qui sont toutes habituées de ces espaces – car je n'y suis jamais entrée seule –, étaient au courant de mon travail de recherche universitaire. Une confiance mutuelle, qui dans plusieurs cas a donné lieu à une amitié⁴³, a non seulement facilité, mais surtout permis cette recherche. Dans les *ollas*, j'ai été perçue comme une amie de ces personnes et donc comme une visiteuse.

⁴³ Je reviendrai sur ce point tout au long de la thèse et plus particulièrement dans le chapitre 7.

En outre, afin d'entendre d'autres voix au sujet des *ollas*, j'ai cherché à discuter avec des voisins et voisines de ces espaces : commerçants, employés dans ce secteur de la ville, résidents de ces quartiers. Grâce à mes promenades dans le secteur et à des contacts personnels, j'ai accédé au point de vue des personnes qui sont quotidiennement au contact des *ollas*.

Je présente dans cette recherche le point de vue des autorités politiques de la ville sur les *ollas* ou sur les secteurs où elles se trouvaient à partir d'archives de presse, d'articles de presse récents, et à partir de documents administratifs accessibles dans les archives de la ville ou sur le web.

Il me semble que la complexité des *ollas* ne peut être *pensée* et *abordée* que si une articulation de plusieurs points de vue et de voix diverses à propos de ces espaces urbains est réalisée. Il ne s'agit pas de chercher une exhaustivité ou de prétendre que les voix présentées ici et qui ont permis de raconter *une* histoire des *ollas*, sont les seuls points de vue possibles, mais de ne pas oublier que sur ces espaces se posent des regards différents, d'acteurs sociaux différents qui ont des intérêts distincts.

Or, malgré l'importance que je donne dans mon travail à l'analyse d'une *polyphonie* des *ollas*, je ne peux pas nier le parti pris de cette recherche : comprendre principalement le point de vue des personnes habituées de ces espaces. Ce serait une erreur de ma part de dire que les voix de ces personnes n'ont pas été écoutées et étudiées auparavant dans d'autres recherches scientifiques. Mais, ce serait une erreur également d'affirmer que d'autres recherches ont été réalisées avec une démarche purement ethnographique et sur la longue durée. Je profite donc de la singularité de ma démarche pour donner une place importante à chacune des voix entendues et aux pratiques sociales liées à la vie dans la rue, à l'usage de drogues et aux *ollas* observées et vécues.

Pour une écriture « humaniste »⁴⁴

Durant les deux dernières années de cette recherche, j'ai travaillé en parallèle sur un projet audiovisuel qui traite de thématiques liées aux *ollas*. À partir d'un travail documentaire basé sur des entretiens et des portraits filmés de personnes habituées des

⁴⁴ J'emprunte ici une expression utilisée par M. Naepels, *Ethnographie, pragmatique, histoire: un parcours de recherche à Houaïlou (Nouvelle-Calédonie)*, op. cit., p. 27.

ollas, le but était d'écrire un scénario de court-métrage de fiction avec la participation de personnes rencontrées pour ce projet.

Pour l'un des entretiens, nous⁴⁵ avions prévu de parler avec Sandra, une jeune mère de vingt-six ans qui a trois filles. Elle se rendait souvent dans les *ollas* pour faire la fête, même si elle n'était pas consommatrice de drogues. Ce jour-là, Sandra est venue avec son compagnon, Juan Camilo, de vingt-six ans également, qui connaissait bien les *ollas* du centre-ville. Il avait réduit sa consommation de *bazuco*, mais il avait été consommateur et dépendant de cette drogue. Sandra voulait que Juan Camilo fasse aussi partie du projet.

Alors même que nous n'avions pas encore eu le temps d'expliquer à Juan Camilo l'ensemble du projet et de notre démarche, il se montrait déjà très méfiant. Nous avons discuté du projet pendant plus d'une demi-heure. Finalement, il s'est calmé et a accepté de participer à l'entretien filmé dans lequel il s'est montré très généreux ; ce qui m'a beaucoup surprise étant donnée sa méfiance initiale.

Durant la conversation où nous expliquions à Juan Camilo notre travail, ce que nous avons fait pour le projet et ce que nous voulions faire pour la suite, il a fait un commentaire qui m'a ensuite suivie pendant toute la rédaction de cette thèse. Il questionnait la manière dont la télévision « parlait de » et « montrait » la vie à la rue, l'usage de drogues et les *ollas*. « Tout est négatif » affirmait-il, « comme s'il n'y avait rien de bien, seulement misère et délinquance ».

Certes, ce commentaire faisait allusion aux représentations sociales des *ollas*, ce que l'on dit et ce que l'on montre dans les médias, et notamment à la télévision, de ces espaces et des personnes qui les fréquentent. Cependant, il m'a fait réfléchir à comment, en tant que chercheuse, je décrivais et présentais l'univers de *ollas* dans mon travail. Dans la recherche universitaire sur ce sujet en Colombie, je me suis aperçue que très souvent les personnes qui fréquentent les *ollas* étaient montrées seulement à travers une dimension négative et souvent passive : leur rôle de victimes de l'exclusion sociale ou de l'usage de drogues, leur pauvreté, leur malheur... Ce n'est que très rarement que leurs adaptations⁴⁶ à ce système qui les exclut, que leur point de vue souvent valorisant sur multiples situations vécues dans les *ollas*, ou que leurs actions quotidiennes ne sont pas perçues comme une

⁴⁵ Je dirige ce projet, appelé *Cuentos de humo*, avec mon compagnon.

⁴⁶ Erving Goffman, *Asiles: études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris, Éditions de Minuit, 1968.

manière de « subir » les conditions de vie précaires⁴⁷. Il est plus courant d'insister sur la détresse, l'exclusion, la violence et d'oublier les rires, les amours, les amitiés, la sensibilité de ces personnes...

Epeli Hau'ofa, un anthropologue samoan, a dénoncé, il y a plusieurs années, l'image « déformée » que ses collègues avaient donnée des Océaniens en se focalisant sur des sujets comme la guerre, la compétition, le conflit, la sorcellerie, le commerce – sans pour autant questionner l'importance de la production de connaissances sur ces sujets. Cet auteur suggère le besoin d'une « perspective humaniste » :

« Il serait juste de dire qu'en général nous avons insuffisamment contribué dans nos écrits professionnels au redressement de l'image déformée des Mélanésiens. Nous avons négligé d'en faire le portrait comme d'êtres humains équilibrés qui aiment autant qu'ils haïssent, qui rient joyeusement aussi bien qu'ils se disputent, qui sont pacifiques autant que guerriers, généreux et gentils aussi bien qu'étroits d'esprits et calculateurs. Pourtant, ce sont ces qualités ignorées qui nous ont permis d'arriver chez eux sans avoir été sollicités et de vivre parmi eux. [...] Si nous nous préoccuons véritablement de nos relations avec les gens auprès de qui nous avons vécu [...] nous devons sérieusement prendre en considération la sensibilité croissante des gens, et leur susceptibilité quant à leur image, pour faire entrer dans nos écrits scientifiques relatifs à leurs cultures et à leurs sociétés certains éléments d'une perspective humaniste⁴⁸ ».

Si les propos de E. Hau'ofa font référence à des contextes éloignés des nôtres ici, cette perspective humaniste proposée par cet auteur me semble très pertinente lorsque nous travaillons sur des sujets où la violence et la pauvreté sont centraux, comme dans le cas des *ollas*. Il est nécessaire de ne pas tomber dans des essentialismes, de ne pas concevoir les personnes seulement comme des victimes ou comme des victimaires, mais de pouvoir creuser dans la complexité, de ne pas plonger non plus dans le misérabilisme en croyant que les personnes ne font que *subir* leurs conditions de vie et les situations de violence auxquelles elles s'exposent, en pensant que ces personnes ne sont que des sujets passifs de

⁴⁷ Je pense ici particulièrement aux travaux de Sandra Martínez et Carolina Rodríguez : Sandra Martínez, *Miradas callejeras de ciudad: Experiencias juveniles desde El Cartucho y el San Bernardo*, Mémoire de Master en Études Sociales, Universidad Pedagógica Nacional, Bogotá, 2015 ; Carolina Rodríguez, *Cuerpos femeninos callejeros : Hacia una construcción de política social con enfoque de género en Bogotá*, Mémoire de Master en Politique Publique, Pontificia Universidad Javeriana, Bogotá, 2014.

⁴⁸ Epeli Hau'Ofa, « Anthropology and Pacific Islanders », *Oceania*, 1975, vol. 45, n° 4, p. 283-299. Texte cité et traduit par M. Naepels, *Ethnographie, pragmatique, histoire: un parcours de recherche à Houaïlou (Nouvelle-Calédonie)*, *op. cit.*, p. 26.

leur propre vie, d'autant plus lorsque ces mêmes personnes questionnent les images produites sur elles.

Afin de chercher une écriture à perspective humaniste, j'ai choisi de présenter d'une manière détaillée, à chaque fois qu'il m'était possible, la façon dont le travail de terrain a été réalisé. C'est par ma propre expérience sur le terrain, le temps, les paroles et les silences partagés avec maintes personnes, que cette recherche a pu être menée. Je mets donc ici un accent sur les liens créés avec les personnes rencontrées, sur l'amitié développée avec certaines, sur les moments partagés, sur nos rires, sur nos pleurs. Car, au-delà de la violence et d'une vie dans des conditions très précaires, il y a bien d'autres expériences possibles dans les *ollas* et dans la rue – comme l'a souligné Juan Camilo –, qui nous rapprochent non seulement de la *sensibilité* des personnes habituées des *ollas*, mais aussi d'une compréhension plus complète de leur réalité sociale.

La structure de la thèse

C'est en trois moments que je propose ici d'étudier les *ollas* à travers le rôle joué par la violence dans le processus d'émergence, de persistance et de disparition (pour certaines) de ces espaces urbains.

Je commence par une première partie historique qui permet de nous rapprocher d'une façon de raconter le passé de secteurs de la ville où les *ollas* ont émergé, tout en situant les enjeux politiques, sociaux et économiques de la Colombie et de Bogotá, entre le XIX^e siècle et le milieu du XX^e siècle (premier et deuxième chapitre). Si je me permets d'aller aussi loin dans le temps et de proposer une histoire de longue durée des lieux où les *ollas* se situent, c'est parce qu'il m'a semblé très important de montrer que les *ollas* n'ont pas émergé par hasard dans le centre de Bogotá, dans ce secteur particulier du centre, car il s'agit d'un secteur déjà traversé par des pratiques sociales caractéristiques, sur lequel s'ancraient des représentations sociales précises. Je cherche, à travers la construction et la présentation de *cette* histoire, à mettre en évidence une continuité des pratiques et des représentations sociales qui n'a pas été jusqu'à présent étudiée en ce qui concerne les *ollas* et le centre-ville qui les accueille. Dans le troisième et dernier chapitre de cette partie, nous plongeons progressivement dans le travail de terrain réalisé à partir des récits sur le *Cartucho* et plus largement sur la *naissance des ollas*.

La deuxième partie est l'occasion de tisser plus en profondeur les liens entre les *ollas*, la violence politique en Colombie et l'histoire récente du pays. À partir de regards divers posés sur ces espaces et des enjeux qui leurs sont propres, je cherche à comprendre la consolidation et la reconnaissance de ces espaces en tant que frontières urbaines. Les multiples formes de violence qui convergent dans cette consolidation et cette reconnaissance sont analysées, en mettant l'accent sur les manifestations de violence extrême et sur certains paradoxes révélateurs de la place conflictuelle des *ollas* dans la ville.

Si déjà dans la deuxième partie plusieurs développements nous permettent de franchir les frontières des *ollas* et d'avoir une lecture *depuis l'intérieur*, c'est principalement dans la troisième et dernière partie de cette recherche que nous nous immergeons dans l'univers des *ollas*, dans les pratiques, dans les expériences, dans les violences, à travers le regard et la voix de personnes qui fréquentent et qui vivent ces espaces. À partir du cœur des *ollas*, j'essaie de comprendre comment les personnes que j'ai rencontrées produisent leurs expériences dans la ville, comment elles *font leur ville*⁴⁹ et quelle est la place des *ollas* et de la violence qui y est subie ou exercée dans *cette* ville.

Note sur l'anonymisation

Aucune des personnes rencontrées dans le cadre de cette recherche ne m'a demandé de ne pas utiliser son prénom ou son surnom, voire même son image, car rappelons-nous que parallèlement à cette thèse, je travaillais dans un projet audiovisuel. C'est pour cette raison qu'une grande partie des prénoms et des surnoms ont été conservés. Toutefois, dans le cas de certains récits de violence extrême, j'ai décidé d'anonymiser mes interlocuteurs pour le respect de leur vie privée et / ou pour préserver leur sécurité.

⁴⁹ Michel Agier, *Anthropologie de la ville*, Paris, Puf, 2015.

Première partie

La ville, ses bas-fonds et ses *ollas* : un retour sur l’histoire

Je voudrais introduire cette première partie par un extrait d’une conversation avec Nixxo, une femme de quarante et un ans aujourd’hui qui a grandi dans l’*olla* connue sous le nom de *Cartucho*. Elle me rapporte ici ses souvenirs de l’époque à laquelle elle a commencé à consommer du *bazuco* :

Nixxo : Tous [avec ses deux frères et quatre sœurs] nous avons été élevés dans le *Cartucho*... ma mère, ma mère était consommatrice [de *bazuco*]. Elle avait une *olla* [maison], où on vendait du vice, et c’est là où elle nous a élevés tous. Mes sœurs, quand chacune a eu dix-sept ans, chacune a pris sa propre direction. Ma mère, au fur et à mesure qu’elle consommait de plus en plus de vice, elle perdait la raison, au point de devenir folle. J’ai commencé alors à sortir avec une amie... J’avais à peu près neuf ans. Elle [l’amie] m’amenait avec elle vers le *Salitre*¹ et elle me disait que si je voulais rester dans le *Salitre* je devais aspirer de la colle et faire la manche. Alors, j’ai commencé à aspirer de la colle, après j’ai commencé à consommer de la marijuana et là je suis rentrée dans un *parche* [groupe] où nous étions cinq filles et dix garçons. Nous allions aspirer de la colle à la [calle²] 19, à la [calle] 22, et nous passions les jours comme ça, dans le *parche*, dans le *parche*, dans le *parche*. Comme ça durant deux ans. Après j’ai connu une amie qui s’appelait Lupe ; elle aimait beaucoup la colle. Et un jour nous étions ensemble, et je plaisais à un mec du *parche*. Alors j’étais... je fumais déjà de la marijuana... et je dis au mec de me rouler un *bareto* [joint de marijuana] parce que je ne savais pas encore les

¹ Quartier situé à l’ouest de Bogotá.

² La distribution spatiale urbaine dans une grande partie des villes colombiennes se divise en *calles* et *carreras*. Dans le cas de Bogotá, les *calles* sont les voies qui vont de l’est vers l’ouest, et les *carreras* celles qui vont du nord au sud.

rouler. Dans la marijuana, le mec a mis de la *bazuca*. [...] Après ça, j'ai consommé avec ma mère. Toutes les deux dans une chambre en train de consommer, et les années, les années, les années sont passées comme ça, et ma mère a arrêté le vice et moi j'ai continué, j'ai continué à consommer, à consommer et à consommer. C'est là que je suis allée... c'est là que le *Cartucho* a commencé, le vrai *Cartucho* quoi, quand on commençait à tuer des gens. Alors, j'ai commencé à consommer de plus en plus et c'est là que j'ai arrêté le *pistolo* [joint de marijuana avec du *bazuco*] et j'ai commencé à fumer avec la pipe. [...] J'ai grandi et je me suis rendu compte que je ne pouvais arrêter. Non, je ne pouvais plus vivre sans le vice, le vice était devenu mon dieu. Je ne pouvais plus sortir de là [de l'*olla*]³.

Ce passage des souvenirs de Nixxo à propos de son enfance et de sa jeunesse dans le *Cartucho* met en relief plusieurs des sujets qui seront traités dans les trois chapitres qui composent cette première partie. Dans cet extrait s'entrecroisent et se juxtaposent, à travers l'usage de certains mots, l'expérience de la consommation de drogues, la pauvreté extrême, la vie des enfants des rues, l'émergence des *ollas* dans le centre de Bogotá et l'expérience de la violence dans ces espaces.

Commençons par l'expérience de la consommation de drogues et particulièrement de *bazuco*, que Nixxo appelle le « vice », tout comme la majeure partie des personnes que j'ai rencontrées dans le cadre de cette recherche l'utilise à propos de cette drogue ou des drogues en général. Si les personnes habituées des *ollas* et consommatrices de drogues qualifient de « vice » le *bazuco*, dans le langage courant des personnes faisant partie du proche voisinage de ces espaces, des fonctionnaires des institutions publiques et privées, de la presse et même de la police, le terme « vice » désigne l'ensemble des drogues illicites

³ Transcription originale : *Nixxo : Como todos [dos hermanos y cuatro hermanas] fuimos criados en el Cartucho... mi mamá, mi mamá era consumidora. Primero tuvo una olla [casa-olla], donde vendían vicio y todo eso y pues de ahí nos fue criando a todos. De ahí mis hermanas a los diez y siete años cada una, cogió cada una por su rumbo. Mi mamá a medida que iba consumiendo más vicio iba perdiendo la razón, hasta el punto de volverse loquita. De ahí comencé a salir con una amiga, de ahí... Yo tenía como nueve años. Ella me llevaba pal Salitre y ella me decía que si yo quería estar en el Salitre debía chupar pegante y pedir monedas. Entonces ahí yo comencé a consumir pegante, después empecé a consumir marihuana y de ahí me metí a un parche donde éramos cinco peladas y diez niños. De ahí nos íbamos a chupar pegante a la [calle] 19, a la [calle] 22, y manteníamos así, en parche, en parche, en parche. Así por dos años. Después fue cuando conocí a una amiga que se llama Lupe ; a ella le gustaba mucho el pegante. Y un día estábamos ahí, y yo le gustaba a un man de ahí del parche, entonces estaba... yo ya metía marihuana, entonces el man, una vez yo le dije que me armara un bareto de marihuana porque yo todavía no sabía armarlos. En la marihuana me [el « man »] hecho bazuca. [...] Después era que consumía con mi mamá. Las dos en una pieza consumiendo, y así fueron pasando, los años, los años, los años y mi mamá dejó el vicio y yo seguí, yo seguí consumiendo y consumiendo y consumiendo. Ahí fue cuando me fui para... cuando ahí comenzó el Cartucho, pero el Cartucho de verdad que comenzaban a matar gente. Entonces ahí comencé a consumir más y más y ya, ya deje el pistolo y todo y comencé a coger la pipa. [...] Fui creciendo hasta que me di cuenta que yo no podía dejarlo. No, ya no podía vivir sin el vicio. Ya el vicio se había convertido en mi dios. Ya no, ya no podía salir de allá [de la olla] [extrait de conversation avec Nixxo, avril 2016].*

qui sont vendues et consommées dans les *ollas*, de telle sorte que ces dernières sont parfois appelées « les *ollas* du vice ».

Je n'ai tout d'abord pas perçu, durant une bonne partie de mon travail, l'usage particulier qui était fait du mot « vice » par les divers acteurs de ma recherche. Dans le contexte bogotano, cet usage ne me faisait penser qu'aux comportements considérés comme immoraux⁴ par une société très attachée aux principes de la religion catholique, voire à un terme faisant partie du « sens commun ». Ce n'est qu'au moment où j'ai voulu situer les *ollas* dans un cadre historique plus large – celui des bas-fonds – que le terme « vice » m'est apparu comme fondamental pour la compréhension des *ollas*. Comme nous le verrons, l'historien Dominique Kalifa, dans son récent ouvrage consacré aux imaginaires sur les bas-fonds, signale que la configuration de base de ces espaces serait celle de la misère, du vice et du crime⁵.

En essayant de penser l'émergence et la permanence des *ollas* dans le centre de Bogotá sur plusieurs décennies à partir de la figure des bas-fonds et en partant de mon travail de terrain, deux choses sont apparues. Premièrement, je me suis aperçue que la configuration de base des bas-fonds est aujourd'hui utilisée en Colombie – avec des termes identiques ou légèrement différents – pour parler des *ollas*. Deuxièmement, que dans les secteurs de la ville considérés au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle comme des bas-fonds, une substance en particulier était appelée « vice » : la *chicha*, une boisson fermentée de tradition indigène. Cette boisson et ses consommateurs, autrement dit l'ensemble des classes populaires, ont été criminalisés ; et les espaces où la *chicha* était préparée et vendue étaient concentrés dans certains secteurs de la ville – ceux-là même, justement, où se développeraient plus tard les *ollas*.

Dans le premier chapitre, je vais donc explorer l'histoire de Bogotá et des secteurs de la ville considérés comme des bas-fonds, à partir de l'analyse des mesures sociales et politiques concernant ces espaces et la population qui y vivait. Une population issue notamment des multiples flux migratoires des campagnes vers les villes, qui dans le cas colombien sont dus au processus d'industrialisation qui accompagne l'histoire de nombreuses villes entre le XIX^e et le début du XX^e siècle, mais surtout aux diverses guerres qu'a connues le pays durant des décennies. L'incapacité en matière de services à accueillir

⁴ Wolfgang Sofsky, *Le livre des vices: essai*, Belval, Circé, 2012.

⁵ Dominique Kalifa, *Les bas-fonds : histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil, 2013.

tous ces migrants a provoqué l'émergence d'espaces de misère urbaine qui sont devenus le leitmotiv des représentations des bas-fonds, en raison de l'attachement à la propriété d'un côté et de la criminalisation des classes les plus défavorisées de l'autre.

Le deuxième chapitre se concentre sur ce que j'appelle le passage des bas-fonds aux *ollas*, que certains éléments nouveaux vont nous permettre de comprendre : la criminalisation des classes populaires à la suite des émeutes intervenues à Bogotá en 1948 ; l'accroissement des flux migratoires des campagnes vers les villes en raison notamment de la période de guerre civile connue sous l'appellation de *La Violencia* ; le processus d'urbanisation et de modernisation de la ville durant lequel la population la plus défavorisée (généralement celle qui venait de migrer vers la capitale) s'est installée dans des *inquilinos*⁶ dans le centre-ville et dans des secteurs périurbains dépourvus de services publics ; mais encore l'arrivée d'une économie centrée autour de la drogue dans les secteurs du centre-ville considérés comme des bas-fonds et l'usage de drogues dans ces mêmes secteurs.

Concernant les éléments suggérés dans l'extrait de conversation avec Nixxo, j'analyserai dans cette partie la question des enfants vivant dans la rue et organisés en groupes pour mieux assurer leur survie. Nombre d'enfants issus de familles confrontées à des conditions de vie extrêmement précaires – principalement dans le centre-ville – ont en effet fait de la rue – cet espace jusqu'alors considéré comme un lieu de circulation – leur lieu d'habitation.

Dans le troisième et dernier chapitre de cette première partie, nous allons, à partir des récits des personnes rencontrées pendant mon travail de terrain, d'une part étudier la corrélation entre la prolifération d'enfants dans les rues à Bogotá entre les années 1960 et 1980, les conditions de vie de leurs familles et l'installation de l'économie de la drogue dans le centre-ville et leur répercussion sur la naissance des *ollas* – notamment du *Cartucho*, première *olla* apparue à Bogotá ; d'autre part, nous nous intéresserons à l'actualisation des représentations sociales sur ces secteurs de la ville à partir de la figure des enfants des rues et de l'accroissement de la vente et de l'usage de drogues. Enfin, il s'agira de problématiser la place des diverses expériences de violences au moment de

⁶ Type de logement basé sur une subdivision des maisons. On utilise ce terme lorsque toutes les chambres des maisons sont louées, hébergeant chacune souvent des familles entières. Parfois les chambres elles-mêmes sont sous-divisées pour recevoir plus de locataires. Dans ce type de logement, la cuisine, la salle de bain, les toilettes, sont d'usage partagé entre tous les locataires.

l'émergence des *ollas* dans les récits des personnes rencontrées. Ce que, dans l'extrait de conversation avec Nixxo cité plus haut, nous pouvons percevoir dans la phrase : « c'est là que le *Cartucho* a commencé, le vrai *Cartucho* quoi, quand on commençait à tuer des gens ».

À première vue, les trois chapitres qui composent cette première partie ne seraient qu'une contextualisation historique. Cependant, loin de se cantonner à une sobriété chronologique, l'intérêt de cette grande section, est de faire dialoguer, en partant de problématiques toutes issues *du terrain*, le présent *ethnographique* de mon travail avec un passé qui a toujours été en arrière-plan de mes interrogations anthropologiques. La *réflexion sur le passé*, sur l'histoire de la ville durant laquelle les *ollas* ont émergé, s'inscrit dans le sens d'une volonté de compréhension du présent de ces espaces⁷.

⁷ À propos de la relation entre l'anthropologie et l'histoire je reviendrai plus en détail dans le troisième chapitre. Je renvoie pour l'instant le lecteur vers M. Naepels, « Anthropologie et histoire : de l'autre côté du miroir disciplinaire », art. cit.

Chapitre premier

Les guerres, les migrants et la *chicha*, ou l'avènement des « bas-fonds » bogotanis

L'émergence des *ollas* dans le centre de Bogotá s'inscrit dans une continuité. Dans les mêmes secteurs de la ville que ceux où se trouvèrent un jour le *Cartucho* et *La Ele*, et là où se situent encore *Cinco-Huecos* et le *Samber*, existait depuis la fin du XIX^e siècle ce que je vais appeler ici les « bas-fonds » bogotanis.

Par « bas-fonds », reprenant l'analyse de ce concept faite par Dominique Kalifa, je comprends ces espaces nettement urbains dont trois traits étroitement entrelacés constituent la configuration de base : la misère, le vice, et le crime¹. Même si les images et les motifs auxquels le terme bas-fonds – et également le terme *ollas*, d'ailleurs – peut renvoyer – prostitution, mendiants, voleurs, saleté, débauche, ivresse, gueuserie, etc. – existaient avant et subsistent depuis l'émergence de cette catégorie, la configuration spécifique aux bas-fonds a été inscrite dans un temps : une période qui va du début du XIX^e siècle jusqu'au milieu du XX^e siècle, et qui ne se limite pas seulement à la France. Dans les langues latines, par exemple, l'espagnol et l'italien, une traduction du terme français a eu lieu : respectivement, *bajos fondos* et *bassi fondi*. En Angleterre, à la même époque, deux termes étaient utilisés dans le langage courant pour parler d'un univers tout à fait similaire à celui des bas-fonds français : *slum* et *underworld*².

Il s'agit sans doute d'un univers dans lequel la dimension de la moralité est fondamentale, et ce d'autant plus que nous nous trouvons à l'époque de l'affleurement de l'hygiène au sein du savoir médical et de l'immersion des médecins dans le milieu politique. Comme l'explique Georges Vigarello, « la propreté du pauvre serait le gage de sa moralité, elle serait encore la garantie d'un ordre³ ». Et les bas-fonds sont sales,

¹ D. Kalifa, *Les bas-fonds : histoire d'un imaginaire*, op. cit., p. 11.

² *Ibid.*, p. 13-14.

³ Georges Vigarello, *Le propre et le sale : l'hygiène du corps depuis le Moyen âge*, Paris, Seuil, 1985, p. 207.

représentant pour les élites un chaos urbain. Une moralisation de la propreté a donc eu lieu, « ambition complexe et totalisatrice à la fois puisque, de la netteté de la rue à celle des habitations, de la netteté des chambres à celle des corps, la visée n'est autre que de transformer les mœurs des plus démunis⁴ », nous rappelle encore G. Vigarello.

Au sujet de Bogotá, le terme *bajos fondos* a aussi été utilisé, en particulier par l'élite intellectuelle et socio-politique de la ville. De même l'expression *patio de los milagros*, ou encore *corte de los milagros*, a été reprise en référence à la fameuse « cours des miracles » de Victor Hugo, icône par excellence des bas-fonds⁵. Nonobstant, dans cette catégorie, d'autres termes plus spécifiques renvoyaient à des réalités plus concrètes de la ville, réalités toujours en relation avec l'univers de la misère, du vice et du crime. Il y avait, par exemple, celui d'*arrabales* [faubourgs], qui a cessé de caractériser uniquement les quartiers périphériques pour s'appliquer aux quartiers marginaux au centre même de la ville⁶. Ou encore, il était possible de parler des *barrios obreros* [« quartiers ouvriers »], expression qui, dans le contexte de l'époque – fin du XIX^e et début du XX^e siècle –, n'était pas forcément considérée comme impliquant une relation au travail, mais faisait référence à l'ensemble des habitations des personnes les plus pauvres.

Préoccupation centrale des autorités municipales, et de l'élite en général, au cœur des « bas-fonds » bogotanis se trouvait la *chicha*, associée au « vice », une boisson fermentée, épaisse et jaunâtre, de tradition indigène, préparée à base de maïs, qui à la fin du XIX^e siècle était déjà une boisson urbaine et populaire⁷. Les établissements de vente et de consommation de *chicha*, les *chicherías*, ainsi que leur environnement le plus proche, symbolisaient donc les bas-fonds : ces lieux malsains, antihygiéniques, fréquentés par les plus pauvres, par des Indiens venant d'arriver dans la ville, par des paysans qui vendaient leurs produits au marché, par des ouvriers, mais aussi par des prostituées, des vagabonds et des criminels.

Ce que le lecteur va trouver dans les pages qui suivent, c'est une approche de

⁴ *Ibid.*

⁵ Bien que le terme « cours des miracles » ait commencé à être utilisé en France bien avant l'apparition du livre *Notre Dame de Paris* de Victor Hugo, c'est cet auteur qui a donné au terme « son impulsion définitive, qui en a fait ce motif quasi universel », comme l'explique Dominique Kalifa dans D. Kalifa, *Les bas-fonds : histoire d'un imaginaire*, op. cit., p. 95.

⁶ Andrés Vergara, *Historia del arrabal: los bajos fondos bogotanos en los cronistas Ximénez y Osorio Lizarazo, 1924-1946*, Medellín, Universidad de Antioquia, 2014, p. 19.

⁷ La *chicha* existe dans d'autres pays d'Amérique du Sud, notamment dans les pays andins, avec certaines variantes pour chaque pays.

l'histoire de ces bas-fonds, et donc de l'histoire de la ville qui a produit ces espaces. Je considère ici « le lieu comme une invention sociale », me rapprochant des réflexions de Marc Augé⁸. À travers cette histoire, qui, plus qu'une histoire des lieux, est une histoire des représentations de ces lieux et des personnes qui les habitent et les fréquentent, j'essaierai de répondre à certaines questions : Dans quel contexte social, politique et économique ont émergé les bas-fonds bogotanis ? De quelle manière les représentations des « pauvres » et des espaces qu'ils habitaient et fréquentaient ont participé à la ségrégation de certains espaces à Bogotá ? De quelle manière ces mêmes représentations ont été déterminantes dans les décisions prises et les actions développées par les autorités de la ville vis-à-vis des classes populaires ? Comment l'histoire des bas-fonds bogotanis permet de situer l'avènement des *ollas* au cours d'une continuité aussi sociale que géographique ?

Les sources utilisées dans ce chapitre pour essayer de répondre aux questions ci-dessus sont essentiellement des sources écrites. Certaines sont des sources primaires datant des périodes traitées ici, à savoir de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à la première moitié du XX^e siècle⁹. Mais le travail d'analyse s'est principalement développé à partir d'ouvrages historiques.

Des migrants aux vagabonds et des vagabonds aux criminels : guerres civiles et criminalisation de la pauvreté

Les réformes bourbonniennes et l'essor des « mauvais » pauvres

« Nous sommes au sein de Santafé, mais quels objets d'horreur et de désolation que ceux qui se présentent à nos regards ! Je vois une population nombreuse composée d'une foule désordonnée de ridicules et méprisables baraques [...]. Quelles rues âpres et immondes ! [...] N'est-ce pas gênant les ordures, les animaux morts et corrompus au milieu des canaux, et les bourbiers à cause des égouts éclatés qui demeurent dans cet état plusieurs années ? [...], enfin n'est-ce pas une offense que l'embarras qu'offre cette impétueuse

⁸ Marc Augé, *Non-lieux, op. cit.*, p. 67-68.

⁹ J'ai eu accès à ces sources aux Archives de la ville (*Archivo de Bogotá*) et aux Archives Nationales (*Archivo General de la Nación*), dans des bibliothèques et des hémérothèques municipales, et sur des sites d'archives digitalisées.

multitude de marmites où est gardée la vile liqueur¹⁰ avec laquelle la plèbe, qui adore l'infâme Bacchus, fait sans cesse à ce dernier des libations, comment est-il soutenable de voir attachées aux portes et aux auvents des maisons de nombreuses bêtes abritées du soleil et de la pluie, tandis que les rationnels se sentent dans l'obligation de s'exposer pour cette raison à leur inclémence : encore plus intolérable est l'effronterie de cette racaille des deux sexes qui, à n'importe quelle heure de la journée au milieu des rues, pelotonnée près des portes, fenêtres, et même des murs les plus respectables, fait ses besoins physiques, se lève de la même façon que les plus rustres sans nettoyer leurs conduits *ordinaires (sic)*. [...] Et que dire de la multitude de mendiants volontaires qui par leur paresse et leur oisiveté nous oppriment ? [...] Que dire de l'imprudenc e à laquelle elles obligent nos artisans ? Que dire des divers états et sorts auxquels se livrent sans choix une multitude de jeunes qui pourraient faire partie de l'illustre Royaume et que ces deux ennemis dont nous venons de parler rendent inutiles¹¹ ? »

Au cours du mois de février 1791, le premier journal de la vice-royauté de la Nouvelle Grenade, dont faisait partie l'actuelle Colombie, et qui avait comme siège principal la ville de Santafé, aujourd'hui Bogotá, commence ses publications hebdomadaires, dirigées au premier chef à l'encontre de l'élite intellectuelle et politique de la ville et commandées directement par le vice-roi. Au fondateur et rédacteur du journal, Manuel del Socorro Rodríguez, il ne faut pas moins de huit éditions du *Papel Periódico de la ciudad de Santafé de Bogotá*, entre le 15 avril et le 10 juin 1791, pour parler du problème de la mendicité et de la pauvreté. Le texte précédent en est d'ailleurs tiré. Il s'agit d'un extrait d'une lettre envoyée au journal par un de ses souscripteurs, et publiée dans son intégralité, pour « ses

¹⁰ La vile liqueur à laquelle l'auteur fait allusion est la *chicha*. Nous reviendrons plus tard sur son importance dans le contexte des bas-fonds bogotanaï s.

¹¹ Texte original : « *Ya estamos en medio de Santafé, pero ¡ah! ¡que objetos de horror y desolación es el que se presenta a nuestra vista! Yo veo una gran población compuesta de una desordenada multitud de ridículas y despreciables Chozas [...] ¡Qué aspereza, é inmundicia de calles! [...] No es tan molesta la basúra, los animales muertos y corrompidos en medio de los caños, y los lodazales que causan los superficiales acueductos reventados que se mantienen en esta situación muchos años [...], en fin no ofende tanto el embarazo que ofrece a los que transitan aquel impetuoso torrente de Múcuras ó tiestos en que se deposita el ruin licor con que la plebe adoradora del infame Baco le hace incesantes libaciones, como es insufrible ver atado a las puertas y aláres de las casas un crecido número de bestias defendidas del sol y del agua, mientras los racionales se ven obligados a exponerse por esta causa a su inclemencia: siendo aún mas intolerable el descaro con que esa gentualla de ambos sexos a qualquiera hora del dia en medio de las calles, arrimados a las puertas, ventanas, y aún de las paredes mas respetables se ponen a hacer las necesidades corporales, levantándose de ellas del mismo modo que los brutos sin asear los conductos ordinarios. [...] Y ¿Qué diré de la multitud de voluntarios mendigos con que nos tiene oprimidos la Pereza y la Ociosidad? ¿Qué de la imprudencia á que ellas obligan a nuestros artesanos? ¿Y qué de las diversas suertes y estados a que sin elección se entrega una multitud de Jóvenes, que pudieran ser el ilustre Reyno y á quienes inutilizan estos dos enemigos de nuestros adelantamientos? » Manuel del Socorro Rodríguez, *Papel periódico de la ciudad de Santafé de Bogotá*, Santafé, Imprenta de Don Antonio Espinosa de los Monteros, 1791, n° 11, 22 avril 1791.*

prudentes et solides réflexions », comme l'exprime Rodríguez.

Cet extrait est très intéressant parce qu'il nous présente la ville de Santafé et les conditions de vie des personnes les plus démunies à la fin du XVIII^e siècle, à travers les yeux d'un unique personnage, mais dont le récit prend une certaine importance du fait de sa publication et parce qu'il est ovationné dans le journal de la vice-royauté. Le discours de ce « bon patriote », selon les mots de Rodríguez, exprime la préoccupation des dirigeants de la ville pour la pauvreté en tant que problème social : « Et que dire de la multitude de mendiants volontaires qui par leur paresse et leur oisiveté nous oppriment ? [...] Que dire de l'imprudence à laquelle elles obligent nos artisans ? Que dire des divers états et sorts auxquels se livrent sans choix une multitude de jeunes qui pourraient faire partie de l'Illustre Royaume et que ces deux ennemis dont nous venons de parler rendent inutiles ? »

C'est en effet dans les dernières décennies du XVIII^e, à la fin de la période coloniale, qu'un regard nouveau est posé sur la mendicité et la pauvreté au sein de l'Amérique hispanique, et que des mesures particulières sont prises vis-à-vis de leur contrôle. S'éloignant de la fonction d'évangélisation propre aux ordres religieux et du contrôle que les instances ecclésiastiques avaient sur les institutions de charité et de secours, l'État devient « l'axe ordonnateur de tous et de chacun des facteurs qui interviennent dans la vie sociale », comme le signale Santiago Castro-Gómez¹². La mendicité devient l'ennemi du travail productif, et les vices, comme la fainéantise et l'oisiveté, deviennent la source d'innombrables problèmes sociaux.

Ce changement de perspective a d'abord eu lieu, bien entendu, en Europe, et s'est progressivement consolidé à travers le vieux continent, comme l'explique Robert Castel, tout au long de l'ère préindustrielle, du milieu du XIV^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e siècle¹³. Des figures comme celles de l'indigent valide ou invalide ou des « bons » et « mauvais » pauvres apparaissent pour rendre compte d'une classification des pauvres : d'une part, ceux qui ont vraiment besoin d'assistance, car ils peuvent montrer des « preuves convaincantes de leur condition malheureuse¹⁴ » et de la détresse de leur corps qui les empêcherait d'être utiles au travail productif ; d'autre part, ceux qui, en l'absence

¹² Santiago Castro-Gómez, « Biopolíticas imperiales. Nuevos significados de la salud y la enfermedad en la Nueva Granada (1750-1810) » dans *Pensar el siglo XIX. Cultura, biopolítica y modernidad en Colombia*, Pittsburgh, Biblioteca de América, Instituto Internacional de Literatura Iberoamericana, Universidad de Pittsburgh, 2004, p. 58.

¹³ Robert Castel, *Les Métamorphoses de la question sociale: une chronique du salariat*, Paris, Gallimard, 1995.

¹⁴ *Ibid.*, p. 96.

d'une condition d'invalidité, sont aptes au travail mais prétendent vivre de la charité.

Dans le cas de la vice-royauté de la Nouvelle Grenade, ce sont les Bourbons – après la prise du pouvoir par cette lignée royale en Espagne au début du XVIII^e siècle – qui ont fait de la mendicité un problème social devant être géré par l'État, et non par l'Église. C'était le siècle des Lumières en Europe, et les réformes bourbonniennes à destination des vice-royautés d'Amérique, inspirées par l'important mouvement intellectuel, prétendaient fomentier le développement économique de l'Empire¹⁵. Le projet gouvernemental bourbonnien dans la Nouvelle Grenade, comme l'évoque Castro-Gómez, « cherchait à impulser une politique prétendant favoriser l'augmentation de la population active, ce qui exigeait un combat important contre les deux grands ennemis du travail productif : la maladie et la mendicité¹⁶ ».

La maladie et la mendicité sont donc séparées. La première cesse d'être conçue comme un châtement divin, et à l'hôpital, sous le contrôle de toute une expertise scientifique dirigée par des médecins, les malades sont traités pour qu'ils puissent – ceux qui le peuvent encore – redevenir aptes au travail. Pour la mendicité, une autre institution d'accueil est créée : l'hospice, ayant comme but principal la classification et la resocialisation des mendiants, pour ainsi distinguer ceux qui seraient les « bons » et les « mauvais » pauvres. De même, des politiques de « ramassage des mendiants » ont commencé à se mettre en place au sein de la ville, traduisant la nécessité de cette mesure dans la recherche du bien-être de l'État.

Pour Dominique Kalifa, la distinction entre « bons » et « mauvais » pauvres « constitue l'une des principales lignes de force structurant les représentations des bas-fonds. [...] En permettant de relier la pauvreté à l'immoralité, l'indigence au crime, elle se trouve même aux sources de ce phénomène¹⁷ ». Dans le cas de Bogotá, si cette distinction n'a été possible qu'à la fin du XVIII^e siècle, ce n'est pas seulement du fait d'un changement de gouvernement, et donc de manière de concevoir l'État, mais aussi parce qu'à cette époque-là Bogotá était une ville de prédominance métisse¹⁸. Cela permettait donc de limiter les fonctions de l'Église, du moins en ce qui concernait l'évangélisation en ville :

¹⁵ S. Castro-Gómez, « Biopolíticas imperiales. Nuevos significados de la salud y la enfermedad en la Nueva Granada (1750-1810) », art. cit., p. 58.

¹⁶ *Ibid.*, p. 59-60.

¹⁷ D. Kalifa, *Les bas-fonds : histoire d'un imaginaire*, op. cit., p. 75-76.

¹⁸ Pour les années 1778-1779, seuls 10% de la population bogotanaise étaient considérés indigènes. Voir Julián Vargas, *La sociedad de Santafé colonial*, Bogotá, CINEP, 1990, p. 23.

« puisqu'il ne s'agissait quasiment plus des Indiens », d'autres formes de contrôle du « social » et du « moral » étaient désormais possibles, comme, par exemple, une classification des pauvres.

Ainsi, à propos des mesures de régularisation de la consommation de *chicha*, entre le XVII^e et le XVIII^e siècle, les préoccupations des autorités étaient différentes. Si, à la fin du XVII^e siècle, l'archevêque de la ville dut revenir sur sa décision d'excommunier tous ceux qui fréquentaient les *chicherías* en raison du risque d'éloignement de la religion catholique de ceux qui commençaient à se convertir¹⁹, à la fin du XVIII^e siècle l'évangélisation n'était pas au centre des préoccupations, car celle-ci était déjà « terminée », comme le signale Manuel del Socorro Rodríguez en 1795 :

« Qui pourrait croire que, quand l'Humanité et la Religion ont fait disparaître du Royaume de *Cundinamarca* les sacrifices sanguinaires, les rites abominables et les traditions maladroites, aussi odieuses à la Nature, il fallait qu'au milieu d'une République entièrement renouvelée, avec les beaux émaux de la Foi, de la Politique et de l'Éducation, l'Ivresse triomphe ? – Temples immondes, Idoles infâmes, vous qui étiez descendus avec les Pouvoirs obscurs fortifiant votre existence, ne revenez jamais dans cette partie du Globe où le Catholicisme a son empire et où la loi de la Sagesse a fait battre son étendard. Mais, aie ! Pourquoi n'avez-vous pas amené avec vous le tyran de la raison, la maudite Maîtresse de tous les vices ? Pourquoi l'Ivresse n'est pas tombée avec vous dans cet horrible sépulcre où elle devait gésir éternellement enfermée ? Ainsi, cette Mère des Fureurs ne dévorerait guère notre peuple, et nous permettrait de monter tranquillement vers les temples de l'Honneur et de la Vertu. [...] L'homme réfléchi qui chercherait à enquêter sur les causes physiques de l'existence d'aussi peu de personnes âgées dans ce Royaume par rapport au nombre total d'habitants, apprendrait certainement que la seule cause est l'usage général de la *Chicha*. Voici la funeste origine de nombreuses maladies qui par anticipation amènent la plus grande partie du peuple au sépulcre²⁰ ».

¹⁹ *Ibid.*, p. 381.

²⁰ Les italiques sont de moi. Texte original : « ¿Quién creyera, que cuándo la Humanidad y la Religión han hecho desaparecer del Reyno de Cundinamarca (sic) aquellos Sacrificios sangrientos, aquellos ritos abominables, y aquellas costumbres torpes, tan odiosas a la Naturaleza ; había de quedarse triunfando la Embriaguez en medio de una Republica ya enteramente renovada con los hermosos esmaltes de la Fe, la Política, y la Educación ? – Templos inmundos, Idolos infames, vosotros habeis descendido alla con las negras Potestades que sostenian vuestra existencia. Ya no volvereis jamás a aparecer sobre esta parte del Glóbo en que tiene su imperio el Catolicismo, y ha enarbolado su estandarte la ley de la Sabiduria. Pero ay ! ¿Porquè no os llevasteis á la Tirána de la razón, a la maldita Maestra de todos los vicios? ¿Porque tambien no cayó con vosotros la Embriaguez en ese horrible sepulcro donde debia yacér eternamente encerrada? Entonces èsta Madre de las Furias no devoraria nuestro pueblo, y nos dejara subir tranquilamente àcia los

Bien qu'il s'agisse d'une survivance des traditions indigènes, il est clair que c'est plutôt le caractère malsain et nocif de la *chicha* qui est ici mis en avant.

À la fin du XVIII^e siècle, les *chicherías* étaient très répandues à Santafé et la *chicha* présente dans les principales fêtes religieuses et civiles de la ville²¹. Peñalver, procureur fiscal et protecteur d'Indiens – cité par Julián Vargas – déclare en 1765 que « Les *chicherías* sont de véritables Porcheries de Pluton, tavernes d'iniquités où s'exécutent des adultères, des jeux, des blasphèmes et des ivresses nées de l'oisiveté²² ». Ces espaces, si nous en croyons les écrits de Manuel del Socorro Rodríguez lors de sa prise de position pour l'ouverture d'un Hospice dans la ville, étaient fréquentés par les personnes qui à l'époque représentaient les « mauvais » pauvres :

« Avec la création de l'Hospice selon les termes souhaités, nous ne trouverions plus dans les Rues ces vagabonds de n'importe quel sexe qui, comptant sur l'alimentation assurée chaque jour grâce à l'aumône qu'ils recueillent, ne pensent à rien d'autre que cacher sous l'apparence de gueux une infinité de vices [...]. Avec la création de l'Hospice, la mauvaise éducation et l'efféminisation d'une nombreuse foule de Jeunes vicieux et fainéants ne seraient pas aussi remarquables, ceux qui ne font autre chose que cultiver les chemins de méchanceté, donnant comme résultat que chaque coin de rue ou porte d'une *chichería*, depuis très tôt le matin jusqu'à très tard le soir, ne permet pas d'observer autre chose que le libertinage, le relâchement, l'indécence et l'impiété, encouragés et fomentés par l'Ivresse²³ ».

Mais qui étaient-ils, ces « mauvais » pauvres, ces vagabonds qui, depuis les réformes bourbonniennes, devaient devenir des corps utiles à la Nation ?

templos del Honor y la Virtud. [...] El hombre reflexivo que se aplicare a indagar las causas físicas de haber tan pocos viejos en este Reyno con respecto al numero total de sus habitantes, desde luego conocerá que el motivo no es otro sino el uso general de la Chicha (sic). He aquí el funesto origen de un sin numero de enfermedades que conducen anticipadamente al sepulcro à la mayor parte del pueblo ». M. del S. Rodríguez, *Papel periódico de la ciudad de Santafé de Bogotá*, op. cit., p. 176, 23 janvier 1795.

²¹J. Vargas, *La sociedad de Santafé colonial*, op. cit., p. 375.

²² Texte original : « *Las chicherías son verdaderas Sahúrdas de Plutón, cantinas de maldades donde se ejecutan muchos adulterios, amancebamientos, juegos, blasfemias y borracheras nacidas de la ociosidad* ». Cité par Julián Vargas, *Ibid.*, p. 371.

²³ Les italiques sont de moi. Texte original : « *Habiendo el Hospicio en los términos que se anhela, ya no se encontrarían por las Calles esos vagos de uno y otro sexo, que fiados en la seguridad de alimento que logran cada día en la limosna que recogen, no piensan en nada mas sino en esconder bajo el hábito de pordioseros una infinidad de vicios [...]. Habiendo el Hospicio, no se notaría tanta mala crianza y afeminación en esa numerosa turba de Jovenes viciosos y holgazanes, que no se emplean en otra cosa sino en cultivar los caminos de la iniquidad, de modo que cada esquina y puerta de una chichería, desde muy de mañana hasta lo más tarde de la noche, no presenta a la vista otros objetos que el libertinage, la relajación, la indecencia y la impiedad, sostenidos y fomentados por la embriaguez* ». M. del S. Rodríguez, *Papel periódico de la ciudad de Santafé de Bogotá*, op. cit., p. 13, 6 mai 1791.

La ville débordée par les migrants

Ce sont les transformations démographiques qui ont accru le regard négatif posé sur les pauvres dans la Bogotá de la fin du XVIII^e siècle jusqu'aux premières décennies du XX^e siècle. Ce sont les migrants qui ont commencé à faire grossir le nombre de personnes incluses dans la catégorie des « mauvais » pauvres, au fur et à mesure que les migrations internes vers la capitale de la vice-royauté, future capitale de la toute récente République, se sont intensifiées²⁴.

Selon Julián Vargas, entre 1778 et 1800, la population de Santafé a subi une augmentation de 34,13%, passant de 16 002 habitants à 21 464²⁵. Aucune amélioration significative des conditions de vie des habitants de la ville ne pouvant expliquer une diminution du taux de mortalité, il existe, pour cet auteur, deux raisons principales à une aussi considérable hausse du nombre d'habitants à la fin de la période coloniale ; d'une part, une généralisation du concubinage et des relations sexuelles hors mariage chez les indigènes et les métisses, et, d'autre part, la migration interrégionale²⁶.

Ces migrations parvenues à Bogotá à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle peuvent sans aucun doute s'inscrire dans ce que Louis Chevalier a appelé une « immigration de conquête²⁷ ». La capitale de la vice-royauté était devenue, à cette époque, une destination attirante en raison d'opportunités économiques pour certains, notamment pour les métisses, mais également une échappatoire, qu'il s'agisse par exemple de la fuite du tribut pour les Indiens et de celle de l'esclavage pour les Noirs²⁸.

En 1801, la migration était déjà devenue un problème pour les autorités coloniales. José Ignacio Sanmiguel, syndic et procureur de Santafé, y fait ainsi allusion :

« Cela ne fait que quelques années que la population de cette capitale connaît un accroissement notable [...]. Une innombrable plèbe venue d'ailleurs atteint la métropole.

²⁴ Pour une analyse de l'influence des transformations démographiques sur le regard porté sur la pauvreté et la criminalité en France pendant le XIX^e siècle, voir, notamment, Louis Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIXe siècle*, Paris, Perrin, 2007.

²⁵ J. Vargas, *La sociedad de Santafé colonial*, op. cit., p. 12. Pour l'année 1801, l'historien Germán Mejía donne le chiffre de 21 394 habitants (voir Germán Mejía, *Los años del cambio: historia urbana de Bogotá, 1820-1910*, Bogotá, Pontificia Universidad Javeriana, Instituto Colombiano de Cultura Hispanica, 1999, p. 230.)

²⁶ J. Vargas, *La sociedad de Santafé colonial*, op. cit., p. 16-17.

²⁷ L. Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIXe siècle*, op. cit., p. 191.

²⁸ Nicolás González, « “Se evita que de vagos pasen a delincuentes”: Santafé como una ciudad peligrosa (1750-1808) », *Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura*, 2010, vol. 37, n° 2, p. 25.

L'expérience est en train de nous montrer qu'elle représente un coût pour le public non seulement parce qu'elle est inutile, mais aussi par les préjudices qu'elle occasionne, tant sur le plan politique que sur le plan moral. [...] Des hommes qui dans leurs pays constituent des bras forts et laborieux pour travailler l'agriculture ou l'industrie, arrivent à Santafé pour s'incorporer aux nombreux errants, vagabonds et délinquants²⁹».

Ces migrants venant des campagnes représentent des personnes « utiles » au travail et à la société si elles restent « là-bas, dans leurs pays ». Cependant, dans les contextes urbains elles sont associées aux « mauvais » pauvres et à la délinquance. J. I. Sanmiguel laisse entrevoir dans cet extrait un changement d'ordre social et économique lié à ces migrations ; changement manifeste dans la misère qui s'exposera de plus en plus dans la ville au fur et à mesure que les migrations s'accroîtront.

En ce qui concerne le XIX^e siècle, à la différence de certains pays latino-américains comme l'Argentine ou le Brésil qui ont développé après leur indépendance (durant les premières décennies du siècle) des politiques migratoires pour attirer des étrangers et où il y a eu une considérable migration internationale³⁰, ou des pays européens où l'industrialisation et l'accroissement démographique a été au centre des nombreux flux migratoires dans les villes, dans le cas des grandes villes colombiennes, et particulièrement de Bogotá, ce sont des guerres, de multiples guerres civiles consécutives, qui ont été la cause principale des flux de migration.

La première de ces guerres a été celle pour l'indépendance entre 1810 et 1819³¹. Au

²⁹ Texte original : « *La población de esta capital ha tomado de pocos años a esta parte un incremento muy notable [...] De los lugares se viene a acoger a la metrópoli innumerable plebe que la misma experiencia está demostrando ser una porción gravosa al público no sólo por inútil, sino por los perjuicios que ocasiona, tanto en lo político como en lo moral. [...] Unos hombres que en su país auxiliarían los brazos robustos y laboriosos para la agricultura o la industria, vienen a Santafé abultar el número de los perdidos, de los vagos y delincuentes* ». Cité par Nicolás González, *Ibid.*, p. 28.

³⁰ Adéla Pellegrino, « Immigration et émigration en Amérique du Sud », *Hommes et Migrations*, 2007, n° 1270, p. 102-113 ; Hermes Tovar Pinzón, « Emigración y éxodo en la historia de Colombia », *Les Cahiers ALHIM*, 2001, n° 3.

³¹ C'est la crise de la monarchie espagnole, avec la captivité du roi Fernando VII et de toute la famille royale par Napoléon en 1808, qui a stimulé le mouvement indépendantiste des *criollos* [descendants espagnols nés dans les colonies américaines] dans la Nouvelle Grenade. En 1810, naissent plusieurs juntas de gouvernement *criollas*, en opposition à la Junte Centrale constituée à Séville et qui, fidèle à Fernando VII, prétendait gouverner l'Espagne et ses colonies pendant la captivité du roi. Néanmoins, la constitution de ces juntas locales a suscité une division parmi les propres défenseurs du pouvoir de la Nouvelle Grenade : d'un côté, les centralistes (la province de Cundinamarca, avec pour siège principal Santafé), et, de l'autre côté, les fédéralistes (Provinces Unies de la Nouvelle Grenade). Cette scission déclencherà en 1812 une guerre civile qui ne s'achèvera qu'en 1814, avec la prise de Santafé par les troupes fédéralistes commandées par Simón Bolívar. Cette période de l'histoire de la Colombie, connue sous l'appellation de *Patria Boba*, s'est déroulée parallèlement aux combats entre les forces favorables à l'indépendance et celles souhaitant le maintien du contrôle royal. En 1815, le roi Fernando VII, qui avait repris le pouvoir en Espagne, envoie une expédition

début des années 1820, d'ex-combattants de la guerre pour la libération, blessés ou malades, commencent à arriver dans les grandes villes. Bogotá, en tant que capitale régionale, a été une destination importante. En outre, les mesures économiques prises pendant l'organisation de la nouvelle République, comme l'augmentation de l'impôt personnel et l'interruption de certaines activités productives (minières, artisanales, agricoles)³², ont favorisé une exposition de la misère dont l'accroissement a surpris les élites bogotanaïses.

Pendant la première moitié de la décennie, le problème de la pauvreté dans les rues de la ville est évident. En 1823, l'explorateur français Gaspard-Théodore Mollien écrit : « il y a un fléau véritablement épouvantable qui afflige Bogotá : les pauvres³³. » Et le 20 février 1825, le journal *El Noticizote* fait allusion à la situation des anciens combattants, désormais réduits à la mendicité :

« Nous informons que dans les rues de cette ville, nous avons vu de jeunes soldats de dix-sept et dix-huit ans demandant l'aumône, rampant car ils sont estropiés et paralytiques. Si leur sort ne s'améliore pas, ces citoyens malheureux, qui ont été arrachés du sein de leurs familles, sont dans cet état préjudiciables à ces dernières, ainsi qu'inutiles à la République³⁴. »

À cette même époque, le crime avait augmenté dans la capitale et dans d'autres villes importantes de la récente République. C'étaient, ici aussi, entre autres, d'anciens combattants, apparemment sans aucun souci de santé, qui étaient considérés à la base de ce

dans les colonies américaines pour mater la rébellion coloniale. Durant cette période de reconquête espagnole, un régime de terreur est établi sur le territoire hispano-américain. Parallèlement à ce régime de terreur, des batailles contre l'armée patriote luttant pour la libération des colonies se sont déroulées sur l'ensemble du territoire. L'indépendance est finalement intervenue en 1819. Voir notamment, David Bushnell, *Colombia, una nación a pesar de sí misma. De los tiempos precolombinos a nuestros días*, Bogotá, Editorial Planeta, 2004, p. 60-64.

³² Estela Restrepo Zea, « Vagos, enfermos y valetudinarios. Bogotá: 1830-1860 », *Historia y Sociedad*, janvier 2002, n° 8, p. 83-127.

³³ Gaspard-Théodore Mollien, *El viaje de Gaspard-Théodore Mollien por la República de Colombia en 1823*, Biblioteca virtual del Banco de la República, chap. XI.

³⁴ Texte original : « Damos noticia de que hemos visto pidiendo limosna por las calles de esta ciudad a soldados jóvenes de diez y seis a diez y ocho años, arrastrándose por estar tullidos, y siéndose por estar paralíticos. Estos infelices ciudadanos que se han arrancado del seno de sus familias, en este estado no tan infeliz son perjudiciales a ellas e inútiles a la República, sino se mejora su suerte ». Cité par Natalia Botero, « El problema de los excluidos. Las leyes contra la vagancia en Colombia durante las décadas de 1820 a 1840 », *Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura*, juillet 2012, vol. 39, n° 2, p. 49 ; Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá*, Bogotá, Villegas Editores, 1988, vol.2 Siglo XIX, p. 115.

problème public³⁵.

En février 1826, un décret proposant un nouveau système de surveillance policière contre les mendiants, les vagabonds et les forains a circulé à Bogotá. Avec un gardien dans chaque rue et des rapports journaliers sur la situation, les maires des quartiers essayaient de faire face à la criminalité. Néanmoins, ces mesures ont été très difficiles à mettre en place car les « gardiens » étaient des voisins du quartier qui gracieusement rendaient service à la cité³⁶. La préoccupation de l'élite politique ne faiblissait donc guère, et c'est le 3 mai de cette même année qu'une loi extraordinaire « à propos de la manière de procéder face aux causes de vol avec et sans agression³⁷ » a été signée par Francisco de Paula Santander, vice-président de la République. Le document commence ainsi :

« Prenant en considération : Que comme conséquence de la longue guerre que la République a subi, une certaine classe d'hommes a perdu la morale au point d'attaquer fréquemment, de la manière la plus infâme, la propriété et la sécurité individuelle du citoyen pacifique, et étant incontestable que la multitude de vols qui se commettent et qui restent impunis sont causés par les vagabonds, les oiseux et les fainéants, qui malheureusement existent au sein des populations en raison de la négligence des chargés de police, et étant nécessaire de trouver une solution rapide et efficace à cette grave affliction, en les [ces hommes] corrigeant et en leur exigeant toute leur responsabilité, il est décrété que [...]»³⁸.

Jusqu'à l'apparition de cette loi, les mesures contre le vagabondage avaient été des mesures héritées de l'époque coloniale, consistant en un transfert à l'hospice et/ou un renvoi vers l'armée. Cependant, il n'existait pas avant cette loi de condamnation judiciaire. C'est à partir de ce moment que le vagabondage est considéré comme un délit, puni par une peine de deux à six ans de service dans la Marine. Pour les délits tel le vol, conséquence selon la loi du vagabondage, les peines varient entre quelques années de

³⁵ Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá*, op. cit., p. 115.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ Texte original : « *sobre procedimiento en las causas de hurto y robo* ».

³⁸ Texte original : « *Considerando : Que por una consecuencia de la dilatada guerra que ha sufrido la República cierta clase de hombres se ha desmoralizado hasta el extremo de atacar frecuentemente del modo mas escandaloso la propiedad y seguridad individual del pacífico ciudadano y que siendo indudable que la multitud de hurtos que se cometen con impunidad nacen de los vagos, ociosos y mal entretenidos que por desgracia existen en las poblaciones por el poco celo en los encargados de la policía, y debiéndose poner un pronto y eficaz remedio á este grave mal, escarmentando á aquellos y exigiendo á estos la mas estrecha responsabilidad ; decretan [...]* ». Colombia, *Cuerpo de leyes de la República de Colombia: que comprende todas las leyes, decretos y resoluciones dictados por sus congresos desde el de 1821 hasta el ultimo de 1827*, Bogotá, V. Espinal, 1840, p. 524.

prison et la peine de mort, en fonction des « violences » infligées. L'article 26 de cette loi déclare : « Ceux qui, en nombre de deux ou davantage de personnes, entrent pendant la nuit dans une maison, en escaladant, en détruisant ou en faisant usage de la violence sous n'importe quelle forme, subiront la peine de mort³⁹ ». Cette peine sera désormais également adoptée pour les personnes qui feraient usage d'armes au moment de commettre un délit.

En outre, la définition que cette loi propose du vagabond est très intéressante car elle ajoute aux profils des mendiants valides et des fainéants des profils comme celui qui travaille un jour puis cesse durant quelques autres, celui qui fréquente les maisons de jeux ou de prostitution, l'enfant qui n'aide pas ses parents, leur manque de respect et scandalise sa communauté par ses mauvaises actions, le jeune orphelin qui abandonne l'école et demande l'aumône, ou encore celui qui, vendant des marchandises dans un village ou de village en village, ne produit pas aux yeux des juges suffisamment de bénéfice pour garantir sa propre survie ainsi que celle de sa famille⁴⁰.

La dureté de cette loi est manifeste, tant par la définition qu'elle donne des vagabonds que par les peines qu'elle énonce. Cette dureté nous permet de présumer de la forte inquiétude de l'élite politique face aux conditions de sécurité de la ville. La criminalité est manifestement centrale, mais, au-delà de cette question, il s'agit surtout de la crainte d'une exposition de la misère. Misère que les conditions sociales, politiques et économiques du pays étaient en train d'engendrer.

Le temps continue sa marche et simultanément la misère s'accroît. Tandis que les guerres civiles se poursuivent, la criminalité préoccupe de plus en plus les autorités. En 1836, la loi du 3 mai 1826 est redéfinie en ce qui concerne la mendicité et le vagabondage. La définition du vagabond reste en essence la même, mais « les prostituées ou les femmes publiques » font désormais partie de la même catégorie⁴¹. La mendicité est réglementée par cette nouvelle loi, et elle est également distinguée du vagabondage. À partir de ce moment, pour pouvoir mendier, il est impératif d'avoir une autorisation du maire du district. Cette licence est censée n'être approuvée que pour les personnes « invalides, incontestablement

³⁹ Texte original : « *Los que en número de dos o más personas entran por la noche en las casas escalando, fracturando ó haciendo violencia de cualquier modo, sufrirán la pena de muerte* ». *Ibid.*, p. 528.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 528-529.

⁴¹ Loi 9 du 6 avril 1836 « à propos des licences de mendiants, peines de vagabondage et procédure dans le cas de vol mineurs » (Texte original : « *Sobre las licencias de mendigos, penas de vagancia, y procedimiento en las causas de hurto de menos cuantía* »). Colombia, *Codificación nacional de todas las leyes de Colombia desde el año de 1821, hecha conforme a la ley 13 de 1912*, Bogotá, Imprenta Nacional, 1924, vol.VI, p. 29.

incapables de se procurer leur subsistance grâce au travail⁴² ». Tous ceux qui dorénavant mendieraient sans autorisation seraient considérés comme des vagabonds.

C'est également au même moment qu'une mesure proche de l'esclavage commence à être utilisée comme peine à l'encontre des vagabonds. Il s'agit du *concertaje*, une mesure de travail forcé chez des particuliers – familles aisées, artisans, commerçants – pendant une période déterminée pouvant aller de deux à six ans, en échange d'un endroit où dormir et de la nourriture⁴³. Cette mesure avait déjà été instaurée pendant la période coloniale pour les indigènes⁴⁴.

Bien que le *concertaje* ait été établi comme forme de contrôle du vagabondage par cette loi de 1836, ce n'est qu'à partir du début des années 1840 qu'il est devenu une mesure de plus en plus courante⁴⁵. Cela s'explique par l'éclatement d'une autre guerre civile, *La guerra de los Supremos*, entre 1840 et 1842 ; guerre qui, comme les autres, a de fâcheuses répercussions démographiques, sociales et économiques. Pendant les six années qui ont suivi le conflit, la population de Bogotá est passée de 40 086 habitants en 1843 à 52 393 en 1848⁴⁶, alors que les dimensions de la ville demeuraient celles de l'époque coloniale et que ses services publics semblaient de plus en plus insuffisants face à la quantité de migrants qui y arrivaient.

Comme lors de la guerre pour l'indépendance, la criminalité, caractérisée principalement par le vol, semblait régner dans la capitale. Le 18 mai 1841, une Loi de Police est promulguée en Colombie afin, entre autres, de veiller à « la tranquillité et l'ordre public » dans les villes⁴⁷. Dans un article de presse du 10 juillet 1842, paru dans *El Constitucional de Cundinamarca*, il est possible de noter un mécontentement vis-à-vis de l'insécurité préexistante. Plus d'un an après son application, un certain malaise semble toujours présent :

« Cette loi [de Police] importante et qui a été réclamée depuis si longtemps par les fonctionnaires publics et par toutes les corporations, a été finalement décrétée le 18 mai

⁴² *Ibid.*, p. 28.

⁴³ *Ibid.*, p. 30.

⁴⁴ Selon l'Académie royale de la Langue Espagnole, le *concertaje* est un contrat viager et héréditaire par lequel un indigène est obligé de réaliser des travaux agricoles sans recevoir de salaire, ou simplement en recevant le minimum pour vivre. Disponible sur <http://dle.rae.es/?id=A7mWnqv> (consulté le 20 janvier 2017).

⁴⁵ Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá, op. cit.*, p. 117.

⁴⁶ G. Mejía, *Los años del cambio, op. cit.*, p. 230.

⁴⁷ *Recopilación de leyes de la Nueva Granada*, Bogotá, Imprenta de Zoilo Salazar, 1845, p. 72-81.

1841. Elle produit des bénéfiques pour la société, et jusqu'à présent sans que personne ne dépose la moindre plainte pour un abus des autorités chargées de l'appliquer. Comme conséquence concrète de l'état de révolution dans lequel le pays s'est trouvé, une multitude de voleurs sont apparus [à Bogotá] après la guerre et presque tous ont été arrêtés par la police et envoyés devant le juge. La rue du commerce était infestée de vagabonds qui en la parcourant en tous sens cherchaient le moment d'effectuer un vol ; la police a demandé leur condamnation et elle est en train de constituer, avec ces personnes nuisibles, une réserve à envoyer sur la Côte en remplacement des pertes de l'Armée⁴⁸. »

Toutefois, pendant tout le XIX^e siècle, la préoccupation pour le vagabondage, la mendicité et la criminalité n'a pas été le seul apanage de la Colombie, ou plus précisément de Bogotá. Au Mexique, par exemple, en 1828, ont été créés des tribunaux spéciaux dans tout le pays « pour la correction des vagabonds et des vicieux⁴⁹ ». En Europe, à Paris, pour ne donner qu'un exemple, le crime avait pris une place importante au sein des préoccupations quotidiennes des Parisiens. D'après Louis Chevalier, « la peur que le crime éveille est constante ; elle atteint cependant, en certains hivers de misère et de froid, sa plus grande intensité⁵⁰ ». Mais d'autres villes dans le monde se trouvent, pendant ce siècle, dans des situations similaires. Comme l'a écrit Dominique Kalifa, « partout les villes du XIX^e siècle, gangrenées par une croissance qui entasse les migrants dans des conditions indignes, exhibent leur bas-fonds⁵¹ ».

Pendant la deuxième moitié du siècle, la criminalité aussi bien que les conditions de vie ont empiré à Bogotá en raison de forts flux migratoires. Il faut dire qu'entre 1850 et 1900, pas moins de sept guerres civiles ont eu lieu en Colombie : en 1851, 1854, 1860, 1876, 1884, 1895 et, finalement, la *Guerra de los Mil días* en 1899. Sur le plan

⁴⁸ Texte original : « *Esta ley [de Policía] importante y que por tanto tiempo fue reclamada por todas las corporaciones y funcionarios públicos, fue sancionada al fin en 18 de mayo de 1841, y está produciendo bienes positivos a la sociedad, sin que hasta ahora nadie haya elevado ni la más pequeña queja porque se haya abusado por las autoridades encargadas de ejecutarla. Como consecuencia precisa del estado de revolución en el que se ha encontrado el país aparecieron [en Bogotá] después de la guerra una multitud de ladrones y casi todos han sido aprendidos por la policía, y puestos a disposición del juez competente. La calle del comercio se encontraba infestada de vagos que recorriéndola en todas direcciones asechaban el momento de efectuar el robo ratero ; la policía ha ordenado su persecución y está formando un depósito de esta jente perjudicial para enviar á la Costa en reemplazo de las bajas del ejército [...]* ». « Ley de policía », *El Constitucional de Cundinamarca*, 10 juillet 1842, p.183. La lecture de Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá*, op. cit., m'a orienté vers ce passage.

⁴⁹ Silvia Arrón, « Documentos para el estudio del Tribunal de Vagos, 1828-1848: Respuesta a una problemática sin solución », *Anuario Mexicano de Historia del Derecho*, 1989, n° 1, p. 215-235.

⁵⁰ L. Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIXe siècle*, op. cit., p. V.

⁵¹ D. Kalifa, *Les bas-fonds : histoire d'un imaginaire*, op. cit., p. 30.

démographique deux situations sont observées pendant les années de ces guerres. D'une part, il est possible, à partir de sources officielles, de noter une décroissance démographique entre les années 1850 et 1870⁵². Cependant, cela n'a pas participé à l'amélioration des conditions de vie. D'autre part, une forte croissance est constatée à partir de 1870. Rien qu'entre 1870 et 1881, la population de la ville s'est démultipliée, passant de 40 833 habitants à 84 723, pour atteindre 95 813 en 1884⁵³. La ville étant submergée par les migrants, une crise démographique s'en est suivie, mise en évidence par le manque de logements disponibles pour la population fraîchement arrivée et par l'insuffisance des services.

Ce qui s'est passé en Colombie pendant cette période, c'est ce que Louis Chevalier a rapporté à propos de toute crise. Parlant du cas parisien au XIX^e siècle, l'auteur affirme :

« [...] par définition, puisqu'il y a crise pour la grande ville comme pour le reste du pays, et bien que, suivant les époques, cette crise porte davantage sur l'un ou sur l'autre milieu, cette immigration se développe immédiatement et dans sa totalité au-delà de ce que supportent des structures économiques déjà surmenées, au-delà de ce que permettent un équipement urbain et des Services publics qui ne peuvent se développer, contraints par la crise elle-même d'affecter à d'autres tâches les crédits disponibles et qui sont en diminution. En temps de crise, cette population nouvelle qu'entraîne la crise et qui groupe des catégories sociales d'autant plus misérables que la crise est plus forte, se trouve immédiatement et totalement en surnombre⁵⁴ ».

Si pendant la première moitié du XIX^e siècle Bogotá a dû faire face à des immigrations produites notamment par les effets de la guerre de l'indépendance et de la *Guerra de los Supremos*, pendant la deuxième moitié du siècle, au-delà des guerres civiles, un autre facteur d'importance a participé à la crise démographique et au débordement des structures d'équipement urbain : l'industrialisation.

En Europe, le processus d'industrialisation avait réveillé au début du XIX^e siècle une inquiétude profonde par rapport à « une forme de misère qui paraît accompagner le développement de la richesse et le progrès de la civilisation », comme le dit Robert

⁵² La population bogotanaise passe de 52 393 habitants en 1848 à 29 649 en 1851, 31 701 en 1859 et 51 000 en 1866. G. Mejía, *Los años del cambio*, op. cit., p. 230.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ L. Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle*, op. cit., p. 190.

Castel⁵⁵. Il s'agit du paupérisme. Une misère qui inquiète car elle a pris des « dimensions si cruelles⁵⁶ » qu'une réflexion sur la modernité se pose.

Selon Robert Castel, deux caractères principaux inhérents au paupérisme permettent de comprendre cette nouvelle reformulation de la misère : d'une part, le fait qu'il soit le résultat de la nouvelle organisation du travail et non pas de son absence ; d'autre part, une dégradation morale profonde, « une espèce de nouvelle barbarie, qui est moins le retour à la sauvagerie d'avant la civilisation que l'invention d'un état de désocialisation propre à la vie moderne, spécialement urbaine⁵⁷ ».

Ce regard de démoralisation s'est aussi posé sur la pauvreté à Bogotá à la fin du siècle. La misère exposée, tant dans les quartiers périphériques que dans le centre de la ville, supportant des conditions d'entassement pénibles – comme nous allons le voir plus tard –, est objet de criminalisation. La misère semblait dévorer la ville.

Ernst Röthlisberger, jeune Suisse arrivé en 1881 en Colombie grâce à un contrat de professeur d'histoire universelle et de philosophie à Bogotá⁵⁸, rapporte ses descriptions et analyses issues de son séjour de trois ans dans le pays :

« Quel était, dans les lignes les plus générales, l'état de la délinquance ? L'homicide était une chose fréquente dans les classes inférieures, car la vie n'y a pas la même valeur que chez nous ; cependant, il est important de le dire, l'homicide se perpète surtout dans des situations d'exaltation affective ou en état d'ivresse. Les délits avec un but lucratif, comme les assassinats pour vol, étaient rares dans les années 1880 [...]. La peine maximale que pouvait alors fixer le tribunal de justice était de dix ans de prison. La peine de mort était abolie. Mais, de cet extrême on est passé à l'autre extrême après la révolution de 1885, lorsque le nombre de délits a augmenté en raison de l'état de démoralisation. Alors, concession accordée au parti clérical, la peine maximale a été de nouveau rétablie ; le bourreau a de nouveau exercé sa mission en Colombie. Or, rapidement, a été démontré dans ce pays, et d'une manière très marquée, le manque de connaissance de la théorie de l'avertissement. Malgré le gibet et l'exécution, le nombre des délits graves a augmenté

⁵⁵ R. Castel, *Les Métamorphoses de la question sociale*, op. cit., p. 348.

⁵⁶ Bronisław Geremek, *La potence ou la pitié. L'Europe et les pauvres du moyen âge à nos jours*, Paris, Gallimard, 2010, p. 292.

⁵⁷ R. Castel, *Les Métamorphoses de la question sociale*, op. cit., p. 354.

⁵⁸ Jorge Orlando Melo, « Préface », dans Ernst Röthlisberger, *El dorado: estampas de viaje y cultura de la Colombia Suramericana*, Bogotá, Biblioteca V Centenario Colcultura, 1993.

dans une notable proportion, fait qui prouve que ce sont avant tout d'autres facteurs qui engendrent la criminalité, à savoir, la pauvreté et la misère⁵⁹. »

Ce récit met en évidence, bien entendu, le regard européen de l'observateur et s'insère dans une plaidoirie contre la peine de mort. Cependant, c'est loin d'être un élément négligeable pour la compréhension de la manière dont la pauvreté est perçue à Bogotá à la fin du XIX^e siècle. Car il faut tenir compte ici de l'influence de la pensée politique et intellectuelle européenne, qui a marqué de façon importante l'histoire de cette période en Colombie. Le pays, plus ouvert au « monde occidental », comme le mentionne Bushnell⁶⁰, accueille des voyageurs, des chercheurs, des scientifiques étrangers, et reçoit des livres, des journaux, des revues qui sont lus par l'élite politique et intellectuelle⁶¹. Ainsi, le récit de Röthlisberger peut représenter une vision proche de celle de l'élite bogotanaise de l'époque.

Mais revenons sur le récit de Röthlisberger. Les « classes inférieures » auxquelles l'auteur suisse fait référence ne sont autres que les « misérables démoralisés » du paupérisme européen, dans lequel le statut de l'ouvrier n'est guère différent de celui du pauvre⁶². Car, comme l'explique Bronislaw Geremek – en parlant de l'Europe de la fin du XVIII^e siècle et début du XIX^e –, « les masses de la population ouvrière, prolétaires urbains et ruraux, se confondent pour créer ensemble l'immense aire sociale de la misère⁶³ ». Le terme « classes inférieures » réunit dans une seule expression les « classes laborieuses » et les « classes dangereuses », pour reprendre les mots de Louis Chevalier⁶⁴. Soit, d'une part,

⁵⁹ Texte original : « ¿Cuál era, en líneas generales, el estado de la delincuencia? El homicidio es cosa bastante frecuente entre las clases inferiores, pues la vida no tiene el mismo valor que entre nosotros; sólo que, es necesario anotar, el homicidio se comete sobre todo en situaciones de exaltación afectiva o en estado de ebriedad. Los delitos con propósito de lucro, los asesinatos por robo, eran raros por los años ochenta [...]. La penalidad máxima que entonces podía imponer un tribunal de justicia eran diez años de presidio. La pena de muerte se hallaba abolida. De este extremo vino a darse en el contrario después de la revolución de 1885, al aumentar el número de delitos como consecuencia del estado de desmoralización. Entonces, como concesión al partido clerical, volvió a introducirse la pena máxima; el verdugo volvió a ejercer su cometido en Colombia. Pronto vino a demostrarse nuevamente en este país, y de modo muy marcado, la falta de sentido de la teoría del escarmiento. Pese a la horca y al fusilamiento, la cifra de los delitos graves creció en notable proporción, lo que prueba que en la criminalidad deciden otras circunstancias, ante todo la pobreza y la miseria ». *Ibid.*

⁶⁰ D. Bushnell, *Colombia, una nación a pesar de sí misma. De los tiempos precolombinos a nuestros días*, op. cit., p. 148.

⁶¹ Pour approfondir sur ce sujet, voir notamment Jaime Jaramillo Uribe, *El Pensamiento colombiano en el siglo XIX*, Bogotá, Ed. Temis, 1982 ; D. Bushnell, *Colombia, una nación a pesar de sí misma. De los tiempos precolombinos a nuestros días*, op. cit.

⁶² B. Geremek, *La potence ou la pitié. L'Europe et les pauvres du moyen âge à nos jours*, op. cit., p. 295.

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ L. Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle*, op. cit.

ces ouvriers que l'industrialisation émergente à la fin du XIX^e siècle attire par le travail dans une ville sans capacité d'accueil, et qui vivent dans des conditions indignes ; d'autre part, ces pauvres, ces « vagabonds », ces « fainéants » et ces « criminels » qui semblent partager avec les ouvriers les mêmes conditions de vie, c'est-à-dire ceux qui, pour ce qui est de la topographie urbaine, occupent les mêmes espaces. « Le danger – comme le signale Chevalier – n'est pas dans le crime, il est dans le rapport entre les bas-fonds et le monde du travail⁶⁵ ».

La ville et ses transformations... ou comment le décor des bas-fonds s'est progressivement bâti

La soif de modernisation : transformations urbaines pendant le XIX^e siècle

Les tiendas : sous-division et précarisation des logements

Ce que nous connaissons aujourd'hui comme le centre de Bogotá représentait à la fin de l'époque coloniale et pendant une grande partie du XIX^e siècle la totalité de la ville. Durant toute la période des guerres civiles, Bogotá ne s'est pas étendue en superficie, malgré l'affluence de migrants qui s'y installaient sans cesse. Les *hacendados*, propriétaires de grands domaines autour de la ville, n'avaient toute possibilité de les urbaniser, ce qui empêchait par là même d'étendre les limites de la cité. Bogotá s'est donc transformée de l'intérieur, promouvant la subdivision de maisons et édifiant des constructions pouvant servir de refuges dans des espaces non encore aménagés⁶⁶.

Dans la première moitié du XIX^e siècle, la ville parut résister aux flux migratoires provoqués par les guerres civiles. Mais l'afflux de plus en plus massif de personnes a conduit à la prolifération de logements étroits, sans fenêtres, insalubres, conçus pour accueillir la population la plus pauvre. Le terme *tiendas* apparaît à l'époque pour rendre compte d'une nouvelle forme de logement. Il s'agit de la division effectuée sur d'anciennes maisons coloniales afin de permettre la location de pièces au rez-de-chaussée, où des familles entières habitaient. Les pièces issues de ces subdivisions de l'espace servaient à la fois de lieu d'habitation et de lieu de travail. Tout le reste de la maison, en

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ Germán Mejía, « Los itinerarios de la transformación urbana. Bogotá, 1820-1910 », *Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura*, 1997, n° 24, p. 110.

général le premier et, quand il y en avait un, le deuxième étage, ainsi que le jardin, restaient aux mains de la famille principale, propriétaire de la résidence⁶⁷.

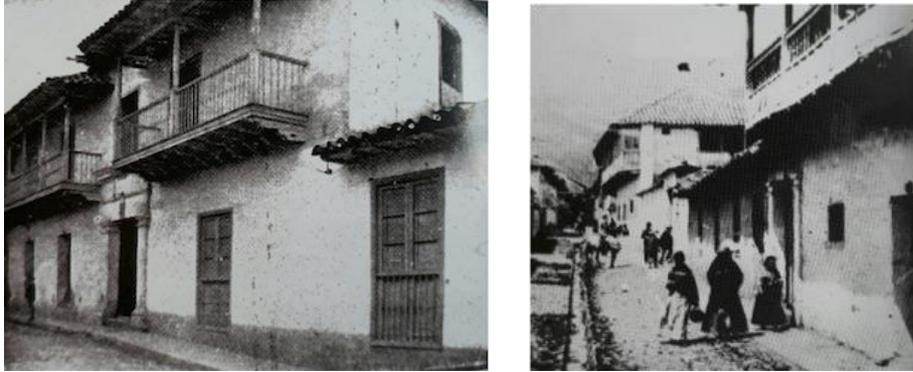


Image 2 : Tiendas à Bogotá, en 1890 et 1916.

Source : A. Escovar et al., *Atlas histórico de Bogotá, 1538-1910*, op. cit., p. 492.

Selon Germán Mejía, des espaces comme les *tiendas* existaient déjà au début de la période républicaine, mais ce n'est que pendant la crise démographique de la deuxième moitié du XIX^e siècle que ce type de logement s'est multiplié et a fait l'objet d'un intérêt public⁶⁸, et ce d'autant plus que les taux de mortalité augmentaient dans la ville en raison de la dégradation des conditions de vie de la population. Dans un article de presse de 1865, la problématique des *tiendas* est ainsi décrite :

« De notre côté, nous allons nous permettre... l'observation d'un fait qui se présente à nous comme une cause secondaire aujourd'hui, mais puissamment déterminante dans le futur, de la mortalité démesurée et de la visible dégradation de la force et de la santé de la population bogotanaise. Nous faisons référence à la nature spectrale des habitations de nos classes pauvres, c'est-à-dire à ces espaces que nous appelons couramment *tiendas*. Nous n'avons pas connaissance qu'en dehors de notre pays, à l'exception probablement de Quito et de certaines villes de l'ancienne Castille (Espagne), il existe de système de logement aussi mesquin, aussi *immoral (sic)*, aussi excessivement antihygiénique pour ceux qui y habitent, ainsi que pour leurs voisins immédiats, que celui des *tiendas* utilisées par les plus démunis et les classes laborieuses qui se trouvent parmi nous. Il suffit, pour s'en rendre compte, de parcourir d'un regard rapide ces chambres, généralement humides, de huit à dix verges [espagnoles] carrées⁶⁹, traversées par des égouts, source de contamination et de

⁶⁷ Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá*, op. cit., p. 10.

⁶⁸ G. Mejía, *Los años del cambio*, op. cit., p. 376.

⁶⁹ Entre sept et neuf mètres carrés (une verge = 0,91 cm).

maladie, et habitées par des familles de quatre à cinq personnes qui, dans cet espace réduit et miasmatique, satisfont tous les besoins de la vie [...]»⁷⁰. »

La description des conditions de logement d'une grande partie des bogotanis, telle qu'elle transparaît à travers cette citation des années 1860, est antérieure à la grande crise migratoire des années 1870. Nous pouvons donc imaginer de quelle manière ces conditions évoluèrent, alors que le nombre d'habitants de la ville se démultiplia au cours de la décennie suivante. Or, ces années 1860 sont particulièrement intéressantes pour notre propos car le pays s'orientait vers une conception libérale de l'État, suivant l'influence des pays européens⁷¹, et sa capitale entamait doucement un processus de modernisation. Ce contexte a favorisé plusieurs changements urbains, notamment en relation avec l'équipement de la ville ; changements qui, si nous les regardons de plus près, ont eu une incidence importante dans l'avènement des bas-fonds à la fin du XIX^e siècle, ainsi que dans l'émergence postérieure des *ollas*.

Un des principaux changements réside dans la première réforme urbaine qui a eu lieu à Bogotá⁷². C'est le général Tomas Cipriano de Mosquera, président de la République, qui le 9 septembre 1861 signe le décret sur le désamortissement des biens appartenant à ce que l'on appelle en espagnol les « mains mortes », c'est-à-dire les biens qui sont la propriété de communautés, « des établissements ou des fondations qui maintiennent un caractère perpétuel ou indéfini⁷³ ». Suivant sans doute l'influence d'un mouvement réformiste semblable à celui qui se fit jour en Espagne⁷⁴ quelques années auparavant, le général

⁷⁰ C'est nous qui accentuons le mot *tiendas*. Texte original : « *Por nuestra parte, vamos a permitirnos... la observación de un hecho que a nosotros se nos presenta como una causa auxiliar por hoy y poderosamente determinante para el mañana, de esa desproporcionada mortalidad y de la visible declinación de la fortaleza y sanidad de la población bogotana. Hacemos referencia a la naturaleza espectral de las habitaciones de nuestras clases pobres ; esto es, a la localidad de lo que comúnmente llamamos tiendas. No sabemos que fuera de nuestro país, si se exceptúan tal vez Quito y algunas ciudades de la vieja Castilla de España, exista un sistema de habitación tan mezquino, tan inmoral (sic), tan soberanamente antihigiénico para los propios habitantes y para los vecinos inmediatos, como el de las tiendas que se usa por los menesterosos y las clases trabajadoras entre nosotros. Basta recorrer, con una mirada no más, esos cuartos, generalmente húmedos, de ocho a diez varas en cuadro, atravesados por cañerías o desagües de infección y habitados por familias de cuatro o cinco personas que satisfacen en tan reducido como miasmático espacio todas las necesidades de la vida [...] ».* « Revista de la ciudad », *La Opinión*, 10 mai 1865, n° 118, p. 147 ; cité par, G. Mejía, *Los años del cambio*, op. cit., p. 253-254.

⁷¹ J. Jaramillo Uribe, *El Pensamiento colombiano en el siglo XIX*, op. cit., chap. IX.

⁷² Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá*, op. cit., p. 12.

⁷³ Colombia, *Recopilación de las disposiciones fundamentales i reglamentarias sobre crédito nacional i desamortización de bienes de Manos Muertas: Decreto de 9 de setiembre de 1861*, Bogotá, Imprenta de la Nación, 1862, p. 3.

⁷⁴ Pour approfondir le sujet du désamortissement en Espagne pendant le XIX^e siècle, voir, entre autres, Germán Rueda Hernanz, *La desamortización de Mendizábal y Espartero en España*, Madrid, Cátedra, 1986.

Mosquera a intégré dans le marché des biens immobiliers les propriétés rurales ou urbaines appartenant principalement à des ordres ecclésiastiques et à des communautés indigènes. Pour les dirigeants libéraux de l'époque, l'immobilisation de ces propriétés, du moins dans le cas de Bogotá, représentait un obstacle pour le développement urbain de la capitale⁷⁵.

Dans le cas de Bogotá, l'instauration de ce décret de désamortissement a produit une réforme urbaine de grande ampleur, car, à l'époque, l'Église était le principal propriétaire des biens immobiliers⁷⁶. Des 5 648 immeubles de la ville, 1 126 ont été repris à des institutions ecclésiastiques⁷⁷. La majeure partie des propriétés récupérées par l'État a été vendue à des particuliers, dans le but de favoriser la circulation des biens (ce qui fut effectivement le cas). Nonobstant, conséquence de ce processus, plusieurs immeubles ont été subdivisés à l'extrême afin de louer des espaces d'habitation plus réduits qui, avec le temps, allaient rapporter davantage de bénéfices à leurs nouveaux propriétaires. Le désamortissement et la division des bâtiments qui s'ensuivit expliquent partiellement, comme le signale Germán Mejía, le fait qu'entre les années 1863 et 1878 il n'y ait pas eu d'augmentation considérable d'habitations nouvelles à Bogotá, celles-ci ne passant que de 5 648 en 1863 à 5 864 en 1878⁷⁸.

Face aux problèmes de logements que subissait la ville, le désamortissement n'a donc pas été suffisant. Le fort flux migratoire des années 1870 ayant outrepassé toutes les capacités d'accueil de la ville, une crise du logement s'est produite⁷⁹. Les *tiendas* se sont encore étendues, de même qu'ont proliféré des chaumières dans les quartiers périphériques, appelées à l'époque *arrabales*. À la fin du XIX^e siècle, ces *arrabales* étaient déjà agrégées en quartiers (voir plan de Bogotá de 1894⁸⁰), et *Las Cruces* – quartier populaire du centre-ville où se trouvent aujourd'hui plusieurs *casa-ollas* – faisait déjà partie de ces nouveaux quartiers de Bogotá.

⁷⁵ Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá, op. cit.*, p. 12.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 10.

⁷⁷ Sergio Uribe Arboleda, *La desamortización en Bogotá: 1861-1870*, Bogotá, Universidad de Los Andes, 1976. Cité par G. Mejía, *Los años del cambio, op. cit.*, p. 369 ; G. Mejía, « Los itinerarios de la transformación urbana. Bogotá, 1820-1910 », art. cit. ; Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá, op. cit.*, p. 11-12.

⁷⁸ G. Mejía, *Los años del cambio, op. cit.*, p. 368.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 167-171.

⁸⁰ L'auteur de cette carte a utilisé la division par districts de police et par *parroquias*, paroisses. À la fin du XIX^e siècle, le système de division de la ville en fonction de la juridiction ecclésiastique était encore en vigueur. Cependant, il était aussi possible de parler de quartiers. Ce terme renvoyait à une délimitation semblable à celle des paroisses.

Saleté et marchés : l'affleurement des bas-fonds

Parmi les réformes urbaines des années 1860, la construction d'un bâtiment destiné au marché central a été une des plus importantes mesures prises pour lutter contre l'insalubrité des rues du centre-ville. La préservation des marchés à ciel ouvert et l'insalubrité qu'ils représentaient étaient des préoccupations primordiales pour le mouvement émergent des médecins hygiénistes dans la capitale colombienne⁸¹. C'est pourquoi le général Mosquera déclarera la réforme suivante : l'interdiction de continuer à établir le marché principal sur la *Plaza Mayor* – place où jadis la ville avait été fondée et aujourd'hui connue comme la *Plaza de Bolívar*. Le président de la République, grâce aux biens récemment récupérés, avait affecté l'ancien jardin des bonnes sœurs de *La Concepción* au nouveau marché, où un bâtiment couvert fut construit, puis ouvert au public quelques années plus tard⁸².

La construction du marché de *La Concepción* me semble révélatrice, car c'est à partir de ce moment que le secteur, où plus tard se trouvera le *Cartucho*, a commencé à se dégrader. Ce marché se trouvait en effet entre l'ancien *Cartucho* et le quartier commercial de *San Victorino*⁸³. La seule présence du marché dans ce secteur de la ville a généré des changements physiques et sociaux dans le quartier. Devenant ainsi un lieu de passage constant, plusieurs établissements de commerce se sont installés aux alentours, consacrant le secteur de *San Victorino* comme un des plus importants sur le plan du commerce. Les *chicherías*, lieux de rencontre et d'ivresse, sont devenus rapidement les principaux établissements commerciaux du secteur. En 1891, cent-quatre-vingt-un établissements de vente de *chicha* étaient répertoriés sur l'ensemble de la ville, dont vingt-quatre dans l'entourage immédiat du marché⁸⁴.

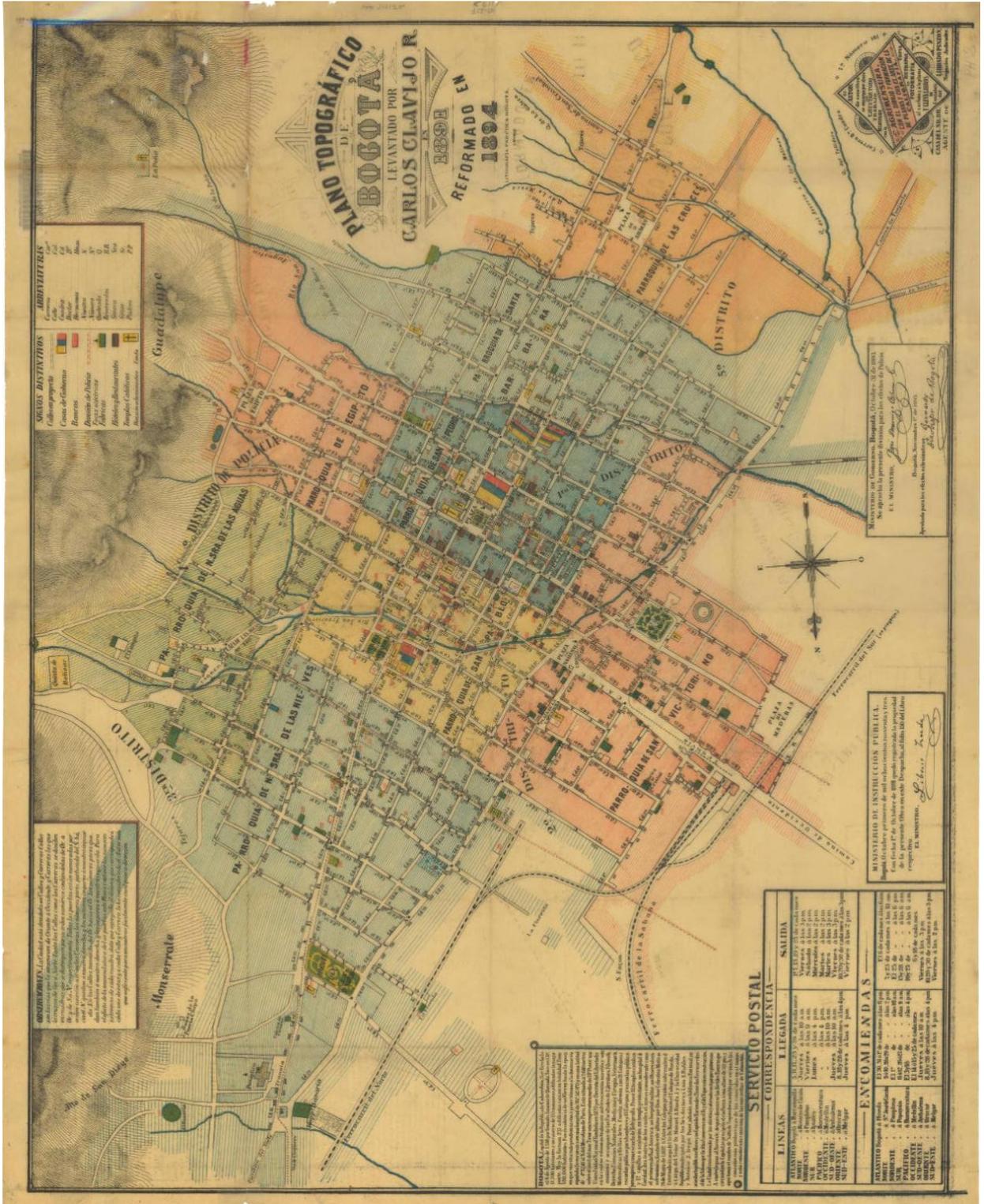
Les deux premières halles du marché ont été ouvertes au public en 1864, et, si la construction des deux halles suivantes a commencé à la fin de la décennie, le bâtiment n'a en fait été terminé qu'au début des années 1880. À ce moment-là, la nécessité d'un marché

⁸¹ Alberto Escovar, César Peña et Margarita Mariño, *Atlas histórico de Bogotá, 1538-1910*, Bogotá, Planeta, Corporación la Candelaria, 2004, p. 365.

⁸² *Ibid.*, p. 371.

⁸³ Au XIX^e siècle, *San Victorino* était l'une des six paroisses de la ville. Dans cette subdivision se situait le secteur où, à la fin du XX^e siècle, allaient se trouver plusieurs *ollas*, comme le *Cartucho*, *La Ele* et *Cinco Huecos*. De nos jours, le nom *San Victorino* fait référence à une circonscription moins étendue. C'est dans ce secteur qu'est localisé le commerce grossiste le plus important de Bogotá.

⁸⁴ A. Escovar, C. Peña et M. Mariño, *Atlas histórico de Bogotá, 1538-1910*, *op. cit.*, p. 382-389.



Carte 6 : Plan de Bogotá réalisé par Carlos Clavijo en 1891 (remis à jour en 1894)
Source : Bibliothèque virtuelle de la Banque de la République
Disponible sur <http://babel.banrepcultural.org/cdm/ref/collection/p17054coll13/id/488>
(consulté le 24 mars 2017)

plus grand était déjà devenue une urgence⁸⁵. En 1884, la capacité d'accueil du marché, aussi bien en commerçants qu'en visiteurs, semblait dépassée, comme le montre un article du journal *Las Noticias* paru le 21 février :

« Il n'y a plus d'espace pour les gens ; mais ne parlons pas des gens, car ce terme peut être très générique : les commerçants n'ont plus d'espace. Ils s'approprient des rues adjacentes, rues qu'ils occupent complètement dans toute l'extension de la place, ainsi qu'une partie des rues des côtés Est et Ouest. Concernant les bêtes, elles occupent les rues transversales, rendant par conséquent les rues inaccessibles⁸⁶.

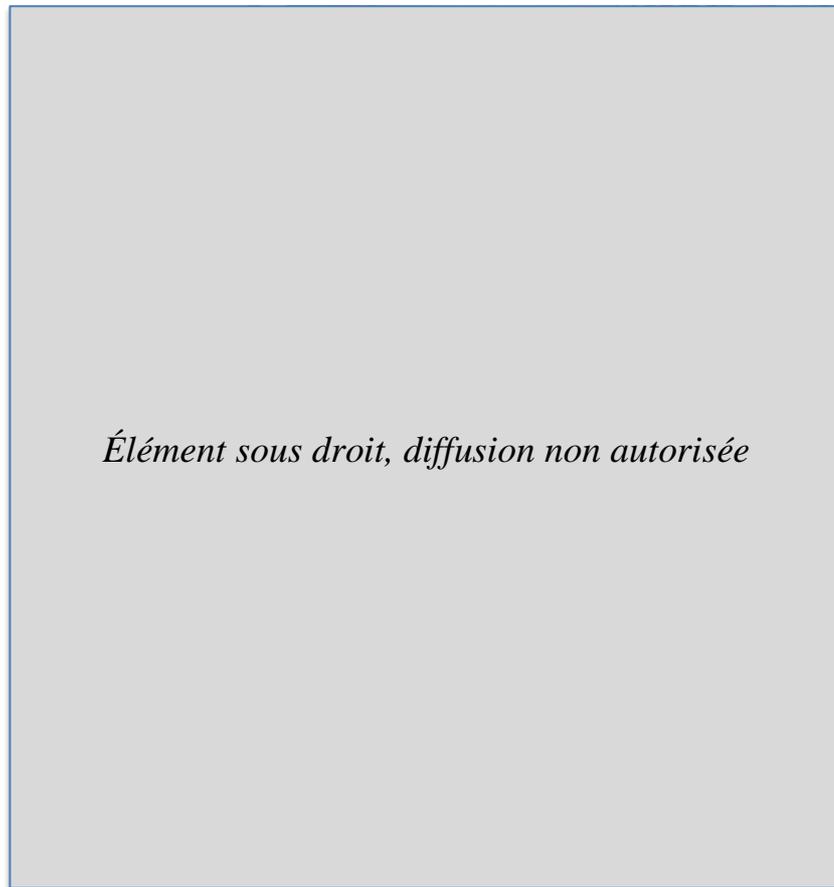


Image 3 : Marché central de *La Concepción*.

Source : © Daniel Rodríguez. Photographie tirée de Carlos Niño et Sandra Murcia, *La carrera de la modernidad*, Bogotá, Alcaldía Mayor, 2010, p. 63.

⁸⁵ Voir Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá*, op. cit., p. 55-56 ; A. Escovar, C. Peña et M. Mariño, *Atlas histórico de Bogotá, 1538-1910*, op. cit., p. 371 ; G. Mejía, *Los años del cambio*, op. cit., p. 219-220.

⁸⁶ Texte original : « *La gente no cabe; no diremos la gente, porque esta dicción es demasiado genérica : los vendedores no caben allí, se adueña de las calles adyacentes, las que ocupan íntegras en toda la extensión de la plaza, más media cuadra hacia los lados Oriental y Occidental. En cuanto a las bestias, ellas ocupan las calles transversales, de tal modo que quedan inaccesibles para la gente que tiene que pasar por allí* ». « Plaza de Mercado », *Las Noticias*, 21 février 1884. Cité par A. Escovar, C. Peña et M. Mariño, *Atlas histórico de Bogotá, 1538-1910*, op. cit., p. 371.

Quelques années plus tard, en 1887, les bâtiments destinés aux abattoirs de la ville ouvrent leurs portes, à quelques rues seulement du marché de *La Concepción*. Puis, en 1893, le bâtiment du marché aux viandes, la *Plaza de Carnes*, commence à fonctionner, lui aussi à côté du marché principal⁸⁷. C'est d'ailleurs dans ces mêmes années que l'inauguration de la *Plaza de Maderas*, ultérieurement appelée *Plaza España*, a lieu. À partir de 1883, le terrain où elle se trouve encore aujourd'hui a été choisi comme lieu de vente de matériaux de construction, auparavant sur la *Plaza de San Victorino*, mais qui « gênaient et enlaidissaient une des entrées principales à la ville⁸⁸ ».

Alors que l'objectif de toutes ces œuvres était la recherche de la salubrité dans la vente d'aliments et l'amélioration des conditions d'hygiène du centre de la ville, le problème s'est manifestement simplement déplacé de quelques rues vers l'ouest⁸⁹, créant ainsi une topographie spécifique au commerce, une topographie qui était sale et insalubre. Car, au débordement du marché dans les rues adjacentes et à la saleté que ce commerce laissait derrière lui, il faut ajouter le grave problème de l'évacuation des eaux usées et le mauvais traitement des déchets qui existait à Bogotá à l'époque. Les égouts souterrains, par exemple, n'ont commencé à apparaître que dans les années 1870, et, en 1890, un tiers seulement de la ville bénéficiait de ce service⁹⁰. Antérieurement, les eaux usées circulaient dans les rues de la capitale colombienne et rejoignaient les deux rivières qui traversaient le périmètre urbain⁹¹.

Le transport, l'expansion de la ville et la ségrégation

En 1884, l'arrivée à Bogotá du tramway tiré par des ânes a été fondamentale pour l'expansion de la ville vers le nord, et donc, ultérieurement, pour le départ des familles aisées qui habitaient le centre-ville. Pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle, Chapinero, commune limitrophe de la capitale, était devenu une bourgade où les familles aisées de Bogotá avaient construit leurs maisons de campagne pour passer les week-ends et les vacances⁹². Depuis 1876, des omnibus reliaient le centre de Bogotá à Chapinero ainsi que

⁸⁷A. Escovar, C. Peña et M. Mariño, *Atlas histórico de Bogotá, 1538-1910*, op. cit., p. 372-374.

⁸⁸G. Mejía, *Los años del cambio*, op. cit., p. 205.

⁸⁹*Ibid.*, p. 220.

⁹⁰A. Escovar, C. Peña et M. Mariño, *Atlas histórico de Bogotá, 1538-1910*, op. cit., p. 260.

⁹¹José María Cordovez Moure, *Reminiscencias de Santafé y Bogotá*, Bogotá, Fundación Editorial Epigrafe, 2006, p. 2187.

⁹²Juan D. Camacho Moreno, *Desarrollo urbano de Chapinero 1900-1930*, Mémoire de licence en Histoire, Pontificia Universidad Javeriana, Bogotá, 2009 ; G. Mejía, *Los años del cambio*, op. cit., p. 378.

d'autres villages plus au nord. Cependant, c'est dans les années 1880, avec la première ligne de tramway reliant directement cette commune à la *Plaza de Bolívar*, que cette bourgade de familles aisées est devenue un nouveau quartier de la capitale⁹³.

La transformation de Chapinero en quartier et l'amélioration des conditions de transport ont sans doute favorisé le développement de la ville vers le nord. Un nord où les anciennes *haciendas* [domaines] commençaient à se morceler, rendant envisageable pour l'élite bogotanaise du centre-ville un départ vers ce secteur, afin de fuir une cité entassée, sale et chaotique⁹⁴.

Or, le développement du nord de la ville en tant que lieu de résidence où seules les familles aisées pouvaient s'offrir le confort de constructions espacées a conduit graduellement – car il s'est agi d'un processus étalé sur plusieurs décennies – à la ségrégation de certains endroits au cœur de la cité dans lesquels les conditions de vie s'étaient détériorées.

En ce qui concerne le quartier proche du marché, plusieurs chercheurs⁹⁵ ont évoqué les belles maisons d'architecture républicaine française à l'emplacement où, quelques décennies plus tard – voire presque un siècle –, allait se développer le *Cartucho*. Il s'agissait, selon ces chercheurs, de maisons appartenant à des familles aisées ; familles parfois très influentes dans la vie politique et intellectuelle de Bogotá. En effet, le secteur où allait ensuite s'implanter la plus grande *olla* de la ville était un quartier de beaux et grands édifices. Néanmoins, et cela est très important, ces maisons n'étaient pas uniquement habitées, comme nous l'avons vu ici, par des familles de l'élite. Souvenons-nous que les *tiendas* utilisées par les habitants les plus pauvres de la ville comme lieu de résidence, et souvent aussi comme lieu de travail, étaient des petites pièces au rez-de-chaussée de ces imposantes maisons. Jusqu'à ce que le progrès en termes de transport ne se consolide jusqu'à encourager le départ de ces familles vers le nord, toutes les classes sociales se mêlaient dans la ville, partageaient les mêmes quartiers, et parfois les mêmes

⁹³ A. Escovar, C. Peña et M. Mariño, *Atlas histórico de Bogotá, 1538-1910*, op. cit., p. 297.

⁹⁴ J.D. Camacho Moreno, *Desarrollo urbano de Chapinero 1900-1930*, op. cit., p. 8.

⁹⁵ Voir notamment Ángela Robledo et Patricia Rodríguez, *Emergencia del sujeto excluido: aproximación genealógica a la no-ciudad en Bogotá*, Bogotá, Pontificia Universidad Javeriana, 2008 ; Ingrid Morris, *En un lugar llamado El Cartucho: [crónica]*, Bogotá, Alcaldía Mayor de Bogotá, Cultura, Recreación y Deporte, Instituto Distrital de Patrimonio Cultural, 2011 ; Ingrid Morris, Germán Garzón, *El Cartucho: Del Barrio Santa Inés al Callejón de la Muerte*, Bogotá, Secretaría de Integración Social, 2010 ; Freddy Cardeño, *Historia del desarrollo urbano en el centro de Bogotá, Mártires*, Bogotá, Alcaldía Mayor, 2007 ; Londoño, Ricardo, *Historias barriales : Santa Inés o El Cartucho. El Cartucho está en todas partes*, Santafé de Bogotá, Alcaldía Mayor, 1997.

maisons.

En outre, c'est à la même époque, la fin du XIX^e siècle, plus précisément en 1889, que le transport ferroviaire arrive à Bogotá avec l'inauguration de la voie ferrée *de la Sabana*⁹⁶. La gare ferroviaire de la ville se trouve désormais aux abords du quartier de *San Victorino*. Cette station a été dès son ouverture, mais plus encore avec son développement pendant la première moitié du XX^e siècle, un emblème de la modernisation souhaitée de la ville. Autour de ce lieu, le commerce, l'industrie et l'équipement pour l'accueil de voyageurs occasionnels et de migrants se sont développés. Le fait que le marché de *La Concepción*, ainsi que la récente *Plaza de Maderas*, se soient trouvés dans le périmètre le plus immédiat de la gare a sans aucun doute permis que ce secteur devienne peu à peu le plus commercial de la ville.

« Quartiers ouvriers », hygiène et moralisation de la propreté : les réformes urbaines pendant la première moitié du XX^e siècle

L'année 1899 marque le début de la *Guerra de los Mil Días*, qui entraîne le pays dans le plus important de tous les conflits civils du XIX^e siècle, comme l'affirme Charles Bergquist⁹⁷. Le pays se trouve donc plongé dans une crise politique, sociale, démographique et économique. La production et l'exportation de café, produit déjà fondamental au sein de l'économie colombienne, diminuent⁹⁸, tandis que, inversement, les morts augmentent⁹⁹. Le 22 juin 1902, la première pierre de la basilique du *Voto Nacional* – Vœu National – est posée, et c'est ainsi que le pays se consacre au Sacré Cœur pour demander la fin de la guerre¹⁰⁰. Cette basilique, c'est celle qui est aujourd'hui située en face de la *Plaza de Los Mártires*, où les martyres de l'Indépendance ont jadis été fusillés¹⁰¹ ; place, de nos jours, voisine des *ollas* du centre-ville.

Les conséquences de cette guerre se sont bien évidemment fait ressentir dans la

⁹⁶ Jorge Arias de Greiff, « Ferrocarriles en Colombia, 1836-1930 », *Credencial Historia*, mai 2011, n° 257.

⁹⁷ C. Bergquist, « En búsqueda de lo popular en la Guerra de los Mil Días », art. cit., p. 78.

⁹⁸ Thomas Fischer, « Desarrollo hacia afuera y “revoluciones” en Colombia, 1850-1910 » dans *Memoria de un país en guerra: los mil días, 1899-1902*, Bogotá, IEPRI, UNIJUS, Universidad Nacional de Colombia, Planeta, 2001, p. 38.

⁹⁹ Les décès dus à cette guerre sont estimés à 100 000.

¹⁰⁰ A. Escovar, C. Peña et M. Mariño, *Atlas histórico de Bogotá, 1538-1910*, op. cit., p. 121.

¹⁰¹ Entre 1815 et 1819, année de la consolidation de l'indépendance à la suite d'une bataille gagnée par Simón Bolívar dans la province de Boyacá, plus de 300 personnes, en général des leaders de la cause indépendantiste, sont assassinées. Les exécutions effectuées à Bogotá ont eu lieu à l'endroit où se situe actuellement la *Plaza de los Mártires*, Place des Martyres, juste en face de ce qui constituait l'entrée de *La Ele*.

capitale du pays, comme l'a relevé à l'époque Antonio Gómez Restrepo, écrivain et diplomate colombien :

« Le pays a reculé de cent ans et Bogotá semblait retrouver son retard de l'époque coloniale. Au lieu de groupes joyeux de passants, les rues ont suivi les allers et retours des vétérans et des recrues obligatoirement accompagnés de vivandières. Au lieu de sérénades, ce sont les voix des “Halte !” des patrouilles qui se sont fait entendre. Les lampes à arc électrique qui, tant bien que mal, avaient illuminé la ville pendant dix ans se sont éteintes à cause d'une pénurie de pièces et l'obscurité complète a régné, situation propice au désordre et à l'engendrement d'effrayantes légendes¹⁰². »

Les conditions de vie ne s'améliorent pas et, du fait de l'arrivée d'une nouvelle vague migratoire due à la guerre, la pénurie de logements persiste et s'aggrave. Comme l'affirment Julián Vargas et Fabio Zambrano, à Bogotá, le problème sanitaire était si grave que la croissance naturelle de la population, était généralement nulle, voire même parfois négative¹⁰³.

Année	Natalité	Mortalité	Croissance naturelle
1890	2 557	2 231	326
1891	2 305	3 159	-854
1892	2 402	2 344	58
1893	2 505	2 514	-9
1894	2 593	2 743	-150
1895	2 360	2 620	-260
1897	2 654	3 639	-985
1902	3 096	3 444	-348
1907	3 566	2 857	709
1910	3 416	3 288	128

Tableau 1 : Natalité et mortalité à Bogotá (1890-1910)

Source : Germán Mejía, *Los años del cambio: historia urbana de Bogotá*, op. cit., p. 250

¹⁰² Texte original : « *El país retrocedió cien años y Bogotá pareció volver al atraso colonial. En vez de grupos alegres de paseantes, las calles vieron el ir y venir de veteranos y reclutas con su obligado acompañamiento de vivanderas. En lugar de serenatas, se oyeron las voces de ¡alto! de las patrullas. La luz eléctrica de arco, que bien que mal había alumbrado la ciudad (o parte de ella) durante diez años, se extinguió por falta de elementos y reinó oscuridad completa, propicia a los desórdenes y engendradora de temerosas leyendas* ». Antonio Gómez Restrepo, *Bogotá*, Bogotá, Academia Colombiana de Historia, ABC Editorial, 1938, p. 125. Cité in Blanco Jorge et Salcedo Giovanny, « Entre lo tradicional y lo moderno. Bogotá a comienzos del siglo XX », *Investigación y desarrollo*, 2012, vol. 20, n° 1, p. 193-194.

¹⁰³ Julián Vargas Lesmes et Fabio Zambrano P., « Santa Fe y Bogotá: Evolución histórica y servicios públicos (1600-1957) » dans *Bogotá 450 años: Retos y realidades*, Lima, Institut français d'études andines, 2015, p. 11-93.

La nécessité de recourir à des spécialistes pour faire face aux problèmes urbains devient une évidence non seulement pour les gouvernants de Bogotá, mais aussi pour ceux d'autres villes latino-américaines qui à l'époque se trouvaient dans une « crise urbaine » – pour reprendre les mots de Germán Mejía – liée aux mauvaises conditions de vie d'une grande partie de leur population¹⁰⁴. C'est ainsi que des commissions d'ingénieurs et de médecins hygiénistes ont été créées dans les pays sud-américains comme des formes de réponse et de recherche de solutions à une telle crise¹⁰⁵. En Colombie, en 1887, la santé publique a été organisée et elle est devenue une branche du gouvernement, donnant ainsi naissance à la *Junta Central de higiene* – le Bureau Central d'Hygiène –, divisée par régions¹⁰⁶. Le bureau de Bogotá, selon ce qu'indique Ángela Rodríguez, avait pour objectif non seulement d'informer sur la situation de santé et d'hygiène de la capitale, mais aussi de constituer des commissions de recherche afin de proposer des solutions immédiates et professionnelles au problème d'hygiène de la ville, en particulier pour la population la plus pauvre¹⁰⁷.

Cependant, ce n'est qu'au début du xx^e siècle que les initiatives de cette *Junta* et du bureau municipal commencent réellement à se faire sentir et que le mouvement des médecins hygiénistes acquière une influence publique à Bogotá. La construction, initiée en 1904 et achevée en 1915, de l'hôpital *San José* sur un terrain préalablement offert constitue par exemple un événement important du développement de la structure de santé de la ville. À l'initiative de cette construction se trouvait l'Académie nationale de Médecine, dont certains représentants soulignaient l'urgence de développer les services de santé, jusque-là insuffisants¹⁰⁸. L'hôpital se trouvait à l'ouest de la ville, en face de la *Plaza de Maderas* – hôpital et place situés aujourd'hui entre l'*olla* de *Cinco Huecos* et les rues constituant l'ancienne *olla* de *La Ele*. La construction de la Faculté de Médecine¹⁰⁹, juste en face de la *Plaza de los Mártires* et de la basilique du *Voto Nacional*, résulte de la même initiative.

La plupart des quartiers qui composaient le centre, dont certains quartiers qui nous

¹⁰⁴ Germán Mejía, *La aventura urbana de América Latina*, Madrid, Fundación Mapfre, Taurus, 2013, p. 201.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 202-203.

¹⁰⁶ Abel Martínez, Fred Manrique et Bernardo Meléndez, « La pandemia de gripa de 1918 en Bogotá », *Dynamis*, 2007, n° 27, p. 293 ; G. Mejía, *Los años del cambio*, *op. cit.*, p. 445.

¹⁰⁷ Ángela Rodríguez Leuro, « Problemática de higiene y hacinamiento en Bogotá a finales del siglo XIX e inicios del siglo XX y primer barrio para obreros », *Memoria y sociedad*, 2014, vol. 18, n° 36, p. 50.

¹⁰⁸ A. Escovar, C. Peña et M. Mariño, *Atlas histórico de Bogotá, 1538-1910*, *op. cit.*, p. 340 ; Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá*, Bogotá, Villegas Editores, 1988, vol.3 Siglo XX, p. 175.

¹⁰⁹ Le bâtiment de l'ancienne école de Médecine est aujourd'hui occupé par la caserne des conscrits de l'Armée nationale.

intéressent ici, comme *San Bernardo*, sans nom au début du siècle, ou *Las Cruces*, étaient des quartiers populaires, qualifiés à l'époque de « quartiers ouvriers », avec des conditions de vie très précaires¹¹⁰. Cette situation s'est encore aggravée après l'épidémie de grippe de 1918 qui a particulièrement touché la population la plus pauvre de la ville, en raison du manque d'habitations. Pendant les mois d'octobre et novembre, 80% de la population de Bogotá ont été victimes de maladie, laissant finalement un solde de 871 morts¹¹¹.

Dans les années 1920, à Bogotá, parler des quartiers ouvriers « signifiait parler d'insalubrité, de carence d'eau, de latrines, d'égouts et de services de nettoyage et de sécurité¹¹² », ainsi que de « démoralisation » chez leurs habitants. À l'époque, les dispositifs et les savoirs autour de l'hygiène publique, très importants en Europe au milieu du XIX^e siècle¹¹³, deviennent des préceptes fondamentaux pour penser la ville, et particulièrement pour penser les quartiers ouvriers, au sein des autorités municipales et des intellectuels colombiens¹¹⁴. La propreté est devenue la garantie d'un « ordre », non seulement physique et, bien entendu, public, mais également un ordre et un contrôle sur les mœurs¹¹⁵.

En 1919, Julio Vergara y Vergara, membre de l'académie colombienne d'Histoire, écrit :

« L'influence de l'habitation sur les coutumes de la collectivité est indéniable. [...] Si la maison n'est pas bien disposée, s'il lui manque de l'air et de la lumière, l'ouvrier restera dans la maison le moins de temps possible, et préférera les divertissements sinistres de la taverne. Chaque jour qui passe, il va se détacher de plus en plus de sa femme et de ses enfants, qui seront finalement abandonnés à la misère et à des exemples pernicieux. Les passions des collectivités sans frein, excitées par l'abus de l'alcool, entraînent l'ouvrier

¹¹⁰ Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá, op. cit.*, p. 30. La densité de population des quartiers commence à changer au début du siècle. Selon les estimations de Germán Mejía, les quartiers de *Santa Bárbara* – dont la partie orientale correspond à l'actuel quartier de *San Bernardo*, le *Samber* pour ceux qui fréquentent les *ollas* – et de *Las Cruces* regroupaient en 1912 37% des habitants de Bogotá, soit 36 179 personnes. En revanche, la population du quartier de *San Victorino* – où l'on retrouvera plus tard le *Cartucho*, *La Ele* et *Cinco Huecos* – diminue, passant de 18% des habitants de la ville les trois dernières décennies du XIX^e siècle à 14% au début de la deuxième décennie du XX^e siècle. G. Mejía, *Los años del cambio, op. cit.*, p. 355-356.

¹¹¹ Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá, op. cit.*, p. 174.

¹¹² *Ibid.*, p. 32.

¹¹³ G. Vigarelo, *Le propre et le sale, op. cit.*, p. 207.

¹¹⁴ Voir par exemple Carlos E. Noguera, « La higiene como política. Barrios obreros y dispositivo higiénico: Bogotá y Medellín a comienzos del siglo XX », *Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura*, 1998, n° 25, p. 188-215 ; Luis Carlos Colón, « El saneamiento del Paseo Bolívar y la vivienda obrera en Bogotá », *Urbanismos*, 2005, n° 2, p. 104-115.

¹¹⁵ G. Vigarelo, *Le propre et le sale, op. cit.*, p. 207.

vers de faux concepts de vengeance et de haine, sous le désir de réclamations chimériques¹¹⁶. »

Cette citation rappelle sans aucun doute le projet *Du nettoyage mécanique des voies publiques* de C. E. Clerget, en 1843, à Paris, dans lequel l'auteur écrit : « la propreté appelant la propreté, celle de l'habitation demanderait celle du vêtement, celle du corps et par la suite celle des mœurs » ; ou encore, « si l'homme s'habitue aux haillons, il perd inévitablement le sentiment de sa dignité et, quand ce sentiment est perdu, la porte est ouverte à tous les vices¹¹⁷ ».

Ou, pour donner un exemple relativement plus proche de la situation bogotanaise de l'époque, cette citation nous rappelle le cas des *favelas* de Rio de Janeiro qui, dans un contexte très semblable, trouvent, selon Licia Valladares, leur source dans la migration des ex-combattants de la guerre des *Canudos* dans la région du *Sertão*, au Nordeste du pays, et dans une crise de logement entre les années 1890 et 1906¹¹⁸. Selon cette auteure, c'est la croissance des *favelas* au sein de l'ensemble de l'agglomération au cours des années 1920 qui a maintenu et généralisé les principes d'action que médecins et ingénieurs avaient commencé à formuler depuis le début du siècle :

« C'est donc tout naturellement que la représentation de la favela reprit l'idée de maladie, de mal contagieux, de pathologie sociale qu'il fallait combattre. Les logements devaient donc être salubres, soumis avec rigueur aux règles de l'hygiène, disposant d'aération et de lumière afin de jouir d'une atmosphère saine.

Les ingénieurs, qui pensaient comme les médecins que le milieu était la source directe des maux physiques et moraux des êtres humains, élaborèrent les propositions techniques pour le traitement de ces maux urbains¹¹⁹. »

Mais revenons aux quartiers ouvriers bogotanaïes. Les traits de la misère, du vice et du

¹¹⁶ Texte original : « *Es innegable la influencia de la habitación en las costumbres de la colectividad. [...] Si la casa está mal dispuesta, si carece de aire y luz, el trabajador permanece en ella lo menos posible, y prefiere las funestas diversiones de la taberna. Cada día se desprende más de su mujer y de sus hijos, quienes quedan abandonados a la miseria y a ejemplos perniciosos. Las pasiones de las colectividades sin freno, excitadas por el abuso del alcohol, arrastran al obrero a falsos conceptos de venganza y de odio, con el deseo de quiméricas reivindicaciones* ». Cité par Julio C. Vergara y Vergara, « Habitaciones obreras, edificios escolares y hospitales », *Anuario de la Facultad de Matemáticas e ingeniería*, Universidad Nacional de Colombia, 1919. Et par L.C. Colón, « El saneamiento del Paseo Bolívar y la vivienda obrera en Bogotá », art. cit., p. 109.

¹¹⁷ G. Vigarello, *Le propre et le sale*, op. cit., p. 208-209.

¹¹⁸ Licia Valladares, *La favela d'un siècle à l'autre : mythe d'origine, discours scientifiques et représentations virtuelles*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2006, p. 26-27.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 31.

crime se posent donc sur ces lieux, leur donnant ainsi leur caractère de « bas-fonds » ; et ce d'autant plus que, parallèlement aux mesures plus précises d'assainissement qui visaient ces quartiers, se déroulait une lutte contre l'alcoolisme, et particulièrement contre la *chicha* et contre les *chicherías*, dont plusieurs étaient implantées dans ces secteurs.

Le cas de l'ensemble des quartiers à l'est de la ville, qui composaient le secteur appelé *Paseo Bolívar*, met en évidence ce besoin des autorités et des scientifiques de mettre un terme à ce qu'ils appelaient les « foyers d'infection¹²⁰ », après l'épidémie de grippe de 1918. Tout un projet d'assainissement a été développé pour pouvoir en finir avec les « habitations ouvrières » insalubres qui s'y trouvaient. Bien que, comme l'explique Luis Carlos Colón, des mesures en faveur de l'hygiénisation commencent à être prises à partir de 1919, ce n'est qu'après 1925 que se développe l'achat de terrains par la municipalité afin d'y démolir les habitations malsaines¹²¹. En 1927, la revue *Memoria Pública* déclarait, au sujet des travaux d'assainissement du *Paseo Bolívar* : « Il n'est pas possible que dans la capitale de la République existe un quartier ou un endroit où le crime, la misère et l'insalubrité se donnent rendez-vous¹²² ».

À partir de ce moment, plusieurs réglementations et modèles d'habitations ouvrières ont été proposés par les experts, au sein desquels la lumière, la circulation de l'air, la présence de toilettes et l'abondance d'eau étaient primordiales¹²³. Cherchant à suivre le mieux possible ces nouvelles dispositions de construction, de nouveaux quartiers ouvriers sortent de terre au sud de la ville¹²⁴. Mais si la connotation négative posée auparavant sur les habitations ouvrières était en train de s'atténuer, un nouveau problème émergeait : la ville commençait en effet à se diviser. Au nord, le développement des résidences pour familles aisées se renforçait, tandis qu'au sud la ville s'étendait par l'accroissement des quartiers ouvriers¹²⁵.

Parallèlement aux préoccupations liées à l'hygiène publique, les migrations internes ne cessaient guère, cette fois davantage pour des raisons économiques, car il s'agissait d'un

¹²⁰ L.C. Colón, « El saneamiento del Paseo Bolívar y la vivienda obrera en Bogotá », art. cit., p. 106.

¹²¹ *Ibid.*, p. 111.

¹²² Texte original : « no es posible, que en la capital de la República, exista un barrio o un sitio, donde se dan cita el crimen, la miseria y la insalubridad ». Cité par Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá*, op. cit., p. 33.

¹²³ L.C. Colón, « El saneamiento del Paseo Bolívar y la vivienda obrera en Bogotá », art. cit., p. 109.

¹²⁴ Yarleys Pulgarín, *Vivienda estatal obrera de los años 30 en Bogotá: Los casos de los barrios Restrepo y Centenario*, Mémoire de Master en Patrimoine culturel et territoire, Pontificia Universidad Javeriana, Bogotá, 2009, p. 57-58.

¹²⁵ Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá*, op. cit., p. 39.

moment important pour l'industrie ¹²⁶. Les mesures administratives prises pour l'amélioration des conditions de vie étaient donc toujours insuffisantes. La population de la ville augmentait rapidement, et c'était notamment dans les quartiers périphériques, vers l'est et le sud de la ville, ainsi que dans les quartiers centraux, où des maisons avaient été subdivisées, que la population fraîchement arrivée demeurait¹²⁷.

À cette époque, on ne parle plus de *tiendas* mais d'*inquilinos*. Il s'agit d'un type de logement similaire, car il y existe également une subdivision des maisons, mais, dans les *inquilinos*, toutes les chambres de la maison sont louées, et non plus seulement le rez-de-chaussée, hébergeant chacune souvent des familles entières et parfois même les chambres sont sous-divisées pour recevoir plus de locataires. Dans ce type de logement, la cuisine, la salle de bain, les toilettes, sont d'usage partagé entre tous les locataires. « Les maisons ont été divisées au point que dans le même espace un nombre excessif de personnes ont commencé à se loger, ce fait a été à l'origine de l'insalubre et abject *inquilinato*¹²⁸ », écrivait-on dans le journal *El Tiempo*, un des plus importants du pays, en 1923. Selon le livre *Historia de Bogotá*, les prix des loyers avaient augmenté de 350% entre 1918 et 1928. En 1928, Bogotá aurait eu besoin d'environ 29 693 maisons pour loger ses 235 702 habitants, or elle n'en comptait que 17 767¹²⁹.

Des habitations de ce type, à la même époque, existent dans des différents pays en Amérique latine¹³⁰. En Argentine, elles sont désignées de la même façon, ou encore en tant que *conventillos*. Au Brésil, elles sont appelées *cortiços*. Dans son roman *Suor*, Jorge Amado décrit un de ces *cortiços*, dans le quartier de *Pelourinho*, au centre de la ville de Salvador, dans les années 1930 :

« Vu de la rue, l'édifice ne paraissait pas si grand. Personne n'en aurait rien donné. Il est vrai que l'on voyait les files de fenêtres jusqu'au quatrième étage. Peut-être était-ce la peinture délavée qui ôtait l'impression d'énormité. Ça semblait une vieille bâtisse comme les autres, écrasée dans la Montée-du-Pelourinho, coloniale, arborant des *azulejos* rares. Pourtant elle était immense. Quatre étages, une soupente, un baraquement au fond, le débit

¹²⁶ Alfredo Iriarte, *Breve historia de Bogotá*, Bogotá, Fundación Misión Colombia, Editorial Oveja Negra, 1988.

¹²⁷ Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá*, op. cit., p. 23.

¹²⁸ Texte original : « *Las viviendas se fueron subdividiendo de tal modo que en el mismo espacio empezó a alojarse un número excesivo de personas, lo cual fue dando origen al insalubre y abyecto inquilinato* ». Cité par *Ibid.*.

¹²⁹ Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá*, op. cit., p. 38.

¹³⁰ R. Cymbalista et al., « Le changement dans les espaces centraux », art. cit., p. 304.

de Fernandes sur le devant, et derrière le baraquement une boulangerie arabe clandestine. Dans les cent seize pièces, plus de six cents personnes. Un monde. Un monde fétide, sans hygiène et sans morale, avec des rats, des jurons et des gens. Ouvriers, soldats, Arabes au langage estropié, colporteurs, voleurs, prostituées, couturières, portefaix, des gens de toutes couleurs, de tous lieux, dans tous les costumes, emplissaient une bâtisse. Ils buvaient de la *cachaça* au débit de Fernandes et crachaient dans l'escalier où, parfois, ils pissaient¹³¹. »

Les *inquilinos* bogotanis se trouvaient eux aussi généralement dans les quartiers désormais centraux, notamment *San Victorino* et *Las Cruces*¹³². Si la totalité du centre-ville accentuait sa mainmise sur le plan administratif et commercial, la ville, sectorisée entre le nord et le sud en ce qui concerne les lieux les plus résidentiels, condensait dans certains secteurs, au sud et à l'ouest de son centre, une population majoritairement paysanne et pauvre dont le flux était constant.

Dans les années 1930, il y eut à nouveau une détérioration des conditions de vie à la suite de la crise économique de 1929. Selon Daniel Pécaut, cette crise eut d'importantes répercussions sur les classes populaires colombiennes, notamment l'emploi, car le chômage était désormais très répandu, tant dans les zones rurales que dans les zones urbaines¹³³. Puis les conséquences de la Deuxième Guerre mondiale, principalement économiques, se font sentir en Colombie. La misère s'accroît parmi les populations rurales en raison d'une baisse significative de l'exportation de produits comme le café, fondamentale dans l'économie du pays. Les flux migratoires de la campagne et des villes moyennes vers les villes les plus importantes s'intensifient, bien que « l'industrie [soit] incapable d'absorber ces nouveaux migrants¹³⁴ ». Paraphrasant D. Pécaut, les élites socio-

¹³¹ Les italiques sont dans le texte d'origine. Texte original : « *Visto da rua o prédio não parecia tão grande. Ninguém daria nada por ele. É verdade que se viam as filas de janelas até o quarto andar. Talvez fosse a tinta desbotada que tirasse a impressão de enormidade. Parecia um velho sobrado como os outros, apertado na ladeira do Pelourinho, colonial, ostentado azulejos raros. Porém era imenso. Quatro andares, um sótão, um cortiço nos fundos, a venda do Fernandes na frente, e atrás do cortiço uma padaria árabe clandestina, cento e dezesseis quartos, mais de seiscentas pessoas. Um mundo. Um mundo fétido, sem higiene e sem moral, com ratos, palavrões e gente. Operários, soldados, árabes de fala arrevesada, mascates, ladrões, prostitutas, costureiras, carregadores, gente de todas as cores, de todos os lugares, com todos os trajés, enchiam o sobrado. Bebiam cachaça na venda do Fernandes e cuspiam na escada, onde, por vezes, mijavam* ». Jorge Amado, *Suor*, São Paulo, Companhia das Letras, 2011 [1934]. La traduction utilisée ici est celle réalisée par Alice Raillard dans Jorge Amado, *Suor*, Aubervilliers, Le temps des cerises, 1993.

¹³² Mónica Álvarez, « El inquilinato: Una alternativa de vivienda en el barrio Las Cruces », *Apuntes*, janvier 2003, n° 23, p. 51.

¹³³ Daniel Pécaut, *L'ordre et la violence: évolution socio-politique de la Colombie entre 1930 et 1953*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1987, p. 139.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 240.

économiques s'interrogent alors sur la survie de l'ordre social, redécouvrant les masses dangereuses¹³⁵.

La misère, la *chicha* et le crime... ou les bas-fonds, prélude aux *ollas*

Le combat contre la *chicha* s'ébauche

Au milieu des *inquilinatos*, entre le marché central, la gare ferroviaire de *La Sabana*, la basilique du *Voto Nacional*, il était possible, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, de se plonger dans l'ivresse de la *chicha*, dans une des nombreuses *chicherías* du secteur. La *chicha*, cette boisson fermentée, plus traditionnelle que n'importe quelle autre, puisqu'il s'agit d'une boisson indigène, épaisse et jaunâtre, représentait, pour les autorités de la ville ainsi que pour les médecins hygiénistes de l'époque, « le » vice ; le vice qui côtoyait la misère et le crime. Si d'autres vices semblaient associés aux classes populaires, comme la fainéantise ou l'oisiveté, les personnes qui appartenaient à ces classes avaient comme lieu de réunion par excellence les *chicherías*, et c'est donc autour du vice de la *chicha*, et plus généralement de l'alcoolisme, que tous les autres vices semblaient coexister et s'entretenir.

Le contrôle public sur la consommation de *chicha* et la prolifération de *chicherías* à Bogotá existe depuis l'époque coloniale¹³⁶. À cette époque, ce ne sont pas seulement les effets de l'alcool mais l'origine indigène de la *chicha*, perçue comme sauvage, qui inquiète et mène à la stigmatisation de cette boisson. L'interdiction d'ajouter dans la préparation des substances ou des éléments malsains, les réglementations relatives au nombre de *chicherías* dans la ville, ou encore l'obligation d'implanter ces établissements en dehors du centre de la cité sont quelques-unes des nombreuses mesures décrétées tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles pour essayer de faire face à cette survivance des traditions indigènes qui semblait s'établir de plus en plus dans la vie urbaine.

Pendant la quasi-totalité du XIX^e siècle, les autorités politiques ont peu parlé de la *chicha* et des *chicherías*, probablement parce que, dans ce contexte de guerres civiles quasi permanentes, ce n'était pas la plus importante des préoccupations. Dans les études sur le

¹³⁵ *Ibid.*, p. 240-244.

¹³⁶ Pour approfondir sur les mesures de contrôle sur la *chicha* pendant l'époque coloniale, voir notamment J. Vargas, *La sociedad de Santafé colonial*, op. cit. ; Marcela Campuzano et María Clara Llano, « Una bebida fermentada a través de la historia », *Memoria y Sociedad*, 1995, vol. 1, n° 1, p. 27-48 ; Adriana María Álzate Echeverri, « La chicha: entre bálsamo y veneno », *Historia y sociedad*, 1 janvier 2006, vol. 0, n° 12, p. 161-190.

sujet, il existe toujours un vide en ce qui concerne au moins la première moitié de ce siècle¹³⁷, seuls deux cas étant cités : d'une part, la prohibition des *chicherías* publiques dans la ville de Sogamoso, décrétée par Simón Bolívar en 1820 à la suite de l'empoisonnement apparemment intentionnel d'une partie de ses troupes avec de la *chicha*¹³⁸ ; et, d'autre part, les observations développées sur cette boisson par le médecin *criollo* José Félix Merizalde en 1828. Dans son adaptation de l'ouvrage d'Étienne Tourtelle, *Éléments d'hygiène, ou de l'Influence des choses physiques et morales sur l'homme et des moyens de conserver la santé*, l'auteur *criollo* fait référence aux boissons fermentées et en particulier à la *chicha*, sur laquelle il s'exprime d'une façon plutôt bienveillante : « La *chicha* est une boisson aussi saine et utile en Colombie que peuvent l'être les bières dans les pays du Nord, en Angleterre et en Allemagne, ou le *pulque* au Mexique ¹³⁹ ». Dans le même temps, le médecin hygiéniste donne quelques recommandations aux autorités au sujet de ce qui pouvait représenter, selon lui, un problème : l'abus de boissons fermentées et le manque de contrôle sur leur fabrication.

« [...] l'abus de *chicha* suscite les mêmes maux que ceux que nous avons évoqués produits par les boissons fermentées, à la différence que la *chicha* occasionne selon nous davantage de dégâts, car sa préparation est rarement bien réalisée, et le gouvernement n'a jamais veillé à prendre des mesures similaires à celles prises en Europe pour la fabrication de la bière. De cette omission résultent des maux incalculables pour les peuples, parce que, habitués à cette boisson qui est devenue aussi nécessaire que le pain, ils la boivent douce, amère, crue, mélangée avec du sel, des os humains, de la cal, du piment, et toute une multitude de choses, comme l'ont indiqué les plaintes que certains juges ont reçues. Les *chicheras*¹⁴⁰ réalisent ces horribles combinaisons afin d'aviver encore plus la soif des consommateurs, pour que leur consommation soit plus abondante. Pour ces raisons, je pense qu'il est temps que le gouvernement réglemente la fabrication de la *chicha*, pour que

¹³⁷ Voir notamment, Jorge Bejarano, *La derrota de un vicio. Origen e historia de la chicha*, Bogotá, Iquema, 1950 ; Óscar Iván Calvo et Marta Saade, *La ciudad en cuarentena: chicha, patología social y profilaxis*, Bogotá, Ministerio de Cultura, 2002 ; M. Campuzano et M.C. Llano, « Una bebida fermentada a través de la historia », art. cit. ; Carlos E. Noguera, « Luta antialcoólica e higiene social na Colômbia, 1886-1948 » dans *Cuidar, controlar, curar: ensaios históricos sobre saúde e doença na América Latina e Caribe*, Rio de Janeiro, Fiocruz, 2004, p. 96-123.

¹³⁸ J. Bejarano, *La derrota de un vicio. Origen e historia de la chicha*, op. cit., p. 9-10.

¹³⁹ C'est moi qui souligne les noms de boissons. Texte original : « La *chicha* es una bebida tan sana y tan útil en Colombia, como lo son las cervezas en los países del Norte, en la Inglaterra y Alemania, y lo es el pulque en México ». José Félix Merizalde, *Epítome de los elementos de higiene, ó de la influencia de las cosas físicas i morales sobre el hombre, i de los medios de conservar la salud*, Bogotá, Imprenta de Pedro Cubides, 1828. Cité par Pedro María Ibáñez, *Memorias para la historia de la medicina en Santafé de Bogotá*, Bogotá, Fundación Editorial Epigrafe, 1968, p. 67.

¹⁴⁰ Femmes qui préparent la *chicha*.

le peuple puisse profiter des qualités de cette boisson, qui font d'elle, pour plusieurs raisons, une boisson saine et appréciée [...] ¹⁴¹. »

Il est possible d'inférer, à partir de cet extrait et de l'absence de documentation à propos des mesures sur la *chicha*, que la consommation de cette boisson fut d'une certaine manière tolérée, du moins pendant une grande partie du XIX^e siècle.

Ce n'est qu'à partir des années 1880 que la *chicha* devient à nouveau un sujet d'importance publique à cause de son caractère « antihygiénique », « insalubre » et « criminel », si nous adoptons la terminologie de l'époque. Nous nous trouvons alors dans ce moment de l'histoire bogotanaise durant lequel la ville essaye de s'immiscer dans la modernité. Rappelons-nous, par exemple, du début de l'expansion de la ville vers le nord, de l'arrivée du tramway, des voies ferrées, du développement de l'industrie. L'excessive consommation de *chicha* et l'augmentation de la criminalité attribuée à la croissance démesurée de population entre les années 1870 et 1880 semblaient, entre autres, devenir des obstacles significatifs face au projet d'une ville moderne.

C'est aussi à ce moment-là qu'une image des bas-fonds se concrétise à Bogotá, non seulement parce que les trois éléments qui définissent les bas-fonds – la misère, le vice et le crime – apparaissent comme indissociables, mais aussi, comme dirait Dominique Kalifa, parce que des « topographies spécifiques » émergent. À Paris, par exemple, le symbole des bas-fonds, ce sont les « cours des miracles » ; à Bogotá, ce sont les quartiers avec la plus grande affluence de *chicherías*, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu, les quartiers ouvriers et ceux qui côtoyaient le marché central.

Dans le journal littéraire *La Siesta* du 4 mai 1886, un article intitulé « *El patio de los milagros* » a comparé, sur un ton très ironique, certains endroits de la ville avec les « cours

¹⁴¹ Les italiques sont de l'auteur. Texte original : « [...] *el abuso de la chicha origina los mismos males, que se han dicho producen las bebidas fermentadas, con la diferencia que la chicha entre nosotros hace mas estragos, porque su preparacion rara vez se hace bien, i nunca ha velado el gobierno en tomar las mismas medidas que en Europa se toman [...] en el modo de fabricar la cerveza. De esta omision resultan males incalculables a los pueblos, pues acostumbrados ellos à esta bebida, que se ha hecho ya tan necesaria para ellos como el pan, la toman muchas veces dulce, agria, cruda, mezclada con sal, huesos humanos, cal, aji i otra multitud de cosas con que por casualidad la han hallado algunos jueces, à quienes se han hecho denuncios. Las chicheras hacen estas combinaciones horrendas con objeto de avivar mas la sed de los compradores, para que su consumo sea mas abundante. Por lo dicho creo que ya el gobierno esta en el caso de formar estatutos para la fabrica de chicha, con lo que el pueblo lograra tener esta bebida dotada de todas las cualidades que la hacen tan sana i tan apreciable por muchas razones [...]* » . J.F. Merizalde, *Epitome de los elementos de higiene, ó de la influencia de las cosas físicas i morales sobre el hombre, i de los medios de conservar la salud*, op. cit., p. 361-362. Cité par Ó.I. Calvo et M. Saade, *La ciudad en cuarentena*, op. cit., p. 31.

des miracles » décrites par Victor Hugo :

« Ce qui nous comble le plus d’enthousiasme et nous fait regretter les pinceaux de Murillo, c’est l’immense bande de mendiants, truands, gueux, bandits, voleurs, pauvres honteux qui embellissent les places, les rues, les vestibules, les *chicherías*, les halls et les porches de la ville. C’est une merveille de voir ce fourmillement d’aveugles, de *lazarillos*, d’éréintés, de pléthoriques, d’anémiques, de dyspeptiques et de paralytiques.

Le matin, ils représentent une foule semi-mobile, dormant sur les seuils des maisons, dans les angles que forment les murs des églises ou dans les porcheries des faubourgs. Quand le soleil commence à réchauffer, ils se mettent en marche vers le centre de la ville, comme les sorcières de Goethe la nuit de Sainte Walburge, pour prendre leurs positions stratégiques [...]. Quand le soir arrive, la caravane retourne, plus au moins rassasiée des riches restes, et le sac rempli de petites choses sans valeur, dans les recoins habituels où le feu de feuilles mortes et de bois des environs les accueille. C’est là que la Cour des Miracles décrite par le grand poète trouve ici un rappel assez fidèle. [...] Il y a toujours à l’heure *psychologique [sic]* des mendiants quelques querelles à coups de bâtons et de coups de pieds, car la répartition du butin, entre ceux qui l’ont gagné à « la sueur de leur front ! », n’est pas toujours très égale. De plus, les sujets dont nous parlons, assidus à leurs postes comme des sentinelles ou occupés à courir très vite, jusqu’à trois heures de l’après-midi, perdent par la suite de bons moments à visiter la *chichería* la plus proche, où ce n’est pas de l’eau qu’ils boivent. La *chicantana [sic]*, comme ils appellent la *chicha*, égaye les moments perdus et modifie les molécules de leurs cerveaux pour produire une certaine formule mathématique qui donne comme résultat une ivrognerie, telle une hypoténuse¹⁴². »

¹⁴² Les italiques viennent de moi. Texte original : « [...] lo que más nos llena de entusiasmo y nos hace echar de menos los pinceles de Murillo, es la inmensa caterva de mendigos, truhanes, pordioseros, azotacalles, rateros, vergonzantes, vergonzosos, que hermo sea las plazas, calles, zaguanes, chicherías, atrios y portales de la ciudad. Es una maravilla ver ese hormiguelo de ciegos, lazarinos, baldados, pletóricos, anémicos, hambrientos, dispépticos y paralíticos. Por la mañana están en montones semovientes, durmiendo en los quicios de las casas, en los ángulos entrantes de una iglesia ó en las apartadas zahurdas de los arrabales. Cuando el sol empieza a calentar, se van poniendo en marcha hacia el centro de la ciudad, como las brujas de Goethe en la noche de Santa Valpurgis, á tomar posiciones entratégicas [...]. Cuando llega la noche, vuelve la caravana, más ó menos repleta la panza de opíparas sobras, y el costal de zarandajas, á las guarapas habituales, donde un fogón de hojarasca y madera de las cercas vecinas les aguarda. Es entonces cuando el Patio de los Milagros, que describió el gran poeta, tiene aquí un recuerdo no muy infiel. [...] Hay casi siempre en esta hora sicológica de los mendigos, más de una rebujiña de palos y patadas ; pues no siempre la partición del botín corresponde por igual á los que lo adquirieron « con el sudor de su frente ! » Y además, los sugetos de que hablamos, asiduos en sus puestos, como centinelas, hasta las tres de la tarde, ó corredores como azacanes hasta la misma hora, pierden de ahí en adelante muy buenos ratos en visitas á la chichería vecina, donde no es agua lo que beben. La chicantana, como ellos llaman a la chicha, entretiene sus ratos perdidos y compone las moléculas de sus cerebros, de manera de producir en ellos cierto arreglo matemático que dé por resultado una borrachera como una hipotenusa ». « El patio de los milagros », *La Siesta*, 4 mai 1886p. 26-28.

C'est alors à la fin des années 1880 qu'une lutte intervient contre la *chicha*, donnant comme caractéristique principale à la boisson une dimension pathologique et criminelle. Le premier pas vers cette lutte a probablement été donné par le médecin hygiéniste Liborio Zerda, ancien élève de Merizalde, lorsqu'il publie en 1889 un article dans lequel il affirme que la *chicha* contient une ptomaïne, c'est-à-dire une substance animée toxique formée au cours de la putréfaction¹⁴³. La présence de cette substance, produite par le temps prolongé de fermentation de la boisson jaunâtre, provoquait chez les consommateurs réguliers une maladie particulière, différente de l'alcoolisme¹⁴⁴.

Cette même année, le médecin Josué Gómez, disciple de Zerda, publie un article définissant le cadre clinique de ce qu'il a appelé le *chichismo*. Des altérations gastriques, des problèmes dans la coordination de la marche, un délire silencieux sans hallucinations, ni visions, de l'incontinence fécale et urinaire, constituaient certaines des manifestations de cette maladie¹⁴⁵.

Parallèlement au développement des arguments de la médecine hygiéniste face à la *chicha*, un autre développement fondamental dans la lutte contre cette boisson a eu lieu, cette fois-ci dans le milieu de l'industrie. Il s'agit du renforcement de l'industrie de la bière à Bogotá avec l'ouverture, en 1889, de la Compagnie Bavaria¹⁴⁶, aujourd'hui principale brasserie du pays.

Ainsi, tandis que le combat contre la *chicha* et les boissons fermentées d'origine traditionnelle s'amplifie, les fabricants de bières gagnent peu à peu du terrain au sein de l'économie du pays. La bière, contrairement aux boissons comme la *chicha*, était considérée comme une boisson de progrès, moderne, saine et propre grâce à son processus de production industrielle et à son importance dans les « pays du Nord », comme l'avait exprimé Merizalde. Le 24 juin 1904, comme le rappellent Marcela Campuzano et Clara Llano, le journal *El Porvenir* écrivait sur le sujet : « La bière est appelée à sauver notre peuple de la *chicha*, améliorant ainsi ses conditions sanitaires et morales et le mettant à la

¹⁴³ Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales. <http://www.cnrtl.fr/definition/ptomaine> (consulté le 18 avril 2017).

¹⁴⁴ Liborio Zerda, « Análisis químico, fisiológico e higiénico de la chicha », *Anales de Instrucción Pública*, Bogot 1889. Article repris intégralement dans Jorge Bejarano, *La derrota de un vicio. Origen e historia de la chicha*, op. cit.

¹⁴⁵ J. Bejarano, *La derrota de un vicio. Origen e historia de la chicha*, op. cit., p. 67-69.

¹⁴⁶A. Escovar, C. Peña et M. Mariño, *Atlas histórico de Bogotá, 1538-1910*, op. cit., p. 450.

hauteur des peuples des grandes capitales¹⁴⁷ ».

Après la fin de la *Guerra de los Mil Días*, au tout début du xx^e siècle, la bataille contre la *chicha*, et plus généralement contre l'alcoolisme, prend la forme de livrets pour les collégiens. Avec la traduction du livret *L'Anti-alcoolisme en histoires vraies*, conçu par le médecin français Galtier-Boissière, le gouvernement colombien, par le biais des médecins hygiénistes, lance en 1905 une campagne anti-alcool dans les écoles¹⁴⁸.

En 1913, un nouveau livret pédagogique est publié, cette fois-ci dans le cadre de l'enseignement primaire. Ce livret intitulé *Cartilla antialcoholica*, rédigé par le pédagogue Martín Restrepo Mejía, présente l'histoire de deux frères, Tomás, l'ivrogne, et Luis, le raisonnable, afin de mettre en évidence les ravages moraux et sociaux auxquels l'alcool peut conduire. Dans les images qui suivent, il est possible d'observer, d'un côté, Tomás ivre, maigre, agressif et en guenilles, dans sa maison dépourvue de tout, avec sa famille effrayée et affamée. De l'autre côté, Luis, élégant, responsable face à ses obligations de père de famille, dans une maison qui semble lumineuse et propre, et une famille qui semble heureuse.



Image 4 : *Cartilla antialcoholica*, gravures de Cortés, 1913
Source : Ó.I. Calvo et M. Saade, *La ciudad en cuarentena*, op. cit., p. 155.

¹⁴⁷ C'est moi qui souligne. Texte original : « *La cerveza está llamada a redimir a nuestro pueblo de la chicha, mejorando sus condiciones sanitarias y morales y poniéndolo a la altura de los pueblos que distinguen las grandes capitales* ». M. Campuzano et M.C. Llano, « Una bebida fermentada a través de la historia », art. cit., p. 39.

¹⁴⁸ Voir, entre autres, C.E. Noguera, « Luta antialcoólica e higiene social na Colômbia, 1886-1948 », art. cit., p. 109 ; Ó.I. Calvo et M. Saade, *La ciudad en cuarentena*, op. cit., p. 81-89 ; J. Bejarano, *La derrota de un vicio. Origen e historia de la chicha*, op. cit.



Image 5 : Tableau d'anti-alcoolisme par le Dr Galtier-Boissière
Source : gallica.bnf.fr/Bibliothèque nationale de France

Hors du centre ! La délimitation spatiale des bas-fonds dans la lutte contre la *chicha*

Au début du XX^e siècle, penser que la consommation de *chicha* allait s'arrêter du jour au lendemain était une chimère. Le « vin jeune », comme l'appelaient certains, était ancré dans la culture populaire de Bogotá, et les *chicherías*, réparties partout dans la ville, constituaient les principaux centres de sociabilité des plus pauvres.

Alors que l'interdiction définitive de la *chicha* n'allait sans doute donner aucun résultat, d'autres mesures ont été définies pour réglementer sa commercialisation : des mesures se rapportant à l'hygiène au sujet de la fabrication et des conditions de vente, ainsi que des mesures – et ce sont celles-ci qui vont nous intéresser – concernant les espaces de la ville où les *chicherías* pouvaient fonctionner.

En 1907, un décret apparaît dans le *Registro Civil* n° 979, déclarant l'interdiction des *chicherías* entre les *calles*¹⁴⁹ 5 et 22 et les *carreras* 4 et 10¹⁵⁰, ce qui revient à dire qu'une grande partie du quartier de *San Victorino* n'était pas soumise à cette interdiction, notamment le secteur autour du marché central et la *Plaza de los Mártires*.

Selon Alfredo Iriarte, les dispositions de ce décret sont restées lettre morte, car les autorités ont eu du mal à les mettre en place¹⁵¹. Nonobstant, une des choses très intéressantes dans des dispositions comme celle-ci, c'est qu'elles montrent une

¹⁴⁹ Rappel : La distribution spatiale urbaine dans une grande partie des villes colombiennes se divise en *calles* et *carreras*. Dans le cas de Bogotá, les *calles* sont les voies qui vont de l'est vers l'ouest, et les *carreras* celles qui vont du nord au sud.

¹⁵⁰A. Iriarte, *Breve historia de Bogotá*, op. cit., p. 173 ; Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá*, op. cit., p. 165.

¹⁵¹A. Iriarte, *Breve historia de Bogotá*, op. cit., p. 173.

désaffection évidente de certains secteurs de la ville où, finalement, face à l'impuissance pour combattre « le mal qui afflige la ville », les bas-fonds allaient être délimités et donc tolérés.

L'année de la promulgation du décret contre les *chicherías*, un autre décret était rédigé pour délimiter les espaces au sein desquels la prostitution pouvait être exercée. Ce document, de la même manière que le précédent, épargnait le centre de la ville. Ainsi, les maisons de prostitution pouvaient fonctionner dans les quartiers de *Las Cruces* au sud, *Egipto* au sud-est, *Las Aguas* au nord-est et la partie plus occidentale de *San Victorino*¹⁵². Mais ces maisons devaient se trouver à plus d'un bloc de maisons de distance des écoles, des couvents, des casernes, des églises et des usines.

Dans un article du journal *El Nuevo Tiempo* du 14 octobre 1910, le secteur que ces décrets avaient pour cible était décrit de la manière suivante :

« À deux pas de l'hôtel central de police, entre la rue à l'ouest du Marché Central et le *Puente de Los Mártires* [Pont des Martyrs] la circulation n'est plus possible à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Les maisons de chaque côté des rues sont occupées par des *chicherías*, et comme les autorités se désintéressent de la sécurité et de la tranquillité des passants, le peuple se regroupe et tournicote devant les portes des tavernes, et, ivre, s'étale et s'approprie les trottoirs, formant ainsi des barrières impénétrables. Les fortes émanations de la *chicha* fermentée, la buée chaude et fétide exsudée par mille ponchos et chapeaux sales, par mille châles et *corroscas*¹⁵³ immondes ; les eaux usées... ; la boue que des milliers d'espadrilles laissent sur le pavé et qui le rendent glissant... ont rendu cette rue impraticable¹⁵⁴. »

Plus tard, en 1922, très certainement parce que la réglementation de 1907 contre les *chicherías* n'avait pas eu d'impact dans la ville, un autre décret a été signé afin de contrôler à nouveau la disposition spatiale de ces établissements. Les *chicherías* ne

¹⁵²G. Mejía, *Los años del cambio*, op. cit., p. 284.

¹⁵³ Chapeau de paille utilisé par les paysans.

¹⁵⁴ Les italiques viennent de moi. Texte original : « *A dos pasos de la Central de Policía, entre la esquina oeste de la Plaza de Mercado y el Puente de los Mártires no es posible ya el tránsito a ninguna hora del día ni de la noche ocupadas con chicherías las casas de ambas aceras de dicha cuadra, y desentendida la autoridad de dar garantías a los transeúntes, el pueblo se arremontona y arremolina en las puertas de estas tabernas, y embrio se extiende y se apodera de los andenes y embaldosados, formando barreras impenetrables. Las fuertes emanaciones de la chicha fermentada ; el vaho caliente y fétido de mil ruanas y jipas mugrientos, de mil pañolones y corroscas astrosas ; las aguas menores y hasta las mayores... ; el lodo que de los miles de alpagatas se deposita en las aceras y las pone resbaladizas... han hecho intransitable la calle* ». *El Nuevo Tiempo*, 14 octobre 1910. Cité par Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá*, op. cit., p. 166.

pouvaient plus fonctionner aux alentours des espaces publics comme les places, les rues principales et les lignes du tramway, et à moins de cent mètres des écoles, asiles, hôpitaux, casernes, prisons et églises. Également, comme dans le décret de 1907, des secteurs de la ville devaient être exemptés de ces établissements : d'un côté, un secteur au nord, vers *Chapinero*, et de l'autre un espace central libre de *chicherías*, s'étendant des *calles* 1 à 26 et des *carreras* 3 à 13¹⁵⁵. Cette fois-ci, le secteur du marché central était donc inclus dans l'interdiction, ainsi que le quartier de *Las Cruces*. Cependant, le secteur plus occidental de *San Victorino*, vers la *Plaza de los Mártires*, restait à la merci de la *chicha*.

Or, à la fin des années 1940, la situation exposée dans l'article d'*El Nuevo Tiempo* de 1910 n'avait pas changé. Dans son livre *El día del odio*, le chroniqueur bogotano José Antonio Osorio Lizarazo nous donne un tableau de la zone autour du marché, qu'il nomme le « dangereux voisinage du marché central », à l'époque :

« Autour des *asistencias*¹⁵⁶, qui sont en même temps des *chicherías* clandestines, une intense activité populaire se développe, parmi laquelle se mêle la présence de Tránsito et Alacrán¹⁵⁷. Une foule agitée avec son hétérogène promiscuité envahit les rues adjacentes au marché. Des paysans déconcertés, qui ont déjà vendu leur marchandise, sont soigneusement épiés par leurs possibles victimaires. De petits marchands de bibelots et d'aliments, des vendeurs à la criée de pommades et de médicaments miraculeux, des crapules, des vagabonds, des prostituées, tous ces résidus que la société indigne refuse et qui convergent dans ce secteur confus, d'une force centripète¹⁵⁸. »

Le combat des autorités municipales et des médecins hygiénistes contre la *chicha* semblait, pour l'heure, perdu.

La *chicha* et le crime

La relation entre le crime et la *chicha* commence à se dessiner, comme nous l'avons

¹⁵⁵ Ó.I. Calvo et M. Saade, *La ciudad en cuarentena*, op. cit., p. 132.

¹⁵⁶ Des sortes de pensions très rudimentaires.

¹⁵⁷ Tránsito et Alacrán sont les protagonistes du roman.

¹⁵⁸ Texte original : « En torno a las "asistencias", que son al propio tiempo *chicherías* clandestinas, se desarrolla una intensa actividad popular, en cuyo ambiente se diluyó la presencia de Tránsito y el Alacrán. Una agitada muchedumbre invade las calles adyacentes al Mercado, con su heterogénea promiscuidad. Campesinos desconcertados que han vendido sus productos y son cuidadosamente espiados por sus posibles victimarios. Pequeños negociantes de *chucherías* y comestibles. Pregoneros de pomas y medicamentos milagrosos. Rufianes, cargueros, vagos, prostitutas, todos los residuos que la indigna sociedad rechaza de su seno y que convergen en aquel sector confuso, con fuerza centripeta ». José Antonio Osorio Lizarazo, *El día del odio*, Bogotá, Carlos Valencia Editores, 1979, p. 98.

vu, à partir de la fin de l'époque coloniale, lorsque l'ivresse des Indiens et des métisses suscite les plus grandes inquiétudes quant à la recherche d'un ordre social et moral de la ville. Durant le XIX^e siècle, même si la boisson jaunâtre est tolérée, son abus, et donc l'ivresse, représentent une source d'inquiétude. « L'ivresse ne peut amener qu'à la ruine d'un État quand elle devient généralisée – écrit le médecin Merizalde en 1828 –, car elle détruit l'amour pour le travail, la vertu, l'humanité, la tempérance et l'instinct moral, biens sans lesquels la société ne peut guère se conserver¹⁵⁹ ».

Néanmoins, à partir de la fin du XIX^e siècle, et plus précisément des années 1880, quand la croissance de la population bogotanaise explose et que la criminalité est au cœur des préoccupations de l'élite socio-politique de la ville, le lien entre le crime et la *chicha* se fait quasi instantanément. La *chicha* comme le crime représentaient de graves problèmes à gérer au sein de la politique de modernisation.

En outre, le passage du XIX^e au XX^e siècle coïncide avec la découverte médicale du *chichismo*, la traduction et la diffusion de la part du gouvernement colombien du livret *L'Anti-alcoolisme en histoires vraies*, de Galtier-Boissière, dans lequel, entre autres conséquences de l'alcoolisme, le médecin français signale la criminalité¹⁶⁰, ainsi que la traduction en espagnol des œuvres de Cesare Lombroso (1902), médecin et père de l'anthropologie criminelle, pour qui l'alcoolisme représente aussi un facteur de premier plan vers la criminalité¹⁶¹ ; œuvres qui n'ont probablement pas beaucoup tardé pour arriver dans cette partie du continent. En tout cas, ce qui est certain, c'est que les travaux de Lombroso, ainsi que ceux de son disciple Enrico Ferri, ont fait irruption dans la vie intellectuelle et politique de la Colombie dans les années 1920 et 1930, lorsque la préoccupation pour la « dégénération de la race » s'est glissée au cœur du débat de l'époque¹⁶². Par ailleurs, comme le signale James Henderson, les idées sur l'infériorité des

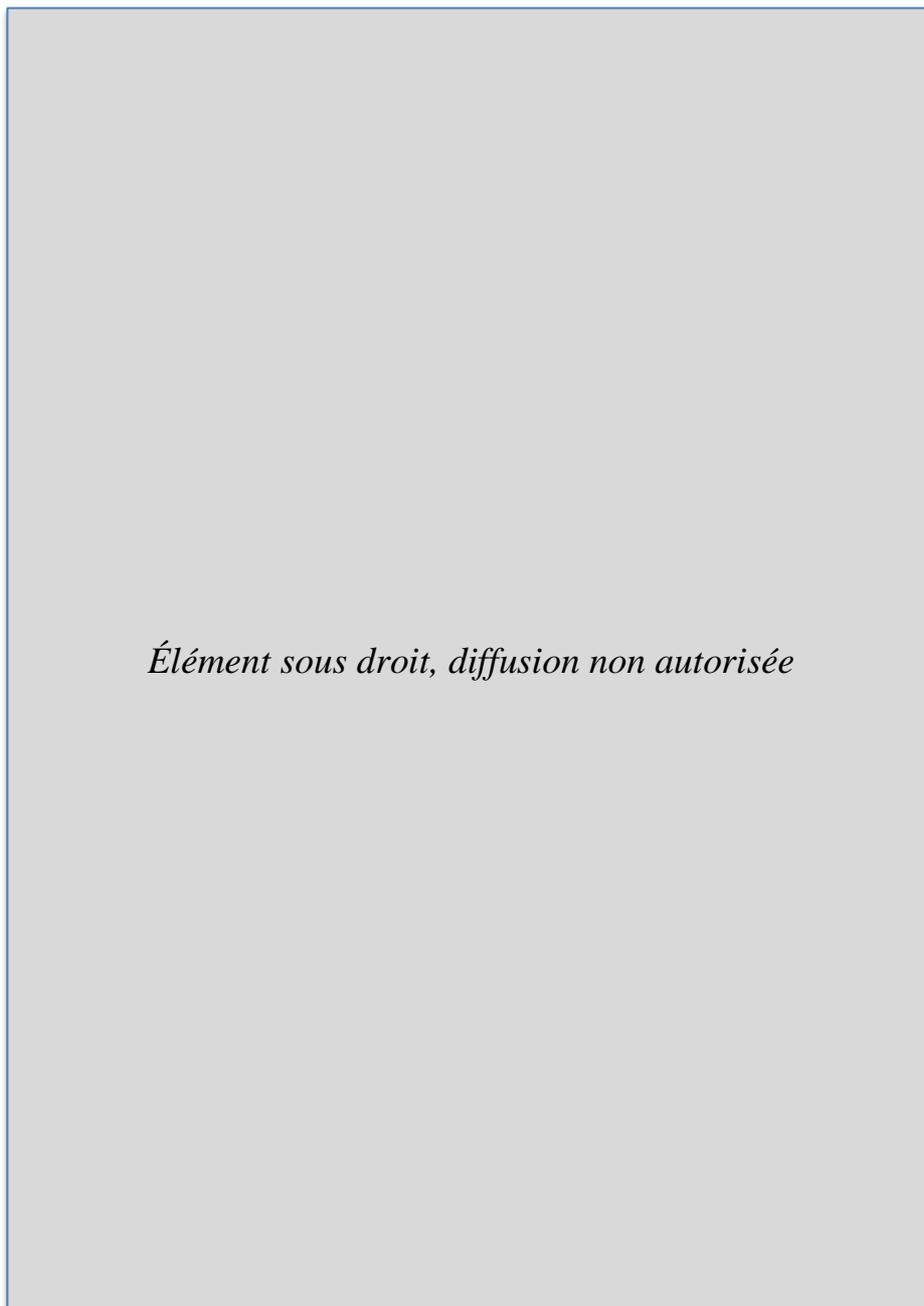
¹⁵⁹ Texte original : « *La embriaguez debe acarrear la ruina de un estado cuando ella se hace jeneral, porque destruye el amor del trabajo, la virtud, la humanidad, templanza, y el instinto moral, prendas sin las cuales no puede conservarse la sociedad* ». José Félix Merizalde, *Epitome de los elementos de higiene, ó de la influencia de las cosas físicas i morales sobre el hombre, i de los medios de conservar la salud*, op. cit., cité dans Ó.I. Calvo et M. Saade, *La ciudad en cuarentena*, op. cit., p. 30.

¹⁶⁰ L'auteur français écrivait : « L'alcool est le pouvoyeur des prisons. "Il est exceptionnel qu'un voleur ou un assassin ne soit pas un alcoolique" ».

¹⁶¹ Cesare Lombroso, *El delito: Sus causas y remedios*, Madrid, Librería general de Victoriano Suárez, 1902. Dans ce livre, tout le chapitre VII est consacré au problème de l'alcoolisme.

¹⁶² Voir entre autres Carlos Páramo Bonilla, « Decadencia y redención. Recismo, fascismo y los orígenes de la antropología colombiana », *Antípoda*, décembre 2010, n° 11, p. 67-99 ; Álvaro Villegas Vélez, « Raza y nación en el pensamiento de Luis López de Mesa: Colombia, 1920-1940 », *Estudios Políticos*, juin 2005, n° 26, p. 209-232.

peuples non caucasiens et sur la déchéance morale de ces populations, qui arrivent en Colombie à cette époque-ci, ne font qu'exacerber les représentations négatives sur les classes pauvres de prédominance métisse¹⁶³. Le lien entre la misère, le vice et le crime se place à l'époque sur le plan d'une perspective de la « dégénération » raciale et/ou morale¹⁶⁴.



Élément sous droit, diffusion non autorisée

Carte 7 : Plan de Bogotá (sauf Chapinero) en 1900
Source : Modifié à partir de : A. Escovar et al. , *Atlas histórico de Bogotá, 1538-1910, op. cit.*

¹⁶³ James Henderson, *La modernización en Colombia: los años de Laureano Gómez, 1889-1965*, Medellín, Ed. Universidad de Antioquia, 2006, p. 122.

¹⁶⁴ Francisco de Veyga, *Degeneración y degenerados. Miseria, vicio y delito*, Buenos Aires, El Ateneo, 1938.

Juste après la fin de la *Guerra de los Mil Días*, ainsi qu'il est dit dans *Historia de Bogotá*, l'insécurité faisait partie des préoccupations de la ville. Outre la délinquance, qui semblait s'accroître rapidement, l'usage d'armes en état d'ivresse et même la résolution par les armes de tout type de problème ne cessaient d'inquiéter. « Il est devenu habituel de résoudre toutes les questions par les balles, faisant fi de l'autorité qui, normalement, est là pour protéger et secourir les citoyens », déclarait *El Correo Nacional* le 5 avril 1905¹⁶⁵.

Cependant, comme Marta Saade et Oscar Calvo l'ont déjà montré, c'est l'assassinat du général libéral Rafael Uribe Uribe, député colombien, le 15 octobre 1914, dans le centre de Bogotá, qui a marqué une étape importante dans l'association entre *chicha* et crime¹⁶⁶. En fait, selon les investigations concernant l'affaire, les deux assassins du général, deux artisans – un menuisier et un forgeron –, avaient préparé l'homicide dans des *chicherías*, notamment la *chichería* de Puerto Colombia, où une cellule d'artisans fonctionnait¹⁶⁷. Le crime semble ici émerger des bas-fonds où les « classes laborieuses » et les « classes dangereuses » se confondent.

Dans son livre *La derrota de un vicio*, Jorge Bejarano, médecin hygiéniste, fondateur du ministère de la Santé et l'un des principaux détracteurs de la *chicha*, reprend, pour argumenter sur « le lien indiscutable » entre le vice de la *chicha* et la criminalité, un article de 1935 rédigé par le directeur du Bureau central de Médecine légale, le médecin Guillermo Uribe Cualla. Dans cet article, le responsable d'une des institutions qui ont « le plus mesuré le pouls de la criminalité, née de la *chicha* », s'exprime de la manière suivante :

« Or, en diverses occasions, toujours depuis ma Chaire de Médecine Légale, j'ai déjà parlé clairement de la *chicha* comme d'un facteur fondamental dans l'augmentation de la criminalité parmi notre peuple, car mon expérience de médecin légiste me l'a démontré d'une manière catégorique et définitive. Celui qui étudie les antécédents des grandes tragédies dans les quartiers sous-urbains, appelés Las Cruces, Paseo Bolívar, Ricaurte, La Perseverancia, Las Aguas, etc., trouvera toujours la présence d'une taverne où la *chicha* se consomme en d'énormes quantités, comme un lieu privilégié pour faire éclater des réactions antisociales, ayant pour prétextes la jalousie, les injures, les petites dettes, les

¹⁶⁵ Texte original : « *Se ha hecho costumbre resolver todas las cuestiones a balazos, prescindiendo de la autoridad, que es la llamada a dar protección y amparo a todos los ciudadanos* ». Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá*, op. cit., p. 70.

¹⁶⁶ Ó.I. Calvo et M. Saade, *La ciudad en cuarentena*, op. cit., p. 102.

¹⁶⁷ Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá*, op. cit., p. 70.

vengeances. De plus, il trouvera des protagonistes en état d'ivresse aiguë, dont la manifestation à travers l'agressivité et le scandale est la plus courante. Étudiant les victimes et les victimaires, dans les deux cas il est possible de rencontrer des traces de *chicha*. Si les études se font à la morgue, pendant l'autopsie du défunt, il est possible de démontrer comment l'estomac est dilaté, et, au moment de l'ouvrir, on perçoit l'odeur caractéristique des fermentations de la *chicha*, similaire à celle de la putréfaction cadavérique (ce n'est pas pour rien qu'on a insisté sur le fait qu'une des ptomaines [de la *chicha*] est tout à fait similaire à la cadavérique). Et, si l'on interroge l'agresseur, comme il est possible de le constater dans les enquêtes réalisées par les fonctionnaires de justice, il est possible de s'apercevoir que c'est souvent un motif futile qui a occasionné une blessure grave ou même un meurtre, qu'il existe un souvenir fragmenté des faits, parfois de l'amnésie, et l'esprit sanguinaire réveillé par l'excitation de son système nerveux se révèle être omniprésent ¹⁶⁸. »

Les liens entre les classes pauvres, le crime et la *chicha* deviennent donc incontestables. La *chicha* représente le côté populaire et indésirable d'une ville qui, pour les élites du moment, doit se diriger vers la modernisation. Dans maints cas de vols, d'homicides, de bagarres, d'altercations, la *chicha* est apparemment présente. Omniprésente en ce qui concerne le crime, elle semble même l'engendrer. C'est ainsi qu'elle constitue une tradition dangereuse chez les classes déjà perçues comme dangereuses.

« Cafuches » : *aguardiente*¹⁶⁹ et contrebande

Vers la fin des années 1920, la contrebande d'*aguardiente* fabriqué artisanalement aux

¹⁶⁸ Texte original : « *Ahora bien : ya en mis distintas actividades, siempre desde la cátedra de Medicina Legal, he hablado claramente de la chicha como factor importantísimo para el aumento de la criminalidad en nuestro pueblo, puesto que mi experiencia de médico legista me lo ha demostrado de un modo rotundo y definitivo. Quien estudie los antecedentes de las grandes tragedias de los barrios suburbanos, llámense Las Cruces, Paseo Bolívar, Barrio Ricaurte, La Perseverancia, Las Aguas, etc., encontrará que siempre figura la taberna donde se consume la chicha en enormes cantidades como el preferido establecimiento para que estallen las reacciones antisociales, viniendo como pretexto los celos, las injurias, las pequeñas deudas, las venganzas, y en que los protagonistas se han mantenido en embriaguez aguda, donde precisamente la forma agresiva y escandalosa es la común y corriente. Y estudiense víctimas y victimarios ; en ambos se puede comprobar las huellas de la chicha. Si es en el anfiteatro, a la autopsia des occiso se demuestra cómo el estómago se presenta dilatado, y al abrirlo se percibe el olor característico de las fermentaciones de la chicha, tan parecido al de la putrefacción cadavérica (por algo se ha sostenido que una de sus ptomanas es muy semejante a la cadaverina). Y si se interroga al agresor, cómo se aprecia muy bien en las indagatorias tomadas por los funcionarios judiciales que fue un fútil motivo el que ocasionó una herida grave o una muerte, el recuerdo fragmentario de los hechos, la amnesia muchas veces, y en todas partes se revela el instinto sanguinario, despertado por excitación especialísima de su sistema nervioso* ». J. Bejarano, *La derrota de un vicio. Origen e historia de la chicha*, op. cit., p. 77-78.

¹⁶⁹ Eau-de-vie à base de canne à sucre.

pieds des montagnes de Monserrate et de Guadalupe, à Bogotá, est devenue une affaire très organisée, grâce à l'encadrement que, sur ce commerce, a réalisé « Papá Fidel ». Fidel Baquero, de son vrai nom, a été considéré comme le *Capo* du plus grand empire de la contrebande en Colombie jusqu'à sa mort en 1946¹⁷⁰.

Pour mériter ce titre, « Papá Fidel » avait réussi à réunir à peu près trois cents « *cafuches* » – distillateurs d'*aguardiente* clandestin –, et à devenir ensuite leur leader suprême. Connaissant parfaitement le travail des agents de contrôle des impôts pour avoir exercé ce métier, ce *Capo* a rapidement appris à déjouer les poursuites, tant des agents de contrôle que de la police. Il avait également fondé une organisation de contrebande armée avec un solide réseau de distribution et d'espionnage.

L'importance que l'organisation de « Papá Fidel » avait prise durant les années 1930 l'a amené à plusieurs confrontations armées avec la police, mais aussi avec d'autres groupes de « *cafuches* » souhaitant prendre le contrôle de l'affaire. Ainsi, en 1938, Fidel Baquero lui-même a tué, dans une taverne située aux alentours du marché central, le bras droit de son pire ennemi.

Dans les années 1940, déjà, « Papá Fidel » se tourne vers les affaires licites comme l'achat d'épiceries dans le centre de la ville, près du marché central, ainsi que la création d'une compagnie de transport de marchandises. Les produits qu'il ramenait d'autres villes du pays, en particulier Villavicencio, sa ville natale, allaient finalement être vendus au marché de *La Concepción*.

Bien que ne disposant pas de données suffisantes pour approfondir sur ce sujet, car il s'agit d'une découverte tardive au cours de l'élaboration de cette thèse, je me permets cependant de le mentionner car cela me paraît être un propos d'importance au sein de cette recherche.

C'est le terme « *cafuches* » qui tout d'abord m'a interpellée, alors que je parcourais mes notes de lecture sur *Histoire de Bogotá*¹⁷¹. Je n'avais pas fait attention à ce mot auparavant, mais il me fit tout à coup penser à la *cafucha*, nom de la marijuana de plus mauvaise qualité vendue à *La Ele* et à Bogotá. Je ne pourrais pas affirmer, bien

¹⁷⁰ Toutes les informations à propos des « *cafuches* » et de « Papá Fidel » qui se trouvent dans cette section sont issues du travail suivant : Natalia Herrera Durán, *Papá Fidel, el semi Dios de ruana: Vida y leyenda del mayor contrabandista de licor artesanal de Bogotá (1926-1946)*, Mémoire de Licence en Journalisme, Pontificia Universidad Javeriana, Bogotá, 2010.

¹⁷¹Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá, op. cit.*, p. 72.

évidemment, qu'il existe une relation entre l'un et l'autre termes, mais ce qui est certain c'est que tous deux, très proches, faisant référence dans d'autres contextes à un pécarí, mettent sur le même plan deux cas de substances illicites vendues dans le centre de Bogotá, à deux époques différentes, mais pas tout à fait sans lien cependant dans le temps.

En outre, j'ai trouvé intéressant de faire une allusion à cette histoire parce qu'elle permet, comme dans le cas de la *chicha*, d'établir un lien avec les bas-fonds. Car cette mafia de la contrebande bogotanaise et la structure du crime organisé se localisaient dans le centre de la ville et dans les « quartiers ouvriers » aux pieds des montagnes, côtoyant ainsi le milieu des *chicherías* et des personnes les plus pauvres de la cité.

Enfin, le sujet de la contrebande ne se trouve pas très éloigné de notre propos principal. En analysant l'essor de l'économie de la drogue et l'importance d'autres types d'économies illégales dans le contexte colombien des années 1980, Daniel Pécaut écrit : « La Colombie possède en plus une solide tradition de contrebande qui touche tous les secteurs de production », « tradition – ajoute l'auteur – qui a évidemment été un atout pour l'impulsion de l'économie de la drogue¹⁷² ».

Conclusion

Pour comprendre le phénomène des *ollas* dans le centre de Bogotá, il est nécessaire d'inclure ces espaces dans une perspective historique. Une perspective qui englobe non seulement l'apparition du *Cartucho*, en tant que première *olla* de la ville, mais qui, au-delà de cette histoire relativement récente, peut s'aventurer, comme j'ai essayé de le faire ici, à considérer les événements historiques qui se trouvent en arrière-plan.

Dans le cas de Bogotá, dès avant la présence des *ollas* dans le centre-ville, un regard négatif était déjà porté par les autorités de la ville et de l'élite politique et intellectuelle sur les espaces qu'elles allaient plus tard occuper, à la fin du XX^e siècle. Les multiples guerres civiles qui se sont déroulées tout au long du XIX^e siècle avaient entraîné une surexposition de la misère. Le manque, ou l'obsolescence, d'équipement urbain pour accueillir les nombreux migrants qui gagnaient Bogotá a poussé la population à s'entasser et conduit au développement de logements extrêmement précaires.

¹⁷²Daniel Pécaut, « Réflexions sur la violence en Colombie » dans F. Héritier (ed.), *De la violence I, Séminaire de Françoise Héritier*, Paris, O. Jacob, 2005, p. 253.

Le concept de *lumpenproletariat* – « prolétariat en haillons » ou, traduit souvent en français par « sous-prolétariat » – forgé par Marx dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, puis utilisé par Marx et Engels dans *La social-démocratie allemande* pour faire référence à « cette lie d'individus déchus de toutes les classes qui a son quartier général dans les grandes villes¹⁷³ », est certainement un concept pertinent pour parler de la population des bas-fonds bogotanis, cette population qui vivait dans les *arrabales* et se rendait dans les *chicherías*. Une population composée de vagabonds, de soldats licenciés, de chômeurs, de pauvres incapables de travailler, de bandits, de mendiants... Une population flottante, déclassée¹⁷⁴.

Bogotá a connu de nombreux changements durant le XIX^e siècle, mais surtout vers la fin et pendant les premières décennies du XX^e siècle. Le désir de plongée dans la modernisation a conduit à un développement de l'industrie, à une extension rapide de la ville, à un développement des transports publics, à la prise en compte des principes des médecins et des ingénieurs hygiénistes, ainsi qu'à une sectorisation de la ville entre le nord en général pour les familles aisées, le sud pour les familles ouvrières, et une grande partie du centre-ville transformée afin d'accueillir principalement la population arrivante, issue des migrations.

Dans la trame des événements que j'ai présentés ici, diverses expériences de violence apparaissent ; expériences qui, comme on l'a vu, ont trouvé une place centrale dans le discours développé sur les « bas-fonds », c'est-à-dire les *arrabales*, les « quartiers ouvriers », les *chicherías*. Les conflits politiques et armés représentés par les guerres civiles du XIX^e siècle, les rixes qui entouraient les *chicherías*, les vols, les homicides, ainsi que l'usage d'armes qui semblait « généralisé » au début du XX^e siècle, sont les exemples les plus marquants de ces expériences. Comme nous l'avons vu, en ce qui concerne les conséquences sociales des guerres, il semble que, d'après le gouvernement de l'époque et

¹⁷³ Friedrich Engels et Karl Marx, *La social-démocratie allemande [1871]*, Québec, Les classiques des sciences sociales, 2002, p. 25.

¹⁷⁴ Dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte [1851]*, Karl Marx affirme que Napoleon III n'aurait pas pu arriver au pouvoir sans que le *lumpenproletariat* parisien ne soit pas organisé dans de sections secrètes : « A côté de « roués » ruinés, aux moyens d'existence douteux et d'origine également douteuse, d'aventuriers et de déchets corrompus de la bourgeoisie, on y trouvait des vagabonds, des soldats licenciés, des forçats sortis du bagne, des galériens en rupture de ban, des filous, des charlatans, des lazzaroni, des pickpockets, des escamoteurs, des joueurs, des souteneurs, des tenanciers de maisons publiques, des portefaix, des écrivassiers, des joueurs d'orgue, des chiffonniers, des rémouleurs, des rétameurs, des mendiants, bref, toute cette masse confuse, décomposée, flottante, que les Français appellent la bohème. C'est avec ces éléments qui lui étaient proches que Bonaparte constitua le corps de la société du 10 Décembre. » Karl Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte [1851]*, Québec, Les classiques des sciences sociales, 2008, p. 65.

les chroniqueurs, une « violence » de caractère plus politique, comme c'est le cas des guerres, alterne avec des « violences » plus quotidiennes comme celles qui sont le fruit de la délinquance et de la criminalité en général. Les guerres entraînaient la misère et la misère semblait entraîner le crime.

Des *disciplines* – dans le sens donné par Michel Foucault à ce terme¹⁷⁵ – apparaissent durant le XIX^e siècle à la Nouvelle Grenade, puis dans la République de Colombie, vis-à-vis de la misère et, bien entendu, de ce qu'elle représentait, des caractéristiques qui lui étaient associées. Caractéristiques qui par ailleurs étaient considérées comme des obstacles à la modernisation promue par les réformes libérales de l'époque.

Ainsi, dans les discours sur la pauvreté une séparation se réalise entre « bons » et « mauvais » pauvres. L'oisiveté volontaire est criminalisée¹⁷⁶. Dans les actions, des institutions sont conçues pour contrôler la pauvreté, c'est le cas de l'hospice, mais aussi des hôpitaux, où par le rétablissement des corps malades, les personnes pouvaient désormais travailler et « se rendre utiles ». Comme le signale M. Foucault, « au vieux principe « prélèvement-violence » qui régissait l'économie du pouvoir, les disciplines substituent le principe « douceur-production-profit ». Elles sont à prendre comme des techniques qui permettent d'ajuster, selon ce principe, la multiplicité des hommes et la multiplicité d'appareils de production¹⁷⁷ ». Cependant, dans le cas colombien, ces *disciplines* cherchant la douceur, la production et le profit, oscillaient avec des mesures de répression et de contrôle plus violent, telles que l'envoi à l'armée, le *concertaje* ou encore la peine de mort pour certains délits. Le passage vers une modernité libérale se faisait sous tension... en tout cas en ce qui concernait la gestion de la pauvreté.

En outre, sur les « insalubres » habitations des personnes les plus pauvres de la ville et les espaces « immoraux » que ces mêmes personnes fréquentaient, notamment les *chicherías*, des dispositifs de contrôle ont été mis en place. À la base de ces dispositifs se trouvait l'affirmation d'une moralisation de la propreté et la criminalisation de la pauvreté. Et c'est la *chicha*, cette boisson fermentée d'origine indigène qui avait réussi à pénétrer

¹⁷⁵ « La « discipline » ne peut s'identifier ni avec une institution ni avec un appareil ; elle est un type de pouvoir, une modalité pour l'exercer, comportant tout un ensemble d'instruments, de techniques, de procédés, de niveaux d'application, de cibles ; elle est une « physique » ou une « anatomie » du pouvoir, une technologie. » Michel Foucault, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, p. 251.

¹⁷⁶ R. Castel, *Les Métamorphoses de la question sociale*, op. cit., p. 303.

¹⁷⁷ M. Foucault ajoute : « par là il faut entendre non seulement « production » proprement dite, mais la production de savoir et d'aptitudes à l'école, la production de santé dans les hôpitaux, la production de force destructrice avec l'armée. ». M. Foucault, *Surveiller et punir*, op. cit., p. 255.

dans toute la vie urbaine de la capitale de la Colombie, qui a été la cible d'un acharnement. Ses qualifications de malsaine, d'insalubre et de populaire étaient autant de prétextes pour justifier la recherche de son éradication.

Justement, le combat contre la *chicha*, et bien entendu contre les *chicherías*, a manifestement participé à la formation de représentations des bas-fonds bogotanis. Les trois traits que Dominique Kalifa a signalés comme constituant les bas-fonds se trouvent désormais totalement réunis : la misère, le vice et le crime¹⁷⁸. Certes, dans le terme vice, il serait possible d'inclure toute une panoplie de « mauvais comportements » qui ont aussi fait écho à la période étudiée ici, comme l'oisiveté, la fainéantise ou la débauche, pour donner quelques exemples. Cependant, c'est principalement la *chicha*, et plus généralement l'alcoolisme (hormis la bière), qui a symbolisé à Bogotá cette idée du « vice » pendant la fin du XIX^e siècle et la première moitié du siècle suivant.

Or le vice, ainsi que la misère et le crime, et les autres critères comme la saleté, la débauche, la gueuserie, ne représentent pas seulement des caractéristiques des bas-fonds, ils sont de même associés aux *ollas* aujourd'hui. Les images qui évoquaient les quartiers ouvriers et l'entourage du marché central, avec son grand nombre de *chicherías*, il y a plus d'un siècle, sont donc des images auxquelles le terme *ollas* renvoie de nos jours : la prostitution, la détresse, la pauvreté, la misère, l'insalubrité, les drogues et l'alcool, ainsi que les personnes alcooliques, les délinquants, les tavernes...

Cependant, au-delà des représentations sociales et de divers dispositifs de normalisation qui ont été engagés à Bogotá pour faire face aux problèmes qui représentaient les bas-fonds, au-delà d'une « géopolitique imaginaire » - pour reprendre les termes de Foucault¹⁷⁹ - de contrôle social envers les classes les plus défavorisées, dans les bas-fonds - et aujourd'hui dans les *ollas* - et par les personnes qui y habitaient ou les fréquentaient, une autre « géographie » était possible : celle de la ville vécue... celle du « grondement de la bataille »¹⁸⁰.

¹⁷⁸D. Kalifa, *Les bas-fonds : histoire d'un imaginaire*, op. cit., p. 11.

¹⁷⁹M. Foucault, *Surveiller et punir*, op. cit., p. 359.

¹⁸⁰*Ibid.*, p. 360.

Chapitre 2

La Violencia, la ville et sa modernité : des « bas-fonds » aux ollas

Les chercheurs colombiens dont j'ai pu lire les ouvrages et qui, d'une manière ou d'une autre, ont travaillé le sujet des *ollas* bogotanaïses ou y ont fait référence pour parler notamment de la problématique des sans-abri, situent généralement le surgissement des *ollas* à la fin des années 1940, et plus précisément en 1948, année d'un important événement historique connu sous le nom de *Bogotazo* et qui a secoué l'histoire de la ville et du pays¹ : l'assassinat d'un leader politique populaire. Cet assassinat, marqueur d'une fragmentation politique du pays, suscitera des émeutes dans les villes et deviendra une sorte de prétexte à la recrudescence d'une guerre civile, *La Violencia*. Par ailleurs, en ce qui concerne la problématique des sans-abri, il est courant de remonter plus loin dans la chronologie, aux débuts même de la création de la ville, après la conquête et la colonisation par les Espagnols².

En effet, les phénomènes des sans-abri et des *ollas* sont liés. Les personnes qui fréquentent de nos jours ces espaces de la ville sont des personnes qui consomment des « drogues dures » et n'ont pas de domicile fixe, ou qui vivent dans des situations de précarité extrême. Or le fait de séparer les deux histoires ou de ne les lier qu'à partir du milieu du XX^e siècle, comme cela se fait généralement, me semble une erreur.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les secteurs de la ville

¹ Voir, par exemple, Ricardo Londoño, Ricardo, *Historias barriales : Santa Inés o El Cartucho. El Cartucho está en todas partes, op. cit.* ; I. Morris, *En un lugar llamado El Cartucho, op. cit.* ; Carlos Suárez García, *O Estado e o abjeto. Discursos, dispositivos e políticas públicas para remoção de moradores de rua em Bogotá (Colômbia)*, Mémoire de Master en Anthropologie, Universidade Federal Fluminense, Niterói, Rio de Janeiro, 2012.

² Voir, par exemple, Javier Omar Ruíz, José Manuel Hernández et Luis Antonio Bolaños, *Gamines, instituciones y cultura de la calle*, Bogotá, Corporación Extramuros/ Ciudad y cultura, 1998 ; Á. Robledo et P. Rodríguez, *Emergencia del sujeto excluido, op. cit.*

actuellement occupés par les *ollas* auxquelles nous nous attachons au sein de cette recherche étaient déjà considérés comme des bas-fonds au XIX^e siècle. Cela n'est pas seulement dû à la présence de plus en plus importante de personnes vivant dans une pauvreté extrême, mais aussi à la séparation qui a eu lieu en Colombie à partir de la fin du XVIII^e siècle entre les « bons » et les « mauvais » pauvres et la criminalisation d'une partie considérable des classes défavorisées. D'autres éléments que nous avons vus ont également participé à l'avènement des bas-fonds bogotanis, comme par exemple diverses mesures d'aménagement de la ville, la politisation du savoir médical hygiéniste et la criminalisation des boissons traditionnelles consommées par les classes populaires, notamment la *chicha*.

Ainsi, l'histoire d'une pauvreté qualifiée de « mauvaise », de ses vices et de ses crimes, rejoint l'histoire des bas-fonds. Et comme nous allons le voir dans ce chapitre, ces éléments – bien entendu en fonction des caractéristiques historiques du moment – sont déjà présents à Bogotá durant les décennies du XX^e siècle qui précèdent la naissance des *ollas*. Ils vont permettre une actualisation de la configuration des bas-fonds, dans des espaces urbains ultérieurement connus comme *ollas*.

L'histoire des *ollas* ne commence donc pas en 1948. Elle s'inscrit dans la continuité des représentations sociales déjà existantes concernant la pauvreté. Les événements de 1948, comme je vais l'expliquer dans les pages qui suivent, ne constituant qu'un catalyseur de ces représentations.

À la lumière de ce qui vient d'être exposé, il est possible de s'interroger sur plusieurs éléments de l'histoire qui a été racontée à propos des *ollas* bogotaises. Dans plusieurs ouvrages ou articles qui concernent les *ollas*, il est spécifié que les émeutes qui ont eu lieu à Bogotá le jour du *Bogotazo* ont poussé les classes aisées de la capitale à quitter le centre, et notamment le quartier de *Santa Inés*, où se trouvait le marché de *La Concepción*, pour aller vers le nord de la ville, dans de nouveaux quartiers exclusifs et plus paisibles. L'abandon du centre par ces familles aurait provoqué l'occupation des maisons par une population pauvre. Voici une citation qui témoigne de ce qui a été raconté à propos des *ollas* :

« À partir de la révolte populaire qui s'est déroulée dans le centre historique de la capitale, connue sous l'appellation de "Bogotazo", les élites ont décidé de fuir le quartier de Santa Inés pour s'installer dans le nord tranquille de la ville, délaissant ainsi leurs maisons

totalément inhabitées. La population pauvre, qui arriva dans la ville afin de faire des affaires ou de fuir des contextes violents, n’a pas tardé à occuper les immeubles abandonnés, de telle sorte que, progressivement, les maisons se sont transformées pour devenir des auberges ou, comme on dirait à Rio de Janeiro, elles se sont transformées en *cortiços* et *cabeças de porco* [*inquilinos*]. En même temps que ces occupations se produisaient, les grandes maisons ont été utilisées comme lieux d’achat et de stockage de bouteilles en verre et de fer usagé à recycler, et elles ont été habitées par de nombreuses personnes vivant de la collecte de matériaux recyclables et par des sans-abri. Les activités illégales n’ont pas tardé à affleurer, de telle manière que l’ancien et élégant quartier de *Santa Inés* s’est transformé, au fur et à mesure d’un processus de dégradation architecturale et sociale de quelques décennies, en ce que les habitants de Bogotá ont appelé le *Cartucho*³. »

Il est vrai que d’autres auteurs intègrent à cette histoire divers travaux d’aménagement de la ville, comme la construction d’avenues traversant le centre de Bogotá, qui auraient favorisé l’isolement de secteurs comme le *Cartucho*. Cependant, ces explications, qui en restent au stade causaliste, cachent un certain nombre d’autres éléments liés à l’histoire des *ollas*, et notamment la place de Bogotá au sein de la formation des métropoles latino-américaines.

Le *Bogotazo*, par l’impact indéniable qu’il a eu sur l’histoire du pays et de sa capitale, a certainement eu également une incidence dans l’histoire des *ollas*, et c’est pourquoi je prendrai le temps de raconter cet événement et d’expliquer ses répercussions. Néanmoins, les enjeux du *Bogotazo*, en ce qui concerne la postérieure constitution des *ollas*, ne se situent pas simplement dans une perspective de rupture, comme certains chercheurs colombiens l’ont insinué, mais il s’agit, comme nous allons le voir, d’un élément qui va révéler une continuité entre les représentations et la manière de désigner la réalité des classes populaires et les actions politiques vis-à-vis de ces mêmes classes.

³ Les italiques sont de moi. Citation originale : « *A partir da revolta popular que atingiu o centro histórico da capital, chamada de “Bogotazo”, as elites decidiram fugir do bairro Santa Inês para o tranqüilo norte, deixando, assim, suas mansões inteiramente desabitadas. A população pobre, que vinha à cidade fazer negócios ou fugir de outros contextos tidos como violentos, não se furtaram em ocupar os prédios abandonados, de modo que, gradativamente, as mansões foram se transformando em albergues ou, como diriam os cariocas, foram se tornando em cortiços e cabeças de porco. Ao passo em que se desencadeavam as ocupações, as grandes casas passaram a ser utilizadas como locais de reciclagem de garrafas de vidro e ferro-velho, e a serem habitadas por inúmeros catadores de papel e moradores da rua. As atividades ilegais, por sua vez, não tardaram a florescer, de tal modo que o antigo e elegante bairro Santa Inês transformou-se, após décadas de um processo de degradação arquitetônica e social, naquilo que se convencionou chamar, entre os moradores de Bogotá, de El Cartucho* ». C. Suárez García, *O Estado e o abjeto. Discursos, dispositivos e políticas públicas para remoção de moradores de rua em Bogotá (Colômbia)*, op. cit., p. 27.

Je me propose donc, dans ce chapitre, d'analyser plusieurs éléments concomitants, s'avérant essentiels pour comprendre le passage des bas-fonds aux *ollas*. La compréhension de ce passage nous permet non seulement de restituer les *ollas* comme des espaces ayant une histoire avec des particularités locales, mais aussi d'en élargir le cadre et de trouver des similarités avec des réalités sociales plus vastes : je pense à l'univers des bas-fonds, mais surtout aux problématiques comme le développement des villes au XX^e siècle ou l'ancrage d'une économie des drogues et leur consommation dans des quartiers défavorisés.

Je vais utiliser ici des données historiques issues principalement de sources écrites, tant primaires que secondaires.

La « barbarisation » des classes populaires

La construction, dans les années 1930, des premiers quartiers ouvriers à partir des préceptes de l'hygiénisme constitue un premier pas vers la distinction entre le crime et le monde ouvrier vivant dans la misère. La dimension du travail, incluant le chômage, ainsi qu'une amélioration progressive dans les conditions de vie de la population urbaine, permettra la reconnaissance d'une pauvreté différenciée⁴. Ces changements représentent pour Dominique Kalifa des innovations qui vont permettre la graduelle résorption des bas-fonds⁵.

En ce sens, Christian Topalov mentionne – en parlant de l'invention de la catégorie de chômeurs à la fin du XIX^e siècle en Europe – l'importance, à l'époque, d'une classification de la pauvreté pour les actions à venir sur ces populations. « Chaque classe de pauvres que l'analyse va peu à peu distinguer sera en effet justiciable de mesures spécifiques, mises en œuvre dans un cadre administratif et juridique adapté au « problème » à traiter »⁶.

Or, si ces changements vont commencer à avoir lieu dans les plus importantes villes colombiennes, permettant graduellement la dissociation entre une seule « masse » de pauvres et la criminalité, une fragmentation de la scène politique dans ces mêmes années et notamment à partir des années 1940, va atténuer cette transformation. Aux représentations

⁴ Bronislaw Geremek situe ces changements, dans le cas de l'Europe, au cours du XIX^e siècle. B. Geremek, *La potence ou la pitié. L'Europe et les pauvres du moyen âge à nos jours*, op. cit., p. 296.

⁵ D. Kalifa, *Les bas-fonds : histoire d'un imaginaire*, op. cit., p. 276-277.

⁶ Christian Topalov, *Naissance du chômeur, 1880-1910*, Paris, A. Michel, 1994, p. 16.

des bas-fonds s'ajoutera donc un clivage politique. Clivage qui donnera pour quelques années une dimension nouvelle aux liens entre la misère, le vice et le crime. Or, à cause des émeutes qui ont lieu le jour du *Bogotazo*, la pauvreté ne reste pas seulement criminalisée, elle sera conçue comme « barbare » de la part de l'élite socio-politique. Ajoutons également qu'à cette « barbarisation » des classes populaires, une période de guerre civile va se joindre. Une guerre qui va complexifier les rapports entre les classes dirigeantes et le peuple, qui va immerger le pays dans une période de violence généralisée et qui va être déterminante dans le développement urbain du pays.

Une scène politique fragmentée

Deux grandes forces politiques ont divisé la Colombie à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle : le Parti libéral et le Parti conservateur. À la fin des années 1920 et au début des années 1930, au moment de la dépression mondiale, un grand changement politique intervient en Colombie : vainqueurs des élections présidentielles de 1930 à la suite d'une division du parti conservateur⁷, les libéraux récupèrent le pouvoir après plus de quarante ans de prédominance conservatrice. Une forte polarisation s'affirme dans le pays, en particulier dans certains secteurs ruraux, entraînant des confrontations violentes entre partisans des deux partis⁸. La scène politique se divise, et cette fragmentation se ressent au plus profond du tissu social. Le peuple est également partagé.

Bien que de fortes confrontations entre les partisans des deux partis politiques apparaissent dès les années 1930, c'est surtout à partir des élections présidentielles de 1946 que la bipolarisation se radicalise. Au cours de ces élections, les libéraux perdent le pouvoir en raison d'une division interne au parti, comme cela était arrivé quelques années auparavant aux conservateurs.

Après avoir remporté la présidence en 1946, le représentant conservateur Mariano Ospina Pérez fait appel à un gouvernement d'Union nationale⁹, ce qui implique une répartition des postes ministériels entre les conservateurs et les libéraux, ainsi que, en arrière-plan, une coalition entre classes dominantes. Comme le signale Daniel Pécaut, « les masses populaires ont donc quelques raisons d'estimer que l'oligarchie, dans son avatar

⁷ D. Bushnell, *Colombia, una nación a pesar de sí misma. De los tiempos precolombinos a nuestros días*, op. cit., p. 249.

⁸ Orlando Fals-Borda, Eduardo Umaña et Germán Guzmán, *La violencia en Colombia*, Bogotá, Aguilar, Altea, Taurus, Alfaguara, 2010, vol.1, p. 38-41.

⁹ *Ibid.*, p. 41.

“ploutocratique”, est désormais bien installée au pouvoir¹⁰ ». Dès le lendemain de la prise de fonction du nouveau président, le pays fait face à de fortes tensions politiques et sociales. Entre le mois d’août 1946 et la fin de 1947, plus de cinq cents conflits collectifs ont lieu, parmi lesquels des grèves et des confrontations violentes entre libéraux et conservateurs¹¹.

L’Union nationale ne tient pas longtemps : les conservateurs, tant sur le plan local que national, ayant cherché à attribuer les postes publics à des membres de leur parti, un phénomène d’« épuration partisane », comme l’appelle D. Pécaut, a lieu, instaurant ainsi un climat de guerre à l’intérieur de l’État¹². Le clivage libéral/conservateur semble omniprésent.

Jorge Eliécer Gaitán, leader libéral, dénonce, dès le début de l’année 1947, la persécution politique du gouvernement d’Ospina et les abus commis par la « Popol », une police politique créée par le gouvernement. Il convoquera le peuple à se manifester et, avec une manifestation silencieuse d’environ cent mille personnes à la place principale de Bogotá, il affirmera son pouvoir politique.

Avocat et grand orateur, Gaitán n’était pas issu de la traditionnelle élite sociopolitique des deux partis, et revendiquait son appartenance au « peuple ». Avec un père libraire et une mère institutrice, il ne faisait pas partie des familles qui avaient toujours eu le pouvoir. Selon María Mercedes Andrade, « Gaitán n’opère pas seulement en tant que signifiant faisant référence à un peuple absent et qui s’actualise à travers lui, mais il crée ce peuple à travers l’“acte magique” de sa désignation¹³ ». Contrairement aux hommes politiques du moment, il parlait à ce peuple dans un langage populaire afin de s’en faire comprendre. Gaitán s’opposait à l’oligarchie et poussait le peuple à se mobiliser contre celle-ci.

Si, aux élections de 1946, Gaitán s’est présenté sans l’aval du Parti libéral, son mouvement a finalement tiré parti de la division partisane de 1947, son leader devenant alors le chef unique du Parti libéral, et ainsi le prochain candidat à la présidence de celui-

¹⁰ D. Pécaut, *L’ordre et la violence: évolution socio-politique de la Colombie entre 1930 et 1953*, op. cit., p. 300.

¹¹ O. Fals-Borda, E. Umaña et G. Guzmán, *La violencia en Colombia*, op. cit., p. 43 ; D. Pécaut, *L’ordre et la violence: évolution socio-politique de la Colombie entre 1930 et 1953*, op. cit., p. 301.

¹² D. Pécaut, *L’ordre et la violence: évolution socio-politique de la Colombie entre 1930 et 1953*, op. cit., p. 320.

¹³ Texte original : « *Gaitán no sólo opera como un signifiante que refiere al pueblo ausente y que se actualiza a través de él, sino que crea ese pueblo a través del “acto mágico” » de su nombramiento* ». María Mercedes Andrade, *La ciudad fragmentada: una lectura de las novelas del Bogotazo*, Cranston, Éditions Inti, 2002, p. 49.

ci. En effet, après avoir obtenu un important score lors des présidentielles de 1946, indépendamment du parti, les chefs libéraux ne pouvaient nier ni la force de son mouvement ni les grandes possibilités qu'il avait de devenir le prochain président. De plus, comme le signale David Bushnell, non seulement il était la figure la plus charismatique du parti, mais aussi la moins affectée par le discrédit de la perte du pouvoir et de l'échec de l'Union nationale¹⁴.

De toute évidence, Gaitán représentait un danger pour l'élite sociopolitique du pays : la menace de la « barbarie » du peuple – considérée presque comme ancestrale – aux portes du palais présidentiel, aux portes du pouvoir. Par ailleurs, les représentants de l'élite appelaient Gaitán « le nègre » en raison de la couleur cuivrée de sa peau, et, dans *El Siglo*, journal conservateur, des caricatures et des articles étaient régulièrement publiés afin de le discréditer. Les propos racistes et de classes étaient évidents, les *gaitanistas* étant symbolisés par des indigènes nus et armés ou des noirs sauvages¹⁵. Dans la caricature ci-dessous, par exemple, la « *tribu gaitanista* » tuait un homme blanc tout en piétinant d'autres restes humains.

Mais, au-delà du caractère symbolique des attaques contre le mouvement de Gaitán, cette caricature, qui a pour but de détruire l'image du nouveau leader unique des libéraux, exprime la crainte des conservateurs de perdre le pouvoir face à lui – et au rassemblement populaire qu'il avait démontré pouvoir mobiliser –, et la peur d'un retour vers le passé, comme le signale Herbert Braun, un passé « hanté par les racines indigènes et africaines¹⁶ » du pays.

Si le discrédit porté à l'image de Gaitán était à la base une stratégie politique, il mettait également en évidence le mépris dont faisait preuve l'élite colombienne à l'égard du peuple, et particulièrement des classes populaires, en grande partie urbaines, dont Gaitán se faisait le porte-parole. Selon José Antonio Osorio, biographe de Gaitán, « les journaux les plus importants, les directions [des partis] politiques, les personnes les plus sérieuses ont choisi, comme méthode de lutte, d'ignorer Gaitán, de nier les faits et les réalités, de défigurer le mouvement [*gaitanista*], de minimiser son importance et de le

¹⁴ D. Bushnell, *Colombia, una nación a pesar de sí misma. De los tiempos precolombinos a nuestros días*, op. cit., p. 276.

¹⁵ À propos du caractère symbolique de l'offensive conservatrice contre Gaitán, voir par exemple H. Braun, *Mataron a Gaitán*, op. cit., p. 249 ; Darío Acevedo, « La muerte simbólica de Jorge Eliécer Gaitán », *Domínios da Imagem*, novembre 2007, I, n° 1, p. 107.

¹⁶ H. Braun, *Mataron a Gaitán*, op. cit., p. 249.

montrer comme une mascarade. On a ainsi publié des photographies de voleurs, d'ivrognes, de petits délinquants et de prostituées, en les qualifiant de "gaitanistas"¹⁷ ». Le projet politique de Gaitán, poussé par le peuple, était, pour l'élite, un « projet funeste ».

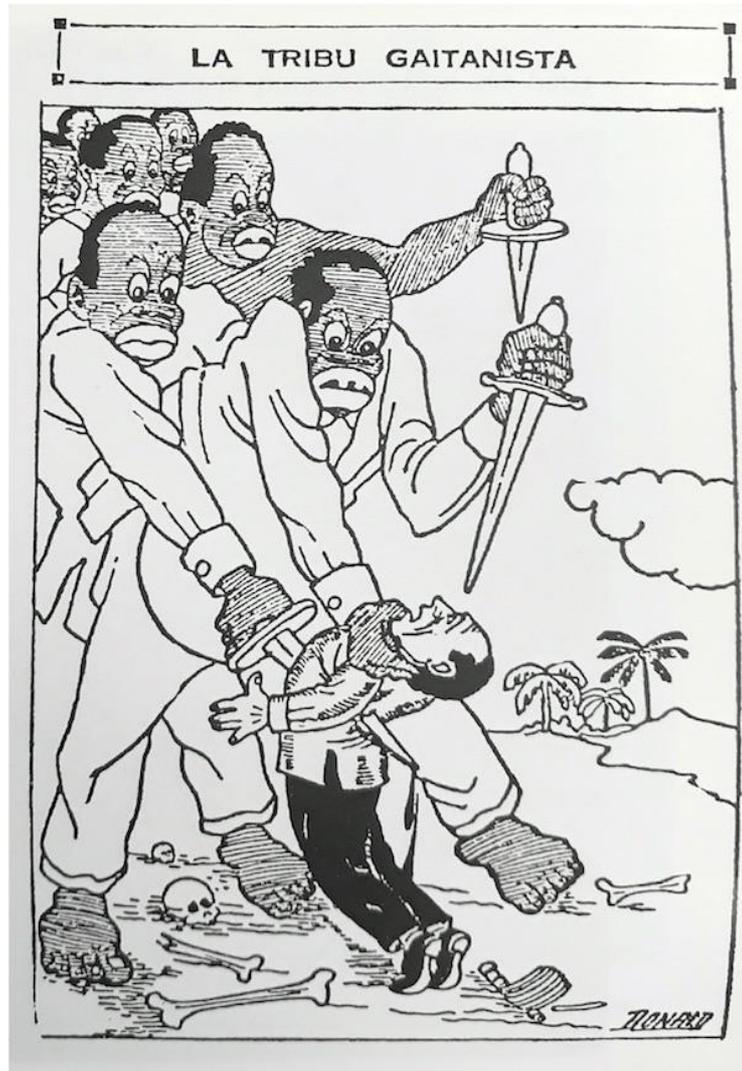


Image 6 : *La tribu gaitanista*, *El Siglo*, 17 janvier 1948.
Source : Jean-Pierre Minaudier, *Histoire de la Colombie : de la conquête à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 1997.

¹⁷ Texte original : « Los grandes diarios, los directorios políticos, las personas serias, ratificaron el método de lucha consistente en preterir a Gaitán, desconocer sus hechos y realidades, desfigurar el movimiento, restarle importancia y mostrarlo como una inepta bufonada. Publicaban fotografías de rateros y de ebrios, de pequeños delincuentes y de prostitutas, aplicándoles el calificativo de gaitanistas ». José Antonio Osorio Lizarazo, *Gaitán: vida, muerte y permanente presencia*, Bogotá, Carlos Valencia Editores, 1982, p. 268. Cité par D. Acevedo, « La muerte simbólica de Jorge Eliécer Gaitán », art. cit., p. 106 ; H. Braun, *Mataron a Gaitán*, op. cit., p. 250.



Image 7 : *Un proyecto macabro*, *El Siglo*, 22 novembre 1947

Source : Darío Acevedo, « La caricatura como instrumento de lucha política », *Credencial Historia*, 1998, n° 97.

Les premiers jours d'avril 1948, la IX^e Conférence Panaméricaine débute à Bogotá et Gaitán, au prétexte de sa « sauvagerie », en est écarté : il est le seul chef politique à ne pas être appelé à faire partie d'une des commissions. Pour Laureano Gómez, un des plus importants chefs du Parti conservateur et ennemi autoproclamé de Gaitán, « il y a un colombien, un seul colombien, le chef du Parti libéral, le docteur Gaitán, qui pense à la manière dont il va ternir, tâcher et entraver le bon déroulement de la Conférence, nous exhibant face aux invités d'honneur comme un peuple inculte et sauvage... comme une horde africaine¹⁸ ».

La ville s'est préparée pour le grand événement. Des bâtiments publics ont été restaurés, de nouveaux immeubles construits, et les rues de la capitale ont été expurgées, le plus possible, de la présence de mendiants et de vagabonds. Selon Herbert Braun, quand la Conférence a commencé, plus de trois cents vagabonds avaient été arrêtés¹⁹. José Antonio Osorio, dans son roman historique *El día del odio*, décrit ainsi la réaction de la police face

¹⁸ Texte original : « Hay un colombiano, uno solo, el jefe del partido liberal, el doctor Gaitán, que está pensando en la manera como deslustra, mancha y entorpece el funcionamiento de la Conferencia, y nos exhibe ante los huéspedes de honor como un pueblo inculto y salvaje... como una horda africana ». *El Siglo*, 16 novembre 1947, cité par H. Braun, *Mataron a Gaitán*, op. cit., p. 258-259.

¹⁹ *Ibid.*, p. 258.

à la Conférence Panaméricaine :

« La police a poussé ses efforts à l'extrême, car la Conférence Panaméricaine se rapprochait et il paraissait convenable de nettoyer un peu la ville des truands et des pauvres, afin que les étrangers ne découvrirent pas, au premier regard, l'accablante réalité qui l'entourait. Les détectives, comme des meutes féroces, ont parcouru les quartiers indigents, les taudis, où se cachaient la sordidité des ouvriers payés à un salaire infime et les gens les plus pauvres. Les fonctionnaires bénéficiaient d'une totale liberté pour juger de la dangerosité des malfaiteurs, et les ouvriers sans emploi, voleurs, mendiants et autres personnes sans défense, qui n'avaient commis aucun délit autre que celui de naître sans héritage, se trouvaient victimes de leur féroce jugement²⁰. »

Cependant, la menace que représentaient les pauvres allait donner lieu à un déchaînement policier dans l'après-midi du 9 avril 1948. Ce jour-là, les classes populaires bogotanaïses clament leur indignation : quelqu'un a tué leur leader, quelqu'un a tué Jorge Eliécer Gaitán. À 13h05, au centre de Bogotá, un homme a tiré sur une figure politique qui prétendait avant tout représenter le « peuple ». *¡Mataron a Gaitán!* est alors une phrase qui s'est répandue dans la ville, puis dans le pays tout entier. Qui l'avait tué ? Comme l'explique Herbert Braun, cette phrase ne pouvait signifier qu'une seule chose dans le contexte politique de la Colombie du moment : « eux », les conservateurs, ceux qui étaient au pouvoir, avaient tué Gaitán, le leader des masses libérales²¹.

Les événements qui ont suivi l'assassinat de Gaitán cet après-midi-là sont connus sous le nom de *Bogotazo*, l'éclatement de Bogotá, le coup de Bogotá. Or on l'appelle également le *Nueve de Abril*, avec des majuscules, comme si cette date ne pouvait faire référence à autre chose qu'au tragique et révolté après-midi de 1948²².

²⁰ Texte original : « La policía determinó extremar su celo, porque se aproximaba la Conferencia Panamericana y era conveniente limpiar un poco de maleantes y de pobres la ciudad, para que los extranjeros no descubriesen a primera vista la abrumadora realidad que la circundaba. Como feroces jaurías los detectives recorrieron los barrios indigentes, los tugurios donde escondían su sordidez trabajadores ínfimamente remunerados y otras gentes de las llamadas de mal vivir. Los funcionarios gozaban de una ilimitada autonomía para juzgar la peligrosidad de los malhechores y bajo su feroz destreza caían obreros sin trabajo, rateros, mendigos, personas inermes que no habían cometido delito distinto al de nacer desheredadas ». J.A. Osorio Lizarazo, *El día del odio*, op. cit., p. 221.

²¹H. Braun, *Mataron a Gaitán*, op. cit., p. 269.

²² Pour un beau récit romanesque à propos du *Bogotazo*, voir Juan Gabriel Vásquez, *La forma de las ruinas*, Barcelona, Alfaguara, 2016.

L'après-midi du 9 avril 1948 et la « barbarie » des classes populaires

En tant que Colombienne, Bogotanaise, mais aussi en tant que petite-fille unique d'une grand-mère libérale, *gaitanista*, qui m'a laissé comme son plus grand héritage un journal datant des jours qui suivirent l'assassinat de Gaitán, avec l'illustration du cadavre du leader en première page, j'ai grandi avec l'idée que, l'après-midi du *Nueve de Abril* – ma grand-mère l'appelait aussi de cette manière –, un cataclysme s'était abattu sur la capitale. Cette notion de catastrophe, pour les personnes qui ont vécu cet épisode de l'histoire et celles desquelles ce récit est connu, n'est pas très loin de la réalité²³. D'ailleurs, le cataclysme n'est pas arrivé dans la seule capitale : à la nouvelle de l'assassinat de Jorge Eliécer Gaitán, d'autres « azos », d'autres coups, d'autres révoltes ont eu lieu dans différents endroits du pays. Dans le cadre de ce travail, bien entendu, nous nous concentrerons sur ce qui s'est passé à Bogotá.

Juste après l'assassinat de Gaitán, un policier avait réussi à attraper celui qui semblait avoir tiré sur le *caudillo* et il essayait de le cacher dans une pharmacie pour éviter qu'il se fasse lyncher. Un taxi arriva et Gaitán fut transféré à la Clinique centrale. Des groupes de personnes se penchaient sur l'endroit du crime pour tremper leurs mouchoirs dans le sang du leader blessé. Puis, comme Gabriel García Márquez l'a raconté dans ses mémoires, lui-même ayant été témoin de l'événement, « [des] groupes de cireurs de chaussures armés de leurs boîtes en bois tentèrent de démolir le rideau de fer de la pharmacie *Nueva Granada*, où quelques policiers avaient enfermé l'agresseur afin de le protéger des blocs de tourbe enflammés²⁴ ».

²³ Des ouvrages comme ceux d'A. Alape, *El Bogotazo. Memorias del olvido*, *op. cit.* ou H. Braun, *Mataron a Gaitán*, *op. cit.* permettent de saisir l'impact de l'après-midi du 9 avril 1948 sur les personnes qui ont vécu l'événement. D. Pécaut, *L'ordre et la violence: évolution socio-politique de la Colombie entre 1930 et 1953*, *op. cit.*, p. 323. fait également référence à l'idée du *Bogotazo* comme un cataclysme.

²⁴ Les italiques sont de moi. Texte original : « *Las cuadrillas de limpiabotas armados con sus cajas de madera trataban de derribar a golpes las cortinas metálicas de la farmacia Nueva Granada, donde los escasos policías de guardia habían encerrado al agresor para protegerlo de las turbas enardecidas* ». Gabriel García Márquez, *Vivir para contarla*, Barcelona, Mondadori, 2002, p. 335.

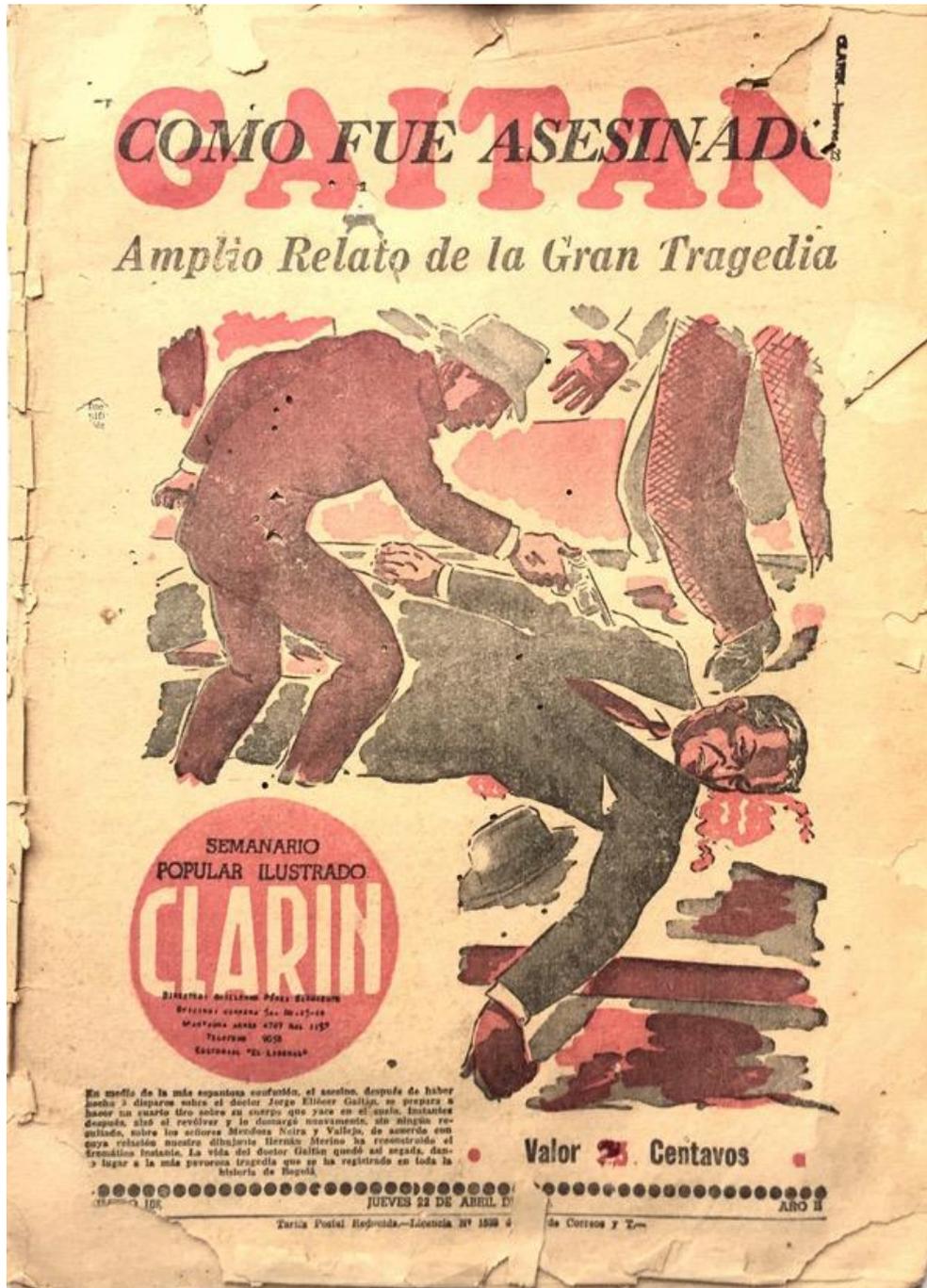


Image 8 : Magazine hebdomadaire *El Clarín*, 22 avril 1948
Source : Archives personnelles de l'auteur

Finalmente, c'est à l'invitation d'un personnage très bien habillé et de belle prestance, que Gabriel García Márquez avait vu mais sur lequel, selon le romancier colombien, il n'existe pas d'autre témoin, que le propriétaire de la pharmacie a fini par ouvrir le rideau qui séparait le suspect d'« assassinat d'un rêve », des rêveurs colériques. Sans défense, face à une masse de personnes qui ne lui souhaitaient d'autre sort que la mort, Juan Roa Sierra, l'assassin, est battu puis, à l'appel : « ¡A Palacio! », « Au Palais de Justice ! », que

le même inconnu avait apparemment prononcé, est traîné par terre jusqu'à la *Plaza de Bolívar*, à quelques rues du lieu du meurtre, où, quasi nu et déjà mort, il est déposé²⁵.

Le mot d'ordre « *Mataron a Gaitán !* » s'entendait partout. Selon Herbert Braun et divers témoignages qu'il a recueillis, les chauffeurs de tramway vociféraient la nouvelle, les voitures klaxonnaient, les cloches des églises sonnaient, les gens hurlaient²⁶... et la ville plongea rapidement dans le chaos.

Entre temps, la radio, qui avait joué un rôle fondamental dans l'ascension de Gaitán sur la scène politique nationale – ce fut le premier politicien colombien à se servir de ce média pour se faire entendre dans tout le pays –, devenait un des principaux instruments d'incitation à la « révolution ». La nouvelle de la mort de Gaitán a été confirmée depuis la Clinique Centrale vers 13h30 et plusieurs radios, tant à Bogotá que sur le plan national, ouvraient leurs microphones à des appels à la vengeance du leader²⁷. En écoutant, par exemple, le journal radiophonique *Últimas Noticias* l'après-midi du 9 avril, on pouvait entendre la voix de Rómulo Gúzman, *gaitanista*, et considéré comme le porte-parole officiel de Gaitán, clamer :

« *Últimas Noticias* avec vous. Les conservateurs et le gouvernement d'Ospina Pérez viennent d'assassiner Gaitán, qui est tombé mort devant la porte de son bureau, abattu par un policier. Peuple, aux armes ! À l'attaque ! Dans la rue, armés de bâtons, de pierres, de fusils, de ce que vous avez sous la main. Prenez d'assaut les quincailleries, prenez la dynamite, la poudre, les outils, les machettes²⁸. »

Le peuple *gaitanista*, furieux, se rua dans les rues du centre-ville. Les bâtiments symbolisant le pouvoir du gouvernement conservateur, comme le journal *El Siglo* ou le bureau d'investigation policière, furent incendiés, et le tramway connut un sort identique. Toutes les archives du siège de la préfecture de Cundinamarca²⁹ furent jetées par les fenêtres, puis brûlées. Les prisonniers détenus dans des commissariats de police furent

²⁵ *Ibid.*, p. 335-336.

²⁶ H. Braun, *Mataron a Gaitán*, *op. cit.*, p. 273.

²⁷ Ana María Lara et Carlos Páramo, « La radio de los destrozos », de la série *Historias de Onda Larga : Memorias de la Radio en Colombia*, Radio Nacional de Colombia, 4 septembre 2015.

²⁸ Les italiques sont de moi. Transcription originale : « *Últimas noticias con ustedes. Los conservadores y el gobierno de Ospina Pérez acaban de asesinar a Gaitán, quien cayó frente a la puerta de su oficina abaleado por un policía. ¡Pueblo, a las armas! ¡A la carga!, a la calle, con palos, piedras, escopetas, cuanto haya a la mano. Asaltad las ferreterías y tomaos la dinamita, la pólvora, las herramientas, los machetes* ». Cité par A. Alape, *El Bogotazo. Memorias del olvido*, *op. cit.*, p. 254.

²⁹ Région de la Colombie où se situe Bogotá.

libérés³⁰. Des églises et des couvents furent pris par des révolutionnaires, les quincailleries pillées afin de s'armer. Depuis les quartiers périphériques, les *arrabales*, les quartiers ouvriers, des milliers de personnes se dirigèrent vers la *carrera 7*, vers la *Plaza de Bolívar*³¹. Vers 16h de l'après-midi, le centre-ville était en flammes et le peuple, qui avait pillé les magasins de liqueur et buvait des boissons étrangères afin de fêter la révolution, était ivre³².

Les morts jonchaient aussi le sol, la garde présidentielle, puis l'armée, ayant tiré sur la foule. Des chars de combats apparurent sur la *carrera 7*, celle qui conduit directement à la *Plaza de Bolívar*, où avait été assassiné Gaitán et sur laquelle se trouvaient des milliers de personnes. D'après les récits de cette journée, quelqu'un avait dit que l'armée était en faveur de la révolution, qu'il s'agissait de chars amis, et la foule avait suivi les chars de combats comme on suit un carnaval. Mais en arrivant *Plaza de Bolívar*, les chars se tournèrent alors vers le peuple et tirèrent sur lui³³. Entre cette attaque de l'armée et une tempête – proche du déluge – comme il ne s'en abat que sur Bogotá, la révolution commençait à faiblir³⁴.

Par la suite, lorsque l'idée de lendemain s'encre de nouveau dans l'esprit des gens, le pillage, qui avait eu pour but de s'armer avec l'intention de détruire, se transforma en vol. Pour Herbert Braun, cette idée du lendemain était le signe que l'ordre social allait se rétablir :

« Le pillage s'est étendu après que les mutins ont été balayés par des tirs sur la *Plaza de Bolívar*, comme si les morts avaient fait retourner à la vie les survivants. Peu à peu, les marchandises qui étaient jetées dans la rue ont commencé à être ramassées par des pillards se projetant dans un lendemain. [...] Le pillage s'est rapidement étendu et tout le monde y a participé, excepté quelques *gaitanistas* plus dévots. Des hommes, des femmes, des enfants y ont collaboré. Les pauvres de Bogotá ont été rejoints, avec un peu plus d'appréhension, par des gens de la classe moyenne pour qui les marchandises exposées dans les vitrines étaient le symbole d'un mode de vie dont ils étaient envieux. [...] Après la

³⁰H. Braun, *Mataron a Gaitán*, *op. cit.*, p. 307-310.

³¹A. Alape, *El Bogotazo. Memorias del olvido*, *op. cit.*, p. 341.

³²H. Braun, *Mataron a Gaitán*, *op. cit.*, p. 311-312.

³³A. Alape, *El Bogotazo. Memorias del olvido*, *op. cit.*, p. 337-349 ; H. Braun, *Mataron a Gaitán*, *op. cit.*, p. 317.

³⁴A. Alape, *El Bogotazo. Memorias del olvido*, *op. cit.*, p. 337-349 ; G. García Márquez, *Vivir para contarla*, *op. cit.*, p. 344.

destruction massive de la ville, le pillage était le signe que l'ordre social allait survivre. Les pillards pensaient à leurs vies quotidiennes³⁵. »

Pendant que les magasins étaient pillés, que les flammes s'amenuisaient en raison de la pluie, que les représentants étrangers venus pour la Conférence Panaméricaine donnaient des nouvelles à leurs pays, indiquant qu'ils étaient sains et saufs³⁶, les leaders du Parti libéral, en se cachant du peuple qui les acclamait et demandait une action contondante, avaient réussi à arriver au Palais présidentiel pour parler avec le Président. Cette nuit-là, lors de la conversation tenue dans le bureau du Président, la révolution a finalement été anéantie. Le gouvernement conservateur dont Ospina Pérez était à la tête resta au pouvoir³⁷, et c'est un pacte de division du pouvoir entre les deux partis, et entre leurs chefs, qui s'établit : l'Union Nationale était reconstituée³⁸.

À l'aube, des troupes venues de la région de Boyacá arrivèrent à Bogotá pour mettre fin aux émeutes et un état de siège fut instauré par le gouvernement. Dès le lendemain, l'hypothèse selon laquelle un policier conservateur avait tué Gaitán fut démentie, et une autre justification fut prononcée par la voix du Président deux jours plus tard : c'étaient des communistes étrangers qui avaient tué le *caudillo* libéral³⁹. L'assassinat de Gaitán est présenté comme une stratégie du communisme international pour nuire à la Conférence Panaméricaine⁴⁰. Car cette conférence déclarait hors-la-loi le Parti communiste dans les États américains, et une réaction rapide avait dû avoir lieu pour contrer cet événement.

³⁵ Les italiques sont de moi. Texte original : « *El saqueo se extendió después de que los amotinados hubieran sido barridos a tiros en la Plaza de Bolívar, como si esas muertas hubieran hecho volver a la vida a los sobrevivientes. Lentamente, las mercancías arrojadas a la calle empezaron a ser recogidas por saqueadores que pensaban en el día de mañana. [...] El pillaje se extendió con rapidez y en él participó todo el mundo, salvo alguno de los gaitanistas más devotos. Colaboraron en él hombres, mujeres y niños. A los pobres de Bogotá se les unieron, con algo más de aprensión, gentes de la clase media para quienes las mercancías en las vitrinas eran símbolo de un modo de vida que les provocaba envidia. [...] Tras la destrucción masiva de la ciudad, el saqueo era un signo de que el orden social iba a sobrevivir. Los saqueadores pensaban en sus días cotidianas* ». H. Braun, *Mataron a Gaitán*, op. cit., p. 319-320.

³⁶ *Ibid.*, p. 329 ; G. García Márquez, *Vivir para contarla*, op. cit., p. 346.

³⁷ Herbert Braun, « Los mundos del 9 de Abril, o la historia vista desde la culata » dans G. Sánchez et R. Peñaranda (eds.), *Pasado y presente de la violencia en Colombia*, Medellín, La Carreta, Universidad Nacional de Colombia, 2009, p. 207-211.

³⁸ D. Pécaut, *L'ordre et la violence: évolution socio-politique de la Colombie entre 1930 et 1953*, op. cit., p. 327.

³⁹ H. Braun, « Los mundos del 9 de Abril, o la historia vista desde la culata », art. cit., p. 202.

⁴⁰ Cette hypothèse allait prendre de l'ampleur quelques années plus tard, lorsque que le nom de Fidel Castro devint un des symboles de la lutte communiste en Amérique latine. En fait, durant le *Bogotazo*, le jeune étudiant cubain Fidel Castro se trouvait à Bogotá en tant que délégué dans un congrès international d'étudiants latino-américains. Le vendredi 9 avril à 15h, il avait rendez-vous avec Gaitán. Pour un entretien de Fidel Castro dans lequel il parle du 9 avril à Bogotá, voir Arturo Alape, *El Bogotazo. Memorias del olvido*, op. cit.

Événement au cours duquel, finalement, dans un établissement éducatif au nord de Bogotá – le *Gimnasio Moderno* –, fut signée, le 30 avril 1948, la Charte de l'Organisation des États Américains, actant la création de l'OEA.

Après ce cataclysme sur le sol bogotanais – les sanglantes émeutes et la destruction du centre de la ville –, dont le peuple fut le protagoniste, la crainte de la barbarie issue des masses populaires était devenue réelle aux yeux de l'élite sociopolitique du pays⁴¹. Ce peuple, manipulé ou pas par une conspiration internationale communiste, avait saccagé une partie importante de la capitale. La dangerosité des classes populaires semblait dorénavant incontestable ; dangerosité qui, dans le contexte de fragmentation de la scène politique – du moins en ce qui concernait les partisans des deux partis, car l'élite avait déjà réglé le problème grâce au retour de l'Union Nationale –, s'ancrait sur une division partisane... Ce peuple « barbare », « incivilisé », qui avait instauré le chaos après la mort de Gaitán, était le peuple *gaitanista*, le peuple libéral, dont une bonne partie appartenait aux classes populaires. L'élite sociopolitique eut plus à cœur de condamner le peuple et ses actions lors de l'après-midi du 9 avril, que l'assassinat de Gaitán⁴².

De « *La Violencia* »

Après le *Nueve de Abril* la répression s'installe. Contrairement aux années précédentes, durant lesquelles les activités syndicales avaient pris de l'ampleur, les mois qui suivent avril 1948 se caractérisent par la recherche de la neutralisation des classes populaires urbaines, qui finira par aboutir⁴³. Dans le même temps, dans certains secteurs ruraux, les confrontations violentes entre partisans des deux partis (Libéral et Conservateur) ne cessent guère. L'ordre social, qui est l'objectif de cette nouvelle division du pouvoir, n'est qu'en partie rétabli, et ce durant quelques mois seulement. Les très nombreuses manifestations de violence s'ancreront par la suite au plus profond d'un tissu social altéré, donnant lieu à des milliers de morts.

Pour caractériser ce phénomène, Daniel Pécaut a parlé de « violence généralisée⁴⁴ ». Cependant, si diverses formes de violence se sont manifestées dans une grande partie du pays, touchant particulièrement le secteur rural, il semble que, en même temps que la

⁴¹ D. Pécaut, « Réflexions sur la violence en Colombie », art. cit., p. 235-236.

⁴² H. Braun, « Los mundos del 9 de Abril, o la historia vista desde la culata », art. cit., p. 202-203.

⁴³ D. Pécaut, *L'ordre et la violence: évolution socio-politique de la Colombie entre 1930 et 1953*, op. cit., p. 343.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 327.

matérialisation de la violence dans des actes concrets, ce soit la méfiance vis-à-vis de l'autre qui se soit généralisée, touchant, elle, le secteur urbain aussi bien que rural. Pour cette raison, je préfère parler d'une « méfiance généralisée⁴⁵ », au sein de laquelle la peur de l'autre joue un rôle fondamental dans le déclenchement d'actes de violence. Comme l'a écrit Wolfgang Sofsky, « la guerre de tous contre tous ne consiste pas en un bain de sang perpétuel, mais à en avoir peur sans arrêt⁴⁶ ». Ce qui s'est passé en Colombie après le *Bogotazo* peut aussi être résumé par une « guerre de tous contre tous », pour reprendre les mots W. Sofsky, où la méfiance des uns envers les autres a pris ses racines dans le clivage bipartite entre libéraux et conservateurs, mais qui, par-delà même la dispute des partis, a pris des formes diverses : la méfiance, puis la violence, dans lesquelles des questions ethniques, religieuses, socio-économiques, déjà présentes dans le discours de l'élite et fortement défendues dans le milieu intellectuel – comme c'est le cas, par exemple, de la question de la race ou de la démoralisation des classes populaires –, ont côtoyé les raisons politiques et les questions de la lutte paysanne pour la terre⁴⁷.

Les partisans des deux partis, dirigeants inclus, voyaient comme une menace les partisans de l'autre parti. D'un côté, et seulement en guise d'exemple – car les raisons de se méfier et d'avoir peur de l'autre pouvaient sans doute être multiples –, les libéraux matérialisaient aux yeux des conservateurs le risque d'un éloignement du pays de la morale catholique⁴⁸. De l'autre côté, pour les libéraux, la création d'une police politique de la part du gouvernement conservateur après les élections de 1946, en plus de l'assassinat de Gaitán en 1948, était une raison valable pour se méfier. Et c'est donc ainsi que la méfiance

⁴⁵ Pour l'interprétation de ce moment de l'histoire colombienne à partir de la méfiance, je me suis inspirée de deux sources. D'une part, d'une phrase de l'écrivain colombien Juan Gabriel Vásquez, dans son livre *La forma de las ruinas*. L'auteur y écrit, en parlant justement du *Bogotazo* : « Le 9 avril représente un vide dans l'histoire colombienne, oui, mais il représente d'autres choses aussi : un acte solitaire qui a envoyé tout un peuple à une guerre sanglante ; une névrose collective qui nous a servi à nous méfier de nous-mêmes pendant plus d'un demi-siècle ». Texte original : « *El 9 de abril es un vacío en la historia colombiana, sí, pero es otras cosas además: un acto solitario que mandó a todo un pueblo a una guerra sangrienta; una neurosis colectiva que nos ha servido para desconfiar de nosotros mismos durante más de medio siglo* ». (J.G. Vásquez, *La forma de las ruinas*, op. cit., p. 25.) D'autre part, de la place que Daniel Pécaut donne à la méfiance dans le cadre du conflit armé colombien des années 1980 jusqu'à aujourd'hui, et plus particulièrement dans le cadre de la territorialisation par la terreur. (Daniel Pécaut, « Les configurations de l'espace, du temps et de la subjectivité dans un contexte de terreur : l'exemple colombien », *Cultures & Conflits*, printemps 2000, n° 37, p. 10.

⁴⁶ Wolfgang Sofsky, *Traité de la violence*, Paris, Gallimard, 1998, p. 12.

⁴⁷ D. Pécaut, *L'ordre et la violence: évolution socio-politique de la Colombie entre 1930 et 1953*, op. cit., p. 364.

⁴⁸ « En 1946, maints conservateurs justifiaient le choix de la violence par la nécessité d'effacer le sacrilège perpétré en 1936 lorsque les libéraux avaient supprimé du préambule de la constitution la référence à Dieu comme source de toute autorité ». D. Pécaut, « Réflexions sur la violence en Colombie », art. cit., p. 230.

envers l'autre, ennemi politique et désormais social, s'est généralisée dans une grande partie du territoire colombien et s'est reformulée en faisant appel à des formes diverses de violence. Une « violence » souvent justifiée par les deux camps au titre d'« autodéfense » et appelée par son nom propre, bien entendu avec des majuscules, *La Violencia*.

Le terme *La Violencia* fait donc référence en Colombie à la période qui englobe deux décennies entre les années 1940 et 1950. Donner ce nom à cette période n'est qu'une « expression performative », dirait Veena Das, dans laquelle « le corps du langage devient indiscernable du corps du monde⁴⁹ ». *La Violencia* est avant tout une juxtaposition des « violences⁵⁰ », une période pendant laquelle le « monde » – ici la Colombie – s'est confronté à un processus où des actes violents sont devenus l'arrière et le premier plan des interactions sociales.

Définir au sein de cette thèse les formes prises par la violence pendant ces années dépasse le propos de notre recherche, et il se peut également qu'une entreprise de cette taille dépasse tout essai de compréhension du phénomène. Donner un nom à chaque expérience violente, à chaque acte réalisé à l'encontre d'autrui pendant ces années étant simplement impossible, il a été convenu de résumer ces expériences par un nom générique, afin de faciliter la compréhension et même de faire appel à l'intuition pour saisir le caractère sombre de ces années. De l'insulte à la menace, de la vengeance à l'assassinat, il s'agit d'une période où il était possible de tuer, tuer une deuxième fois et *contretuer* : *matar, rematar y contramatar*⁵¹...

La date marquant le début de la période de *La Violencia* varie selon les lectures, mais il existe cependant un consensus : le *Nueve de Abril* a exalté la tension sociale⁵². Pendant

⁴⁹ Veena Das, « Trauma y testimonio » dans F. Ortega et V. Das (eds.), *Veena Das: sujetos del dolor, agentes de dignidad*, Bogotá, Pontificia Universidad Javeriana, Instituto Pensar ; Universidad Nacional de Colombia, Centro de Estudios Sociales, 2008, p. 145-169.

⁵⁰D. Pécaut, *L'ordre et la violence: évolution socio-politique de la Colombie entre 1930 et 1953*, op. cit., p. 335.

⁵¹ Cette formule, traduite en français par D. Pécaut, « Réflexions sur la violence en Colombie », art. cit., p. 242. par « tuer, tuer une deuxième fois, contretuer », est le titre du livre de María Victoria Uribe, anthropologue colombienne, qui traite des massacres dans la région du Tolima, en Colombie, pendant la période connue sous l'appellation *La Violencia*. María Victoria Uribe, *Matar, rematar y contramatar. Las masacres de la Violencia en el Tolima 1948-1964*, Bogotá, CINEP, 1990.

⁵² La période de *La Violencia*, pour Fals Borda et al. (O. Fals-Borda, E. Umaña et G. Guzmán, *La violencia en Colombia*, op. cit.), par exemple, trouve ses antécédents dans les années 1930 quand les libéraux arrivent au pouvoir et que, sur la scène politique, débute une forte fragmentation. Leur livre *La violencia en Colombia* – un classique de l'histoire du pays –, publié pour la première fois en 1962, commence de la manière suivante : « La Colombie, depuis 1930, n'a cessé de subir l'impact d'une dure épreuve, aiguës depuis 1948, laquelle, due à ses caractéristiques sinistres, a été dénommée "la violencia" (*sic*) ». Pour ces auteurs, la période de tension sociale, qu'ils appellent « tension populaire », se situe durant les années 1948 et 1949, et

les quelques mois qui suivirent le « cataclysme » du *Bogotazo*, les actes de violence ont été attribués, comme nous l'avons vu plus haut, aux classes populaires, ces « classes dangereuses, destructrices et barbares » qui avaient menacé l'ordre social. Mais le rétablissement de cet ordre, aux yeux du gouvernement, ne semblait pouvoir se faire qu'avec l'instauration d'un état de siège, basé sur l'usage de la force et de la répression. « La violence crée le chaos, et l'ordre crée la violence – écrivait Wolfgang Sofsky. Ce dilemme est insoluble. Fondé sur la peur de la violence, l'ordre crée lui-même à nouveau peur et violence⁵³ ». Allant dans le même sens que Sofsky, les mots révélateurs de Daniel Pécaut sur la relation entre ordre et violence nous permettent de comprendre ce qui s'est passé en Colombie pendant les années 1940 :

« Ordre et violence ne sont pas des données séparées mais plutôt les deux faces d'une même réalité. L'ordre ne s'édifie que sur fond d'une violence toujours prête à se déclencher, la violence vient au secours de l'ordre là où il ne parvient pas à s'appliquer. L'ordre comporte une dose de violence, jamais absente de transactions sur lesquelles il s'établit ; la violence, une dose d'ordre, qui résulte des contraintes et régulations qu'elle implique. L'ordre comme la violence sont soumis à la même fragmentation des espaces auxquels ils s'appliquent et sont pris dans les mêmes temporalités éclatées qui ne parviennent pas à s'insérer dans une histoire ensemble⁵⁴. »

En Colombie, après la répression, les différentes formes de violences imposées par la « Popol » et l'assassinat de Gaitán, le chaos s'installe. Cette situation a nécessité un certain ordre et cet ordre a été recherché à travers des expressions de violence. Une guerre civile se met en place, dans laquelle le « politique » et le « social » se croisent, se combinent et se

aboutit à une première vague de « violence » entre 1949 et 1953. D'autres auteurs qui ont travaillé sur cette époque situent sa naissance entre 1945 et 1947. Donny Meertens et Gonzalo Sánchez (Donny Meertens et Gonzalo Sánchez, *Bandoleros, gamonales y campesinos*, Bogotá, El Áncora Editores, 1983.) parlent par exemple de l'assassinat de Gaitán, en 1948, comme point culminant d'une première vague de répression débutée en 1945 par le Président libéral Alberto Lleras Camargo, et poursuivie, au moment du passage du régime libéral au conservateur, par le Président conservateur Mariano Ospina Pérez. David Bushnell (D. Bushnell, *Colombia, una nación a pesar de sí misma. De los tiempos precolombinos a nuestros días*, *op. cit.*), lui, situe le début de la période en 1946, au moment des élections présidentielles, lorsque les conservateurs récupèrent le pouvoir. Pour cet auteur, après le *Bogotazo*, et ce durant plusieurs mois, on a assisté à une diminution des manifestations de violence grâce au fait que les libéraux aient accepté de participer au gouvernement d'Ospina Pérez afin d'apaiser la tension sociale consécutive à la mort de Gaitán. Daniel Pécaut (D. Pécaut, *L'ordre et la violence: évolution socio-politique de la Colombie entre 1930 et 1953*, *op. cit.*), à son tour, soutient que *La Violencia* ne débute pas non plus après le *Bogotazo*, mais un an plus tôt, en 1947, lorsque quatorze mille personnes trouvèrent la mort durant la guerre partisane dans les régions de Santander et de Boyacá.

⁵³W. Sofsky, *Traité de la violence*, *op. cit.*, p. 12.

⁵⁴D. Pécaut, « Réflexions sur la violence en Colombie », *art. cit.*, p. 227.

confrontent : voici ce que représente *La Violencia*⁵⁵. Or, il est certainement plus juste de parler d'une dimension socio-économique, car n'oublions pas que derrière cette guerre civile, c'est le problème de la propriété de la terre qui se pose. Avant même le *Bogotazo*, afin de valoriser la production latifundiste et d'exportation, des paysans étaient dépossédés des terres qu'ils avaient colonisées et valorisées auparavant. Avec le *Bogotazo* et le renforcement d'un clivage et d'un conflit bipartite, comme l'a déjà signalé Jacques Aprile-Gnisset, le conflit agraire prend comme prétexte un conflit politique⁵⁶.

L'Union Nationale, qui s'était rétablie dès le *Nueve de Abril* au soir, n'a pas tenu très longtemps, les assassinats ciblés contre des libéraux persistant dans certaines régions du pays et les tensions entre les chefs des partis s'intensifiant. Lors des élections législatives, initialement prévues pour octobre 1948 et qui, en raison de l'état de siège, furent reportées en juin 1949, la menace et la peur de l'autre – qu'il soit libéral ou conservateur – se répandirent jusque chez les leaders des partis. La violence, qui était alors assimilée au peuple, aux classes populaires, toucha finalement directement l'élite sociopolitique lorsque, le 8 septembre 1949, une fusillade entre conservateurs et libéraux eut lieu lors d'une séance du congrès⁵⁷.

Durant les mois qui suivirent cet épisode, la répression contre les libéraux persista, et, le 22 octobre 1949, un massacre fut perpétré pendant une manifestation libérale à Cali⁵⁸. Comme les élections présidentielles étaient prévues pour novembre de cette même année, les leaders libéraux élaborèrent un plan pour éviter le maintien au pouvoir des conservateurs. Ce plan, selon James Henderson, prévoyait, d'une part, d'armer ses partisans afin de préparer un soulèvement deux jours avant les élections, et, d'autre part, de faire un appel à une grève générale ce même jour. Le plan échoua avant même de débiter en raison de la forte répression policière due à l'état de siège⁵⁹. Le Parti libéral se retira donc de la bataille électorale, dénonçant son caractère illégitime, et Laureano Gómez, conservateur radical, fut élu président.

Gómez venait de rentrer en Colombie, après un séjour de quelques mois en Espagne

⁵⁵D. Pécaut, *L'ordre et la violence: évolution socio-politique de la Colombie entre 1930 et 1953*, op. cit., p. 364.

⁵⁶ Jacques Aprile Gnisset, *La ciudad colombiana*, Bogotá, Santiago de Cali, Banco Popular, Fondo de Promoción de la Cultura, Universidad del Valle, 1992, p. 554.

⁵⁷ J. Henderson, *La modernización en Colombia*, op. cit., p. 464-465.

⁵⁸O. Fals-Borda, E. Umaña et G. Guzmán, *La violencia en Colombia*, op. cit., p. 58 ; J. Henderson, *La modernización en Colombia*, op. cit., p. 467.

⁵⁹J. Henderson, *La modernización en Colombia*, op. cit., p. 468.

pendant la dictature de Francisco Franco. Ce dernier avait eu une influence très importante sur son parcours politique⁶⁰, et, dès son retour, Gómez alerta le pays de la grande menace que constituait « une subversion communiste » en Colombie⁶¹. Pour lui, « le Parti libéral était tombé sous l'influence des communistes qui étaient décidés à convertir la Colombie catholique en une dictature marxiste-léniniste⁶² ».

Par la prolongation de l'état de siège durant tout son mandat, Laureano Gómez rompt manifestement avec l'état de droit. L'année 1950 est considérée comme la plus sanglante de toute la période de *La Violencia*, dépassant les 50 000 morts, et le pays plonge alors dans ce que, dans l'histoire colombienne, on nommera la « première vague de *La Violencia* » (1948-1953), cette dernière ne trouvant un terme qu'à l'issue d'un coup d'état militaire en 1953⁶³. Au cours de cette première vague, des guérillas libérales et même communistes se formèrent, qui appelèrent à l'« autodéfense » face aux massacres commis par la police conservatrice, les *chulavitas*⁶⁴.

L'arrivée au pouvoir du général Gustavo Rojas Pinilla, lors d'un coup d'état qui empêcha Laureano Gómez de récupérer la présidence après une absence en raison de problèmes de santé, a été plutôt perçue comme un soulagement par l'élite sociopolitique des deux partis. Un changement de ce type, par lequel les Forces militaires prenaient le pouvoir, représentait, après plusieurs années de violence, l'arrivée d'une force n'ayant pas pris parti lors du combat attribué au bipartisme⁶⁵.

Le général Rojas Pinilla, dès le début de son mandat, demanda aux guérillas libérales et communistes, en échange d'une amnistie, de cesser le feu et de rendre les armes. Plusieurs mouvements répondirent positivement à l'appel du nouveau gouvernement, mais une forte répression, cette fois-ci militaire, vint contredire l'engagement du gouvernement. Les guérillas qui attendaient pour se rendre cherchèrent à se renforcer, et les membres des

⁶⁰D. Pécaut, *L'ordre et la violence: évolution socio-politique de la Colombie entre 1930 et 1953*, op. cit., p. 358.

⁶¹ Rappelons que c'est l'époque de la Guerre Froide.

⁶² Texte original : « Gómez elctrizó a los colombianos con el mensaje de que el Partido Liberal había caído bajo la influencia de los comunistas, decididos a convertir a la católica Colombia en una dictadura marxista-leninista ». J. Henderson, *La modernización en Colombia*, op. cit., p. 465.

⁶³O. Fals-Borda, E. Umaña et G. Guzmán, *La violencia en Colombia*, op. cit., p. 52.

⁶⁴ La police politique conservatrice a fréquemment été appelée *chulavitas*, car son noyau d'origine était constitué de personnes issues du hameau conservateur de *Chulavita*, qui faisait partie de l'agglomération de Boavita, dans la région du Boyacá.

⁶⁵J. Henderson, *La modernización en Colombia*, op. cit., p. 471.

guérillas qui s'étaient déjà rendues reprirent le combat⁶⁶. C'est au sein de ce processus de répression et de résistance que se situe la « deuxième vague de *La Violencia* » (1953-1958). Pour mettre fin à cette nouvelle période, ce sont de nouveau les leaders des deux principaux partis politiques – puisque le bipartisme semblait pour l'instant incontournable – qui, soutenus par le secteur entrepreneurial, se réunirent afin de donner naissance à un plan de répartition du pouvoir et mettre fin définitivement à *La Violencia*.

Sous la menace d'une grève générale promue par les secteurs industriel et bancaire, par le commerce et par l'Église, Rojas Pinilla quitte le gouvernement en mai 1957. C'est initialement une junta militaire qui reste au pouvoir jusqu'à ce qu'un plébiscite légitime l'accord de répartition du pouvoir entre le Parti libéral et le Parti conservateur, appelé le *Frente Nacional*, pour les seize années suivantes⁶⁷. En 1958, un libéral accède à la présidence, et s'ensuit une répartition équitable des membres des deux partis au sein du gouvernement. *La Violencia* semble terminée, laissant un solde total (1946-1958) d'environ 180 000 morts⁶⁸ dans un pays dont la population s'élève à 11 548 172 habitants selon le recensement officiel de 1951⁶⁹.

Néanmoins, malgré l'accord des chefs politiques, les manifestations de violence persistent, sous des formes et avec des acteurs divers. En réalité, ce qui se passa après l'installation du *Frente Nacional* fut le révélateur d'un déséquilibre social et même politique qui dépassait le clivage entre les deux principaux partis, même s'il y trouvait ses origines. Si, au sein des hautes sphères du gouvernement, la répartition du pouvoir soulageait les tensions, dans le pays, principalement rural, celles-ci prenaient de nouvelles formes.

D'après les historiens et analystes de *La Violencia* que j'ai cités ici, il ne semble pas aujourd'hui acceptable de penser que cette période se soit limitée à un processus au cours duquel le peuple manifesta violemment contre les intérêts des deux principaux partis politiques. Les masses rurales, par-delà l'implication dans une lutte politique, se sont aussi battues pour se protéger des effets de cette violence, qui devenait omniprésente. Comme l'ont écrit Donny Meertens et Gonzalo Sánchez, « le dilemme des poursuivis était alors de

⁶⁶D. Meertens et G. Sánchez, *Bandoleros, gamonales y campesinos*, op. cit., p. 41.

⁶⁷J. Henderson, *La modernización en Colombia*, op. cit., p. 557.

⁶⁸D. Pécaut, *L'ordre et la violence: évolution socio-politique de la Colombie entre 1930 et 1953*, op. cit., p. 333.

⁶⁹ República de Colombia et Departamento Administrativo Nacional de Estadística, *Censo de población 9 de mayo de 1951. Decreto-Ley Número 1905 de 1954 (junio 19)*, Bogotá, 1954.

périr ou de résister », entre autres choses, à des spoliations de terres, à l'appropriation des cultures, à la migration forcée⁷⁰...

Après l'installation du *Frente Nacional*, c'est donc une troisième phase de *La Violencia* qui commence. Les luttes des guérillas n'étant désormais plus légitimes aux yeux des plus importants chefs des partis politiques, ils leur retirent leur soutien ; pour eux, la bataille était terminée, en raison de la répartition du pouvoir. Pourtant, en dépit de l'absence de ces soutiens officiels et pendant presque une décennie, les manifestations de violence vont persister sous le prisme du bipartisme. Les portées de cette troisième étape continuent de se faire sentir dans les secteurs ruraux où, par exemple, le banditisme politique, se développe comme une des nouvelles expressions armées de *La Violencia*. Ces groupes de bandits ou *bandoleros*, comme ils étaient appelés en Colombie, sont généralement composés d'anciens guérilleros ou de jeunes ayant grandi au sein des atrocités engendrées par la guerre civile depuis les années 1940, et sont commandés par des *gamonales*, personnages de forte influence politique tant sur le plan local que régional⁷¹.

La première moitié des années 1960 marqua la fin de *La Violencia* : les plus importants leaders du banditisme avaient été abattus par l'armée entre 1962 et 1965⁷², et les territoires connus sous l'appellation de « *repúblicas independientes* » – « républiques indépendantes » –, toujours contrôlés par des groupes libéraux-communistes, dans lesquels l'État ne pouvait exercer sa souveraineté, avaient été récupérés⁷³.

Les épisodes de l'histoire colombienne relatés dans les pages précédentes sont significatifs dans le cadre de la compréhension des *ollas* pour plusieurs raisons. Tout d'abord, ils mettent en évidence un conflit politique et social qui maintiendra pour quelques années une criminalisation, voire une barbarisation, du peuple soit-il urbain ou rural. Si dans le cas du secteur rural, *La Violencia* s'est ressentie avec plus de force que

⁷⁰D. Meertens et G. Sánchez, *Bandoleros, gamonales y campesinos*, op. cit., p. 38-39.

⁷¹*Ibid.*, p. 42.

⁷²D. Meertens et G. Sánchez, *Bandoleros, gamonales y campesinos*, op. cit., particulièrement le chapitre V.

⁷³ Les travaux les plus avancés sur le sujet des « *repúblicas independientes* » sont ceux de José González Arias : José González Arias, « Espacio, sociedad y conflicto en Colombia. "Las Repúblicas independientes" en Colombia : 1955-1965 », *UIS-Humanidades*, juin 1991, vol. 20, n° 1, p. 67-75 ; José González Arias, *El estigma de las repúblicas independientes, 1955-1965*, Bogotá, CINEP, 1992. Voir également M. Palacios, *Violencia pública en Colombia, 1958-2010*, México D.F., Bogotá, Fondo de Cultura Económica, 2012 chapitre 1.

dans les villes principales du pays, dans ces dernières, la répression ayant pour but la neutralisation des classes populaires s'est exacerbée.

En outre, les événements du *Nueve de Abril* à Bogotá vont accélérer la mise en place de mesures urbanistiques et sociales qui avaient déjà été suggérées, mais que seules les émeutes de l'après-midi du *Bogotazo* et leur condamnation ont rendu potentiellement praticables. C'est le cas de la criminalisation définitive de la *chicha* ou de la modernisation d'une partie considérable du centre historique, ainsi que le développement de la ville vers le sud, vers le nord et vers l'ouest, comme nous allons le voir plus en détail au cours de ce chapitre.

Enfin, *La Violencia* représente une période de guerre dans laquelle le problème de la propriété de la terre rurale est central. Des expropriations ont eu lieu avec pour excuse le clivage entre les deux partis politiques. Ce problème de la terre sera une des raisons de la poursuite des périodes de violence en Colombie, par exemple avec la création de guérillas communistes (et plus précisément marxistes-léninistes d'inspiration bolivarienne) comme les FARC (*Fuerzas Armadas Revolucionarias de Colombia*) et le début de la période connue comme « le conflit armé » - auquel je ferai référence dans la deuxième partie de ce travail – où le rôle de l'économie de la drogue est essentiel. D'autre part, en ce qui concerne ce chapitre, *La Violencia* a considérablement influencé le développement des villes colombiennes. À côté des migrants venus en ville pour l'industrialisation, se produit une affluence de migrants cherchant un refuge face aux situations de violence dans les campagnes. Les migrants arrivant à Bogotá vont s'ajouter à la population la plus défavorisée de la ville. Certains trouveront refuge dans l'urbanisation improvisée des montagnes qui entourent la capitale, d'autres demeureront entassés dans le centre de la cité. C'est le sujet de la section suivante.

Le processus d'urbanisation de Bogotá au milieu du XX^e siècle

À la différence de maintes villes de pays industriels européens où l'association entre progrès technologique et croissance urbaine est incontestable, dans les villes latino-américaines, et plus largement dans les villes des pays désignés comme « en voie de développement » dans les années 1960, cette association ne va pas forcément de soi. Comme l'a bien noté Manuel Castells, une constatation s'impose pour comprendre le

processus d'urbanisation de ces sociétés : « l'accélération de la croissance urbaine dans les régions "sous-développées", a un rythme supérieur à celui du décollage urbain des pays industrialisés, et cela, sans croissance économique concomitante⁷⁴ ».

Dans le processus d'urbanisation des pays d'Amérique latine, deux éléments se trouvent au centre de la croissance des agglomérations urbaines⁷⁵ : d'une part, une augmentation démographique due à un taux de natalité plus important et à une réduction des taux de mortalité ; d'autre part, ce que la CEPAL (Commission Économique pour l'Amérique Latine et les Caraïbes auprès de l'ONU) a appelé « un transfert net de population entre les secteurs ruraux et urbains⁷⁶ ». Ce dernier élément aurait deux causes principales : les flux migratoires des campagnes vers les villes et l'absorption des populations rurales en raison de l'expansion géographique des agglomérations urbaines.

En ce qui concerne les flux migratoires des campagnes vers les villes, raison première de la rapide urbanisation dans le cas de l'Amérique latine, le problème de la propriété de la terre est fondamental pour comprendre le développement urbain. Après la Seconde Guerre mondiale, les investissements étrangers dans les économies de ces pays deviennent centraux pour le progrès industriel et la production des principaux produits d'exportation. Dans certains cas, comme celui de la Colombie, la production agricole est devenue une production de latifundia, créant ainsi une dépendance des paysans envers les grands domaines latifundiaires. Parallèlement à cette dépendance, des innovations technologiques vont contribuer à limiter la demande de main d'œuvre et à atténuer le dynamisme de l'emploi et de production dans le secteur rural, suscitant ainsi une intensification des migrations vers les agglomérations urbaines.

L'arrivée des populations migrantes dans les villes n'est pas forcément directement liée à la croissance économique. Si les secteurs productifs et industriels des pays latino-américains se sont développés de plus en plus après la Seconde Guerre mondiale, ce n'est pas pour autant qu'il y eut croissance de l'offre d'emplois. Ces populations arrivent donc dans des villes qui ne bénéficient ni de l'aménagement urbain nécessaire, ni d'une offre de services pour les accueillir. Les conditions de vie auxquelles ces nouveaux arrivants

⁷⁴ Manuel Castells, *La question urbaine*, Paris, François Maspero, 1973, p. 59.

⁷⁵ Pour la compréhension du processus d'urbanisation en Amérique latine ou dans des pays en voie de développement, voir, par exemple, CEPAL, *La crisis urbana en América Latina y el Caribe: reflexiones sobre alternativas de solución*, Santiago de Chile, United Nations, 1989 ; M. Castells, *La question urbaine*, op. cit., p. 70-88 ; Mike Davis, *Le pire des mondes possibles : de l'explosion urbaine au bidonville global*, Paris, La Découverte, 2007.

⁷⁶ CEPAL, *La Crisis urbana en América Latina y el Caribe*, op. cit., p. 22.

doivent faire face sont extrêmement précaires, et les logements informels dans des taudis des quartiers centraux⁷⁷ ou dans des habitations périurbaines se multiplient⁷⁸.

En effet, dans le cas de l'urbanisation latino-américaine, les configurations urbaines propres aux pays européens et celles caractéristiques des États-Unis se sont combinées. D'un côté, comme dans certaines villes étasuniennes, les classes défavorisées se sont installées en centre-ville. C'est le cas des « districts du cœur des villes (*inner city*) dans lesquels – comme l'a écrit Loïc Wacquant – s'amassaient les nouveaux arrivants "exotiques", immigrés originaires des classes populaires du Sud-Est de l'Europe et Afro-Américains fuyant le régime de terrorisme racial du Sud étasunien⁷⁹ ». Cependant, dans le cas des villes d'Amérique latine, ces concentrations de pauvreté au cœur des cités ne répondent pas nécessairement à des caractères ethno-raciaux.

En ce qui concerne la configuration urbaine de certains pays européens, nous pouvons prendre l'exemple de Paris où des ensembles résidentiels et de bidonvilles⁸⁰ se sont étalés au sein d'une « couronne sub-urbaine⁸¹ ». Dans les villes latino-américaines, les périphéries sont aussi devenues des lieux de concentration des classes populaires. Néanmoins, à la différence des villes européennes où la croissance économique va de pair avec le développement urbain et avec un effort pour l'amélioration des conditions de vie, dans les villes d'Amérique latine une partie de leur périphérie est devenue une couronne de misère, généralement par une occupation urbaine de la terre et très souvent une absence d'accès aux services urbains.

Les nouveaux arrivés, issus des flux migratoires des campagnes vers les villes, vont donc se retrouver dans des agglomérations où rien n'a été conçu pour les accueillir, et où on ne peut leur offrir suffisamment d'emplois⁸². Une part importante de ces personnes va ainsi s'insérer dans le secteur économique tertiaire, c'est-à-dire celui des « services ». Cependant, comme l'a déjà dit Manuel Castells, le terme « services » est un terme trompeur, car il inclut dans une unique catégorie une diversité d'activités informelles qui

⁷⁷ R. Cymbalista et al., « Le changement dans les espaces centraux », art. cit., p. 304.

⁷⁸ M. Davis, *Le pire des mondes possibles*, op. cit., p. 17.

⁷⁹ Loïc Wacquant, « Repenser le ghetto. Du sens commun au concept sociologique », *Idées économiques et sociales*, janvier 2012, n° 167, p. 15.

⁸⁰ Colette Pétonnet, *On est tous dans le brouillard : essai d'ethnologie urbaine*, Paris, Éditions du CTHS, 2012.

⁸¹ M. Castells, *La question urbaine*, op. cit., p. 47.

⁸² Richard Morse, « Recent Research on Latin American Urbanization: A Selective Survey with Commentary », *Latin American Research Review*, 1965, vol. 1, n° 1, p. 43.

représentent une sorte de « tout faire » pour survivre. Richard Morse a signalé que, dans le secteur tertiaire latino-américain, « il s’agit, essentiellement, de petits commerces et de vendeurs ambulants, de domestiques, de travaux non spécialisés et transitoires – chômage déguisé. L’exemple le plus dramatique est peut-être la division du travail entre les habitants des *favelas* et des *barriadas*, qui “font” les dépôts d’ordures, et se “spécialisent” dans la collecte de certains objets et matériaux⁸³ ». Les inégalités économiques et sociales vont ainsi s’accroître, renforçant par ailleurs la ségrégation spatiale des quartiers dans lesquels demeurent désormais les plus défavorisés.

En quoi ce petit aperçu de l’histoire du processus d’urbanisation latino-américaine du milieu du XX^e siècle peut-il nous permettre de comprendre le passage des bas-fonds bogotanis aux *ollas* ?

Une réponse à cette question n’est possible qu’en tenant compte de plusieurs points : Tout d’abord, la situation sociale et politique de la Colombie au moment où le processus d’urbanisation présenté ici a eu lieu ; deuxièmement, la configuration spatiale bogotanaise qui surgit de ce processus ; enfin, une économie informelle prédominante au sein des classes populaires bogotanaïses, et notamment pour la population venant des flux migratoires.

Avant toute chose, il faut préciser que si l’urbanisation de Bogotá – et des villes colombiennes en général – s’inscrit dans le processus d’urbanisation latino-américaine, elle a cependant des particularités locales que nous ne pouvons négliger, comme le rôle joué par *La Violencia*.

Le problème de la terre dans les secteurs ruraux colombiens, comme je l’ai déjà mentionné dans la section précédente, vient s’ajouter au clivage politique. *La Violencia*, parce que guerre civile, est une guerre politique, sociale et économique. La spoliation des terres des paysans – qui avaient en fait colonisé et valorisé des terrains vagues – par des propriétaires fonciers se fait parallèlement au grand essor de l’économie du pays qui a lieu principalement par le biais de l’économie du café⁸⁴, et les territoires les plus durement touchés par *La Violencia* sont justement ceux situés dans les zones les plus importantes de culture de cette plante. C’est en raison de la spoliation, du conflit agraire, du conflit

⁸³ *Ibid.*, p. 45. J’utilise ici la traduction de M. Castells, *La question urbaine*, op. cit., p. 78.

⁸⁴ J. Henderson, *La modernización en Colombia*, op. cit., p. 480-481 ; D. Bushnell, *Colombia, una nación a pesar de sí misma. De los tiempos precolombinos a nuestros días*, op. cit., p. 279-291.

politique et des actes de violence qui accompagnent ces phénomènes que les paysans migrent vers les villes principales, et non parce que les emplois feraient défaut dans les campagnes⁸⁵.

Il faut encore ajouter que, à la différence de plusieurs pays latino-américains, l'accélération de la croissance urbaine ne s'est pas concentrée uniquement au sein d'une seule agglomération dominante, telle la capitale⁸⁶, mais s'est faite concomitamment dans plusieurs villes, notamment dans la région centrale, celle liée à l'économie du café, suivant l'axe que l'on appelle en Colombie le « Triangle d'or » et formé de Bogotá, Medellín et Cali, ainsi que la ville-port de Barranquilla⁸⁷.

Selon Jacques Aprile Gniset, l'installation dans les villes des paysans contraints de migrer a marqué une nouvelle forme de colonisation territoriale : la colonisation urbaine⁸⁸, qui s'est faite sur des terrains périphériques. Mais, dans le cas bogotanis, une autre partie de cette population va rester entassée dans les *inquilinos* situés dans le centre-ville, dans les secteurs alors considérés comme des bas-fonds.

Les populations les plus défavorisées de la capitale colombienne vont s'implanter dans deux enclaves principales : le centre-ville et les périphéries, soit, pour le cas bogotanis, les collines qui longent la ville du côté est. Pour ce qui est de la pauvreté dans le centre de la ville, elle est visible, comme dans d'autres villes latino-américaines, à travers l'entassement de familles à l'intérieur de vieilles maisons coloniales ou de l'époque républicaine, abandonnées par les familles aisées⁸⁹. Quant aux périphéries, deux phénomènes y ont lieu : premièrement, une « colonisation urbaine », si nous reprenons les termes d'Aprile-Gniset, concrétisée par l'invasion des terrains en marge de la ville, des « quartiers d'invasion » [*barrios de invasión*] (terrains généralement difficiles d'accès et démunis des services de base, sur lesquels les personnes vont construire leurs maisons et adapter l'espace à leurs besoins de vie) ; et, deuxièmement, ce que l'on nomme en Colombie les « urbanisations pirates », c'est-à-dire que des terrains situés dans ces mêmes périphéries sont « urbanisés » clandestinement par des marchands illégaux et en dehors des

⁸⁵ J. Aprile Gniset, *La ciudad colombiana*, op. cit.

⁸⁶ M. Castells, *La question urbaine*, op. cit., p. 72.

⁸⁷ Lina María Sánchez Steiner, *La ciudad-refugio: migración forzada y reconfiguración territorial urbana en Colombia : el caso Mocoa*, Barranquilla, Editorial Universidad del Norte, 2012, p. 25 ; Françoise Dureau et al., « Les trois contextes métropolitains » dans F. Dureau et al. (dir.), *Mobilités et changement urbain. Bogotá, Santiago, São Paulo*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 27.

⁸⁸ J. Aprile Gniset, *La ciudad colombiana*, op. cit., p. 558.

⁸⁹ M. Davis, *Le pire des mondes possibles*, op. cit., p. 34-35.

règles urbanistiques de base. Des familles populaires vont donc payer pour ces terrains, bien que, très souvent, elles n'en aient pas de titre de propriété légitime et que cela constitue, aux yeux de l'État, des urbanisations illégales⁹⁰.

Pendant que les classes défavorisées se dispersent selon les configurations urbaines que je viens d'énoncer, une sorte de géographie « sectorielle » s'ancre dans la ville⁹¹. De fait, une division sociale de l'espace urbain se met en place : au nord demeurent principalement la couche supérieure de la classe moyenne et la classe aisée ; le reste de la classe moyenne et une partie de la classe populaire s'installent dans des quartiers émergents à l'ouest et au sud de la ville, tandis qu'au centre, à côté des lieux de pouvoir – gouvernement municipal et national – vit la classe populaire la plus défavorisée. Cette dernière occupe également la couronne périphérique partant de l'est vers le sud.

À la lumière de ces configurations urbaines, il est ainsi possible de saisir l'importance qu'occupe, pour diverses raisons, le processus d'urbanisation au sein de notre recherche à propos des *ollas*. D'une part, parce que la pauvreté va s'accroître dans le centre-ville en raison des flux migratoires consécutifs à *La Violencia* et s'implanter durablement dans des secteurs considérés comme des bas-fonds, notamment aux alentours du marché de *La Concepción*, secteurs qui, à la suite de certaines transformations que nous allons explorer au cours de cette première partie, deviendront des *ollas*. En ce sens, nous pouvons aussi situer ici la problématique d'une exposition de la pauvreté extrême dans les rues bogotanaïses à cause des migrations déjà évoquées. Ainsi, nombre d'enfants ayant subi la précarisation des conditions de vie des populations migrantes vont se retrouver à la rue, et leur présence dans le centre-ville sera fondamentale dans le passage aux *ollas* (nous nous arrêterons sur cette question dans le prochain chapitre). D'autre part, par-delà le passage des bas-fonds aux *ollas*, la configuration urbaine bogotanaïse, avec la localisation des classes les plus défavorisées également en périphérie, va être très importante dans la permanence de ces *ollas*. De fait, toutes les personnes que j'ai rencontrées qui fréquentent les *ollas* sont issues soit des quartiers populaires centraux, soit des quartiers périphériques. Ces derniers, tombés pour plusieurs d'entre eux sous le contrôle de groupes armés et de réseaux de trafiquants de drogues, constitueront des points clés pour la vente et la consommation précoce de drogues chez les jeunes des classes populaires. Ces enjeux, nous

⁹⁰ L.M. Sánchez Steiner, *La ciudad-refugio: migración forzada y reconfiguración territorial urbana en Colombia : el caso Mocoa*, op. cit., p. 40.

⁹¹ Je m'inspire ici du schéma « sectoriel » de l'espace urbain proposé par Yves Grafmeyer et Jean-Yves Authier, *Sociologie urbaine*, Paris, Armand Colin, 2015, p. 31.

allons les travailler dans la deuxième et la troisième partie de cette recherche.

Pour finir, dans l'analyse du passage des bas-fonds aux *ollas*, la question de l'économie tertiaire prédominante chez les migrants pauvres qui gagnent la ville au milieu du XX^e siècle est d'une grande importance. En effet, le secteur central où se trouvent au milieu du XX^e siècle les principales zones commerciales de la ville, sera aussi celui d'espaces où diverses formes d'économies informelles se concentreront. La confluence des locaux commerciaux (secteur de *San Victorino*), des marchés publics (*La Concepción*, *La Plaza España*), des stations de transport participera au développement de pratiques économiques de survie au sein de la population qui ne rentrait pas dans le circuit professionnel classique, dont un des exemples les plus remarquables est la collecte de matériaux comme le carton, le papier, les bouteilles en verre, autour de ces zones commerciales ou dans les dépôts d'ordures, à des fins de recyclage. Mais c'est aussi le cas des ventes ambulantes de produits variés : vestimentaires, comestibles, pour la maison, etc.

Étant donné que les secteurs les plus commerciaux de Bogotá coïncidaient avec les « topographies spécifiques » considérées comme des bas-fonds, un paysage de pauvreté extrême et de pratiques économiques informelles (ventes ambulantes, recyclage) va s'y accroître, renforçant ainsi les représentations négatives. Nous pouvons ajouter à cela la criminalisation des classes populaires à la suite des événements du *Bogotazo*, mais également la criminalisation des paysans migrants pauvres qui deviendront, aux yeux de l'élite sociopolitique qui attribue la responsabilité de *La Violencia* au peuple, la manifestation urbaine de la guerre civile.

Les décennies s'étendant des années 1940 à 1970 représentent dans l'histoire bogotanaise une période de grandes transformations, qui se retrouvent de même au cœur de l'histoire des bas-fonds. Plusieurs batailles politiques, sociales ou urbanistiques qui avaient été initiées auparavant ont pris, avec le *Nueve de Abril*, une impulsion éminente en ce qui concerne la capitale. C'est le cas de la modernisation de la ville ou de l'abandon définitif de la *chicha* au profit de la bière, deux éléments qui, pour l'élite sociopolitique, ont constitué des éléments clés de la lutte contre ce que j'ai appelé ici les bas-fonds bogotanaï.

Parallèlement à la continuation de la lutte contre les bas-fonds, d'autres marqueurs sociaux vont s'ajouter à la réalité sociale de ces secteurs de la ville touchés par la pauvreté extrême. J'ai déjà parlé des milliers d'enfants qui vivaient dans la rue à la suite,

notamment, de l'exode rural au cours des années de *La Violencia*, mais c'est également le cas du développement du trafic de drogues dans le centre-ville, qui se fait parallèlement à l'expansion du marché de la drogue destinée à l'exportation.

Si certains chercheurs colombiens ont soutenu qu'à partir du *Bogotazo* commençait l'histoire des *ollas*⁹², je propose ici de montrer que l'histoire des *ollas* est aussi l'histoire des bas-fonds. Les *ollas* ne seraient-elles même pas qu'une actualisation des bas-fonds ?

La « carrera »⁹³ de la modernité⁹⁴

La destruction d'une partie du centre-ville durant les émeutes qui suivirent l'assassinat de Gaitán a servi d'excuse au développement de projets de construction importants à Bogotá. Dans son livre à propos de l'impact du 9 avril sur le centre de Bogotá, Jacques Aprile-Gnisset expose la façon dont, dans la presse, les dégâts de cette journée ont été exagérés afin de promouvoir une « reconstruction » de la ville, désirée depuis plusieurs années par un groupe d'urbanistes, architectes et ingénieurs modernistes, membres, notamment, de la Société Colombienne d'Architecture⁹⁵.

Dans cette ville originellement coloniale, il existait une soif de modernité et de renouvellement. La situation réelle de la ville, semble-t-il « détruite » en quelques heures, obligeait le gouvernement à presser sa reconstruction. Selon les calculs de la *Junta de daños y perjuicios*, le « Bureau des dédommagements », il y eut au total 157 bâtiments endommagés, dont 103 complètement détruits⁹⁶, tous situés dans le centre. S'il s'agit effectivement d'un nombre considérable, ce n'est pas non plus celui d'une « ville en

⁹² Voir, notamment, Carlos Suárez, « Renovación urbana. ¿Una respuesta al pánico moral? », *Territorios*, 2010, n° 22, p. 113 ; I. Morris et G. Garzón, *El Cartucho: Del Barrio Santa Inés al Callejón de la Muerte*, *op. cit.*, p. 36-37 ; Germán Piffano, *Del infierno al paraíso: una comedia urbana*, Mémoire de Licence en Anthropologie, Universidad de Los Andes, Bogotá, 2013, p. 47.

⁹³ Comprendons ici le terme *carrera* comme les rues et les avenues qui vont du nord au sud à Bogotá, ainsi que comme une des plus usuelles définitions en espagnol, celle de « course ».

⁹⁴ J'emprunte ici le titre de l'ouvrage des architectes Carlos Niño et Sandra Reina à propos de l'histoire de la construction de l'avenue *Carrera 10^e* dans le centre de Bogotá : C. Niño et S. Reina, *La carrera de la modernidad*, *op. cit.*

⁹⁵ Jacques Aprile-Gnisset, *El impacto del 9 de abril sobre el centro de Bogotá*, Bogotá, Centro cultural Jorge Eliécer Gaitán, 1983, p. 32-35, 55.

⁹⁶ Je reprends ici les données présentées par H. Braun, *Mataron a Gaitán*, *op. cit.*, p. 321. J. Aprile-Gnisset, *El impacto del 9 de abril sobre el centro de Bogotá*, *op. cit.*, p. 37., lui, comptabilise 136 bâtiments endommagés. Le nombre de Braun est issu des données officielles, tandis que celui de Aprile-Gnisset est tiré de la presse.

ruines », comme cela fut clamé par la presse du moment⁹⁷. En réalité, des plans et des projets urbains étaient élaborés depuis quelques années dans les cercles des urbanistes bogotanis car, s'il était question de la modernisation de la ville, il était également question de la valorisation du sol⁹⁸.

Bien que les premiers plans urbains aient été tracés dès le début du xx^e siècle, la ville continuait son extension désordonnée, le développement industriel se faisait de plus en plus important, et le passé colonial, subsistant sous l'aspect de rues étroites et de maisons faites d'adobe avec de grands jardins, s'imposait encore malgré les désirs modernistes d'une partie de l'élite bogotanaise. En 1946, plusieurs projets de construction et d'urbanisme avaient débuté ou été approuvés, certains dans le but d'embellir la ville pour la IX^e Conférence Panaméricaine prévue en 1948, d'autres en tant qu'éléments intégrés à des projets importants d'amélioration du réseau routier. Ce sont deux de ces projets qui vont nous intéresser tout particulièrement : d'une part, la destruction du marché de *La Concepción*, et, d'autre part, la construction de l'avenue Fernando Mazuera, plus connue des Bogotanis sous l'appellation *Carrera Décima*, la *Carrera 10^e*.

Le marché central de *La Concepción*, qui avait été construit dans le but d'améliorer les conditions d'hygiène lors de la vente de produits alimentaires durant la deuxième moitié du xix^e siècle⁹⁹, ne remplissait plus cette fonction. Dans les années 1940, les alentours du marché et le marché lui-même constituaient un problème aux yeux des autorités bogotanaises, non seulement en raison du manque d'hygiène, mais également parce qu'il était le lieu où s'exprimaient les manifestations des « bas-fonds » : délinquance, *chicherías* et donc ivresse, *asistencias*, prostitution¹⁰⁰...

En 1945, le Bureau des Travaux Publics de la Mairie annonce un plan général d'urbanisme qui propose une intervention sur les marchés, suggérant la construction d'un marché central à l'ouest de la ville ainsi que la construction d'une avenue de quarante à cinquante mètres de large qui traverserait tout le centre de la capitale, faisant ainsi

⁹⁷ J. Aprile-Gnisset, *El impacto del 9 de abril sobre el centro de Bogotá*, op. cit., p. 34.

⁹⁸ Carlos Martínez, architecte colombien réputé de l'époque, écrit dans la presse : « urbaniser signifie la solution à un ensemble complexe de problèmes, mais dans le langage simple des affaires cela veut dire valoriser ». Cité par C. Niño et S. Reina, *La carrera de la modernidad*, op. cit., p. 69 ; J. Aprile-Gnisset, *El impacto del 9 de abril sobre el centro de Bogotá*, op. cit., p. 61. Texte original : « urbanizar significa la solución de un intrincado conjunto de problemas, pero en el lenguaje llano de negocios quiere decir valorizar ».

⁹⁹ Cf. chapitre 1.

¹⁰⁰ C. Niño et S. Reina, *La carrera de la modernidad*, op. cit., p. 69 ; J. Aprile-Gnisset, *El impacto del 9 de abril sobre el centro de Bogotá*, op. cit., p. 60-61, 68.

communiquer le sud et le nord de la ville¹⁰¹.

Autour du projet d'avenue et de destruction du marché apparaissent d'autres idées, comme par exemple la construction d'une cité d'habitation, « *Ciudad del empleado* », dans le secteur de ce qui deviendra l'ancien marché, englobant vingt-deux îlots d'habitations, ou encore un second projet d'un ensemble de seize îlots d'habitations¹⁰². De cette manière, non seulement une transformation radicale pouvait avoir lieu dans ce secteur de la ville, mais le problème de manque de logement à destination d'une population qui n'arrêtait pas de grandir serait en partie résolu.



Image 9 : Dessin de la « *Ciudad de empleado* » apparu dans le journal *El Espectador* en 1947
Source : C. Niño et S. Reina, *La carrera de la modernidad*, op. cit., p. 74.

En 1947, commence, du côté nord, la construction – à partir de la *calle 13*, dans le quartier de *San Victorino* – de l'avenue Fernando Mazuera, sur l'ancienne *Carrera 10^e*, avec pour objectif le passage d'une rue de huit mètres de large à une avenue de quarante

¹⁰¹ C. Niño et S. Reina, *La carrera de la modernidad*, op. cit., p. 51-53, 60, 62.

¹⁰² *Ibid.*, p. 74-75.

mètres. Il faut attendre l'année 1951 pour que les travaux débutent dans la partie sud, là où la destruction du marché de *La Concepción*¹⁰³ figurait parmi les démolitions prévues et « nécessaires » pour l'élargissement de la voie. Les démolitions nécessitées par le passage de l'avenue concernaient le projet d'extension de la largeur de la voie, mais aussi de libération du sol pour y construire des immeubles modernes de plusieurs étages où le secteur bancaire de la ville, entre autres, se concentrera plus tard¹⁰⁴.

L'éditorial de la revue *Proa* – revue de la Société Colombienne d'Architectes – de mai 1952 explique ainsi la nécessité de la démolition du marché central :

« L'ouverture de la *carrera* 10 au sud de la *calle* 13, est en train de devenir une réalité palpable. Cette artère, appelée à changer considérablement la circulation intense des voitures dans le secteur central de la ville, ne pourra pas atteindre correctement son but si elle ne pénètre la profondeur des rues qui entourent le quartier "Liévano"¹⁰⁵. Pour parvenir jusque-là, il est nécessaire que le marché central fournisse le terrain pour l'agrandissement de la nouvelle voie. En réalité, le marteau-piqueur des ouvriers municipaux est déjà en train de casser la partie qui correspond à cette édification ancienne et antihygiénique. Cette annonce de la fermeture du marché central doit être, indépendamment même des louables fins urbanistiques que l'on poursuit, un motif de joie citoyenne. L'ancien marché de *La Concepción*, si primitivement organisé, si effroyablement congestionné, a été pendant les dernières décennies la cause de sérieuses préoccupations en termes d'hygiène. Sa misérable et répugnante présence dans un endroit aussi central était une honte pour Bogotá. Là, dans la plus épouvantable promiscuité, se rassemblaient les éléments les plus abjects et vils de cette ville. Avec sa démolition, disparaîtront les tanières, les bordels, les maladies et le côté nauséabond. La nouvelle voie, en plus de concrétiser les objectifs les plus immédiats de circulation, va créer dans ce secteur un nouveau noyau urbain moderne, confortable, mieux fréquenté, et susciter l'établissement de vastes magasins commerciaux, faciles à approvisionner, en plus des terrains destinés à des écoles et des jardins. Dans ce secteur peut surgir, avec une bonne réglementation, une des zones commerciales les plus lucratives de la ville¹⁰⁶. »

¹⁰³C. Niño et S. Reina, *La carrera de la modernidad*, op. cit., p. 97.

¹⁰⁴J. Aprile-Gnisset, *El impacto del 9 de abril sobre el centro de Bogotá*, op. cit., p. 66.

¹⁰⁵Le futur quartier occupé par le *Cartucho* est ici appelé *Liévano*. Dans les années 1970, ce même quartier serait connu sous le nom de *Santa Inés*, nom d'une ancienne église qui y était implantée et qui fut démolie pour favoriser le passage en ligne recte de l'avenue *Carrera* 10^e.

¹⁰⁶Les italiques sont de moi. Texte original : « *La apertura de la carrera 10 hacia el sur de la calle 13 se está convirtiendo en una palpable realidad. Esta arteria, llamada a modificar sustancialmente el intenso movimiento de vehículos del sector central de la ciudad, no podrá desempeñar adecuadamente su cometido*

Il faut noter, dans cette citation, l'importance accordée par l'auteur – un urbaniste – aux caractéristiques typiques des représentations des « bas-fonds » que j'ai abordées dans le premier chapitre : la saleté, la prostitution, la délinquance (dans ce que l'auteur appelle les « éléments vils »), le côté sombre, obscur, clandestin.

En 1953, le coup d'État militaire du général Gustavo Rojas Pinilla et l'arrivée d'un colonel comme nouveau maire de la ville accélèrent la fermeture du marché central. La localisation du nouveau marché n'étant toujours pas définie, les commerçants de *La Concepción* sont placés dans un autre marché situé du côté ouest de la *Plaza España* appelé *Plaza Matallana*, tandis que les démolitions sur la *Carrera 10^e* continuent vers le sud de la ville.

Le transfert du marché central vers ce secteur de la ville a, sans aucun doute, eu des conséquences nuisibles, comme l'a déjà signalé Freddy Cardeño¹⁰⁷. Ainsi, un commerce et un trafic quotidiens considérables viennent s'ajouter à un secteur déjà fortement commercial et à la circulation abondante. Rappelons-nous que, vers la *Plaza España*, avait été transférée à la fin du XIX^e siècle la vente de matériaux de construction et que, très près de cette même place, se trouve la gare ferroviaire *La Sabana*. Les *inquilinos*, les hôtels simples, la prostitution et la délinquance pullulaient déjà, comme Manuel Zapata Olivella l'a écrit dans son roman historique sur les événements du 9 avril 1948, *La Calle 10*. À travers le quotidien de Laboriel, étudiant en médecine, est tracé un portrait du secteur de la Faculté de Médecine, située en face de la *Plaza de Los Mártires* :

« Ses pas ont résonné par les couloirs vides de la Faculté jusqu'à ce qu'il sorte par la *Calle 10*. À chaque fois qu'il traversait le portail de la Faculté et qu'il se confrontait à l'agitation

mientras no penetre profundamente en las calles que circundan el barrio « Liévano ». Para llegar hasta allí es necesario que la plaza central de mercado facilite el terreno para el amplio cauce de la nueva vía. En realidad ya la pica demoledora de los obreros municipales le está sacando el tajo correspondiente a la vieja e anti-higiénica edificación. Este anuncio de la clausura del mercado central por sí solo, aún sin el respaldo de los muy loables fines urbanísticos que se persiguen, debe ser motivo de recogido ciudadano. La vieja plaza de la Concepción tan primitivamente organizada, tan espantosamente congestionada había sido en las últimas décadas motivo de muy serias preocupaciones en lo que a la higiene se refiere. Su miserable y repugnante presencia en lugar tan céntrico era una vergüenza para Bogotá. Allí se congregaban en la más espantosa promiscuidad los núcleos más abyectos y ruines de esta ciudad. Con esta demolición van a desaparecer las madrigueras, los prostíbulos, lo nauseabundo y las enfermedades. La nueva vía, además de cumplir con sus fines inmediatos relacionados con la circulación, va a crear en este sector, un nuevo núcleo urbano moderno, confortable, mejor habitado, con la posibilidad de establecer almacenes comerciales amplios y de fácil abastecimiento, además de terrenos destinados a escuelas y jardines. En este sector puede aparecer, con una buena reglamentación una de las mejores y más lucrativas zonas comerciales de la ciudad ». « Una demolición necesaria. Notas Editoriales », *Proa*, mai 1952, n° 59, p. 7. La lecture de J. Aprile-Gniset, *El impacto del 9 de abril sobre el centro de Bogotá*, op. cit., m'a conduit vers ce document.

¹⁰⁷ F. Cardeño, *Historia del desarrollo urbano en el centro de Bogotá, Mártires*, op. cit., p. 77.

de la rue, il avait l'impression de descendre dans un gouffre. Tous ses rêves de médecin, d'élégant professeur et de succès brillants que lui inspiraient les portraits des maîtres sur les murs de la bibliothèque, s'enfuyaient face aux prostituées qui l'invitaient à la concupiscence. Même ayant vécu plusieurs années dans ces taudis, il ne s'était jamais habitué à les regarder [ces femmes]¹⁰⁸. »

En 1954, Bogotá devient *Distrito Especial*. La ville regroupe ainsi plusieurs municipalités des alentours et jouit d'une indépendance par rapport à la région de Cundinamarca, qui la circonscrivait. Avec cette extension de la ville et les transformations urbanistiques, Bogotá cherchait à devenir une capitale moderne et accueillante.

Pendant que les travaux avançaient sur la *Carrera 10^e*, dans le centre, l'urbanisation de la ville s'accélérait. Au nord, les propriétaires de l'ancienne *Hacienda El Chicó* divisent le terrain en parcelles afin de créer un quartier de résidence privilégié¹⁰⁹, tandis qu'au sud, commencent les projets résidentiels sur la nouvelle avenue¹¹⁰.

Finalement, en 1960, l'avenue Fernando Mazuera, qui lors de son inauguration s'appelle avenue *Libertador*, est achevée. De hauts immeubles longent chaque côté de la rue, marquant « enfin », comme auraient dit les urbanistes de l'époque, l'arrivée de la modernité sur le sol bogotano. Et les voitures circulent à grande vitesse sur cette voie reliant désormais le sud et le nord de la ville au centre.

Néanmoins, le rayonnement impulsé par cette avenue et les projets pensés autour d'elle n'allaient pas durer longtemps. La ville a en effet poursuivi son expansion rapide vers le nord, le sud et l'ouest, et peu à peu ce secteur central a cessé d'intéresser les urbanistes.

En revanche, les activités commerciales, qu'il s'agisse de vente en gros ou au détail, se sont répandues dans le secteur de *San Victorino* et aux alentours de la *Plaza España*. C'est là que va émerger un autre secteur commercial, appelé plus tard *San Andresito*¹¹¹, le

¹⁰⁸ Texte original : « *Sus pasos [de Laboriel] resonaron por los vacíos corredores de la Facultad [de Medicina] hasta salir por la Calle 10. Siempre que cruzaba el portal de la Facultad y se enfrentaba al tumulto de la calle, sentía la impresión de descender en los abismos. Todos sus sueños de médico, de pulcro profesor y de brillantes triunfos que le inspiraban los retratos de los maestros en las paredes de la Biblioteca, huían ante los grupos de ramerías invitándolo a la concupiscencia. Aun cuando había vivido varios años entre sus tugurios, nunca se acostumbró a mirarlas* ». Manuel Zapata Olivella, *La Calle 10*, Bogotá, Prolibros Ltda, 1986, p. 44.

¹⁰⁹ Fabio Puyo, Benjamín Villegas et Fundación Misión Colombia (eds.), *Historia de Bogotá*, op. cit., p. 26.

¹¹⁰ C. Niño et S. Reina, *La carrera de la modernidad*, op. cit., p. 137.

¹¹¹ F. Cardeño, *Historia del desarrollo urbano en el centro de Bogotá, Mártires.*, op. cit., p. 79.

commerce débordant à nouveau dans les rues adjacentes. La « *Ciudad del empleado* » et les autres projets d'habitation n'ont pas vu le jour, et les vieilles maisons sont demeurées sur une partie de ladite « avenue de la modernité », à côté des nouveaux gratte-ciels. Grâce à la proximité de la gare ferroviaire de *La Sabana*, du secteur commercial et du centre historique, des compagnies de bus inter-cités se sont installées au début des années 1960 entre le quartier de *Santa Inés*, la *Plaza de Los Mártires* et la *Plaza España*, lieux où confluait déjà quotidiennement le transport de marchandises. Des magasins de pièces détachées automobiles et des garages ont aussi ouvert dans le secteur pour répondre à la demande des agences de bus¹¹².

Lors du développement de l'ouest de Bogotá, la municipalité a transféré vers cette zone le centre administratif national, ignorant complètement les recommandations du Plan de Régulation de la ville réalisé par les architectes Le Corbusier, Paul Wiener et Josep Lluís Sert entre 1948 et 1953, qui plaçaient toutes les institutions administratives dans le centre historique¹¹³. Plus loin vers l'ouest apparaît en 1972 un nouveau marché central, *Corabastos*¹¹⁴. Du côté nord, des ensembles résidentiels continuent d'émerger et, en 1976, un grand centre commercial, *Unicentro*, y ouvre ses portes¹¹⁵. Ce qui jusque-là avait été l'apanage du centre s'étendait désormais dans d'autres lieux de la ville.

La *Carrera Décima*, parce qu'unique avenue traversant le centre-ville et liant le nord au sud de Bogotá¹¹⁶, est devenue le passage obligé de plusieurs lignes de bus au sein d'un système de transport à l'époque peu organisé. La fluidité du trafic automobile, tant désirée auparavant, se voyait freinée par les multiples lignes de bus qui empruntaient et embouteillaient l'« avenue de la modernité ». Dès le début des années 1980, les organismes et les institutions importants et réputés qui avaient choisi comme siège, deux décennies auparavant, la *Carrera Décima*, commençaient à s'implanter dans le nord de la

¹¹² *Ibid.*, p. 77-78.

¹¹³ C. Niño et S. Reina, *La carrera de la modernidad*, *op. cit.*, p. 124.

¹¹⁴ Site officiel *Corabastos*, « Nuestra historia : Corporación de Abastos de Bogotá S.A. », accessible sur http://www.corabastos.com.co/index.php?option=com_content&view=article&id=45&Itemid=135 (consulté le 24 juin 2017).

¹¹⁵ « Así es Unicentro », *El Tiempo*, 26 juillet 2004.

¹¹⁶ Il me semble important de signaler qu'il existe également l'avenue *Caracas*, celle qui passe en face de la *Plaza de Los Mártires* et qui côtoyait le *Cartucho*, traversant la ville du sud jusqu'au nord en passant par le centre de Bogotá. Cependant, le passage de la *Caracas* par le centre-ville se fait en son lieu le plus occidental, tandis que la *Carrera 10°* se situe beaucoup plus près du centre historique, voire de la *Plaza de Bolívar*.

ville, nouveau secteur symbole d'exclusivité¹¹⁷.

Entre temps, dans les rues qui entouraient jadis *La Concepción* et celles qui reliaient ce marché à *San Victorino*, la *Plaza de los Mártires* et la *Plaza España*, les bas-fonds persistaient. Les bordels d'où les prostituées appelaient Laboriel à la fin des années 1940 subsistaient, ainsi que les nombreux *inquilinos* qui accueillait depuis les premières décennies du xx^e siècle des migrants pauvres venus de la campagne à cause du conflit des terres, puis à cause de *La Violencia*.

La *Carrera Décima* n'a jamais trouvé la splendeur souhaitée des urbanistes qui l'avaient conçu. Et les secteurs centraux où les immeubles modernes ne sont jamais arrivés, continuaient à héberger la population la plus défavorisée de la ville. La pauvreté extrême s'y ancrerait.

La déroute de la *chicha* et la consolidation de la bière salubre

Ce jour-là, le *Nueve de Abril*, le peuple fut ivre. Non pas à cause de la *chicha*, mais du whisky et du cognac... des boissons de luxe qui se trouvaient dans les magasins de la *Carrera 7* et qui, pour une fois, étaient accessibles à tous. Ce peuple qui se réunissait quotidiennement dans les *chicherías* était là, dans la rue, dans le centre, en train de boire, de fêter la révolution, de pleurer leur leader. Et la fête a débouché sur le partage de bouteilles, l'ivresse, et même l'intoxication¹¹⁸.

Après le *Bogotazo*, ce peuple qui, enragé et ivre, avait détruit le centre de Bogotá puis pillé les magasins, « devait être contrôlé », « il fallait neutraliser ses instincts de révolte », et pour cela, comme nous l'avons vu auparavant, l'état de siège a été instauré. Pendant cet état de siège, des mesures de contrôle plus précises, à propos de certains sujets qui préoccupaient les dirigeants, comme par exemple la vie nocturne, ont été mises en place. L'une d'elles fut la condamnation définitive d'un des « principaux vices » de ce peuple « barbare » : la *chicha*.

Le 2 juin 1948, un décret fut signé par le président et l'ensemble des ministres – désormais de l'Union nationale – afin de contrôler la fabrication et la vente des boissons

¹¹⁷ C. Niño et S. Reina, *La carrera de la modernidad*, op. cit., p. 272.

¹¹⁸ Divers témoignages font allusion au pillage des magasins de liqueurs, au partage de bouteilles dans le but de se plonger dans une ivresse collective, et aux effets digestifs que cette ivresse a engendrés. Voir notamment H. Braun, *Mataron a Gaitán*, op. cit., p. 312-313.

fermentées, et plus précisément de la *chicha* et du *guarapo*. La première, que le lecteur connaît déjà, est cette boisson de tradition indigène à base de maïs ; la deuxième est devenue traditionnelle et abondamment consommée dans les terres basses et chaudes après que les Espagnols eurent apporté la canne à sucre sur le sol américain durant la colonisation¹¹⁹, car le *guarapo* est fabriqué avec le jus de la canne ou avec le pain de vesou – brique de mélasse de canne solidifiée – et des fruits comme l’ananas. Le décret commence ainsi :

« Le Président de la République de Colombie,

Vu qu’un des principaux facteurs qui contribuent à faire perdurer un état d’exacerbation politique et de criminalité est l’usage de boissons alcoolisées, en particulier ces boissons qui provoquent facilement des conflits de toute nature à cause de leur très mauvaise qualité et des lieux où elles sont vendues et consommées ;

Vu que la Constitution Nationale ainsi que les lois imposent à l’État le devoir de veiller pour la salubrité, la moralité, la sécurité et la tranquillité publiques ;

Vu qu’il s’agit d’un fait d’observation notable, confirmé par les médecins légistes, que dans les départements où sont consommées des boissons alcoolisées, dont la fabrication n’est pas soumise à des règles d’hygiène et de technique et que le degré élevé de toxicité et de contenu alcoolique rend éminemment dangereuses, la criminalité, les manifestations de déviance mentale et la fréquence d’événements à caractère politique sont de la plus importante occurrence ;

Vu qu’à partir de plusieurs analyses chimiques réalisées dans les laboratoires officiels, la forte nocivité des boissons comme la *chicha* est démontrée ;

[...] Vu que des boissons de cette nature sont des facteurs influents du faible niveau moral et matériel de vie des classes laborieuses ;

Décrète¹²⁰... »

¹¹⁹ Antonio Santamaría et Alejandro García, « Azúcar en América », *Revista de Indias*, 2005, LXV, n° 233, p. 9-32.

¹²⁰ Texte original : « *El Presidente de la República de Colombia [...] Considerando : Que uno de los principales factores que contribuyen a mantener un estado de exacerbación política y de criminalidad es el uso de bebidas alcohólicas, especialmente de aquellas que por su pésima calidad como por los lugares donde se expenden y consumen determinan más fácilmente conflictos de toda naturaleza ; Que tanto la Constitución Nacional como las leyes, imponen al Estado el deber de velar por la salubridad, la moralidad, la seguridad y la tranquilidad públicas : Que es un hecho de notoria observación, confirmado por los Médicos Legistas (sic), que en los Departamentos donde se consumen bebidas alcohólicas cuya fabricación no está sometida a reglas higiénicas y técnicas, y cuyo alto grado de toxicidad y contenido alcohólico, las hacen eminentemente peligrosas, la criminalidad, las manifestaciones mentales y la frecuencia de sucesos de carácter político son de más impresionante ocurrencia ; Que con base en repetidos análisis químicos practicados en laboratorios oficiales, está demostrada la gran nocividad de bebidas como la chicha ; [...] Que bebidas de esta naturaleza son factores influyentes en el bajo nivel moral y material de vida de las*

Le document décrétait, entre autres, que la *chicha* ne pouvait plus être commercialisée dans des établissements où l'on vendait également de la nourriture, c'est-à-dire dans des lieux tels que les *chicherías* où la tradition d'espace de sociabilité et de consommation de *chicha* impliquait la consommation de plats typiques. En ce qui concerne la fabrication, la *chicha* devait abandonner sa technique artisanale pour favoriser une sorte d'industrialisation, avec des machines et des techniques pouvant garantir un pourcentage maximal de 4% d'alcool et une hygiène stricte dans les processus de fermentation, de pasteurisation et de mise en bouteille ; car désormais, en effet, la *chicha* ne pouvait plus être servie dans la traditionnelle *totuma*¹²¹.

Comme les *chicherías* étaient des lieux de rencontre pour les classes populaires, pour ces gens majoritairement *gaitanistas* qui avaient instauré le chaos pendant quelques heures, et que la *chicha* était, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le symbole du vice et du crime, ces espaces, comme cette boisson, furent manifestement une des principales cibles de contrôle étatique après le *Nueve de Abril*. Quelques mois plus tard, ce décret, proposé par le ministre de l'Hygiène, le médecin Jorge Bejarano, qui reprenait quasi intégralement le premier document – celui du 2 juin –, fut ratifié par la loi du 5 novembre 1948. Un autre décret, rédigé en décembre de la même année, précise les conditions d'hygiène auxquelles devaient répondre les locaux de fabrication de boissons fermentées.

Nonobstant, ce qui se trouvait derrière le contrôle de la *chicha* et de *chicherías*, c'était la restriction de la liberté de réunion des classes populaires, comme l'a déjà dit Camilo Monje¹²². Après le *Bogotazo*, éviter toute sorte de soulèvement social était devenu la priorité. Le décret, puis la loi, le disent clairement : « vu qu'un des principaux facteurs qui contribuent au maintien d'un état d'exacerbation politique et de criminalité, c'est l'usage de boissons alcoolisées... » ; il fallait donc neutraliser, tant sur le plan politique que moral, ce peuple « dangereux ».

Certes, les boissons fermentées, représentées notamment par la *chicha*, n'ont été interdites ni par le décret ni par la loi de 1948, mais, face aux nouvelles exigences de production et de vente qui rendaient impossible son caractère artisanal, la survivance de la

clases trabajadoras, Decreta [...] ». Décret 1839 de 1948 cité par J. Bejarano, *La derrota de un vicio. Origen e historia de la chicha, op. cit.*, p. 97-98.

¹²¹ Récipient d'origine végétale élaboré avec le fruit du calebassier.

¹²² Camilo Monje, *Los cafés de Bogotá (1948-1968): historia de una sociabilidad*, Bogotá, Editorial Universidad del Rosario, 2011, p. 15.

chicha se voyait compromise. De plus, l'élite colombienne affichait de plus en plus son désir de voir remplacée ces boissons fermentées de tradition indigène et populaire, la *chicha* et le *guarapo*, par cette boisson venue d'Europe, la bière, symbole, aux yeux de cette élite, de modernité¹²³. Car si le désir de « modernité » avait joué un rôle fondamental dans la transformation de la ville depuis la fin du XIX^e siècle, ce désir allait s'accroître après le *Bogotazo*. Dans le même temps, l'« incivilité » des classes populaires, qui avait connu, selon l'élite sociopolitique, son acmé le *Nueve de Abril*, devenait l'antonyme du progrès, et cela exigeait l'établissement de mesures de contrôle.

Après la légalisation de ces contraintes dans la fabrication et la vente de *chicha*, le ministère de l'Hygiène développe une campagne publicitaire contre la boisson indigène, dans laquelle des images réunissent à nouveau misère, vice et crime afin d'inciter les masses populaires à ne plus boire de *chicha*. Sur les images reproduites par le ministre de l'Hygiène, Jorge Bejarano, dans son livre consacré à la *chicha*, *La derrota de un vicio*¹²⁴ (*La défaite d'un vice*), on peut observer, par exemple, derrière les barreaux d'une prison, un homme avec un visage aux traits très marqués et dont il est possible de deviner une peau cuivrée, suggérant une origine indigène ou noire. Sa femme, de l'autre côté des barreaux, exprime son chagrin et un message accompagne la scène dessinée : « les prisons se remplissent de gens qui boivent de la *chicha* ». Une autre image montre un visage de profil : une silhouette qui pourrait être celle de l'homme derrière les barreaux. Sur la silhouette se détache l'image d'un âne. Le message : « la *chicha* rend bête, ne buvez plus de boissons fermentées ». Une autre image, également reproduite par le ministre Bejarano, représente un couteau ensanglanté et est accompagnée du message : « la *chicha* engendre le crime ».

Cette campagne publicitaire a sans doute participé à l'impulsion de l'industrie de la bière dans le pays. Contrairement à la *chicha*, la bière était présentée comme une boisson saine, tant par le fait que sa fabrication se faisait à l'aide des « meilleurs moyens techniques », c'est-à-dire de machines, que par le fait qu'il s'agissait d'une boisson « nourrissante », argument qui laissait sans voix les défenseurs peu nombreux de la *chicha* pour qui l'attribut le plus important de la boisson indigène était justement son caractère

¹²³ Pour approfondir sur le sujet du passage de la *chicha* à la bière comme boisson populaire, voir notamment Ó.I. Calvo et M. Saade, *La ciudad en cuarentena*, op. cit. ; M. Campuzano et M.C. Llano, « Una bebida fermentada a través de la historia », art. cit.

¹²⁴J. Bejarano, *La derrota de un vicio. Origen e historia de la chicha*, op. cit.

nourrissant¹²⁵. L'industrie de la bière, dont Bavaria était la plus importante représentante, comptait sur son industrialisation pour répondre aux dispositions de contrôle d'hygiène dans la fabrication des boissons alcoolisées. Pendant les années qui précèdent et qui suivent le *Nueve de Abril*, Bavaria, par exemple, s'est fortement développée, construisant des usines dans dix villes du pays et une deuxième à Bogotá¹²⁶.

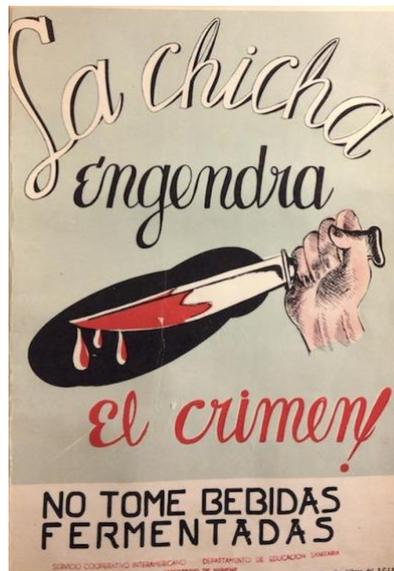


Image 10 : Campagne publicitaire du Ministère de l'hygiène
Source : J. Bejarano, *La derrota de un vicio. Origen e historia de la chicha*, op. cit.

¹²⁵ Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, un des premiers scientifiques à conférer à la *chicha* un caractère nourrissant a été le médecin José Félix Merizalde, durant la deuxième décennie du XIX^e siècle.

¹²⁶ Ó.I. Calvo et M. Saade, *La ciudad en cuarentena*, op. cit., p. 316.

En outre, les revenus engrangés par l'État par le biais des impôts sur les boissons fermentées comme la *chicha* – une des raisons pour lesquelles la guerre contre la *chicha* avait souvent été freinée depuis la période coloniale –, se voyaient peu à peu remplacés par les impôts sur la bière¹²⁷.

Ainsi, suite aux nouvelles exigences dans la fabrication des boissons fermentées, la disparition de la *chicha* laissait un vide au sein des classes populaires urbaines, et en particulier à Bogotá¹²⁸ ; vide qui se voyait progressivement comblé par les produits proposés par le secteur de la brasserie. Ainsi, en 1948, la compagnie Bavaria introduit sur le marché le « *Cabríto* »¹²⁹, une bière épaisse et économique, comme l'était la *chicha*, qui devait fonctionner comme substitut de la boisson jaunâtre¹³⁰.

À cette occasion, une campagne publicitaire est lancée par la compagnie pour « *Cabríto* » et d'autres produits, mais, contrairement aux images de la campagne contre la *chicha*, c'est le bien-être qui est ici au centre de l'intention publicitaire : les consommateurs sont des paysans souriants, dansant et buvant de la bière, et même des enfants peuvent la boire, tant elle « est saine et nourrissante » !

Cependant, comme l'a signalé Camilo Monje, l'intention de Bavaria n'était pas seulement de proposer un produit pour remplacer la *chicha*. Derrière le remplacement de la boisson se trouvait également l'intention d'occuper l'espace physique qu'elle laissait, c'est-à-dire de faire des endroits où se vendait la *chicha* des espaces propices à la vente de la bière¹³¹. C'est ainsi que la compagnie a lancé un concours motivant la transformation des espaces de vente de boissons alcoolisées dans les quartiers populaires et a inventé un nouveau terme : « *tiendas*¹³² *obreras* ». Les lieux de vente continuaient à exister dans les mêmes espaces, mais devaient adopter une transformation radicale afin de répondre aux exigences du ministère de l'Hygiène en matière d'hygiène, de propreté et de circulation. Le concours s'appelait « *tiendas* modèle » et la compagnie Bavaria choisit les quartiers

¹²⁷ *Ibid.*, p. 318.

¹²⁸ Il est très important de souligner qu'il ne s'agit pas pour autant de la fin de la *chicha* en tant que tradition dans l'ensemble du pays. Les sociétés rurales traditionnellement liées à cette boisson continuent de nos jours à la préparer artisanalement et à la consommer.

¹²⁹ « 120 años de historia celebra Bavaria el 4 de abril », *Portafolio*, 3 avril 2009.

¹³⁰ Ó.I. Calvo et M. Saade, *La ciudad en cuarentena*, *op. cit.*, p. 317 ; C. Monje, *Los cafés de Bogotá (1948-1968)*, *op. cit.*, p. 27.

¹³¹ C. Monje, *Los cafés de Bogotá (1948-1968)*, *op. cit.*, p. 26-28.

¹³² Ne pas confondre avec les *tiendas* d'habitation dont nous avons parlé dans le premier chapitre. Ce premier sens du terme a progressivement cessé d'être utilisé pendant le XX^e siècle. Aujourd'hui le terme *tiendas* désigne des lieux de vente, telles des épicerías, et il s'agit d'un mot couramment utilisé de nos jours à Bogotá et dans différentes régions du pays.

populaires de la capitale pour le mettre en place¹³³.

À nouveau, la relation entre propreté de l'espace et propreté des mœurs, qui avait été très importante quelques décennies auparavant au sujet des espaces de l'habitation « ouvrière », semble s'établir. La *chicha*, comme les espaces où elle se vendait, représentait, aux yeux de l'élite sociopolitique, des traditions antihygiéniques, sales et malsaines, et la conjonction de ces caractéristiques provoquait, semble-t-il, une démoralisation des consommateurs qui les conduisait généralement au crime. Il était donc nécessaire de provoquer un changement. Si les dispositions rigoureuses concernant la fabrication et la vente de *chicha* ainsi que le développement de l'industrie de la bière et la promotion de cette boisson comme une liqueur saine avaient constitué une première étape dans ce changement, la transformation des espaces de consommation et de réunion se présentait comme la suite logique de ce processus. Si la bière était si hygiénique et si bonne pour la santé des classes populaires, les espaces où elle allait être achetée et consommée devaient posséder ces mêmes caractéristiques.



Image 11 : Affiche publicitaire « Cabrito », Compagnie Bavaria, 1948.
Source : C. Monje, *Los cafés de Bogotá (1948-1968)*, op. cit., p. 36.

¹³³ C. Monje, *Los cafés de Bogotá (1948-1968)*, op. cit., p. 28.



Image 12 : Affiches publicitaires Compagnie Bavaria.

Sources : Ó.I. Calvo et M. Saade, *La ciudad en cuarentena*, op. cit. et « Ni deforma, ni embrutece: la chicha sigue viva en el Chorro de Quevedo de Bogotá », *Las 2 Orillas*, 22 mars 2016

Ainsi commencent le passage de la *chicha* à la bière comme boisson populaire chez les masses populaires urbaines et le passage des lieux de vente et tavernes « malsaines » aux « *tiendas obreras* ». Le premier a eu un succès indéniable, la bière conquérant le marché des boissons alcoolisées, et la *chicha* devenant une boisson clandestine et marginale, ce qui est manifestement confirmé par l'émergence de la contrebande de cette boisson¹³⁴. Les fabricants de bière ont su profiter de la bataille contre la *chicha* et du fort désir de modernisation du moment, et ont finalement réussi à remplir le vide qu'elle laissait dans les classes populaires. En revanche, la transition qui concerne les lieux de vente et de consommation semble, avec le temps, un échec évident. Les motifs récurrents des bas-fonds ne disparaissent pas grâce aux « bienfaites qualités » de la bière et à l'hygiène de sa fabrication, qui étaient censés se refléter à travers les espaces de vente.

« Les alentours du marché de la place du *Siete de Agosto*, centre de tous les quartiers, sont en train d'hériter de tous les vices et de tous les maux qui ont caractérisé les alentours de l'ancienne place du marché de *La Concepción* », est-il écrit dans un article de presse de 1958. « Parce que – continue l'article –, dans les *Barrios Unidos* [nom du secteur], les voleurs abondent ; parce que les alentours du marché sont en train de devenir le paradis des

¹³⁴Ó.I. Calvo et M. Saade, *La ciudad en cuarentena*, op. cit., p. 237-238 ; M. Campuzano et M.C. Llano, « Una bebida fermentada a través de la historia », art. cit., p. 47.

joueurs ; parce que des “petits hôtels” ont commencé à affleurer et parce que les services de vigilance sont minimales¹³⁵ ». Ni aux alentours de l’ancien marché de *La Concepción*, ni près des autres marchés de la ville, les bas-fonds n’avaient vraiment changé. Les clients des *cantinas* situées autour de la *Plaza España*, de la *Plaza de Los Mártires* et du secteur de *San Victorino*, buvaient très probablement de la bière, mais aussi de ces boissons désormais clandestines : la *chicha*, l’*aguardiente* artisanal et le *guarapo*.

Quelques notes sur le guarapo et la chicha aujourd’hui

À *La Ele*, pendant les années durant lesquelles j’ai entrepris mon travail de terrain, il était possible de boire du *guarapo*, mais on n’en trouvait pas dans toutes les tavernes ni dans toutes les salles de machines à sous. Parmi les différents endroits que j’ai visités à l’intérieur de l’*olla*, je n’ai vu que deux fois du *guarapo* en vente, toujours exposé à l’intérieur d’une vitrine faisant office de bar, dans des carafes en plastique et à côté du *chamber*¹³⁶ et de l’alcool¹³⁷. Cela se vendait bien. Les quelques fois où j’ai pu, me trouvant à proximité de la vitrine, observer de près la vente de ces liquides que l’on pouvait acheter au verre, voire au *shot* pour l’alcool pur, j’ai vu des personnes remplir des bouteilles de 500 ml. Comme la plus grande partie des choses vendues dans l’*olla*, le prix du *guarapo* était abordable : deux cents pesos le verre – soit autour de cinq ou six centimes d’euros. Il revenait toujours moins cher que le *chamber* qui coûtait le double, ou parfois davantage, en fonction de la boisson avec laquelle l’alcool était mélangé.

Bien entendu, de nos jours, la fabrication et la vente de boissons comme le *guarapo*, la *chicha*, ou encore l’*aguardiente* artisanale, ne connaissent plus de phénomène de clandestinité, et ce qui est intéressant c’est que, malgré la clandestinité à laquelle ces boissons ont été condamnées pendant plusieurs années, elles ont su faire face à la prohibition et sont restées présentes au sein de certains milieux populaires à Bogotá. La

¹³⁵ Texte original : « *Es que los contornos del mercado de la plaza “7 de agosto”, centro de los barrios, está heredando todos los vicios y todos los males que caracterizaron a los alrededores de la desaparecida plaza de mercado de la Concepción. Porque en los barrios unidos están abundando los rateros ; porque los alrededores del mercado se están convirtiendo en el paraíso de los tahúres ; porque han comenzado a florecer los « hotelitos » y porque los servicios de vigilancia son mínimos* ». « *Lacras sociales comienzan a crecer en los barrios unidos* », *Sucesos*, Bogotá, 15 août 1958, p. 10. Cité par C. Monje, *Los cafés de Bogotá (1948-1968)*, *op. cit.*, p. 33.

¹³⁶ Alcool (70%) mélangé à de la boisson gazeuse ou du jus de fruits en poudre, connu également sous les noms de *chamberlain* ou *pipo*. Selon I. Morris et G. Garzón, *El Cartucho: Del Barrio Santa Inés al Callejón de la Muerte*, *op. cit.*, p. 31, 47, 50., ce mélange était connu dans les années 1980, dans les rues du *Santa Inés*, sous le nom de « *pipo* ».

¹³⁷ Il s’agit d’alcool à 70% utilisé comme antiseptique et désinfectant pour un usage médical. Cet alcool est consommé pur ou mélangé dans les *ollas*.

chicha, par exemple, au-delà du fait qu'elle est devenue, ces dernières années, une attraction touristique du centre historique de Bogotá, a persisté dans les quartiers populaires proches du centre-ville, même si de façon moindre qu'auparavant. Et, comme le travail ethnographique m'a permis de le constater, le *guarapo* n'a peut-être jamais quitté les rues qui entouraient jadis le marché de *La Concepción*, bas-fonds par excellence à Bogotá.

L'affleurement d'une économie de la drogue

Nous avons vu comment en écho des campagnes antialcooliques en Europe et aux États-Unis, la Colombie a lutté pendant plusieurs décennies contre certaines boissons fermentées ou distillées, jusqu'à entraîner leur désuétude en les rendant illégales et donc clandestines. Cependant, parallèlement à la lutte contre des boissons alcooliques au tour du monde, d'autres campagnes d'interdiction vont surgir au cours de la première moitié du XX^e siècle, cette fois-ci contre des substances connues de nos jours comme stupéfiants. La Colombie n'a pas fait l'exception dans ces nouvelles batailles et, dans son territoire, des substances accessibles légalement et sans contraintes deviendront illicites et entreront dans le circuit de la clandestinité comme la *chicha*, le *guarapo* et l'*aguardiente*.

« Au début du XX^e siècle – écrit Antonio Escotado – toutes les drogues connues étaient dans les pharmacies et les drogueries, ou pouvaient être achetées par correspondance, directement chez le fabricant. Cela était valable pour toute la planète, aussi bien en Amérique qu'en Asie ou en Europe¹³⁸ ». En fait, durant le XIX^e siècle, des substances comme la morphine, la codéine, la cocaïne ou l'héroïne sont venues s'ajouter à l'opium dans la trousse à pharmacie des foyers du monde entier, car ces substances recevaient l'approbation des médecins pour le traitement de la douleur ou de la fatigue¹³⁹.

¹³⁸ Antonio Escotado, *Historie élémentaire des drogues: des origines à nos jours*, Paris, Lézard, 1995, p. 105. Pour approfondir sur l'histoire de l'usage de drogues, voir notamment A. Escotado, *Historia general de las drogas*, op. cit.

¹³⁹A. Escotado, *Historia general de las drogas*, op. cit., p. 558.

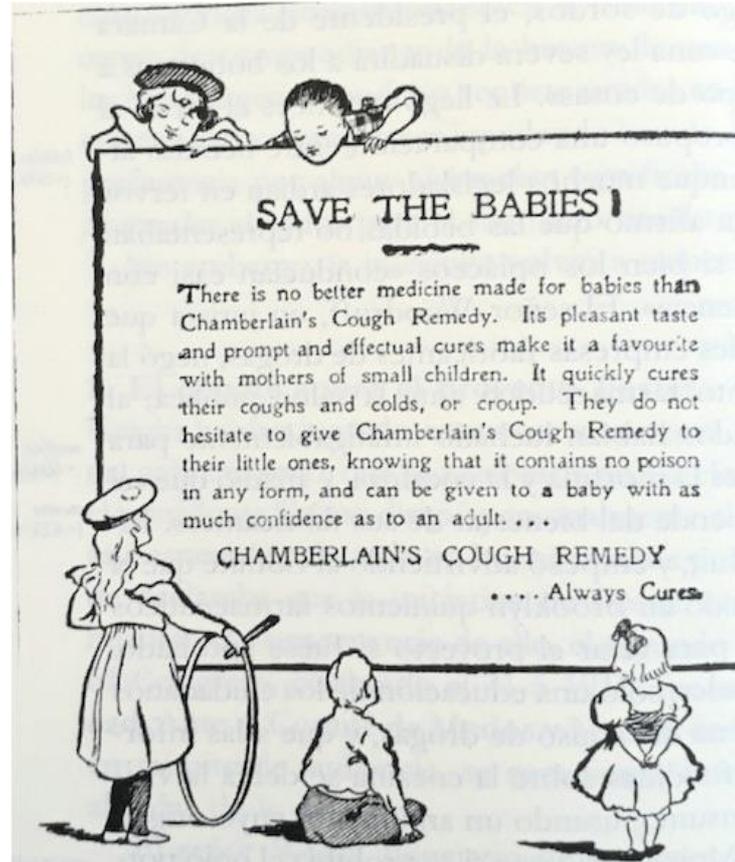


Image 13 : *Chamberlain's Cough Remedy*

Campagne publicitaire pour un remède à base d'opium contre la toux des enfants au début du XX^e siècle aux États-Unis (Notez la coïncidence de nom entre le produit contre la toux et le *chamberlain* des *ollas*)
Source : A. Escotado, *Historia general de las drogas*, op. cit. p. 626.

Il existait également, dans le cas par exemple de drogues comme l'opium, des lieux consacrés à sa vente et sa consommation. Les fumeries d'opium dans des pays asiatiques sont nombreuses¹⁴⁰ : c'est le cas de la Chine, de l'Inde ou encore du Pakistan, comme le conte de Rudyard Kipling, *The Gate of a Hundred Sorrows*, qui se passe dans une fumerie de la ville de Lahore à la fin du XIX^e siècle, le rapporte. Voici un extrait dans lequel la description de cette « Porte des cent mille peines » est fascinante :

« [...] Ce n'est pas une porte en somme, c'est une maison. Elle appartenait d'abord au vieux Fung-Tching il y a de cela cinq ans. Il était cordonnier à Calcutta. On dit qu'il avait assassiné sa femme un jour qu'il était ivre. C'est pourquoi il renonça au rhum du bazar et se mit à la Fumée Noire. Plus tard, il remonta vers le nord, vint ici et ouvrit la Porte qu'il installa sur le pied d'une maison où l'on pourrait fumer au calme et en paix.

¹⁴⁰A. Escotado, *Historia general de las drogas*, op. cit., chapitre 19.

Remarquez-le, c'était une fumerie pukka, respectable, non pas un chandoo khana, un de ces fours étouffants, comme on en trouve partout dans la ville. Non ; le vieux connaissait son affaire à fond, et il était très propre pour un Chinois.

[...] Il tenait la grande chambre du haut, où ses meilleurs clients se réunissaient, aussi propre qu'une épingle neuve. Dans un coin il y avait le Bon Dieu de Fung-Tching – presque aussi laid que Fung-Tching lui-même – toujours avec des bâtonnets d'encens qui lui brûlaient sous le nez ; mais on ne les sentait plus quand les pipes marchaient. En face du Bon Dieu se trouvait le cercueil de Fung-Tching. Il avait dépensé pour ça une bonne partie de ses épargnes, et toutes les fois qu'une nouvelle personne venait à la Porte, on ne manquait jamais de le lui présenter. Il était laqué noir, avec des écritures rouge et or dessus, et j'ai entendu dire que Fung-Tching l'avait apporté d'aussi loin que de Chine même. Je ne sais pas si c'est vrai ou non, mais je sais que les soirs où j'arrivais le premier, j'étendais ma natte au pied. Voyez-vous, c'était un coin tranquille, et une sorte de brise, de temps à autre, arrivait de l'impasse à travers la fenêtre. En dehors des nattes, il n'y avait pas d'autres meubles dans la chambre – rien que le cercueil et le vieux Bon Dieu tout vert, violet et bleu d'usure et d'âge.

Fung-Tching ne nous dit jamais pourquoi il appelait sa maison 'la Porte des Cent Mille Peines'. (C'est le seul Chinois de ma connaissance qui inventât des noms malsonnants ou tristes. La plupart sont du genre fleuri, comme on peut voir à Calcutta.) Il nous fallait trouver cela nous-mêmes [...]»¹⁴¹ ».

Des fumeries comme celle de Fung-Tching décrite par R. Kipling, il y en avait aux États-Unis¹⁴² et dans les pays européens. Celles de Paris, au début du xx^e siècle, étaient « des chambrées de fumeurs assis sur la classique latte avec la pipe, la lampe, l'aiguille et la *drogue (sic)* », comme les décrivait le compagnon de Fabrice Delphi dans le dialogue reproduit par ce dernier dans son ouvrage *L'Opium à Paris*¹⁴³.

Cependant, à la fin du xix^e siècle et au début du xx^e, le mouvement de prohibition de l'alcool aux États-Unis, et l'inclusion dans la prohibition de « toutes les substances qui créent ou excitent un appétit non naturel¹⁴⁴ », commence à devenir un sujet important dans certains États, précisément au moment où le pays devient une puissance mondiale. Ainsi, des groupes de « puritains », comme les appelle Antonio Escotado, lancent une croisade

¹⁴¹ Rudyard Kipling, « La porte de cent mille peines » dans *Contes choisis*, traduit par Louis Fabulet et par Robert D'Humières, Paris, Georges Crès et Cie., 1918, p. 277-281.

¹⁴²A. Escotado, *Historia general de las drogas*, op. cit., p. 550.

¹⁴³ Fabrice Delphi, *L'Opium à Paris*, Paris, Félix Juven, 1907, p. 2.

¹⁴⁴A. Escotado, *Historia general de las drogas*, op. cit., p. 563.

contre les drogues et parviennent à limiter leurs prescription et vente aux seuls domaines de la médecine et de la pharmacie¹⁴⁵.

En 1911, une première conférence à propos de la répression des drogues, convoquée par les États-Unis, est donnée à La Haye. L'accord aboutit finalement à limiter les drogues comme la morphine, la cocaïne et l'opium aux usages médicaux et scientifiques. En 1925, un nouvel accord, cette fois-ci réalisé à Genève, ratifie les accords de La Haye et le chanvre est inclus dans les drogues à réguler. Parmi les principaux pays cultivateurs de coca – Bolivie, Pérou, Brésil, Équateur, Paraguay et Colombie –, seule la Colombie est présente lors de ces nouveaux accords. En 1931, une nouvelle convention a lieu à Genève, mais c'est surtout lors de la convention suivante, en 1936, dans la même ville, qu'il devient évident que les États-Unis, principale force agissante dans la lutte contre les drogues, sont en train de gagner cette bataille : la majorité des pays faisant partie de la Société des Nations¹⁴⁶ s'engage à réprimer la possession et le trafic de certaines substances. Il faut cependant ajouter que, plus ces accords avaient un impact dans les différents pays, plus le marché de contrebande, souvent avec une adultération de la substance, se développait afin de répondre à la demande des consommateurs habitués¹⁴⁷.

La Colombie, l'un des pays membres fondateurs de la Société des Nations, fait ainsi partie des signataires des traités pour le contrôle de la vente, de la contrebande et de l'usage de drogues. Dès les années 1930, le pays commence à considérer l'usage de drogues, en dehors d'un strict contexte médical, comme un problème social¹⁴⁸. Cependant, la condamnation de l'usage de certaines drogues, durant les premières années qui suivent la convention de 1936, n'est pas aussi radicale que pour l'alcoolisme ou surtout que pour des substances comme la *chicha*.

Concernant la première moitié du xx^e siècle, je n'ai pas trouvé de données à propos de l'usage de substances, aujourd'hui connues comme stupéfiants, dans ce que j'ai appelé ici les « bas-fonds bogotanis ». La *chicha* constituait toujours le principal objet de la condamnation. Nonobstant, dans des ports comme Buenaventura, en 1940, par exemple, l'usage de marijuana chez les prostituées était une source de préoccupation et a été signalé

¹⁴⁵A. Escobotado, *Historia general de las drogas*, op. cit., chapitres 20 et 22.

¹⁴⁶ Organisation internationale créée après la Première Guerre mondiale et restée en vigueur jusqu'en 1946.

¹⁴⁷A. Escobotado, *Historia general de las drogas*, op. cit., p. 628-632, 699-705.

¹⁴⁸ Eduardo Sáenz Rovner, « La prehistoria del narcotráfico en Colombia. Serie documental: desde la Gran Depresión hasta la Revolución Cubana », *Innovar: revista de ciencias administrativas y sociales*, n° 8, p. 67.

devant la Société des Nations¹⁴⁹. À l'inverse d'autres substances, il est possible de trouver quelques traces de l'usage d'absinthe dans les cercles bohèmes de la capitale, au moins à partir de la fin du XIX^e siècle. La série de poèmes intitulée *Gotas de ajenjo – Goûtes d'absinthe* –, du poète colombien Julio Florez, publiée initialement en 1909, est un témoignage révélateur¹⁵⁰.

Il est probable que la marijuana, à Bogotá comme à Buenaventura, ait été vendue dans certains secteurs de la ville entre les années 1930 et 1940. Cependant, ce n'est que dans les années 1960 que j'ai trouvé la première référence à cette substance. Dans un rapport concernant les cultures et usages des drogues, notamment de la marijuana, présenté par la délégation colombienne au Groupe Consultatif Interaméricain sur le Contrôle de Stupéfiants à Rio de Janeiro, en 1961, les experts colombiens ont signalé que Bogotá « s'est trouvée dernièrement envahie par les trafiquants et *mafiosos* [mafieux] », et que les lieux où cette drogue était le plus consommée étaient « les zones de tolérance, les cafés et les hôtels de mauvaise catégorie situés aux alentours du marché central¹⁵¹ ». Si, à partir de la citation, il n'est pas possible de savoir à quel marché les auteurs se réfèrent, car souvenons-nous que le marché de *La Concepción* avait été transféré à la *Plaza España* et aux alentours à la fin des années 1950, la proximité géographique de ces deux endroits permet de déduire que c'est dans tout ce secteur que la consommation de marijuana était importante. Par ailleurs, elle révèle l'existence de réseaux de trafic déjà présents dans le secteur.

Dans une chronique sur l'histoire du *Cartucho* intitulée *En un lugar llamado El Cartucho*, publiée en 2010 par la Mairie de Bogotá, Ingrid Morris, l'auteure, présente plusieurs témoignages de personnes ayant connu les rues du *Santa Inés* avant les années 1980. Grâce au témoignage de *don Porfirio López*, Morris dépeint les années 1960 comme un moment où la vente et la consommation de marijuana étaient déjà importantes dans le secteur¹⁵².

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 84.

¹⁵⁰ Julio Florez, *Poesía*, Bogotá, Banco Popular de Cultura Colombiana, Ministerio de la Educación de Colombia, 1945, p. 57-69.

¹⁵¹ Je reprends ici les phrases citées par Eduardo Sáenz Rovner, « La "prehistoria" de la marihuana en Colombia: consumo y cultivos entre los años 30 y 60 », *Cuadernos de Economía*, 2007, XXVI, n° 47, p. 11. Citation originale : « *Con respecto a Bogotá, el informe señalaba que "últimamente, se ha visto invadida por traficantes y mafiosos", y los sectores donde más se consumía marihuana eran "las zonas de tolerancia, los cafetines y hoteles de baja categoría, ubicados en las cercanías de la plaza de mercado"* ».

¹⁵² I. Morris, *En un lugar llamado El Cartucho*, op. cit., p. 34.

Selon les souvenirs du *profe* Vásquez, un éducateur du centre d'accueil de jour l'*Oasis* où j'ai développé une partie de mon travail de terrain et ancien habitant des rues du *Cartucho*¹⁵³, il était envoyé par sa grand-mère pour acheter de la marijuana, quand il avait à peu près cinq ans, dans un quartier proche de *Santa Inés, Las Brisas*, situé juste à côté de *Las Cruces*. Sa grand-mère, fabriquait des sortes de joints qu'elle vendait dans les rues de *Santa Inés* au début des années 1970 :

Profe Vásquez : « Je me souviens que j'allais... ma grand-mère me disait d'aller acheter de la marijuana. Alors j'allais à *Las Brisas*, un quartier qui s'appelle *Las Brisas*, près de *San Blas*, vers [le quartier de] *Calvo Sur*. J'allais là-bas et dès que sortais, je mettais le *paco* [le paquet] entre les jambes et je l'amenais à ma grand-mère. [...] Ma grand-mère préparait... cela [le paquet] faisait près de vingt-cinq *bareticos* [*bareto* = joint de marijuana]. Elle faisait des petits papiers comme des bonbons et l'enveloppait [la marijuana] comme si c'étaient des bonbons. Ils étaient aussi petits que ça [il montre deux tiers de son index] et elle les gardait très bien dans ses chaussettes¹⁵⁴. »

Le récit du *profe* Vásquez met en évidence certains points clés pour la compréhension de la place des drogues dans les secteurs de la ville jusque-là considérés comme des bas-fonds. D'une part, que la vente des drogues, ou au moins celle de la marijuana, était déjà présente dans plusieurs quartiers populaires du centre-ville au début des années 1970. D'autre part, que ce commerce est devenu une des activités économiques marginales des personnes qui habitaient ces secteurs. Dans le contexte de pauvreté extrême, de manque d'emploi et de flux migratoires constants à cause de *La Violencia*, la vente de drogues – probablement grâce aux circuits de contrebande déjà existants pour les autres substances désormais interdites (*chicha, guarapo, aguardiente*) et au surgissement de réseaux de trafic – entre dans la liste de pratiques économiques permettant la survie.

N'oublions pas, par ailleurs, que cette époque – entre la fin des années 1950 et les années 1960 – coïncide également avec les années durant lesquelles la consommation de

¹⁵³ Dans le prochain chapitre je reviendrai sur les récits des personnes qui ont habité ou fréquenté les *ollas* dans leur début. Dans la troisième partie de cette recherche, je reviendrai particulièrement sur la figure d'éducateurs et d'éducatrices des centres d'accueil qui ont bien connu les *ollas*.

¹⁵⁴ Transcription originale : *Profe Vásquez* : *Entonces, yo me acuerdo que yo iba... mi abuela me decía que fuera a comprar la marijuana. Entonces yo iba a Las Brisas ; un barrio que se llama Las Brisas, por San Blas, por Calvo Sur y yo iba y compraba allá y saltá y me metía el paco entre las piernas y saltá y se lo llevaba a mi abuela. [...] Mi abuela preparaba... salían como veinticinco bareticos. Ella cogía y hacía papelitos como dulces y los envolvía como dulces, eran como así de chichoritos [me muestra dos tercios de su dedo índice] y los guardaba muy bien en sus medias* [extrait de conversation avec le *profe* Vásquez, mai 2014 à l'*Oasis*].

marijuana s'intensifie aux États-Unis¹⁵⁵. Depuis les années 1920, alors qu'une forte et constante migration mexicaine a lieu aux États-Unis, la marijuana, supposée arrivée avec ces migrations, prend une place importante au sein du discours des mouvements de prohibition. Cette substance, selon Harry J. Anslinger – premier commissaire du Bureau fédéral du département du Trésor aux narcotiques (FBN) –, « poussait à la violence incontrôlée et à la luxure », ce qui la liait à des assassinats, des vols, des attaques à main armée, des extorsions¹⁵⁶.

Nous pouvons faire ici un parallèle entre le lien fait en Colombie entre la *chicha* et le crime depuis le XIX^e siècle et le lien qui émerge entre drogues et crime au cœur de la lutte « puritaine » étasunienne contre l'usage de drogues. Dans les deux cas, c'est en appelant à une supposée violence engendrée par l'usage de drogues, que la pénalisation est justifiée. Ainsi, par la dénonciation des actes de violence qui semblaient être des effets des substances, on criminalise leur usage et leurs usagers.

Au début des années 1970, la consommation de marijuana colombienne prend son essor aux États-Unis. Les réseaux de trafic de cannabis se développent sur les réseaux déjà préexistants de contrebande, et l'expansion du marché s'exprime de façon constante et durable durant toute la décennie. Cependant, le trafic de drogues va peu à peu être accaparé par la cocaïne qui, dès la deuxième moitié de la même décennie, est fortement ancrée dans les habitudes des consommateurs aux États-Unis, principal pays d'exportation¹⁵⁷.

À la fin des années 1970 et au début des années 1980, les acteurs du conflit armé en Colombie se diversifient et les manifestations de violence, qui auparavant se situaient dans les domaines social, politique et économique liée au problème de la propriété de la terre rural, prennent désormais une dimension économique nouvelle, celle d'une économie illégale autour des drogues. C'est principalement le trafic de cocaïne qui se développe dans le pays.

Même si la culture des feuilles de coca était importante en Colombie, le plus souvent liée à des traditions indigènes, le rôle joué par le pays dans le trafic de drogues ne s'est pas

¹⁵⁵ Howard Becker, dans son ouvrage *Outsiders* – devenu un classique de la sociologie - fait une analyse de la déviance chez les consommateurs de marijuana à Chicago durant les années 1950. Pour la traduction française : Howard Becker, *Outsiders: études de sociologie de la déviance*, Paris, Éditions Métailié, 2013.

¹⁵⁶A. Escototado, *Histoire élémentaire des drogues*, op. cit., p. 121.

¹⁵⁷ Adolfo Atehortúa et Marcela Rojas Rivera, « El narcotráfico en Colombia. Pioneros y capos », *Historia y espacio*, 2008, n° 31. Daniel Pécaut, « Trafic de drogue et violence en Colombie », *Cultures & Conflits*, automne 1991, n° 3, p. 2.

focalisé sur cette matière première, qui venait principalement des pays comme le Pérou ou la Bolivie, mais s'est davantage concentré sur l'élaboration de la cocaïne et sa distribution sur les marchés de consommation¹⁵⁸. Transportant d'abord la marchandise via les circuits de contrebande, puis plus tard par le biais de petits avions monomoteurs¹⁵⁹, les réseaux de narcotrafic colombiens sont rapidement devenus, au début des années 1980, les leaders du marché. Philippe Bourgois signale par exemple dans son livre sur la consommation de crack dans le quartier est de Harlem, à New York, que l'hégémonie du commerce de drogue dans divers quartiers de cette ville a connu un important changement lorsque les cartels colombiens, en lien avec les réseaux de trafic portoricains, « répondirent hardiment aux nouvelles opportunités du marché au début des années 80 et court-circuitèrent violemment les réseaux traditionnels de la Mafia, majoritairement italienne, spécialisés dans l'héroïne¹⁶⁰ ».

Ainsi, si les substances comme la marijuana et la cocaïne, issues d'une production colombienne, ont gagné une place importante dans le trafic et l'usage de drogues aux États-Unis, ces substances se sont aussi ancrées dans les circuits clandestins bogotanis. Les quartiers populaires au centre de la ville sont devenus des points clés du développement de l'économie de la drogue dans la capitale colombienne. Très probablement parce que le mouvement constant de ces secteurs fortement commerciaux et donc fortement fréquentés, favorisait les ventes ; parce que des circuits de contrebande y étaient déjà présents – comme nous l'avons vu dans le cas de l'*aguardiente* - ; et parce que les conditions extrêmement précaires des personnes habitant ces quartiers et le besoin de cette population pour subsister malgré le manque d'emplois, ont contribué à l'accroissement d'un commerce de drogues au détail.

Le premier stade du passage des bas-fonds aux *ollas* se situe au moment de l'arrivée des drogues dans les secteurs populaires centraux. Les drogues deviennent en quelques années un marqueur social de la réalité de ces quartiers. Le lien entre drogues et crime s'accroît en proportion de la pénalisation des stupéfiants et le fait qu'elles soient vendues et souvent consommées dans les divers lieux de réunion et fête des classes populaires – considérées comme « barbares » aux yeux de l'élite socio-politique de la ville –, va ajouter un dernier élément à la criminalisation des drogues : la criminalisation de la pauvreté.

¹⁵⁸ D. Pécaut, « Trafic de drogue et violence en Colombie », art. cit., p. 2 ; Philippe Bourgois, *En quête de respect : le crack à New-York*, Paris, Seuil, 2013, p. 111.

¹⁵⁹ A. Atehortúa et M. Rojas Rivera, « El narcotráfico en Colombia. Pioneros y capos », art. cit.

¹⁶⁰ P. Bourgois, *En quête de respect*, op. cit., p. 111.

Ainsi à la configuration misère, vice et crime caractéristique des bas-fonds, s'ajoutera une variante liée aux drogues. Quelle est donc la place des drogues dans la naissance des *ollas* ? Est-ce que la vente et la consommation de drogues représentent à elles seules le point de basculement entre les bas-fonds et les *ollas* ? Tels seront les sujets du chapitre suivant.

Conclusion

En parlant de la résorption des bas-fonds dans les villes européennes durant la première moitié du XX^e siècle, Dominique Kalifa écrit :

« Comme toute construction historique, les imaginaires sociaux sont inscrits dans un temps. Ils ont un temps. Ils ont un début et une fin, ce qui seul peut les rendre perceptibles pour l'historien. Nulle date, bien sûr, ne vient les délimiter avec la précision de celles qui fixent les cycles économiques ou les régimes politiques. Leur périodisation, indicative, est de celle qui rythment les grandes scissions de la sensibilité collective, les grandes inflexions de la conscience sociale. Leurs composants de plus, ne disparaissent jamais vraiment. Ils subsistent à l'état latent, demeurent disponibles et peuvent être facilement mobilisés dans des configurations ou des reconfigurations ultérieures. [...] L'association de la misère, du vice et du crime se délie pour partie. Aucun des constituants des bas-fonds ne disparaît et bien des réflexes demeurent effectifs, mais la combinatoire spécifique qui les réunissait n'est désormais plus de saison »¹⁶¹.

Dans son analyse de la dissolution progressive de la configuration qui « donnait vie » aux bas-fonds, D. Kalifa signale trois « innovations », comme il les appelle, dans les représentations sociales, scientifiques et politiques de la pauvreté¹⁶². Les deux premières « innovations » s'entrecroisent entre elles : d'une part, « l'émergence de nouvelles grilles de lecture et de nouvelles taxinomies de la pauvreté » et d'autre part, l'émergence de nouvelles conceptions du travail et du non-travail. Par exemple, la catégorie chômeur, *unemployable*, apparaît au début du XX^e siècle en Angleterre, et celle-ci représente, selon Kalifa, une manière de « disqualifier la dichotomie traditionnelle sur laquelle se fondait le dispositif philanthropique (bon vs mauvais pauvre, vrai vs faux indigent) et avec elle toute « l'épistémologie morale » du travail ». Ainsi, la situation de pauvreté des personnes ne

¹⁶¹ D. Kalifa, *Les bas-fonds*, op. cit., p. 271-272.

¹⁶² *Ibid.*, p. 271-283.

dérivait « plus nécessairement de la paresse et du vice, mais d'une position dans le jeu de production ». D'autres catégories apparaissent donc, comme celle de l'indigent, du mal-logé, il y a même une séparation entre les criminels, les pauvres et les indigents, et entre les pauvres et le monde ouvrier. La troisième « innovation » dont parle D. Kalifa est celle qui concerne le côté plus physique et matériel des bas-fonds : « la destruction partielle des quartiers les plus insalubres et dégradés de grandes villes, ceux précisément qui avaient contribué à polariser et à fixer l'imaginaire des bas-fonds ». Même si l'auteur est clair en disant qu'il y a eu, et qu'il y a parfois, des resurgissements de l'imaginaire de bas-fonds, ce qui est certain, c'est que la configuration « misère, vice et crime » s'est déstructurée pour prendre des dimensions nouvelles, au moins dans les grandes villes européennes.

Dans le cas de Bogotá, les « innovations » auxquelles D. Kalifa fait référence, n'ont pas eu lieu ou, si elles ont commencé à se manifester, les rapides changements politiques, sociaux et économiques que vivait le pays au milieu du XX^e siècle, leur ont donné une allure différente.

Si nous commençons par la troisième proposition de Kalifa, celle de la destruction des taudis généralement situés dans les centres des villes, ces transformations matérielles ne se sont pas effectuées à Bogotá, sauf dans le cas du *Paseo Bolivar*, que j'ai évoqué dans le premier chapitre. Les projets architecturaux ont été pensés et dessinés, mais ils n'ont pas été construits. Tel est le cas de la *Ciudad del Empleado* qui devait changer l'aspect des alentours du secteur plus commercial de la ville, justement le secteur où les *ollas* les plus importantes allaient se situer.

En ce qui concerne les nouvelles catégories sur la pauvreté et les nouvelles conceptions du travail, l'analyse devient plus complexe. À partir des années 1930 et 1940, des facilités pour l'accès à un logement avec des « bonnes conditions d'hygiène » ont permis la construction de quartiers ouvriers vers le sud de la ville¹⁶³ et, d'une certaine manière, la misère, comme sorte d'ensemble qui permettait l'existence des bas-fonds, se détache du monde ouvrier. L'essor économique des années 1940 et 1950 a permis de son côté un accroissement d'une classe moyenne à destination de laquelle de nouveaux quartiers résidentiels émergent en dehors du centre-ville. L'industrialisation de l'époque et la modernisation de la ville, suggéraient, conjointement aux deux processus que je viens de

¹⁶³ Marco Palacios et Frank Safford, *Colombia, país fragmentado, sociedad dividida: su historia*, Bogotá, Grupo Ed. Norma, 2002, p. 561.

citer, que les conditions de vie urbaine, dans le cas de Bogotá, étaient en train de s'améliorer.

Cependant, simultanément à ces événements, le pays se plongeait, comme nous l'avons vu, dans une guerre civile, exaltée par le *Bogotazo*, *La Violencia*. Après les émeutes et les destructions de l'après-midi du *Nueve de Abril*, rappelons-nous, une « barbarisation » des classes populaires a été mise en avant par l'élite socio-politique du pays et de la ville. Désormais, si des « taxinomies » différentes sur la pauvreté, pour utiliser les termes de D. Kalifa, affleuraient à l'époque, elles ont été réduites à l'idée d'« une » masse populaire qui avait détruit et pillé le centre de la capitale (et d'autres villes du pays). Masse qui en plus grandissait avec l'arrivée de migrants internes qui regagnaient la ville à cause de *La Violencia*. La criminalisation de la pauvreté présente dans les représentations des bas-fonds bogotanis va donc se renfoncer.

Or, cette criminalisation de la pauvreté qui avait un lien étroit avec la consommation de *chicha* – le vice – pendant la fin du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e siècle va connaître un changement. La *chicha*, après le *Bogotazo*, l'instauration de l'état de siège et le besoin de contrôle des classes populaires, est devenue la cible privilégiée de la lutte contre le crime et contre la révolte populaire. Interdite, la préparation artisanale de cette boisson traditionnelle regagnera l'univers de la clandestinité et de la contrebande.

Parallèlement à ce changement, une économie des drogues tout aussi clandestine arrivera en centre-ville. Les substances que nous connaissons aujourd'hui comme stupéfiants – la marijuana, la cocaïne, l'héroïne, l'opium, entre autres – deviennent illégales au cours de la première moitié du XX^e siècle dans plusieurs pays, et à Bogotá elles vont également se retrouver dans les circuits de la clandestinité et de la contrebande. Dans les secteurs de la ville considérés comme des bas-fonds, la vente de drogue fait désormais partie des activités économiques de subsistance d'une population venant d'arriver en ville, pauvre et sans option d'emploi. Les drogues deviennent des marqueurs sociaux de la réalité sociale des quartiers populaires centraux, les plus défavorisés de Bogotá.

Chapitre 3

La naissance des *ollas*

Initialement, le projet de recherche pour cette thèse incluait une dimension historique forte. Je voulais comprendre la place des *ollas* dans la ville et, pour cela, il me paraissait important de présenter le contexte historique de l'apparition et de la permanence de ces espaces dans le centre de Bogotá. Bien entendu, je n'ai jamais pensé, du moins pendant les trois premières années de thèse, à aller chercher (ou plutôt à trouver !) dans la figure des bas-fonds du XIX^e siècle et début du XX^e un point de départ pour la compréhension des *ollas*¹. Au contraire, comme la plupart des chercheurs colombiens qui ont travaillé directement ou indirectement sur les *ollas*, je faisais débiter ma recherche au *Nueve de Abril* de 1948².

Lorsque j'ai commencé le travail de terrain en février 2014, je partais de l'idée que j'allais pouvoir rencontrer des personnes qui avaient vécu dans le *Cartucho* ou qui l'avaient fréquenté, ainsi que des personnes qui avaient connu le début de *La Ele*, du *Samber* et de *Cinco-Huecos*, et qu'à partir de ce qu'elles pourraient me raconter sur ces espaces, je pourrais questionner et compléter ce qui avait déjà été écrit sur les *ollas*. Or, le déroulement du travail sur le terrain m'a amené à m'interroger sur l'importance du contexte historique, étant donné que la réalité sociale – au présent – des *ollas* était déjà à elle seule imposante.

Lorsque je suis partie à Bogotá le 3 février 2014, pour un premier séjour de terrain d'un peu plus de quatre mois, *La Ele* – ou le *Bronx*, comme cette *olla* est appelée dans le langage courant³ – était mentionnée avec insistance dans les médias télévisés, radiophoniques et la presse écrite. Ce même jour, à l'aube, la police et l'administration de

¹ Cf. chapitre 1.

² Cf. chapitre 2.

³ Rappelons-nous que la dénomination *La Ele* est celle utilisée par les personnes qui fréquentent les *ollas* et donc par toutes les personnes habituées de ces espaces que j'ai rencontrées pour mon travail de terrain.

la ville avaient réalisé une grande opération de perquisition et de nettoyage dans cette *olla*. Selon la presse, à peu près sept cents policiers étaient entrés dans l'*olla* qui, comme je l'ai déjà mentionné, n'était constituée que de trois rues. Au moins douze mille doses de drogues avaient été confisquées (principalement du *bazuco*⁴ et de la marijuana). On avait ramassé des tonnes d'ordures qui se trouvaient au sol et dont une bonne partie, accumulée à l'une des sorties sud de l'*olla*, servait à délimiter le lieu. Avec des jets d'eau, les rues avaient été nettoyées et, à l'aide de remorques, débarrassées des baraques qui, collées aux façades des immeubles, servaient à recevoir davantage de consommateurs⁵.

Deux jours plus tard, la télévision⁶ avait annoncé très tôt le matin qu'un incendie s'était déroulé pendant la nuit dans des locaux commerciaux proches de *La Ele*. Le journaliste interviewait une des personnes affectées par l'incendie, la propriétaire d'une quincaillerie. Cette commerçante, partagée entre l'angoisse et la rage dues aux pertes conséquentes de son magasin, accusait les « gens du Bronx » d'avoir occasionné l'incendie. Selon cette dame, les commerçants du secteur avaient récemment empêché le cambriolage d'un magasin et « ceux du Bronx » (« *los del Bronx* »), en représailles, auraient déclenché l'incendie.

Ayant eu vent de cette nouvelle qui concernait un des endroits principaux de mon enquête, je me suis empressée d'arriver dans le centre-ville le plus rapidement possible. La *calle 17*, celle de l'incendie, était fermée et surveillée par la police. Quelques curieux s'approchaient pour regarder tandis que d'autres personnes, plus indifférentes, ne s'arrêtaient que si la police leur demandait leur carte d'identité. Les commerçants du voisinage ouvraient leurs locaux et se disposaient à travailler, tous en silence et dans une atmosphère de résignation.

Cela faisait presque trois ans que je n'étais pas revenue dans ce secteur de la ville, soit depuis la fin de ma licence en anthropologie. Je décidai donc d'avancer un peu dans la rue pour voir ce qu'était devenue *La Ele* après l'opération des jours précédents. J'espérais

⁴ Pour mémoire, le *bazuco* ou *basuco* est la drogue la plus consommée au sein des *ollas* à Bogotá. Il s'agit d'une drogue qui peut être équivalente, par ses effets et ses conséquences sur les corps des consommateurs, au crack. Le crack est produit avec la base de cocaïne, tandis que le *bazuco* est fait avec la pâte de base de la cocaïne. Cette drogue se consomme avec une pipe ou mélangée dans une cigarette avec du tabac ou de la marijuana.

⁵ « Incautan más de 12.000 dosis de droga en la calle del Bronx », *El Tiempo*, 3 février 2014 ; « Policía se (sic) ha incautado de 12 mil dosis de droga en operativos en Bronx », *El Espectador*, 3 février 2014 ; « Allamamientos en el Bronx-Galería de fotos », *El Tiempo*, 4 février 2014.

⁶ Journal télévisé de 7 heures du matin, RCN Televisión, 5 février 2014. Voir également « Bomberos controlaron incendio en San Victorino », *El Espectador*, 5 février 2014.

arriver dans une rue déserte, sans le bruit habituel des juke-box, sans l'odeur de fumée et de saleté, sans les petites grilles bloquant l'entrée des voitures, sans les *campaneros* [guetteurs] qui vous fouillent d'un simple regard. Mais, face à moi, l'*olla* continuait de vivre selon son habitude, avec ses odeurs et ses bruits. L'*olla* était là, comme si, deux jours auparavant, la police et l'administration de la ville n'étaient pas intervenues. Et les corps des gens qui s'y trouvaient, aussi noircis par la fumée et par la saleté que les murs des bâtiments, circulaient tels qu'ils subsistaient dans mon souvenir.

Bien que je remarquasse certains changements par rapport à ce que je connaissais de cet endroit, les trois rues formant *La Ele* étaient toujours restreintes à la circulation. Les *campaneros* et les *sayayines*⁷ avaient à nouveau le contrôle et j'ai même senti, parmi la foule de jeunes et d'adultes, hommes ou femmes⁸, qui franchissaient la frontière constituée de petites grilles ou qui se baladaient aux alentours, plus de paires d'yeux pour surveiller l'entrée que d'ordinaire. J'essayais de retrouver des visages connus parmi toutes les personnes que je voyais. Peut-être quelqu'un se souviendrait-il de moi. Mais je ne reconnus personne.

Je suis entrée dans une toute petite cafétéria qui était située juste à côté de l'entrée de *La Ele*. J'essayai de lancer une conversation avec la dame qui s'occupe de l'endroit, mais elle répondit par le silence à mes questions un peu circonstanciées : « Savez-vous où s'est produit l'incendie ? Ça a été terrible, non ? » Ensuite, pour lui montrer que je connaissais un peu le secteur, j'ai ajouté : « Il n'y a plus beaucoup de vélotaxis maintenant, n'est-ce pas ? » Elle n'a rien dit, m'a juste regardée, a levé les sourcils et s'est retournée pour s'asseoir sur un petit tabouret derrière le réfrigérateur. J'ai terminé ma boisson, susurré un *gracias* et je suis repartie.

Mon étonnement de constater que *La Ele* était déjà fermée à la circulation des voitures et des passants ordinaires seulement deux jours après une grande opération de police et de

⁷ Les *sayayines* ou *sayas* sont une milice armée, embauchée par les réseaux de trafiquants de l'*olla*, qui s'occupe de la sécurité à l'intérieur de *La Ele*, tandis que les guetteurs, *campaneros*, qui ne sont pas armés, se trouvent aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Ce sont ces derniers qui avertissent les *sayas* s'il faut intervenir. Je reviendrai sur l'importance des *sayayines* dans les deuxième et troisième parties.

⁸ Pendant mon travail de terrain, j'ai rencontré des personnes cisgenre et transgenre. J'utilise ici, et dans l'ensemble de cette recherche, les termes « homme » et « femme » en tant qu'identité de genre et non seulement en tant que sexe assigné par la naissance. Par ailleurs, selon le dernier recensement des personnes dites « habitantes de la calle », 6 946 se sont reconnues comme intersexuelles. Les chiffres de population LGBT ne sont pas précisés. Departamento Administrativo Nacional de Estadística et Secretaría Distrital de Integración Social, *Censo de habitantes de la calle Bogotá 2017. Documento de caracterización proyectos espaciales*, op. cit.

nettoyage – car les guetteurs et les *sayayines* étaient à nouveau à leur place de surveillance –, que les conflits de voisinage étaient à l'ordre du jour et que le silence continuait à être la réponse privilégiée à toute question en rapport avec les *ollas*, m'a conduite à davantage m'interroger sur le présent des *ollas* que sur leur passé. Gardant présente à l'esprit la célèbre phrase que l'anthropologue Claude Lévi-Strauss avait un jour dite à Philippe Descola – et qui m'avait été répétée plusieurs fois au cours de mon cursus universitaire –, « laissez-vous porter par le terrain⁹ », je décidai donc de comprendre tout d'abord ce présent.

Pour cela, j'ai entamé des promenades régulières aux alentours des *ollas* : de longues demi-journées dans le centre-ville, entre le *Samber*, *Cinco-Huecos*, *La Ele* et les secteurs commerciaux de *San Victorino*, *Plaza España* et *San Andresito*. Parallèlement, j'ai pris contact avec le milieu institutionnel, car le point de vue des institutions municipales qui recevaient – dans des centres d'accueil de jour ou dans des centres d'hébergement/« réhabilitation »¹⁰ pour usagers de drogues – des personnes vivant à la rue et habituées des *ollas* m'intéressait. Pendant trois des quatre mois de ce premier séjour de terrain, je me suis rendue une à deux fois par semaine dans deux centres d'accueil de jour pour des jeunes (entre 14 et 26 ans) vivant à la rue et usagers de drogues : le *Luna Park* pour les femmes, l'*Oasis* pour les hommes.

C'est donc dans ce cadre que j'ai débuté mon travail de terrain. J'ai rencontré des jeunes et des adultes qui fréquentaient ou avaient fréquenté les *ollas*, mais aussi des gens qui avaient connu le *Cartucho* et qui connaissaient depuis plusieurs années *La Ele*, le *Samber* ou le *Cinco-Huecos*. Avec ces personnes, nous avons discuté des *ollas*, de la vie dans la rue, de leurs vies. Nous allions dans les *ollas*, nous marchions des heures durant dans la ville, nous réalisions ensemble des ateliers proposés dans les centres d'accueil. En fait, dans ces centres, ou *patios*, comme les personnes que j'y ai rencontrées les appellent, je n'avais pas une place définie. J'y avais accès car le groupe de recherche de l'institution qui gérait ces espaces (Institut pour la protection de l'enfance et de la jeunesse de Bogotá – *Idipron*) m'y avait autorisée ; les éducateurs et éducatrices, les responsables administratifs des centres étaient au courant de ma présence, mais c'était à moi de me faire une place.

⁹ Philippe Descola, *Les Lances du crépuscule : relations jivaros, Haute Amazonie*, Paris, Plon/Terre Humaine, 1993, p. 69.

¹⁰ Réhabilitation est la catégorie institutionnelle, publique aussi bien que privée, utilisée pour le processus d'internat dans des centres d'hébergement où, à l'issue de plusieurs mois, il est attendu que les personnes aient cessé la consommation de drogues afin de parvenir à « quitter » la rue.

Rapidement, j'ai été perçue comme une *profe*¹¹, c'est-à-dire comme un agent institutionnel, par tous les acteurs de ces espaces. J'ai insisté sur le fait que je m'intéressais aux *patios* dans le cadre de mes études. Mais les jeunes ne comprenaient pas l'intérêt d'aller discuter avec tout ce « tas de fous », comme eux-mêmes me l'ont dit.

Dans ma détermination à me détacher de cette marque qui me figeait dans une figure normative et qui pouvait pré-orienter mes rencontres¹², j'ai essayé de participer aux ateliers avec eux, de regarder les matchs de football qui s'organisaient à chaque fois sur le terrain de sport de l'*Oasis*, de regarder la télé avec eux et de me laisser prendre par les films de divertissement qu'ils regardaient, dans une observation silencieuse et tranquille. Je n'avais aucun problème à m'asseoir par terre avec eux et, contrairement à tous les *profes* et visiteurs des *patios*, je gardais mes affaires personnelles sur moi au lieu de les garder dans un casier fermé à clé. Car si je savais que plusieurs de ces jeunes volaient (certains m'avaient déjà raconté que le vol était leur activité principale pour se faire un peu d'argent), je ne voulais pas renforcer le stigmate et je voulais leur faire confiance, comme ils me faisaient confiance en partageant avec moi un peu de leurs vies.

Ma propre jeunesse a sans doute contribué à ce que je puisse construire des relations plus franches, malgré les trajectoires différentes de nos vies. Ma présence féminine me donnait une sorte de « privilège » au milieu de ces garçons qui vivent dans le milieu très machiste de la rue et des *ollas*. Ils essayaient de me protéger, de me séduire, d'attirer mon attention ou d'avoir avec moi un autre type de conversation, car j'écoutais tout ce qu'ils voulaient me raconter¹³ ! Mon statut de *profe* est devenu de plus en plus flou pour certains d'entre eux – ceux avec lesquels nous nous retrouvions presque toutes les semaines. Nous avons fini par nous faire confiance, par nous retrouver dans d'autres espaces de la ville en dehors des hauts murs du *patio*. J'ai cessé d'être une *profe* pour devenir une *socia*, une *parcera*, une « pote » ! Quant aux filles, le fait de les voir moins souvent – car, souvent, lorsque je me rendais au *Luna Park*, elles faisaient une activité hors du centre – a rendu

¹¹ *Profe* est le diminutif de *professeur(e)* en espagnol. Dans le contexte des centres d'accueil, c'est l'expression utilisée tant par les jeunes pour nommer les fonctionnaires administratifs, que par ces mêmes fonctionnaires pour s'appeler entre eux.

¹² Claudia Girola, « Rencontrer des personnes sans-abri: Une anthropologie réflexive », *Politix*, 1996, n° 34, p. 87-98.

¹³ D'autres chercheuses femmes travaillant dans des contextes d'usage de drogues illicites ou de consommation d'alcool en France ont déjà fait référence aux enjeux de la présence féminine dans des groupes d'hommes. Voir par exemple, Patricia Bouhnik, *Toxicos : le goût et la peine*, Paris, La Découverte, 2007 ; Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale : la lutte quotidienne des sans-abri*, Thèse de Doctorat en Anthropologie, École des hautes études en sciences sociales, Paris, 2007.

plus difficile l'effacement de mon statut de *profe*. Avec certaines, nous avons réussi à créer des relations de confiance mutuelle, et je suis passée de la *profe* à la « *profe cool* ».

Du côté des éducateurs et éducatrices, j'ai senti qu'ils et elles me testaient, qu'ils et elles voulaient voir jusqu'à quel point cette petite fille allait supporter ce monde de jeunes toxicomanes. Ils m'ont laissée un peu à mon propre sort. Ce n'est qu'à la fin de mes visites que certains d'entre eux se sont ouverts et ont commencé à parler plus librement avec moi, à me raconter à leur tour leurs trajectoires, car eux aussi connaissaient bien la rue et les *ollas*, la plupart ayant grandi dans l'ancien *Cartucho*.

Quand je suis revenue en France et que j'ai organisé les données de ce premier séjour de terrain, je me suis aperçue que, dans les récits de plusieurs des personnes rencontrées, en même temps qu'elles parlaient de leurs vies, elles parlaient des *ollas* qu'elles connaissaient ou avaient connues. La place du *Cartucho* était centrale. Cette *olla* dont on a délogé la population, qui a été démolie et reconvertie en un grand parc (le parc *Tercer Milenio*) entre la fin des années 1990 et le début des années 2000¹⁴, cette *olla*, considérée comme la première et la plus grande *olla* qu'ait connu Bogotá, se glissait dans les conversations, dans les histoires de vie racontées. C'est pour cette raison que le passé des *ollas* – passé au sein duquel se situe le *Cartucho* – a pris une place importante dans ma recherche.

S'attacher au passé des personnes, c'était aussi parler de l'histoire des *ollas*, et ce chapitre s'efforce de mettre en évidence ce lien. Ainsi, si dans le chapitre précédent nous avons vu le passage des bas-fonds aux *ollas* à partir de certains éléments de l'histoire du pays et de la ville, au sein de ce chapitre nous allons poursuivre la compréhension de l'émergence des *ollas*, mais cette fois en essayant de nous placer du point de vue des personnes qui ont vécu ce passage. Comment est-il décrit ? Comment les gens s'en souviennent-ils ?

Un tissage de récits pour la compréhension des *ollas*

Entre le moment où commence le projet pour raser le *Cartucho* (1998) et l'achèvement du parc *Tercer Milenio* (2005), en passant par le délogement des personnes

¹⁴ Je reviendrai sur le processus qui a donné fin au *Cartucho* dans la deuxième partie et lors de la conclusion générale.

vivant dans l'*olla* et par la démolition des immeubles se trouvant sur les dix-huit hectares que le parc allait recouvrir¹⁵, plusieurs recherches administratives et universitaires ont été consacrées au *Cartucho*. Certaines, réalisées quelques années plus tard, firent ainsi perdurer l'image de ce secteur du centre-ville comme le lieu de la plus grande dégradation urbaine, sociale et morale, et comme l'endroit le plus dangereux de la capitale colombienne entre les années 1980 et sa fin. Une part importante des travaux sur le *Cartucho* s'est basée sur des récits, sur la mémoire individuelle de personnes qui avaient vécu ou fréquenté cette *olla*. Récits qui, rassemblés et réorganisés, ont représenté l'histoire « officielle » du *Cartucho* jusqu'à présent.

Je ne me propose nullement ici de réécrire cette histoire – qui a en réalité plusieurs versions –, mais de problématiser certains points qui me semblent significatifs et utiles pour comprendre l'histoire du *Cartucho* et des *ollas* en général ; pour ce faire, je me servirai à mon tour des récits sur le *Cartucho* qui m'ont été racontés lors de mon travail de terrain. Le premier point qu'il m'intéresse de problématiser, et qui sera le sujet de la présente section, c'est la place des récits individuels dans ce que l'on connaît de l'émergence des *ollas*, le lien entre l'ethnographie et l'histoire. Deux autres points – ce que j'appellerai « l'émergence de la rue » en rapport avec la prolifération d'enfants dans les rues et la place des diverses formes de violence dans la constitution des *ollas* – seront traités au cours de ce chapitre.

Si la démarche ethnographique se réalise au présent, la quête d'une perspective diachronique s'avère nécessaire en anthropologie pour comprendre les réalités sociales qui nous occupent en tant que chercheurs de terrain¹⁶. Comme l'a déjà signalé Michel Naepels à propos des liens entre anthropologie et histoire, « [p]lus que la simple considération du passé, c'est la prise en compte, d'une part, de dynamiques sociales internes aux groupes considérés et, d'autre part, de régimes variables d'historicité qui devient alors possible et nécessaire¹⁷ ». La compréhension du passé permet en même temps la compréhension du présent. Dans le cas des *ollas* bogotanaïses – comme nous allons le voir tout au long de cette recherche –, le fait de resituer ces espaces dans l'histoire de la ville, du pays et au sein d'un contexte plus global d'économie de la drogue, d'usage des drogues et de

¹⁵ G. Piffano, *Del infierno al paraíso: una comedia urbana*, op. cit., p. 27.

¹⁶ Pour une synthèse sur ce sujet, voir par exemple M. Naepels, « Anthropologie et histoire : de l'autre côté du miroir disciplinaire », art. cit. ; Jocelyne Dakhli et al., « Histoire et anthropologie, nouvelles convergences ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2002, n° 49-4bis, p. 81-121.

¹⁷ M. Naepels, « Anthropologie et histoire : de l'autre côté du miroir disciplinaire », art. cit., p. 877.

criminalisation de la pauvreté, va nous rapprocher de la compréhension de la complexité actuelle de ce phénomène urbain.

Dans ce chapitre (et dans l'ensemble de cette thèse), l'articulation entre passé et présent (l'histoire des *ollas* et le présent de l'enquête) se réalise à partir d'histoires de vie, de récits du malheur – pour reprendre le titre de l'ouvrage de Jean-François Laé et Numa Murard¹⁸ – ou de bonheur desquels émerge la mémoire du *Cartucho* ou des premières années de *La Ele*. En parlant de leurs vies d'une extrême pauvreté, faites de consommation de drogues, de violences, d'histoires de décomposition familiale, d'abandon, mais aussi de fêtes et d'amour, les personnes que j'ai rencontrées racontent *leurs* mémoires des *ollas*. La mise en relation de *ces* mémoires permet de tracer une historicité des expériences jadis quotidiennes, de même que cela apporte une lumière sur ce que les gens pensent de leur présent. S'il n'est pas un contemporain de l'événement qu'il rapporte, « l'ethnologue – écrit Marc Augé – est contemporain de l'énonciation et de l'énonciateur. Le propos de l'informateur vaut autant pour le présent que pour le passé¹⁹ ».

Comment tracer une historicité des *ollas* ? Comment sortir du récit individuel pour construire une histoire possible des *ollas*, sans tomber simplement dans l'accumulation des faits racontés, comme cela a été le cas des recherches colombiennes sur le *Cartucho* ? Comment dépasser la barrière d'une perspective causaliste dans ce genre d'intention historique ?

Avant d'essayer de répondre à ces questions, permettez-moi de clarifier un point : je m'intéresse à l'histoire comme le dit Alban Bensa, en tant que « pratique sociale et culturelle »²⁰. Ce passé construit par des récits, des références, et même des rumeurs qui constituent certaines « régions du passé » – si nous utilisons les termes de Veena-Das²¹ – à propos des *ollas*.

Ceci dit, revenons maintenant aux questions énoncées plus haut. Pour surmonter les contraintes d'une construction historique à partir de récits, il faut, tout d'abord, reconnaître l'importance du récit dans l'enquête de terrain. Les histoires que les personnes rapportent

¹⁸ Jean-François Laé et Numa Murard, *Les récits du malheur*, Paris, Descartes, 1995.

¹⁹ M. Augé, *Non-lieux*, *op. cit.*, p. 17.

²⁰ Alban Bensa, « Fièvres d'histoire dans la France contemporaine » dans *Alban Bensa et Daniel Fabre (eds.)*, *Une histoire à soi. Figurations du passé et localités*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001, p. 1-12.

²¹ Francisco A. Ortega et Veena Das (eds.), *Veena Das: sujetos del dolor, agentes de dignidad*, Bogotá, Pontificia Universidad Javeriana, Instituto Pensar ; Universidad Nacional de Colombia, Centro de Estudios Sociales, 2008.

sur leurs vies, et même parfois de celle des autres, sont, avec l'observation directe des événements quotidiens, la source première du processus de connaissance anthropologique. Comme l'ont suggéré Jean-François Laé et Numa Murard²², nous pouvons penser que « la narration est le synthétiseur des raisons pratiques, des idéaux et d'une forme de dramaturgie de l'existence ». Si ces auteurs parlent ici de la narration produite par le chercheur pour « avancer dans une description, une explication, une interprétation qui renvoie à l'arrière-fond d'un savoir social », je trouve pertinent d'élargir le sens de cette formule pour parler de la narration que les personnes rencontrées ont à propos de leurs propres vies. En ce sens, chaque récit entendu sur le terrain se présente comme la somme de plusieurs récits où des souvenirs, des constructions narratives de soi, des autres, des espaces mais aussi des rumeurs convergent... chaque récit étant une mémoire des *ollas*.

Je propose alors, pour éviter une démonstration causale à partir de récits individuels, de penser l'histoire de l'émergence et de la permanence des *ollas* à partir d'un *tissage de récits* : l'entrelacement, l'entrecroisement de récits divers, de mémoires diverses, qui, ensemble, nous rapprochent de l'entendement de certaines « régions du passé » dans lesquelles ces espaces urbains se situent pour les personnes rencontrées.

Pour la production d'un *tissu de récits* qui s'avère un montage complexe et parfois fragmenté, trois éléments se révèlent fondamentaux.

D'une part, l'importance des expériences quotidiennes des personnes rencontrées pour saisir les transformations qui ont eu lieu dans les rues du quartier de *Santa Inés*, puis celles du *Cartucho*. Comme l'a déjà signalé Michel Naepels dans son ouvrage *Conjurer la guerre*, « [l]es descriptions de scènes sociales singulières permettent d'analyser l'imbrication de plusieurs contextes dans une situation donnée, de rendre compte de différents rythmes et de montrer comment un lieu singulier est transformé par les flux qui le parcourent ».

D'autre part, dans la constitution d'un *tissu de récits* (ici, celui de l'histoire des *ollas*), il est nécessaire de s'attarder sur les conditions singulières de leur énonciation. D'après les propos de Jean Bazin, il ne faut pas simplement traiter les récits comme des matériaux à partir desquels nous pouvons extraire des informations, mais nous devons, dans l'usage que nous en faisons en anthropologie ou en sociologie, nous interroger sur la

²² J.-F. Laé et N. Murard, *Les récits du malheur*, op. cit., p. 173.

« production » de ces récits²³. Il faut se demander dans quel contexte les récits ont été énoncés, comment, où, par qui et dans quel but²⁴. En fait, penser l'histoire des *ollas* à partir d'un *tissage de récits*, suggère, pour paraphraser Jean Bazin, une analyse critique des récits de cette histoire²⁵.

Cette possibilité d'analyse critique nous amène enfin à un troisième élément important concernant la production d'un *tissu de récits* : la véracité ou non des récits entendus ou de fragments de ces derniers. Partant du fait que « tout récit est un récit augmenté qui accroît chaque information, dilate un sentiment, étend une posture », je me rattache au caractère inhérent de la dramatisation dans le récit signalé par Jean-François Laé et Numa Murard²⁶.

Dans le cas des récits sur les *ollas* que nous allons évoquer dans ce chapitre, mais également dans l'ensemble de la deuxième et de la troisième partie de cette recherche, la rumeur et les récits reposant sur une source unique sont omniprésents. Le rapport entre le vrai et le fictif, développé par Carlo Ginzburg dans son ouvrage *Le fil et les traces*²⁷, est un enjeu capital du *tissage de récits* qui constitue l'histoire des *ollas*.

« La rumeur – écrit Veena Das – occupe une région du langage qui a le potentiel de nous faire expérimenter des événements, et qui va au-delà de les signaler comme des choses externes, elle les produit pendant l'acte même de leur énonciation »²⁸. Dans cette production des événements au moment de leur énonciation se trouve la limite entre la véracité et le fictif. Le fictif, selon Ginzburg, est ce qui se fait passer pour vrai. Mais comment construire une histoire à partir de récits dont nous ne sommes pas certains de la véracité ? Il me semble cependant que là n'est pas la véritable question, qu'il faudrait en fait se demander pourquoi ces histoires sont racontées et ce qu'elles racontent.

Premièrement, penser à la dramatisation inhérente aux récits nous donne déjà des pistes de réponse. Le fait que certains récits soient tracés dans le cadre même de la recherche pour laquelle les personnes sont interrogées sur ce qu'elles ont vécu accentue probablement la dramatisation de leurs propos. Vouloir que leur voix soient entendues,

²³ Jean Bazin, « La production d'un récit historique », *Cahiers d'études africaines*, 1979, vol. 19, n° 73-76, p. 435-483.

²⁴ M. Naepels, « Anthropologie et histoire : de l'autre côté du miroir disciplinaire », art. cit., p. 881.

²⁵ J. Bazin, « La production d'un récit historique », art. cit., p. 435.

²⁶ J.-F. Laé et N. Murard, *Les récits du malheur*, op. cit., p. 9.

²⁷ Carlo Ginzburg, *Le fil et les traces: vrai faux fictif*, Lagrasse, Verdier, 2010.

²⁸ Veena Das, « En la región del rumor » dans F. A. Ortega et V. Das (eds.), *Veena Das: sujetos del dolor, agentes de dignidad*, Bogotá, Pontificia Universidad Javeriana, Instituto Pensar ; Universidad Nacional de Colombia, Centro de Estudios Sociales, 2008, p. 95.

peut-être davantage que d'autres voix, vouloir que le chercheur s'accroche à leurs histoires, peuvent être des motivations pour la construction de ces récits fictifs. Il se peut également que certaines personnes n'aient pas envie de raconter leurs vies ou des bribes de leurs vies, et décident dès lors de s'approprier des histoires qu'elles connaissent, que quelqu'un d'autre leur a racontées. Mais si c'est le cas, ce récit fictif ne nous rapproche-t-il pas de la réalité sociale étudiée ?

Deuxièmement, pour aller dans le même sens, nous pouvons également penser, comme le suggère Michael Pollak, que toutes les histoires de vie – j'inclus dans ma compréhension de l'auteur les histoires vraies ou fictives – doivent être conçues comme des instruments de reconstruction d'identité²⁹. Dans le cas des récits sur les *ollas*, cette reconstruction d'identité passe par l'attachement à des lieux. Claudia Girola, en parlant de personnes sans-abri en Île-de-France, écrit que « [l]e lieu intégré au récit devient pour ces personnes un espace d'identification avec elles-mêmes et avec les autres, une cartographie où le passé prend une densité mémorielle³⁰ ». Ici – dans ce chapitre et dans cette recherche –, les *ollas* et leur histoire prennent non seulement une densité mémorielle, mais une « destinée » mémorielle, car ce que l'on peut aujourd'hui raconter sur ces espaces passe forcément par les mémoires individuelles de celles et ceux qui les ont vécues ou fréquentées.

Les problématiques autour de la mémoire, l'histoire, la véracité, la fiction et la rumeur constituent des questions analytiques et théoriques complexes que je ne prétends nullement résoudre ici. Ce que j'essaie de faire, c'est de donner certaines pistes de réflexion et de proposer une perspective d'analyse afin de poursuivre notre tentative de compréhension des *ollas*. Je vais commencer par situer ce que j'appelle « l'émergence de la rue » en partant de la figure des *gamines*, les enfants des rues bogotanis.

Les *gamines*, les *largos*³¹ et « la rue »

Souvent, dans les ouvrages à propos de la vie dans la rue à Bogotá, les chercheurs font allusion au phénomène des enfants des rues comme une question qui paraît ancrée dans le

²⁹ Michael Pollak, « Memória, Esquecimento, Silêncio », *Estudos Históricas*, 1989, vol. 2, n° 3, p. 14.

³⁰ C. Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale*, op. cit., p. 362.

³¹ La traduction littérale serait « longs ». Les *largos* c'est la manière dont les *gamines* font référence aux jeunes qui vivent dans la rue, c'est-à-dire, les plus âgés entre eux.

temps, c'est-à-dire comme si, depuis « toujours », il y avait eu des enfants vivant dans les rues des villes. Pour ceux qui évoquent les cas européens, les références remontent jusqu'au Moyen Âge³² ; pour ceux qui se concentrent sur la problématique locale, les références peuvent aller jusqu'au début de l'époque coloniale, au XVI^e siècle³³. Ce qui surprend le plus, c'est que les références historiques sur la vie dans la rue évoquent toujours, pour les plus importantes recherches sur ce sujet à Bogotá, les enfants pour lesquels la rue est devenue le lieu de vie, mais ne parlent que très peu des adultes.

Certes, il y a eu des enfants des rues, orphelins, souvent victimes d'abus divers, souvent délinquants, dans de nombreuses villes dans le monde entier, et ce depuis très longtemps. En témoignent de nombreux exemples de récits qui, ancrés dans la littérature ou le cinéma, nous parlent d'une réalité sociale partagée par plusieurs villes.

Le portrait d'Oliver Twist, immortalisé par Charles Dickens, est un cas exemplaire : un jeune orphelin, maltraité dans l'hospice où il vivait, qui, dans les rues de Londres, à l'époque de l'apogée de la révolution industrielle, s'est uni à une bande de jeunes délinquants. À Paris, Victor Hugo a donné vie à des enfants de rues du XIX^e dans *Les Misérables*, à travers le personnage de Gavroche. Il y a également ceux du XVIII^e siècle à propos desquels Arlette Farge, dans une conférence destinée à un public d'enfants, signalait :

« “Il est sorti dans la rue...” , l'enfant. Pourquoi commencer ainsi ? En réalité, je vous mens – oui, je vous mens pour vous faire une petite farce – parce qu'à cette époque [XVIII^e siècle] l'enfant “ne sort pas” dans la rue mais il y vit, il y demeure ; il y est si souvent. Je parle, bien entendu, de l'enfant des pauvres³⁴. »

Pour les villes latino-américaines, plus proches du contexte qui nous concerne, les exemples sont également nombreux. Il existe les *Capitães da areia*, « Capitaines des sables », du nord-est brésilien, dans les années 1930, immortalisés par les lettres de Jorge Amado : ces groupes d'enfants, orphelins, organisés en groupe, commandés par Pedro

³² J.O. Ruíz, J.M. Hernández et L.A. Bolaños, *Gamines, instituciones y cultura de la calle*, op. cit. ; Cecilia Muñoz et Ximena Pachón, *Gamines: testimonios*, Bogotá, Carlos Valencia Editores, 1980.

³³ Carmen Ortega Ricaurte, « Aspectos históricos y lingüísticos del gamín bogotano », *Revista de la Universidad Nacional (1944 - 1992)*, 1972, n° 10, p. 7-71 ; Á. Robledo et P. Rodríguez, *Emergencia del sujeto excluido*, op. cit. ; C. Muñoz et X. Pachón, *Gamines*, op. cit.

³⁴ Cette conférence a été transcrite et publiée dans la collection « Petites conférences » : Arlette Farge, *L'enfant dans la ville*, Paris, Bayard, 2005. À propos de la vie dans les rues parisiennes au XVIII^e siècle voir Arlette Farge, *Vivre dans la rue à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, France, Gallimard, 1992.

Bala, un « *capitão* » de quinze ans, et qui apprenaient à jouer la *capoeira*³⁵...

« Tous reconnurent les droits de Pedro Bala au commandement [après la victoire d'une bagarre contre l'ancien chef], et c'est à dater de cette époque que la ville [San Salvador] commença à entendre parler des Capitaines des Sables, enfants abandonnés qui vivaient du vol. Jamais nul ne sut le nombre exact des enfants qui vivaient ainsi. Ils étaient bien une centaine et, de ceux-là, plus de quarante dormaient dans le vieil entrepôt.

Vêtus de guenilles, sales, quasi affamés, agressifs, lâchant des jurons et fumant des mégots, ils étaient en vérité les maîtres de la ville, ceux qui la connaissaient totalement, ceux qui totalement l'aimaient, ses poètes³⁶. »

Pour du Mexique, le film *Los olvidados*, classique du réalisateur Luis Buñuel, a fixé sur les écrans mondiaux la vie de ces enfants vivant dans la rue au milieu du xx^e siècle³⁷.

Il y a aussi, du côté des témoignages visuels, les enfants des rues de Santiago, au Chili, que Sergio Larrain a photographiés dans les années 1950 et à propos desquels il a écrit...

« À Santiago, il y a de nombreux enfants errants qui mendient dans les parcs et dorment où ils peuvent. Ils forment une sorte de tribu au cœur de la ville, dotée de sa propre langue, de ses propres coutumes, etc. Ils travaillent pour des hommes plus âgés qui les envoient mendier, leur apprennent les combines et le crime, qui est leur seul avenir. Ces gamins fuient des foyers d'accueil, parce qu'ils y sont maltraités et mal nourris. Les passants leur donnent souvent un peu d'argent et à manger. Ils se rassemblent en clans, tenus la plupart du temps par des garçons plus âgés qui exercent une emprise homosexuelle sur eux. La rue est surtout un amusement à leurs yeux, et ils préfèrent cela à la sécurité qu'offrent les institutions de l'État³⁸. »

³⁵ Art martial afro-brésilien.

³⁶ Texte original : « *Todos reconheceram os direitos de Pedro Bala à chefia, e foi dessa época que a cidade começou a ouvir falar nos Capitães da Areia, crianças abandonadas que viviam do furto. Nunca ninguém soube o número exato de meninos que assim vivam. Eram bem uns cem e dèsses mais de quarenta dormiam nas ruínas do velho trapiche. Vestidos de farrapos, sujos, semi-esfomeados, agressivos, soltando palavrões e fumando pontas de cigarro, eram, em verdade, os donos da cidade, os que a conheciam totalmente, os que totalmente a amavam, os seus poetas* ». Jorge Amado, *Capitães da areia*, São Paulo, Companhia das Letras, 2009, p. 27. Traduction issue de : Jorge Amado, *Capitaines des Sables*, Paris, Gallimard, 1952, p. 23.

³⁷ Luis Buñuel, *Los olvidados*, Films sans Frontières, 1950.

³⁸ Notes de l'histoire « Enfants errants » de Sergio Larrain, citées dans l'exposition de photographie « Magnum Analog Recovery », 29 avril-27 août 2017, Le Bal, Paris.



Image 14 : Enfants de rue à Santiago, Chili, 1955.
Source : © Sergio Larrain/Magnum Photos

En Colombie, et tout particulièrement à Bogotá, au xix^e – surtout la deuxième moitié – et au début du xx^e siècle, les enfants des rues ont été des personnages pittoresques, cireurs de chaussures, moqueurs, généralement sympathiques. Ils étaient appelés *chinos*³⁹ *de la calle*, ou tout simplement *chinos de Bogotá*. « Ils faisaient partie du paysage bogotano », comme diraient Cecilia Muñoz et Ximena Pachón⁴⁰. Dans la deuxième moitié du xix^e siècle, un journal littéraire et culturel leur a même emprunté son nom, *El chino de Bogotá*.

Dans les années 1860, Januario Salgar, un écrivain *costumbrista* – folkloriste – traçait le tableau suivant à propos des *chinos de Bogotá* :

« Les garçons des rues, ce qu'on appelle à Bogotá *los chinos*, représentent un type social sans imitation aucune nulle part ailleurs. Le *chino* de Bogotá ne ressemble aux gamins d'aucun autre peuple. Remarquez-le et observez attentivement les signes qui caractérisent ce type si bien défini. Le *chino* est généralement un garçon orphelin ou abandonné, qui passe la nuit dehors devant le portail le plus immédiat, à l'endroit où la nuit est tombée, qui s'alimente des restes d'autres repas ou d'un pain dérobé grâce à des ruses ingénieuses.

³⁹ Dans le langage familier colombien, le mot *chino(a)* est utilisé, entre autres, pour faire référence à des enfants. C'est ce sens utilisé ici.

⁴⁰ Cecilia Muñoz et Ximena Pachón, « Los chinos bogotanos a comienzos de siglo (1900-1930): un problema vigente », *Credencial Historia*, 1990, n° 12.

Le matin, il est courant de le voir sur la place de San Victorino, léchant le piquet servant à ouvrir les vases de miel, et l'après-midi on les voit dans les cerisiers [du quartier] d'Egipto ou dans les potagers [du quartier] de Las Nieves, caressant et soudoyant le chien qui les garde. Il connaît la maison de tous les habitants de la ville ; il joue avec les domestiques dans le vestibule et trompe les enfants ; il suit les sourds-muets et les fait s'impatienter ; il poursuit les fous et les fait s'énerver ; il fait des gestes aux vieux ; il se moque des gens de province ; il vole des fruits dans les marchés ; il salue les triomphes de la liberté en criant ; il accompagne tous les prisonniers jusqu'à la porte de la prison et monte en dérision le moindre événement public.

[...] Tous ses mouvements sont l'effet d'une naturelle inquiétude, ses mots sont audacieux et ses expressions célèbres. [...] il retient tous les versets, il siffle toutes les musiques qu'il écoute et ne perd aucune épigramme d'un conte populaire. Il est discret, serviable ou nuisible, selon l'humeur du moment. Cet ensemble de laideur et de beauté, de méchanceté et de grâce, d'intelligence, de malice, de perversité... que sais-je, c'est le *chino* de Bogotá, l'ange de la malice⁴¹.

⁴¹ Texte original : « *Los muchachos de la calle, lo que llaman en Bogotá los chinos, son dueños de un tipo social sin imitación en ninguna otra parte. El chino de Bogotá no es semejante al pilluelo de ningún otro pueblo. Repárelo usted, y observe detenidamente las señales que caracterizan ese tipo tan bien delineado. El chino es regularmente un muchacho huérfano o abandonado, que pernocta en el portal más inmediato al lugar donde le coge la noche, que se alimenta de los despojos de otras comidas o de algún pan estafado con ardides ingeniosos. Se le ve por la mañana en la plazuela de San Victorino, lamiendo la estaca con que se destapan las botijas de miel, y por la tarde en los cerezos de Egipto o en las huertas de Las Nieves acariciando y sobornando al mastín que las custodia; sabe la casa de todos los habitantes de la ciudad; juega con los criados en el zaguán y engaña a los niños; sigue a los sordo-mudos y los impacienta; persigue a los locos y los enfurece; hace gestos a los viejos, se mofa de los paquetes de provincia; roba frutas en los mercados; saluda los triunfos de la libertad con sus gritos, acompaña a todos los presos hasta la puerta de la cárcel y hace número para toda pública rechifla. [...] Todos sus movimientos son el efecto de su natural inquietud, sus palabras son atrevidas y sus dichos célebres, [...] retiene todos los versos, silba toda la música que una vez oye, y no pierde un epigrama ni un cuento popular. Es comedido, servicial y dañino, según el humor del momento. Este conjunto de fealdad y de belleza, de maldad y de gracia, de inteligencia, malicia, perversidad... qué se yo, ese es el chino de Bogotá, el ángel de la picardía* ». Janvier Salgar, « El chino de Bogotá » dans *Museo de cuadros de costumbres II*, Bogotá, F. Mantilla, 1866, p.



Image 15 : Première page du journal *El Chino de Bogotá* du 2 juillet 1874
 Source : Bibliothèque virtuelle de la Banque de la République, Colombie, disponible en ligne sur <http://www.banrepcultural.org/sites/default/files/brblaa292524.pdf> (consulté le 16 juin 2017)

Le terme *gamines* allait apparaître quelques décennies plus tard. En 1884, l'utilisation du mot français « gamin » pour parler des *chinos de Bogotá* est déjà présente dans le journal *Papel periódico ilustrado*⁴². En 1897, le terme apparaît à nouveau dans *El Dorado*, ouvrage du jeune professeur suisse Ernst Röthlisberger. L'auteur y écrit :

« Parmi les types de la classe inférieure, le *gamin* ou *chino* de Bogotá est particulièrement sympathique [...]. Le *gamín* bogotanais travaille d'abord comme cireur de chaussures ; puis, comme vendeur de journaux, comme coursier, et enfin il devient soldat. Extrêmement vif et malin, d'une grande astuce et intelligence, il représenterait un important matériel pédagogique si l'on se souciait de l'éduquer, car il connaît bien la valeur de l'instruction. C'est difficile de trouver un de ces garçons qui ne sache pas lire ou un qui ne lise pas quand il a un moment libre. S'il ne savait pas, les autres se moqueraient de lui et il devrait apprendre cet art tout seul. Il est généralement "libéral", sans comprendre, bien entendu, ce

⁴² Urdaneta, « Nuestros grabados », *Papel periódico ilustrado*, 15 oct. 1884p. 76-77p.

que cette dénomination de parti veut dire en soi, mais avec l'intuition que ce groupe idéologique s'occupera avec une meilleure volonté de son sort et de son éducation⁴³. »

Cette image de l'enfant espiègle, intelligent, débrouillard, restera présente pendant une bonne partie du xx^e siècle. Si dans les années 1920 et 1930, comme le signalent Cecilia Muñoz et Ximena Pachón, le vol commence à faire partie de leurs activités, laissant progressivement apparaître la figure de l'« enfant délinquant⁴⁴ », c'est surtout à partir de la fin des années 1950 que les *gamines* deviennent un véritable problème social à gérer, à cause principalement de leur prolifération. Les constantes migrations de paysans vers les villes, dues à la fuite face à *La Violencia* qui régnait dans le secteur rural ou à la recherche de meilleures opportunités de travail grâce à l'industrialisation, ont fortement participé à l'augmentation du nombre d'enfants dans les rues de la capitale⁴⁵.

Ce ne sont pas seulement les faits de voler ou de se multiplier qui ont donné à ces enfants de nouvelles caractéristiques, mais également le fait qu'ils se divisent en des groupes partageant un même lieu pour dormir. À l'intérieur de ces groupes, appelés *camadas*⁴⁶, une sous-division représente le pilier de l'organisation des *gamines* : les *galladas*. Il s'agit de groupes hiérarchisés, dont le chef est toujours un des membres les plus âgés – souvent un *largo* –, et dont les tâches quotidiennes sont divisées entre tous les enfants, pour garantir la survie de tout le groupe⁴⁷. Ces enfants pouvaient vivre sans adultes ; ils étaient, en quelque sorte, déjà des adultes.

La complexité et l'ampleur du phénomène des *gamines* ont motivé plusieurs recherches, notamment à Bogotá. Des sociologues, des anthropologues, des médecins, des psychologues, des linguistes, des pédagogues ont publié de nombreux articles ou ouvrages

⁴³ Texte original : « *Especialmente simpático es entre los tipos de la clase baja el gamín o chino de Bogotá, que se alimenta [...]. El gamín bogotano trabaja primero de limpiabotas; luego, de vendedor de periódicos, de mandadero, y finalmente es soldado. Sumamente vivo y desenvuelto, de gran astucia e inteligencia, constituiría un magnífico material pedagógico si se cuidaran de educarlo, pues él conoce bien el valor de la instrucción. Es raro el muchacho de esos que no sepa leer y al que no se vea hacerlo cuando le queda un rato libre. Si así no fuera, los otros se reírían de él, y tiene que aprender por sí sólo ese arte. Ordinariamente es "liberal", sin comprender, como es lógico, lo que esa denominación de partido encierra en sí, pero sintiendo que tal grupo ideológico cuide con mejor voluntad de su suerte y su educación* ». E. Röthlisberger, *El dorado*, op. cit.

⁴⁴C. Muñoz et X. Pachón, « Los chinos bogotanos a comienzos de siglo (1900-1930): un problema vigente », art. cit.

⁴⁵ Orlando Fals-Borda, Eduardo Umaña et Germán Guzmán, *La violencia en Colombia*, Bogotá, Aguilar, Altea, Taurus, Alfaguara, 2010, vol.2, p. 242.

⁴⁶ Javier De Nicoló et al., *Musarañas I*, Bogotá, Continental Gráfica, 1981, p. 97.

⁴⁷ À propos de l'organisation des *gamines*, voir, entre autres, Jacques Meunier, *Les gamins de Bogota*, Paris, France, Payot & Rivages, 2000, p. 32 ; J. De Nicoló et al., *Musarañas I*, op. cit., p. 97.

sur la question entre les années 1960 et 1980⁴⁸.

Chez une grande partie de ces auteurs, l'analyse la plus développée a été celle du processus de « gaminisation », comme elle a été appelée par Virginia Gutierrez de Pineda et Javier de Nicoló⁴⁹. Selon cette approche, l'enfant, avant de se retrouver dans une *gallada*, passait par un processus de permanence journalière dans la rue, puis de vie dans la rue jusqu'à ce qu'il devienne membre d'un groupe dans lequel il participe à la survie de tous⁵⁰. Une fois dans la rue et partie prenante d'une *gallada*, il y a pour l'enfant ce que Jacques Meunier a appelé le « cycle du *gamin* » : un « va et vient » de ces enfants entre la rue, les centres d'accueil ou d'hébergement, parfois le foyer familial ou encore les centres correctionnels pour mineurs. Dans ce processus vers la vie dans la rue, vers la « gaminisation », la famille de l'enfant joue un rôle fondamental. Pour les chercheurs, comprendre les familles de *gamines* à travers leurs caractéristiques propres, en tenant compte du contexte de ségrégation, de pauvreté, d'absence de services de santé ou d'éducation, est devenu une manière d'aborder la question. Aussi, la relation famille-enfant aide à comprendre le fait que les *gamines* n'étaient pas seulement des enfants orphelins ou abandonnés par leurs parents, mais aussi des enfants qui « avaient décidé de quitter leur maison⁵¹ ». Ainsi, les sujets de la maltraitance de la part de parents, de l'absence de ceux-ci pendant la journée à cause du travail, ou du manque de ressources dans le foyer pour la subsistance de tous les membres des familles nombreuses, sont souvent mis en avant dans ces recherches.

Une autre approche de la compréhension du phénomène de *gamines* a été développée à la même l'époque par Jacques Meunier. L'auteur fait référence à ces enfants comme une « contre-société » :

⁴⁸ Parmi les principaux ouvrages publiés sur la question : J. Meunier, *Les gamins de Bogota*, op. cit. ; Luis Maria Beltrán, *Temas colombianos: la metamorfosis del chino de la calle; la hidra de lerna.*, Bogotá, Editextos, 1970 ; C. Muñoz et X. Pachón, *Gamines*, op. cit. ; Virginia Gutierrez de Pineda et al., *El gamín: su albergue social y su familia*, Bogotá, Arco, Unicef, 1978 ; J. De Nicoló et al., *Musarañas I*, op. cit. ; Marcos Granados, *Gamines*, Bogotá, Temis, 1976 ; José Gutiérrez, *Gamín: un ser olvidado*, México, Mc Graw-Hill, 1972 ; José Gutiérrez, *Infancia de la miseria*, Bogotá, Tercer Mundo, 1967 ; C. Ortega Ricaurte, « Aspectos históricos y lingüísticos del gamín bogotano », art. cit.

⁴⁹ V. Gutierrez de Pineda et al., *El gamín: su albergue social y su familia*, op. cit. ; J. De Nicoló et al., *Musarañas I*, op. cit.

⁵⁰ V. Gutierrez de Pineda et al., *El gamín: su albergue social y su familia*, op. cit. ; J. De Nicoló et al., *Musarañas I*, op. cit. ; J. Gutiérrez, *Gamín: un ser olvidado*, op. cit. ; M. Granados, *Gamines*, op. cit.

⁵¹ Sur ce sujet, voir entre autres J. Gutiérrez, *Gamín: un ser olvidado*, op. cit. ; J. De Nicoló et al., *Musarañas I*, op. cit. ; M. Granados, *Gamines*, op. cit., utilise l'expression d'« abandon du foyer » pour l'analyse de ces fuites.

« Le Gamin, pour moi, n'est-il pas un "aristocrate de la misère" ? N'est-il pas un pauvre qui n'a pas la pudeur des pauvres et qui ne connaît pas la honte ? Est-ce que je ne confonds pas anarchie et liberté ? Et surtout, n'ai-je pas déjà fait mon choix ?

Si. Je l'avoue. Il n'y a que deux façons de répondre à ces questions : soit que vous considérez le Gamin comme faible et démuné, et vous parlez de sub-culture, de charité ; soit que vous vous intéressez à lui parce qu'il est fort, et vous parlez de contre-société.

Je préfère la seconde voie⁵². »

Parler de « contre-société » donne à ces enfants un statut particulier dans la ville. Ils sont maîtres de leurs vies, sans adultes, et arrivent à garantir la survie du groupe : ce sont des « petits » adultes⁵³. Ensemble, ils sont forts. Ils sont à l'aise dans la ville. Meunier a signalé que « les Gamins prennent la rue comme les pirates prennent la mer⁵⁴ ». Ils sont, pour reprendre l'expression de Jorge Amado, des capitaines, capitaines des sables dans le cas de São Salvador de Bahia, ville côtière ; capitaines des rues, dans le cas, pourquoi pas, de Bogotá. Le *profe* Guillermo, un éducateur de l'*Oasis* qui a été un *gamin* dans son enfance et qui vivait dans les rues du *Cartucho*, a utilisé une autre métaphore pour parler de la relation entre les *gamines* et la rue : « la rue était pour nous notre parc d'attractions ». Cela, fait penser à ce que Sergio Larrain a écrit sur les enfants de rue au Chili – dans un passage que j'ai cité plus haut : « [L]a rue est surtout un amusement à leurs yeux ».

Le *profe* Guillermo était le responsable des éducateurs de l'*Oasis* quand je m'y rendais en 2014. Il est certainement l'éducateur avec qui j'ai le plus discuté et celui qui a le plus apprécié « ma » manière – comme il me l'a dit – de « travailler » avec les jeunes. En fait, ma proximité avec les jeunes, le fait que nous discussions pendant des heures dans le *patio*, que je suive avec eux leurs ateliers, qu'ils me fassent confiance et que plusieurs d'entre eux acceptent ma présence, mes questions et même mon magnétophone, m'a permis de gagner aussi l'acceptation du *profe* Guillermo. Le jour où je suis allée à l'*Oasis* pour la dernière fois, et que je suis allée lui dire au revoir, il m'a dit qu'il attendait mon retour dans le *patio* dans quelques années, comme sa chef ! Dans ce cadre d'acceptation, voire de confiance, le *profe* m'a même proposé de me raconter son histoire car lui, il avait connu le *Cartucho*. Dans un coin de l'*Oasis*, loin du bruit du *patio*, il m'a parlé de sa vie.

Le *profe* Guillermo a vécu une partie de son enfance dans le quartier de *Las Cruces*,

⁵² J. Meunier, *Les gamins de Bogota*, op. cit., p. 58.

⁵³ C. Muñoz et X. Pachón, *Gamines*, op. cit., p. 124-125.

⁵⁴ J. Meunier, *Les gamins de Bogota*, op. cit., p. 58.

dans un *inquilinato* où sa mère et son beau-père payaient une chambre et y résidaient avec leurs cinq enfants. Son beau-père, qui selon le *profe* consommait de la marijuana et du *bazuco*, a un jour quitté la maison après une dispute avec la mère. N'ayant plus les ressources nécessaires pour continuer à payer la chambre et l'alimentation des enfants, la mère se voit obligée de partir avec ces cinq garçons, dont l'aîné – Guillermo – avait sept ans, pour vivre dans la rue. Nous sommes au milieu des années 1980, et la mère, avec quelques cartons et plastiques, installe sa famille dans les rues du *Cartucho*.

Les cinq enfants, comme dans le texte d'Arlette Farge que j'ai cité plus haut, ne sortaient pas dans la rue : ils y vivaient. Guillermo, qui dans la rue allait être appelé « Cuñé », prend le commandement du groupe. Ils commencent tout d'abord à travailler entre frères, faisant la manche ; plus tard, grâce aux amis qu'ils se font dans les rues du *Cartucho*, puisque beaucoup d'enfants sont dans la même situation, ils forment un petit groupe, une *gallada*, et la ville est alors à leurs pieds.

Profe Guillermo : Moi, j'ai commencé avec mon frère Edilberto à monter... j'avais presque neuf ans... à monter dans les bus, car beaucoup de ces enfants étaient des voleurs, beaucoup parmi eux volaient. Alors, je me suis mis à monter [dans les bus] avec un groupe de ces enfants pour voir comment ils faisaient le travail et moi, je me déguisais en clown et je vendais des bonbons. [...] Lorsque nous avons vécu dans le *Cartucho*, le premier principe que nous avions à la maison, à savoir ne pas prendre les choses d'autrui, s'est brisé, car l'environnement ne le permettait pas. [...] On allait sur la [Carrera] *Décima* ou la [avenue] *Caracas* et on était contents, c'était comme [il réfléchit un peu]... une merveille. C'était un parc d'attractions pour nous. C'était notre *Salitre*⁵⁵. Ce qui aujourd'hui peut être comme, ouach, Orlando, *Disney World* ! Pour nous, c'était ça. Le fait de monter dans un bus, descendre, *colincharnos*⁵⁶, crier, récolter quelques pièces de monnaie, c'était le plus grand parc d'attractions que nous avions⁵⁷.

⁵⁵ Nom d'un parc d'attractions à Bogotá.

⁵⁶ Grimper dans un bus en mouvement en s'aidant des barres extérieures qui entourent les portes du bus.

⁵⁷ Transcription originale : *Profe Guillermo* : *Yo personalmente comencé con mi hermano Edilberto a subir, casi a los nueve años a subirme a los buses, porque muchos de estos niños eran ladroncitos, muchos de ellos robaban. Entonces yo me puse a la tarea de subirme con un grupo de ellos a ver cómo estaban haciendo el trabajo y me disfrazaba de payaso y vendía dulces en los buses. Cuando estábamos en el Cartucho se rompe ese primer principio que teníamos nosotros de coger las cosas ajenas, porque el mismo ambiente no da para eso. [...] [C]ogíamos toda la Décima o la Caracas y nos íbamos contentos, era como... no teníamos estudio, pero para nosotros eso era como [reflexiona un poco]... una maravilla, eso era un parque de diversiones para nosotros. Eso era el Salitre de nosotros. Lo que hoy en día se puede ver como, como uishh, Orlando, Disney World. Pa' nosotros eso era, subimos en un bus, bajarnos, colincharnos, gritar, coger monedas, ese*

Leur « rue », leur parc d'attractions, leur mer, les *gamines* lui ont donné un nom : la *lleca*, c'est-à-dire le mot *calle*, rue, inversé. Dans son ouvrage sur les *gamines*, Jacques Meunier la définit ainsi :

« La *llecca* (*sic*) signifiait plus que la rue, le trottoir, la chaussée, les feux rouges, les vitrines, le trafic, le ciel, le tintamarre... Il figurait un temps et un espace. Un rythme. Ni concept, ni amalgame, c'était l'image du désir. La dimension propre d'univers coupé de la réalité ordinaire : l'écosystème gamin. La rue nomade et enfantine. Le pavé⁵⁸ ».

Cependant, Meunier, qui est le seul chercheur sur les *gamines* – parmi ceux que j'ai cités plus haut – à donner une importance à la *lleca*, ne développe pas davantage cette notion dans son livre. Nous ne pouvons donc pas compter sur une description plus précise de cette « rue » qui était pourtant caractéristique de la relation des *gamines* avec l'espace public en particulier, et avec la ville en général.

À partir des informations sur la *lleca* et sur les *gamines* que j'ai présentées ici, nous pouvons dire que le mot *lleca* définissait un espace large, symbole de vie et de survie, de fête et de contraintes, un espace vécu. La *lleca* était la *casa* – maison – des *gamines*, comme le dit Álvaro, un des petits garçons interviewés par José Gutiérrez pour son ouvrage *Gamines : un ser olvidado*⁵⁹. Mais que signifie le fait qu'un enfant qui est parti de chez lui appelle la rue « sa maison » ? La rue, cet espace de circulation, de passage, considéré comme public, représentait, pour ces petits garçons, cet état de confort, d'aise, que l'on – n'importe lequel d'entre nous – peut ressentir dans un espace propre, familial.

Par ailleurs, il faut se pencher sur une autre dimension de la relation entre les *gamines* et la *lleca*. La *lleca*, comme nous l'avons vu à travers le récit du *profe* Guillermo, ne se trouve pas forcément en opposition avec le foyer familial d'où certains enfants ont fui. Elle peut aussi faire partie tout entière d'une expérience de vie en famille, à la rue, ou d'une expérience en famille fortement liée à la rue, comme dans le cas de Nixxo et de ses frères et sœurs⁶⁰ ou du *profe* Vásquez⁶¹.

era el parque de diversión más grande que teníamos nosotros [extrait de conversation avec le *profe* Guillermo, mai 2014 à l'*Oasis*].

⁵⁸J. Meunier, *Les gamins de Bogota*, op. cit., p. 93.

⁵⁹J. Gutiérrez, *Gamin: un ser olvidado*, op. cit., p. 12.

⁶⁰ Cf. Introduction de la première partie.

⁶¹ Cf. chapitre 2.

Les familles des *gamines*

Nixxo est née en 1977, dans les rues qui, quelques années plus tard, allaient devenir *La Ele*. Elle a été élevée, comme nous l'avons déjà vu, dans le *Cartucho*, qu'elle a toujours connu sous ce nom. Sa mère, « La Pana », est arrivée très jeune dans le centre de Bogotá. Quand je demande à Nixxo, un début de soirée où nous marchions dans le centre-ville après avoir passé quelques heures dans *La Ele*, pour quelle raison sa mère est venue à Bogotá, elle me résume l'histoire de sa mère de la manière suivante :

Nixxo : Ma mère est née à Buenaventura. Elle est arrivée ici quand elle était très jeune.

Nataly : Avec sa famille ?

Nixxo : Non, toute seule. C'est alors qu'elle a commencé à avoir des enfants, ma mère a commencé... la première fille elle l'a eue à vingt ans, ma sœur aînée, la mère de deux filles. Après, elle a eu tous mes autres frères (*sic*) l'un après l'autre et en dernier elle m'a eue moi à trente-cinq ans.

Nataly : Et pourquoi elle est venue [à Bogotá] ?

Nixxo : Parce que son père... son beau-père, mon grand-beau-père quoi, car il n'était pas mon vrai grand-père, voulait abuser sexuellement d'elle, il voulait la violer, quoi. Alors ma mère est partie quand elle avait huit ans, mais elle est d'abord passée par Cali, Cartagena, Bucaramanga, et quand elle allait avoir 15 ans, elle est venue ici, à Bogotá.

Nataly : Et elle est arrivée où ?

Nixxo : Au *Cartucho*. C'est là qu'elle est a commencé à connaître la marijuana et tout ça [silence], où elle a commencé à connaître tous les vices⁶².

Nixxo me raconte cette histoire de douleur et de violence, comme si elle me parlait de choses anodines. Elle se distrait en se demandant si elle connaît une femme qui passe sur le trottoir d'en face, et elle poursuit la conversation en parlant d'autre chose. J'ai cru au départ qu'elle évitait le sujet, mais plus mes rencontres avec Nixxo se multipliaient, plus je m'apercevais qu'elle pouvait passer d'un sujet à un autre sans problème. Tous les récits de

⁶² Transcription originale : Nixxo: *Mi mamá es de Buenaventura* / Nataly: *Y ella llegó acá... [ella corta mi frase]* / Nixxo: *Mi mamá llegó acá cuando era muy joven, cuando tenía como quince años* / Nataly: *¿Con su familia?* / Nixxo: *No, sola. Entonces fue cuando comenzó a tener los hijos, mi mamá comenzó a tener... la primera hija la tuvo a los veinte, mi hermana la mayor, la mamá de las dos niñas. Ahí fue cuando a mis otros hermanos los tuvo a todos seguido, y a lo último me tuvo a mí, a los treinta y cinco* / Nataly: *¿Y ella por qué se vino [a Bogotá]?* / Nixxo: *Porque el papá... el padrastro, mi abuelastro, porque ya no era mi abuelo de verdad, quería abusar de ella, o sea él la quería violar. Entonces mi mamá se vino a la edad de ocho años, pero se puso a recorrer Cali, Cartagena, Bucaramanga, todo eso y cuando iba a cumplir los 15 años se vino para acá para Bogotá* / Nataly: *¿Y a dónde llegó?* / Nixxo: *Al Cartucho. Y ahí fue cuando comenzó a conocer la marihuana y todo eso... comenzó a conocer todos los vicios* [extrait de conversation avec Nixxo, février 2015].

détresse qu'elle partageait avec moi, elle les racontait comme on raconte des faits quelconques. Une fois, elle m'a dit une phrase qui m'a semblé être la réponse à mes questionnements à propos de son rapport à des récits de détresse en lien avec les *ollas* :

Nixxo : [J]e suis née à *La Ele*, mais ma mère m'a élevée dans le *Cartucho*, alors toute ma vie, oui, j'ai vécu dans ce monde. Tout ce qui s'y passait me semblait normal. Je ne savais pas qu'il y avait un autre monde, je ne connaissais que ce monde-là, tout ce qui s'y passait me paraissait bien⁶³.

Si nous rapportons cette phrase à l'extrait de récit cité ci-dessus et à la manière dont Nixxo raconte cette histoire, cela met en évidence le fait que des enfants seuls et à la rue (comme « La Pana » lorsqu'elle s'est enfuie) représentaient une « normalité » dans le contexte des *ollas*, de la même manière que les agressions sexuelles. Après trente-cinq ans dans les *ollas* et cinq ans (au moment de la conversation) de vie hors des *ollas* et du *bazuco*, Nixxo prend de la distance vis-à-vis de ce « monde », mais sa manière de raconter certaines expériences vécues dans ce « monde » ne cesse pourtant de rappeler cette « normalité » des faits.

Nixxo n'a d'autre souvenir de sa plus jeune enfance que les rues du *Cartucho*, d'après ce qu'elle m'en a dit. Elle y a grandi et y a passé ses journées jusqu'à sa démolition à la fin des années 1990. Pendant longtemps, elle y a vécu avec sa mère ; puis elles se sont installées quelques rues plus au nord. Le *Cartucho* était l'*olla* où elles se rendaient tous les jours. Quand le *Cartucho* a disparu, Nixxo a fréquenté *La Ele* jusqu'en 2011, moment où sa nièce Yuberly (une des deux filles de sa sœur aînée) l'a convaincue d'aller dans un centre de « réhabilitation » de la Mairie pour commencer un processus de réadaptation et se désintoxiquer des drogues, principalement le *bazuco*. Nixxo a accepté, mais ne pensait pas y rester longtemps. Cependant, elle y est tombée amoureuse et enceinte. Pour son fils, elle s'est promis de ne plus jamais toucher à une pipe de *bazuco*. Le père de l'enfant, en revanche, ne s'est pas éloigné du *bazuco*, et ils se sont quittés avant la naissance de Felipe. Pendant sa grossesse, Yuberly a accueilli Nixxo, qui est ainsi restée plusieurs années, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un travail, comme femme de ménage dans un restaurant, qui lui a permis de vivre avec Felipe dans une chambre d'un *inquilinato* au sud de Bogotá.

⁶³ Transcription originale : Nixxo : *En La Ele yo nací, pero mi mamá me crio en el cartucho, entonces toda mi vida, si yo viví ahí ene se mundo, ya todo lo que pasaba se me hacía como normal, yo no sabía, yo no sabía si había otro mundo, no más conocía ese mundo, a mi todo lo que pasaba allá me parecencia bien.*

J'avais connu Nixxo en 2007. Je commençais alors mes études d'anthropologie en Colombie et, dès le premier semestre de ma licence. Je me suis dirigée, pour ma toute première expérience de terrain, vers le *Tercer Milenio*, la *Plaza España* et la *Plaza de los Mártires* car dans ce secteur se trouvait le « *Bronx* », l'*olla* qui avait « remplacé le *Cartucho* ».

Durant une de mes balades hebdomadaires dans le secteur pour essayer de parler avec quelqu'un, j'ai rencontré Nixxo ou « Missi », comme elle s'est présentée à moi. Elle était maigre, vivait dans la rue ; elle dormait dans les rues de *La Ele*, et lorsqu'elle avait un peu d'argent pour payer une chambre, elle en prenait toujours une dans *La Ele*. Je me rappelle ses doigts brûlés par le fait d'allumer la pipe de *bazuco* toujours très près des doigts, de ses chaussures trouées et des nombreuses fois où elle m'a répété que sa mère, « La Pana », était morte. Je l'ai revue quelques fois pendant mes balades, probablement durant la première année de mes visites, puis plus jamais.

C'est donc le *profe* Vásquez, en 2014, qui m'a conduit de nouveau vers Nixxo. Quand il a prononcé le surnom de « La Pana », dans une de nos conversations, je lui ai tout de suite signifié que j'avais connu sa fille, la fille de La Pana, Missi, il y avait longtemps, près de *La Ele*. Il s'est exclamé : « oui, la fille cadette ! », puis a ajouté, « elle va bien maintenant, elle vit avec sa nièce, Zuly [Yuberly] qui travaille dans le *patio* d'à côté », c'est-à-dire l'*Oasis* pour adultes. L'expression « elle va bien maintenant » ne voulait pas dire autre chose que : « elle ne fume plus du *bazuco*, elle n'est plus dans les *ollas* ».

Après ma conversation avec le *profe* Vásquez, je suis allée à l'autre *patio*. J'ai traversé la cuisine, la salle à manger des *profes* et le parking qui relie les deux *patios* entre eux ; chemin réservé aux *profes* et aux directeurs. Je suis allée chercher la *profe* Zuly. Elle était là, jeune, très gentille. Je me suis dit qu'elle devait avoir une trentaine d'années – information que j'ai pu vérifier plus tard – et que peut-être nous ne parlions pas de la même personne : tout d'abord, la couleur de peau de Zuly était blanche et je me souvenais très bien de la couleur de peau noire⁶⁴ de Missi ; ensuite, Zuly parlait de Nixxo et moi de Missi. Mais elle a sorti son portable avec l'intention de me montrer une photo de Nixxo

⁶⁴ Pendant mon travail de terrain dans les centres d'accueil et les *ollas*, j'ai rencontré plusieurs personnes de peau noire. Selon le dernier recensement d'« *habitantes de la calle* » réalisé en 2017 à Bogotá, la population noire représentait 4,9 % du total des personnes interviewées, soit 337 sur 6 513. Departamento Administrativo Nacional de Estadística et Secretaría Distrital de Integración Social, *Censo de habitantes de la calle Bogotá 2017. Documento de caracterización proyectos espaciales*, op. cit. Á propos de ce recensement, cf. Introduction générale.

avec son enfant, Felipe, et oui, c'était bien la même personne : Nixxo – Missi. En réalité, Missi était un surnom.

C'est ainsi que j'ai réussi à retrouver Nixxo. Elle se souvenait à peine de moi et elle s'excusait de ce fait en disant qu'au moment où je l'avais connue elle allait « très mal », qu'« elle ne pensait qu'au *bazuco* ». Comme le *profe* Vásquez, elle présentait dorénavant le *bazuco* en lien au fait de ne pas aller bien. Elle a dû sortir du « monde » des *ollas*, si nous reprenons l'expression qu'elle-même a utilisée, pour trouver que la consommation de *bazuco* n'était pas « normale », n'était pas « bien ». Probablement, c'est son temps d'internement passé dans l'institution de « réhabilitation » et désintoxication qui a permis cette redéfinition du « bien » et du « mal ». En fait, dans ces institutions la place de la morale catholique est très présente.

Après cette rencontre, nous avons beaucoup partagé. Pendant mes séjours de terrain à Bogotá nous nous accompagnions mutuellement dans nos démarches administratives, nous allions ensemble à *La Ele*, parfois au *Samber*, chez elle ou chez moi, dans un bar ou dans un parc : nous trouvions toujours un espace pour parler un peu tranquillement et nous raconter les dernières choses qui nous étaient arrivées. C'est durant ces rencontres qu'elle m'a parlé de sa vie dans le *Cartucho*, de la vie de sa mère, de ses frères et de ses sœurs, toujours petit à petit, parfois avec des commentaires qui n'avaient rien à voir avec ce dont on parlait sur le moment. J'ai dû ainsi reconstruire son histoire, donner un ordre à ses récits et, progressivement, des liens avec d'autres personnes que je rencontrais, qui avaient elles aussi très bien connu le *Cartucho*, ont commencé à apparaître. Ils se connaissaient les uns les autres, avaient partagé les rues du *Cartucho*.

Si Nixxo a toujours été proche de sa mère, sa mère a toujours été proche de la rue. « La Pana » vendait dans la rue de la marijuana, puis du *bazuco* ; elle y consommait les mêmes drogues que celles qu'elle vendait. La famille de Nixxo habitait dans un des *inquilinos* de *Santa Inés* où les petites chambres débordaient de personnes, et où les enfants étaient nombreux. Si les parents travaillaient dans l'espace public, c'est-à-dire dans la rue, dans le commerce ambulancier de marchandise quel qu'en soit le type, ou dans le recyclage, ou encore dans la délinquance, les enfants se trouvaient aussi dans la rue la plus grande partie du temps. Certains allaient à l'école, comme celle qui a pris le nom de son quartier, *Santa Inés*, et qui subsiste encore. L'école et la morgue sont les deux seuls bâtiments qui sont restés debout après la démolition du *Cartucho*. Nixxo y a étudié pendant

quelques années. Si elle se rappelle mal ces années, elle semble sûre que, dès l'âge de huit ans, elle n'allait plus à l'école : elle restait dans la rue avec ses « *amiguitos* », ses « potes », de l'époque, ou près de sa mère. Revenons sur une partie d'un extrait de conversation que j'ai déjà cité ailleurs⁶⁵ :

Nixxo : Tous [deux frères et quatre sœurs] nous avons été élevés dans le *Cartucho*... ma mère, ma mère était consommatrice [de *bazuco*]. Elle avait une *olla* [maison], là où on vendait du vice, et c'est là où elle nous a élevé tous. Mes sœurs, quand chacune a eu dix-sept ans, chacune a pris sa propre direction. Ma mère, au fur et à mesure qu'elle consommait de plus en plus de vice, elle perdait la raison, au point de devenir folle. J'ai commencé alors à sortir avec une amie... J'avais à peu près neuf ans. Elle [l'amie] m'amenait avec elle vers le *Salitre*⁶⁶ et elle me disait que si je voulais rester dans le *Salitre* je devais aspirer de la colle et faire la manche. Alors, j'ai commencé à aspirer de la colle, après j'ai commencé à consommer de la marijuana et là je suis rentrée dans un *parche* [groupe] où nous étions cinq filles et dix garçons⁶⁷.

Nixxo et ses frères et sœurs sont nés et ont grandi à la *Ileca*, dans les *ollas*. Mais Nixxo est la seule à être restée dans la rue et dans les *ollas* jusqu'à la mort de « La Pana », et même après. Ses sœurs sont passées par des institutions diverses et, pendant leur adolescence, elles ont quitté le *Cartucho*. Ses frères ont été assassinés dans les *ollas*⁶⁸.

Le *profe* Vásquez a aussi étudié à l'école de *Santa Inés* durant quelques années. Ensuite, il est allé dans une école près de la *Plaza España*, l'école *Reino Unido de Suecia*. Mais, comme il me l'a raconté, il n'a pas terminé le cycle primaire : « *yo no pasé la primaria... no se aprendió mucho de eso* » [« je n'ai même pas fini la primaire... je n'y ai pas appris grand-chose »].

Pour les garçons avec lesquels je parlais à chacune de mes visites à l'*Oasis*, le *profe*

⁶⁵ Cf. Introduction à la première partie.

⁶⁶ Quartier situé à l'ouest de Bogotá.

⁶⁷ Transcription originale : Nixxo : *Como todos [dos hermanos y cuatro hermanas] fuimos criados en el Cartucho... mi mamá, mi mamá era consumidora. Primero tuvo una olla [olla-casa], donde vendían vicio y todo eso y pues de ahí nos fue criando a todos. De ahí mis hermanas a los diez y siete años cada una, cogió cada una por su rumbo. Mi mamá a medida que iba consumiendo más vicio iba perdiendo la razón, hasta el punto de volverse loca. De ahí comencé a salir con una amiga, de ahí... Yo tenía como nueve años. Ella me llevaba al Salitre y ella me decía que si yo quería estar en el Salitre debía chupar pegante y pedir monedas. Entonces ahí yo comencé a consumir pegante, después empecé a consumir marihuana y de ahí me metí a un parche donde éramos cinco peladas y diez niños* [extrait de conversation avec Nixxo, avril 2016].

⁶⁸ Je reviendrai sur leurs histoires.

Vásquez était « sérieux », mais « sympa », et surtout « expérimenté ». Il leur avait raconté des histoires du *Cartucho*, car il y avait grandi, et c'est pour cette raison qu'ils m'ont conseillé, si je voulais entendre parler de l'ancienne *olla*, de discuter avec lui. Le *profe* Vásquez, avec lequel je n'avais toujours pas échangé un mot, n'étant pas même allé au-delà d'une salutation, car il était, comme disaient les garçons, « très sérieux » et un peu distant, a accepté sans problème de me concéder un moment de sa journée dans le *patio* pour me raconter un peu de son histoire.

Vásquez est son nom de famille, et il se prénomme John Jairo. Il a vécu dans la rue durant son enfance et, très jeune, il a suivi le programme que l'*Idipron* proposait aux enfants des rues pour pouvoir grandir dans un internat et faire des études. Comme d'autres de ses collègues *profes* au parcours similaire, il travaille aujourd'hui dans les centres de l'*Idipron* en tant qu'éducateur, ce sont eux et elles, les éducateurs et les éducatrices, qui ont le contact le plus quotidien et le plus proche avec les jeunes. Quand nous commençâmes à parler, dans la matinée du 8 mai 2014, dans la salle du fond du *patio*, celle qui sert de salle à manger pour les garçons et de salle d'ateliers psychologiques en groupe, la première chose qu'il m'a dite, après m'avoir donné son nom complet, c'est que ce nom lui avait été donné par l'État. Il était, selon ses propres mots, « un fils de l'État ».

Profe Vásquez : Bon, ce nom, ce nom on me l'a donné... [silence] je suis un fils de l'État. Parce que ma mère, au milieu de son désordre, n'a jamais gardé mon acte de naissance, ni mes choses à moi, alors personne ne trouvait les informations me concernant. Alors on m'a amené à [au bureau de] la Médecine légale et c'est là qu'on m'a donné un âge et qu'on m'a demandé si je voulais changer de nom et j'ai dit [silence]... alors... [silence] le nom de famille je ne le connaissais pas et je donnais un autre nom de famille quand j'étais interne, c'était la seule chose que je savais. Mais John Jairo je l'ai laissé comme ça, quoi, parce que j'entendais toujours qu'on m'appelait John Jairo, alors j'ai imaginé que si on m'appelait Carlos, Carlos ! Carlos ! et moi [geste d'interrogation]... ah ? c'est moi Carlos ? Alors non, il valait mieux pas. J'ai donc laissé John Jairo, et Vásquez, on l'a trouvé du côté de ma mère. Puis la Médecine légale m'a donné un âge. Alors, ils m'ont dit, « tu as treize ans et tu es né le premier janvier ». Alors je suis resté comme ça. Je n'ai pas de signe du zodiaque [il rigole]. Je ne connais pas cette partie. Je ne peux pas croire à ça parce que je ne sais pas quelle est vraiment ma date de naissance. Bon, ça c'est d'abord pour la question de mon nom et après, à propos du *Cartucho* [silence]... je me rappelle que ma mère, de ce

dont je me souviens... ma grand-mère *jíbara* [dealer] sur la neuvième [la *calle* 9]. Le *Cartucho*, c'était la neuvième. [Il commence à dessiner sur un bout de papier]⁶⁹.

Cet extrait aborde la décomposition familiale qui touchait les enfants des familles les plus pauvres de Bogotá. Quand le *profe* Vásquez parle du « désordre » de sa mère, il faisait référence à sa dépendance aux drogues. Comme le *profe*, d'autres hommes et femmes, *gamines* dans les années 1970 et 1980, sont restés à la tutelle de l'État et ont grandi dans des centres d'accueil de l'*Idipron*, où certains travaillent aujourd'hui comme éducateurs (nous y reviendrons). À la différence de Nixxo, le *profe* Vásquez me raconte son histoire, ponctuée de plusieurs silences, de pauses qui dévoilent son incompréhension et même sa gêne.

Avant de tomber sous la tutelle de l'État, le *profe* Vásquez, comme Nixxo, restait dans la rue et accomplissait les tâches que sa mère ou sa grand-mère lui donnaient.

Profe Vásquez : Quand ma mère vivait dans la [*calle*] *Sexta* [6^e], par-là [il montre sur la carte], elle nous envoyait [silence]... [elle est arrivée] au point de nous envoyer, mes frères et moi, demander de l'argent aux feux rouges. Alors nous allions au croisement de la [*carrera*] *Treinta* [30] et la [*calle*] *Sexta* et là-bas nous faisons la manche. Là-bas nous *retacábamos*, demandions de l'argent, comme nous le disions.

[...] Un jour, on n'avait pas complété [silence]... je n'avais pas complété les deux mille pesos qu'elle me demandait, car elle demandait une somme, et elle m'a frappé. J'avais déjà rencontré quelques *amiguítos* et j'ai décidé alors de ne plus aller à la maison.

[...] J'avais douze ans. Un *chino* est venu me dire « alors, on part pour Cali ? ». Je lui ai dit « bon, allons-y ! ». Et nous sommes partis à pied pour Cali. Quand je suis arrivé à Cali... nous avons voyagé environ huit jours, nous n'avons pas eu beaucoup de chance... je me

⁶⁹ Transcription originale : *Profe Vásquez* : *Pues ese nombre, ese nombre me lo dio... [silencio] yo soy hijo del Estado. Pues porque mi mamá en medio de su desorden nunca guardó registros ni cosas mías, entonces no me encontraban mis datos. Entonces me llevaron a Medicina Legal y allí me pusieron la edad y me dijeron que si me quería cambiar el nombre y yo dije... [silencio] pues... [silencio] el apellido no lo sabía y yo decía otro apellido cuando estaba interno, que era lo único que yo sabía. Pero Jhon Jairo lo dejó así pues porque yo siempre escuchaba que me llamaban Jhon Jairo entonces me pareció que si me llamaban Carlos, ¡Carlos!, ¡Carlos! y yo... "ah, yo soy Carlos". Entonces mejor no. Entonces dejé Jhon Jairo y Vásquez me lo consiguieron por medio de mi mamá. Luego Medicina Legal me dictaminó como la edad. Entonces me dijeron, "tu tienes trece años y naciste el primero de enero". Entonces yo quedé así. Por ahora no tengo signo zodiacal [ríe]. No conozco esa parte. No puedo creer en eso porque no sé realmente qué fecha es mi nacimiento. Eso es primero como por la pregunta del nombre y luego pues que El Cartucho... pues yo recuerdo que mi mamá, pues lo que recuerdo... mi abuela jíbara en la novena [*calle*]. El Cartucho era Novena (Él comienza a dibujar sobre un papel) [extrait de conversation avec le *profe* Vásquez, mai 2014 à l'Oasis].*

rappelle qu'ils [les enfants avec qui il était parti] m'ont laissé *embalado*⁷⁰, seul, et j'ai commencé à pleurer⁷¹.

Après s'être retrouvé tout seul à Cali, le *profe* me raconte, sans donner beaucoup de détails, qu'il rencontre un couple. Ce couple l'amène à l'aéroport, le fait monter dans un avion et lui donne un peu d'argent, pour qu'il retourne à Bogotá où sa famille vivait...

Profe Vásquez : Alors à Bogotá, quand on est *gamín*, on a un repère et c'est *Monserate*⁷². *Monserate* permet la localisation du sud, du nord, de l'est, et si vous êtes très bas ou très haut. Alors quand j'étais dans l'avion, l'avion a montré *Monserate*, et le cœur faisait [il fait un geste rapide avec la main en indiquant que son cœur battait fort], je sais pas, l'émotion. Ça n'a duré même pas une demi-heure, je pense que le voyage a duré une demi-heure. Et mes copains je ne les ai plus revus, je ne sais pas s'ils sont restés huit ou quinze jours, je sais pas, mais je pense qu'ils ont tardé davantage. Parce que le jour même où ils m'ont laissé, je suis rentré. Je n'ai même pas eu le temps de sortir... c'était peut-être *Juanchito*, le pont de *Juanchito* ou quelque chose comme ça, j'étais à l'entrée de Cali. Et alors je suis allé à la *Plaza España*, là où étaient les *casetas*⁷³ et j'ai acheté des vêtements d'occasion et j'ai pris de la vaisselle pour ma mère. Et elle m'a demandé où j'étais, comme les mères, n'est-ce pas ? « j'étais préoccupée » disait-elle. Et huit jours après elle m'a frappé à nouveau à cause de l'argent. Ce qui m'énervait, c'est que l'argent, c'était pour le vice, parce que je rentrais dans la chambre et la chambre était remplie de fumée et il y avait des verres partout et des *papeletas*⁷⁴. Elle fumait beaucoup. Alors, ils [sa mère et son beau-père] ont commencé à vendre les affaires et j'ai commencé à m'éloigner, j'ai

⁷⁰ Cette expression peut faire référence aux fait d'avoir des problèmes ou d'être à la dérive.

⁷¹ Transcription originale : *Profe Vásquez* : *Cuando mi mamá vivía en la Sexta, por acá, ella nos mandaba... pues llegó un punto en que nos mandaba pedir en los semáforos, a mis hermanos y a mi. Entonces, nosotros nos íbamos para la Treinta con Sexta y ahí pedíamos. Ahí « retacábamos » o pedíamos, como lo llamábamos. [...] Y qué, entonces, algún día no completamos... yo no completé los dos mil pesos que ella me solicitaba, ella pedía un monto, y me pegó. Yo ya había conocido amiguitos y entonces decidí como no volver a la casa. [...] Yo tenía como doce años. Un chino llegó y me dijo, "¡qué!, ¿vamos a irnos pa' Cali?". Yo le dije, "pues vámonos". Y nos fuimos caminando pa' Cali. Cuando llegué a Cali... fuimos como ocho días, nos fue muy regular... me acuerdo que me dejaron embalado, solo, y empecé a llorar [extrait de conversation avec le *profe Vásquez*, mai 2014 à l'*Oasis*].*

⁷² Nom de la colline principale de la ville. Elle se situe à la limite est de la ville et juste à ses pieds se trouve le centre-ville de Bogotá.

⁷³ Sur la *Plaza España* ou sur la *Plaza de San Victorino*, il y avait dans les années 1980 et 1990 des sortes de kiosques, très serrés les uns aux autres où l'on pouvait acheter divers types de marchandises. Dans le cas de la *Plaza España*, l'achat et la vente de vêtements d'occasion étaient très répandus.

⁷⁴ Étui en papier dans lequel le *bazuco* est vendu.

commencé à me sentir plus libre dans un autre espace ; mes frères, ils sont restés avec elle⁷⁵.

Dans ce récit du *profe* Vásquez, la place de la drogue dans la vie quotidienne du *Cartucho*, que les récits de Nixxo et du *profe* Guillermo avaient déjà mise au premier plan, est présentée comme directement liée à la famille. Les familles se décomposent dans le *Cartucho*, très souvent à cause de l’ancrage de l’usage de drogues. Dans son ouvrage à propos de jeunes toxicomanes dans une banlieue parisienne, Patricia Bouhnik signale que plusieurs jeunes se tournent vers d’autres soutiens lorsque la famille ne peut plus les aider dans les moments difficiles⁷⁶. C’est le cas du *profe* Vásquez, pour qui la famille est même devenue synonyme de moments difficiles. En s’éloignant de son cercle familial, il va avoir recours d’abord à la rue, puis aux centres d’accueil de l’*Idipron*. Dans notre conversation, il ne m’en a pas plus dit sur les membres de sa famille. J’ai su par Nixxo que sa mère et sa grand-mère sont restées dans ce secteur de la ville où les *ollas* prenaient de plus en plus de force et qu’il avait également des sœurs qui elles aussi sont restées dans les *ollas*. Le *profe* Vásquez m’a parlé en revanche, d’une tante qui vivait toujours à *La Ele* au moment de notre rencontre. Il est entré un jour dans l’*olla* pour la chercher, mais il ne l’a pas retrouvée.

Carlos est le compagnon de Sandra, une amie à moi. C’est par le biais de mon amitié avec Sandra que je l’ai rencontré. Nous sommes devenus également amis et lors de conversations diverses, il m’a raconté des moments de sa vie dans la rue et dans les *ollas*. Cependant, c’est surtout lors d’un entretien filmé - que nous avons fait pour le projet de

⁷⁵ Transcription originale : *Profe Vásquez* : *Entonces en Bogotá, cuando uno es gamín, tiene uno una referencia y es Monserrate. Monserrate le ubica a usted el sur, el norte, el oriente, si está muy abajo o muy arriba. Entonces uno, pues, cuando yo llegué en el avión, el avión mostró Monserrate, y eso el corazón me hacía [hizo un gesto rápido con la mano indicando que su corazón latía fuertemente], no sé, una emoción. No duré ni media hora; creo que media hora duró el viaje. Y los compañeros míos no los volví a ver, no sé si demoraron ocho o quince días, no sé, porque ellos creo que se demoraron más. Porque el mismo día que ellos me dejaron yo arranqué hacia acá, pero no alcancé a salir... como que era Juanchito, el puente de Juanchito o algo así, yo estaba como a la entrada de Cali. Y no, pues me fui pa' la Plaza España, pa' donde estaban la casetas y compré ropa de segunda y todo y le llevé loza a mi mamá, y eso pues que dónde estaba. La vaina de la mamá ¿no?, "que me tenía preocupada". Y ya como a los ocho días volvió y me pegó por otra causa de plata. A mí me molestaba era que la plata era para el vicio, porque yo dentrabá al cuarto y el cuarto era solo lleno de humo y eso eran vidrios por todo lado y papeletas. Ella fumaba mucho. Entonces empezaron a vender las cosas y como a salir de las vainas y yo empecé como a alejarme también, como a sentirme más libre en otro espacio; y mis hermanos pues se quedaron con ella [extrait de conversation avec le *profe* Vásquez, mai 2014 à l’*Oasis*].*

⁷⁶ P. Bouhnik, *Toxicos*, op. cit., p. 29.

film avec mon compagnon, lui aussi ami de Carlos et de Sandra, que j'ai eu accès à un récit plus détaillé de son histoire.

Carlos, qui aujourd'hui a trente-cinq ans, a connu la rue pendant les premières années de son enfance. Il y passait la plus grande partie du temps mais, du moins jusqu'à ses huit ans, il n'y dormait pas. Lors de l'entretien filmé sur la terrasse de l'immeuble où il habite avec Sandra, il a insisté sur ce point.

Carlos : Quand j'étais avec ma mère, j'étais pas *habitante de calle*⁷⁷. J'avais mon *rancho* [maison]. On habitait à « *quinto piso* » [« cinquième étage »]. J'avais mes vêtements, quoi.

Nataly : *Quinto piso* ?

Carlos : ouais, ça s'appelait comme ça. C'était là où on distribuait le *bazuco*. À chaque porte... pour monter, à chaque étage, il y avait une grille, et à chaque grille il y avait un chien et un mec debout à côté. Nous habitions au dernier étage. C'est pour ça qu'on l'appelait comme ça, « *quinto piso* ». Ça existe toujours, là, à *La Ele*⁷⁸.

Sa famille, originaire de Medellín, vient s'installer à Bogotá. Ils arrivent aux alentours de la *Plaza de los Mártires*, dans un des *inquilinos* du secteur, plus précisément, comme il me l'a indiqué, dans les pâtés de maisons qui allaient être connus plus tard comme *La Ele*. Il était le frère cadet, le seul à être né à Bogotá. Ses frères et sœurs, quatre garçons et deux filles, restaient tout le temps dans la rue, avec d'autres enfants et jeunes comme eux, inhalant divers types de substances comme de l'essence ou de la colle, cette colle jaune appelée « *Boxer* » comme la race du chien qui sert de logo à la marque, et Carlos a fait pareil depuis tout petit, du moins depuis qu'il s'en souvient :

Carlos : Je suis né dans le quartier *Los Mártires*, aujourd'hui fameuse *olla* de *La Ele*. Quand j'avais sept ou huit ans, j'ai commencé à prendre des *mañas* [mauvaises habitudes] très moches, très mauvaises, dans le centre de la ville. J'ai commencé à voler, à consommer certains hallucinogènes et ma mère s'est rendu compte que si je prenais le vice du *bazuco*, c'était pratiquement ma fin, j'allais me perdre. Alors, elle a pris la décision de parler avec une fille qui s'appelle Yadira et lui a dit de m'amener à une institution, un internat qui s'appelle *Fundación Niños de Los Andes*. Je suis arrivé à cette fondation quand

⁷⁷ Catégorie administrative utilisée en Colombie pour faire référence aux personnes sans-abri.

⁷⁸ Transcription originale : *Carlos : Yo con mi mamá no era habitante de calle. Yo tenía mi rancho. Vivíamos en « quinto piso ». Yo tenía mi ropa / Nataly : ¿Quinto piso? / Carlos : Sí, le llamaban así. Que era donde surtían el bazuco. Y cada puerta... pa' cruzar cada piso era una reja y en cada reja había un perro y un man ahí parado. Nosotros vivíamos en el último piso. Por eso le llamaba así « quinto piso ». ¡Todavía existe ! ahí en La Ele [extrait d'interview vidéo de Carlos, avril 2016, chez lui].*

j'avais huit ans. Je me rappelle très bien que c'était Halloween et j'ai dû me déguiser en indien [indigène]. J'ai dû mettre un *costal* [sac en fibres naturels] et [être] en caleçon [il rigole]. Bon, ça a été une odyssee. J'ai été pendant une semaine interné et, sincèrement, je ne suis pas senti très bien parce que j'aimais beaucoup la rue, j'aimais beaucoup *callejear*⁷⁹. J'ai rencontré des gars là-bas [à la fondation] et ils m'ont invité à vivre avec eux dans la rue et j'ai pris la décision tout de suite, et oui, je leur ai dit oui. Et je me suis aventuré dans la rue ; j'ai commencé à *parchar*⁸⁰ dans le quartier d'*Unicentro* qui est au nord de la ville et là nous étions un *parche* [groupe] de trente membres. Nous étions... des femmes et des hommes, et moi, j'étais un des plus petits à l'époque. Nous étions à peu près cinq *chingas* [enfants] et les autres étaient déjà plus ou moins adultes. Et je commence à apprendre des choses, des *mañas*, à survivre dans la rue, à dormir dans la rue, à chercher les moyens de ne pas sentir froid, de ne pas avoir faim, à surmonter toutes ces adversités qu'amène la rue⁸¹.

Ce récit de Carlos parle de la décomposition familiale – il n'a par ailleurs jamais revu les membres de sa famille –, d'une recomposition et de l'intégration dans un autre univers-groupe, et de la place de la drogue dans les interactions quotidiennes de ce secteur du centre-ville, tant en terme d'usage que de trafic. Au tout début de *La Ele*, la drogue s'infiltrait déjà jusque dans les *inquilinos* où des familles défavorisées vivaient, et s'y installait. Plusieurs types de drogues étaient consommées dans ce secteur de la ville à

⁷⁹ C'est le verbe de la langue espagnole relatif à la rue. Cela veut dire passer beaucoup dans la rue, y rester, aller de rue en rue. Sur l'importance de ce verbe et d'autres mots relatifs à la rue dans l'univers des *ollas*, je reviendrai dans la troisième partie.

⁸⁰ Le verbe *parchar*, argot bogotonais, est très important dans le milieu jeune de la rue, car à travers lui s'expriment diverses expériences quotidiennes liées à la relation à un endroit, à un groupe de pairs ou à la consommation de drogues. Ce verbe peut signifier en fonction du contexte où il est énoncé : être dans un endroit, rester dans un endroit, s'identifier avec un endroit, se balader, habiter, travailler, consommer des drogues, partager avec des amis, sortir avec quelqu'un.

⁸¹ Transcription originale : *Carlos : Nací en el barrio de Los Mártires, hoy en día la famosa olla de La Ele. Prácticamente ya cumplidos siete a ocho años empecé a coger mañas muy feas, muy malas, en el centro de la ciudad. Empecé a robar, empecé a consumir ciertos alucinógenos como tal y mi mamá se empezó a dar cuenta que si yo llegaba a coger el vicio del bazuco, hasta ahí prácticamente llegaba yo, por ese lado me perdía. Entonces ella toma la decisión de hablar con una muchacha que se llama Yadira y le dice que me lleve a una institución, a un internado que se llama Fundación Niños de Los Andes. Yo llego a esta fundación prácticamente a los ocho años. Yo me acuerdo tanto que estaban en un Halloween y me tocó disfrazarme de indio. Tocó ponerme un costal y con pantaloncillo [ríe]. Bueno, eso no, eso fue una odisea. Eee, yo duré una semana de internado y la verdad no me sentí muy bien porque a mi me gustaba mucho la calle, me gustaba mucho callejear. Conocí unos muchachos ahí, y ellos me convidan a que nos fuéramos a vivir a la calle y pues yo tomé la decisión de una, y sí, yo les dije que sí. Y me aventuré a la calle ; empecé a parchar en el barrio Unicentro que queda en el norte de la ciudad y ahí tuve un parche más o menos como de treinta integrantes como tal. Éramos... eran mujeres y hombres, y yo prácticamente era uno de los más pequeños en esa época. Éramos como cinco chingas y ya el resto pues eran como más o menos un poquito adultos. Y empieza uno a conocer cosas, a conocer mañas, a sobrevivir en la calle como tal, a dormir en la calle, a buscar formas de no aguantar frío, de no aguantar hambre, de superar todas esas adversidades que le trae a uno la calle [extrait d'interview vidéo de Carlos, avril 2016, chez lui].*

l'époque. Carlos nous parle de l'inhalation de colle, il y avait aussi l'inhalation d'essence, la marijuana et bien entendu le *bazuco*. Les frères et sœurs de Carlos étaient déjà dépendants du *bazuco* lorsque leur mère a décidé d'envoyer Carlos dans une institution. Si elle ne voulait pas que son fils cadet touche au *bazuco*, elle travaillait, comme « La Pana », dans la vente de drogues et notamment de *bazuco*. Comme je l'ai mentionné plus haut, dans un secteur où la pauvreté extrême se logeait dans des *inquilinos* débordés, où le travail durable et formel ne représentait pas la situation économique la plus courante, et où le trafic de drogues trouvait une place grâce – très probablement – à des circuits de contrebande déjà existantes dans la capitale du pays, des pratiques économiques clandestines autour de la drogue prospéraient. Par ailleurs, le récit nous permet également de constater une relation d'amusement et de sentiment d'aise vis-à-vis de la *lleca* de la part des *gamines* et de rendre compte de leurs allers-retours entre les institutions et la *lleca*, dont Jacques Meunier a tiré sa notion de « cycle du gamin »⁸².

Carlos, après plusieurs années dans la rue, est passé par de nombreuses institutions publiques et privées, des centres d'hébergement, des internats pour étudier. Il a notamment suivi le programme pour des enfants de rue de l'*Idipron*. Au sein de ce programme les enfants passaient par plusieurs étapes, représentées par des centres d'accueil différents, des centres de jour d'abord, puis des centres où ils pouvaient dormir quelques nuits, en fin si l'enfant ou le jeune souhaitait poursuivre, ils passaient par d'autres maisons internats où ils pouvaient étudier. Après avoir obtenu son diplôme de bachelier, Carlos devient un des membres d'une milice de contrôle territorial, ou de « monopole », comme il l'appelle, d'un des quartiers périphériques du sud de Bogotá. Il est aujourd'hui un éducateur des centres d'accueil.

La relation à la rue, à la *lleca*, dans ce secteur du centre-ville, celui de *Santa Inés*, *Los Mártires* et *Plaza España*, avait comme médiateur, pour les personnes que j'ai rencontrées et qui, dans les années 1970 et 1980, ont été considérées comme des *gamines*, la présence de leur famille. Et les membres de la famille, les mères, les pères, les beaux-pères, les frères, les sœurs, les grand-mères – dans le cas du *profe Vásquez* –, avaient, eux, une relation à cet univers qui était en train d'émerger, les *ollas*. Un univers proche de celui des bas-fonds, avec tout ce que cela impliquait, où le trafic et la consommation de drogues sont

⁸² J. Meunier, *Les gamins de Bogota*, *op. cit.*

devenus des marqueurs d'expériences sociales d'une réalité déterminée par la survie quotidienne.

Ainsi, dans cette partie du centre-ville, l'espace public n'était pas seulement un espace de passage, de circulation, de rencontres furtives ou de commerce. Ces rues étaient aussi des espaces vécus, habités par des *gamines*, et parfois par leurs familles, dans des conditions de pauvreté extrême. Certaines de ces familles travaillaient dans la vente de drogues ou dans la délinquance, comme c'est le cas des familles des personnes que j'ai rencontrées. Dans les histoires de Nixxo, Carlos, et les *profes* Guillermo et Vásquez, les mères étaient les *jíbaras* et les pères, ou les beaux-pères, étaient dans le milieu de la délinquance. Le père de Carlos, par exemple, était « voleur professionnel », selon les mots de Carlos. Les beaux-pères des *profes* travaillaient dans le trafic de drogues du secteur, celui du *profe* Guillermo était *jíbaro* et celui du *profe* Vásquez gérait une maison « mystérieuse », « à l'intérieur de laquelle il y avait une sorte de caverne », selon les souvenirs du *profe*, où la drogue était distribuée à d'autres personnes, et où il y avait aussi des armes. Il y avait également dans ces rues des familles qui travaillaient dans la récolte et la classification de matériaux recyclables. Comme les lieux d'achats de ces matériaux étaient devenus nombreux dans les rues de *Santa Inés*, ces familles se sont installées dans ce quartier.

Les *ollas*, dans les récits de vie des personnes rencontrées, sont omniprésentes. Elles représentent un lieu de naissance pour certains, et pour tous, un lieu d'ancrage familial. Je n'oserai pas dire qu'il s'agit de lieux de rappel identitaire, car pour les personnes dont je viens de raconter les histoires, les *ollas* sont des lieux dont elles essaient de se détacher. Les *ollas* sont plutôt des lieux d'identification, une cartographie de vie à densité mémorielle, pour reprendre les termes de Claudia Girola⁸³.

L'émergence de « la rue »

D'après les récits présentés jusqu'ici à propos du secteur du centre-ville où les *ollas* se sont installées, nous pouvons en déduire que les rues de ce secteur ne reflétaient pas les désirs d'espaces sains, ouverts, bénéficiant d'air pour respirer, de l'urbanisme de l'époque – que nous avons explorés dans le deuxième chapitre, notamment dans le cas de la construction de la *Carrera Décima*. Ces rues, de plus en plus encombrées des déchets des

⁸³ C. Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale*, op. cit., p. 362. Voir également, C. Girola, *Vivre sans abri*, op. cit.

lieux de dépôt de matériaux de recyclage qui s’y trouvaient, mais aussi de personnes qui y avaient fait leur maison, de *gamines*, de consommateurs de drogues, et continuant d’abriter tout ce que ce secteur connaissait déjà depuis longtemps (prostituées, commerce qui débordaient sur les rues, *inquilinos*, tavernes, hôtels de mauvaise catégorie ou de *mala muerte* – comme on dit couramment en Colombie) s’éloignaient de l’idéal de rapidité, de circulation, de mouvement de l’urbanisme moderne. Et le plus paradoxal, c’est que ce secteur se trouvait aux bords de l’avenue symbole de la modernité.

Voici donc la *lleca* des *gamines* et les *ollas* qui en font partie. Si les *gamines* ont suscité autant de malaise au sein de la société bogotanaise, au-delà, bien entendu, de la pauvreté extrême qu’ils exposaient et des vols qu’ils perpétrèrent, c’est parce qu’au même moment de leur « multiplication » et donc, de leur visibilité, de plus en plus grande, dans les rues de Bogotá, et dans le centre en particulier, l’élite socio-politique prétendait amener la ville vers la modernité, cette modernité à laquelle le *Bogotazo* avait servi de prétexte. Pour une ville d’environ 2 571 548 habitants, selon le recensement de 1973⁸⁴, les statistiques sur les *gamines*, toujours très difficiles à établir à cause, probablement, de ce que Jacques Meunier a appelé le « cycle du *gamín* », dénombrèrent entre deux mille et cinq mille enfants, comme l’a rapporté José Gutiérrez⁸⁵, ou, plus précisément, selon les données de Marcos Granados, 4 790 *gamines*, dont 2 549 se trouvaient dans des institutions au début des années 1970, et 2 241 à la rue⁸⁶.

L’émergence de la *lleca* ou de « la rue », comme je vais aussi l’appeler, car, de nos jours, le mot *lleca* ne s’utilise plus, du moins parmi les personnes que j’ai pu rencontrer dans les *ollas*, pose un problème dans la ville. Il s’agit, si nous utilisons les termes d’Erving Goffman, d’une « offense territoriale »⁸⁷. C’est-à-dire, pour paraphraser Goffman, que les *gamines* revendiquent « un espace personnel excessivement étendu et empiète[nt] par conséquent sur l’espace personnel des personnes adjacentes ou sur des terrains considérés comme publics, au sens où ils ne sont pas revendicables »⁸⁸.

La rue que l’élite socio-politique revendiquait était une autre rue. Selon José Luis Romero, dans les premières décennies du XX^e siècle, par rapport ce qu’il a appelé « la ville

⁸⁴ *Bogotá: Ciudad de estadísticas*, Bogotá, Secretaría de Planeación, Alcaldía Mayor de Bogotá, 2010, p. 10.

⁸⁵ J. Gutiérrez, *Gamín: un ser olvidado*, op. cit., p. 9.

⁸⁶ M. Granados, *Gamines*, op. cit., p. 71.

⁸⁷ Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne : 2. Les relations en public*, Paris, Ed. de Minuit, 1973, p. 62.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 63.

bourgeoise » pour parler des villes latino-américaines :

« [L]a vie du foyer n'a pas été ce qui a le plus changé. C'est la vie des hommes en dehors de leur maison qui a révélé des transformations profondes, parce que, encore plus que chez les classes populaires, c'est le désir de participation des classes moyennes qui a crû. Pour satisfaire ce désir, il était nécessaire d'être présent partout, et la rue est devenue plus importante que la maison. Tous se rendaient compte que la vie devenait peu à peu vertigineuse, et ils désiraient se trouver dans le vertige parce qu'ils soupçonnaient que, autrement, ils allaient revenir en arrière au lieu d'avancer. La rue, c'était les cafés et les restaurants, les théâtres et les cinémas, mais c'était aussi les bureaux et les cabinets d'avocats, les clubs, les centres politiques et les syndicats. Si la famille voulait progresser, il était devenu indispensable que le chef entretienne ses relations et s'efforce à les élargir. Or, « progresser », c'était ce qui dictait la loi des villes qui commençaient à se transformer au moment de s'incorporer dans le nouveau système économique. »⁸⁹

L'espace public, tel que le pavé, les trottoirs, les avenues devenaient désormais des lieux de passage entre la maison et cette rue que décrit Romero, une rue faite d'espaces précis et souvent fermés. Les parcs, ces zones spacieuses où l'air devait circuler librement ainsi que les personnes, selon les désirs des urbanistes du moment, se construisaient, dans le cas bogotanis, principalement dans les nouveaux secteurs résidentiels, et ces secteurs ne se trouvaient pas dans le centre-ville.

Comme dans le cas de l'urbanisme de New York des années 1920, développé par Robert Moses et évoqué par Richard Sennett dans *La chair et la pierre*, l'urbanisme de la deuxième moitié du XX^e siècle à Bogotá « cherchait à éviter la diversité »⁹⁰. Les avenues, symboles de la vitesse recherchée par la modernité, s'étaient d'abord vers le nord pour permettre le développement résidentiel des familles aisées en dehors du centre-ville, tout en reliant ce dernier où se trouvait une partie du centre administratif de la ville et du pays.

⁸⁹ Texte original : « [L]a vida del hogar no fue la que cambió más. Fue la vida los hombres fuera de su casa la que reveló transformaciones más profundas, porque más aún que en las clases populares, creció el afán de participación de las clases medias. Para satisfacer ese designio era necesario estar en todo, y la calle se hizo más importante que la casa. Todos notaban que la vida se hacía poco a poco vertiginosa, y deseaban estar en el vértigo porque sospechaban que, de lo contrario, retrocederían en lugar de avanzar. La calle eran los cafés y los restaurantes, los teatros y los cines, pero también eran las oficinas y los bufetes, los clubes, los centros políticos y los sindicatos. Si la familia quería progresar, empezó a ser imprescindible que el jefe cultivara sus relaciones y procurara extenderlas. Y « progresar » era la ley de las ciudades que empezaban a transformarse al quedar incluídas en el nuevo sistema económico ». José Luis Romero, *La ciudad occidental: culturas urbanas en Europa y América*, Buenos Aires, Siglo Veintiuno Editores, 2009, p. 256. Cité par G. Mejía, *La aventura urbana de América Latina*, op. cit., p. 200.

⁹⁰ Richard Sennett, *La chair et la pierre*, Paris, Les éditions de la Passion, 2002, p. 266-267.

Puis, les avenues se dirigeaient vers le sud et l'ouest pour permettre aux classes moyennes de sortir également du centre-ville⁹¹.

Ainsi, les rues du centre-ville, les pavés, les trottoirs, les ponts, la chaussée que les *gamines* connaissaient bien, et où, dans le quartier de *Santa Inés* et aux alentours de la *Plaza de Los Mártires*, le trafic et la consommation de drogues avaient trouvé une place, se fixent dans l'imaginaire des habitants de la ville comme des lieux dangereux. C'était surtout dans le centre et sur la *Carrera Décima* que les *gamines* volaient, profitant des embouteillages pendant lesquels certains d'entre eux jaillissaient de nulle part pour voler les miroirs des rétroviseurs – les « lunes » comme ils les appelaient – ou les essuie-glaces⁹².

Ce n'est donc pas seulement la construction de la *Carrera Décima* qui a éloigné le *Santa Inés* et le secteur de *Los Mártires* ou même le quartier du *San Bernardo* du centre-ville et qui « a condamné cette partie de la ville à l'oubli, et avec elle, son passé majestueux », comme certains chercheurs colombiens l'ont signalé⁹³. C'est également la persistance des bas-fonds et leur transformation en *ollas* qui, avec la présence des *gamines*, puis des *largos*, lorsque ces enfants ont grandi, et leur emprise sur la rue pour en faire leur *lleca*, a participé manifestement à l'oubli de la « majestueuse » *Carrera Décima*, symbole de la modernité. C'est la « crainte du contact », pour emprunter les termes de Richard Sennett, qui, de même qu'elle a été pour cet auteur « à l'origine du ghetto⁹⁴ vénitien, [et] s'est renforcée dans la société moderne »⁹⁵, a très probablement favorisé le départ du centre économique vers le nord de Bogotá, conjointement bien entendu aux autres raisons que nous avons explorées dans la section sur la *Carrera Décima* dans le deuxième chapitre (à savoir : le départ d'une partie du centre administratif national vers l'ouest et le développement d'un secteur d'exclusivité au nord).

Dans les années 1960, plus précisément le 16 avril 1962, une bande dessinée dans laquelle le personnage principal était un *gamín* apparaît dans un des journaux les plus

⁹¹ Cf. chapitre 2.

⁹² J. De Nicoló et al., *Musarañas I*, op. cit., p. 76.

⁹³ Á. Robledo et P. Rodríguez, *Emergencia del sujeto excluido*, op. cit. ; I. Morris et G. Garzón, *El Cartucho: Del Barrio Santa Inés al Callejón de la Muerte*, op. cit. ; *Ibid.* ; Andrés Góngora et Carlos Suárez, « Por una Bogotá sin mugre: violencia, vida y muerte en la cloaca urbana », *Universitas Humanística*, décembre 2008, n° 66, p. 107-138.

⁹⁴ Sur le concept de ghetto et son usage pour parler de contextes similaires à ceux des *ollas*, je reviendrai dans la prochaine partie.

⁹⁵ R. Sennett, *La chair et la pierre*, op. cit., p. 268.

importants du pays, *El Tiempo*⁹⁶. Le nom du garçon que le dessinateur Ernesto Franco a fait vivre pendant trente ans dans les pages de la presse colombienne, était *Copetín* : un enfant intelligent, espiègle et très sympathique. *Copetín* était la représentation des enfants drôles et impertinents qui, par leur présence et leurs commentaires, mettaient en évidence la ségrégation et l'exclusion, mais aussi une sorte de force, voire de superpouvoir, attribuée à cette enfance qui réussissait à survivre. Cependant, au fur et à mesure que les *ollas* se renforcent avec la consolidation du trafic de drogues et du crime organisé autour de ce trafic, les *gamines* s'éloignent de l'image du garçon espiègle pour se rapprocher de la délinquance, de la dangerosité, de la dégradation physique due à la consommation de drogues dures comme le *bazuco*.

Élément sous droit, diffusion non autorisée

Image 16 : Première apparition de *Copetín* le 16 avril 1962 dans *El Tiempo*
Source : « Las mejores caricaturas de “Copetín” publicadas en El Tiempo », art. cit.

Élément sous droit, diffusion non autorisée

Image 17 : *Copetín*, février 1969
Source : <http://historiacomicencolombia.blogspot.fr/2013/10/como-nacio-copetin.html> (consulté le 18 août 2017)

⁹⁶ « Las mejores caricaturas de “Copetín” publicadas en El Tiempo », *El Tiempo*, 21 juillet 2017.

« Ce n'était pas comme ça » : de l'avènement des *ollas* et des représentations sociales

Une matinée de janvier 2015, *don*⁹⁷ Abraham, un homme d'une soixantaine d'années, propriétaire d'un magasin de prêt sur gages sur la *Carrera Décima*, juste en face de l'endroit où, jadis, se situait le marché de *La Concepción* et où, aujourd'hui, se trouvent un centre commercial et le parc *Tercer Milenio*, m'a raconté comment était le secteur sud de la *Carrera* « de la modernité »⁹⁸ (la *Carrera Décima*) quand il y était arrivé au début des années 1970. Chez *don* Abraham je suis arrivée par hasard, un de ces hasards qui font que, en quête d'informations, le chercheur se trouve parfois au bon endroit et au bon moment. J'ai préalablement connu son fils à Paris en 2014, lorsque ce dernier est venu rendre visite à une amie parisienne avec laquelle il avait étudié en Italie et qui se trouvait également être mon amie. En parlant un peu de Bogotá et de nos vies bogotanaïses pour répondre à la curiosité du cercle de Parisiens qui nous entouraient, nous avons fini par parler du *Cartucho*. Diego, le fils de *don* Abraham, après l'une de mes déclarations au sujet de l'intérêt que je porte aux *ollas*, m'informa – sans que je ne donne plus de détails sur le sujet précis de mon intérêt – que son père avait assisté à la « dégradation » du quartier. Il est intéressant de noter le terme « dégradation » utilisé par Diego, qui reprend une image sociale véhiculée notamment par la presse à propos du quartier de *Santa Inés*. Or, dans son cas, cette image est aussi liée à l'expérience que son père lui a racontée. Qu'est-ce que s'est donc passé au *Santa Inés* pour que ce quartier devienne le *Cartucho* ?

Dès que je suis arrivée à Bogotá pour mon deuxième séjour de terrain en 2015, j'ai appelé *don* Abraham. Diego m'avait donné son numéro de téléphone, l'adresse du magasin de son père, *Carrera 10* et *calle 9*, et le nom du magasin, car, au milieu des nombreux locaux de prêts sur gages qui se situent à ce niveau de la *Carrera Décima*, il serait ainsi plus facile pour moi de repérer celui de son père par son nom : *Eureka*. Quand *don* Abraham me répondit au téléphone, il était déjà au courant que j'allais l'appeler et que je désirais connaître son histoire, son histoire dans ces rues du centre de Bogotá. Il m'invita à passer le lendemain matin à son magasin pour discuter avec lui.

Quelques rues avant d'arriver chez *don* Abraham, en descendant la *Carrera Décima*

⁹⁷ Dans la langue espagnole contemporaine, les mots *don* et *doña* placés devant le prénom sont une marque de respect de la part du locuteur à l'égard des personnes généralement plus âgées que lui. Comme c'est de cette manière que je me suis adressée à certaines personnes durant mon enquête de terrain, j'ai décidé de conserver ici cette formule pour montrer, à travers le langage, la façon dont la relation entre elles et moi s'est établie.

⁹⁸ Cf. chapitre 2.

du nord vers le sud, les immeubles de plus de dix étages qui, dans les années 1950, symbolisaient la modernité sur le sol bogotanaïse se font de plus en plus rares. À la hauteur de la *calle* 12, où se trouve l'église de *La Concepción* dont le jardin est devenu le marché central de la ville dans les années 1860⁹⁹, les constructions en direction du sud sont principalement de nature coloniale ou adoptent une allure plus moderne, mais ne comportent que quelques étages.

L'immeuble abritant le magasin de *don Abraham* est une immense maison coloniale ancienne, peinte en jaune, qui fait l'angle de la *Carrera Décima* et de la *calle* 9. Plusieurs locaux commerciaux ont été ouverts au rez-de-chaussée, avec une entrée sur l'avenue. En regardant des images sur *Google Maps* tandis que je relisais mes notes de terrain pour retrouver des repères afin de décrire le mieux possible ma rencontre avec *don Abraham*, je me suis dit que ces locaux, assez étroits pour certains, devaient ressembler à ce que devaient être les *tiendas* de la fin du XIX^e siècle : des pièces avec une entrée sur la rue, sans fenêtres, de superficie réduite, mais suffisante pour créer deux espaces (un espace d'habitation et un espace de travail). Les portes-fenêtres qui ouvraient sur un balcon avec vue sur la rue au premier étage de la maison sont devenues des sortes de boîtes vitrées où s'exposent des mannequins féminins habillés en robe de mariage. Car au premier étage, celui où, au XIX^e siècle, habitait la famille du propriétaire de la maison, se trouve aujourd'hui un magasin de location et de vente de robes de mariées.

Don Abraham me reçoit dans sa boutique qui comporte, du sol jusqu'au niveau de la ceinture, une vitrine fermée par plusieurs serrures dans laquelle sont exposées les marchandises en vente : des bijoux en or, en argent, des montres, mais aussi des téléviseurs, des chaînes Hifi, des consoles de jeux vidéo, des ordinateurs portables. La plupart du temps, il s'agit d'objets dont les anciens propriétaires ne sont pas parvenus à payer les mensualités de prêt fixées par *don Abraham*, perdant ainsi le droit de les récupérer. En haut, une fenêtre vitrée, donnant l'impression d'être bien sécurisée, coulisse. Par un petit trou percé dans les vitres de cette fenêtre, *don Abraham* m'a tendu la main pour me saluer. Nous nous sommes présentés et nous avons commencé à parler, lui au milieu de la façade vitrée de son magasin, et moi de l'autre côté, là où se placent normalement les clients. Ce n'était guère aisé de parler ainsi, le bruit de la *Carrera Décima*

⁹⁹ Cf. chapitre 1.

– avec ses nombreux bus et le *TransMilenio*¹⁰⁰, avec les vendeurs ambulants ou fixes incitant les passants à acheter – étant trop fort pour permettre une communication fluide. Alors *don Abraham* ouvre davantage la fenêtre coulissante pour laisser passer un tabouret. Il me demande de le prendre et m’explique que je dois monter sur le tabouret pour monter sur la vitrine et sauter de l’autre côté, où lui-même se trouve. Je grimpe comme il me l’a indiqué et, plus tranquillement, de l’autre côté de la vitrine, dans une pièce étroite et obscure, nous poursuivons la conversation tout en surveillant l’arrivée de potentiels clients.

Don Abraham me parle tranquillement. Nous commençons par discuter de mon lien avec Diego, son fils. Plus qu’une amie en commun, je partageais avec lui un parcours universitaire¹⁰¹. Rapprocher ma présence et le but de mes interrogations à des études universitaires semblait enthousiasmer mon hôte. Après lui avoir dit que je m’intéressais aux *ollas* et à la vie des personnes à la rue, il poursuit la conversation – sans que je n’aie besoin de lui poser des questions précises – en me racontant comme il était arrivé à travailler dans ce secteur de la ville.

Le grand-père de *don Abraham* fabriquait des tambourins et son père était marchand de riz. Tous deux venaient souvent à Bogotá pour commercialiser leurs produits depuis le petit village aux alentours de la capitale où ils habitaient. Lorsque *don Abraham* fut assez grand pour pouvoir les accompagner et les aider dans leur travail, ils le prirent avec eux. *Abraham* avait dix ans, au début des années 1970, quand il a commencé à fréquenter le secteur le plus commercial de Bogotá : *San Victorino*, la *Plaza España*, le secteur de la *Plaza de Los Mártires*, le *Voto Nacional*.

En 1972, son père décide d’emmener sa famille vivre à Bogotá. La vente de riz ne marche plus guère et le père fait rapidement faillite ; c’est ainsi que *don Abraham* est obligé de commencer à travailler afin de gagner un peu d’argent pour le foyer familial. Par un contact de son père, à l’âge de treize ans, le jeune *Abraham* trouve son premier travail

¹⁰⁰ Système intégré de transport bogotanaï. Il s’agit plus précisément de lignes de bus sur lesquelles circulent des véhicules rouges de deux ou trois wagons unifiés qui s’arrêtent dans des stations fermées au milieu des avenues. Il faut noter que Bogotá est une ville de presque huit millions d’habitants, sans métro, et que cela fait du *TransMilenio* le système de transport le plus utilisé de la capitale colombienne.

¹⁰¹ Diego et moi avons tous deux terminé nos études de licence. Puis nous nous sommes « aventurés », comme dit *don Abraham*, à poursuivre nos études à l’étranger. Il faut savoir qu’en Colombie, pour l’année 2014, seulement 55,7% des jeunes entre 16 et 24 ans ont achevé leurs études secondaires. Parmi eux, seuls 48% ont accès à des études supérieures. Enfin, 50% de ceux qui entament des études supérieures parviennent jusqu’à la licence. Carol Malaver, « De cada 100 graduados, solo 48 ingresaron a la educación superior », *El Tiempo*, 27 juillet 2016 ; Ángel Pérez, « En Colombia el 40% de los jóvenes no terminan la educación media », *Dinero*, 6 mars 2017.

dans le quartier de *Santa Inés*, dans un magasin de vente de charcuterie, de fromages, d'œufs... que l'on appelle en Colombie une *salsamentaria*. Quelques mois plus tard, il va travailler dans une épicerie, puis dans un local de prêt sur gages où il apprend le métier qui est toujours le sien.

En me racontant cela, il place toute de suite dans son récit le sujet du *Cartucho* :

Don Abraham : Ici [il me montre la rue en face de son magasin, entre le parc *Tercer Milenio* et le centre commercial *El Gran San*], c'est la *calle Novena* [calle 9]. J'avais, quoi ? Treize ans. J'ai commencé [à travailler] très jeune. J'ai grandi dans *cette ambiance*, mais je travaillais dans une épicerie. Celle-ci, c'est la *calle Novena*, pour que vous me compreniez [il dessine la rue sur la vitre de son magasin] et il n'y avait que du commerce. Ici [encore sur la vitre, du côté ouest de la *Carrera Décima*], c'était l'épicerie où je travaillais dans le fameux *Cartucho*. Là [il continue à dessiner sur la transparence de sa vitrine], c'est la *Carrera 13* et là il y avait une rue en diagonale qui communiquait avec la *calle 10*, ça, c'était le fameux *Cartucho*. Mais [dans les années 1970] ce n'était pas comme ça. Dans cette diagonale, il y avait des locaux d'achat de bouteilles, de papier journal. Mais le fameux *Cartucho* a commencé à s'étendre. Après il est devenu connu, mais, le *Cartucho*, c'était [au départ] un lieu de recyclage.

Sur la *Carrera 13* il y avait l'agence de bus, *Expreso Bolivariano*. Ils sont partis en 1974. *Expreso Bolivariano* et d'autres agences se trouvaient sur la *Carrera 13* au niveau de la *calle Novena*. En face, c'étaient des agences qui allaient vers [il réfléchit]... vers [la région du] Tolima. [...] Ils ont tout pris, les toxicomanes, et les personnes à la rue, et les revendeurs de drogues, parce que ce sont eux qui ont pris tout ça, les maisons, et c'est devenu leur refuge¹⁰².

Quelques instants plus tard, dans la conversation, *don Abraham*, après un moment de

¹⁰² Transcription originale : *Don Abraham* : [E]sta [me muestra la calle del otro lado de la *Carrera Décima* entre el parque *Tercer Milenio* y el centro comercial *El Gran San*] es la *calle Novena*. Yo tenía ¿qué? 13 años. Yo prácticamente empecé siendo un jovencito, yo crecí en ese ambiente, pero yo trabajaba en la cigarrería. Esta es la *calle Novena*, digamos, y para que me entienda [comienza a dibujar sobre el vidrio de la vitrina], esta era la *calle 9*, esto era comercio, aquí [en el vidrio] era la cigarrería donde trabajaba en el famoso *Cartucho*. Aquí tenemos la *carrera 13* [sigue dibujando sobre el vidrio] y aquí era una diagonal así, que comunicaba con esta es la *calle 10*. Este era el famoso *Cartucho* pero esto se hizo famoso, el tal famoso *cartucho*, pero eso no era tal. Esta diagonal, era negocios de botellas, de periódicos, pero sino que se fue creciendo aquel famoso *Cartucho*. Después se hizo famoso, pero no, era de reciclaje el *Cartucho*. Aquí en la *carrera 13*, acá quedaba agencia de flotas, quedaba que *Expreso Bolivariano*. Ya ellos se fueron, en el año 74. El *Expreso Bolivariano* figuraba como toda la *carrera 13* con *calle Novena*, *Bolivariano* y otras agencias, en la parte del frente eran empresas... pero eran... eran para el Tolima. [...] Se lo tomaron los drogadictos y habitantes de calle y los expendedores de droga porque de hecho todos esos expendedores de droga se tomaron todo eso, las casas y eso se volvió refugio de ellos [extrait de conversation avec *don Abraham*, janvier 2015, dans son magasin sur la *Carrera Décima*].

silence et, sans doute, de réflexion, dit : « *eso allá sí era pesado* » – « là-bas, c'était vraiment lourd ». Si l'expression « cette ambiance », que j'ai signalée dans son récit, reste un peu vague, son commentaire m'a permis de comprendre que « cette ambiance » faisait référence à une ambiance « *pesada* », « lourde ». Et cette expression, « ambiance lourde », replacée dans le langage courant de Bogotá et dans le contexte plus précis de cette partie du centre-ville, exprime l'hostilité, les périls, les contraintes, les difficultés d'une situation, d'un moment, ou même un lieu où règne la délinquance, un lieu de consommation de drogues ou, comme *don Abraham* va le dire plus clairement plus tard : « de vice ».

Don Abraham: À cette époque, les personnes vivant dans la rue n'étaient pas nombreuses. Il y avait des gens assez âgés qui consommaient du vice et ces personnes ont commencé à déchoir. Après elles tombent dans l'indigence à cause du vice, elles se transforment. [...] Je dirais qu'à peu près vers 1974, les vendeurs de drogue ont commencé à apparaître. Le premier endroit qu'ils ont contrôlé, c'était ces zones [il montre la *calle 9* qui se trouve en face]. Après, vers les années 1980, ils [personnes à la rue] ont conquis toute la *calle 9*, avec les vendeurs de vice. Tout ça aussi [il montre, en face du magasin, le parc *Tercer Milenio*], c'était le *Cartucho*, depuis la *calle 9*, à partir d'ici [il montre avec son doigt le trottoir opposé de la *Carrera Décima*] vers le bas¹⁰³.

Dans son ouvrage *Formations of Violence*, Allen Feldman signale que si des narrations peuvent être atemporelles, à l'intérieur de ces narrations sont fabriquées des temporalités et des causalités, comme dans le temps linéaire, qui portent des évaluations subtiles à propos des agents, des événements et des effets¹⁰⁴. Interroger le récit de *don Abraham* à partir des propos de Feldman, nous permet de réfléchir à la manière dont il décrit la réalité du quartier de *Santa Inés* dans les années 1970.

Dans son récit, il utilise la phrase « ce n'était pas comme ça » pour souligner qu'une transformation a eu lieu dans le secteur. Pour lui, le point de départ du changement se trouve dans l'arrivée des vendeurs de drogue qu'il situe vers l'année 1974. Cependant, la transformation du quartier passe également par la transformation du corps des personnes

¹⁰³ Transcription originale : *Don Abraham* : [E]n ese tiempo los habitantes de la calle eran más poquitos. Había gente mayor que consumía vicio, entonces esas personas se iban degenerando y ya caen en la indigencia por el vicio, ya se van transformando. [...] Yo diría que en el 74 los expendedores de drogas empezaron a aparecer, lo primero que se tomaron fue estas partecitas [muestra la calle 9, en frente del almacén]. Después, como a los años 80, se tomaron toda la calle 9, los expendedores de vicio. Todo esto [señala el parque Tercer Milenio] también era el cartucho, desde la calle 9, desde aquí [señala con su dedo el andén del otro lado de la Carrera Décima] para abajo [extrait de conversation avec *don Abraham*, janvier 2015, dans son magasin sur la *Carrera Décima*].

¹⁰⁴ A. Feldman, *Formations of violence*, op. cit., p. 14.

qui y habitaient. *Don Abraham* nous dit qu'il y avait des personnes qui vivaient à la rue et que ces personnes ont commencé à déchoir à cause de la drogue, du « vice ». Il fait également un lien entre la quantité de personnes vivant dans la rue, consommatrices de drogues et l'expansion de l'*olla* : plus de personnes dans une condition de « déchéance », donc plus de vendeurs de drogue. Ainsi, cette réalité liée au « vice » s'étend progressivement et « conquiert » plus d'espace, dans ce cas, des maisons et l'ensemble des rues du quartier.

Malgré leur pluralité, les récits sur le *Cartucho* – ceux qui m'ont été racontés pendant mon travail de terrain comme celui de *don Abraham*, ou ceux qui ont été recueillis par certains auteurs en Colombie afin d'écrire une version de l'histoire de cette ancienne *olla* – ont tous un point commun : l'insistance à propos d'une transformation notable du quartier de *Santa Inés*. D'ailleurs, le caractère fondamental de ce changement a été repris par les chercheurs qui ont travaillé le sujet du *Cartucho*.

Comme je l'ai déjà mentionné dans le chapitre précédent, cette transformation, ce moment où le quartier *Santa Inés* « aurait commencé » à devenir le *Cartucho*, apparaît dans plusieurs recherches universitaires à partir du *Bogotazo*, c'est-à-dire à partir de 1948. Pour certaines de ces recherches, le changement a même été brutal : le *Santa Inés*, quartier où habitaient des familles aisées de la capitale, est devenu un endroit de prolifération d'*inquilinos* pour des familles défavorisées. Puis, la construction de la *Carrera Décima* semble avoir éloigné le quartier du centre historique, le faisant ainsi sombrer dans un oubli administratif et social. Enfin, l'économie de la drogue, profitant de cette situation d'abandon, apparaît et se consolide.

En ce qui concerne le *Samber*, l'appel à une forte transformation du quartier est là aussi récurrent pour expliquer la naissance de cette *olla*. Ce quartier populaire nettement résidentiel semble s'être « dégradé » petit à petit en raison de la proximité, en particulier des rues proches de la *calle Sexta*, une des limites du *Cartucho*. En 1999, le recensement et l'étude socio-économique réalisés par la Mairie afin de mettre un terme au *Cartucho* et de préparer la rénovation urbaine de cette partie du centre-ville prenaient en compte le quartier de *San Bernardo*. Cependant, les projets de rénovation de ce quartier ne se sont pas réalisés. Selon certains reportages de la presse et selon des témoignages d'habitants du quartier ou d'anciens habitants, c'est la fin du *Cartucho* qui aurait sonné le glas du

quartier¹⁰⁵.

Don Narciso et *doña Nohemi*, un couple d’octogénaires, ont vécu plus de quarante ans dans le *San Bernardo*, avant de décider de quitter le quartier juste après la disparition du *Cartucho*. J’ai rencontré ce couple grâce au compagnon de ma mère, dont l’oncle se trouve être Narciso. Ma mère et son compagnon m’avaient beaucoup parlé de la propriété de cet oncle dans le *San Bernardo*, et des difficultés qu’il avait à la vendre. Selon les chiffres qu’ils me donnaient, et que *don Narciso* m’a confirmé par la suite, l’estimation de son immeuble – composé de deux locaux de 90 m² au rez-de-chaussée, deux appartements de 180 m² au premier et au deuxième étage, et une terrasse de la taille des appartements au troisième étage – était de 800 millions de pesos colombiens, environ 270 000 euros, et les offres d’achat qu’il avait reçues jusqu’à présent ne dépassaient pas les 300 millions de pesos. C’est pour cette raison que *don Narciso* et *doña Nohemi* ont décidé d’attendre les décisions de la Mairie concernant un projet de rénovation de ce secteur du centre-ville, selon lequel l’État devait acheter plusieurs immeubles du *San Bernardo*. Cependant, quand j’ai rencontré le couple en février 2015, cela faisait plus de deux ans que la Mairie restait muette, et, en septembre 2017, ils attendaient toujours une réponse.

Nous étions dans le salon de leur actuelle maison, celle qu’ils avaient achetée pour pouvoir partir du *San Bernardo*, dans un quartier populaire au sud de Bogotá, lorsqu’ils me parlèrent de ce quartier et de leur départ. À partir des souvenirs de leur jeunesse dans la maison du *San Bernardo*, de la naissance de leurs quatre filles en ce lieu, de la démolition de l’ancienne maison pour y élever l’immeuble de locaux et d’appartements, ils m’ont parlé de la progressive détérioration du quartier :

Don Narciso : Quand j’ai acheté la maison du *San Bernardo*, c’était à peu près en 1960. Ce quartier était vraiment beau, très joli, et s’y étaient installées des personnes ayant fait beaucoup d’études. C’était surtout des employés de banque qui vivaient dans ce secteur.

Doña Nohemi : Parce que c’était là que se trouvaient toutes les banques.

Don Narciso : Les gens allaient dans le centre à pied, en prenant la [*carrera*] *Décima* et il n’y avait pas de vols, pas de *ñeros* [personnes vivant à la rue]¹⁰⁶ à cette époque-là, rien du tout. Cette maison, c’est le gérant d’une banque qui me l’a vendue. C’était vers les années

¹⁰⁵ Pour des reportages de presse incluant des témoignages d’habitants du secteur, voir, par exemple : « Hogar de familia es un oasis dentro del “Sanber” », *Revista Semana*, 26 juin 2016. ; F. Restrepo, « El Tercer Milenio, un parque agridulce », art. cit.

¹⁰⁶ Terme utilisé de nos jours de manière péjorative pour faire référence aux personnes vivant à la rue. Je reviendrai au sujet de ce terme dans la deuxième partie.

65-70... À partir de 1970 à peu près, le quartier a commencé à changer, et ensuite on a commencé à chasser ces gens du *Cartucho*. Bien sûr, le changement le plus important a eu lieu entre la [calle] *Tercera* [troisième] et la [calle] *Sexta*, sur la [carrera] *Décima*, parce que c'est là que les gens les plus pauvres, les gens misérables, avaient établi leur nid et ils se sont tous entassés. Ils ont été virés de là-bas [du *Cartucho*] et ils sont tous venus dans ce secteur.

Doña Nohemi : C'est pour ça que nous avons dû chercher loin de là-bas, ça commençait à devenir *feo* [moche].

Don Narciso : C'était pendant la période de Peñalosa¹⁰⁷. C'est Peñalosa qui a créé des *cartuchitos* [« petits *Cartuchos* »] dans tous les quartiers, parce que ces gens-là [les personnes sortant du *Cartucho*] ont pris Bogotá et dans chaque quartier ils ont formé un *cartuchito*. [...] C'est pour ça que se sont développés les braquages, les vols, les tueries, c'est parce que ces gens-là se sont éparpillés¹⁰⁸.

Comme l'expression « là-bas, c'était vraiment lourd » utilisée par *don Abraham*, la formule de *doña Nohemi* « ça commençait à devenir moche » – qui résume les changements exprimés par *don Narciso* –, fait référence à des dangers qui sont désormais manifestes dans ce secteur. Dangers liés à une criminalité attribuée à la présence de personnes dans une pauvreté extrême : « ces gens misérables », comme le dit *don Narciso*.

Or, les éléments signalés par *don Abraham*, *don Narciso* et *doña Nohemi*, ou ceux mentionnés dans certaines recherches à propos des transformations qui ont donné naissance aux *ollas*, loin d'être des éléments que l'on pourrait lire seulement à partir d'une perspective causaliste, s'articulent, se juxtaposent, participent au développement d'une réalité sociale précaire, touchée par la pauvreté extrême, l'usage et la vente de drogues, la délinquance, la décomposition familiale, la vie à la rue... Réalité qui va exalter les

¹⁰⁷ Maire de la ville à l'époque du délogement et de la démolition du *Cartucho*.

¹⁰⁸ Transcription originale : *Don Narciso: Cuando compré la casa en San Bernardo, eso fue aproximadamente en el año 60. Ese barrio era muy hermoso, muy bonito y había mucha gente preparada, más que todo eran empleados bancarios los que vivían ahí en ese sector / Doña Nohemi: porque por ahí quedaban todos los bancos / Don Narciso: La gente se iba al centro a pie ahí por la Décima y no había ni un atraco, no había ñeros en esa época, no había nada. Y esa casa me la vendió a mi un gerente del banco. Fue como en el año 65 al 70, más o menos del 70 para acá comenzó a cambiar el barrio y ya después fue cuando empezaron a sacar esa gente del Cartucho. Claro que el cambio más duro se vio de la 3ª hacia la 6ª, sobre la Décima, porque allá encontraron el nido la gente pobre, la gente miserable, los ñeros, todos esos se amontonaron ahí. Los que sacaron de ahí del Cartucho, se vinieron para ahí pa' ese sector / Doña Nohemi: Por eso también nos tocó buscar lejos de allá, porque eso ya se estaba poniendo feo / Don Narciso: Y eso fue en tiempo de Peñalosa. Peñalosa fue el que fundó un Cartuchito en todos los barrios, porque esa gente se tomó Bogotá y en cada barrio montaron un cartuchito. Por eso se generó los atracos y los robos, las matanzas, porque esa gente se regó [extrait de conversation avec don Narciso et doña Nohemi, février 2015, chez eux].*

représentations sociales déjà existantes sur ces secteurs¹⁰⁹, actualisant ainsi l'image de bas-fonds.

L'actualisation des bas-fonds

Sans les *gamines*, sans leur *lleca*, les *ollas* ne s'appelleraient probablement pas ainsi, peut-être les *ollas* ne seraient-elles pas telles qu'elles sont aujourd'hui. Les *ollas* sont l'actualisation des bas-fonds par le biais de la *lleca*. Les *ollas* sont l'actualisation des bas-fonds par l'actualisation des éléments de sa configuration. Mais, qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Ce sont, très probablement, les *gamines* qui ont donné le nom des *ollas* à certains secteurs du centre-ville, ou du moins ce sont eux qui l'ont rendu populaire. Dans les études sur ces enfants, leur argot est toujours mis en avant, ils semblaient avoir un langage décontracté, voire incorrect, très caractéristique¹¹⁰. La première référence que j'ai trouvée sur ce terme, vient justement d'une étude sur les *gamines*, réalisée par le prêtre Javier de Nicoló et al., dans le premier volume de *Musarañas*, publié en 1981¹¹¹. Dans ce livre, les auteurs signalent que « *ollas* » – ils le mettent entre guillemets pour indiquer qu'il s'agit de l'argot de la rue – est la manière d'appeler les « secteurs où la prostitution, la pègre, la vente de drogue, l'achat et vente d'objets volés, les pensions de mauvaise catégorie... confluent. Bref, les environnements les plus sordides de la ville ».

Le terme *ollas* émerge donc dans le contexte des *gamines* du centre-ville vers la fin des années 1970, car ce sont eux qui l'utilisent. Or, ce terme est devenu de nos jours l'expression utilisée dans le langage médiatique, administratif, institutionnel et courant. Si ce sont les *gamines* qui ont probablement rendu populaire le terme, c'est sans doute la presse qui en a fait un terme courant.

La première référence dans la presse que j'ai trouvé du terme *ollas* date du 8 avril 1991, dans un article du journal *El Tiempo*, intitulé « *Vendedoras de surungo*¹¹² ».

« Jusqu'à cet endroit, situé dans une de ces ruelles étroites et puantes du secteur de *Los Mártires*, dans le centre de Bogotá, parviennent tous les soirs plus de cinquante personnes

¹⁰⁹ Cf. chapitre 1 et chapitre 2.

¹¹⁰ Voir notamment, C. Ortega Ricaurte, « Aspectos históricos y lingüísticos del gamín bogotano », art. cit.

¹¹¹ J. De Nicoló et al., *Musarañas I*, op. cit., p. 50, 76.

¹¹² *Surungo* était, dans les années 1990, une autre forme d'appeler le *bazuco*. Pendant mon travail de terrain, je n'ai entendu personne utiliser ce terme.

au visage pâle, aux yeux cernés et au regard perdu. Plusieurs d'entre elles sont habillées en haillons.

[...] La plus grande partie sont des clients réguliers. Chacun connaît le mot de passe pour entrer : *ríase* [rigolez], *hágalo* [faites-le] ou *rómpalo* [cassez-le], par exemple. Les mots de passe s'utilisent aussi pour annoncer l'arrivée de la police. *Mario... Mario*, entend-on crier dans la rue de la part d'un garçon ou d'un vendeur [ambulante] de bonbons quand la police se rapproche du lieu. Ce sont des *campaneros* [guetteurs] qui vivent du *rebusque* [de la débrouille] autour des *ollas* ».

L'auteur ajoute ensuite :

« La police a repéré à Bogotá plus de mille endroits avec une scène en commun : des petits salons sans meubles où des hommes, des femmes, des enfants, consommés par le *basuco* (sic) s'entassent. Ce sont, en apparence, des bâtiments ordinaires, mais pour y entrer il faut franchir trois ou quatre grilles sécurisées par des chaînes et des cadenas. Ces endroits sont connus sous le nom de *sopladeros*, *ollas* ou *jibariaderos* »¹¹³.

Contrairement à la définition que donne Javier de Nicolás et al. des *ollas* en tant qu'une interprétation de ce que les *gamines* connaissaient sous ce terme – secteurs où le trafic de drogues, la délinquance, la prostitution confluent –, dans cet article de presse, l'auteur parle des *ollas* comme des espaces fermés, des maisons, où des dizaines d'utilisateurs arrivent le soir pour acheter et consommer des drogues, en particulier du *basuco*. Ce qui voudrait dire que le terme *olla* peut être défini par « tout endroit de trafic et consommation de drogues ».

Et c'est ainsi que sont définies les *ollas* aujourd'hui. « Centre de vente et consommation de drogues » est devenu une sorte de définition générique des *ollas*. Si elles se trouvent dans une ruelle, dans un quartier du sud, dans un quartier du nord, dans une maison, dans un pâté de maisons, cela n'a aucune importance, ce sont tout de même des

¹¹³ Les italiques viennent de moi. Texte original : « *Hasta ese sitio, ubicado en uno de esos callejones estrechos y malolientes de la zona de Los Mártires, en el centro de Bogotá, llegan todas las noches más de cincuenta personas de rostro pálido, ojos hundidos y mirada perdida. Muchos visten harapos. [...] La mayoría son clientes fijos. Cada uno conoce la palabra clave para entrar: ríase, hágalo y rómpalo, son algunas de ellas. Las claves también sirven para anunciar la batida policial. Mario... Mario, se oye gritar en la calle a un muchacho o a un vendedor de dulces cuando la Policía comienza a rondar cerca del expendio. Son los campaneros que viven del rebusque alrededor de las ollas. [...] La Policía ha ubicado en Bogotá más de mil lugares con una escena común: pequeños salones sin muebles donde se hacinan hombres, mujeres y niños consumidos por el basuco. Son, en apariencia, edificaciones comunes y corrientes, pero para ingresar deben franquearse tres o cuatro rejas aseguradas con cadenas y candados. Sopladeros, ollas o jibariaderos son los nombres con que se les conoce.* » Jose R. Navia, « Vendedores de surungo », *El Tiempo*, 8 avril 1991.

ollas. Alors, un nouveau terme a émergé ces dernières années, proposé initialement par une recherche à propos de la criminalité à Bogotá réalisée par les analystes en « sécurité urbaine » Ariel Ávila et Bernardo Pérez¹¹⁴, et repris dans le discours médiatique et administratif : « *ollas madre* », « *ollas-mère* »¹¹⁵. Il s’agit des *ollas* comme celles dont les *gamines* parlaient dans les années 1980 ; c’est-à-dire, les *ollas* qui ont un nom et un espace connu pour une bonne partie de la population de la ville, pour les autorités, pour les dirigeants : les *ollas* comme le *Cartucho*, *La Ele*, *Cinco Huecos* ou le *Samber*, que cette recherche interroge. Je continuerai, comme je le fais jusqu’à présent, adoptant la manière dont les personnes que j’ai rencontrées appellent ces espaces, à les appeler, tout simplement, des *ollas*. Il est important de clarifier que le terme *ollas* s’est généralisé en Colombie depuis plusieurs années, cependant, dans des villes comme Medellín, ces espaces peuvent aussi être appelés *plazas de vicio*, « places de vice ».

Les représentations sur les *ollas* émergent donc à partir des mêmes motifs qui caractérisaient les bas-fonds, avec, cependant, deux éléments nouveaux : les *gamines* et le trafic de drogues. Or, les *gamines* ne représentaient pas autre chose que la pauvreté extrême [la misère, si nous reprenons les termes utilisés pour les bas-fonds], et les drogues représentaient le vice, au sens littéral, car le mot vice, comme nous l’avons vu dans les récits de *don Abraham*, de *Nixxo* ou de *Carlos*, est un terme qui continue à s’utiliser. Ce terme est même souvent repris dans les langages institutionnel et médiatique pour parler des drogues, et plus particulièrement du *bazuco*. Les expressions *ollas*, *ollas del microtráfico* et *ollas del vicio*, se montrent interchangeable lors de références à ces espaces, par exemple dans la presse ou de la part de représentants de la police¹¹⁶.

La configuration « misère – vice – crime » qui définissent les bas-fonds depuis le XIX^e siècle jusqu’au milieu du XX^e, selon l’historien Dominique Kalifa, et qui a bien été adoptée dans le cas bogotonais par l’élite socio-politique pour faire référence à certains quartiers de la capitale et pour justifier le déploiement de mesures hygiénistes, s’actualise dans les années 1970-1980 et jusqu’à nos jours pour les *ollas*. La configuration actualisée et

¹¹⁴ Ariel Ávila et Bernardo Pérez, *Mercados de criminalidad en Bogotá*, Bogotá, Taller de Edición Rocca et Corporación Nuevo Arco Iris, 2011.

¹¹⁵ Pour l’usage du terme dans la presse, voir par exemple, Laura Ardila, « La herencia de El Cartucho », *El Espectador*, 8 octobre 2011 ; Carlos Obregón, « Bronx: un golpe a la olla madre », *Caracol Radio*, 31 mai 2016 ; « En Bogotá existen 11 “ollas madre” que funcionan como el Bronx », *Caracol Radio*, 2 juin 2016.

¹¹⁶ Seulement à titre d’exemple, voir, « 92 “ollas” de microtráfico, las primeras que serán demolidas », *El Tiempo*, 10 avril 2014 ; « Así operan “ollas de vicio” en Medellín, según la Fundación Paz y Reconciliación », *Caracol Radio*, 21 juin 2016 ; « El infierno que se vive en el Bronx », *Diario ADN*, 3 avril 2013.

désormais utilisée, pour faire référence à ces endroits que les *gamines* appelaient les *ollas*, mais qui depuis très longtemps étaient considérés comme les « espaces les plus sordides de la ville », est celle de « pauvreté - drogues - délit ».

Il ne s'agit pas de termes statiques. Bien au contraire, parler de pauvreté, par exemple, permettait [et permet toujours] de faire allusion à des expériences de vie diverses chez les personnes les plus démunies de la ville ; variété de conditions qu'il était possible de trouver dans les rues de ces quartiers centraux¹¹⁷ : migrants internes suites aux épisodes de violence subis dans des secteurs ruraux, familles qui vivaient dans les *inquilinos*, *gamines*, indigents (adultes et vieillards)¹¹⁸, personnes travaillant dans la récupération de matériaux recyclables ou la vente ambulante de marchandises. Le terme misère est parfois utilisé de nos jours, principalement dans le langage médiatique pour parler des *ollas*. Des phrases comme « la misère a planté ses drapeaux dans le quartier »¹¹⁹, pour faire référence au secteur de la *Plaza de los Mártires* et donc de *La Ele*, sont récurrentes dans les articles de presse ou les émissions télévisées qui parlent du sujet.

Dans le cas des drogues, la variété de celles-ci est difficile de repérer dans les documents à propos des *gamines*. La référence la plus utilisée est celle de l'inhalation d'essence ou de la consommation de *pipo*, ou *chamber*. Cependant, comme je l'ai présenté dans le chapitre précédent, dans les rues du *Santa Inés* et des secteurs de la *Plaza de Los Mártires* et de la *Plaza España*, la marijuana était répandue depuis les années 1960 et, dans les années 1980, le *bazuco* s'impose, pour devenir, comme il l'est aujourd'hui, la drogue la plus consommée dans les *ollas*. De manière générale, lorsque dans la presse il y a une référence aux « *ollas del vicio* », il n'est jamais précisé de quel type de drogue il s'agit ; le terme *vicio* semble être pertinent pour n'importe quelle substance considérée illicite. C'est pour cette raison que « *ollas del vicio* » est un terme interchangeable avec celui de « *ollas de microtráfico* », même si chaque terme a une signification différente : le *microtráfico* évoque un commerce illicite, le *vicio* est un terme avec une portée morale. En revanche, pour les personnes que j'ai rencontrées et qui fréquentent les *ollas*, le terme *vicio* [vice],

¹¹⁷ C'est notamment dans les documents publiés à propos des *gamines* qu'il est possible de saisir un portrait de la pauvreté dans le centre-ville entre les années 1960 et 1980.

¹¹⁸ Les recherches à propos de l'indigence entre les années 1960 et 1980 se concentraient sur le phénomène d'enfants dans la rue, comme l'a déjà signalé J.O. Ruíz, J.M. Hernández et L.A. Bolaños, *Gamines, instituciones y cultura de la calle*, op. cit., p. 34. Cependant, une recherche à propos des vieillards indigents a été publiée en 1981 : Cecilia Muñoz, *El anciano de Bogotá: Ancianos indigentes*, Bogotá, 1981.

¹¹⁹ Phrase originale : « *La miseria plantó sus banderas sobre el vecindario* », dans Andrés Ospina, « *Mártires: guerra y paz* », *El Espectador*, 17 juillet 2014.

tout court, fait toujours allusion au *bazuco*. Ainsi, si dans le cas des bas-fonds des villes européennes, le terme « vice » pouvait se référer à divers types de « mauvais comportements », dans le cas de Bogotá, le « vice » était par excellence la *chicha* et, quand les *ollas* émergent, le terme a été adopté pour parler des drogues et notamment du *bazuco*.

En ce qui concerne le délit, le terme n'est pas non plus statique, il fait référence tant au trafic de drogues, qu'au crime organisé, qu'aux délits commis par les personnes qui fréquentent les *ollas*, il peut même être remplacé par le terme de « crime ». Enrique Peñalosa – maire de Bogotá pendant la période 1998-2000 et actuellement-, a annoncé juste après le délogement définitif de *La Ele*, le 28 mai 2016 : « Nous n'allons plus tolérer de républiques indépendantes du crime à Bogotá »¹²⁰.

Or, le plus intéressant de cette configuration « actualisée » des *ollas*, c'est que de la même manière que « la misère, le vice et le crime » des bas-fonds ont permis de justifier les diverses actions de médecins et d'ingénieurs hygiénistes, la mise en étroite relation de « la pauvreté, des drogues et du délit » justifie aujourd'hui, comme l'a déjà écrit María Epele, en référence à certains quartiers populaires du Grand Buenos Aires, « la doctrine de « sécurité », de criminalisation et de répression »¹²¹ ; déploiement de politiques sécuritaires actives et punitives qui, selon Loïc Wacquant, est en lien étroit avec la montée du néolibéralisme comme projet idéologique¹²². Ainsi, de même que les *arrabales* bogotanas, s'inscrivaient dans une logique plus large que le contexte nettement colombien, celle des bas-fonds, les *ollas*, s'inscrivent également, par le biais de l'actualisation de sa configuration, dans le contexte des « territoires dits à problèmes », pour reprendre les termes utilisés par Wacquant. C'est-à-dire, pour donner quelques exemples, des territoires comme les *favelas* ou les *cracolândias*¹²³ au Brésil, les bidonvilles des grandes métropoles comme Buenos Aires, les *barriadas* péruviennes, les cités des banlieues françaises, les ghettos américains ou même les « quartiers d'invasion » situés dans les montagnes de Bogotá ; territoires où le discours sur la « sécurité » revalorise la répression et stigmatise

¹²⁰ « No vamos a tolerar una república independiente del crimen en Bogotá »: Peñalosa », *El Espectador*, 28 mai 2016.

¹²¹ María Epele, *Sujetar por la herida: una etnografía sobre drogas, pobreza y salud*, Buenos Aires, Paidós, 2010, p. 40.

¹²² Loïc Wacquant, *Punir les pauvres : le nouveau gouvernement de l'insécurité sociale*, Marseille, Agone, 2004, p. 21.

¹²³ Les *cracolândias* représentent le contexte social latinoaméricain qui ressemble le plus aux *ollas*. Nous y reviendrons dans la deuxième partie.

les habitants¹²⁴.

À propos de ce discours sur la « sécurité », interrogeons, par exemple, l'expression « républiques indépendantes » [« *repúblicas independientes* »] utilisée par le maire de Bogotá à propos des *ollas*. Tout d'abord, rappelons-nous que cette expression fût utilisée en Colombie à la fin de la période de *La Violencia* pour faire référence aux territoires contrôlés par des groupes libéraux-communistes, dans lesquels l'État ne pouvait plus exercer sa souveraineté. Il ne s'agit donc pas ici d'un usage banal, ou de la reprise d'un terme déjà connu pour parler de ces espaces urbains représentant des frontières tangibles, mais, comme dans le cas des « *repúblicas* » dans les années 1950 et 1960, d'un terme utilisé pour délimiter un espace qui, aux yeux du gouvernement, se trouve « hors la loi » et sur lequel il est impératif d'agir. Enrique Peñalosa a utilisé le terme de « *repúblicas independientes* » tout d'abord en 1999 à propos du *Cartucho*, puis, quelques années plus tard au sujet de *La Ele*, les deux fois lorsque, à la demande de son gouvernement, ont été engagées les plus importantes opérations de forces de l'ordre pour le contrôle, le délogement et la démolition de ces espaces dans le centre de Bogotá. L'État, semble-t-il, n'exerçait plus sa souveraineté dans ces espaces urbains, situés seulement à quelques rues des bâtiments symboles du pouvoir gouvernemental, et des actions définitives devaient être conduites. Actions qui s'inscrivent dans une politique de « sécurité » de la ville, où la mise en relation de la pauvreté, des drogues et du délit s'avère centrale.

La place des expériences de violence : pour une réinterprétation de la configuration représentative des *ollas*

Carlos : À mon époque [il parle de son enfance à la fin des années 1980 et au début des années 1990], c'était une pourriture *áspera*¹²⁵. Là-bas [*La Ele*], par exemple, si quelqu'un entrait, il se faisait voler immédiatement. Simplement, si un mec bien habillé entrait, cinq mecs lui tombaient dessus et *pin, pin, pin, pin* [il fait des gestes rapides avec ses mains], c'était comme si rien ne s'était passé. C'était une *mafia* très *áspera*. Non, c'était pas une *mafia*, parce qu'à cette époque on l'appelait pas comme ça. Mais, après, les armes ont commencé à arriver, des tas d'autres choses ont commencé à arriver, qui donnaient plus de pouvoir à ces mecs, et ils faisaient ce qu'ils voulaient. Plus tard, c'est quand le *Cartucho* prend plus de force, et c'est là que le *Cartucho* devient la pire des *ollas*. Houlà ! Là-bas

¹²⁴ L. Wacquant, *Punir les pauvres*, op. cit., p. 22-23.

¹²⁵ Dans le langage de la rue, le terme *áspero(a)* fait référence à quelque chose de très fort, voire extrême. Cela peut avoir un sens positif ou négatif.

dans le *Cartucho* j'ai vu un tas de trucs, parce que dans le *Cartucho*, j'ai vécu mon adolescence. J'arrivais là-bas pour *parchármela*¹²⁶ avec mes *socios* [potes] et pour fumer mes *baretos* [joints de marijuana] et boire de la bière et parler de conneries à la taverne, parce que nous traînions à la [*calle*] *Novena*. Et, en buvant de la bière, vous étiez là et du coup vous entendiez des tirs, *pam, pam, pam*, et le *paciente* [le mort] tombait juste à côté de vous. Et vous, « *¡uy, marica!* » [expression d'exclamation]. Vous le regardez et vous pouvez rien dire, comme si rien ne s'était passé, vous continuez à fumer votre truc. Quelqu'un arrivait, ramassait le corps et puis [l'amenait] au *container*¹²⁷. Et on voyait un tas de trucs [il réfléchit]... des enfants... Par exemple j'ai vu une fois un enfant qui ramassait une marmite d'aluminium, parce qu'on avait jeté un mec *picao* [démembré] dans la marmite, et l'enfant est allé prendre la marmite pour la revendre pour du *bazuco* et le *jíbaro* s'est rendu compte et a envoyé quelqu'un pour le tuer, et lui aussi [l'enfant] a fini au *container*¹²⁸.

Si, en ce qui concerne les représentations sociales, la configuration « pauvreté, drogues, délit » semble caractériser les *ollas* de Bogotá, d'après ce récit de Carlos – ou ceux de plusieurs autres personnes qui ont bien connu ces espaces – une dimension nouvelle émerge ; une dimension qui nous oblige à interroger cette configuration : la dimension des expériences « *ásperas* » [fortes, extrêmes] qui trouvaient – et trouvent encore – place dans les *ollas*. Les homicides, la torture, les agressions physiques, l'imposition du pouvoir par la force sont des expériences qui apportent des indices sur la place que la violence a eue et continue d'avoir dans les *ollas*.

¹²⁶ Rappelons-nous que le verbe *parchar*, argot bogotanaï, est très important dans le milieu jeune de la rue, car à travers lui s'expriment diverses expériences quotidiennes liées à la relation à un endroit, à un groupe de pairs ou à la consommation de drogues. Ce verbe peut signifier, en fonction du contexte où il est énoncé : être dans un endroit, rester dans un endroit, s'identifier avec un endroit, se balader, habiter, travailler, consommer des drogues, partager avec des amis, sortir avec quelqu'un.

¹²⁷ Je reviendrai sur le lieu connu comme le *container*.

¹²⁸ Transcription originale : Carlos : *En mi época era un pudrición áspera. Allá por ejemplo entraba alguien y lo robaban automáticamente. Mejor dicho, cualquier man que entrara bien vestido, lo cogian entre cinco y pin, pin, pin, pin, y como si nada. Era una mafia muy áspera. No, no era mafia, porque en ese tiempo no se decía así. Pero ya después empezaron a llegar armas, empezaron a llegar un montón de vainas que ya les daba más poder a esos guevones, ya hacían lo que querían. Ya después es cuando el Cartucho coge fuerza y ya el Cartucho se vuelve la peor olla. « ¡Uy ! allá en el Cartucho yo si vi mucha guevonada, porque ya en el Cartucho ya vivo es mi adolescencia. Llego yo allá es a parchármela con los socios y a fumarme los baretos y tomar cerveza y a hablar miércoles en la cantina, porque nosotros nos la pasábamos en La Novena. Y echando política, entonces usted estaba así parado echando política cuando escuchaba tiros, pam, pam, pam y le caía el paciente usted al lado. Y usted a penas '¡uy, marica'. Usted a penas lo miraba y callado, como si nada, seguía fumándose lo suyo. Ahí llegaban, lo recogían y pal container. Y veía uno muchas guevonadas [piensa un instante]... Niños... Por ejemplo yo vi un día un niño recogiendo una olla de aluminio, porque botaron un man picao en la olla y él fue y sacó la olla para él, pa' venderla por bazuco y el jíbaro se dio cuenta y lo mandó matar y también, pal container [extrait d'interview vidéo de Carlos, avril 2016, chez lui] ».*

« Violence » est une notion glissante¹²⁹, délicate, qui fait référence à des situations, des gestes, des actions, des paroles, des faits multiples avec des délimitations variées et des connotations morales associées¹³⁰. Comme l'a déjà remarqué Michel Naepels à propos de la question de la catégorisation du concept, la notion de « violence » « est moins une catégorie opératoire pour l'analyse que l'index d'un champ d'expériences qui demeurent à spécifier¹³¹ ».

Dans le cas des *ollas* bogotanaïses, les expériences de violence sont délimitées à partir de plusieurs éléments. D'une part, comme nous l'avons vu dans la section précédente à propos des représentations sociales et à travers les récits de *don Abraham*, *don Narciso* et *doña Nohemi*, ce sont les actes de délinquance et de pillage qui se trouvent être au centre des actions considérées comme violentes. Si, dans les récits, mes interlocuteurs n'utilisent jamais la notion de « violence », la connotation morale qu'elles donnent à ces actes et le caractère de « lourd » ou « moche » du contexte dans lequel ces actions se déroulent nous permettent d'inclure ces actes dans l'univers des manifestations de violence¹³².

Parler de criminalité ou de délinquance à propos des *ollas* présuppose un point de vue particulier sur ces espaces : celui du regard social, des images véhiculées par la presse, des représentations qui justifient des interventions de la police, et ainsi la « doctrine sécuritaire ». Selon ce point de vue, toutes les personnes qui fréquentent les *ollas* sont considérées comme de potentiels agents « violents ». Le stéréotype liant la pauvreté extrême – et notamment celle de la vie dans la rue – et l'usage de drogues – dans un contexte aussi précarisé que les *ollas* –, mais aussi le crime et la délinquance, réduit la perception de la violence au côté des acteurs externes aux *ollas* et rend invisibles des situations comme celles dont témoigne le récit de Carlos.

En parlant de son beau-père, le *profe* Vásquez fait aussi allusion à des situations de violence dont étaient victimes les personnes vivant ou fréquentant les *ollas* :

Profe Vásquez : Je vous ai dit que mon beau-père vivait ici [dans le *Cartucho*] et avait des maisons très mystérieuses. Lui, disons qu'il prêtait de la drogue à des jeunes, mais il la faisait payer, même avec la mort. Le mec était très *atravesado* [hargneux]. Il a été un des

¹²⁹ Nancy Scheper-Hughes et Philippe Bourgois (eds.), *Violence in war and peace*, *op. cit.*, p. 1.

¹³⁰ M. Naepels, *Conjurer la guerre*, *op. cit.*, p. 197.

¹³¹ M. Naepels, « Quatre questions sur la violence », art. cit., p. 489.

¹³² Du moins, si nous adoptons la définition donnée à ce concept par Philippe Bourgois et Nancy Scheper-Hughes : des atteintes physiques et des atteintes à la personne, à la dignité et aux valeurs (Nancy Scheper-Hughes et Philippe Bourgois (eds.), *Violence in war and peace*, *op. cit.*, p. 1.) Cf. Introduction générale.

premiers à commander [l'*olla*]... Il est mort d'une manière très moche. Il paraît qu'il a été démembré, comme on faisait avec les gens. Je me rappelle que j'entrais où il était et il y avait des tas de *bazuca* et du verre un peu partout et là, ils démembraient... Ça ressemblait à une... le mec était le patron. Il se passait un truc entre lui et ma mère, c'est sûr. Il me chuchotait et me donnait des pièces de monnaie. Mais je voyais des... [il réfléchit] comme des *galpones* [granges], des boîtes et je pense que c'est là qu'on les mettait [les personnes qui allaient être assassinées]¹³³.

Si nous juxtaposons les propos du *profe* Vásquez présentant ces « maisons mystérieuses » comme des endroits dans lesquels des actes de violence avaient lieu, à ceux de Carlos dans le récit retranscrit plus haut, nous pouvons percevoir plusieurs points intéressants concernant la place de la violence dans les *ollas*.

Tout d'abord, il faut dire que ni le *profe* Vásquez ni Carlos n'utilisent le terme « violence ». C'est par le biais de mots comme « *áspero* », « moche », « hargneux » qu'ils vont caractériser des actions ou des personnes qu'ils considèrent comme négatives, voire agressives ou brutales. Deuxièmement, dans ces récits, il s'agit d'une violence qui se déploie à l'intérieur des *ollas* à l'encontre des personnes qui habitent ou fréquentent ces espaces. Troisièmement, ils font tous deux allusion à l'exercice du pouvoir par la violence de la part de commanditaires ou de groupes qui essaient de prendre le contrôle des *ollas*.

Ce troisième point nous amène à revenir sur une chose que *don* Abraham a signalée dans le récit présenté dans la section précédente : l'occupation des maisons du quartier *Santa Inés* par les trafiquants de drogues. En fait, à partir de plusieurs récits recueillis par d'autres chercheurs¹³⁴ ou qui m'ont été racontés, il serait possible d'affirmer qu'à la fin des années 1970 et au début des années 1980 des trafiquants ont commencé à monopoliser des immeubles, voire des ensembles de maisons, afin d'y installer leur *gancho*¹³⁵, c'est-à-dire une sorte d'ensemble de *casa-ollas* à l'intérieur de la grande *olla*. Ainsi, chaque *gancho* a créé une marque de *bazuco*, connu dans les *ollas* en tant que *línea* [« ligne »].

¹³³ Transcription originale : *Profe Vásquez* : *No le digo que mi padrastra vivía acá y tenía unas casas todas misteriosas y él, digamos les prestaba droga a los muchachos, pero también se las cobraba y se las cobraba con muerte. El tipo era como atravesado. Él era uno de los primeros como que mandaba... Él murió muy feo; parece que lo despedararon igual que como hacían con la gente. Yo entraba, me acuerdo, a donde él estaba y eso eran platonos de bazuca y eso eran vidrios por acá y eso picaban acá, eso parecía una... porque el tipo era el duro. Entonces él tenía algo con mi mamá seguro y él me consentía y me daba monedas. Pero yo veía unos... [piensa] como galpones, eso eran como cajas y yo creo que ahí los metían* [extrait de conversation avec le *profe* Vásquez, mai 2014, à l'*Oasis*].

¹³⁴ Ingrid Morris et Germán Garzón, *El Cartucho: Del Barrio Santa Inés al Callejón de la Muerte*, op. cit., p. 123 ; A. Ávila et B. Pérez, *Mercados de criminalidad en Bogotá*, op. cit., p. 158.

¹³⁵ La traduction littérale du terme *gancho* en français est « crochet ».

Parmi les groupes de trafiquants, certains noms reviennent régulièrement à travers les ouvrages traitant du *Cartucho* et les récits des personnes que j'ai rencontrées : « Los Paisas¹³⁶ », « Los Bayona » ou « Los Boyacos¹³⁷ », « Los Llaneros¹³⁸ ». Les *ganchos* présents dans le *Cartucho* s'identifiaient généralement par des couleurs : « *Gancho Rojo* » [rouge], « *Gancho Azul* » [bleu], « *Gancho Amarillo* » [jaune], « *Gancho Verde* » [vert]. À *La Ele* et au *Samber*, pendant les années durant lesquelles j'ai réalisé mon travail de terrain, il existait un système similaire, mais les *ganchos* portaient d'autres noms, comme « *Gancho Mosco* » [mouche], « *Gancho Morado* » [violet], « *Gancho Manguera* » [tuyau d'arrosage], « *Gancho Homero* », « *Gancho Gris* », « *Gancho Tigre* », entre autres.

Quand des monopoles s'installent, les groupes de trafiquants défendent leurs territoires en faisant appel à la violence. À eux tous, ils contrôlent l'ensemble d'un quartier. Au fur et à mesure que le contrôle sur les immeubles et sur les rues s'élargit, l'*olla* s'étend et tout le quartier de *Santa Inés* prend le nom de *Cartucho*.

Or, la place de la violence dans les *ollas* ne peut pas être comprise uniquement à l'échelle « micro » que ces espaces nous permettent d'aborder. Comme Myriam Jimeno l'a indiqué, les actions violentes résultent d'une interaction sociale. La violence est un acte social « inscrit dans des relations spécifiques entre les personnes. [...] L'action violente exprime certaines orientations et appréciations d'un ordre historique et culturel, en traçant et en mettant en évidence des différences sociales¹³⁹ ». Il serait donc impossible de penser la violence en dehors de son contexte historique et social, et cela vaut aussi dans le cas des *ollas*.

La violence vécue au sein de ces espaces ne peut être dissociée des violences qui émanent du contexte historique, social et politique colombien des dernières décennies. Des sujets comme la monopolisation territoriale, et donc l'exercice du pouvoir par la violence ou le démembrement – auquel Carlos et le *profe* Vásquez ont fait allusion –, doivent être compris à partir d'une échelle « macro », plus large : celle de la période que l'on appelle

¹³⁶ *Paisas* est l'appellation dont sont affublées les personnes issues de la région d'Antioquia, dont la capitale est Medellín.

¹³⁷ Si Bayona est un nom de famille, *boyacos* est la façon dont on appelle les personnes provenant de la région de Boyacá.

¹³⁸ *Llaneros* est le terme se rapportant aux personnes issues de la région des plaines, *los llanos*.

¹³⁹ Myriam Jimeno, « Unos cuantos piquetitos. Violencia, mente y cultura », *Cahiers des Amériques Latines IHEAL*, 2004, n° 45, p. 146. La traduction est mienne. Citation originelle : « *La acción violenta expresa ciertas orientaciones y valoraciones de orden histórico-cultural y traza y pone en evidencia diferencias sociales.* »

couramment en Colombie le « conflit armé », c'est-à-dire la guerre que le pays a connue entre la fin de *La Violencia* (soit le milieu des années 1960) et maintenant. Le conflit armé représente un des thèmes de la deuxième partie de cette recherche.

Il me semble important de dire que le sujet des démembrements de corps, tant dans le *Cartucho* que dans *La Ele*, revenait souvent lors des conversations avec les personnes rencontrées. Cependant, cela m'a toujours été raconté comme quelque chose dont on n'avait que des « indices », des histoires que quelqu'un d'autre avait énoncées, des rumeurs qui circulaient. Souvent, ces récits étaient chargés de peur, surtout chez les plus jeunes. Souvent également, cette peur surgissait du fait que l'on ignorait s'il s'agissait d'une histoire vraie ou non. En revanche, chez les personnes les plus âgées qui avaient, elles, habité dans le *Cartucho* (comme Carlos et le *profe* Vásquez), les histoires étaient racontées, bien que parfois elles aient été proches de la rumeur, comme s'il n'y avait aucun doute sur leur véracité. Pendant longtemps je me suis dit que l'émergence d'histoires aussi violentes venait probablement de groupes qui cherchaient à prendre le contrôle des *ollas* ; que ces histoires constituaient une manière d'instiller de la peur chez les personnes afin de rendre plus efficace leur exercice du pouvoir. J'ai compris plus tard que seule une réflexion sur l'histoire récente de la Colombie pouvait apporter de véritables pistes de compréhension sur ce sujet.

Il reste à ajouter qu'à partir de la problématisation des expériences de violences qui entourent l'univers des *ollas*, la configuration qui semble définir socialement ces espaces (celle de « pauvreté-drogues-délictuel »), et qui justifie de nos jours – et ce depuis plusieurs décennies déjà – la « doctrine sécuritaire », doit être élargie.

Conclusion

Les *ollas* sont donc la persistance des bas-fonds sous un autre nom et une actualisation de sa configuration à partir de trois éléments nouveaux : à la misère, désormais appelée « pauvreté », s'ajoute la multiplication d'enfants vivant dans la rue ; le vice, qui était la *chicha*, vient être remplacé par la consommation de drogues et notamment de *bazuco* ; et le crime des bas-fonds devient le crime organisé du trafic de drogues et d'armes, ainsi que la délinquance déployée dans le centre-ville. De cette manière, les représentations sociales qui se sont construites sur les bas-fonds, vont s'implanter sur les *ollas*. Les *ollas*, comme

les bas-fonds, représentent les « endroits les plus sordides de la ville » où l'entrecroisement de la pauvreté, des drogues et du délit, demeure la principale caractéristique.

Cependant, si les représentations demeurent identiques – mais actualisées – à l'intérieur des rues qui constituent le secteur de *Santa Inés*, de la *Plaza de Los Mártires* et de la *Plaza España*, plusieurs processus – constitutifs des *ollas* – se sont déroulés entre les années 1960 et 1980 ; processus que nous connaissons aujourd'hui, dans leur plus grande partie, grâce aux récits de personnes qui les ont vécus, grâce à leurs mémoires. Un *tissu de récits* s'est ainsi construit autour de la naissance des *ollas*.

Parmi ces processus, un en particulier a attiré mon attention dans ce chapitre, celui de l'émergence de « la rue » comme espace vécu. Ce sont les *gamines* qui ont inversé le sens de la rue [*calle*] pour y faire leur *lleca*. Ils ont investi l'espace public, pensé à cette époque-là par les dirigeants de la ville et une bonne partie de la population – notamment les classes aisées et les classes moyennes –, comme un lieu de passage et de circulation en continu, pour y faire leur maison, pour y faire leur espace de vie. Avec le passage du temps, ces enfants ont grandi et ils sont devenus des *largos*, puis des adultes. Leur notion de « rue » persistait. Dans cette « rue », la consommation de drogues est devenue un élément important et cela, entre autres causes, a permis le déploiement de *sopladeros*, puis de *ganchos* et de *líneas*, c'est-à-dire, le déploiement du trafic de drogues et de la consommation dans des immeubles du secteur sud-occidental du centre-ville, et aussi dans les rues de ces quartiers.

La naissance des *ollas* – l'émergence de cette notion et la réunion des éléments nouveaux qui vont s'ajouter aux bas-fonds – date de la fin des années 1970 et du début des années 1980. Ce sont très probablement les *gamines* qui ont donné ce nom à certains espaces de centre-ville et c'est la presse qui s'est chargée de rendre courant ce terme à partir des années 1990 quand les *ollas* étaient déjà consolidées.

Ces décennies de la naissance et consolidation des *ollas* coïncident avec l'essor d'une doctrine sécuritaire issue de la force qu'a pris le néolibéralisme comme idéologie politique. Dans cette doctrine, l'articulation de la pauvreté, des drogues et de l'augmentation du délit, voire la configuration des *ollas*, se trouvent à la base de la criminalisation de la pauvreté et des pratiques de répression. Si les *arrabales* et le secteur autour du marché central de Bogotá pendant le XIX^e siècle et début du XX^e siècle, s'inscrivaient dans une logique des bas-fonds d'échelle mondiale justifiant des actions et des pratiques valorisant l'hygiène, la

configuration actualisée des *ollas*, permet d'inscrire ces espaces dans une nouvelle logique, celle de la « sécurité », qui justifie des actions répressives.

Cependant, à la lumière des récits qui se racontent sur les premières *ollas* – c'est-à-dire le *Cartucho* et *La Ele* – par les personnes qui y ont vécu, voire grandi, une dimension nouvelle vient interroger les représentations sociales sur ces espaces : la dimension des actions violentes à l'intérieur des *ollas*, à l'encontre des personnes qui les fréquentent, de la part de groupes de trafic de drogues qui les contrôlent. Pour comprendre ces actions, la prise en compte d'un contexte historique, social, politique et économique plus large s'avère nécessaire, celui du conflit armé colombien.

Ainsi, si la configuration caractéristique des représentations sociales sur les *ollas* est celle de « pauvreté-drogues-délictueux » depuis les années 1970 quand ces espaces émergent, je propose ici de penser les *ollas* à partir de la dimension de la violence. Cela afin d'élargir le prisme d'analyse sur ces espaces, d'interroger les points de vue divers que sur eux convergent, et de chercher une compréhension plus complète et complexe des *ollas*.

Conclusion de la première partie

Cette première partie a constitué un effort pour saisir le présent des *ollas* à partir de la compréhension de leur passé. J'ai essayé de montrer ici comment l'émergence des *ollas* dans le centre-ville de Bogotá s'inscrit dans une continuité. Une continuité de l'histoire des représentations sociales sur certains secteurs du centre-ville où la pauvreté, la consommation de certaines substances réprouvées initialement par l'élite socio-politique puis par une partie considérable de la société bogotanaise, et la criminalité semblaient converger. Une continuité marquée par plusieurs guerres civiles qui allaient déterminer, par de multiples flux migratoires à cause des épisodes de violence, le processus d'urbanisation des villes principales colombiennes et bien entendu de la capitale.

Les formes de violence présentes dans le passé des *ollas* sont variées et représentent des échelles différentes. À grande échelle, les guerres internes subies par le pays pendant le XIX^e et le XX^e siècles ont généré des flux migratoires des campagnes vers les villes, à l'occasion desquels les migrants arrivant à Bogotá ont rejoint les secteurs où la population la plus pauvre de la ville habitait. Au XIX^e siècle, moment où les principes hygiénistes connaissent leur essor en Colombie, la propreté du pauvre est moralisée et les espaces considérés comme insalubres où les plus défavorisés habitaient, ainsi que leurs espaces de socialisation, sont condamnés, voire criminalisés. Une séparation nette entre « bons » et « mauvais » pauvres se réalise, le vagabondage est socialement réprouvé et puni. S'il est important de clarifier que tous les flux migratoires du XIX^e siècle n'ont pas été directement liés aux guerres internes, l'élite socio-politique de la ville semblait au cours des guerres et à leur terme de plus en plus préoccupée par la hausse de la criminalité et du nombre de vagabonds, comme je l'ai montré dans le premier chapitre.

À la criminalisation de la pauvreté par le vagabondage s'ajoute un autre élément qui va participer à la criminalisation de l'ensemble des classes populaires : la condamnation de la *chicha* et des *chicherías*. Cette boisson de tradition indigène et les espaces où elle se fabriquait et se vendait – lieux de sociabilité des classes populaires – sont devenus notamment à la fin du siècle, la cible des mesures punitives et hygiénistes. Les secteurs de la ville où les *chicherías* se concentraient, généralement près des marchés et dans les

quartiers les plus pauvres, ont été considérés comme des bas-fonds où la misère, le vice et le crime convergeaient.

Pendant la deuxième moitié du XX^e siècle, la guerre civile connu sous le nom de *La Violencia* a créé un phénomène similaire à celui des guerres du siècle précédent. D'une part parce que des milliers de migrants arrivent dans les villes principales et d'autre part parce que ces migrants rejoignent la population la plus pauvre. Cependant, un élément nouveau apparaît, les classes populaires ne seront pas seulement criminalisées mais « barbarisées » pendant toute la période de *La Violencia*, car c'est directement à ces classes que la guerre sera attribuée.

La pauvreté s'accroît à Bogotá, une ville qui malgré le développement de l'industrie et l'amélioration progressive des services publics n'avait pas les capacités nécessaires en termes d'emploi et d'équipement public pour recevoir la population migrante. La pauvreté extrême déborde sur les rues de la capitale. Les nouveaux arrivés se sont installés dans le centre-ville ou dans les périphéries. Maints enfants s'organisent en groupe et vivent à la rue, rendant l'espace conçu pour la circulation constante en un lieu d'habitation. Les rues du centre-ville sont devenues aussi des lieux de travail. Des pratiques économiques aux marges du travail salarié surgissent (la récolte de matériaux recyclables, les ventes ambulantes), ainsi qu'une économie clandestine liée à la vente naissante de drogues. Les mêmes secteurs, qui pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e siècle étaient considérés comme des bas-fonds, allaient commencer à être connus sous l'appellation d'*ollas*, entre la fin des années 1970 et 1980. Les représentations sociales qui leur ont été attribuées avaient les mêmes caractéristiques que celles des bas-fonds, seulement qu'elles sont actualisées : c'est cette fois-ci la configuration « pauvreté-drogues-délict » qui semble définir ces secteurs, « les secteurs le plus sordides de la ville ».

La continuité des caractéristiques attribuées tant aux bas-fonds du XIX^e siècle et début du XX^e siècle qu'aux *ollas* de la deuxième moitié du XX^e siècle, nous permet de situer une autre forme de violence. Mais, contrairement au contexte des guerres et conflits vécus au niveau national, il s'agira ici d'une violence à échelle locale : le crime ou la délinquance.

La caractéristique de cette forme de violence est le fait que leurs responsables soient, aux yeux des élites socio-politiques et d'une partie de la population, les classes populaires. La criminalisation de la pauvreté a fait que les secteurs de la ville que les plus pauvres habitaient – tant dans les périphéries que dans le centre – ont été perçus comme dangereux.

Dans le centre-ville, la pauvreté extrême demeurait exposée aux visiteurs du centre-historique et du centre administratif. Cette pauvreté dérangeait, elle habitait les rues, elle semblait se multiplier.

Si nous arrêtons notre analyse sur le point de vue des élites locales ou sur le regard social véhiculé notamment par les médias, les actes de violence sembleraient être perpétrés par les classes les plus pauvres. Cependant, si dans le cas des espaces considérés comme des *ollas*, nous écoutons les récits des personnes qui y ont vécu ou qui les ont fréquentés, les manifestations de violence deviennent plus variées et elles se trouvent être à l'encontre de ces personnes.

Dans les *ollas*, des réseaux de trafic de drogues se sont installés et ont exercé leur pouvoir en faisant appel à des actes de violence. Les personnes qui d'un côté étaient considérées victimes des violences envers la population de la ville, deviennent de l'autre côté la cible des mesures de contrôle et de coercition sociale de la part des groupes liés à l'économie de la drogue. Nous pouvons penser que les formes de violence exercées par les réseaux de trafic se présentent sur une échelle locale, mais, si elles ont certes des particularités locales, elles sont en réalité des manifestations en lien avec un contexte de conflit interne au niveau national, celui du conflit armé, soit la guerre interne que vit la Colombie depuis les années 1970.

Ainsi, la compréhension des *ollas* et de la place de la violence dans leur processus d'émergence, de permanence et même de disparition requiert un effort d'analyse plus large, et de sortir des représentations sociales. Un effort pour complexifier l'échelle locale, pour interroger les récits des personnes habituées des *ollas* ; un effort pour élargir la problématique à une échelle nationale et à des échelles plus globales, comme nous l'avons vu dans cette partie et comme nous allons le voir dans les parties qui suivent.

Deuxième partie

Les *ollas* et leurs frontières

À la différence de nombreux autres contextes de marginalité urbaine à travers le monde, comme certains ghettos aux États-Unis, certaines banlieues en France, certaines *favelas* au Brésil, certains quartiers populaires du Grand Buenos Aires en Argentine¹, dans les *ollas*, il n'est pas question de grands ensembles d'habitations où la vente et la consommation de drogues ont fragmenté l'espace² et bouleversé les rapports sociaux quotidiens entre ses habitants³. Même si une fragmentation de l'espace et des changements profonds des rapports sociaux dans le centre de Bogotá peuvent être liés aux *ollas*, l'habitation n'est pas la fonction première de ces espaces.

Hormis le *Cartucho*, les *ollas* sur lesquelles porte cette recherche – *La Ele*, le *Samber* et *Cinco-Huecos* – constituent quelques rues d'un quartier résidentiel ou commercial contrôlées par des réseaux de trafic et où les pratiques quotidiennes et les rapports sociaux tournent autour de la vente et de l'usage des drogues. Les immeubles y sont principalement destinés à la consommation de drogues, à l'exercice de la prostitution, à l'exploitation sexuelle, à l'installation de tavernes ou de discothèques... Certes, des personnes y habitent durablement ou peuvent y louer des chambres à la nuit, mais la majorité des personnes qui s'y trouvent sont dans une situation de passage dans ces espaces : ce passage peut être quotidien ou durable, mais il reste un passage.

Le *Cartucho* était, contrairement à ces *ollas*, un quartier entier dans lequel de nombreuses personnes et familles habitaient durablement et côtoyaient les lieux de trafic et

¹ Loïc Wacquant, *Parias urbains : ghetto, banlieues, État*, Paris, La Découverte, 2007.

² Sur cette fragmentation de l'espace dans le cas des banlieues françaises voir, P. Bouhnik, *Toxicos, op. cit.*

³ À propos des changements dans les rapports sociaux dans les quartiers populaires du Grand Buenos Aires touchés par l'usage de drogues et par le VIH voir, M. Epele, *Sujetar por la herida, op. cit.*

de consommation de drogue sans pour autant avoir de liens avec ces pratiques. Selon un recensement réalisé en 1999 dans ce secteur de la ville, 1 352 familles habitaient le *Cartucho*, 4 430 personnes vivaient dans les immeubles et 2 248 étaient à la rue⁴. Comme l'a écrit Thierry Lulle – dans un article à propos d'une installation théâtrale réalisée dans le *Cartucho* pendant le processus de délogement et la démolition du quartier : « la population qui occupait ce quartier est arrivée à différents moments, pour diverses raisons liées ou non à toutes sortes de délinquance, sachant ou non ce qui s'y passait, par effet des jeux de réseaux, ou bien pour n'avoir plus aucune autre option, trouvant là un dernier refuge dont la centralité offrait une concentration de moyens de survie⁵ ». En réalité, si la vente et la consommation de drogues ont touché les rues du quartier *Santa Inés* à diverses échelles – et c'est pour cette raison que l'ensemble du quartier a été surnommé le *Cartucho* –, les principaux réseaux de trafic se concentraient dans quelques rues seulement. Dans ces quelques rues, rassemblées sous l'appellation *Calle del Cartucho*, le passage était constant et l'habitation limitée, comme dans les autres *ollas*.

Les *ollas* émergent donc – comme nous l'avons vu dans la partie précédente – au sein des secteurs de la ville depuis longtemps considérés par le regard social et par l'élite socio-politique bogotanaise comme des « lieux sordides ». Si par la configuration qui leur est socialement attribuée – celle qui articule la pauvreté avec le trafic, l'usage de drogues et la délinquance –, ces espaces urbains s'inscrivent dans des contextes de « lieux stigmatisés situés au plus bas du système hiérarchique des places qui composent la métropole », comme dirait Loïc Wacquant⁶, les *ollas* représentent non seulement des lieux stigmatisés mais aussi des « frontières sociales avec des contreparties territoriales », pour reprendre les termes de Fredrik Barth⁷. Ces « contreparties territoriales » sont définies et imposées par des réseaux de trafic qui font appel à diverses formes de violence. Restant bien entendu prudente, compte tenu du contexte d'énonciation des propos de Barth, dont le travail s'est centré sur les groupes ethniques, il me semble que parler de « frontières sociales avec des contreparties territoriales » permet de mettre l'accent tant sur le caractère frontalier des *ollas* – spatialement parlant –, que sur les pratiques sociales et les expériences particulières qui se développent au cœur de ces espaces. Mais que comprends-je par frontière ?

⁴ Juan Carlos Rojas Arias, « La política de la demolición: renovación urbana y habitat social en Francia y en Colombia », *Scripta Nova*, 2010, vol. 14, n° 331.

⁵ Thierry Lulle, « Prométhée contre la fragmentation urbaine », *Multitudes*, 2014, vol. 3, n° 17, p. 177.

⁶ L. Wacquant, *Parias urbains*, *op. cit.*, p. 5.

⁷ Frederick Barth, « Les groupes ethniques et leurs frontières » dans *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF, 1995, p. 213.

« La frontière est plus qu'une limite », a signalé Étienne Tassin, se rapprochant des analyses développées par Michel Agier⁸, « elle est un lieu, un espace d'expériences et un opérateur d'altérations où l'existence s'éprouve d'une manière significative dès lors qu'on se représente la vie depuis et à travers les frontières, dès lors qu'on la saisit comme exposée aux passages des frontières, parfois plus symboliques que géographiques⁹ ». La frontière implique un « dedans » et un « dehors », ainsi qu'une relation constante et un mouvement entre ces deux notions. « Ce que la frontière met en œuvre est à la fois un partage et une relation », a écrit Agier. « Son action est double, externe et interne ; elle est un seuil et elle est l'acte d'une institution »¹⁰. La frontière est donc comprise ici comme l'institution d'un lieu tant géographique que social, dont la limite est constituée par le passage constant entre le « dedans » et le « dehors » et ainsi par la relation avec l'environnement qui l'entoure.

Michel Agier a identifié trois dimensions relatives et indissociables de la frontière : le temps, le monde social et l'espace.

« Elle est temporelle au sens où le lieu et la communauté n'ont pas toujours existé ; ils ont été fondés à un moment donné, et cette relativité de toute frontière entre l'avant et l'après laisse supposer, aussi, que l'événement aurait pu ne pas avoir lieu [...].

La frontière est également sociale au sens où on reconnaît, de part et d'autre, le seuil où commence symboliquement le groupe institué, ce qui signifie aussi que la mise en relation – et, au-delà, le cadre relationnel représenté par la frontière elle-même – sont nécessaires à la double reconnaissance, de soi et de l'autre.

Enfin, la frontière est spatiale, la limite a une forme qui découpe l'espace et matérialise un dedans et un dehors. Même lorsque la séparation sociale n'est pas matérialisée par une frontière dans l'espace, celle-ci n'est jamais seulement une métaphore. »¹¹

Dans le cas des *ollas* de Bogotá, la constitution et la postérieure consolidation des frontières passent par la reconnaissance de ces espaces à différents moments et par différents acteurs. Divers événements, expériences et pratiques se sont juxtaposés et articulés pour que les *ollas* existent, avec des noms et des limites précis, dans le tissu

⁸ Michel Agier, *La condition cosmopolite : l'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte, 2013.

⁹ Étienne Tassin, « L'expérience des frontières : désidentification et subjectivation », Conférence-débat dans *Colloque international de philosophie et sociologie « Movimientos sociales y subjetivaciones políticas »*, Universidad de los Andes et Université Paris Diderot - Paris 7, Bogotá, mars 2014.

¹⁰ M. Agier, *La condition cosmopolite*, op. cit., p. 25.

¹¹ *Ibid.*, p. 25-26.

urbain de la capitale colombienne. Les trois dimensions de la frontière dont parle Michel Agier s'entrecroisent et interagissent à des périodes diverses, avec des acteurs divers, dans des secteurs de la ville qui se sont progressivement délimités. Ces trois dimensions sont vécues, ressenties, perçues de différentes manières par le « monde social » – pour reprendre les termes d'Agier – qui a participé à la production de ces frontières.

Quelles sont donc ces différentes formes de reconnaissance de la frontière des *ollas* ? Quelles expériences, actions et pratiques se trouvent au sein de la consolidation des *ollas* en tant que frontières ? Quelle est la place des différents acteurs sociaux dans la trame sociale qui permet la reconnaissance des *ollas* ? Dans cette deuxième partie, j'essaierai de répondre à ces questions, sans perdre de vue les diverses expériences de violence qui ont trouvé leur genèse ou leur déploiement dans le processus de consolidation des *ollas* et donc dans la reconnaissance et la délimitation de leurs frontières dans le centre de la ville. L'enjeu de cette partie se trouve ainsi dans la relation étroite entre frontières et violence(s), entre frontières et *ollas*, entre violence(s) et *ollas*.

Il s'agira, dans le quatrième chapitre de cette recherche – et le premier de cette deuxième partie – de comprendre le phénomène des *ollas* en mettant en relation cette réalité urbaine avec les fragmentations territoriales qui ont eu lieu dans l'ensemble du pays pendant plusieurs décennies. Ces fragmentations ont été infligées par des acteurs armés pendant la période du conflit armé donnant suite à la guerre civile connue sous le nom de *La Violencia*. Entre la fin des années 1970 et le début des années 1980, la Colombie plonge à nouveau dans un conflit armé de grande ampleur, impliquant cette fois-ci de nouveaux acteurs : des guérillas, des groupes paramilitaires, des réseaux de narcotrafiquants et l'Armée. Durant ce conflit, la population civile a été fortement touchée¹².

Dans les cinquième et sixième chapitres, je me propose d'analyser la manière dont les frontières des *ollas* ont été reconnues par des acteurs autres que ceux directement liés au trafic de drogues, c'est-à-dire par tous les acteurs sociaux qui reconnaissent l'existence des *ollas* dans le centre-ville de Bogotá et pour qui ces espaces représentent des topographies liées à la peur, au danger, à l'indésirable ou à la fête et au refuge.

¹² Selon les chiffres fournis par le Président Juan Manuel Santos lors de la journée des victimes le 9 avril 2017, le total des victimes du conflit armé, c'est-à-dire les victimes de séquestrations, de « déplacements forcés » – c'est-à-dire des personnes ou des familles qui ont dû quitter leur lieu de résidence à cause de situations de violence –, de mines antipersonnel, de disparitions ou d'assassinats, serait de 8 376 463 personnes « 8.376.463 : las víctimas del conflicto armado en Colombia », *Portafolio*, 9 avril 2017.

Il s'agira, dans le cinquième chapitre, d'interroger la manière dont les *ollas* ont été reconnues socialement tant par l'administration publique que par les habitants de la ville en tant que lieux dangereux et donc en tant que frontières sociales et territoriales. Le monde nouveau des *ollas* annoncé par les *gamines*, avec leur âge plus avancé et la persistance de leur *lleca*¹³, et la place des diverses formes de violence subies et infligées par les personnes habituées des *ollas* constitueront ici des enjeux importants pour comprendre les *ollas* en tant que frontières urbaines.

Dans le sixième chapitre, la reconnaissance des limites des *ollas* par les personnes qui les fréquentent sera au centre de notre attention. Comment ces frontières sont-elles perçues et vécues par les personnes habituées des *ollas* ? De quelle manière des manifestations de violence permettent la reconnaissance des limites des *ollas* et ainsi leur existence ? Quelles sont les expériences et pratiques sociales qui participent à la délimitation symbolique des frontières des *ollas* ? Ce sont des questions auxquelles je tenterai de répondre ici.

¹³ Cf. chapitre 3.

Chapitre 4

Violences et fragmentation territoriale : du conflit armé, des villes et des *ollas*

Les liens entre le conflit armé colombien et les *ollas* sont tout d'abord apparus, pendant mon enquête de terrain, à travers la lecture des ouvrages et l'analyse d'articles de presse, par le langage. Si les *ollas* ont été qualifiées de « républiques indépendantes », par métaphore avec la configuration territoriale de la fin de la période de *La Violencia*, elles ont aussi été appelées – et notamment *La Ele* –, par certains représentants de l'élite sociopolitique colombienne ou des personnes qui ont connu ces espaces et dont le récit a été retranscrit dans des ouvrages ou dans les médias, comme des « *zonas de distensión* », par analogie avec une autre forme de territoire délimité cette fois-ci dans le cadre du conflit armé¹.

La « *zona de distensión del Caguán* », ou « zone déagée du Caguán », est le nom donné en Colombie à un territoire d'environ 42 000 hectares qui a été attribué par le gouvernement colombien à la guérilla des FARC en 1999, et ce jusqu'en 2002, et déagée des forces de l'Armée nationale pendant les discussions de paix avec ce groupe armé. Celles-ci, qui se sont déroulées dans le cadre d'un combat ininterrompu entre l'Armée et les FARC, ont été un échec. Aussi bien en dehors de la « *zona de distensión* » qu'à l'intérieur de la « *zona* », plusieurs infractions au respect des droits de l'Homme de la part de la guérilla ont été signalés par des organismes internationaux².

Parler des *ollas* comme d'une « *zona de distensión* » renvoie, comme dans le cas des « républiques indépendantes », à l'idée de territoires hors du contrôle étatique, mais surtout à des territoires où des crimes sont commis et où des personnes ou groupes considérés

¹ Voir, par exemple, Hugo Acero, « Del Cartucho al Bronx », *La Silla Llena - La Silla Vacía*, 4 février 2016 ; I. Morris, *En un lugar llamado El Cartucho*, op. cit., p. 37 et 50.

² « Rapport de l'atelier de recherche “Caguán 10 años: más allá de un proceso de paz” », *Documentos del Departamento de Ciencia Política - Universidad de Los Andes Bogotá*, 2012, n° 16.

comme criminels se réfugient sans que les forces de l'ordre – police ou armée – n'interviennent. Comme la « *zona de distensión del Caguán* » a été un territoire accordé par l'État, utiliser ces termes pour les *ollas* implique une responsabilité des autorités municipales pour avoir permis le développement de ces espaces.

Dans cette même perspective analogique entre le langage utilisé pour parler du conflit armé et celui utilisé pour parler des *ollas*, l'actuel président de la Colombie, Juan Manuel Santos, a comparé *La Ele* à la région colombienne connue sous le nom de *Catatumbo*, à la frontière avec le Venezuela, où divers groupes armés se sont disputé le contrôle territorial depuis le début du conflit. « *El Catatumbo es una especie de Bronx a nivel nacional* » – « Le *Catatumbo* est une sorte de *Bronx* à l'échelle nationale » –, a dit le président au moment où les Forces armées colombiennes essayaient de récupérer le contrôle du *Catatumbo* et celui de *La Ele*, dans le centre de Bogotá³.

Il semblerait qu'utiliser un langage propre au conflit armé pour parler des *ollas* serve à montrer ce que sont devenus les rapports entre certains territoires et l'État : des lieux où l'État a cessé d'exercer sa souveraineté et où il faut absolument intervenir pour reprendre le contrôle face à des groupes armés et/ou criminels. Mais l'usage de ces termes semble rester dans un registre métaphorique ; jamais l'analogie ou la comparaison entre les deux réalités – une d'un conflit armé principalement dans les secteurs ruraux, l'autre d'une réalité nettement urbaine – ne sont explicitées en détail.

Cependant, si nous explorons avec minutie les liens entre le conflit armé et les *ollas* tels que le suggèrent les diverses expressions utilisées par des politiciens, des agents de police, des médias, des chercheurs ou même dans le langage courant, nous verrons que ces liens dépassent le simple usage métaphorique du langage. Mettre sur le même plan la réalité urbaine des *ollas* et la réalité du contrôle territorial par des groupes armés dans le milieu rural du pays rend compte d'une réalité commune : celle de territoires que se disputent des acteurs militarisés liés au conflit armé, et qui se trouvent tant dans les villes que dans le secteur rural.

Dans le présent chapitre, j'analyserai donc cette réalité commune à partir d'une lecture du conflit armé dans sa dimension urbaine, et plus particulièrement sous le prisme des *ollas*. Pour ce faire, je reviendrai sur les récits des personnes que j'ai rencontrées pendant

³ « “El Catatumbo es una especie de Bronx a nivel nacional”: Presidente Santos », *El Espectador*, 28 mai 2016.

mon travail de terrain durant lequel furent perceptibles au quotidien les liens entre le conflit armé, la ville et ses *ollas*.

Territorialisation et banalisation de la violence

Le récit de Carlos à propos de sa trajectoire de vie dans la rue, des *ollas*, du crime organisé et de son passage par des institutions publiques en tant que *gamín* et éducateur, a été un des premiers récits à me faire réfléchir au lien réel entre la lutte territoriale par le conflit armé et des espaces urbains comme les *ollas*, par-delà le simple usage d'un langage métaphorique. Carlos, comme je l'ai déjà mentionné dans le chapitre précédent, après avoir suivi tout le programme de l'*Idipron* et avoir obtenu son diplôme de bachelier, fit partie d'une milice de contrôle territorial d'un des quartiers périphériques du sud de Bogotá :

Carlos : J'ai réussi à obtenir mon baccalauréat à 19 ans, c'était en 2003. J'ai reçu mon diplôme à *La Florida*, avec le prêtre [Nicoló]. De là je sors, on sort dans la vraie société et c'est là qu'on prend une claque. Parce que j'étais habitué à être interne, habitué à ce qu'on me donne des choses, à ne pas manquer de nourriture, de vêtements, même d'argent, parce que le prêtre nous donnait tout. On débarque dans la société et pff ! [...]. On commence à apprendre, et à apprendre et à apprendre... mais, je sais pas si on a ça dans le sang, mais on commence à s'égarer de nouveau. Oui, on a pris le bon chemin mais on rencontre certaines personnes qui vous incitent, qui vous disent de prendre un autre chemin, [il change de voix pour imiter la voix d'une autre personne] un chemin cool où vous êtes bien et avez la vie facile, comme on le dit familièrement, que ce n'est pas autre chose que... voler, être à la cool, faire la fête, des trucs comme ça, c'est comme avoir un monopole, une mafia, tu piges ? C'est là que je commence à connaître les quartiers de *Cazucá*, avec un copain avec qui je suis toujours en relation. Je connais donc les *lomas* [collines] de *Cazucá* et là-bas tout est une autre histoire. Comment t'expliquer ? C'est autre chose parce que c'est un quartier, ce sont de petits quartiers, donc tout le monde connaît tout le monde. Tout le monde parle de ce que l'autre a fait ou pas fait. On fait très attention à ce que font les autres. À cette époque-là, il existait beaucoup de micro-traffic et de monopole du territoire, les renommées « barrières invisibles », comme on les appelle. Alors, nous sommes arrivés là-bas et il y avait un mec qui s'appelait *Don Carlos*. Le mec est... je sais pas s'il était narcotraffiquant ou *paraco* [paramilitaire]. C'est alors ce mec qui nous fournit les armes et nous dit, « bon, vous devez veiller sur le quartier, vous devez le nettoyer et le protéger ». Nous avons commencé à nous plonger à fond dans cette histoire, nous demandions des

vacunas [extorsions], personne d'étranger ne pouvait rentrer dans notre quartier sinon nous le tuions, nous avions des radios de télécommunication, nous avions aussi des garçons, des mineurs, à toutes les entrées du quartier, pour nous dire qui entrait et qui sortait, qui faisait quoi, qui ne faisait pas telle chose, des choses comme ça quoi. J'ai fait ça pendant longtemps⁴.

Tout à fait paisible face à la caméra, Carlos nous faisait ce récit, à mon compagnon, à une de nos amies qui nous aidait comme cadreuse, et à moi⁵. Il s'agissait pour lui de sa vie d'« avant ». Il ne semblait pas gêné par le fait de nous raconter cela, et semblait même plutôt content de nous dévoiler son histoire.

Nous aurons l'occasion d'aborder plusieurs points révélés par ce récit : ce que nous pouvons appeler la « socialisation au crime » par le biais de certaines connaissances ; l'importance de « faire la fête » dans le contexte des *ollas* et de la rue ; qu'est-ce que signifie « nettoyer et protéger » un quartier. Dans cette première section, je vais m'intéresser à l'analyse de ce que Carlos appelle des « barrières invisibles » et à l'analyse de diverses formes de violence qu'il évoque à l'intérieur de ces « barrières ».

« Barrières invisibles » dans les villes

Les « barrières invisibles » sont des limites intangibles que constitue la frontière entre

⁴ Transcription originale : *Carlos : Logré terminar mi bachillerato a los 19 años, eso fue en el 2003. Me gradué en La Florida con el padrecito. De ahí salgo...sale uno prácticamente a la sociedad como tal. Se estrella uno. Porque uno acostumbrado a lo interno, uno acostumbrado que le den todas sus cosas, uno no le va a hacer falta ni la comida, ni la ropa, prácticamente el dinero, porque prácticamente el padre nos daba todo. Sale uno a la sociedad et ¡pfff! otro golpe. Pero entonces uno va aprendiendo, va aprendiendo, va aprendiendo... sino que... No sé si uno lleva eso en la sangre, pero empieza uno a descarrearse otra vez. Si, uno va por un buen camino y uno conoce ciertas personas que como que lo inducen a uno, que vámonos por este lado y este lado es una chimba, usted está bacano y vive la vida fácil, como se le dice vulgarmente en la sociedad, que es pues hacer...robar, pasarla chimba, que las farras, que una cosa que la otra, tener como un monopolio, como una mafia como tal, ¿sí? Es donde llego yo a conocer los barrios de Cazuca, con un compañero con quien hoy en día pues todavía nos hablamos. Llego a conocer esas lomas de Cazuca y ya allá es otro cuento, ¿cómo te dijera? Otro movimiento como tal porque es un barrio y son barrios pequeños, entonces todo mundo se conoce con todo mundo. Todo mundo comenta lo que hace el otro y lo que no hace el otro. Están es pendientes de las demás personas, como tal. Y en esa época existía mucho la cuestión de lo que es microtráfico de drogas y el monopolio del territorio, las famosas "barreras invisibles", como le dicen a eso. Entonces llegamos allá y hay un loco que se llama Don Carlos. El man es... yo no sé si es narcotraficante o paraco, qué era ese man. Pero entonces el man nos surte en armas a nosotros y nos dice, bueno, ustedes me tienen que cuidar el barrio, me tienen que limpiar el barrio y me lo tienen que proteger. Entonces nosotros nos empezamos a meter en ese cuento como muy a fondo, como a cobrar vacunas, como nadie se tiene que meter a nuestro barrio porque sino lo vamos es pelando, andamos con radios, tenemos muchachos menores en todas las entradas del barrio calibrándonos quién entra, quién sale, qué se hace, qué no se hace, así. Yo duré un tiempo jodiendo con eso* [extrait d'interview vidéo de Carlos, avril 2016, chez lui].

⁵ Sandra, la compagne de Carlos, était aussi présente au moment du tournage, mais elle était déjà au courant de l'histoire de Carlos.

un territoire contrôlé par un groupe armé et le lieu où commence celui d'un autre. Les expressions « barrières » ou « frontières invisibles », comme ces limites sont également appelées, ont été tout d'abord utilisées par les groupes armés, puis reprises plus largement dans le langage courant colombien⁶. Il s'agit d'expressions fréquemment utilisées, car cette réalité est fortement ancrée dans plusieurs villes du pays.

Ce phénomène de « barrières invisibles » constitue un exemple de la division territoriale dont a souffert la Colombie au cours des différentes périodes de guerre. Pendant les années de *La Violencia*, mais surtout pendant la période de conflit armé, la Colombie a été la scène de multiples fragmentations territoriales liées à divers types d'actions effectuées par les acteurs sociaux et armés impliqués dans la guerre. Dans un article inspiré du cas colombien sur les diverses formes de configuration de l'espace, du temps et de la subjectivité dans un contexte de terreur, Daniel Pécaut fait référence à ces fragmentations territoriales délimitées par l'usage de la violence comme des processus de « territorialisation » ; terme qu'il définit comme « l'imposition d'une règle autoritaire sur un espace donné⁷ ». Il s'agit de l'exercice du pouvoir par l'usage de la violence sur un territoire, que celui-ci soit une région, un village, un quartier urbain, un arrondissement, ou même seulement quelques rues.

À la fin des années 1970 et au début des années 1980, comme je l'ai déjà signalé plus haut, les acteurs du conflit armé en Colombie se diversifient et les manifestations de violence, qui auparavant se cantonnaient aux domaines social, politique et économique lié à la propriété de la terre, prennent désormais une dimension économique nouvelle, cette fois-ci liée à l'économie de la drogue. C'est principalement le trafic de cocaïne qui se développe dans le pays.

Dans le même temps, les réseaux de narcotrafiquants obtiennent de plus en plus de terres, les guérillas se renforcent grâce aux prélèvements qu'elles réalisent auprès des grands propriétaires fonciers, et des groupes paramilitaires, considérés à leur début comme des groupes d'autodéfense, émergent en tant que force de défense face à la menace des guérillas à l'encontre des *hacendados* (propriétaires fonciers). La puissance militaire des différents protagonistes du conflit armé colombien s'accroît durant les années 1980, et la

⁶ Voir, par exemple, Javier Ruíz Restrepo, « Medellín: Fronteras de discriminación y espacios de guerra », *La sociología en sus escenarios, Revista del Centro de Estudios de Opinión*, 2008, n° 18.

⁷ D. Pécaut, « Les configurations de l'espace, du temps et de la subjectivité dans un contexte de terreur : l'exemple colombien », art. cit., p. 2.

violence, quelles qu'en soient ses formes, fait son retour dans le pays. Mais, à la différence de la période de *La Violencia*, elle est cette fois présente jusque dans les principales villes, en raison, notamment, de l'extension du trafic de drogues dans certains quartiers.

Les groupes de guérillas et les groupes paramilitaires entrent à leur tour dans les affaires de drogues, non pas tant pour ce qui touche à l'élaboration et la distribution de la drogue qu'en exerçant un contrôle sur des territoires stratégiques. S'affirmant de manière autoritaire par le recours à la violence, voire à sa manifestation la plus extrême, la terreur, ces divers protagonistes déclenchent un véritable conflit dont sont victimes les territoires et, bien entendu, la population qui y vit⁸.

Cette affirmation territoriale par la violence et par la terreur, comme l'a mis en évidence le récit de Carlos, s'est aussi répandue en ville. Dans des capitales de région comme Medellín ou Cali, ou encore Bogotá, des milices ou des bandes urbaines ont émergé, notamment dans des quartiers périphériques, afin de contrôler le trafic de drogues. Certains quartiers, comme les territoires en secteur rural, font alors l'objet de luttes entre diverses organisations armées.

Dans le cas de Medellín, par exemple, certaines *comunas* [arrondissements], principalement celles situées au nord-est et au nord-ouest de la ville et qui sont constituées des quartiers les plus défavorisés, ont été des lieux où les processus de « territorialisation » se sont déroulés dans la violence. Autrement dit, la délimitation d'un territoire par différents groupes s'est faite par la formation de bandes, généralement de jeunes, armés, qui s'imposaient sur un territoire. Ces jeunes travaillaient également en dehors de leurs quartiers en tant que *sicarios*, tueurs à gages.

Selon Alonso Salazar dans un ouvrage à propos des *sicarios*, il serait faux de réduire le phénomène de ces bandes de jeunes à un rapport avec le narcotrafic contrôlé par les plus importants *carteles*. Dans le cas de Medellín, le plus influent était celui tirant son nom de la ville et commandé par Pablo Escobar : le *Cartel de Medellín*. En fait, certaines bandes pouvaient travailler pour les *carteles*, tandis que d'autres travaillaient pour des réseaux indépendants ou à la demande de « clients » divers qui pouvaient faire partie, selon

⁸ Le cas de la région de l'Urabá, limitrophe de la Colombie et du Panamá, est à cet égard révélateur. Voir par exemple Gérard Martin, « Violences stratégiques et violences désorganisées dans la région de Urabá en Colombie », *Cultures & Conflits*, 1997, n° 24-25.

Salazar, de milieux politiques ou sociaux variés⁹. Ces bandes de jeunes avaient très souvent des liens avec des groupes de guérilla ou paramilitaires, soit qu'ils en aient été membres, soit qu'il aient travaillé pour eux.

Les *comunas*, comme beaucoup d'autres quartiers périphériques de Bogotá ou de Cali, se trouvèrent donc confrontées durant les années 1980 à la lutte pour leur contrôle territorial entre les groupes paramilitaires, les guérillas et les *carteles* de la drogue. Ce sont ces groupes armés qui ont formé militairement les jeunes des quartiers pour faciliter leur emprise.

Des guérillas telles que le M-19 (*Movimiento 19 de abril*), l'EPL (*Ejército Popular de Liberación*), l'ELN (*Ejército de Liberación Nacional*) et les FARC recrutèrent des jeunes de ces quartiers populaires en les invitant à des fêtes ou en réalisant des activités au sein des communautés de quartier. Les jeunes recevaient une instruction militaire, des armes : certains partaient ensuite dans les campements ruraux de ces guérillas, tandis que d'autres restaient dans le secteur urbain pour participer au contrôle des quartiers par le biais de milices armées¹⁰.

Durant les années 1990, les *carteles* de la drogue les plus importants se déstructurèrent à la suite de la disparition de leurs leaders et de la forte implication de la police et de l'armée dans la lutte contre le narcotrafic. En même temps, les guérillas et les groupes paramilitaires se renforcèrent, cherchant à contrôler de plus en plus de secteurs urbains¹¹. Dans les années 2000, ils se disputaient toujours les quartiers périphériques et populaires des villes colombiennes les plus importantes.

Exactement quinze ans avant la date à laquelle j'écris ces pages – le 17 octobre 2017 –, une grande intervention militaire s'est déroulée dans les rues des quartiers de la *comuna San Javier-Treize* de Medellín. Il s'agit de l'opération *Orión*, qui vit intervenir plus de mille militaires et policiers, avec le soutien des forces aériennes colombiennes. Elle fut considérée par la presse et les autorités colombiennes, dès le premier jour, le 16 octobre 2002, comme la plus grande opération armée qui se soit déroulée en territoire urbain au

⁹ Alonso Salazar, *No nacimos pa' semilla. La cultura de las bandas juveniles en Medellín*, Bogotá, CINEP, 1995.

¹⁰ *Ibid.* ; M. Taussig, *Beauty and the beast*, op. cit., p. 45 ; Mauricio Rubio, *Pandillas, rumba, y actividad sexual: desmitificando la violencia juvenil*, Bogotá, Universidad Externado de Colombia, 2007, p. 9.

¹¹ Comisión Nacional de Reparación y Reconciliación (Colombie), Gonzalo Sánchez et Luz Amparo Sánchez (eds.), *La huella invisible de la guerra: desplazamiento forzado en la Comuna 13*, Bogotá, Centro Nacional de Memoria Histórica, Taurus, Fundación Semana, 2011, p. 64.

cours du conflit armé en Colombie¹². Son objectif principal était de reprendre le contrôle territorial de la *comuna*, alors aux mains de milices urbaines liées à des groupes de guérillas, comme l'ELN ou les FARC. L'opération *Orión* a également été l'une des premières actions menées dans le cadre de la politique présidentielle de la *seguridad democrática* (« sécurité démocratique ») du président Álvaro Uribe Vélez, arrivé au pouvoir en août 2002¹³, politique définie, selon le Plan national de développement 2002-2006, comme « l'exercice d'une autorité effective qui se conforme aux règles, contient et dissuade les [acteurs] violents et s'engage à respecter les droits de l'homme, le pluralisme et les institutions démocratiques¹⁴ ».

Nonobstant, cette opération, qui pour les autorités fut une réussite, a été remise en question à diverses reprises par des organisations de défense des droits de l'Homme¹⁵, comme par les habitants de la *comuna*, en raison des violences qui furent infligées à la population pendant l'opération et à cause de la participation de groupes paramilitaires. Car ce sont en effet des groupes paramilitaires, notamment le *Bloque Cacique Nutibara* des *Autodefensas Unidas de Colombia* (AUC), qui prirent le contrôle de la *comuna*. Entre le 16 et le 20 octobre, l'armée et la police colombienne réalisèrent cent cinquante perquisitions et environ trois cent cinquante arrestations sans aucun mandat. Il y eut également plusieurs morts et blessés parmi la population civile, ainsi qu'une centaine de personnes portées disparues¹⁶. Pendant la durée de l'opération, le quartier fut assiégé, et les gens ne pouvaient

¹² « Batalla campal en Medellín », *El Tiempo*, 17 octobre 2002. Dans le rapport réalisé par le Centre National de Mémoire Historique en Colombie les auteurs ratifient cette opinion – Comisión Nacional de Reparación y Reconciliación (Colombia), Gonzalo Sánchez et Luz Amparo Sánchez (eds.), *La huella invisible de la guerra*, op. cit., p. 80.

¹³ Comisión Nacional de Reparación y Reconciliación (Colombia), Gonzalo Sánchez et Luz Amparo Sánchez (eds.), *La huella invisible de la guerra*, op. cit., p. 73 ; « Batalla campal en Medellín », art. cit.

¹⁴ Texte original : « *La Seguridad democrática comprende en ejercicio de una autoridad efectiva que sigue las reglas, contiene y disuade a los violentos y está comprometida con el respeto a los derechos humanos y la protección y promoción de los valores, la pluralidad y las instituciones democráticas* ». Departamento Nacional de Planeación, *Plan Nacional de Desarrollo 2002-2006*, Bogotá, DNP, 2003, p. 31.

¹⁵ Parmi les organisations les plus engagées pour la reconnaissance des violences commises pendant l'opération *Orión* comme crimes contre l'humanité et crimes d'État, on trouve *Corporación Jurídica Libertad*, *Movimiento Nacional de Víctimas de Crímenes de Estado* (MOVICE) et *Mujeres Caminando Por la Verdad y la Justicia-Comuna 13*.

¹⁶ Les données sur les perquisitions et captures présentées ici proviennent de Comisión Nacional de Reparación y Reconciliación (Colombia), Gonzalo Sánchez et Luz Amparo Sánchez (eds.), *La huella invisible de la guerra*, op. cit., p. 81. En ce qui concerne le nombre exact de morts, personnes blessées et disparues, les chiffres varient selon les sources. Dans certains articles de presse, notamment ceux publiés pour le quinzième anniversaire de l'Opération *Orión*, on parle en moyenne de quatre-vingts morts, quatre-vingts blessés, trois cents arrestations arbitraires, et de quatre-vingt-dix à cent personnes disparues. Voir par exemple, à ce propos, David Mercado, « La otra cara de la comuna 13 tras 15 años de la operación Orion », *El Tiempo*, 17 octobre 2017 ; Paulina Tejada et Natalia Tamayo, « Orión nunca más », *El Espectador*, 16 octobre 2017. En revanche, le rapport du Centre National de Mémoire Historique en Colombie, qui utilise

plus alors ni sortir, ni rentrer. À ces données, il faut aussi ajouter le nombre de familles qui se sont trouvées dans l'obligation de quitter leurs maisons, et donc se déplacèrent vers d'autres secteurs de la ville : l'année 2002, durant laquelle se déroulèrent onze opérations militaires¹⁷ et qui s'acheva avec l'opération *Orión*, vit ainsi 1 259 personnes obligées de quitter le quartier à cause des menaces et des actes de violence¹⁸.

En 2008, *Don Berna*, l'un des plus importants chefs paramilitaires et commandants du *Bloque Cacique Nutibara*, a déclaré devant la justice colombienne que son organisation avait participé, aussi bien sur le plan militaire que sur le plan stratégique, à l'opération *Orión* et aux autres opérations qui l'avaient précédée dans les quartiers de la *comuna San Javier-Treize*. Selon lui, la participation de son organisation paramilitaire à cette opération lui avait permis, avec l'aide de l'armée, d'occuper et de contrôler ce territoire – stratégiquement très intéressant parce qu'il communique directement avec des secteurs ruraux où les AUC s'étaient déjà implantées –, ce qu'ils n'auraient semble-t-il pas réussi seuls¹⁹.

Dans le cas de Bogotá, des milices urbaines de guérillas comme les FARC ou l'ELN, ainsi que des groupes paramilitaires comme le *Bloque Capital*, furent également présents dans plusieurs quartiers durant les décennies 1990 et 2000. À *Cazucá*, ces quartiers de la périphérie sud-ouest de la capitale colombienne qui constituent en réalité la quatrième *comuna* [arrondissement] de la ville de Soacha, voisine de Bogotá, les troupes urbaines de la guérilla des FARC ont précédé les groupes paramilitaires dans le contrôle de la zone. Au début des années 2000, à une époque à peu près contemporaine du récit de Carlos, le *Bloque Capital* du groupe paramilitaire *Autodefensas Unidas de Colombia* (AUC) avait gagné la bataille pour le contrôle d'une grande partie du territoire face aux groupes guérilleros, mais aussi face à d'autres groupes paramilitaires²⁰. Cette *comuna* se trouve à côté de la *localidad* – équivalent bogotanais de *comuna* – de Ciudad Bolívar, dont divers groupes armés se sont disputé le territoire depuis au moins les années 1990, notamment les

à son tour les données du Centre de recherche et éducation populaire CINEP, parle d'un civil mort, trente-huit blessés et huit personnes disparues.

¹⁷ Février 2002 : opérations *Otoño I* et *Contrafuego* ; mars : opérations *Otoño II* et *Marfil* ; avril : opération *Águila* ; mai : opérations *Horizonte II* et *Mariscal* ; juin : opération *Potestad* ; août : opération *Antorcha* ; septembre : opération *Saturno* ; octobre : opération *Orión*.

¹⁸ Comisión Nacional de Reparación y Reconciliación (Colombia), Gonzalo Sánchez et Luz Amparo Sánchez (eds.), *La huella invisible de la guerra*, op. cit., p. 84.

¹⁹ Unidad Nacional de Fiscalías para la Justicia la Paz, 28 de novembre 2008, cité dans *Ibid.*, p. 80.

²⁰ Nelson Pinzón, « Los jóvenes de "La Loma": altos de Cazucá y el paramilitarismo en la periferia de Bogotá », *Maguaré*, 2007, n° 21, p. 279.

collines qu’occupent ces quartiers. Cependant, la présence de divers groupes armés à Bogotá ne se limite pas à ces quartiers perchés dans les montagnes, mais a de même touché, dans les années 1990 et 2000, d’autres quartiers périphériques et défavorisés situés sur le plateau bogotano, comme par exemple les *localidades* [arrondissements] de Bosa, Kennedy, Suba, Santa Fé, Rafael Uribe Uribe²¹.

Ces territoires sous le contrôle de groupes armés, ces « barrières invisibles » auxquelles Carlos a fait référence, ne sont pourtant pas des topographies fixes ; ce sont au contraire des frontières en mouvement qui se construisent et se déconstruisent sous l’action de groupes armés²². Ces frontières peuvent être le résultat de menaces, d’assassinats, d’expulsions d’habitants ou même d’accords entre les groupes, comme cela a été le cas de la division territoriale de Medellín en 2013 entre les deux groupes qui s’en disputaient le contrôle : *La Oficina de Envigado* et *Los Urabeños*. Ces deux groupes sont des structures narco paramilitaires alliées au groupe paramilitaire actuellement maître du pays, le *Clan del Golfo*²³.

Certes, ces « territorialisations » dues au trafic de drogues et autres activités illicites dans les villes colombiennes peuvent rappeler, comme nous l’avons vu, le cas d’East Harlem, à New York, où la Mafia italienne a été remplacée par des organisations mafieuses portoricaines²⁴ ; mais aussi les quartiers de San Salvador, où les bandes qui appartiennent aux deux *maras* – gangs – les plus importantes d’El Salvador, *Mara Salvatrucha* et *Pandilla 18*, se disputent le territoire et la visibilité²⁵ ; ou bien encore celui des *favelas* de plusieurs villes brésiliennes.

Parmi ces *favelas*, ce sont celles de Rio de Janeiro sur lesquelles les études à propos du contrôle territorial lié au trafic de drogues sont les plus nombreuses. Selon Michaël

²¹ Voir, entre autres : « Presencia guerrillera en Bogotá », *El Tiempo*, 2 juin 1996 ; « Qué hay tras la alerta en Ciudad Bolívar », *El Tiempo*, 16 mai 2004 ; Ricardo Cruz, « Ciudad Bolívar, en Bogotá, en alerta por reorganización paramilitar », *Revista Semana*, 14 août 2007 ; « La herencia de las Auc en Bogotá », *El Espectador*, 20 juin 2008 ; Lorenzo Morales, « Preocupación por expansión del poder paramilitar en la ciudad », *Revista Semana*, 7 novembre 2008.

²² Daniel Pécaut, *Midiendo fuerzas: balance del primer año del gobierno de Alvaro Uribe Vélez*, Bogotá, Planeta, 2003, p. 78.

²³ L’information relative à ce pacte est tirée de la presse. Voir, entre autres : Jeremy McDermott, « Pacto criminal en Medellín », *El Espectador*, 6 octobre 2013 ; « “Los Urabeños” y “La Oficina de Envigado” buscan diálogos de paz con el Gobierno », *El Espectador*, 14 avril 2014 ; « Los intereses secretos detrás del pacto de bandas », *El Colombiano*, 16 avril 2014.

²⁴ Cf. chapitre 2.

²⁵ Roxana Martel, « Las Maras salvadoreñas: nuevas formas de espanto y control social » dans J. Valenzuela, A. Nateras et R. Reguillo (eds.), *Los Maras. Identidades juveniles al límite*, México, D.F. ; Tijuana, B.C., Universidad Autónoma Metropolitana, Colegio de la frontera del Norte, Casa Juan Pablos, 2007, p. 95.

Chétry, la transition du commerce de marijuana à celui de cocaïne à la fin des années 1970, et l'expansion rapide de ce dernier durant les années 1980, seraient les raisons principales de l'augmentation des manifestations de violence dans les diverses *favelas* de la ville. L'accroissement des profits réalisés grâce au trafic de cocaïne, comparativement à ceux engendrés par la marijuana, a entraîné la complexification des structures de trafic, ainsi qu'une demande croissante d'armes pour garantir ce trafic²⁶.

Si l'organisation *Comando Vermelho* est à l'origine de l'émergence du commerce de cocaïne dans les *favelas cariocas*²⁷, d'autres organisations, comme par exemple le *Terceiro Comando*, *Amigos dos Amigos* et le *Terceiro Comando Puro*, ont émergé au fil du temps, générant des conflits au sujet du contrôle des territoires et du trafic. Comme dans le cas colombien, des frontières sont nées, créant, comme le souligne Carolina Christoph, une cartographie urbaine fragmentée qui interfère dans le quotidien des habitants de la ville et des *favelas*²⁸.

Ce contexte conflictuel s'est accru depuis les années 2000, et a surtout pris une dimension nouvelle par le biais de la propagation de milices paramilitaires prétendant y restaurer l'ordre. Milices « formées de policiers, de pompiers, ou de gardiens de prisons, en activité ou non, [qui] investissent *manu militari* les *favelas* dominées par les *gangs*, pour y rétablir la sécurité²⁹ ».

Si le contexte des *favelas cariocas* ressemble pour beaucoup au contexte colombien, il existe pourtant une différence qui permet de comprendre cette lutte territoriale dans les villes, mais aussi dans le secteur rural, en Colombie : la fragmentation du territoire, l'exercice du pouvoir « extra-étatique » faisant appel à diverses formes de violences, sont indissociables de la période de la guerre civile de *La Violencia*, puis du conflit armé qu'a connus le pays. Les principaux réseaux de narcotrafiquants – comme les fameux *carteles* –, les groupes de guérillas, les groupes paramilitaires et l'armée sont ainsi au centre de différents conflits sociaux, politiques, économiques et territoriaux.

²⁶ Michaël Chétry, « La domination territoriale des favelas par les trafiquants de drogues à Rio de Janeiro », *Espaces et sociétés*, avril 2013, n° 155, p. 81.

²⁷ Gentilé des habitants de Rio de Janeiro. Le terme *carioca* peut également être utilisé en tant qu'adjectif pour signifier « relatif à... ».

²⁸ Carolina Christoph Grillo, « Frontières tacites. Confrontations et accords dans les favelas de Rio de Janeiro », *Confins*, 2016, n° 28.

²⁹ M. Chétry, « La domination territoriale des favelas par les trafiquants de drogues à Rio de Janeiro », art. cit., p. 83.

Violences omniprésentes, violences banalisées

Il est courant, notamment depuis la fin des années 1980, époque à laquelle les épisodes de violence et de terreur se sont propagés à la quasi-totalité du territoire colombien (villes principales incluses, comme nous venons de le voir) – à cause, entre autres, de nombreux attentats (bombes et assassinats de leaders politiques) commis par un groupe de narcotrafiquants qui voulait à tout prix éviter l’extradition aux États-Unis, du renforcement et de la rationalisation³⁰ des groupes paramilitaires et des guérillas, et d’une augmentation de la criminalité urbaine liée souvent à l’économie de la drogue et aux acteurs armés du conflit³¹ –, d’entendre parler en Colombie, dans le domaine médiatique mais aussi scientifique, d’une « culture de la violence » ou d’une « culture de la mort ». S’inscrivant dans une perspective essentialiste, ces formules essaient de trouver une justification à la continuité des épisodes de violence dans lesquels le pays a été immergé depuis plusieurs décennies, voire, selon les plus radicaux, depuis la guerre d’Indépendance.

La revendication de cette continuité et d’un caractère supposé « culturel » donne à la violence, comme l’a écrit Daniel Pécaut, une allure « mythique³² », « a-historique », dirait Michel Agier³³, où les contextes spécifiques dans lesquels les divers guerres et conflits ont éclaté en Colombie ne sont pas pris en compte, et encore moins la variété et la particularité des différents acteurs impliqués. Ainsi, la fragmentation de la scène politique, le clientélisme, la criminalisation des classes populaires par les élites sociopolitiques, le problème de la terre, qui n’est la propriété que d’une faible part de la population, la diversification des économies illégales comme celle de la drogue, l’impossibilité de l’État à être présent sur tout le territoire, la corruption, etc., sont réduits à une condition de permanence et de destin, ancrée dans une « culture colombienne » à laquelle, semble-t-il, nous – je parle ici en tant que citoyenne colombienne – ne pouvons échapper. Or, ce qui est arrivé en Colombie, c’est que les manifestations de violence, qui, surtout pendant les

³⁰ Par ce mot j’entends le développement d’une structure militaire, la planification de la recherche de sources de financement et l’installation de camps d’entraînement. Dans le cas de groupes paramilitaires, voir par exemple David Navarro, *“Por acá se entra pero no se sale”. Análisis de los Centros de Entrenamiento Paramilitar*, Mémoire de Master en Sociologie, Universidad Nacional de Colombia, Bogotá, 2015.

³¹ En 1986, le taux de criminalité réelle pour mille habitants était de 54,7 pour Bogotá, 58,3 pour Medellín et 70,1 pour Cali. Gonzalo Sánchez G. et Jaime Arocha Rodríguez (éd.), *Colombia: violencia y democracia: informe presentado al Ministerio de Gobierno*, Bogotá, Universidad Nacional de Colombia, Colciencias, 1988, p. 59.

³² Daniel Pécaut, « De la banalité de la violence à la terreur : le cas colombien », *Cultures & Conflits*, 1997, n° 24-25.

³³ Michel Agier, « Violences et déplacements forcés en Colombie. Apprendre à vivre dans la guerre » dans G. Bataillon et D. Merklen (eds.), *L’expérience des situations limites*, Paris, Éd. Karthala, 2009, p. 97.

années de *La Violencia*, étaient quotidiennes sur une grande partie du territoire, ont été banalisées³⁴, sans doute à cause de leur répétition constante. Ainsi, l'arrivée de la terreur sur la scène sociale durant les années 1980 et 1990, s'inscrivant également dans l'idée de répétition et donc de continuité, a fait que celle-ci s'est fondue parmi les routines de la violence, et a permis en même temps, de par la force de cette constance, que toutes les expériences violentes soient considérées comme partie d'un bagage culturel (dans le sens essentialiste du terme). Elsa Blair, dans une étude à propos des morts violentes en Colombie, suggère de reconsidérer les liens entre culture et violence, non pas dans une conception essentialiste de la culture, mais en identifiant les manières dont les sociétés se mettent en relation, en termes historiques et symboliques, avec leur propre violence³⁵.

La définition que donne Daniel Pécaut de la notion de « violence généralisée » nous apporte une lumière à propos de la place de la violence dans la société colombienne :

« La notion de violence généralisée vise aussi à suggérer que, dans un premier temps au moins, la violence n'est pas vécue comme une guerre ou une catastrophe, moins encore comme le produit d'un ensemble de conduites déviantes. Elle apparaît comme un processus banal, offrant des opportunités, suscitant des accommodements, comportant des normes et régulations. La banalité ne concerne donc pas seulement le profil personnel de ceux qui sont impliqués dans la violence, mais le fait que celle-ci se traduit par des interactions qui ne paraissent pas en totale rupture avec les interactions habituelles ni ne donnent naissance à de nouvelles représentations ou à un nouvel imaginaire³⁶. »

Cette sorte de continuité entre les interactions violentes et les interactions habituelles évoquées par D. Pécaut, cette absence d'émergence de nouvelles représentations ou d'un nouvel imaginaire en relation avec les actions violentes, voire de terreur, sont présentes quotidiennement et il est possible de retrouver leurs échos dans le langage courant et dans la littérature.

Sur le plan littéraire, par exemple, dans l'ouvrage *La virgen de los sicarios – La Vierge des tueurs* –, le romancier colombien Fernando Vallejo décrit, de sa manière décontractée et directe, dans le style que certains analystes ont appelé « autofictionnel³⁷ »,

³⁴ D. Pécaut, « De la banalité de la violence à la terreur : le cas colombien », art. cit.

³⁵ Elsa Blair, *Muertes violentas: la teatralización del exceso*, Medellín, Colombia, Instituto de Estudios Regionales, Editorial Universidad de Antioquia, 2005, p. 14.

³⁶ D. Pécaut, « De la banalité de la violence à la terreur : le cas colombien », art. cit., p. 6.

³⁷ Voir, par exemple, Francisco Villena, *Las máscaras del muerto : autoficción y topografías narrativas en la obra de Fernando Vallejo*, Bogotá, Editorial Pontificia Universidad Javeriana, 2009 ; Daina Diaconu,

le panorama que son personnage Fernando a retrouvé à son retour à Medellín au début des années 1990, après trente ans de vie à l'étranger. Il parle de *comunas* et de *sicarios*, ces jeunes qui étaient payés pour tuer, qui descendaient toujours à deux en motocyclette des quartiers situés dans les montagnes³⁸, puis zigzaguaient dans la ville à la recherche de la personne qui ce jour-là devait mourir sous leurs balles. Ces jeunes qui sont devenus une des représentations médiatiques et sociales les plus importantes de la présence de la guerre dans les villes, par la mise en évidence du lien entre la guerre et la jeunesse, entre la jeunesse et la mort, du fait qu'ils vivaient de la mort de ceux qu'ils devaient éliminer mais aussi que la leur était toujours très précoce³⁹.

« Les Communes quand je suis né n'existaient même pas. Pas non plus dans ma jeunesse, quand je suis parti. Je les ai trouvées à mon retour en pleine floraison de tueries, pesant sur la ville comme sa damnation. Des quartiers et des quartiers de masures entassées les unes sur les autres au flanc de montagnes, avec leur musique tonitruante, empoisonnées d'amour pour le prochain, lancées dans leur compétition entre le désir de tuer et la furie reproductrice. Désir contre désir, savoir qui va réagir. Au moment où j'écris, le sort du conflit n'est pas encore décidé : ils continuent à se tuer et à naître. À douze ans on peut dire qu'un enfant des Communes est un vieillard : il lui reste si peu à vivre... Il a sans doute déjà tué quelqu'un et il va se faire tuer. Très bientôt, au train où vont les choses, remplacez cet enfant de douze ans par un de dix. [...]

Dans les Communes on monte jusqu'au ciel mais en descendant jusqu'aux enfers. Pourquoi a-t-on donné ce nom de Communes à l'ensemble des quartiers d'une montagne ? Peut-être parce que leurs fondateurs ont construit telle rue ou tel égout en commun. [...]

Les fondateurs, c'est bien connu, étaient des paysans : d'humbles petites gens qui venaient de leur campagne avec leurs coutumes, comme celles de réciter le rosaire, boire de l'eau-

Fernando Vallejo y la autoficción: coordinadas de un nuevo género narrativo, Bogotá, Universidad Nacional de Colombia, Facultad de ciencias humanas, Departamento de literatura, 2013.

³⁸ Depuis les années 1990, certaines villes colombiennes ont interdit à deux hommes de circuler sur une motocyclette, principalement à cause de ces *sicarios* dont le passager, sur la moto, se levait pour exécuter les assassinats, tandis que son compagnon conduisait. De nos jours, alors que le *sicariato* est moins fréquent que dans les années 1990, cette interdiction est souvent justifiée par l'usage de motocyclettes à des fins de vol. Il s'agit d'interdictions de longue durée aussi bien que circonscrites à certains jours de célébration, lors d'événements particuliers. Pour des articles de presse traitant du sujet ces dernières années, voir, entre autres : « Prohíben circulación de motocicletas con parrilleros en Bogotá », *Vanguardia.com*, 12 mai 2013 ; « Ocho capitales ya prohíben el parrillero en moto para combatir delitos », *El Tiempo*, 22 septembre 2016 ; Gisella López, « Sigue el debate por la prohibición de parrilleros en algunas zonas de la ciudad », *El Universal*, 10 juillet 2017 ; José Loaiza, « Más seguridad en Itagüí y Envigado sin parrilleros », *El Colombiano*, 24 janvier 2017.

³⁹ José Fernando Serrano, « La cotidianidad del exceso. Representaciones de la violencia entre jóvenes colombianos », dans Francisco Ferrándiz et Carles Feixa (éd.), *Jóvenes sin tregua. Culturas y políticas de la violencia*, Barcelone, Anthropos, 2005, p. 143.

de-vie, voler leurs voisins et s’entre-tuer avec leur prochain à coups de machette pour des broutilles. [...] Et ils ont continué à s’entre-tuer pour des broutilles : après la machette au couteau et après le couteau au revolver, et à l’heure où j’écris ils en sont à la mini-Uzi. Les armes à feu ont proliféré et je dis que c’est un progrès, parce qu’il vaut mieux mourir d’une balle dans le cœur que d’un coup de machette sur la tête⁴⁰. »

Si Fernando, le personnage du livre de Vallejo, semble surpris par la présence des *comunas* qui n’existaient pas trente ans auparavant, au moment de son départ du pays, et par l’existence des jeunes *sicarios*, il ne semble pourtant pas surpris de la quotidienneté des manifestations de violence liées au fait de causer la mort d’autrui. Par « coup de machette », par exemple, Vallejo fait ici allusion à l’époque de *La Violencia*. La décapitation à l’aide de cet outil était une des façons de tuer et de contretuer... et les mutilations par l’intermédiaire de ce même objet furent également très répandues durant cette période. Divers types de coupure se retrouvaient sur les corps, sans doute des rituels de mort qui, comme le montre bien Michael Taussig, ne sont pas sans rapport avec les formes actuelles de torture pratiquées par les groupes paramilitaires :

« La mutilation du corps, vivant ou mort, a une longue histoire en Colombie dont on peut faire remonter la source à la *violencia clasica [sic]* de la fin des années 1940 et aux années 1950, alors qu’il était fréquent que les membres de partis politiques opposés – Libéraux et Conservateurs – se “travaillent” artistiquement entre eux à l’aide de machettes et couteaux. Les mutilations portaient des noms de créations de mode : la *corte de la corbata [sic]* consistait à ouvrir la chair sous la mâchoire et à y faire sortir la langue ; pour la *corte de franela*, on coupait les muscles qui soutiennent la tête de façon à ce que celle-ci tombe perpendiculairement sur la colonne vertébrale ; par la *bocachico [sic]*, on réalise des

⁴⁰ Texte original : « *Las comunas cuando yo nací ni existían. Ni siquiera en mi juventud cuando me fui. Las encontré a mi regreso en plena matazón, florecidas, pesando sobre la ciudad como su desgracia. Barrios y barrios de casuchas amontonadas unas sobre otras en las laderas de las montañas, atronándose con su música, envenenándose de amor al prójimo, compitiendo las ansias de matar con la furia reproductora. Ganas con ganas a ver cuál puede más. En el momento en que escribo el conflicto aún no se resuelve : siguen matando y naciendo. A los doce años un niño de las comunas es como quien dice un viejo : le queda tan poquito de vida... Ya habrá matado a alguno y lo van a matar. Dentro de un tiempito, al paso que van las cosas, el niño de doce que digo reemplácelo por uno de diez. [...] Uno en las comunas sube al cielo pero bajando hacia los infiernos. ¿Por qué llamaron al conjunto de los barrios de una montaña comunas ? Tal vez porque alguna calle o alcantarilla hicieron los fundadores por acción comunal. [...] Los fundadores, ya se sabe, eran campesinos : gentecita humilde que traía del campo sus costumbres, como rezar el rosario, beber aguardiente, robarle al vecino y matarse por chichiguas con el prójimo en peleas a machete. [...] Y matándose por chichiguas siguieron : después del machete al cuchillo y después del cuchillo a la bala, y en la bala están hoy cuando escribo. Las armas de fuego han proliferado y yo digo que eso es progreso, porque es mejor morir de un tiro en el corazón que de un machetazo en la cabeza. » Fernando Vallejo, *La Virgen de los sicarios*, Madrid, Alfaguara, 2002, p. 32-33. Pour la traduction française, voir : Fernando Vallejo, *La vierge des tueurs*, traduit par Michel Bibard, Paris, Librairie générale française, 1999, p. 42-44.*

coupures superficielles sur le corps pour que la victime se vide lentement de son sang, jusqu'à la mort (le nom fait référence à la manière courante de préparer le poisson pour le faire frire, en faisant des coupures parallèles de chaque côté) [...]. Trente ans plus tard, cette esthétique de la mutilation créative est réapparue dans les chirurgies pratiquées par les groupes paramilitaires colombiens, dont certains, semble-t-il, auraient dirigé des écoles de mutilation qui servaient en même temps d'initiation⁴¹.»

Dans le contexte des *ollas* la référence à ce genre de mutilation est aussi présente, comme nous allons le voir en détail dans la section suivante. Rappelons-nous des maisons mystérieuses où, selon le *profe* Vásquez, son beau-père punissait et démembrait des gens, ou encore de *picaos* [corps démembrés] que, selon Carlos, il était possible de trouver dans des marmites, jetées à terre dans le *Cartucho*⁴². Ainsi, les morts violentes et les mutilations font partie de l'imaginaire de la guerre en Colombie ; et elles sont aussi des pratiques et des motifs récurrents depuis plusieurs décennies dans certains contextes sociaux dans le pays, où des acteurs armés – et principalement des groupes paramilitaires pendant la période du conflit armé – ont pris le contrôle d'un territoire par la violence.

L'usage de maintes expressions qui ne surprennent pas dans le langage courant colombien, mais qui sont porteuses d'une symbolique de la violence extrêmement forte, représente aussi un des lieux communs de l'imaginaire sur la violence. Le jour où Carlos a raconté son histoire face à la caméra, sur la terrasse de l'immeuble où il vit avec Sandra et la fille de celle-ci, il a utilisé plusieurs expressions qu'aucune Colombienne présente au moment du tournage (c'est-à-dire Angie – notre amie cadreuse –, Sandra et moi) n'a remis en question, n'ayant pas eu besoin de demander à Carlos ce que ces mots voulaient dire ; il n'a pas davantage fait d'effort pour nous les expliquer, très probablement parce qu'il savait que nous comprenions ce dont il nous parlait. *Picao* [corps démembré], « barrières invisibles », *vacuna* [extorsion], « nettoyer un quartier »... nous connaissions ces mots,

⁴¹ Texte original : « *Mutilation of the body, dead or alive, has a history in Colombia stretching back at least to the violencia clasica of the late 1940s and 1950s, when it was by no means uncommon for the members of opposing political parties – Liberals and Conservatives – to artfully work each other over with machete and knife. The mutilations were given designer names : the corte de corbata, or necktie cut, in which the flesh under the jaw is cut open and the tongue pulled through ; the corte de franela, in which the muscles holding the head are cut, such that it flops back perpendicular to the spine ; the bocachico, in which shallow slits are made in the living body and the victim slowly bleeds to death (the name refers to a common form of preparing fish for frying making parallel slits along both sides) [...]. Thirty years later this aesthetic of creative mutilation resurfaced in the surgeries practiced by Colombian paramilitary groups, some of which reportedly ran mutilation schools that, at the same time, served as initiation.* » M. Taussig, *Beauty and the beast*, op. cit., p. 66.

⁴² Cf. chapitre 3.

leurs significations. Ce sont des mots que nous avons entendus maintes fois dans nos vies, dans des contextes divers.

Cependant, ce jour-là, Carlos avait également un interlocuteur étranger, Théo, mon compagnon, Français, qui, bien que parlant couramment l'espagnol colombien, ne saisissait pas la signification sous-jacente de ces mots. Si, sur le moment, Théo ne voulut pas interrompre le tournage de l'histoire de Carlos, quand nous regardâmes ultérieurement les rushs ensemble, il me demanda à chaque expression méconnue ce qu'elle signifiait. Moi-même j'étais étonnée du naturel avec lequel Carlos disait ces mots face à la caméra, et j'essayais d'expliquer à Théo leur signification.

Quand Carlos dit dans son récit qu'il avait été employé à *Cazucá* pour « nettoyer et protéger le quartier », j'ai dû confirmer à Théo qu'il ne s'agissait ni d'un simple nettoyage de la poussière et des ordures, ni même du fait de chasser certaines personnes du quartier, mais bien de l'assassinat systématique et ciblé de personnes considérées comme indésirables aux yeux des comandataires du quartier. J'ai dû lui expliquer que cette pratique, cette forme de violence s'appelait « *limpieza social* », « nettoyage social », et qu'elle s'était répandue dans les villes colombiennes à partir des années 1980⁴³. J'ai dû moi-même réfléchir au fait qu'une expression telle que « nettoyage social » avait perdu son impact dans les interactions quotidiennes.

Il est certain que parler d'une « culture de la violence », comme je l'ai déjà dit plus haut, aurait tendance à faire de la complexité des expériences de violence une sorte « d'essence du peuple colombien ». Mais, bien que nous ne puissions nier l'importance des diverses formes de violence dans les interactions quotidiennes, le caractère de ces formes ne répond cependant pas à un trait « culturel », mais à une banalisation, sans vouloir dire par cela que les manifestations de violence s'inscrivent dans une dimension de l'insensible ou de l'indifférence, mais plutôt de l'inévitable⁴⁴. Suivant les analyses de Daniel Pécaut, les diverses manifestations de violence et de terreur ne produisent pas des imaginaires nouveaux, elles renouvellent un imaginaire existant où les interactions en lien avec la violence ne sont pas en rupture avec les interactions habituelles⁴⁵.

⁴³ À propos du « nettoyage social » je reviendrai plus en détail dans le prochain chapitre.

⁴⁴ Andrés Salcedo, « La cultura del miedo: la violencia en la ciudad », *Controversia*, 1996, n° 169, p. 105.

⁴⁵ D. Pécaut, « De la banalité de la violence à la terreur : le cas colombien », art. cit.

Les *ollas* et le paramilitarisme

Les *ollas* bogotanaïses font partie de ces « territorialisations » qui ont émergé en Colombie pendant les dernières décennies de guerre intra-utérine, et dont certaines persistent. Ces espaces sont contrôlés par des organisations qui gèrent le trafic de drogues, d'armes, ainsi que d'autres activités illégales comme les extorsions ou l'achat et la revente d'objets volés. Leur relation avec les acteurs armés du conflit ne se fait pas seulement par le biais des réseaux de narcotrafic, mais aussi par leur lien avec des groupes paramilitaires ou de guérilla. Selon Mauricio Rubio dans son ouvrage *Pandillas, rumba y actividad sexual*, des groupes de guérillas urbaines attachés aux FARC recrutaient des jeunes des quartiers périphériques et du *Cartucho* en organisant des fêtes⁴⁶. De même, durant les années 2000, après la fin du *Cartucho*, comme nous l'avons vu à travers le récit de Carlos sur son appartenance à un « monopole » à *Cazucá*, mais aussi comme Willy me l'a raconté, des groupes paramilitaires recrutaient des jeunes dans les *ollas* du centre de Bogotá.

J'ai connu Willy dans un bus de TransMilenio une après-midi de mai 2016. Il y était monté pour demander un peu d'argent aux passagers en chantant du rap. La première phrase qu'il a prononcée à l'intérieur du bus fut : « avant que vous fassiez gaffe à ma tête et à ma dégaine, c'est mon cœur qui vous dit bonjour à tous et à toutes⁴⁷ ! » Sur la musique qui sortait de sa petite baffle portable, il a commencé à rapper. Sa chanson parlait d'un enfant consommateur de *bazuco* qui fréquentait les *ollas*, et il se mettait en scène en train d'essayer de conseiller le garçon :

Quelqu'un pour m'aider ?

Dans la même rue que celle où se trouve l'*olla* demeurent les gardes de celui qui vit à la *Casa de Nariño* [le palais présidentiel].

J'ai vu passer un môme qui m'a demandé de la *liga* [un peu d'argent], supposément pour acheter un *frutiño* [marque de jus en poudre].

Mais je connais déjà ce truc.

Tout va au *jíbaro* [dealer], c'est pour fumer du *bazuco*.

Je lui ai donné une *luca* [mille pesos colombiens] que j'avais comme monnaie.

⁴⁶ M. Rubio, *Pandillas, rumba, y actividad sexual*, op. cit., p. 9-10.

⁴⁷ Phrase originale : « *Antes de que me miren la cara y la pinta, mi corazón les dice a todos y a todas buenos días* ».

Avant de partir je lui ai dit : “j’espère que tu vas pouvoir être sage et changer ton incrédulité, sinon ce vice ne va même pas te laisser connaître la *cédula* [carte d’identité]”.

Il a rigolé, haha.

Il a allumé un mégot pour obtenir des cendres, puis les garder dans une petite boîte [d’allumettes].

La hâte qu’il avait lui a probablement fait penser que ce que je disais n’était que de la merde.

Il n’a pas écouté.

Ce garçon a préféré fumer un *pipazo* [taffe de pipe de *bazuco*]

Et ainsi successivement, pour ne pas dire subversivement.

Tout ce que je sais je l’ai appris par moi-même.

Face à un 38 [revolver], Pinocchio ne ment pas.

Moi, c’est *gamín* que les gens m’appellent,

Pour ne pas dire que j’étais délinquant.

Tout ce que je sais je vous le chante.

Personne ici ne peut savoir la soif que ma gorge ressent...⁴⁸

Dans cette chanson, à partir de la figure de l’enfant, Willy faisait référence aux *ollas* comme des lieux d’usage de drogues et d’extrême pauvreté. Il faisait aussi allusion à la place de ces espaces dans la ville – très près du centre historique, du palais présidentiel – et il mentionnait, par l’intermédiaire du revolver de calibre 38., des expériences de violence auxquelles l’on peut se trouver confronté dans ces espaces. Willy joue un rôle réflexif dans ses propres paroles. Il est présent du début à la fin de sa chanson. Il conseille le petit garçon car lui-même a vécu l’expérience de la consommation dépendante de *bazuco* et parce qu’il connaît bien l’univers des *ollas*.

Je me suis rapprochée de Willy pour lui parler, sa chanson m’ayant énormément intéressée. Nous avons commencé à discuter à l’arrière du bus, où il m’avait conduite afin que nous ne restions pas au milieu du véhicule. Je lui dis que j’étais à l’université en train

⁴⁸ Paroles originales : « *Quien me apoye / Si es que en la misma calle donde queda la olla, vive la guardia del que vive en la casa de Nariño / Y vi pasar a un niño que me pidió una liga dizque pa’ comprar un frutiño/Pero yo ya me sé ese truco / Todo pal jíbaro, eso es pa’ meter bazuco / Le di una luca que tenía suelta en monedas / Antes de dar la vuelta, le dije « ojalá que puedas agarrar juicio y cambiar tu mente incrédula, si no ese vicio no te deja conocer ni siquiera la cédula / Soltó la risa jaja/Prendió una pava pa’ sacar ceniza, luego echarla en una caja / La misma prisa que llevaba, quizás lo hacía pensar que lo que hablaba yo era pura paja / Y no hizo caso / Este muchacho prefirió echarse un pipazo / Y así sucesivamente, por no decir subversivamente / Todo lo que sé me lo enseño la mente/Frente a un 38, pinocho no miente / A mi gamín me llama la gente / Por no decir que fui delincuente/Todo lo que sé se lo cantó al oyente / Nadie de ustedes sabe la sed que mi garganta siente... [chanson de Willy] »*

de faire une recherche à propos des *ollas*, et il me répondit qu'il avait beaucoup de choses à me raconter : « je ne dois rien, je peux tout te raconter », a-t-il alors ajouté. Indiquant par-là, très probablement, qu'il n'était pas mêlé à des crimes commis dans les *ollas*, qu'il pouvait donc raconter des choses qui se passaient dans ces espaces car il n'en était en rien responsable. Il se situait, lui, tout comme l'enfant dans sa chanson, du côté des incroyables qui continuaient à fréquenter les *ollas* malgré la dépendance qu'elles alimentaient et les violences qui y trouvaient place.

Depuis quelques mois, Willy vivait avec sa mère dans un des quartiers périphériques, ceux des montagnes au sud-est de Bogotá, et il avait un numéro de portable à me communiquer. Il me donna celui de sa mère, que j'appelai deux ou trois jours plus tard. Je le rencontrai de nouveau et, à partir de ce moment, une amitié se noua entre nous, puis également avec mon compagnon et, ensuite, avec un de ses frères et une de ses sœurs.

Quand je l'ai rencontré, Willy avait trente-six ans. Depuis l'âge de douze ans, il consommait des drogues et fréquentait des *ollas*, d'abord le *Cartucho*, puis *La Ele* et *Cinco-Huecos*. Il a toujours gardé le contact avec sa famille, rendant souvent visite à sa mère. Ses frères et sœurs avaient tous un lien avec les *ollas* et les drogues. « Canelo », qui a à peu près le même âge que Willy, passait beaucoup de temps à *La Ele*, et lui aussi chantait, parfois avec Willy, dans les bus. Pilar, qui avait vingt-six ans quand je l'ai rencontrée, vivait depuis des années dans le *Samber* dans une chambre d'une pension près de l'*olla*. Un autre frère, que je n'ai pas connu, était un habitué des *ollas* du centre-ville. La sœur cadette, dont je n'ai pas non plus eu l'occasion de faire la connaissance, vivait à Cali. Lors de ma première rencontre avec Willy, cela faisait cinq mois qu'il ne consommait plus de *bazuco*. Il essayait de s'arracher à cette drogue pour pouvoir aider sa mère en travaillant dans les bus. *Doña Adriana*, la mère, vivait seule avec son petit-fils, Mateo, le fils de Pilar, âgé de dix ans. Elle gérait une petite épicerie à côté de chez elle, située à l'une des entrées de la ville, l'entrée de la région des Plaines, *Los Llanos*. Il y avait toujours, de jour comme de nuit, du mouvement dans l'épicerie. Il lui arrivait de travailler de 10h du matin à 4h le lendemain, et c'est la raison pour laquelle Willy voulait l'aider, pour qu'elle puisse réduire son temps de travail.

Lors de l'une des longues conversations que j'eus avec lui, il me raconta comment il avait fait partie, durant quelques mois, d'un groupe paramilitaire :

Willy : J'ai aussi été, durant un moment là-bas, chez les paramilitaires. On nous a amenés depuis l'*Oasis*. C'est une histoire *áspera*. [silence] De l'*Oasis*. C'était des mecs qui sont venus du Meta⁴⁹. Que [ils nous ont demandé] si nous voulions aller travailler dans *finca* [propriété agricole].

Nataly : Ils sont venus à l'*Oasis* ?

Willy : Oui, ils sont allés à l'*Oasis* déguisés. C'est-à-dire, ils ont demandé un code d'entrée et tout, disant qu'ils étaient aussi *habitants* [des rues]. Moi, j'avais un ami, « El Veneco », je le croise encore par là. Alors, il me dit : « Et bien Willy ! qu'est-ce tu fais ? » – « Non, bah, rien mon frère ». – « Tu veux travailler ? » Et, bah, je vois qu'il a une moto et tout, quoi. « Tu fais quoi ? » – « bah rien, c'est pour travailler dans une *finca* ». Moi : « grave ! je suis chaud ! il faut faire quoi ? » – « C'est pour s'occuper des cochons, des vaches, quoi ». Moi : « Ah, cool ! c'est quoi la paie ? » – « T'es payé huit cent mille [pesos]⁵⁰ par mois et t'as des [quelques jours de] congés tous les trois mois ». Alors, bien sûr, j'étais content, quoi. Et moi... deux millions quatre cents... avec ça je vais et je m'achète une moto et... [il rigole] runnnn ! (bruit d'une moto)... Mais, c'était que de la merde ! Quand on est arrivés là-bas... je me rappelle que j'étais *trasnochado*⁵¹... Ils nous ont fait monter... d'abord ils nous ont amenés à Puerto López. De là, ils nous ont amenés dans un petit village dans le Meta et après, nous tous *trasnochados*, la camionnette commence à rouler et rouler et ça roule et ça roule. Quand j'ai ouvert les yeux, c'est là que j'ai vu des militaires, avec des bottes, quoi... et moi, « ils nous ont amenés où ? » Nous étions là-bas dans un groupe de *paras* [paramilitaires]. Ils nous ont fait l'introduction, la présentation, oui ? la bienvenue. C'est le chef qui parle : « bon, alors, qu'est-ce qu'on vous a dit que vous veniez faire ici ? » Alors, j'ai dit : « on m'a dit que nous venions ici pour nous occuper des cochons et des vaches, qu'on nous payait huit cent mille et qu'on avait quelques jours de congés tous les trois mois ». Alors : « Non, ici les choses ne sont pas comme ça. Vous êtes chez les *autodefensas* colombiennes [AUC]. Ici on ne paie pas huit cent mille pesos, on paie cinq cent mille pesos et le premier mois n'est pas payé. Ici il n'y a pas de congés, les premiers congés sont après deux ans, le seul cochon dont vous devez vous occuper, c'est vous-même et celui qui a envie de partir, on le tue ». Aie ! Là, je me rappelle que j'ai pleuré... Ouais, bien sûr. Je dis : « À quel moment j'ai fini là ? » J'ai commencé à pleurer et j'ai rencontré une amie du centre [centre-ville] qui est toujours là-bas qui m'a dit : « Ne pleure pas, ne pleure pas, on va te tuer ». J'ai pensé à m'enfuir, mais de là-bas personne ne pouvait s'enfuir, personne n'avait cette chance. Celui qui essayait de

⁴⁹ Subdivision territoriale de la Région des Plaines, *Los Llanos*.

⁵⁰ Environ deux cent trente euros [1€ = 3 500 pesos colombiens, approximativement].

⁵¹ Ce terme s'applique à une personne qui n'a pas bien dormi, ou qui n'a pas du tout dormi de la nuit.

s'enfuir, on lui tirait dessus, on le tuait. Merci Dieu que j'ai pu quitter ça, c'est parce qu'il y a eu un combat avec l'Armée et il paraît que deux mecs qui étaient avec nous se sont rendus. Alors, ils ont révélé la zone et tout ça. Je n'y suis resté que cinq mois. Cinq mois seulement, mais là-bas c'était... on y tuait pour un morceau de pain.

Nataly : C'était il y a combien de temps ?

Willy : C'était en 2006⁵².

Quand Willy parle de l'*Oasis*, il ne parle pas de l'*Oasis* où j'ai commencé mon enquête de terrain, mais d'un autre centre d'accueil homonyme : le centre d'accueil mixte pour des adultes considérés comme des *habitantes de calle*, tenu par la *Secretaría de Integración Social* [Bureau d'Intégration Sociale] de la Mairie de Bogotá. La même institution que celle où travaillait Yuberly, la nièce de Nixxo. Willy s'y rendait souvent. Il connaissait depuis sa prime jeunesse tous les centres d'accueil de la Mairie. Si nous suivons ce que Willy déclare, les groupes paramilitaires avaient réussi à s'infiltrer jusque dans les centres d'accueil. Mais pas seulement : ils étaient aussi dans les *ollas*. Si, à la différence de Carlos, Willy ne savait pas vraiment où il allait et ce qu'il y ferait, comme celui-ci Willy a été conduit à ces groupes par le biais d'un ami, dans son cas « El

⁵² Transcription originale : Willy: *También estuve por allá donde los paramilitares, en una época. Del Oasis nos llevaron. Esa fue una historia áspera también. [silencio] Del Oasis. Llegaron unos manes de por allá del Meta. Dizque si queríamos camellar en una finca / Nataly: ¿Llegaron al Oasis... ?/ Willy: Si, llegaron al Oasis como disfrazados. O sea sacaron código y todo, « que no, que también somos habitantes y tal ». Entonces yo tenía un amigo, 'El Veneco', ese pasa por ahí todavía. Entonces me dice, "¿qué Willy! ¿que qué está haciendo?" – "No, pues nada hermano" – "¿quiere camellar?". Y pues claro yo lo veo que moto y que esto y que todo. "¿Qué está haciendo?" – "No, a camellar en una finca". Yo, "¡listo, vamos! ¿qué toca hacer?" – "no eso allá es que cuidando marranos, las vacas y eso". Yo, "ah, bacano. Y ¿cómo pagan?" – "no, le pagan ochocientos mil pesos mensual y le dan permiso cada tres meses". Entonces claro, yo me prendí y que tales y yo pues... dos millones cuatrocientos... voy y me compro la moto y... (ríe) ¡runnn! (sonido de moto o carro)... ¡Pura mierda! Cuando llegamos allá... yo me acuerdo que yo estaba trasnochado... Nos subieron... primero nos llevaron a Puerto López. De ahí nos metieron a un pueblito por allá en el Meta y después ya todos trasnochados, empieza esa camioneta a recorrer y a recorrer y recorra y recorra. Cuando yo abrí los ojos, fue cuando ya vi militares así, con las botas y todo... y yo, "¿dónde nos metieron?". Resulta que estábamos por allá en un grupo de paras. Entonces ahí nos hicieron la introducción, no hicieron la charla, ¿sí?, la bienvenida y tal. Entonces habla el mayor allá, el duro, "bueno, ¿a ustedes qué les dijeron que iban a hacer?". Entonces yo abrí la boca, "no, papa, a mi me dijeron que yo venía aquí a trabajar, a cuidar marranos y vacas, que pagaban ochocientos mil pesos y que me daban permiso cada tres meses". Entonces "no señor, acá las cosas no son así. Ustedes están en las Autodefensas colombianas. Aquí no les vamos a pagar ningunos ochocientos mil pesos. Aquí les pagamos quinientos mil pesos y el primer mes no se lo pagamos. Acá no hay ningún permiso, el primer permiso es a los dos años y el único marrano que tiene que cuidar es usted, y el que se quiera ir lo matamos". ¡Ayyy! ahí sí, sabe qué, yo me acuerdo que yo empecé fue a llorar... Si, claro. Dije, "¿cómo? ¿a qué horas me metí en esta vaina?". Yo empecé a llorar y me encontré una amiga del centro que todavía está allá, que me dijo, "no llore, no llore porque lo matan". Y yo me acuerdo que yo pensé en volarme, pero no, de allá no se volaba nadie, nadie conocía la suerte. Como no, que el que se quería volar le tiraban, lo mataban. Gracias a Dios salimos de ahí, porque hubo un combate con el ejército y como que dos de los que estaban con nosotros se entregaron. Entonces como que sapiaron la zona y todo eso. Allá no más duré cinco meses. Cinco meses no más, pero allá sí la vi, vea, allá mataban por un pedazo de pan / Nataly: ¿Y eso hace cuánto fue?/ Willy: Eso fue en el 2006 [extrait de conversation avec Willy, mai 2016].*

Veneco », qui fréquentait aussi *La Ele*.

Cependant, parler de groupes paramilitaires durant les années 2000 en Colombie nécessite certaines clarifications⁵³. À la fin de l'année 2002, dans le cadre de « la politique de sécurité démocratique » promue par le président Uribe Vélez, commencent les négociations entre le gouvernement colombien et les *Autodefensas Unidas de Colombia* (AUC) envisageant une démobilisation. Le 12 novembre de cette année, une première réunion entre le Commissaire pour la paix et les chefs de ces groupes a lieu⁵⁴. Si je parle de « ces groupes » au pluriel, c'est que les AUC sont en fait une structure unique qui rassemble, à partir de 1997, les divers groupes paramilitaires présents dans le pays⁵⁵. Sa structure répondait donc à une subdivision en *bloques*, « blocs », comme nous l'avons déjà vu avec le *bloque Cacique Nutibara*, qui a pris, par exemple, le contrôle territorial de la *comuna San Javier-Treize* de Medellín juste après l'opération *Orión*, ou le *Bloque Capital* qui opérait à Bogotá. Ces *bloques*, dirigés par un commandant, contrôlaient chacun des régions spécifiques. Certains, très autonomes par rapport au commandement central, contrôlaient à leur tour plusieurs *frentes*, « fronts ». Une autre différence importante entre ces groupes résidait dans la participation de chacun à l'économie de la drogue⁵⁶.

En juillet 2003 débutèrent des négociations officielles, et un engagement de démobilisation fut ratifié par ces groupes paramilitaires, toutes leurs troupes devant être démobilisées au 31 décembre 2005⁵⁷. Néanmoins, ce processus de démobilisation s'est retrouvé confronté à certains problèmes liés, entre autres, à la variété des groupes composant les AUC, aux divergences existant entre eux, à l'incapacité du commandement

⁵³ Le phénomène des groupes paramilitaires en Colombie est très complexe, et représente en soi un vaste sujet. Dans le cadre de cette recherche, je n'utilise que les informations les plus parlantes pour expliquer le lien entre ces groupes et les *ollas*. Pour approfondir sur ce sujet, voir, par exemple : Mauricio Romero, *Paramilitares y autodefensas, 1982-2003*, Bogotá, Instituto de Estudios Políticos y Relaciones Internacionales, Universidad Nacional de Colombia, Editorial Planeta Colombiana, 2003 ; Jacobo Grajales, *Gouverner dans la violence : le paramilitarisme en Colombie*, Paris, Éditions Karthala, 2016 ; D. Pécaut, *Midiendo fuerzas*, *op. cit.* ; Oscar Eduardo Mejía et Andrés Fabian Henao, *Paramilitarismo, desmovilización y reinserción: la ley de justicia y paz y sus implicaciones en la cultura política, la ciudadanía y la democracia en Colombia*, Bogotá, Universidad Nacional de Colombia, Facultad de Derecho y Ciencias Políticas, Grupo de Investigación Cultura Política, Instituciones y Globalización, 2008.

⁵⁴ J. Grajales, *Gouverner dans la violence*, *op. cit.*, p. 251.

⁵⁵ Sophie Daviaud, « Démobilisation des paramilitaires et recomposition des violences en Colombie », dans Nathalie Duclos (dir.), *L'Adieu aux armes ? Parcours d'anciens combattants*, Paris, Karthala, 2010, p. 145.

⁵⁶ D. Pécaut, *Midiendo fuerzas*, *op. cit.*, p. 140-141.

⁵⁷ Selon Jacobo Grajales, « les organisations internationales dénoncent l'existence et les conséquences de ces démobilisations en trompe l'œil. Dès 2006, l'OEA [Organisation des États américains] constate la formation de nouveaux groupes paramilitaires. Elle identifie à leur origine des cadres moyens et des combattants de base des AUC qui n'ont jamais rendu les armes ou qui les ont reprises après leur démobilisation. Par la suite, l'OEA parle de vingt-deux nouvelles structures paramilitaires et s'inquiète du "recrutement d'anciens combattants et [du] contrôle d'économies illicites"». J. Grajales, *Gouverner dans la violence*, *op. cit.*, p. 152.

principal à contrôler toutes les troupes, et, bien entendu, aux intérêts divergeant entre les chefs de groupes⁵⁸.

Selon Jacobo Grajales, la majeure partie des démobilisations qui eurent lieu entre 2003 et 2005 était des « démobilisations en trompe l'œil ». En ce qui concerne les *comunas* de Medellín, par exemple, et notamment la *comuna San Javier-Treize*, un recrutement massif de jeunes était intervenu juste avant l'acte officiel de démobilisation, et *Don Berna*, le commandant du *bloque*, avait alors pu transférer une partie de ses hommes vers une autre structure⁵⁹.

Les nouveaux groupes nés de la démobilisation des AUC ne furent pas considérés par le gouvernement comme des groupes paramilitaires, mais comme des « bandes criminelles », ou « *Bacrim* » (leur contraction en espagnol), ou qualifiés également de « bandes émergentes ». Selon Mauricio Romero et Angélica Arias, le président Uribe Vélez⁶⁰ ratifia cette position en prétextant que ces groupes ne s'adonnaient plus à la guérilla. Cependant, pour ces auteurs, le président ne prenait pas en compte les liens de corruption toujours latents entre les institutions de l'État aux niveaux local et régional et ces mêmes groupes⁶¹.

Selon Andrés Henao et Óscar Mejía, le fait que le gouvernement colombien n'ait pas exigé des groupes paramilitaires qu'ils révèlent leurs liens avec le narcotrafic, sachant que cette activité représentait entre 70 et 80% des ressources des divers *bloques*, a été fondamental dans la réorganisation de ces nouvelles structures, désormais appelées « bandes criminelles⁶² ».

En effet, ces nouveaux groupes issus de la démobilisation des AUC contrôlent de nos jours une part importante du narcotrafic dans le pays, comme c'est le cas des bandes *La Oficina de Envigado* et *Los Urabeños*, dont j'ai parlé plus haut au sujet du contrôle territorial à Medellín. Or, en sus du narcotrafic et des liens de corruption, ces groupes ont continué à exercer une influence et un contrôle territorial sur les lieux auparavant contrôlés par les AUC, avec une même soumission de la population par la violence. Patricia Madariaga révèle, par le biais d'une recherche ethnographique réalisée dans un village

⁵⁸ D. Pécaut, *Midiendo fuerzas*, *op. cit.*, p. 141-142.

⁵⁹ J. Grajales, *Gouverner dans la violence*, *op. cit.*, p. 281.

⁶⁰ Álvaro Uribe Vélez a été réélu pour la période 2006-2010.

⁶¹ Mauricio Romero et Angélica Arias, « “Bandas Criminales”, Seguridad Democrática y corrupción », *Arcanos*, 2008, n° 14, p. 40-51.

⁶² O.E. Mejía et A.F. Henao, *Paramilitarismo, desmovilización y reinserción*, *op. cit.*, p. 109.

sous le contrôle des paramilitaires dans l'Urabá, l'une des régions les plus touchées par la violence, que la population n'a perçu aucune différence entre les AUC présents avant la démobilisation et une « compagnie de sécurité » apparue après la démobilisation :

« [L]e processus de démobilisation du *Bloque Bananeros* n'a pas eu d'autre répercussion, en ce qui concerne sa perception [par les habitants du village], que le fait que le siège des paramilitaires – officiellement considéré comme une compagnie de sécurité – soit désormais situé dans le centre du village. Du fait de la continuité que les habitants perçoivent vis-à-vis des membres du groupe et des méthodes paramilitaires [entre l'avant et l'après processus de démobilisation], ils considèrent qu'il n'y a eu qu'un simple changement de nom⁶³. »

De son côté, la *Comisión Colombiana de Juristas*, dans un communiqué publié en 2008, affirme que les paramilitaires sont toujours présents, contrairement à ce qu'affirme le gouvernement. Ce texte, « *Neoparamilitarismo y nuevas masacres* » – « Néoparamilitarisme et nouveaux massacres » –, débute ainsi : « Les atrocités qui auraient dû s'arrêter avec la supposée "démobilisation" des groupes paramilitaires non seulement n'ont jamais cessé mais se poursuivent avec encore plus d'intensité qu'avant⁶⁴ ».

Aujourd'hui, la polémique afin de savoir si ces groupes sont simplement des bandes criminelles liées au narcotrafic et au crime organisé ou « une nouvelle génération paramilitaire⁶⁵ » reste d'actualité. Le gouvernement continue de parler de « bandes criminelles », la presse se partage entre les deux termes, tandis que certains analystes parlent de groupes paramilitaires⁶⁶. À cette heure, alors que débute la mise en application

⁶³ Texte original : « [E]l proceso de desmovilización del Bloque Bananeros no ha tenido en su percepción mayor repercusión que el hecho de que la sede de los paramilitares – que oficialmente es la de una compañía de seguridad – esté ahora en el centro del pueblo. La continuidad que los pobladores perciben en los integrantes y los métodos de los paramilitares no se ve afectada por lo que para ellos son simples cambios de nombre ». Patricia Madariaga, *Matan y matan y uno sigue ahí: control paramilitar y vida cotidiana en un pueblo de Urabá*, Bogotá, Universidad de los Andes, Facultad de Ciencias Sociales - CESO, Departamento de Antropología, 2006, p. 37.

⁶⁴ Texte original : « Las atrocidades que debían haber cesado con la supuesta "desmovilización" de los grupos paramilitares no sólo nunca terminaron sino que están apareciendo nuevamente con mayor fuerza ». Comisión colombiana de juristas, « Neoparamilitarismo y nuevas masacres », *Serie sobre los derechos de las víctimas y la aplicación de la Ley 975*, 3 septembre 2008, Boletín No. 29.

⁶⁵ J'emploie ici les termes utilisés dans le rapport de la Comisión Nacional de Reparación y Reconciliación (Colombia), *Disidentes, rearmados y emergentes: ¿Bandas criminales o tercera generación paramilitar?*, Bogotá, 2008.

⁶⁶ Voir par exemple : « La herencia de las Auc en Bogotá », art. cit. ; L. Morales, « Preocupación por expansión del poder paramilitar en la ciudad », art. cit. ; Jorge Herrera, « Denuncian supuesta presencia de

des accords de paix établis avec les FARC, de nouveaux groupes d'autodéfense, comme ils s'autoproclament – bien qu'ils ne soient pas autrement considérés par le gouvernement que comme des « *Bacrim* » –, cherchent à contrôler par la violence les territoires abandonnés par les FARC⁶⁷.

Dans le cas des *ollas*, différencier les « bandes criminelles » des groupes paramilitaires ne constitue pas une tâche facile.

Dans la bibliographie peu étoffée sur les *ollas* et dans la presse, les termes le plus souvent utilisés sont ceux de « structures criminelles », « bandes criminelles », ou tout simplement celui de « bandes ». En ce qui concerne le trafic de drogues dans le *Cartucho*, aucune des sources consultées – documents universitaires, institutionnels et articles de presse – ne permet d'établir un lien entre les groupes paramilitaires et les réseaux de narcotrafiants qui contrôlaient le secteur. Et, pour parler de ces réseaux qui s'affirmaient territorialement par la violence et géraient le trafic de drogues et d'armes, on parle de « bandes » : la bande de *Los Llaneros*, la bande de *Los Bayona*, la bande de *Los Chinchés*⁶⁸...

Au sujet des *ollas* actuelles, Ariel Ávila et Bernardo Pérez développent un lien intéressant avec le paramilitarisme, mais par sa négation. Selon ces auteurs, depuis le début des années 2000, des groupes paramilitaires présents à Bogotá contrôlaient certains secteurs relatifs au trafic de drogues (il faut en même temps bien noter que le processus de délogement et démolition du *Cartucho* commence de même à se mettre en place durant ces années). Cependant, la démobilisation de groupes paramilitaires durant ces mêmes années aurait laissé un vide dans le contrôle du trafic dans plusieurs secteurs, et ce vide aurait été comblé par des « structures criminelles locales attirées par l'opportunité de pouvoir offrir des services informels de “protection” [*sic*] et d'extorsion⁶⁹ ». Offrir des services d'extorsion et de « protection » ? Se pose alors la question de savoir à qui. Et y avait-il une structure plus grande et plus puissante que ces structures criminelles locales ?

Par ailleurs, pour A. Ávila et B. Pérez, la fin du *Cartucho* aurait provoqué un éparpillement de la diffusion du trafic de drogues en de petites structures – ce qu'on

paramilitares en Ciudad Bolívar y Usme, en Bogotá », *BLU Radio*, 21 mars 2017p. ; « La receta antibacrim », *Revista Semana*, 28 oct. 2017p.

⁶⁷ Alfredo Molano, « El paramilitarismo del posacuerdo », *El Espectador*, 16 octobre 2017.

⁶⁸ I. Morris et G. Garzón, *El Cartucho: Del Barrio Santa Inés al Callejón de la Muerte*, op. cit., p. 67-68.

⁶⁹ A. Ávila et B. Pérez, *Mercados de criminalidad en Bogotá*, op. cit., p. 153.

appelle en espagnol le « *narcomenudeo* » – partout dans la ville, donnant naissance à de nouvelles *ollas* dans divers quartiers de la ville, dont certaines, les « grossistes », eurent une visibilité importante. Parmi ces « grossistes » figurent les *ollas* de *La Ele*, du *Samber* et de *Cinco-Huecos*. Si nous en croyons ces auteurs, en même temps que ce processus d'émergence de nouvelles *ollas*, les groupes paramilitaires, en se désagrégant, laissaient « libres » certains secteurs du trafic dans la ville, et des « organisations narco-trafiquantes », qui avaient auparavant perdu le monopole du transport de drogues vers les États-Unis au profit des *carteles* mexicains, favorisaient un « marché interne » de la drogue, dont Bogotá est alors devenu l'un des principaux ancrages⁷⁰. Ces « organisations narco-trafiquantes » étaient-elles la structure à laquelle les bandes criminelles locales offraient leurs services de « protection » et extorsion ? Les auteurs ne nous renseignent pas sur ce point.

Or, une autre question me vient à l'esprit en essayant de comprendre les analyses de ces auteurs : les « structures criminelles locales » surgies à Bogotá étaient-elles formées par des anciens membres paramilitaires, comme c'est le cas des « *Bacrim* » dont parle le gouvernement colombien ? Si, d'une manière générale, cette question dépasse le cadre de cette recherche, je peux au moins affirmer que, dans le cas de *La Ele*, certains éléments permettent d'établir un lien entre les groupes paramilitaires, leurs « anciens combattants » ou leurs « combattants » (?), le contrôle territorial et le trafic dans les *ollas*.

J'ai connu « JJ », jeune homme de vingt-huit ans (en 2014), à l'*Oasis*. Il travaillait dans la « sécurité » de *La Ele* et faisait partie des *sayayines*, nom qu'acquièrent les membres de la milice armée qui protège cette *olla*, rappelant le nom des « guerriers de l'espace » dans le manga japonais *Dragon Ball*. Être *sayayin* est avant tout une place au sein de la hiérarchie quotidienne de *La Ele*, mais aussi un travail. Les hommes qui étaient engagés dans cet emploi, selon ce que « JJ » m'en a raconté, travaillaient 24 heures tous les deux jours et étaient payés, en 2014, cent mille pesos la journée. On les dotait d'armes lors de leur engagement, et il leur était interdit de consommer du *bazuco*. Lors de mon enquête sur le terrain, les *sayayines* assuraient le contrôle : ils fouillaient les personnes à l'intérieur, avaient la capacité d'intervenir lors de n'importe quel problème à l'intérieur, mais avaient également l'obligation d'y faire respecter les règles et d'y exercer les punitions.

J'ai rencontré « JJ » au début du mois de mai 2014. Ce jour-là, je devais coordonner un atelier audiovisuel avec des jeunes de l'*Oasis*, en compagnie de certains membres du

⁷⁰ *Ibid.*, p. 152-153.

groupe de recherche de l'*Idipron*, en guise de « remerciement » envers l'*Idipron* pour m'avoir permis de réaliser, quelques mois durant, mon travail de terrain au sein de cette institution. Avec les garçons de l'*Oasis* j'avais surtout discuté, chanté, tissé des bracelets... et encore discuté. J'avais donc peur que, pour cet « atelier audiovisuel », cet exercice ne marche pas, que les jeunes avec qui j'avais autant discuté ne participent pas, n'en comprennent pas l'intérêt. Je suis donc arrivée près de trois heures en avance par rapport à l'équipe de l'*Idipron* qui devait m'accompagner, pour essayer de convaincre ces jeunes de participer à l'exercice pour lequel je voulais qu'ils chantent et qu'ils partagent les histoires, les chansons de rap que chacun avait composées ou celles qu'ils aimaient bien, comme nous l'avions souvent fait pendant mes mois de visites.

Tôt le matin, alors que je parlais avec Jorge et « Gato » – deux jeunes hommes avec lesquels j'avais beaucoup discuté pendant mes visites à l'*Oasis* –, assis par terre sur le terrain de sport, « JJ », que je n'avais jamais vu, s'est approché de nous et m'a demandé pourquoi j'étais là. Préoccupée par l'« atelier », je lui en ai parlé. Il sembla intéressé car, comme il me le dit, il avait composé quelques chansons et aimait beaucoup chanter. Cependant, lorsque je lui eus donné des explications et que j'eus mentionné le mot « audiovisuel », c'est-à-dire le fait de se laisser filmer, il me dit tout de suite que, dans ce cas-là, il ne pourrait y participer. Après son refus, il n'est cependant pas parti. Il est resté là, à converser avec moi. Gato, dont je m'étais rendu compte qu'il n'était pas à l'aise avec « JJ », est parti. Jorge, en revanche, est resté, sans pour autant beaucoup participer à la conversation.

Ma présence inquiétait « JJ », qui me posait des questions pour essayer de comprendre ce qu'une « fille comme moi », comme il le dit, faisait parmi « les rats, les voleurs ». Je lui expliquai un peu ma recherche, mon intérêt pour les *ollas*, leur histoire, leur vie au quotidien. Il sembla un peu rassuré par mon discours, car, comme il me le confessa, il pensait que j'étais une policière infiltrée. Je dois le reconnaître, sa présence m'inquiétait aussi. Il me parlait gentiment, mais il y avait quelque chose dans son regard, profond et menaçant à la fois, et dans sa manière de parler, saturée de silences, qui me dérangeait et me faisait peur.

Il commença à me raconter des choses sur les *ollas* et sur lui. Après quelques minutes et plusieurs questionnements internes, j'osai lui demander si je pouvais enregistrer sa voix. Il me répondit initialement par la négative, puis, sans que je ne dise plus rien, il accepta

mais avec des restrictions : il me dirait quand je pourrais commencer à enregistrer. Pendant la période où mon magnétophone resta éteint, il me raconta qu'il était venu à l'*Oasis* pour se cacher de la police. Il avait appris dernièrement que cette dernière enquêtait sur lui, et demeurer dans les centres d'accueil pendant quelques jours allait lui permettre de calmer l'investigation. Il me dit également qu'il était paramilitaire.

« JJ » m'a dit qu'il avait participé à une cérémonie officielle de démobilisation des AUC, groupe paramilitaire dont il faisait partie. Avant sa démobilisation, il « travaillait » à Cali, puis après il commença à travailler à Bogotá en tant que *sayayin*, mais en continuant à faire les « choses qu'il faisait auparavant et avec les mêmes personnes »...

Selon la presse colombienne⁷¹, « Rigo », l'un des chefs du *Bronx*, de *La Ele*, celui qui commandait les *ganchos* « *Manguera* » et « *Escalera* », et qui gérait plus de 50% des affaires de cette *olla*, avait aussi été démobilisé en 2005 des AUC, plus précisément d'un des *frentes* du *Bloque Central Bolívar*. Il rejoignit par la suite une « bande criminelle » appelée « *La Cordillera* », qui était surtout très bien implantée dans la région de l'Axe du Café, d'où « Rigo » était originaire. D'après le général Luis Martínez, commandant de la Police métropolitaine de Bogotá, interviewé par des journalistes de l'émission télévisée « *Testigo Directo* », « Rigo » aurait tué certains leaders de « *La Cordillera* », divisant et désorganisant ainsi cette organisation. Cela lui aurait ensuite permis de créer sa propre « *Bacrim* », appelée « *Los Rolos* », d'après le nom dont les Bogotanis se font appeler par les gens des autres régions.

« Rigo », avec son organisation, serait arrivé à Bogotá, et plus précisément à *La Ele*, en 2008. Il se serait battu « *a sangre y fuego* », « à feu et à sang », contre les chefs de *La Ele* pour se faire une place dans cette *olla*. C'est lui qui aurait créé la milice de sécurité des *sayayines*, ces « criminels », comme les qualifiait le général, qui devaient « protéger, contrôler et punir⁷² ».

Ces *sayayines*, si nous suivons le récit de « JJ », mais aussi celui de Cristian, autre jeune homme que j'ai connu à l'*Oasis* et qui m'a avoué essayer en devenir membre, seraient des combattants faisant déjà partie des groupes paramilitaires. Pour accomplir son but, Cristian avait déjà parlé à des connaissances qu'il avait parmi les leaders de *La Ele*,

⁷¹ « Extinción de domino a nueve predios de alias Rigo », *El Tiempo*, 20 mars 2015 ; « Alias Teo, una de las fichas claves en la olla más temida », *El Tiempo*, 28 mai 2016.

⁷² *Testigo Directo, Gancho a los Capos del Bronx - Segunda Parte*, Bogotá, RPTV, 2013.

mais cela lui semblait assez difficile car, selon lui, il ne venait pas des « *paracos* » [paramilitaires⁷³].

Cette version de l'arrivée de *sayayines* en 2008 me rappelle ma dernière rencontre avec Nixxo, avant que je ne la perde de vue pour plusieurs années. Nous nous étions retrouvées par hasard sur la *Plaza de Los Mártires*, alors qu'elle venait de sortir de *La Ele* et que je me baladais aux alentours de cette *olla*. C'était une après-midi d'août 2008, entre 15h et 16h. Nous avions faim l'une et l'autre, aussi je lui proposai d'aller manger quelque chose. Comme elle connaissait une dame qui vendait des déjeuners sur un petit poste ambulancier du côté nord de la place, nous lui commandâmes un plat chacune – patates, manioc, banane plantain, riz et un peu de poulet – et nous mîmes à manger, assises au bord du trottoir. Lors d'une de nos précédentes rencontres par hasard, quelques mois auparavant, j'étais rentrée à *La Ele* en sa compagnie. Je lui demandai alors si elle pouvait de nouveau m'y accompagner, la présence d'une personne connaissant bien l'*olla* et, surtout, de quelqu'un qui y soit très connu, me rassurait. Mais, cette fois-ci, elle me déclara que c'était très dangereux. Mais mes notes de terrain de l'époque n'étant pas très claires – elle avait parlé d'un changement, dit que les choses dans l'*olla* étaient très « chaudes » et conseillé de n'y plus rentrer –, je me demande aujourd'hui si ses mots ne faisaient pas référence à l'arrivée des *sayayines*, et de « Rigo ».

En outre, j'ai aussi pu constater, par le biais de conversations avec les personnes qui avaient connu le *Cartucho*, que celles-ci ne parlaient pas de *sayayines* à propos de cette ancienne *olla*. Si elles utilisaient le mot *sayayines* pour parler des hommes armés qui contrôlaient le secteur, elles disaient par exemple : « *haga de cuenta los sayayines de la época* » – « c'était comme les *sayayines* de l'époque ».

Par ailleurs, un autre lien qu'il m'est possible de tisser entre les paramilitaires et les *ollas*, grâce à mon travail sur le terrain – par-delà le fait que les personnes rencontrées parlaient de « *paras* », « *paracos* » ou « *paramilitares* » au présent aussi bien qu'à propos des expériences qui avaient eu lieu pendant ou après la période officielle de démobilisation des AUC –, est la présence de la mutilation comme forme de torture et de punition à l'intérieur du *Cartucho* et de *La Ele*. Comme je l'ai déjà signalé précédemment par l'intermédiaire d'une citation de Michael Taussig, la mutilation représente une des techniques de torture les plus répandues au sein des groupes paramilitaires.

⁷³ Les paramilitaires peuvent être appelés *paras*, comme le fait Willy, ou *paracos*, comme le fait Cristian.

À *La Ele*, comme le rapportent toutes les personnes rencontrées, le vol est fortement puni. Quelqu'un qui se fait prendre à voler quoi que ce soit à l'intérieur de l'*olla* sait que les *sayayines* ont le devoir et le pouvoir de le punir et que les peines, en fonction de l'objet volé ou de la répétition de la faute, seront : se faire tabasser, couper quelques doigts, couper une main, voire la mort.

En mars 2014, quand j'allais à *Luna Park*, la directrice du centre se montrait très préoccupée par le sort de Paola, une fille qui avait suivi le processus de « réhabilitation » durant plusieurs mois, qui était allée un week-end dans sa famille et n'en était plus revenue. Par les filles « externes », celles qui se rendaient quotidiennement à *La Ele* et qui parfois, le matin, passaient à *Luna Park*, la directrice avait appris que les *sayayines* lui avaient coupé quelques doigts de la main pour le vol d'une pipe.

Deux jours plus tard, j'avais entrepris de faire des parcours dans les camionnettes de l'*Idipron* qui, à partir de 6h du matin, réalisent des tours du centre-ville, cherchant des jeunes motivés pour se rendre aux *patios*. Au cours de l'un de ces trajets, Claudia, Diana et Mónica (toutes filles habituées de *La Ele* et du *Samber*) racontèrent qu'elles avaient vu Paola à *La Ele* et qu'elle s'était fait tabasser, sans parler cependant de mutilation des doigts. Bien que l'éducateur chargé de la camionnette, qui connaissait la rumeur circulant à *Luna Park* à propos de Paola, ait évoqué une possible mutilation, les filles semblaient alors ne pas avoir appris de telle nouvelle ou du moins ne pas avoir vu Paola sans ses doigts, mais elles dirent que cela était tout à fait envisageable.

Une semaine après, alors que j'étais à *Luna Park*, Paola arriva : elle n'était pas venue avec la camionnette mais à pied. Sur son corps, malgré la couleur cuivrée de sa peau, il était possible de percevoir plusieurs bleus. Elle ne voulait pas manger, mais c'est qu'en réalité elle ne pouvait pas avaler. « On » (des *sayayines* ?) lui avait donné un fort coup sur la poitrine et elle ne se sentait pas bien. L'infirmière du *patio* l'emmena voir un médecin : ses doigts étaient complets !

À l'*Oasis*, avec « JJ », j'ai eu un autre témoignage concernant la mutilation comme punition. Le jour-même où j'ai rencontré « JJ », après quasi une heure de conversation, il m'a « autorisée » à enregistrer sa voix. J'ai alors sorti de ma poche mon petit magnétophone rose, l'ai allumé, et notre conversation a continué. Après quelques minutes, un « *niche* », comme on appelle dans la rue les hommes noirs de peau, s'est approché de nous. Il m'a demandé si j'étais psychologue. Comme je lui répondis que non, il me

demanda à quoi servait mon appareil rose. Après lui avoir expliqué que son objet était d'enregistrer des sons, il approcha sa main pour le prendre, mais, à ce moment-là, « JJ » intervint d'une voix aussi ferme que la posture de son corps, et prononça, quasi en criant, quatre : « non ». Puis, énervé, il dirigea son regard vers le « *niche* » en lui disant : « *eso no es así no más ¡ábrase de acá!* » – « ce n'est pas aussi simple, foutez le camp ! »

La situation commençait à devenir tendue, et je me faisais toute petite au milieu de ces deux hommes – tous les deux noirs de peau –, de ces deux « *niches* » – comme tout le monde les appelait dans le *patio* et comme eux-mêmes s'appelaient entre eux. Le garçon parlait ironiquement : « non, bah, c'est curieux, j'avais jamais vu un truc comme ça ». Et « JJ » répondait sur le même ton ironique, mais un peu plus fort et énervé : « il y a beaucoup de technologie ». Le garçon ajouta, cette fois en s'adressant à moi : « prenez le son quand je suis en train de vous voler quelque chose, comme ça vous déposez plainte et vous avez une preuve ». « JJ » avança vers le « *niche* », et celui-ci partit en levant les mains à la hauteur des épaules, comme pour indiquer qu'il n'avait rien fait. Pendant ce temps, je m'étais tue. Quand le « *niche* » fut parti, j'essayai de reprendre la conversation avec « JJ » pour faire redescendre un peu la tension. Quelques secondes plus tard, alors que « JJ » m'expliquait que mon magnétophone pouvait laisser croire que j'étais une policière, un autre gars s'approcha de nous et s'adressa à « JJ » :

Le gars : Ce connard voulait voler le machin de la fille.

« JJ » : Vous avez vu ?

Le gars : Vous savez qu'ici c'est tranquille... mais le connard avait l'intention, quoi...

« JJ » : Non ? ce *niche* venait avec l'intention de... comme ça, ici ?... Il faut lui couper une main.

Le gars : Ouais, c'est ça. Lui arracher les doigts⁷⁴.

Si les récits à propos de violences physiques (mutilations, coups) exercées par les

⁷⁴ Pendant la discussion, le magnétophone était resté allumé. Voici la transcription originale en espagnol accompagnée de notes descriptives en français : « [Un autre gars arrive, c'est un « *niche* » aussi, il demande si je suis psychologue, je rigole, je dis non. Il demande à voir mon magnétophone, il essaie de le prendre. « JJ » s'énerve] « JJ » : [En parlant au mec, mais aussi à moi afin que je ne donne pas mon appareil] No, no, no, no [au mec et énervé]. *Eso no es así no más ¡ábrase de por aquí!* [La situation commence à devenir très tendue]/ « *Niche* » [ironique] : No, pues, curioso, nunca lo había visto / « JJ » [énervé] : Es que hay mucha tecnología / « *Niche* » : Grabe cuando le esté robando algo. Demanda y tiene la grabación [« JJ », très énervé, avance vers le « *niche* ». Celui-ci s'éloigne] [...] [Un gars se rapproche de nous et parle à « JJ »] Le gars : El pirobo se que quería llevar el corotico a la china / « JJ » : Si vio / Le gars : Usted sabe que acá nada... Pero se le vio la intención al pirobo / « JJ » : No, ese *niche* ya venía con eso... ¿con eso acá?... Toca quitarle una mano / Le gars : Si, claro. Arrancarle los dedos [mai 2014, à l'Oasis] ».

sayayines ou par les groupes chargés du contrôle des *ollas* comme des punitions sont courants chez les personnes rencontrées, les deux cas que je viens de présenter dépassent le cadre du récit rapporté. J’ai pu voir les marques sur le corps de Paola et assister aux commentaires et à l’angoisse au sujet de ce qui avait pu lui arriver. J’ai eu l’occasion d’entendre, de la voix d’un *sayayin*, la menace d’une punition avec mutilation, malgré le fait que nous ne nous trouvions pas dans l’*olla*. Ces deux situations m’ont amenée, de par la « naturalité » avec laquelle les personnes habituées des *ollas* parlaient de ces faits, à mesurer la fréquence de ce genre de situations de violence extrême. Les nombreux récits évoquant des tortures ou des démembrements dans les *ollas* qui m’avaient jusque-là été racontés – comme celui du *profe* Vásquez à propos des « maisons mystérieuses » – ou qui m’ont été racontés ultérieurement – comme celui de Carlos à propos du démembrement d’un enfant dans le *Cartucho* ou les récits sur *La Palomera*⁷⁵, un lieu de tortures et de démembrement au sein de *La Ele* – ont pris désormais une tournure plus réelle m’obligeant à m’écarter de l’idée de rumeurs conçues dans le but d’engendrer la peur⁷⁶.

David Navarro a analysé ce qu’il appelle les « centres d’entraînement paramilitaire », lieux que les paramilitaires eux-mêmes appelaient « *escuelas* » [« écoles »] et où ils apprenaient, entre autres, à torturer et démembrer. Selon l’auteur, les « centres d’entraînement » sont le résultat d’un long processus de rationalisation de ces groupes armés. Au milieu des années 1980, les chefs paramilitaires ont commencé à établir des lieux d’instruction de troupes et à les nommer *escuelas*. Puis, avec la complicité de certains membres de l’armée, de propriétaires fonciers et de narcotrafiquants, certains groupes paramilitaires auraient fait venir en Colombie des mercenaires étrangers pour gérer la formation au combat des troupes⁷⁷.

Il semble que cette instruction se soit structurée au fur à mesure de l’évolution des groupes paramilitaires, au point que les *escuelas* sont devenues des institutions formelles de formation, portant des noms et ayant des sièges sociaux – puisque les différents *bloques* des AUC en disposaient. Il s’agissait d’espaces précis à l’intérieur de zones de grande influence de ces groupes, et le temps de formation y était d’environ trois mois. L’affermissement de la formation passait par un acte de démembrement d’une personne

⁷⁵ J’ignore la raison pour laquelle cet endroit porte ce nom. *Palomera*, en espagnol colombien, peut faire référence à la personne qui élève des pigeons aussi bien qu’au colombier.

⁷⁶ Cf. chapitre 3.

⁷⁷ D. Navarro, “*Por acá se entra pero no se sale*”. *Análisis de los Centros de Entrenamiento Paramilitar*, op. cit., p. 56.

considérée comme « ennemie », par exemple un guérillero, un collaborateur de la guérilla ou un infiltré. Selon les informations recueillies par D. Navarro lors d'entretiens avec des combattants démobilisés, au démembrement s'ajoutait la torture : il fallait garder la personne le plus longtemps en vie pendant l'acte de découpage⁷⁸, réalisé généralement avec une machette, une hache ou une scie électrique. Voilà ce qu'est la « chirurgie » paramilitaire, pour reprendre les termes de Michael Taussig⁷⁹.

Ainsi, les combattants paramilitaires ayant suivi cette formation, dont l'un des principaux objectifs est de surmonter le tabou engendré par l'atrocité, se retrouvent à pratiquer dans tout le pays ce qu'ils ont appris. Selon les données présentées dans le rapport *¡Basta ya!* par le *Grupo de Memoria Histórica* – groupe de recherche sur la mémoire historique –, 1 166 des 1 982 massacres commis en Colombie entre les années 1980 et 2012 auraient été effectués par des groupes paramilitaires, soit près de 60%⁸⁰. Parmi ces massacres, 371 ont été réalisés avec des « sévices et une cruauté extrêmes », affirme le rapport⁸¹.

Quand le *Grupo de Memoria Histórica* emploie les mots « sévices et [...] cruauté extrêmes », il veut parler d'éborgements, de démembrements, de décapitations, d'éviscérations, de brûlures par l'acide... Lors de ces massacres, certains de ces actes de violence extrême avaient pour but de faire disparaître des corps, car le corps découpé ou brûlé rend à la fois plus difficile l'identification de la victime en même temps qu'il en facilite l'effacement⁸².

En 2010, le pays apprend l'existence d'une « *casa del terror* », « maison de la terreur », dans un quartier de la *comuna Manrique-Trois* de Medellín, dans laquelle des homicides, démembrements et viols ont été pratiqués⁸³. En 2014 et 2015, plusieurs « *casas*

⁷⁸ *Ibid.*, p. 113.

⁷⁹ M. Taussig, *Beauty and the beast*, *op. cit.*, p. 67.

⁸⁰ Grupo de Memoria Histórica (éd.), *¡Basta ya! Colombia, memorias de guerra y dignidad: informe general*, Bogotá, Centro Nacional de Memoria Histórica, 2013, p. 36.

⁸¹ *Ibid.*, p. 55.

⁸² À propos des violences exercées par des groupes paramilitaires en Colombie, voir, entre autres : Michael Taussig, *Law in a lawless land: diary of a « limpieza »*, in *Colombia*, Chicago, University of Chicago Press, 2005 ; Comisión Nacional de Reparación y Reconciliación (Colombia) (éd.), *Trujillo, una tragedia que no cesa: primer informe de Memoria Histórica de la Comisión Nacional de Reparación y Reconciliación*, Bogotá, Planeta, 2008 ; M. Taussig, *Beauty and the beast*, *op. cit.*, p. 66-68 ; Grupo de Memoria Histórica (éd.), *¡Basta ya! Colombia, memorias de guerra y dignidad*, *op. cit.*

⁸³ Javier Macías, « Nunca más, casa del terror », *El Colombiano*, 27 juillet 2010 ; Carlos Cano, « En Medellín ruinas de la “Casa del terror” son cicatriz del conflicto », *El Tiempo*, 15 mai 2012.

de pique », « maisons de démembrements⁸⁴ », ont été démantelées dans la ville portuaire de Buenaventura, sur la côte Pacifique, et à Medellín. Selon la presse de l'époque et même actuelle, il s'agit de maisons utilisées, par des « bandes criminelles » ayant émergé après la démobilisation paramilitaire, comme lieux de tortures, d'homicides, et bien entendu de démembrements. Les victimes pouvaient être des membres de la « bande criminelle » ennemie, des collaborateurs de cette autre bande ou, tout simplement, une personne ayant franchi une des « barrières invisibles » marquées par l'imposition sur le territoire de ces bandes⁸⁵.

Pour revenir aux *ollas*, *La Palomera* était une « *casa de pique* ». Les récits au sujet de ce lieu de torture et de mort qui m'ont été racontés au cours de mes années de travail sur le terrain dans ce secteur de Bogotá ont été peu ou prou confirmés lors de la dernière intervention de police à *La Ele*, fin mai 2016, et de sa médiatisation. La police, selon les articles de presse, y aurait localisé un immeuble consacré aux tortures, avec des chiens *pitbull* habitués à manger de la chair humaine, des traces de sang et des vêtements troués ayant appartenu à des victimes⁸⁶. Pourtant, si je me permets de dire *peu ou prou confirmés*, c'est en effet que les témoignages des personnes vont au-delà des informations des médias, en ce sens que ce ne sont pas seulement des récits de traces de sang qui sont révélés, mais aussi des histoires de peur, de pertes, de victimes que lesdites personnes connaissaient, tout comme elles pouvaient connaître les meurtriers. Je reviendrai sur ces récits dans la prochaine partie, lorsqu'il sera question d'explorer la quotidienneté des *ollas* du point de vue des personnes rencontrées, et la place de la violence au jour le jour dans ces espaces.

Il me semble très important d'ajouter que les récits de démembrements et de tortures ne se rapportent pas seulement à *La Ele*. Si nous prêtons foi aux personnes qui ont connu le *Cartucho* et qui y ont vécu, ces pratiques y étaient également récurrentes. Dans le chapitre précédent, nous avons pu rencontrer l'exemple, à travers le récit de Carlos, du

⁸⁴ Le mot « *pique* » vient du verbe espagnol « *picar* », qui signifie découper, hacher.

⁸⁵ Voir entre autres : « Tras el rastro de las “casas de pique” en el puerto de Buenaventura », *El Tiempo*, 6 mars 2014 ; « Operativos para dar con “casas de pique” en Buenaventura », *Noticias RCN*, 8 mars 2014 ; « Renacen las “casas de pique” en Buenaventura », *El Espectador*, 5 mars 2014 ; Santiago Martínez, « Historia de una “casa de pique” », *El Espectador*, 11 octobre 2014 ; « Revive temor por “casas de pique” en Buenaventura », *Vanguardia.com*, 19 janvier 2015 ; « Medellín reconoce la existencia de “casas de pique” », *Noticias RCN*, 7 octobre 2015 ; « Confesiones de un asesino de las “casas de pique” de Buenaventura », *Kienyke*, 14 septembre 2015 ; « Desmembramientos aumentan en Medellín, van 24 este año », *El Nuevo Siglo*, 9 octobre 2015.

⁸⁶ Voir entre autres : « CTI investiga casos de tortura en el “Bronx” », *El Tiempo*, 31 mai 2016 ; « “El Bronx”: de centro de expendio de drogas y armas a basurero », *El Tiempo*, 1^{er} juin 2016 ; « El Tiempo, en el corazón de la calle del “Bronx”. Document audiovisuel », *El Tiempo*, 1^{er} juin 2016 ; « En el Bronx secuestraban a extranjeros y pedían hasta 10.000 euros por su rescate », *El Espectador*, 1^{er} juin 2016.

démembrement d'un enfant dans le *Cartucho* dont les morceaux ont fini par être jetés dans un *container*, par l'intermédiaire de cette même marmite que le garçon avait volée pour la revendre et acheter du *bazuco*. Or le contenu de la marmite que le garçon avait vidé était constitué des restes découpés d'une autre personne. Y avait-il déjà une présence paramilitaire dans le *Cartucho* ? Bien que je ne puisse l'affirmer en l'absence de données bibliographiques et ethnographiques, je peux cependant mettre en évidence le lien entre les formes de violences extrêmes utilisées dans le *Cartucho* et celles de *La Ele*, où la présence « paramilitaire » ou « ex-paramilitaire » semble confirmée.

L'exercice de la punition par la torture et le démembrement au sein des groupes paramilitaires ou, si l'on veut, des « bandes criminelles », peut rappeler le « supplice » des condamnés à mort de la justice pénale au XVIII^e siècle que Michel Foucault a analysé dans son ouvrage *Surveiller et punir*⁸⁷. Tout en ayant conscience, bien entendu, des divergences temporelles et contextuelles entre les situations analysées par Foucault et celles présentées dans cette recherche, il est possible d'observer dans les deux cas les liens entre le contrôle, la punition et le supplice corporel.

Dans le cas des territoires où les groupes paramilitaires se sont implantés, le contrôle de la population se réalise par le biais de la violence. Si les règles imposées par ce groupe ne sont pas respectées, c'est par la souffrance corporelle que les personnes sont punies. De la même manière que dans l'exécution publique analysée par M. Foucault le corps des condamnés était « supplicié, dépecé, amputé, symboliquement marqué au visage ou à l'épaule, exposé vif ou mort, donné en spectacle », dans plusieurs massacres commis par des paramilitaires en Colombie, les membres de ces groupes considéraient les châtiments comme des spectacles publics par lesquels un message de terreur et d'obéissance à l'ordre établi était envoyé à la population.

Dans le cas des *ollas*, suivant les récits et les situations ethnographiques auxquels j'ai eu accès pendant mon travail de terrain, la torture et l'exécution ne se réalisaient pas en public. Cependant, des corps amputés, marqués par des punitions se baladaient par les rues des *ollas*, comme cela aurait pu arriver à Paola et comme j'ai eu l'occasion de le voir. Si je ne peux pas assurer que la punition exercée par les *sayayines* ait été appliquée, j'ai vu plusieurs personnes auxquelles il manquait une main, des doigts ou un avant-bras. La violence de ces punitions était également perceptible à travers le langage, avec un caractère

⁸⁷ M. Foucault, *Surveiller et punir*, *op. cit.*, p. 1 et 2.

fortement coercitif, comme nous l'avons vu par le biais des phrases prononcées par « JJ ». Dans les *ollas*, la punition physique, que ce soit par la présence de corps amputés ou par le langage qui l'exprime, a déjà une fonction de contrôle social.

« Bandes criminelles » ou « groupes paramilitaires » des *ollas* du centre de Bogotá... il est difficile de trancher et là n'est sans doute pas le problème. Ce que je sais des *ollas*, en raison de mon travail sur le terrain et de mes recherches à partir de sources primaires et secondaires, me permet de constater que des personnes démobilisées de groupes paramilitaires à l'issue des cérémonies officielles antérieures à 2005 font désormais partie de réseaux de narcotrafic et de contrôle territorial dans les *ollas*. J'ai aussi pu constater des analogies entre les actes violents perpétrés avant la démobilisation et les actes de violence commis dans les *ollas* et dans d'autres villes du pays ces dernières années. En ce qui concerne la corruption des institutions de l'État, nous connaissons le cas d'une quinzaine de policiers rattachés au « Commando d'Attention Immédiate » – CAI – de *San Victorino* qui, en échange d'une rétribution pécuniaire mensuelle, favorisaient le libre commerce de drogues dans le centre-ville par l'intermédiaire des réseaux de trafic de *La Ele* et du *Samber*⁸⁸.

Les frontières des *ollas* définies par l'imposition territoriale : des disputes et des accords

Comme nous l'avons vu tout au long de la première partie de cette recherche, le secteur du centre-ville bogotanais dans lequel les *ollas* ont émergé entre les années 1970 et 1980 représentait déjà, à la fin du XIX^e siècle, un lieu où la misère, le vice et le crime se côtoyaient. Pendant la première moitié du XX^e siècle, certaines mesures administratives, comme la limitation à une partie de la ville des *chicherías* et des établissements destinés à l'exercice de la prostitution, ont participé à l'affirmation de ce secteur comme « topographie spécifique », comme des « bas-fonds ». En outre, la présence du marché central dans le secteur semblait confirmer quotidiennement l'idée d'un « lieu chaotique⁸⁹ ». Ce sont également les forts flux migratoires et certains projets urbanistiques qui ont

⁸⁸ « Son 15 los policías capturados por “venderle el alma” a mafias del Bronx », *Noticias Caracol*, 8 février 2016 ; « Así sobornaban a los policías en San Bernardo », *El Tiempo*, 15 avril 2016.

⁸⁹ Cf. chapitre 1.

favorisé le départ des classes aisées et moyennes du centre-ville, ainsi que la prolifération d'*inquilinos* pour les familles plus défavorisées. La construction de la *Carrera Décima* a ainsi contribué à l'éloignement de ce secteur du centre historique de la ville ; puis l'abandon du projet *Ciudad del Empleado* pour la réhabilitation de la zone a favorisé la perpétuation de conditions de vie très précaires dans le secteur⁹⁰.

Selon la source la plus ancienne dans laquelle j'ai trouvé le terme *ollas* – à savoir l'étude sur les *gamines* développée par Javier de Nicolás *et al.*, publiée en 1981 –, le secteur du centre-ville où se situaient les *ollas*, « les lieux les plus sordides de la ville », selon les auteurs de cette étude, ne semblait pas avoir de limites claires, mais il continuait à représenter une sorte de « topographie spécifique », pour reprendre les termes de Dominique Kalifa, où confluaient la pauvreté, la pègre, la prostitution... Il s'agissait d'un secteur large à l'ouest du centre historique de la ville qui reflétait, aux yeux de la municipalité et de la presse, ce que Fredrik Barth appellerait « une frontière sociale⁹¹ ». Les *chicherías* ont côtoyé les lupanars et les *inquilinos* où des familles migrantes pauvres s'entassaient. Cette « frontière sociale » avait une « contrepartie territoriale » assez large dans laquelle les *ollas* se sont peu à peu consolidées en tant que frontières territorialement et matériellement définies.

Si nous suivons l'étude sur le *Cartucho* réalisée par Ingrid Morris et Germán Garzón, les frontières matérielles de cette *olla* ont commencé à se dessiner à partir de la fin des années 1960, lorsque les premiers réseaux de trafic de drogues s'y sont installés. Selon ces auteurs, circulait parmi les personnes qui vivaient dans le *Cartucho* un récit selon lequel, vers 1968, six policiers qui travaillaient dans la région des Plaines, *Llanos Orientales*, avaient trouvé une cargaison de marijuana. Après avoir quitté la police, leur fuite les avait menés à Bogotá, « directement au *Cartucho* », où « ils se sont discrètement approprié le territoire », créant dans ce secteur de la ville plusieurs points de vente de marijuana. Et c'est ainsi que serait née la « bande⁹² » « *Los Bayona* ». Une autre bande ou « réseau de trafic » – comme je préfère appeler ces organisations, pour ne pas les confondre avec les « bandes criminelles » –, celle de « *Los Chinchés* », avait essayé de prendre le contrôle du secteur et du marché, principalement de marijuana, pendant les années 1970. Sans réussir à

⁹⁰ Cf. chapitre 2.

⁹¹ F. Barth, « Les groupes ethniques et leurs frontières », art. cit., p. 213.

⁹² Ingrid Morris et Germán Garzón utilisent le terme « bande » pour parler de groupes armés qui pratiquaient le trafic de drogue, sans pour autant parler de « bandes criminelles » ou « *bacrim* », comme cela se fait actuellement. Je parlerai dorénavant de « réseaux de trafic ».

tout contrôler, ce réseau est pourtant parvenu à s’installer dans une partie du secteur⁹³.

Au milieu des années 1980, alors que les réseaux se disputaient de plus en plus le monopole du trafic et du territoire, une nouvelle bande apparut pour en prendre le contrôle : « *Los Llaneros* ». Elle y parvint finalement, introduisant dans le secteur le marché du *bazuco* et des « logiques de violences », comme le signalent I. Morris et G. Garzón, dont parmi différentes formes de torture, celle du dressage de chiens *pitbull* afin de manger de la viande humaine⁹⁴ ! Coïncidence ou non, le milieu des années 1980 est un moment où se renforcent les groupes armés, où ils s’immergent dans l’économie de la drogue et participent à la fragmentation territoriale du pays, et la parenté entre certaines formes de violence du *Cartucho* et de *La Ele* met également en évidence la persistance de la présence de certains groupes. Ce serait pourtant une erreur d’affirmer que les *ganchos* du *Cartucho* étaient directement contrôlés par des groupes paramilitaires, car ces groupes n’étaient pas solidement structurés à l’époque. Il s’agissait plutôt de réseaux en lien avec des organisations paramilitaires existantes.

Selon I. Morris et G. Garzón, à la fin des années 1980, le *Cartucho* est devenu une sorte d’« espace de tranchées ». Différentes organisations avaient réussi à gagner des territoires à l’intérieur du quartier *Santa Inés* afin d’y créer leur *gancho* qui, par-delà la marque, représentait également un espace délimité de commercialisation et de consommation de drogues. Les leaders de ces organisations étaient appelés *jíbaros*. « *Los Llaneros* » cohabitaient avec « *Los Paisas* », « *Los Cruz* » et « *Los Boyacos* », de nouveaux réseaux⁹⁵.

Si nous incluons ce récit sur le *Cartucho* dans ce que j’ai appelé ici le *tissage des récits* à partir duquel une histoire des *ollas* peut être pensée et construite⁹⁶, cela nous permet de voir comment, à l’intérieur de la « frontière sociale » que représentait ce secteur du centre-ville, d’autres frontières définies territorialement ont commencé à apparaître avec l’implantation des réseaux de trafic de drogues. Les six policiers qui allaient former « *Los Bayona* », selon le récit de I. Morris et G. Garzón, sont arrivés « directement au *Cartucho* », alors appelé à l’époque quartier de *Santa Inés*, probablement parce que ce secteur était déjà le marqueur d’une « topographie spécifique » dans la ville, liée à la

⁹³ Ingrid Morris et Germán Garzón, *El Cartucho: Del Barrio Santa Inés al Callejón de la Muerte*, op. cit., p. 67.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 68.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 70, 73.

⁹⁶ Cf. chapitre 3.

criminalité, à la contrebande et à la consommation de *chicha*, de *guarapo*, d'*aguardiente*, liée également à une économie informelle de marchands ambulants, au débordement du marché central, à la fréquentation de voyageurs de bus inter-cités. *Los Bayona* se sont « discrètement » implantés dans le marché de la marijuana et au sein du territoire, probablement parce qu'il n'y avait pas alors d'autre groupe avec qui se disputer le marché de la drogue et le territoire. La lutte territoriale, et donc la défense et l'affirmation du territoire, commencent ultérieurement avec l'arrivée d'autres réseaux.

C'est à l'issue de la lutte entre au moins deux réseaux de trafiquants de drogues que les limites des frontières, à l'intérieur de la « frontière sociale » que ce secteur de la ville représentait, se matérialisent et deviennent claires pour les membres du réseau, les consommateurs et même les habitants du quartier. La lutte territoriale, présente dans nombre d'endroits à travers le pays, se développe au centre de la capitale colombienne, dans les rues des quartiers populaires, parmi les plus défavorisés de la ville. Dans les récits du *profe* Vásquez, de Nixxo, du *profe* Guillermo et de Carlos, personnes qui ont vécu pendant leur enfance dans le *Cartucho* ou *La Ele* avec leurs familles, il ressort toujours des éléments indiquant comment certains de leurs proches ont travaillé pour les différents réseaux. Ainsi, l'implantation de ces réseaux au sein des territoires pouvait devenir, pour les habitants de ces quartiers, une source, et notamment une source de travail permettant de se diriger, comme dirait Gérard Althabe, sur le « chemin de l'assimilation⁹⁷ » au sein de la vie urbaine que plusieurs migrants ne connaissaient pas. Or, ce « chemin de l'assimilation » se réalise dans un contexte de « territorialisation », « d'imposition d'une règle autoritaire sur un espace donné⁹⁸ », où des accommodements face à la violence de la part de la population y vivant ont été nécessaires, où des expériences de violence sont devenues des expériences quotidiennes.

À partir des données de mon travail de terrain et de certaines sources écrites, je vais vous présenter ici les enjeux plus quotidiens de la délimitation des frontières des *ollas* par les réseaux de trafic, notamment pour les *ollas* dans lesquelles j'ai réalisé mon enquête.

⁹⁷ J'emprunte à Gérard Althabe cette expression qu'il utilise pour parler de l'assimilation des étrangers, venus notamment du Maghreb, dans la société française dans les années 1970. Voir, Gérard Althabe, « Construction de l'étranger dans les échanges quotidiens », *Civilisations. Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines*, 1^{er} décembre 1993, n° 42-2, p. 217-227.

⁹⁸ D. Pécaut, « Les configurations de l'espace, du temps et de la subjectivité dans un contexte de terreur : l'exemple colombien », art. cit.

La Ele

Aucune source bibliographique ne me permet de retracer la matérialisation des limites des *ollas* dans lesquelles j'ai réalisé mon travail de terrain, et en particulier de *La Ele* où des barrières tangibles ont toujours été présentes durant les neuf ans que durèrent mes visites dans le secteur, entre 2007 et 2016. Les premières années, l'entrée du côté de la *Plaza de Los Mártires* était matérialisée par des barrières d'à peu près un mètre de hauteur, comme celles utilisées lors d'événements avec une forte affluence de public. Ces grilles étaient placées sur la voie dédiée normalement aux voitures. À l'extrémité des grilles, sur le trottoir, l'espace restait libre pour permettre l'entrée et la sortie des personnes. De chaque côté des grilles, des *campaneros* [des guetteurs] surveillaient. Plus tard, des pneus de voitures ont été ajoutés à ces grilles. À l'autre bout de la rue, aux entrées sud de *La Ele*, connues des habitués comme celles du *batallón* [caserne] – pour sa proximité avec la caserne des conscrits de l'Armée – et de la *cartonería*⁹⁹ – pour les dépôts de matériaux recyclables que s'y trouvaient –, des accumulations d'ordures jouaient le rôle de barrière.

Grâce aux récits des personnes rencontrées, je possède néanmoins certaines données qui me permettent de situer le moment où les rues au sein desquelles se trouvait *La Ele* ont commencé à se transformer pour créer l'espace-frontière que j'ai connu. De la même manière que le *profe* Vásquez et Carlos, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, Nixxo situe la consolidation de *La Ele* en tant qu'*olla* durant la période d'existence du *Cartucho*. Au début des années 1990, selon son récit, des bandes ont commencé à s'organiser dans ces rues, réputées pour leurs tavernes, lieux de rencontre de voleurs.

Le *Cartucho* restait l'épicentre de la vente et de la consommation de drogues, mais certaines personnes préféraient *La 15* – devenue quelques années plus tard *La Ele* –, car l'ambiance y était moins « lourde », selon les mots de Nixxo. Par comparaison avec les réseaux qui contrôlaient le *Cartucho*, les réseaux qui commençaient à s'approprier marché de la drogue et territoire à *La Ele* étaient moins puissants et faisaient peser moins de contraintes sur les habitants de ces rues et les habitués des tavernes. Néanmoins, dans le récit de Nixxo à propos de cette *olla* figuraient déjà diverses formes de violence...

⁹⁹ Relatif au « carton ».



Image 18 : Entrée de *La Ele* du côté de la *Plaza de Los Mártires*, février 2016.
Source : Données cartographiques Google, *Street View*

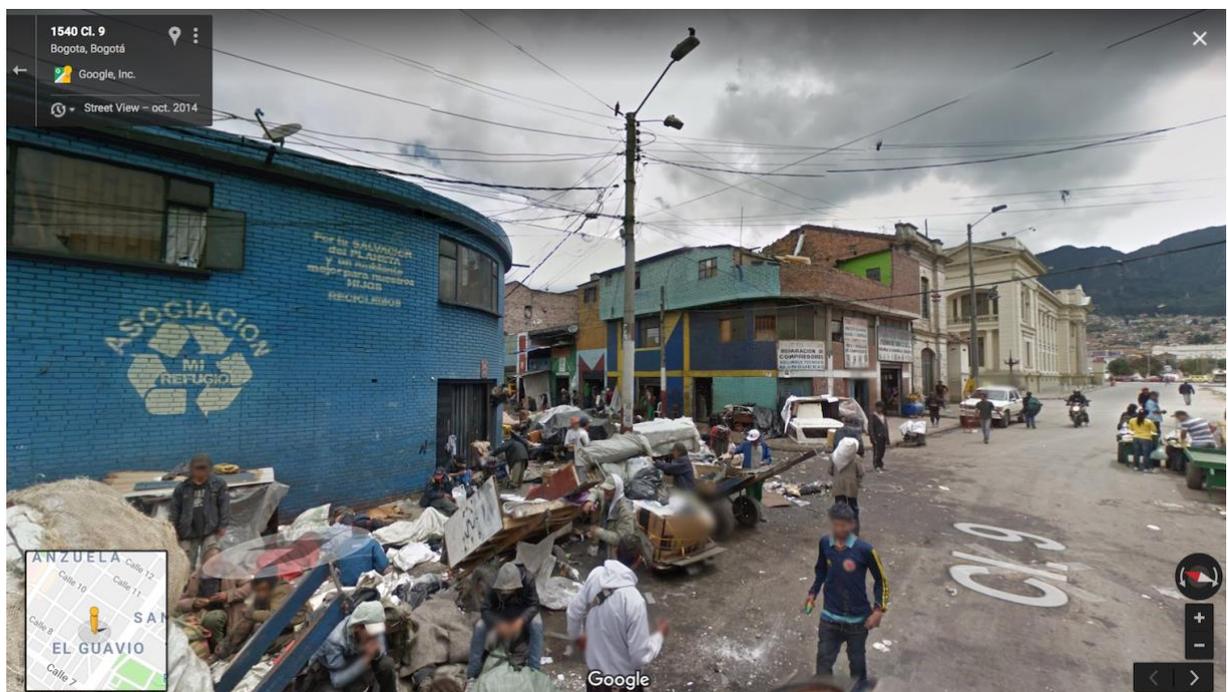


Image 19 : Entrée de *La Ele* du côté *Batallón*. Au fond, la caserne de l'Armée et le parc *Tercer Milenio*, octobre 2014.
Source : Données cartographiques Google, *Street View*



Image 20 : Entrée de *La Ele* du côté *Cartonería*, octobre 2014.
Source : Données cartographiques Google, *Street View*

Les deux frères de Nixxo ont fréquenté assidûment *La Ele* jusqu'à leur mort à la fin des années 1990. Tous deux ont été assassinés dans cette *olla* avant même que le *Cartucho* ne soit déplacé et démoli, l'aîné en raison d'un vol au détriment de l'un des chefs de l'*olla*, le cadet à cause d'une relation amoureuse ayant mal tourné.

Nixxo : Mes frères sont devenus... comment dire ?... ils sont devenus des *sicarios* [tueurs à gages]. Mais ils ne consommaient pas [de *bazuco*] ; leur vice était l'alcool. Mais tous les huit ou quinze jours... tu piges ? Ils sont devenus comme ça. Et comme je vous ai déjà dit, un *sicario* au *Cartucho*, quand le *Cartucho* existait, ou à *La Ele*, il doit faire attention, parce que les *jíbaros* [chefs de réseaux de trafic ou dealers] les font tuer pour leur prendre ce qu'ils ont. Ou s'ils sont amoureux d'une fille et que le *jíbaro* veut cette fille, il fait tuer le mec pour prendre la fille, et c'est ça qui est arrivé à mes frères. L'aîné a été tué parce qu'il avait volé vingt millions [de pesos] qui avaient été à un mec... un mec *esmeraldero*¹⁰⁰. Et l'*esmeraldero* avait des *ollas* dans *La Ele*. Alors, les frères du mec l'ont repéré, l'ont embobiné, l'ont invité à boire un verre et quand il a été un peu bourré et qu'il allait partir avec sa moto, ils l'ont pris et lui ont mis genre sept tirs dans la tête. Là, c'est le premier de mes frères qui est mort.

¹⁰⁰ Homme qui travaille dans l'exploitation (en tant que chef ou commanditaire) et/ou le commerce d'émeraudes. Comme il s'agit d'un milieu fortement masculin, le terme est toujours utilisé au masculin.

Le deuxième était très *gatillero* [« gâchette »]¹⁰¹. Il tuait pour rien... *ánima bendita* [bénie soit ton âme] ! Pour rien il tuait. Il ne pouvait pas supporter quelqu'un qui jetait un mauvais regard à ma mère ou qui me jetait un mauvais regard. Il devenait très méchant. Alors il s'est mis en couple avec une meuf. Elle était très belle, très jolie, mais la meuf était une salope et avait déjà un mec qui était un *jíbaro*. Alors, mon frère l'a quittée, lui a dit qu'il ne voulait plus d'elle, et la meuf, enragée, a demandé à ses amies de la frapper. Elles lui ont laissé un œil au beurre noir. Et elle est allée chez l'autre mec pour lui dire que c'était mon frère qui l'avait frappée. C'était un samedi et il était en train de jouer au billard à *La Ele*, à *La 15*, il était en train de jouer et trois mecs sont arrivés et lui ont tiré une dizaine de fois dans le dos¹⁰².

Un an avant de me parler en détail de la mort de ses frères, Nixxo m'avait simplement dit que le corps de son frère aîné avait été enterré par sa famille, mais que le corps de son frère cadet avait apparemment été démembré.

Si ce récit de Nixxo est révélateur des différentes expériences de violence auxquelles les personnes qui fréquentent les *ollas* doivent faire face, mais peuvent également faire appel – ce qui sera le sujet d'un prochain chapitre –, il est aussi révélateur de ce qui concerne l'organisation de *La Ele* avant même la fin du *Cartucho*. Il y existait déjà des organisations de contrôle du marché et du territoire, comme dans l'exemple de l'« *esmeraldero* », apparemment propriétaire de plusieurs *ollas*, c'est-à-dire de *casa-ollas* ou de *ganchos*, dans les rues de *La Ele*.

En outre, la référence à l'univers des émeraudes en Colombie nous permet également

¹⁰¹ *Gatillo* en espagnol signifie « gâchette ». Celui ou celle qui appuie sur le *gatillo* est appelé *gatillero*. Ce terme peut être un synonyme de *sicario*.

¹⁰² Transcription originale : Nixxo : *Mis hermanos se volvieron... ¿cómo le dijera ?... se volvieron sicarios. Pero ellos no consumían [bazuco] ; el vicio de ellos era el trago. Pero cada ocho días, cada quince días, ¿si ? Pero ellos se volvieron así. Y como les he dicho, allá un sicario en el Cartucho, cuando estaba el Cartucho, o en La Ele, un sicario tiene que cuidarse de ellos, porque los mismos jíbaros los mandan a matar para quitarle lo que tienen ellos, o si se enamoran de una china y el jíbaro quiere a la china, matan al otro man, por quedarse con la china y así les paso a mis hermanos. Al mayor lo mataron porque se había robado como veinte millones, y habían sido de un man... un man de esos esmeralderos. Y el esmeraldero tenía ollas en La Ele. Entonces los hermanos de él lo voltearon, lo invitaron a tomar trago y cuando estaba todo prendido y todo y cuando iba a prender la moto, lo cogieron y le metieron como siete tiros en la cabeza. Ahí fue el primer hermano que se murió. El otro era muy gatillero. Él por nada mataba, ¡ánima bendita! por nada mataba. Él no podía mirar que miraran mal a mi mamá o me miraran mal a mí. Entonces él se estaba volviendo muy malo. Entonces se cuadró con una vieja. Esa vieja era hermosa, era muy bonita, pero la vieja era muy perra, tenía otro man aparte, que era un jíbaro. Entonces mi hermano se cansó de la vieja, por que unas vueltas ahí y todo. Entonces le dijo a ella que se abriera, que ya no quería tener nada con ella, y la vieja de rabia se hizo cascar de las amigas, le pusieron el ojo colombino y todo eso y fue y le dijo al otro man que era mi hermano el que le había pegado a ella. Entonces era un sábado y él estaba jugando en un billar de La Ele, en La 15, estaba jugando billar y llegaron tres manes y le metieron como diez tiros en la espalda* [extrait de conversation vidéo avec Nixxo, février 2016].

de replacer de nouveau les *ollas* dans le contexte plus large du conflit armé, car des liens étroits se sont tissés entre l'exploitation et le commerce (légal ou illégal) d'émeraudes, les groupes paramilitaires et les réseaux de trafic de drogues, notamment le *Cartel de Medellín*¹⁰³.

Dans leur ouvrage, Ingrid Morris et Germán Garzón mentionnent que les membres de la bande « *Los Cruz* » – qui était une organisation familiale –, en formant une alliance avec « *Los Paisas* », avaient fait disparaître toute la bande de « *Los Llaneros* » en les tuant, et avaient réussi à « exiler » « *Los Boyacos* ». Le leader de « *Los Boyacos* », Eberto Mariño, était originaire de la région des émeraudes, à l'ouest du département de Boyacá¹⁰⁴, d'où le nom de « *Boyacos* », terme utilisé, dans le langage courant, pour parler des personnes originaires de ce département. Eberto Mariño, selon un article du journal *El Tiempo* de 2001, avait travaillé pour Gonzalo Rodríguez Gacha, associé du *Cartel de Medellín* et chargé de l'armée de cette organisation¹⁰⁵.

Gonzalo Rodríguez Gacha était né dans la région contiguë à celle de l'émeraude, et, pendant sa jeunesse, il avait travaillé pour les *esmeralderos* les plus importants de la région : Gilberto Molina et Víctor Carranza. Gacha avait commencé par travailler dans des magasins d'électroménager appartenant à des *esmeralderos* dans le centre de Bogotá, puis avait ensuite été embauché pour travailler dans les mines. Il est alors devenu très proche de la famille Molina, jusqu'à ce qu'il déclare la guerre à cette famille et à la famille Carranza, en tant qu'associé de Pablo Escobar dans le *Cartel de Medellín*, afin de prendre le contrôle du marché de l'émeraude. Cette guerre est connue en Colombie sous le nom de « *Guerra Verde* », la « Guerre Verte¹⁰⁶ ».

Ainsi, l'*esmeraldero* dont parle Nixxo à propos de la mort de ses frères est très

¹⁰³ Banco de datos de violencia política, *Deuda con la humanidad. Paramilitarismo de Estado en Colombia 1988-2003*, Bogotá, Noche y niebla, 2004, p. 227-230.

¹⁰⁴ Dans le département de Cundinamarca existe aussi une région avec d'importantes mines d'émeraudes. Cependant, c'est dans la région de Boyacá que se trouvent les plus grandes mines de cette pierre précieuse. La région des mines d'émeraudes située dans le Boyacá est connue sous l'appellation *zona esmeraldífera*, « zone d'émeraudes ».

¹⁰⁵ « La historia del Zar del Bronx », *El Tiempo*, 31 août 2001.

¹⁰⁶ Les données présentées ici à propos de l'univers de l'émeraude en Colombie sont issues d'une enquête de terrain que j'ai réalisée, dans le cadre d'un projet de recherche, entre janvier et février 2017 dans la région de l'émeraude, plus précisément dans les villages de Quípama et Muzo, et à Bogotá dans le secteur de commercialisation des émeraudes. J'ai eu l'occasion de rencontrer des *esmeralderos* survivants de la *Guerra Verde*, et notamment certains personnages haut placés au sein de la structure de Gilberto Molina et Víctor Carranza qui ont vécu de près l'histoire de Rodríguez Gacha. Je m'abstiens ici de donner leurs noms pour des raisons de sécurité. Pour approfondir sur ce sujet et le lien de l'univers de l'émeraude avec des groupes paramilitaires, voir, par exemple, Banco de datos de violencia política, *Deuda con la humanidad. Paramilitarismo de Estado en Colombia 1988-2003*, op. cit..

probablement Eberto Mariño. Dans le même article d'*El Tiempo* que celui cité plus haut, où il est question de son arrestation pour trafic de drogues mais aussi en raison de l'assassinat d'une vingtaine de personnes dans le *Cartucho* (pendant la dispute avec « *Los Cruz* » ? Au moment de son « exil » du *Cartucho* ?), ce personnage est surnommé le « *Zar del Bronx* », le « Tsar du Bronx », expression qui est peut-être un hommage à celle de « Tsar des émeraudes » désignant communément Víctor Carranza.

Ainsi, Eberto Mariño serait arrivé vers le milieu des années 1990 à *La Ele*, où son organisation, « *Los Boyacos* », est devenue la plus importante. Si nous rapprochons ces informations de celles de l'ouvrage de I. Morris et G. Garzón, « *Los Boyacos* » auraient donc transféré leurs opérations au *Bronx*, sans doute à la suite de leur expulsion du *Cartucho* par la force.

Selon le récit de *doña* Alicia – une dame d'une cinquantaine d'années qui a vécu depuis l'âge de trente-six ans dans le *Cartucho* et aux alentours de *La Ele*¹⁰⁷ – à l'époque où le *Cartucho* a commencé à être déplacé et démolit, c'est-à-dire au début des années 2000, certains réseaux de trafic de cette *olla* ont essayé de s'installer à *La Ele* et une forte lutte pour le territoire s'est déroulée avec les organisations qui y étaient déjà présentes. C'est l'arrestation d'Eberto Mariño en 2001 qui, d'après un autre article du journal *El Tiempo*, en juin 2016, a permis aux *ganchos* « Homero » et « Mosco » de contrôler une grande partie du *Bronx*¹⁰⁸.

Selon ce même article de presse de 2016, César González, leader du *gancho* « Homero », et Óscar Alcántara González, leader du *gancho* « Mosco », seraient arrivés dans le *Cartucho* plusieurs années auparavant en compagnie de leur mère. Ils auraient commencé à travailler dans cette *olla* pour les organisations de trafic de drogues qui s'y trouvaient, grimant dans la hiérarchie de ces organisations jusqu'à ce qu'ils voient l'opportunité de créer leur propre structure de trafic dans le *Bronx* lors de l'arrestation du leader de « *Los Boyacos* » et d'autres membres de cette organisation.

Quand j'ai commencé mes visites à *La Ele* en 2007, cette *olla* était divisée en plusieurs *ganchos* [*casa-olla* équivalente à une marque de *bazuco*] : « Homero », « Gris », « Nacional », « América », « Escalera », « Manguera », « Morado »... Chaque *gancho* possédait au moins un immeuble comportant la *taquilla* – le *guichet* –, ainsi que des

¹⁰⁷ À propos de *doña* Alicia je reviendrai dans un prochain chapitre.

¹⁰⁸ « Bertha González, la mujer más poderosa del "Bronx" », *El Tiempo*, 2 juin 2016.

espaces collectifs de consommation et parfois des chambres à louer à l'heure.

Or, pour un nouveau visiteur, cette division de l'espace n'était guère évidente. Dès que l'on franchissait la petite grille, on se trouvait dans un espace envahi de personnes, de bruits, d'odeurs. Sur les trottoirs, de vieux canapés, fauteuils et chaises, sales et abîmés, accueillaienent les consommateurs, des femmes et des hommes trituraient de la marijuana dans des bassines colorées posées sur de hauts tabourets, et des structures en bois, d'un ou deux étages, couvertes de tôles en acier, s'imposaient comme un prolongement des immeubles. Dans ces structures, davantage encore de canapés, de fauteuils et de chaises, toujours occupés par des consommateurs. Si, au cours des années que durèrent mes visites, ces structures furent parfois détruites par la police, elles étaient bien souvent reconstruites en quelques semaines.

De part et d'autre de chacune des trois rues qui formaient *La Ele* se trouvaient des tavernes, des bars, des salles de jeux avec des machines à sous, des discothèques... des établissements d'où sortaient toujours des musiques différentes ; des établissements qui restaient ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. On y voyait aussi des salles de billard qui se distinguaient des tavernes ou des bars par la présence de tables vertes sur lesquelles on se penchait pour jouer. On pouvait reconnaître les diverses *casas-olla* ou *ganchos* en prêtant attention à certains détails comme les blasons des équipes de football comme « América » ou « Nacional », peints sur les murs des immeubles des *ganchos* portant le nom de cette équipe, ou comme la queue qui se formait devant la *taquilla*, c'est-à-dire une sorte de porte à travers laquelle un homme ou une femme derrière un bureau abîmé vendait des doses de *bazuco*. Nonobstant, si la distinction entre les *ganchos* n'était pas évidente pour un œil novice, tel que le mien au début de mes visites, elle était là, présente dans chaque conversation avec les personnes qui m'indiquaient en parlant doucement le nom et l'emplacement de chaque *gancho* ; elle était là, présente sur chaque petit sachet de *bazuco* qui circulait, car les logotypes des *ganchos* étaient souvent imprimés sur les sachets.

Au premier abord, la « sécurité » de l'*olla* semble centralisée, comme si les *campaneros* et les *sayayines* protégeaient l'ensemble de *La Ele* et non seulement l'immeuble de chaque *gancho*. « JJ » m'a expliqué que chaque *olla* avait sa propre sécurité, c'est-à-dire ses propres *campaneros* [guetteurs] et *sayayines*, mais qu'en effet il existait des accords entre les chefs des *ganchos* pour assurer une « sécurité » commune.

Les règles imposées aux consommateurs étaient également partagées. Si, durant la journée, cette « sécurité » commune semblait se concentrer sur les trois rues qui formaient *La Ele*, le soir, lorsque ce secteur commercial du centre-ville se vidait, que les magasins fermaient et les acheteurs partaient, la « sécurité » de l'*olla* s'étendait. Selon « JJ », *sayayines* et *campaneros* se dispersaient sur la *Plaza de Los Mártires*, la *Plaza España* et le parc *Tercer Milenio*. Il est important de signaler que le soleil se couche toujours à Bogotá entre 18h et 18h30, et qu'à 20h, dans ce secteur du centre, il est difficile de trouver un magasin encore ouvert.

Durant mon travail sur le terrain, il ne m'est arrivé que très rarement de rester dans les *ollas* au-delà de 20h. La première fois, c'était à *La Ele*, le soir du 23 décembre 2015 pour fêter Noël avec Nixxo et « Perico », un de ses amis que nous retrouvions toujours dans la même taverne à juke-box et machines à sous quand nous allions ensemble à l'*olla*. Ce soir-là, avec Nixxo, nous sommes restées jusqu'à un peu plus de 22h. À la sortie de *La Ele*, j'ai pu m'apercevoir que des *campaneros* et des *sayayines* se trouvaient bien au-delà des limites matérielles de l'*olla*, élargissant leur espace de contrôle.

Or, l'élargissement du contrôle des *ollas* semble s'effectuer également par l'établissement de rapports particuliers établis entre les réseaux des *ollas* et les commerçants qui les entourent :

Le dimanche 7 décembre 2014, je me suis rendue au centre-ville, dans les secteurs commerciaux, afin d'observer la dynamique créée pendant la période des festivités de Noël. Cette journée marque chaque année le début des festivités de la nativité. Contrairement à ce que j'avais imaginé, plusieurs locaux étaient fermés ce dimanche dans les secteurs de *Los Mártires* et de la *Plaza España*. Les rues étaient quasiment désertes. Plus vers l'ouest, où se trouve le *San Andresito San José*, il y avait beaucoup plus de mouvement. Profitant de l'absence de clients dans les rues plus proches de *La Ele*, je décide finalement d'aller parler aux commerçants qui côtoyaient l'*olla* la plus importante de Bogotá, plutôt que de m'aventurer parmi l'affluence de personnes, d'objets, de voitures, de cris de publicité, de couleurs... qui caractérise les *San Andresitos*¹⁰⁹.

Dans la rue qui fait communiquer la *Plaza de Los Mártires* et la *Plaza España*,

¹⁰⁹ Au centre-ouest de la ville, il y a deux secteurs commerciaux connus sous l'appellation de *San Andresito* : *San Andresito San José* qui se situe très près de la *Plaza España*, et *San Andresito de la 38*, quelques rues plus à l'ouest.

passant par l'entrée de *La Ele*, je vois, en arrivant aux abords de la *Plaza España*, une dame d'une quarantaine d'années assise sur une chaise en plastique dans un magasin de couvertures. Entourée de couvertures de toutes tailles, couleurs, formes et dessins, et enveloppée dans une des couvertures de son magasin pour se couvrir du froid en attendant les clients, Mireya accepte de parler avec moi. Je lui explique que je fais une recherche pour l'université et que je m'intéresse aux relations quotidiennes entre les commerçants du secteur et les *ollas*, et bien entendu les personnes qui fréquentent les *ollas*.

Avec cette très brève présentation, Mireya me révèle que « chaque *olla* s'occupe de son secteur » [« *cada olla maneja su sector* »]...

Mireya : Par exemple, les commerçants qui vendent des pièces de voitures et réparent des voitures derrière l'hôpital, ont parlé avec les gens de *La Ele* parce qu'il y avait beaucoup de personnes qui venaient déféquer là-bas et qui volaient aussi. Il y a eu un arrangement entre eux et maintenant c'est toujours propre et on ne vole plus là-bas, alors qu'on y volait beaucoup¹¹⁰.

Mireya finit par me dire qu'elle ne paie pas de mensualité à ceux qui contrôlent l'*olla* parce que jusqu'à présent elle n'avait pas eu de soucis, mais qu'il y a beaucoup de commerçants qui paient mensuellement afin de garantir la sécurité de leurs locaux et de leurs clients.

Par ses propos, Mireya était en train de m'affirmer que les personnes qui contrôlent les *ollas* ont une influence en dehors du périmètre de ces espaces. Cela peut nous faire penser que les accords entre les réseaux de trafic de drogues d'une *olla* comme *La Ele* vont au-delà des limites de l'*olla*. Ainsi, ces réseaux agiraient sur des territoires plus larges, non seulement en terme d'influence sur les commerçants, mais aussi au niveau du comportement des personnes qui fréquentent leurs propres *ollas*. Ils peuvent interdire de voler dans certains endroits, d'entrer en conflit avec certains commerçants et même de faire leurs besoins n'importe où. Les règles et les punitions des *ollas* dépasseraient les simples limites matérielles de ces espaces.

Il me semble important d'ajouter que dans le cas de nombreux secteurs commerciaux

¹¹⁰ Transcription originale : Mireya : *Por ejemplo, el comercio detrás del Hospital, que es un comercio de repuestos de carros y de talleres mecánicos, hablaron con los de La Ele porque muchas personas iban a defecar allá detrás y a robar. Ellos tuvieron un arreglo económico y ahora todo permanece limpio y ni siquiera volvieron a robar ahí, donde robaban mucho* [extrait de conversation avec Mireya le 7 décembre 2014 dans son magasin de couvertures].

à Bogotá, tant dans le centre que dans d'autres parties de la ville, des groupes paramilitaires ont établi un système de taxe chez les industriels et les commerçants. Ces paiements peuvent être des extorsions, mais aussi une sorte de rémunération de ces groupes en échange d'un service de sécurité... sécurité face à la délinquance de rue, par exemple¹¹¹.

Néanmoins, malgré les accords qui peuvent exister entre les *ganchos*, des disputes ne cessent de survenir.

Lorsque j'ai repris le travail de terrain pour cette thèse au début de l'année 2014, le *gancho* « Homero » n'existait plus. Celui qui avait été le *gancho* le plus puissant, et qui vendait, selon les personnes rencontrées, le meilleur *bazuco* lors de mes premières visites à *La Ele* en 2007, avait été expulsé de l'*olla*.

En novembre 2012, une lutte territoriale entre les *ganchos* « Homero » et « Mosco » aurait été à l'origine d'une fusillade dans *La Ele* qui se termina par l'éviction du *gancho* « Homero » de cette *olla*. Selon la presse télévisée et écrite¹¹², la fusillade avait commencé vers 22h, générée par une dispute entre ces deux « bandes ». Alors qu'un des plus grands commissariats de la ville se trouve à quelques rues de cette *olla*, la police n'était intervenue qu'une trentaine de minutes plus tard avec plus d'une centaine de policiers, la participation de la police anti-émeute, des véhicules blindés et des jets d'eau à propulsion.

De cette fusillade, voici le récit que Maicol et « Lasso » – deux jeunes de l'*Oasis* qui se trouvaient à *La Ele* au moment de la dispute – nous en firent, à un nouveau venu et moi-même :

Maicol : Ce sont deux frères.

Nataly : Qui ?

Maicol : « Mosco » et « Homero ».

Nataly : Ils sont frères ?

Maicol : Ils sont frères consanguins et à cause de l'argent ils veulent s'entre-tuer ces deux connards [il rigole], ce sont des frères consanguins.

¹¹¹ Gabriel Rojas Andrade (ed.), *Desplazamiento forzado intraurbano y soluciones duraderas*. Bogotá, Cúcuta y Quibdó, Bogotá, Consultoría para los Derechos Humanos y el Desplazamiento - CODHES, 2013, vol.II, p. 41.

¹¹² Voir, par exemple : « Balacera en el Bronx », *Caracol TV*, 28 novembre 2012 ; « Un muerto y 6 heridos en el Bronx tras balacera », *El Nuevo Siglo*, 28 novembre 2012.

Lasso : Et... bah, on en vend beaucoup [de drogue]. « Mosco » existait pas. « Mosco » était « Gris », tu piges ? Et les *ganchos* qui vendaient le plus étaient « Homero », « Morado » et « Manguera ». C'étaient les *ollas* les plus imposantes. Plus tard... après « Gris », « Mosco » est arrivé et « Mosco » était « Gris » avec les produits les plus mauvais, [le *gancho*] qui vendait le moins... Du jour au lendemain « Mosco » est apparu, il s'appelait comme ça, « Mosco », et les sachets c'était avec de la très bonne *merca* [marchandise = drogue] et une concurrence très forte a commencé, tu piges ? Et ils étaient juste en face, en diagonale. « Homero » était au billard et « Mosco » en face.

Nouveau venu : Et du coup c'est celle [la drogue] de « Mosco » qui est la plus *original* [la meilleure] maintenant à *La Ele* ?

Lasso : Actuellement « Mosco » est la meilleure. Mais avant c'était « Homero » la meilleure, « Homero » et « Manguera ».

Nouveau venu : O.K., mais du coup comment ils ont fait pour virer « Homero » de *La Ele* ?

Lasso : Une descente [de police], une fausse descente. Du coup y avait les *campaneros* comme si c'était n'importe quel jour. Y avait déjà un accord avec les *campaneros* qui allaient crier « descente, descente, descente ». Alors tout le monde a commencé à fermer les grilles [des tavernes, des bars, des salles de jeux...]. Mais c'était pas une descente, c'était [une scène] parce que les gens de « Mosco » allaient entrer chez « Homero », tu piges ? alors ils criaient « descente, descente, descente » .

Nouveau venu : Ils ont tué « Homero » ?

Lasso : Non, Homero est en prison, il est pas mort. C'est un *taquillero* [celui qui tient le guichet du *gancho*] qui est mort, un des mecs qui vendaient. C'était lui le seul qu'ils pouvaient tuer parce que c'était lui qui avait le « Sept », il avait le flingue. Là y'avait la table (il désigne un endroit dans l'espace), là les sacs avec les sachets (juste à côté de la table), les *bichas* [sachets de *bazuco*], les pièces et l'argent et du coup un des mecs est arrivé d'en haut...

Maicol : Ils ont dit ça pour que les gens s'éparpillent, et qu'il y ait plus d'espace et que tous les autres ferment [leurs établissements]... que les juke-box ferment et comme ça ils entraient direct pour tuer celui qu'ils voulaient tuer.

Lasso : Les gens des [établissements de] juke-box ont fermé toutes les grilles, « descente, descente » et ils ont fermé leurs grilles, tu piges ? Et ils sont entrés et ils ont pris une *campana* [cloche = abréviation de *campanero*], tu piges ? Ils ont pris un des *campaneros* d'« Homero », « alors, fils de pute ! » et ils l'ont tabassé et ils l'ont laissé en caleçon pour qu'il parte comme ça. Dehors ! tu piges ? Alors ils avaient gagné contre la *campana*, mais là, ils devaient entrer pour prendre les *sayayines* et c'est là que le plus dur a commencé. Ils

ont pris la *campana*, l'ont déshabillé, l'ont fait sortir, « vous ne savez rien ». Et c'est là que les mecs ont commencé à siffler (il fait le bruit du sifflet) « descente, descente, descente » et alors tout le monde a fermé les grilles et les mecs quand ils sont entrés ils ont pris les *sayayines*, comme ça, c'est-à-dire ils les ont braqués et un des *sayas* de « Mosco » est monté sur le toit et quand il est descendu, ce qu'il a fait, c'est lui mettre un tir dans le ventre [au *taquillero*]¹¹³.

Lasso et Maicol sont deux jeunes avec qui j'ai beaucoup discuté pendant mes visites à l'*Oasis*. Nous nous retrouvions à chacune de mes visites au centre d'accueil. Maicol (25 ans) y allait à l'époque tous les jours afin de pouvoir parvenir à l'étape suivante du processus institutionnel proposé par l'*Idipron*, c'est-à-dire accéder à un centre d'hébergement où il allait probablement trouver un premier travail grâce aux partenariats entre l'*Idipron* et d'autres institutions municipales où des emplois étaient proposés, comme par exemple travailler comme conseiller des lignes de transport dans les stations de *TransMilenio* ou dans le nettoyage de parcs ou de voies publiques¹¹⁴. Maicol n'était pas consommateur de *bazuco* ; devenu dépendant de la marijuana, il allait souvent dans les

¹¹³ Transcription originale : *Maicol: son dos hermanos / Nataly : ¿quiénes? / Maicol: “Mosco” y “Homero” / Nataly: ¿Son hermanos? / Maicol: Son hermanos de sangre y por plata se quieren matar estos hijueputas (rie), son hermanos de sangre (repite) / Lasso: Y...pues es que eso se vende mucho. “Mosco” no existía, “Mosco” era “Gris”, ¿si ves? Y los ganchos que más vendían eran “Homero”, “Morado” y “Manguera”, esas eran las ollas más ásperas. Con el tiempo...después de “Gris”, llegó “Mosco” y “Mosco” era “Gris” la merca más paila, la que no vendía... De un momento a otro apareció “Mosco”, se llamaba “Mosco” y las bolsitas y una merca remaquia y empezaron una competencia reáspera ¿si ves? Esos como quedaban en diagonal. “Homero” era el billar y “Mosco” era en frente / Chico (nuevo): ¿y no que la de “Mosco” es la más original ahorita en La Ele? / Lasso: “Mosco” ahorita es la mejor, ahorita. Pero antes, la mejor era “Homero”, “Homero” y “Manguera” / Chico (nuevo): Bueno, pero ¿cómo hicieron para sacar a “Homero” de ahí? / Lasso: Un operativo, un operativo no operativo. Entonces estaban los campaneros así normarles, si como un día normal. Ya estaba acordado con los campaneros de que iban a empezar a pitar “operativo, operativo, operativo”. Entonces todo el mundo empezó a cerrar las rejas. Resulta que no era operativo, era que los de “Mosco” se le iban a meter a “Homero”, ¿si ves?, entonces gritaban “operativo, operativo, operativo” / Chico (nuevo): ¿Ellos mataron a “Homero”? / Lasso: No, “Homero” está en la cárcel, pero no está muerto. El que murió fue un taquillero, uno de los que vendía. Que a ese fue al único al que podían matar porque era el que tenía la “siete”, tenía el guallo. Acá era la mesa, acá estaban las bolsas de las bolsas, las bichas, las bolsas de las bichas, las monedas y la plata, y pues ahí pasó que uno se metió por arriba... / Maicol: Dijeron para que la gente se empezara a dispersar, hubiera más espacio y los demás cerraran...que las rockolas cerraran para ellos entrar más directo a matar a quien iban a matar / Lasso: Los de las rockolas bajaron todas las rejas, ‘fuufufuf’ (sonido de las rejas), “operativo, operativo” y ellos bajaron las rejas, ¿si pilla? Y se metieron y cogieron a un campana ¿si pilla? Cogieron a uno de los campaneros de “Homero”, “qu’hubo ahí ‘sapo hijueputa’”, le dieron la pela y lo mandaron de calzoncillos de ahí pa’lla’. Pa’ juera ¿si pilla? Entonces ya ahí coronaron al campana, pero entonces tenían que meterse y sacar a los sayayines, ahí fue donde empezó el peo. Cogieron al campana, lo desvistieron, lo sacaron, “usted no sabe nada”. Y ahí fue donde empezaron los manes a pitar (sonido de chiflido) “operativo, operativo, operativo”, pues entonces comenzaron a bajar las rejas y los manes cuando se metieron cogieron a los sayas así, o sea los encañonaron y uno de los sayas de “Mosco” se le metió por el techo al man, a como le cayó ahí debajo lo que hizo fue pegarle un disparo en el estómago [al taquillero] [extrait de conversation avec Maicol, Lasso et un homme, mars 2014, à l'*Oasis*].*

¹¹⁴ Ce sont les emplois qui étaient proposés au moment de mes visites à l'*Oasis* en 2014.

ollas, notamment à *La Ele* et au *Samber*, car les prix de la *bareta y* étaient moins chers. Il payait une chambre dans une pension dans un quartier au sud de la ville pour y dormir et jonglait devant les feux de signalisation pour se faire un peu d'argent.

Lasso (24 ans), en revanche, était dépendant au *bazuco*. Il était voleur de rue. Quand il ne pouvait se payer une chambre dans une pension près de *La Ele*, il dormait dans la rue et allait de temps en temps dans les centres d'accueil pour se laver et manger. Deux mois après l'avoir rencontré pour la première fois, il a été arrêté par la police pour récidive de vol et conduit en prison. C'est par le biais de Facebook qu'il m'a communiqué, quelques mois après notre dernière rencontre, qu'il était en prison. Il louait un peu d'Internet via le portable d'un des détenus et m'écrivais de temps en temps. Je suis allée le voir en prison plusieurs fois et nous avons noué une amitié.

Revenant sur la conversation tenue avec Maicol et Lasso, sur la dispute territoriale et sur l'implantation de frontières par la violence, le récit de la fusillade à *La Ele* met en évidence la lutte pour le contrôle du marché entre les réseaux de trafic, les expériences de violences auxquelles les personnes qui fréquentent les *ollas* doivent faire face dans ces situations et les arrangements existants à l'intérieur de cette *olla* face à l'intervention de la police.

La lutte pour le contrôle du marché de la part des réseaux ne dépend pas seulement d'une imposition territoriale, si nous suivons le récit de Maicol et Lasso. Il est nécessaire que la marchandise proposée (ici le *bazuco*) soit « bonne » et qu'elle soit reconnue comme telle par les consommateurs. Ce fait donne aux *ollas* une caractéristique particulière qui les différencie d'autres formes de « territorialisation » en Colombie : dans les *ollas* l'imposition d'une règle autoritaire par la violence ne permet pas de contrôler complètement le va et vient des personnes qui visitent ces espaces.

Certes, à *La Ele* il y a des guetteurs et des *sayayines* qui surveillent et régulent le passage, mais étant donné que cette *olla* est un lieu de fête et de consommation, les *ganchos* dépendent des clients qui s'y rendent. Le fait qu'il soit interdit à *La Ele* de se bagarrer et de voler, et que ces actes soient fortement punis, montre par exemple de quelle façon les leaders de cet espace essaient de créer une ambiance « sûre » pour leurs clients. Durant mes visites dans cette *olla*, j'ai pu constater la diversité de profils des clients : des jeunes comme Maicol et Lasso, vivant dans la rue ou sans domicile fixe ; des personnes comme Nixxo, Carlos ou Willy, connues de nombre des habitués de ces *ollas* en raison de

leur longue présence dans le milieu ; des collégiens et des lycéens téméraires de quartiers populaires qui s’y rendaient pour faire la fête entre amis ; des *barristas*¹¹⁵ [*hooligans*] d’équipes locales qui y allaient après chaque match de leur équipe ; des groupes d’adultes qui y venaient pour consommer des drogues bon marché. Malgré cette diversité, les règles s’imposaient à tout le monde.

Lors de l’une de mes nombreuses visites à *La Ele* avec Nixxo, nous sommes allées au bar *Santafé*, appelé ainsi en l’honneur de l’un des clubs de football bogotanis. Au rez-de-chaussée se trouvait une grande salle d’une soixantaine de mètres carrés, occupée dans sa majeure partie par des canapés et des fauteuils délabrés. Sur ces sièges, des personnes, majoritairement de jeunes hommes, consommaient des drogues, notamment du *bazuco*, de la marijuana et du *perico* [cocaïne de mauvaise qualité]. À la gauche de cette salle, une mezzanine surplombait un peu moins d’un tiers de la grande salle. Dans un coin du rez-de-chaussée, sous la mezzanine, se trouvait une vitrine remplie de paquets de chips et autres en-cas. Derrière la vitrine, deux dames, l’une d’une cinquantaine d’années et l’autre un peu plus jeune, tenaient le bar ; au fond, derrière ces femmes, plusieurs frigos avec de la bière, du *guarapo*, du *chamber*, du rhum... ; séparé de la petite épicerie par un mur, toujours sous la mezzanine, un espace où des gens consommaient des drogues par terre ; sous l’escalier qui permettait d’accéder à la mezzanine se trouvaient les toilettes. Entre cet escalier et un couloir qui menait à l’entrée du bar, sur un très haut mur, deux grands écrans de télévision étaient accrochés et, sur ces écrans, des clips musicaux étaient projetés, qui n’avaient rien à voir avec la musique, à très haut niveau sonore, diffusée dans le bar. Sous ces écrans, au niveau du rez-de-chaussée, quatre machines à sous devant lesquelles des personnes faisaient la queue.

Avec Nixxo, nous avons acheté des bières pour rester un peu au *Santafé*. Elle connaissait une des dames qui s’occupaient de l’épicerie, mais il était près de 17h et cette connaissance de Nixxo s’apprêtait à partir, ayant terminé sa période de « garde ». De la même manière que les *sayayines*, elle travaillait à la gérance de l’épicerie-bar pour des périodes de 24 heures. Selon Nixxo, cette dame gagnait à peu près quarante mille pesos par jour, soit moins de la moitié du salaire d’un *sayayin*. Nous nous sommes assises avec Nixxo sur les deux derniers fauteuils de libres, juste en face de l’escalier qui montait vers la mezzanine. Malgré le fort niveau sonore, nous entendions des voix et des rires qui

¹¹⁵ Le terme utilisé en Colombie pour parler des groupes de *hooligans* est celui de *barras bravas*. Les *hooligans* sont donc appelés des *barristas*.

provenaient de la mezzanine.

À un moment, alors que nous buvions nos bières, une femme est montée très rapidement vers la mezzanine : quelque chose s’y était passé. Un cri avait percé la musique alors que personne ne dansait. La femme descendit et se dirigea vers le couloir qui menait à l’entrée du bar. Quelques instants plus tard, deux hommes – âgés de vingt-cinq à trente ans environ – montèrent vers la mezzanine, tous deux armés d’un revolver, l’un avec en plus un couteau dépassant de son pantalon : il s’agissait de *sayayines*. Derrière ces hommes suivait la femme qui était allée voir sur la mezzanine ce qu’il s’était passé : c’était une *campanera*.

La femme qui s’occupait de l’épicerie monta le volume de la musique. Je regardai discrètement vers la mezzanine : deux hommes étaient en train de se bagarrer et les deux *sayayines* tentaient de les séparer en leur appliquant un revolver sur le ventre. Toujours discrètement, je regardai autour de moi : personne dans la salle ne s’intéressait vraiment à ce qui était en train de se passer. Quelques regards se dirigeaient furtivement vers la mezzanine, puis revenaient aussitôt sur les pipes, les joints, les écrans, les machines à sous. Nixxo me regardait. Je pense qu’elle avait peur que je réagisse mal, que j’aie peur et que je parte. Avoir une mauvaise réaction, partir au moment où cela se passait, pouvait nous mettre en danger. Je le savais. Cela aurait attiré sur moi l’attention des hommes en charge de la sécurité. Cela aurait été une transgression des règles implicites : celle de la loi du silence, qu’un jour Lasso avait résumée par l’expression « *ni supo, ni sapo* », qui signifie « vous n’avez rien vu, vous n’avez rien entendu, vous ne dites rien ». Comme l’a noté Alejandro Castillejo, « la Colombie est un territoire où l’on vit dans un état généralisé de silence. Forcer au silence est une stratégie militaire, et le silence est une tactique de survivance¹¹⁶ ». Ici, mon silence, voire ma fausse indifférence, plus que le fait de m’accorder avec les règles, était pour moi une tactique de survivance.

J’avais peur, mais je n’ai pas bougé du fauteuil. Je buvais ma bière doucement et j’essayais de regarder de temps à autre vers la mezzanine. La présence des *sayayines* à l’intérieur du bar et sur la mezzanine ne dura pas plus de dix minutes. Au moment où ils redescendirent, j’arrivai à mieux regarder le groupe sujet de la dispute : deux hommes et

¹¹⁶ Citation originale : « *Colombia es un territorio donde se vive en estado generalizado de silencio. Silenciar es una estrategia militar, y el silencio una táctica de supervivencia* ». Alejandro Castillejo Cuéllar, *Poética de lo otro: para una antropología de la guerra, la soledad y el exilio interno en Colombia*, Bogotá, Colciencias, Ministerio de Cultura, Instituto Colombiano de Antropología e Historia, 2000, p. 17.

trois femmes bien habillées, qui avaient sans doute un pouvoir d'achat plus important que les jeunes qui consommaient au rez-de-chaussée. Des bouteilles de rhum étaient disposées sur leur table. Aucune des cinq personnes n'était vêtue de haillons ou ne portait de vêtements un peu sales et élimés, comme les jeunes qui m'entouraient. Elles portaient des vêtements de meilleure coupe, des chaussures en cuir, des montres. Cependant, malgré leur pouvoir d'achat, ils avaient enfreint l'une des règles de l'*olla* : ne pas s'y bagarrer. Les *sayayines* s'occupaient, puisque c'était leur « travail » – comme disait « JJ » –, de faire respecter les règles et de remettre l'ordre : ils le firent par l'usage de leurs armes, en les menaçant pour qu'ils se calment.

Après le départ des *sayayines*, nous avons fini notre bière, avec Nixxo, sans vraiment nous presser, et sommes sorties du *Santafé*. Nixxo a voulu passer chez une connaissance qui vendait de la marijuana à *La Ele*, car le compagnon de Yuberly (sa nièce) lui avait demandé de lui en acheter si elle allait à l'*olla*. Nous traînâmes donc un peu plus dans *La Ele*, puis partîmes. Dehors, Nixxo me dit : « *esos manes se estaban peleando y eso no se puede. Usted no está acostumbrada a eso mamita* » [« ces mecs étaient en train de se bagarrer et c'est pas permis. Tu n'es pas habituée à tout ça »]... Le fait que ces hommes aient transgressé la règle qui est de ne pas se bagarrer faisait d'eux de potentielles victimes de représailles de la part des *sayayines*. Par une menace aussi bien verbale que physique, ils avaient été avertis et l'ordre avait été ajourné. Je me suis demandé sur le moment si c'était parce que je n'en avais pas l'habitude que j'avais eu peur. Est-ce que tout le monde était familier de situations aussi tendues dans la salle ? Est-ce que d'autres personnes dans la salle avaient également eu peur, mais, comme moi, l'avaient caché pour ne pas s'exposer en tant que transgresseuses d'autres règles, afin de ne pas subir la condamnation des *sayayines* ?

Ainsi, si nous rapprochons la description de cette scène ethnographique de l'extrait de conversation dans lequel Maicol et Lasso racontaient une fusillade à *La Ele*, il nous est possible d'affirmer que la règle autoritaire de la « territorialisation » en Colombie, signalée par Daniel Pécaut¹¹⁷, s'impose dans les *ollas* par le contrôle territorial et violent des réseaux de trafic à travers la figure des *sayayines*, mais que cette règle est limitée par sa portée sur la population de ce territoire, entre autre à cause du caractère « fugitif » des personnes qui fréquentent cette *olla*. Les personnes qui visitent les *ollas* peuvent en effet

¹¹⁷ D. Pécaut, « Les configurations de l'espace, du temps et de la subjectivité dans un contexte de terreur : l'exemple colombien », art. cit.

entrer et sortir de ces espaces, peuvent choisir de s’y rendre ou non, et décident également de quel *gancho* elles préfèrent la *merca*, la drogue. Cette portée limitée dépend certainement, d’autre part, du contexte urbain et central des *ollas*. Si l’affirmation territoriale des réseaux de trafic est possible dans les rues des *ollas* en raison de l’absence de contrôle étatique et des liens de corruption avec des policiers, leur emplacement central et aussi surveillé – malgré l’impuissance de la police et de l’administration de la ville face à ce qui s’y passe –, en raison de sa visibilité, rend difficile un contrôle parfaitement autoritaire de toute la population en contact avec ces espaces, contrairement à d’autres formes de « territorialisation » dans des secteurs ruraux du pays. Ici, l’emprise sur la population passe par sa dépendance aux drogues, ainsi que par la « sécurité » proposée aux consommateurs à l’intérieur, voire une « protection », dans laquelle diverses formes de violences se conjuguent. Les réseaux de trafic se disputent des espaces au sein des *ollas*, non seulement parce qu’il n’y a pas de contrôle étatique, mais surtout parce que ce sont des lieux fréquentés quotidiennement par des milliers de personnes qui s’y rendent pour consommer des drogues.

Le *Samber*

Comme à *La Ele*, le partage de quelques rues d’un quartier entre plusieurs réseaux de trafiquants était aussi en vigueur au *Samber*, et la cohabitation entre ces organisations était tantôt paisible, tantôt se soldait par des disputes. Pourtant, contrairement à *La Ele*, la circulation automobile dans cette *olla* n’était pas toujours entravée par des grilles et les limites en étaient moins claires.

Certains *ganchos* du *Cartucho* avaient migré vers les rues du quartier de *San Bernardo*, voisin de l’ancien *Santa Inés*. Là, dans ce quartier populaire et résidentiel du centre-ville, la vie ordinaire côtoyait la vie festive, débordant sur la rue, des bars, des tavernes, des salles de jeux et des *casa-ollas*, rassemblées généralement dans certaines rues spécifiques du quartier. Ici, plusieurs établissements ne fermaient que pour quelques heures au lever du soleil, qui, à Bogotá, a lieu entre 5h30 et 6h du matin.

Durant mon travail sur le terrain auprès de l’*Idipron*, je me suis rendue quelques fois dans cette *olla* très tôt le matin, entre 6h et 6h30. Avec les éducateurs de cette institution, je suis toujours restée au coin d’une rue du quartier où la camionnette stationnait dans l’attente des jeunes qui souhaitaient se rendre dans les centres d’accueil. Les jeunes

venaient près de la camionnette pour discuter avec les éducateurs, et les éducateurs restaient entre la camionnette et la boulangerie qui se trouvait au coin. Progressivement, j'ai pu repérer la rue du quartier dans laquelle la vente et la consommation de drogues étaient prédominantes : la *carrera* 11, entre les *calles* 3 et 6.

Un matin de février 2015, le *profe* Carlos Alberto, de l'*Idipron*, qui travaille « dans les territoires », a voulu me présenter aux responsables d'un centre municipal itinérant pour toxicomanes (CAMAD : *Centro de atención móvil a drogodependientes*), qui se situait dans le *Samber*¹¹⁸. C'est-à-dire un centre mobile équipé pour donner les premiers soins en médecine générale, médecine dentaire et une assistance psychologique aux personnes – notamment toxicomanes – qui souhaitent s'y rendre¹¹⁹. Selon lui, voir la façon dont les professionnels du CAMAD travaillaient pouvait m'être très utile.

Le *profe* Carlos Alberto, lorsque je lui parlai un jour de ma recherche, m'avait immédiatement rapporté qu'il avait lui-même été un *gamín*. Sa famille avait fui *La Violencia* alors qu'il avait cinq ou six ans – il ne se souvenait plus exactement –, pour se retrouver à Bogotá. Le *profe* me racontait que, durant quelques mois, il avait vécu avec sa famille, puis qu'il était devenu *gamín* car il n'y avait pas à manger pour tous dans le foyer.

J'avais rendez-vous à 9h du matin avec le *profe* Carlos Alberto, au coin de la rue où se trouvait la boulangerie. Ce jour-là, nous avons pris la *carrera* 11 : ici, pas de grilles comme à *La Ele*, pas de tas d'ordures. Au milieu de la *carrera* 11, entre les *calles* 3 et 4, se trouvait le véhicule du CAMAD. Autour du véhicule, certaines personnes patientaient pour passer un examen psychologique, d'autres attendaient déjà la consultation avec le médecin et/ou la dentiste, tandis que d'autres encore, allongées ou assises sur le trottoir, attendaient l'ouverture des tavernes.

Lorsque le *profe* Carlos Alberto me présenta aux deux psychologues comme quelqu'un de lié au groupe de recherches de l'*Idipron*, elles réagirent très mal. Elles ne comprenaient pas pourquoi il m'avait amenée dans un endroit « aussi dangereux », « *tan*

¹¹⁸ Rappelons-nous que « *Samber* » est l'abréviation dans l'argot bogotanaïse de *San Bernardo*.

¹¹⁹ Les CAMAD ont été créés durant le mandat municipal de Gustavo Petro (2012-2015) en 2012, afin de, selon le bureau de presse de la mairie, rapprocher le système de santé d'une population vulnérable et réduire les risques liés à une dépendance aux drogues dures (voir Alcaldía Mayor de Bogotá, « “Los Camad son instrumentos de paz”, Alcalde Petro », *Oficina de prensa*, 17 septembre 2012, <http://www.bogotahumana.gov.co/index.php/noticias/comunicados-de-prensa-alcalde-mayor/2083-qlos-camadson-instrumentos-de-pazq-alcalde-petro> (consulté le 4 mai 2018)). Ces centres itinérants n'étaient pas seulement implantés près des *ollas*, mais on en trouvait dans plusieurs quartiers comptant parmi les plus défavorisés de la ville. Avec l'arrivée d'un nouveau maire à Bogotá, Enrique Peñalosa, en janvier 2016, le fonctionnement de ces centres a été suspendu.

peligroso ». Personne du CAMAD ne m'a laissé parler ; je n'ai même pas pu expliquer que je menais une recherche et que j'assumais les conséquences de ma présence sur place. Un peu à l'écart du véhicule, j'entendais les deux psychologues discuter avec le *profe* : « et si des tirs se déclenchent entre les bandes ? Nous devons partir, et elle va faire quoi ? » D'après elles, cela était déjà arrivé et toute l'équipe avait dû fuir rapidement avec le véhicule. J'ai alors compris que, comme à *La Ele*, des bagarres éclataient ici entre les organisations de trafiquants.

J'étais très gênée pour le *profe* Carlos Alberto, ne voulant pas qu'il ait des ennuis à cause de moi. Je lui dis que j'allais partir, et il me répondit qu'il devait encore attendre un peu sur place, que je pouvais demeurer avec lui et que nous partirions ensemble. Pendant ce temps, *doña* Martha, une éducatrice qui travaillait pour la communication du CAMAD, m'a un peu parlé. Elle m'expliqua que ce CAMAD visitait vingt-trois lieux différents par semaine, et qu'ils venaient au *Samber* une fois par semaine, une demi-journée. Pendant le temps d'attente au côté du *profe* Carlos Alberto, j'ai surtout pu observer.

Il était déjà un peu plus de 10h : certaines tavernes ouvraient et la musique commençait à se répandre. De jeunes dealers commençaient également à sortir sur la *carrera* 11. Dans la rue, ils proposaient de la marijuana, du *perico* et du *bazuco* aux passants, à tous ceux qui circulaient à pied, en voiture ou en moto. La *carrera* 11, entre les *calles* 3 et 4, est une rue assez large, à double sens, et la présence du véhicule du CAMAD ne gênait guère. Cependant, la partie de la *carrera* 11 entre les *calles* 4 et 6 est très étroite. À l'angle de cette partie étroite de la *carrera* 11, il y avait une boulangerie et une épicerie. Au coin de la rue, trois policiers sont arrivés vers 10h et se sont postés là. Grâce à un des jeunes qui est venu au CAMAD parce qu'il avait mal à une dent, j'ai compris que c'était justement dans cette partie étroite de la *carrera* 11 que se trouvaient les *ganchos* les plus importants.

Comme aucune des personnes que je rencontrais ne faisait partie des habitués du *Samber*, j'ai réalisé une bonne partie de mes visites dans cette *olla* et ce quartier seule. Ma solitude et ma crainte de prendre des risques inutiles ont constitué pour moi un obstacle à mon envie de comprendre le *Samber* comme j'ai connu *La Ele*. Ce n'est qu'après l'intervention qui a sonné le glas de *La Ele* que j'ai pu avoir une véritable entrée dans le *Samber*.

Un mercredi du mois de juin 2016, en fin d'après-midi, Nixxo m'a appelée pour me

dire qu'elle était dans le centre-ville et qu'elle avait envie de se détendre, boire un peu d'alcool en écoutant ses chansons préférées dans une taverne avec un juke-box, et elle m'a demandé si je voulais l'accompagner. À cette époque, j'habitais dans le centre de Bogotá et, un quart d'heure après son appel, nous nous sommes retrouvées au parc *Tercer Milenio*, sur la *Carrera Décima*. *La Ele* n'existait plus depuis deux semaines et maintes personnes se trouvaient dans le parc en train de consommer du *bazuco*, bien plus qu'habituellement. Quand je suis arrivée, Nixxo discutait avec un groupe d'hommes qu'elle connaissait. Le temps que je dise bonjour et Nixxo au revoir, et nous partîmes toutes deux pour le *Samber*. *La Ele* n'existant plus, si Nixxo souhaitait une ambiance similaire à celle de *La Ele*, elle ne pouvait la trouver que dans cette *olla*.

Nous avons continué sur la *Décima* vers le sud. Nous sommes passées sous le pont de la station de *TransMilenio Bicentenario* pour ressortir sur la *Carrera Décima* et chercher la première rue à droite, qui nous conduisit jusqu'au quartier de *San Bernardo*. Juste après avoir traversé l'avenue *Calle 6*, Nixxo a commencé à descendre par un chemin tracé à travers une sorte de pente qui rejoignait l'avenue *Calle 6*. Au bout de quelques mètres, au milieu d'un terrain vague entre l'avenue et les maisons du quartier, nous sommes tombées sur quatre hommes discutant assis dans des fauteuils. J'ai compris rapidement que ces hommes étaient des *campaneros* et que la rue, non goudronnée, qui se trouvait à quelques mètres plus au sud était l'*olla*, la partie de la *carrera 11* que je ne connaissais justement pas. J'avais peur de l'inconnu, de cette *olla* dans laquelle je n'avais jamais vraiment été, et ce d'autant plus que, quelques mois plus tôt, alors que je me rendais avec Nixxo à *La Ele*, elle m'avait dit qu'elle ne connaissait pas bien le *Samber* et ne s'y sentait pas très à l'aise.

Nous traversâmes toute la *carrera 11* afin de rejoindre les tavernes qui se situaient dans la partie large de la *carrera 11*. Nixxo cherchait plus précisément une des tavernes qui se trouvaient derrière le CAMAD lorsque j'avais visité le *Samber* avec le *profe* Carlos Alberto. Sur le parcours, dans la partie étroite où se trouvaient les *ganchos*, beaucoup de personnes circulaient dans la rue, tandis que de nombreuses autres étaient assises par terre, une pipe à la main, en train de consommer du *bazuco*. Les *taquillas* – guichets – de deux *ganchos* étaient visibles : « Colombiana » et « Amarillo » [« Jaune »]. Sur le trottoir, sur le seuil d'une maison, un bureau en bois, sale et abîmé, servait de lieu de vente. Nixxo avait rencontré Nancy, une amie d'enfance qu'elle n'avait plus vue depuis très longtemps, qui faisait la queue dans la *taquilla* du *gancho* « Colombiana », et nous patientâmes avec elle

pendant qu'elle avançait.

Un homme d'une cinquantaine d'années, assis derrière le bureau, gérait l'argent et les doses de *bazuco* et de marijuana. À côté de lui, deux autres hommes, avec des armes dissimulées à l'intérieur de leurs vestes, montaient la garde. Derrière ces trois hommes, la porte d'une maison et un autre homme qui surveillait l'entrée. Sur le mur jouxtant la porte était peint le blason de l'équipe de football de Colombie, au-dessus du mot « Colombiana ». Sur les emballages des doses figurait le même blason : il s'agissait du logotype du *gancho*.

Tout le long de la rue, dans la partie précédant la section plus large de la *carrera* 11, nous rencontrâmes plusieurs « *manes de la seguridad* » [« mecs de la sécurité »], l'équivalent de ceux qui, à *La Ele*, étaient appelés *sayayines*. J'ai su qu'ils faisaient partie de la « sécurité » car Nancy me le dit : elle les a approchés afin de leur vendre une paire de baskets toutes neuves et « de marque », et ils étaient ses principaux clients lorsqu'elle avait des marchandises de ce type à vendre. Nous nous sommes arrêtées une dizaine de minutes pour parler avec deux de ces hommes et leur vendre les baskets. Ils étaient jeunes, pas plus de trente ans sans doute. Ils étaient habillés de la même manière, avec un jeans effet vintage, des baskets vertes et orange électrique, de grosses vestes. Ils portaient tous les deux des lunettes de soleil et l'un était coiffé d'une casquette. Celui tête nue a demandé à Nancy de lui faire un prix « vu qu'il était de la *seguridad* » et qu'il travaillait pour « surveiller et protéger tout le monde ».

La phrase prononcée par cet homme, ce « *man de la seguridad* », comme disent les personnes qui fréquentent le *Samber*, est révélatrice de la place occupée par ces milices armées dans les *ollas*. Le rôle de ces hommes – car ce ne sont que des hommes – n'est pas seulement de protéger les affaires des trafiquants – comme nous l'avons vu pour *La Ele* – en surveillant tout ce qui se passe et en remettant de l'ordre par la violence, mais aussi de protéger les personnes qui fréquentent ces espaces, car leur dépendance aux drogues et leur permanence dans les *ollas* représentent de substantielles sources de revenus.

Au bout de la *carrera* 11 opposé à celui par lequel nous étions arrivées, Nixxo et moi, une grille, comme celles que l'on trouvait auparavant à *La Ele*, clôturait la rue étroite. Selon Nancy, la *seguridad* du *Samber* se renforçait pour éviter que les *ganchos* de *La Ele* prennent ce secteur après l'intervention sur leur territoire. La frontière, qui avait été avant symbolique durant les années de mes premières visites, se matérialisait dorénavant en

raison de la probabilité d'une lutte territoriale avec d'autres réseaux de trafiquants. Au moment de défendre leur territoire, ces réseaux en ratifiaient et en matérialisaient les limites spatiales. C'est ce qui est arrivé dans le *Cartucho* et dans *La Ele*, et c'est ce qui a certainement fortement participé à la consolidation de ces espaces festifs, de trafic et de consommation de drogues, car l'État, n'y intervenant pas, a ainsi permis aux groupes qui s'y sont implantés d'exercer un contrôle par l'usage de la violence.



Image 21 : Le *Samber* après une intervention de la police, janvier 2017. Il s'agit ici de la partie étroite de la *Carrera 11* vue depuis la *Calle 6*.

Source : ©Théo Zachmann

Cinco-Huecos

Pour ce qui est des limites de *Cinco-Huecos*, je n'ai jamais vu, durant mes visites dans cette *olla*, d'objets disposés pour y former des barrières. Les limites étaient définies par la présence de dizaines de personnes allongées ou assises sur le trottoir, qui consommaient généralement du *bazuco*.

La première fois que je suis allée à *Cinco-Huecos*, c'était en 2008. Charlie, âgé à l'époque de cinquante-six ans, qui avait vécu une trentaine d'années dans la rue et était un habitué des *ollas* du centre de Bogotá, nous avait fait faire un « tour » de cette *olla*, à moi et au groupe de filles avec qui nous réalisons une première enquête de terrain pour notre licence d'anthropologie¹²⁰.

Bien qu'imprécises, mes notes de terrain de l'époque m'aident à me remémorer ce parcours avec Charlie : notre rendez-vous était à 8h du matin sur la *Plaza de Los Mártires*. Il nous attendait allongé sur la pelouse dans l'angle sud-ouest de cette place, là-même où quelques jours auparavant il nous avait vu passer et nous avait demandé ce que nous faisons dans ce secteur de la ville, puis nous avait proposé de nous aider dans notre travail universitaire.

Avec Charlie, nous avons descendu la *calle* 10, celle qui passe juste en face de *La Ele*. À notre passage, les travailleurs des magasins de couvertures, les clients de ces magasins et les personnes qui, pressées, vraisemblablement par manque de drogue, se dirigeaient vers *La Ele*, nous regardaient. La scène devait être étrange : Charlie, un vieil homme (il faisait plus que son âge) vivant dans la rue, entouré de quatre jeunes filles curieuses dans un parcours dans les *ollas* du centre-ville. De plus, il nous parlait comme un guide touristique et, dès que quelque chose lui semblait important à nous dire, il s'arrêtait pour mieux nous l'expliquer.

Arrivés sur le côté sud-est de la *Plaza España*, nous traversâmes la place en diagonale afin de prendre la *calle* 11 vers l'ouest. Au croisement nord de la *calle* 11 et de la *carrera* 19, se situent l'école *Agustín Nieto Caballero* et l'église *San José*. Du côté sud, le centre commercial qui porte le nom de la place et marque le commencement du secteur

¹²⁰ Dans le cadre de ma licence en anthropologie en Colombie, j'ai commencé mes parcours de terrain en solitaire. Cependant, au bout de quelques mois de travail dans le secteur du centre-ville où se situent les *ollas*, j'ai proposé à des camarades de classe de travailler dans ce même secteur pour une enquête rentrant dans le cadre de nos études. Pendant un semestre, j'ai donc réalisé plusieurs de mes visites dans ce secteur en compagnie de mes camarades, toutes jeunes femmes.

commercial de *San Andresito*. Dans la rue adjacente à l'école du côté ouest, sur le trottoir, appuyées contre le mur arrière de l'école, des dizaines de consommateurs fumaient du *bazuco*. Allongées ou assises par terre, les unes contre les autres, ces personnes allumaient leurs pipes. De l'autre côté de la rue où elles se trouvaient, j'ai vu, pendant cette visite avec Charlie, deux *taquillas* : un bureau au seuil de la porte d'une maison où l'on vendait au détail les doses de drogue.

Durant cette visite à *Cinco-Huecos*, Charlie ne nous a pas montré d'autres rues. Nous avons continué à marcher vers l'ouest de la ville, jusqu'à la *carrilera* – des voies ferroviaires désaffectées – située sur la *carrera* 24, où des personnes à la rue formaient des groupes pour consommer du *bazuco*. Ce n'est que grâce à mon travail sur le terrain pour cette thèse que j'ai compris que les limites de *Cinco-Huecos* dépassaient la rue que Charlie nous avait montrée.

Selon le récit de « Roscón », un homme d'une cinquantaine d'années qui a vécu pendant douze ans dans la rue et fréquenté quotidiennement les *ollas*, et notamment *Cinco-Huecos* – *olla* qui était apparue dans les années 1980 –, celle-ci était gérée par cinq familles, cinq organisations différentes, d'où le nom de « cinq-trous ». Il m'a parlé de *gancho* « Verde », « El Indio », « Alacrán », « Cápsula »... Mais il n'a pas voulu me dire le nom du cinquième *gancho*. Selon « Roscón », il n'est pardonné « pour rien au monde » d'enfreindre les règles de cette *olla*, et la torture peut être beaucoup plus dure qu'à *La Ele* car elle s'étale sur le temps. Pour lui, cette *olla* était la plus *maquia* – dure – de toutes les *ollas* du centre-ville, car elle fonctionne comme une « grande famille » : tout le monde se connaît et, trahir quelqu'un de l'*olla*, c'est comme trahir sa famille, « il n'y a pas de pardon possible ».

J'ai connu « Roscón » alors qu'il n'habitait plus la rue, qu'il ne consommait plus de *bazuco* et ne visitait plus les *ollas* pour aller fumer, mais pour travailler. Cela faisait neuf ans qu'il avait arrêté les drogues. Il avait travaillé pour la Mairie, et plus précisément pour un hôpital public, *Centro-Oriente*, où il avait participé à la conception des CAMAD. Au moment où je l'ai rencontré, il cherchait du travail car il avait été licencié de l'hôpital, selon lui en raison d'une mésentente relative à ce qu'étaient devenus les CAMAD. C'est grâce à sa compagne, une anthropologue dont j'avais eu le contact par un ami, que j'ai pu le rencontrer. Tous deux avaient travaillé au développement des CAMAD.

Ce que « Roscón » me raconta au sujet de *Cinco-Huecos* me sembla confirmer pour le

coup certaines impressions que j'avais de cette *olla*, où une présence étrangère, notamment, est vite repérée et surveillée. Après le « tour » avec Charlie et avant de rencontrer « Roscón », je m'étais aventurée seule dans les rues du quartier où se situe cette *olla*. Pendant mes balades, où je ne faisais que passer, ne m'arrêtant nulle part, je me sentais d'une vulnérabilité totale, non seulement parce que cet endroit était considéré comme un des plus dangereux de la ville, mais aussi parce que j'avais l'impression que tous mes pas et actions étaient surveillés. Contrairement à *La Ele* et à certaines parties du *Samber*, la musique et les lieux tels que tavernes, bars et salles de jeux ne sont pas omniprésents à *Cinco-Huecos*. Dans ces rues presque silencieuses, avec certains coins où les consommateurs se concentraient, je sentais que ma présence était indésirable d'emblée. Ici ma personne était tout de suite repérée. Je ne pouvais pas me faufiler parmi les jeunes qui se rendaient dans les *ollas* pour faire la fête, car le *Cinco-Huecos* ne semblait pas à premier abord un espace festif. De ce que j'ai pu observer lors de mes promenades en solitaire et tirer de certaines informations obtenues auprès de personnes qui connaissaient un peu cette *olla*, *Cinco-Huecos* n'était pas une *olla* où l'on faisait la fête tout en consommant des drogues. La consommation se faisait sur l'espace public, sur ces trottoirs où je voyais les personnes allongées ou assises par terre.

Repérant dans certains coins des groupes de consommateurs, j'ai également compris que *Cinco-Huecos* recouvre plusieurs *ganchos* situés dans un ensemble de pâtés de maisons où se côtoient quotidiennement la vie d'un quartier populaire, les hangars d'achat de matériaux recyclables, la vie commerciale du secteur et la vente et consommation de drogues. La circulation des voitures et des passants n'a jamais été interrompue durant les années où je l'ai fréquentée. Si les limites des réseaux de trafiquants sont moins repérables, voire imperceptibles, n'étant pas matérialisées comme dans le cas de *La Ele* et du *Samber*, cela ne veut nullement dire qu'elles n'existent pas. Le fait que cette *olla* porte un nom précis, qu'y existent des *ganchos* particuliers, que la punition y soit également importante – comme « Roscón » l'a indiqué –, met en évidence l'imposition d'une règle autoritaire par la violence et montre la fragmentation de ce territoire par rapport à l'ensemble de la ville, en raison de son lien avec une économie de la drogue et des acteurs sociaux qui font appel à la violence pour y exercer leur contrôle. De plus, le fait de penser cet endroit comme une « grande famille », comme l'a signalé « Roscón », accentue le caractère de « frontière sociale » en lien avec une frontière territoriale, où des liens sociaux forts se tissent entre les personnes qui s'y rendent, très probablement parce que les personnes qui fréquentent cette

olla sont moins nombreuses que celles que l'on peut observer dans le *Samber* ou *La Ele*. Très probablement aussi, le fait que cette *olla* ne propose que peu d'espaces festifs, qui attireraient plus de clients, limite la diversité des visiteurs et participe de ce que celles et ceux qui s'y rendent régulièrement arrivent à bien se connaître et à être bien connus des trafiquants de cette *olla*.

Conclusion

Si nous reprenons l'ouvrage d'Ariel Ávila et Bernardo Pérez à propos « des marchés de la criminalité » dans la capitale colombienne – seul ouvrage que j'ai trouvé faisant sommairement référence aux organisations des *ollas* où j'ai réalisé mon travail de terrain –, on peut affirmer que « les structures criminelles dominantes à Bogotá – dans lesquelles les auteurs incluent celles des *ollas* – ne cherchent le contrôle territorial d'aucun secteur de la capitale, car ce contrôle ne serait pas indispensable au fonctionnement des différents marchés illicites et, en plus, cela coûterait très cher¹²¹ ».

Cependant, comme j'ai essayé de le démontrer, ce contrôle a non seulement existé et persiste dans le cas des *ollas* du centre-ville bogotanois, mais il est aussi présent dans d'autres secteurs de la ville, où divers groupes se disputent des territoires stratégiques pour la vente, la distribution ou la circulation des drogues.

Au sujet de ces luttes entre réseaux de trafiquants, Ávila et Pérez signalent que lorsqu'une expansion de l'activité illicite a lieu, des « disputes violentes entre les structures criminelles pour le contrôle de l'exploitation locale du marché se produisent ». Néanmoins, le terme « exploitation locale » n'entrerait-il pas en contradiction avec l'idée qu'il n'existe pas de recherche de contrôle territorial ?

Ainsi, contrairement à ce qu'ont affirmé les auteurs de *Mercados de la criminalidad en Bogotá*, ce serait une erreur de dissocier, dans le cas bogotanois, l'« exploitation » du marché des drogues d'une imposition sur un territoire de la part de divers réseaux de trafiquants. Il n'est point nécessaire que le territoire concerné soit d'une grande extension. Il n'est pas non plus nécessaire qu'il soit l'objet d'une lutte, plusieurs organisations

¹²¹ Texte original : « Resulta necesario aclarar que las estructuras criminales dominantes en Bogotá no buscan el control territorial de ningún sector de la capital, ya que este no es indispensable para el funcionamiento de los diferentes mercados ilícitos y, además, resultaría costoso ». A. Ávila et B. Pérez, *Mercados de criminalidad en Bogotá*, op. cit., p. 108.

pouvant trouver des accords pour le contrôle du marché sur un territoire donné, comme c'est le cas des *ollas* au sein desquelles j'ai développé mon travail de terrain. Or, la délimitation d'un *territoire donné* par des limites matérielles ou symboliques s'avère fondamentale pour l'exercice de la vente de drogues.

En outre, cette délimitation d'un territoire par les réseaux de trafiquants de drogues ne peut être détachée du contexte plus large de fragmentation territoriale lors des dernières décennies en Colombie, car les acteurs sociaux associés au contrôle de ces territoires sont des acteurs armés liés au conflit interne du pays. Les *ollas* constituent donc une manifestation de ces territoires urbains et ruraux qui ont fait ou sont toujours l'objet de luttes de la part d'acteurs armés liés à l'économie de la drogue et pour lesquels l'implantation sur un territoire s'exerce en faisant appel à des formes de violence. Ce sont notamment des groupes paramilitaires ou des réseaux de trafiquants en lien avec ces groupes qui contrôlent le marché de la drogue, les *ganchos* et l'ensemble du territoire sur lequel les *ollas* se situent. Comme dans plusieurs autres lieux du pays, l'imposition d'une règle autoritaire se fait par la violence, voire la terreur, ce que Daniel Pécaut a appelé « territorialisation ».

Cependant, cette « territorialisation » des *ollas* a des particularités intéressantes. Il faut en effet noter que la population sur laquelle s'exerce la règle autoritaire est aussi celle cliente de ces espaces, et se trouve donc être une des principales sources de revenus pour les trafiquants, mais que cette population n'est pas forcément contrainte de rester dans ces espaces. L'emprise sur la population dans un contexte de « territorialisation », dans le cas des *ollas*, se réalise en fait aussi bien par la contrainte – puisque le contrôle des *ollas* se fait par la violence – que par l'attirance. Les réseaux imposent leurs règles, mais ils doivent également garantir un espace festif (pour le cas de *La Ele* ou du *Samber*), une consommation sans beaucoup de contraintes, des produits à bon prix et une sorte de protection face à la police ou d'éventuels vols ou éventuelles bagarres. Or, si ce paradoxe est possible, la proposition d'un lieu festif se faisant elle aussi par l'usage de la violence, c'est certainement grâce à une banalisation des formes de violence présentes dans les *ollas*, et plus largement dans le contexte colombien, où des interactions violentes sont devenues des interactions quotidiennes.

En ce qui concerne l'organisation interne des *ollas*, nous avons vu dans ce chapitre à partir de données ethnographiques, qu'une hiérarchisation et une division de tâches sont

nécessaires au contrôle quotidien de ces espaces. À l'exception des hommes de « sécurité », qui font généralement partie de structures paramilitaires, les autres personnes constituant l'organisation des *ollas* (gérants ou personnel des tavernes ou des *casa-ollas*, *camapaneros* ou *taquilleros*) sont principalement des personnes ayant grandi dans ces secteurs de la ville, les enfants de familles qui se sont installées dans les *inquilinos* du centre-ville entre les années 1960 ou 1980. À chaque fois que je me baladais avec Nixxo dans les *ollas*, elle saluait de nombreuses personnes travaillant à des postes pour faire fonctionner les *ollas*. Plusieurs de ses amies d'enfance étaient aujourd'hui *taquilleras* ou travaillaient dans les tavernes et les bars à machines à sous. Des anciens amis de ses frères étaient *campaneros*, *taquilleros* ou gérants de bars. Il s'agit de postes de travail qui, comme sur le marché classique et « légal » de l'emploi, s'obtiennent grâce aux connaissances du milieu, par l'expérience, par les contacts.

Par le biais des personnes ayant eu une vie dans les *ollas* – visiteurs habitués ou personnes travaillant pour les réseaux de trafic –, les frontières sociales des *ollas* se définissent depuis l'intérieur. Par les types d'activités proposées dans les *ollas*, par les divers commerces illégaux qui y prennent place, par le contrôle social violent qui s'exerce sur un espace donné, les frontières territoriales des *ollas* se matérialisent. Voyons donc, dans le chapitre suivant, de quelle manière ces frontières ont été et sont reconnues socialement à l'extérieur de ces espaces.

Chapitre 5

Peur, périls et saleté : la reconnaissance sociale des limites des *ollas*

Dans un article au sujet de *cracolândias* à São Paulo et à Rio de Janeiro, au Brésil, Heitor Frúgoli et Mariana Cavalcanti emploient l'expression « territorialités spécifiques » pour parler de ces espaces urbains brésiliens de vente et de consommation « publique » de crack. Les *cracolândias* sont « produites », selon ces auteurs, au moment de leur reconnaissance comme des « territoires précis » par des acteurs sociaux qui exercent diverses pratiques répressives ou d'assistance envers ces espaces et par des tactiques quotidiennes de coexistence avec et dans ces lieux¹.

Les similitudes entre le cas brésilien, principalement dans la ville de São Paulo où le terme *cracolândia* a été utilisé pour la première fois, et les *ollas* bogotanaïses sont frappantes. La *cracolândia paulista* se situe au centre de la ville², dans le secteur connu sous le nom de *Luz*, plus précisément dans le quartier *Campos Elíseos*³ [« Champs Élysées »], quartier principalement résidentiel conçu durant la seconde moitié du XIX^e siècle par et pour des familles aisées ayant un lien direct avec l'économie du café. Après la crise des années 1920, le développement de l'industrie à la suite de la baisse des importations, l'impulsion de l'urbanisation de la ville et les importants flux migratoires, ce quartier a

¹ Heitor Frúgoli et Mariana Cavalcanti, « Territorialidades da(s) *cracolândia(s)* em São Paulo e no Rio de Janeiro », *Anuário Antropológico*, 2013, II, p. 73-74.

² Le 21 mai 2017, pendant la rédaction de cette recherche, une importante intervention de police a eu lieu dans la *cracolândia* de São Paulo. Selon la presse brésilienne et française, la vente et la consommation de drogues se sont juste déplacées de quelques rues. Voir, par exemple : Sam Cowie, « Por dentro da Cracolândia, a feira aberta de crack que São Paulo não consegue destruir », *The Guardian*, 28 novembre 2017 ; Claire Gatinois, « A São Paulo, l'enfer du crack n'en finit pas », *Le Monde*, 19 juin 2017 ; « Cracolândia, l'enfer du crack de São Paulo délocalisé », *Le Point*, 26 mai 2017 ; Jean Raupp, « Consumo de drogas na Cracolândia aumentou, diz secretário municipal de SP », *globo.com*, 12 avril 2018.

³ Thiago Godoi, *Condições do lugar: Relações entre saúde e ambiente para pessoas que usam crack no bairro da Luz, especificamente na região denominada cracolândia*, Mémoire de Master en Sciences, Faculté de Santé Publique, Universidade de São Paulo, São Paulo, 2015, p. 25 ; Rubens Adorno, « De vestígios e de poder: “não adianta maquiagem o minhocão, a *cracolândia* anda” » dans *Rui et al.(dir.), Novas faces da vida nas ruas*, São Carlos, SP, Brasil, EdUFSCar, 2016, p. 199.

subi une forte transformation. Les familles aisées ont peu à peu quitté ce secteur, où ont pris place l'industrie et le commerce. La proximité du quartier avec une station ferroviaire a favorisé l'afflux de personnes et l'apparition d'hôtels. La fermeture d'établissements de prostitution dans des quartiers proches dans les années 1950 a contribué au déplacement de l'exercice de la prostitution vers certains secteurs de la ville, dont celui de *Campos Elíseos*. Dans les années 1960, un nouveau terminal de bus inter-cités a été construit à proximité, et l'augmentation de passants et de voyageurs y a provoqué la multiplication d'hôtels, de restaurants, de tavernes et de bars à *strip-tease*⁴.

Ce terminal de bus a été fermé et transféré dans un secteur moins central au début des années 1980 car, selon la municipalité, sa présence avait eu de graves implications sur la circulation dans le centre-ville et la sécurité. L'immeuble resta désaffecté quelques années, et des agences clandestines de transport inter-cités surgirent dans le secteur au côté des vendeurs ambulants déjà implantés. Un centre commercial a été aménagé dans l'ancien terminal à la fin des années 1980. Cependant, cet aménagement, qui devait participer d'une « revalorisation » du secteur, comme l'a signalé Evânio Branquinho, contraste avec l'émergence d'une favela et de *cracolândia*⁵.

Au début des années 1990, la consommation de crack se fait plus visible dans les rues de ce secteur de São Paulo, et l'identification d'un lieu à la vente et la consommation de la drogue s'avère fondamentale pour l'établissement d'une « territorialité spécifique », pour reprendre les termes de Frúgoli et Cavalcanti.

Comme le terme *ollas* en Colombie, le terme *cracolândia*, au Brésil, est utilisé pour parler des espaces où la vente et la consommation de drogues – en l'occurrence du crack – côtoient la précarité extrême, la vie dans la rue et divers types de violences. Selon Rubens Adorno, dans le cas brésilien, il s'agit d'un terme construit par les médias pour faire référence à des secteurs « d'usage public de crack », rappelant dans un sens ironique les parcs d'attractions « disneylândias » [*disneylands*], ou même d'autres *lândias*, d'autres *lands*⁶. Ainsi, l'expression apparaît non seulement comme une « terre de crack », mais comme une « terre de crack et de divertissement ».

⁴ Evânio Branquinho, *Campos Elíseos no centro da crise. A reprodução do espaço no Centro de São Paulo*, Thèse de Doctorat en Géographie humaine, Universidade de São Paulo, São Paulo, 2007, p. 9-10, 83-84, 93.

⁵ *Ibid.*, p. 103-105.

⁶ R. Adorno, « De vestígios e de poder: “não adianta maquiagem o minhocão, a cracolândia anda” », art. cit., p. 199.

Malgré le fait que le chercheur brésilien signale que l'expression *cracolândia* a été élaborée par les médias, je ne peux m'empêcher de faire le rapprochement avec les propos du *profe* Guillermo lorsqu'il parlait de la rue de son enfance, la *lleca*, comme d'un parc d'attractions⁷. Dans les diverses publications sur les *cracolândias* que j'ai eu l'occasion de consulter, l'interrogation sur le terme se fait toujours à partir de l'importance qu'il a pris dans les médias et le langage courant⁸. Mais ne serait-il pas possible que le terme soit apparu chez les consommateurs avant même d'être repris par les médias, comme cela a été le cas pour les termes *lleca* et *ollas* à Bogotá ?

Toutefois, en dépit des similitudes entre les *ollas* colombiennes et les *cracolândias* brésiliennes, certaines divergences sont aussi notables. L'inscription des *ollas* dans le processus de fragmentation territoriale qui a eu lieu en Colombie pendant les dernières décennies, ainsi que l'exercice du pouvoir et du contrôle territorial par les divers groupes armés du conflit colombien, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, placent les *ollas* dans un contexte différent de celui des *cracolândias*.

Certes, les *cracolândias* répondent de nos jours, elles aussi, à une dynamique de contrôle territorial, par exemple, dans le cas de São Paulo, par l'organisation du crime organisé *Primeiro Comando da Capital* (PCC). Cependant, au-delà d'un contrôle territorial, ce qui semble davantage intéresser cette organisation, c'est le contrôle de tout le marché de la drogue au Brésil. Le PCC est considéré comme l'organisation du crime organisé la plus importante du Brésil. Bertrand Monnet, dans un reportage pour *Le Monde*, l'a même qualifié de « multinationale du crime » en raison de sa récente et progressive internationalisation⁹.

C'est aussi sur cet axe de la question territoriale que se trouve à mon avis la plus importante divergence entre les *cracolândias* et les *ollas* du centre-ville bogotanais : la « territorialité itinérante » des *cracolândias*.

⁷ Cf. chapitre 3.

⁸ E. Branquinho, *Campos Elíseos no centro da crise. A reprodução do espaço no Centro de São Paulo*, *op. cit.* ; Heitor Frúgoli et Enrico Spaggiari, « Da cracolândia aos nórias: percursos etnográficos no bairro da Luz », *Ponto Urbe*, 2010, n° 6 ; Taniele Rui, *Corpos Abjetos: etnografia em cenários de uso e comércio de crack*, Thèse de Doctorat en Anthropologie Sociale, Universidade Estadual de Campinas, Campinas, SP, Brésil, 2012 ; H. Frúgoli et M. Cavalcanti, « Territorialidades da(s) cracolândia(s)em São Paulo e no Rio de Janeiro », art. cit. ; T. Godoi, *Condições do lugar: Relações entre saúde e ambiente para pessoas que usam crack no bairro da Luz, especificamente na região denominada cracolândia*, *op. cit.* ; R. Adorno, « De vestígios e de poder: "não adianta maquiagem a minhoca, a cracolândia anda" », art. cit. ; Letícia Canonico et Natália Maximo, « Distinguir entre tráfico e uso de drogas » dans Rui et al. (éd.), *Novas faces da vida na rua*, São Carlos, SP, Brésil, EdUFSCar, 2016, p. 223-244.

⁹ Bertrand Monnet, « A "Cracolândia", l'antre des maîtres du crack », *Le Monde*, 28 mai 2017, p. 14-15.

D'après les recherches de Heitor Frúgoli et Enrico Spaggiari – qui se mêlent aux propos de Frúgoli et Cavalcanti dans l'article que j'ai cité au début de cette section –, les *cracolândias* peuvent être analysées comme des « territorialités itinérantes » et comme des « champs de relations ». D'une part, les *cracolândias* sont des « territorialités » qui se situent dans un secteur urbain, mais qui subissent des déplacements vers des lieux plus ou moins proches en fonction des actions de répression ou d'intervention sociale de l'administration municipale. D'autre part, elles représentent aussi des « territorialités relationnelles » où plusieurs acteurs sociaux interagissent et donnent une reconnaissance sociale à ces espaces en mouvement¹⁰. Le terme « territorialité itinérante » a été emprunté par les chercheurs brésiliens aux travaux de Néstor Perlongher sur les sociabilités homoérotiques masculines dans le centre de São Paulo¹¹, auteur pour lequel ce terme fait référence au passage d'une errance spatiale à une errance sociale¹². Ainsi, selon les analyses du travail de Frúgoli et Spaggiari par Taniele Rui, l'identification de la *cracolândia* de São Paulo en tant que « territorialité itinérante et relationnelle » se fait à travers la figure des usagers de crack. Autrement dit, « la *cracolândia* se situe là où les usagers sont¹³ ».

Or, contrairement aux *cracolândias* brésiliennes, les *ollas* sur lesquelles porte ma recherche – celles du *Cartucho*, *La Ele*, le *Samber* et *Cinco-Huecos* – témoignent, malgré les opérations de démantèlement, de lieux précis, avec un nom et une histoire. Même si le *Cartucho* et *La Ele* n'existent plus de nos jours, ces *ollas* sont fixées à travers les récits des personnes rencontrées, dans la presse, pour les autorités de la ville et plus généralement chez les habitants de Bogotá, en tant que lieux avec des limites définies, avec des espaces et des pratiques particuliers, avec des expériences liées à ces espaces. Certes, si nous prenions la définition générique des *ollas* (à savoir : centres de vente et de consommation de drogues), parler d'une « territorialité itinérante et relationnelle » serait tout à fait possible. Depuis quelques années, comme je l'avais déjà signalé, tout lieu où se trouvent des dealers et des usagers de drogues est considéré par la presse et la police comme une *olla*. Et, en effet, les actions de répression dans ces « *ollas* » éparpillées dans la ville pouvaient générer des déplacements de dealers et de consommateurs.

¹⁰ H. Frúgoli et E. Spaggiari, « Da cracolândia aos nóias: percursos etnográficos no bairro da Luz », art. cit.

¹¹ Cette notion de « territorialité itinérante » s'inspire des travaux de Deleuze et Guattari, notamment dans l'ouvrage *Mille Plateaux*. Voir H. Frúgoli et M. Cavalcanti, « Territorialidades da(s) cracolândia(s) em São Paulo e no Rio de Janeiro », art. cit.

¹² Cité par T. Rui, *Corpos Abjetos: etnografia em cenários de uso e comércio de crack*, op. cit., p. 192.

¹³ *Ibid.*

Néanmoins, ce que certains chercheurs et même la presse ont appelé les « *ollas-mères* » du centre-ville bogotanaïse représente des territoires-frontières dont les limites ont été définies par des réseaux de trafic – comme nous l’avons vu dans le chapitre précédent. Par cela je ne veux nullement signifier qu’il s’agit de frontières fixes, voire immuables et fermées, mais bien au contraire, comme je l’ai déjà dit plus haut¹⁴, j’entends la frontière dans un sens relationnel entre un « dedans » et un « dehors », soit un espace délimité symboliquement ou matériellement qui existe par l’interaction et la reconnaissance de plusieurs acteurs sociaux et non seulement des réseaux de trafic.

Si l’affirmation territoriale, par des disputes, par des accords et/ou par l’imposition violente, de la part des réseaux de trafiquants de drogues permet de circonscrire un espace où la vente et la consommation de drogues prennent place, ce n’est que par la reconnaissance sociale de ces espaces qu’ils gagnent une place particulière dans la ville. Les habitants et le voisinage des quartiers où les réseaux de trafic se sont installés, les passants réguliers et exceptionnels du centre-ville, l’administration publique, les usagers de drogues ont participé et participent toujours au façonnement, à la négociation et à la production quotidienne des frontières tant territoriales que sociales des espaces considérés aujourd’hui, et depuis les années 1980, comme des *ollas*.

Pour les personnes qui habitaient les secteurs de la ville où les premières *ollas* se sont installées, la délimitation territoriale des réseaux de trafic leur fut, comme nous l’avons vu dans le chapitre précédent, progressivement imposée et ces personnes ont dû s’adapter peu à peu à la présence et au contrôle des réseaux. Au fur et à mesure que d’autres réseaux arrivaient dans le secteur, les limites devenaient de plus en plus concrètes et présentes.

Parallèlement, certains types d’activités commençaient à s’ancrer dans ces mêmes secteurs. Bien entendu, je parle de la vente et de la consommation de drogues, mais aussi de l’activité de recyclage établie dans de nombreux dépôts. Les rues de cette partie du centre-ville demeuraient dorénavant des lieux investis, habités, par les *gamines*, par les usagers de drogues qui trouvaient dans les *ganchos* les produits qu’ils souhaitaient consommer, par des familles comme celle du *profe* Guillermo¹⁵ qui y trouvaient un endroit où dormir, par des groupes des personnes qui récupéraient des matériaux à recycler –

¹⁴ Cf. Introduction à la deuxième partie.

¹⁵ Cf. chapitre 3.

recicladores – et s’installaient avec leurs véhicules de collecte¹⁶ près des dépôts où ils vendaient les matériaux trouvés dans la journée. Certaines des personnes *recicladoras* étaient sans-abri et vivaient dans les rues de ces secteurs du centre-ville, tandis que d’autres avaient des logements durables et ne se rendaient dans ces secteurs que pour vendre les matériaux récoltés.

Ainsi, l’articulation entre des lieux de vente et de consommation de drogues, l’économie marginale du recyclage, une pauvreté extrême déjà présente dans ces secteurs du centre-ville et des lieux condamnés socialement tels que les maisons de prostitution et les tavernes, façonnait l’univers des *ollas*. Autour de cet « univers » circonscrit dans des espaces précis, des contours symboliques, et bien entendu sociaux, se dessinent. Les *ollas* deviennent *ollas* par la reconnaissance de la présence de plusieurs de ces éléments dans certains secteurs de la ville, éléments que reprennent la presse et les recherches universitaires et institutionnelles pour caractériser cet univers. On parle d’*ollas*, du *Cartucho*, du *Bronx*, de *Cinco-Huecos*, lieux que l’on définit comme les plus dangereux de la ville, car lieux de misère, de vices et de crimes. On dira que ce sont des « républiques indépendantes¹⁷ », des lieux clos.

La reconnaissance des frontières territoriales et sociales des *ollas* par les habitants de la ville, l’administration publique, les institutions publiques et privées, la police, permet l’émergence de multiples représentations sociales de ces espaces, des images qui seront véhiculées principalement par la presse télévisée et imprimée. Les *ollas* existent ! Pour analyser cette *existence sociale* des *ollas*, leur place dans la ville et les représentations sociales qui se posent sur ces espaces, je vais donc partir de trois éléments qui me semblent fondamentaux pour la compréhension de ce phénomène.

D’une part, je m’intéresse à la catégorisation des personnes qui habitaient et fréquentaient les *ollas* au moment de leur consolidation, c’est-à-dire entre les années 1980 et 1990 ; autrement dit, à la façon dont la ville a défini les personnes qui se trouvaient dans ces espaces. Quand je dis « la ville », je veux parler des divers acteurs urbains qui ont participé d’une manière ou d’une autre à la définition de ces personnes : les fonctionnaires publics parlant au nom de l’administration, les fonctionnaires des organisations non-gouvernementales ou d’autres types d’associations privées, les journalistes parlant au nom

¹⁶ Il s’agit de véhicules à traction manuelle fabriqués en bois et dont la taille peut varier.

¹⁷ Cf. chapitre 3.

de la presse, les voisins des *ollas* (commerçants ou résidents) et les passants réguliers et exceptionnels du centre-ville parlant au nom de leur expérience quotidienne autour de ces espaces urbains.

D'autre part, c'est le phénomène de violence, connu sous l'appellation « *limpieza social* » [« nettoyage social »], qui va m'intéresser. Car c'est aussi à travers des actes de violence que la frontière prend forme, car elle est façonnée par les divers acteurs qui entrent en rapport avec elle quotidiennement et qui peuvent avoir recours à la violence.

Enfin, je vais analyser la peur du danger que ces espaces et les personnes qui y sont associées peuvent générer. Comment la peur, qu'elle soit véhiculée par la presse ou le bouche-à-oreille, qu'elle soit ressentie concrètement par la confrontation directe avec les *ollas*, contribue à établir et renforcer les frontières territoriales et sociales de ces *ollas*. Je vais également analyser, dans ce point, l'image de « lieux clos » qui est associée aux *ollas*. Il s'agit de la matérialisation de frontières symboliques et réelles de ces espaces à travers des discours institutionnels, journalistiques et même universitaires dans lesquels les contours des *ollas* semblent davantage des murs physiques et sociaux infranchissables que des seuils poreux de limites en constante négociation.

« *Gamines* », « *largos* », « *desechables* », « *ñeros* » et « *habitantes de la calle* », ou comment la catégorisation de la population des *ollas* a participé à l'ancrage de frontières sociales

Au moment où les *ollas* émergent, c'est-à-dire entre le milieu des années 1970 et le début des années 1980, l'attention publique envers les personnes les plus vulnérables de la société bogotanaise, pour toutes celles et ceux qui occupaient les rues et les logements les plus précaires de ces secteurs de la ville, était symbolisée par trois institutions principales : le *Departamento Administrativo de Bienestar social* DABS [Département Administratif de Bien-être social], l'*Idipron* [Institut pour la Protection de l'Enfance et de la Jeunesse de Bogotá] et la *Secretaría de Salud* [Bureau Municipal de Santé]. D'autres institutions, non-gouvernementales, avaient aussi des programmes caritatifs, comme la Croix-Rouge ou certaines institutions religieuses¹⁸.

¹⁸ C. Muñoz, *El anciano de Bogotá: Ancianos indigentes*, op. cit. ; DABS, *Estudio sobre la indigencia*, Bogotá, DABS, 1994.

À l'époque, ces institutions désignaient les personnes cibles sous la formule institutionnelle d'*indigentes*, indigents. Dans cette catégorie entraient les adultes et les vieillards à la rue et les mendiants, ainsi que les *gamines*¹⁹. Cependant, la rue ne recouvrait pas la même signification pour toutes les personnes qui s'y trouvaient : si pour les adultes et les personnes âgées c'était un symbole de détresse, de mendicité, de pauvreté extrême, la rue des *gamines* était leur univers, leur parc d'attractions, comme l'a dit le *profe* Guillermo, leur *lleca*.

L'émergence de la *lleca* des *gamines*, cette « rue », *calle*, à l'envers – à laquelle j'ai fait allusion dans le troisième chapitre –, a certes mis en évidence l'expansion d'une extrême pauvreté dans les rues de la capitale, mais est surtout la marque d'une revendication d'un espace, conçu à l'époque, sur le plan urbanistique, pour une circulation constante, comme un lieu de vie. En dehors du monde des adultes, ces enfants réussissaient à vivre dans la rue.

« *La calle es una fiesta y el programa pretende continuarla* » – « La rue est une fête et le programme prétend la continuer » – fut le slogan de l'*Idipron* entre la fin des années 1970 et le début des années 1980, au moment où les *ollas* commençaient leur consolidation²⁰. Comme le montre cet exemple de l'*Idipron*, même les institutions publiques ont dû reconnaître la dimension nouvelle de la vie dans la rue que les *gamines* faisaient ressortir. Approcher ces enfants et chercher à changer leur vie devait se faire à partir d'expériences proches de celles de leur *lleca*. Le jeu, la fête, des activités dynamiques et de prise de responsabilités allaient permettre de gagner la confiance et l'amitié des *gamines* afin, comme l'a déjà signalé Carolina Rodríguez, d'établir peu à peu des normes de discipline et de régulation de l'usage de drogues, d'alcool et même de la sexualité²¹.

Mais que se passe-t-il quand les *gamines*, ces enfants vivant dans la rue, ont grandi ? Quand la *lleca* enfantine devient aussi la *lleca* d'un grand nombre de jeunes adultes ? Quand les *ollas*, déjà consolidées, deviennent des espaces majeurs de la *lleca* ?

Pendant les années 1980, la réponse institutionnelle à l'égard de ces nouveaux adultes

¹⁹ DABS, *Estudio sobre la indigencia*, op. cit. pages non numérotées.

²⁰ Javier Omar Ruíz et José Manuel Hernández, *Conversatorio sobre habitabilidad en calle*, UPI La 32, IDIPRON, 2016.

²¹ C. Rodríguez, *Cuerpos femeninos callejeros : Hacia una construcción de política social con enfoque de género en Bogotá*, op. cit., p. 35.

issus de la *lleca*, de ces *largos*, est inexistante²². L'image de détresse, de pauvreté extrême et de mendicité associée à des vieillards indigents à la rue est désormais bousculée par la croissance des *gamines* et par la continuité de la *lleca*. Ce n'est qu'au début des années 1990 qu'un établissement d'accueil appartenant à l'*Idipron* ouvre ses portes aux *largos*, une fois par semaine, le mercredi. La présence de plus en plus importante des *largos* met en évidence le fait que ce sont des adultes ou de jeunes adultes, majoritairement usagers dépendants de drogues et notamment de *bazuco* ou de la colle, parfois délinquants, parfois ramasseurs de matériaux recyclables, parfois les deux et toujours dans le *rebusque* [la débrouille], qui vivent à la rue, soit dans les *ollas* – principalement le *Cartucho* –, soit dans d'autres secteurs de la ville.

Parallèlement au manque de réponse institutionnelle – hormis l'ouverture de ce centre de l'*Idipron* que nous venons de mentionner –, interviennent deux faits majeurs. D'une part, un nouveau terme émerge pour catégoriser les personnes qui fréquentent les *ollas*, désignant toutes celles et ceux qui vivent à la rue, qui consomment des drogues dans des situations très précaires et/ou ramassent des matériaux recyclables : celui de « *desechables* », « jetables », « déchets ». D'autre part, un phénomène de violence, la « *limpieza social* », ou « nettoyage social », s'étend aux principales villes du pays, marqué par l'assassinat de personnes considérées comme des « *desechables* » par des groupes spécialement constitués dans ce but²³.

Pour sortir de la catégorisation des « *desechables* » qui semblait justifier la « *limpieza social* » (j'y reviendrai dans cette même section), le recours à d'autres termes au sein des institutions comme de la presse ne se fait pas attendre. Comme le montrent certains articles de presse dès le début des années 1990, un nouveau terme apparaît : « *ñeros*²⁴ », qui est en fait l'expression que les personnes vivant à la rue, usagères de drogues et habitantes ou habituées des *ollas* utilisaient entre elles. Il dérive du mot espagnol *compañeros* – « camarades » –, qui s'est popularisé dans le langage courant au début des années 1990, très probablement grâce à l'usage que la presse commença à en faire. Il permettait de réunir en une seule et nouvelle catégorie sociale, qui semblait moins méprisante et dangereuse (si nous pensons à la « *limpieza social* ») que celle de « *desechables* », les *gamines*, *largos* et adultes qui fréquentaient les *ollas* et vivaient dans la rue. Ainsi, les *ollas*

²² J.O. Ruíz et J.M. Hernández, *Conversatorio sobre habitabilidad en calle*, op. cit.

²³ Carlos Eduardo Rojas, *La violencia llamada « Limpieza social »*, Bogotá, CINEP, 1994.

²⁴ Voir, par exemple : José Navia, « Ñeros: un túnel sin salida », *El Tiempo*, 24 novembre 1991 ; « El festival ñero », *El Tiempo*, 16 novembre 1991.

de l'époque, et principalement le *Cartucho*, sont associées aux *ñeros* et vice-versa.

Que représente donc cette association à l'époque ?

Analysons par exemple cet extrait d'un article du journal *El Tiempo* de 1991, « *Ñeros* : un tunnel sans issue » :

« Le *Cartucho* est un univers hétérogène, avec des codes propres dont la transgression peut conduire à la mort. Peu de gens ont réussi à sortir de cet univers. Ceux qui restent se perdent encore plus avec chaque *vicha* [*sic*] [sachet de *bazuco*] consommée dans la rue ou dans les vieux bâtiments du centre de la capitale.

Ils sont tous condamnés, avec une étiquette détestable, qui ne semble déranger personne, malgré le fait qu'il s'agisse d'une sentence de mort : *desechables*. D'autres préfèrent les appeler *ñeros*²⁵. »

Ou encore l'extrait suivant évoquant une personne originaire de la ville de Cali, qui essayait d'arrêter la consommation de drogues et de sortir de la rue, présenté également dans le journal *El Tiempo* en 1991 sous le titre « J'ai été *desechable* », « *¡Yo fui desechable!* » :

« J'ai eu envie de venir à Bogotá. Ici, le problème s'est aggravé et quand je m'en suis rendu compte, j'étais en train de toucher le fond. J'en suis même arrivé à voler dans des magasins, à voler à l'arrache ou discrètement dans les bus. Je ne me douchais plus. La [consommation de] drogue ne me laissait pas d'argent pour payer une chambre. C'est comme ça que je suis devenu un *desechable*²⁶. »

Sur les personnes désormais baptisées de *ñeros* allaient donc s'abattre, malgré le changement de terme, toutes les représentations qui étaient auparavant rattachées aux « *desechables* ». C'étaient des termes synonymes : le premier issu de l'univers des *ollas*, le deuxième imposé socialement ; l'un cherchant la revendication des termes propres à ces

²⁵ Les italiques sont de moi. Citation originale : « [*El Cartucho*] *Es un universo heterogéneo, oscuro, con códigos propios que pueden llevar a la muerte al que los irrespete. De ahí muy pocos han logrado salir. Los que quedan se hunden más con cada vicha (sic) que consumen en la calle o hacinados en viejas edificaciones del centro de la capital. Todos ellos están condenados en vida, con un rótulo detestable, que ya no inmuta a nadie, a pesar de que es casi una sentencia de muerte: desechables. Otros prefieren llamarlos ñeros.* » José Navia, « *Ñeros*: un túnel sin salida », art. cit.

²⁶ Les italiques sont de moi. Citation originale : « *Me dio por venirme a Bogotá. Aquí se agravó el problema y cuando menos pensé estaba tocando fondo. Llegué a robar almacenes, raponiar o trabajar la cosquilla en los buses. No me bañaba, la droga no me dejaba plata para pagar una residencia. Así me convertí en un desechable.* » « Yo fui desechable », *El Tiempo*, 23 juin 1991.

personnes et ainsi la recherche du non mépris de cette population, l'autre méprisant et cherchant la déshumanisation de ces personnes, les réduisant à l'état d'ordures, de déchets, d'éléments jetables. Mais, finalement, malgré leurs différences morphologiques, ces deux termes renvoyaient aux mêmes images. Il s'agissait d'hommes sales, en guenilles, qui travaillaient et vivaient avec les ordures, étaient dépendants de drogues, faisaient la manche, volaient... Et si je parle d'« hommes », je ne le fais pas de façon irréfléchie et pour nier la diversité des genres présents parmi les habitants et les habitués des *ollas*, mais parce qu'à l'époque l'image des *ñeros* et des *desechables* était nettement masculine. La rue, la *lleca*, était un univers d'« hommes » dans lequel la place de la femme n'était considérée que par rapport à la présence masculine. « La construction du féminin à la rue [dans le contexte institutionnel] a été liée, depuis ses débuts, au masculin », a écrit Carolina Rodríguez à propos du cas bogotanis²⁷.

En outre, l'hétérogénéité des habitants du *Cartucho*, tant dans la rue que dans les *inquilinatos* du secteur, se réduisait ainsi à ces deux catégories utilisées couramment comme des synonymes. Les divers profils et trajectoires de vie des personnes s'effaçaient socialement et restaient réduits aux drogues, aux délits et à la saleté.

Ensuite, les *ñeros*, en se déplaçant dans les rues de la capitale, devenaient l'incarnation d'une frontière matérielle et symbolique des *ollas* : ils étaient dangereux, ils incarnaient la misère, le vice – à savoir les drogues – et le crime. Voici un extrait d'un autre article de presse de 1991 publié par *El Tiempo* ; l'article s'intitule « Le Festival *Ñero* » et parle d'un festival culturel qui été réalisé dans le *Cartucho* :

« Les *ñeros*, habitants de ce monde sordide appelé le *Cartucho*, à Bogotá, que la société, en plus de les oublier, craint, se montrent au monde. Ils le font avec hauteur et on pourrait même dire avec dignité : au travers d'expressions culturelles. Hier soir ils ont célébré leur premier Festival Culturel *Ñero*. Là, sur la scène de la revendication, il y a eu des chansons, du théâtre, des poèmes, des improvisations diverses, qui démontrent que la misère n'a réussi à effacer ni l'intelligence ni les illusions. En soi, ils vivent déjà la pièce immortelle *Les Misérables*. Celui-ci [le festival] pourrait être un premier pas dans l'effort pour sauver ceux qui, pour des raisons diverses, sont tombés dans les ténébreuses griffes du *basuco* [*sic*]. Des gens importants pour la société, mais qui ont fait un faux-pas vers l'abîme. S'ils font un effort, il est probable qu'ils arriveront à renaître.

²⁷ C. Rodríguez, *Cuerpos femeninos callejeros : Hacia una construcción de política social con enfoque de género en Bogotá*, op. cit., p. 36.

C'est, sans aucun doute, un louable effort des *ñeros*. Cette manifestation doit avoir une réponse. Car, il ne s'agit pas seulement de récupérer les humains, mais de sauver ce secteur de la capitale, qui est devenu impénétrable même pour les autorités. On les en remercie. Mais, s'il-vous-plaît qu'ils se lavent, qu'ils arrêtent le vol de pièces de voiture et autres activités délictueuses²⁸. »

Ainsi, les images véhiculées, notamment par la presse, au sujet des *ñeros* et des *ollas* participaient de la ségrégation spatiale et symbolique des personnes qui étaient associées à ces espaces, et particulièrement au *Cartucho*. Les frontières sociales se dessinent – des personnes sales, qui volent, qui ont touché le fond – et des frontières spatiales se matérialisent. Une reconnaissance sociale de ces frontières se met en place. Un « Autre » social s'est construit.

Les lecteurs me reprocheront probablement le fait de déclarer que c'est à ce moment-là, au début des années 1990, lors de l'essor des *ollas*, au moment où l'on parle de *ñeros* et de *desechables*, qu'une altérité émerge. Car en effet, la figure de l'Autre n'émerge pas à ce moment-là, ayant toujours été présente, au long des années, à travers les migrants, les vagabonds, les *gamines*, les *largos*, les indigents, les *recicladores*... Cependant, c'est à ce moment-là qu'un effort est fait pour construire un Autre : la figure de l'altérité est revendiquée, voire poussée à l'extrême, afin de donner une visibilité sociale à une population exclue, marginalisée et en train d'être assassinée par les groupes de « *limpieza social* ».

Dans la première moitié des années 1990, plusieurs collectifs d'artistes, des organisations non-gouvernementales et des universités débutent des activités avec les personnes considérées comme « *ñeros* » et « *desechables* » dans divers lieux de la ville et dans les *ollas*. Les assassinats ciblés de personnes vivant à la rue et usagères de drogues augmentant à Bogotá, notamment dans le centre-ville, ces diverses institutions ou collectifs

²⁸ Les italiques sont de moi. Citation originale : « *Los ñeros, habitantes de ese sórdido mundo llamado El Cartucho, en Bogotá, a quienes la sociedad, además de olvidarlos, les teme, dan la cara al mundo. Lo hacen con altura y podría decirse que con dignidad: por medio de expresiones culturales. Anoche celebraron su Primer Festival Cultural Ñero. Allí, en la tarima de la reivindicación hubo canciones, teatro, poemas, improvisaciones diversas, que demuestran que la miseria no ha podido borrar la inteligencia ni las ilusiones. De por sí ellos ya viven la obra inmortal Los Miserables. Este podría ser un paso en procura de rescatar a quienes por diversos motivos han caído en las tenebrosas garras del basuco. Gentes que valen para la sociedad, pero que han dado un traspie (sic) hacia el abismo. Si ellos ponen mucho de su parte a lo mejor llegan a resurgir. Es indudablemente un meritorio esfuerzo el de los ñeros. Esta manifestación debe tener una respuesta. Porque no solo se trata de recuperar a los humanos, sino también de rescatar ese sector para la capital, que se ha vuelto impenetrable hasta para las autoridades. Los felicitamos y por favor que se bañen, y abandonen el hurto de lujos de los carros y otras acciones de pillaje.* » « El festival ñero », art. cit.

se sont mobilisés afin de rendre visible la problématique de la « *limpieza social* » à l'encontre de ces personnes. L'un de ces premiers événements a été le Festival Culturel *Ñero*, organisé par plusieurs collectifs²⁹.

Dans ce contexte culturel et parmi les diverses actions menées à l'époque, certaines ont bénéficié d'un écho médiatique singulier en raison de la bonne réputation nationale des institutions. Le théâtre *La Candelaria*, par exemple, l'un des plus réputés de la ville et du pays, a créé un journal « *ñero* », comme eux-mêmes le qualifiaient, appelé *La Lleca*, un groupe de théâtre avec la population issue des *ollas*, et a réalisé des vidéos où ces personnes chantaient et interviewaient des personnages politiques importants du pays. Les habitants et habitués des *ollas*, qui vivaient habituellement à la rue, gagnaient ainsi une parole médiatique ; des dispositifs artistiques cherchaient à faire entendre la parole de ces personnes que la société bogotanaise n'avait pas l'habitude d'écouter³⁰.

Dans la vidéo *Calle Adentro*, par exemple, réalisée par le théâtre *La Candelaria*, les *ñeros* demandent à ce que le mot « *desechables* » ne soit plus utilisé : « *Desechables* n'est pas un nom pour nous, les *ñeros*, car une chose *desechable* [jetable] c'est une ordure, c'est comme si on nous prenait et on nous jetait [à la poubelle] » ; « Nous sommes des êtres-humains, nous n'avons pas besoin de noms³¹ ».

Le 27 septembre 1993, au lendemain de la mort d'un homme qui vivait à la rue à la suite de coups donnés par des policiers, un porte-parole des « indigents » (institutionnellement encore appelés de cette manière) a été reçu par le conseil municipal de Bogotá. Il s'agissait de *Comanche*, l'un des personnages les plus représentatifs du *Cartucho* car, menant une lutte personnelle depuis le début des années 1980 afin de constituer une organisation propre au *Cartucho*, il était considéré par certains de ses habitants comme le *Comandante* [commandant] du *Cartucho*. *Comanche* dénonça à cette occasion les assassinats d'indigents de plus en plus nombreux à l'époque et invita à une manifestation des indigents pour le jour suivant.

²⁹ En fait, toutes les histoires que j'ai entendues depuis mon enfance rapportées par ma mère au sujet du *Cartucho* et des *ñeros* se rattachent à ce contexte culturel, que ce soit la mise en scène de pièces de théâtre, l'écriture de poèmes... C'est certainement pour cette raison que j'ai toujours pensé les *ollas* comme des lieux « du possible », des possibilités artistiques qui m'ont toujours été proches. C'est certainement pour cette raison que cette recherche a été possible.

³⁰ Entretien personnel avec Patricia Ariza – directrice du *Teatro La Candelaria* – et Carlos Satizábal – metteur en scène et dramaturge –, les 31 janvier et 2 février 2011.

³¹ Transcription originale : « *Desechables no es la palabra para nosotros los ñeros, porque cosa desechable es como una basura, como si cogieran y lo tiraran a uno* » ; « *Somos seres humanos, nosotros no necesitamos de nombres* ». Teatro La Candelaria, *Documentaire Calle Adentro*, 1993.

Ainsi, dans ce climat de revendications sociales et politiques de la part de la population vivant dans les rues de la capitale et dans les *ollas*, à travers l'art ou les mouvements sociaux contre la « *limpieza social* », une nouvelle appellation émerge pour parler des personnes à la rue : celle d'« *habitantes de la calle* », « habitants de la rue ».

C'est au cœur du programme « Nouvelle vie » [*Nueva Vida*] de la Corporation S.O.S. *Aldea de Niños Colombia*, institution non-gouvernementale qui travaillait avec des *gamines* depuis 1990, que cette appellation s'est forgée entre 1993 et 1994. Des chercheurs travaillant pour ce programme – qui allaient après constituer la *Corporación Extramuros Ciudad y Cultura* comme une institution non-gouvernementale d'accueil aux personnes dorénavant appelées « *habitantes de la calle* » – pensaient la nouvelle appellation comme une revendication de « la vie dans la rue », l'affirmant comme une forme de vie possible dans l'espace urbain. Puis, cette appellation va être réutilisée dans un contexte plus large de réponses et d'actions face à ce phénomène social, notamment avec la création d'un comité interinstitutionnel pour la participation des « *habitantes de la calle* », par le Conseil de contrôle de la ville [*Veeduría Distrital*] entre 1994 et 1995. De ce comité faisaient partie des institutions publiques comme le bureau du procureur, la police nationale, plusieurs universités privées, des institutions non-gouvernementales d'accueil à la population vivant à la rue et des institutions culturelles qui travaillaient avec cette même population³².

Un des premiers écrits à parler d'« *habitantes de la calle* » est une biographie de *Comanche*, publiée en 1995 et écrite par José Darío Herrera, qui travaillait pour le programme *Nueva Vida*. L'auteur qualifie la vie à la rue de *gamines* et de *ñeros* de « *cultura de la calle* », « culture de la rue » :

« Mode de vie qui se construit en raison de l'urgence pour survivre. Nous ne prétendons en aucune façon légitimer les conditions de vie dans lesquelles vivent les *habitantes de la calle*. Parler de culture n'implique pas valider la base matérielle, en termes marxistes, sur laquelle ces personnes vivent leur existence. Ici, le paradoxe c'est que même dans la pauvreté extrême, une culture se construit.

[...] L'habitant de la rue a une manière spécifique de comprendre la totalité du réel, il a un appareil symbolique qui lui permet de comprendre ce réel, il l'interprète, le communique,

³² J.O. Ruíz, J.M. Hernández et L.A. Bolaños, *Gamines, instituciones y cultura de la calle*, op. cit., p. 45-46.

le transmet dans chaque acte de sa vie. Il a également une façon de transformer les conditions de son existence dans la rue³³. »

Quelques années plus tard, en 1998, un autre texte va reprendre les propos du programme *Nueva Vida* et ceux de la *Corporación Extramuros*. Il s'agit de *Gamines, instituciones y cultura de la calle*, écrit par José Manuel Hernández, Javier Omar Ruíz et Luis Antonio Bolaños, dans lequel les auteurs vont définir l'appellation « *habitantes de la calle* » et retravailler le concept de « culture de la rue ». Les « *habitantes de la calle* » seraient :

« Ce groupe de personnes qui, sans distinction d'âge, sexe, race, état civil, condition sociale, conditions mentale ou métier, vivent dans la rue en permanence ou par périodes prolongées, et qui établissent avec elle [la rue] une relation étroite d'appartenance et d'identité, faisant de la vie à la rue une option temporelle ou permanente, dans des contextes d'une rationalité et d'une dynamique socio-culturelle qui leur est propre et particulière³⁴. »

La vie à la rue devient ainsi une « option » de vie, et le contexte dans lequel cette forme de vie se déroule a sa propre dynamique socio-culturelle. En ce qui concerne cette dimension culturelle de la rue, les auteurs vont signaler que si la vie à la rue pourrait être lue à partir de l'injustice sociale – lecture classique du phénomène –, elle peut aussi être pensée comme une culture :

« La rue nous renvoie au type de civilisation, au type de développement culturel, à la façon dont nous nous sommes construits en tant que ville, comment notre organisation socio-culturelle est devenue une organisation urbaine. La rue nous renvoie à un atavisme : une

³³ Les italiques sont de moi. Citation originale : « *Modo de vida que se construye desde la urgencia por sobrevivir. No pretendemos en ningún caso legitimar las condiciones de vida en que viven los habitantes de la calle. Hablar de cultura no implica validar la base material, en términos marxistas, sobre la que se vive la existencia. Aquí lo paradójico es que, desde la pobreza más extrema, se construye cultura. [...] El poblador de la calle tiene una manera específica de abrirse a la totalidad de lo real, tiene un aparato simbólico que le permite comprender eso real, él lo interpreta, lo comunica, lo transmite en cada acto de su vida. Tiene también una forma de transformar las condiciones de su existencia en la calle.* » José Darío Herrera, *Comanche: Comandante del Cartucho*, Bogotá, Fondo Editorial para la Paz, 1995, p. 177-178.

³⁴ Les italiques sont de moi. Citation originale : « *[A]quel grupo de personas que sin distingo de edad, sexo, raza, estado civil, condición social, condición mental u oficio, viven en la calle permanentemente o por períodos prolongados, y con ella establecen una estrecha relación de pertenencia y de identidad, haciendo de la vida de la calle una opción temporal o permanente, en contextos de una racionalidad y de una dinámica sociocultural que les es propia y particular.* » J.O. Ruíz, J.M. Hernández et L.A. Bolaños, *Gamines, instituciones y cultura de la calle*, op. cit., p. 23.

population nomade, chasseurs-cueilleurs qui vivent au jour le jour, se déplaçant au cœur même d'une population sédentaire, cultivatrice, se procurant un futur.

À partir de cette dynamique, la rue s'érige en tant que culture, comme une autre façon d'assumer et de comprendre la vie, une autre façon de construire le monde, une autre façon de percevoir le temps et de se situer dans l'espace social et physique, une autre rationalité, une autre logique.

C'est-à-dire que, au milieu des conditions d'injustice, la rue se présente aussi comme une opportunité culturelle.

Il s'agit de légitimer la rue, mais non les conditions dans lesquelles se vit la rue (non plus que les conditions de vie des quartiers populaires). Légitimer la rue comme une option également valide pour vivre la vie urbaine, dans laquelle le style sédentaire ne doit pas être l'unique style possible. Il s'agit de vivre avec dignité et justice, soit la vie nomade, soit la vie sédentaire³⁵. »

Cet « Autre » qui a toujours été présent en marge de la vie urbaine à travers les figures des vagabonds, des mendiants, des indigents, est revendiqué et construit désormais comme un « Autre » culturellement différent. Autrement dit, non seulement en marge de la vie urbaine, mais qui réinvente la façon de vivre la ville qui devrait être comprise comme une forme tout à fait légitime.

Cependant, légitimer la rue et non les conditions de la vie dans la rue, qu'est-ce que cela pourrait signifier ? Quelles seraient les conditions légitimes de la vie dans la rue ? Quels seraient leurs enjeux ? Dans les différents textes produits à l'époque dans lesquels la vie dans la rue était culturellement revendiquée³⁶, les auteurs ne développent guère ces points. Sur le site internet de la *Corporación Extramuros* – association émergente de cette revendication –, qui n'est plus actualisé depuis 2010, les propos restent aussi vagues que

³⁵ Citation originale : « *La calle nos remite al tipo de civilización, al tipo de desarrollo cultural, al modo como nos hemos constituido como ciudad, al modo como nuestra organización socio-cultural ha devenido en organización urbana. Nos remite a un atavismo : una población nómada, recolectora, cazadora, viviendo al día, moviéndose en el corazón mismo de una población sedentaria, cultivadora, procuradora de futuros. Desde esta dinámica la calle se erige como cultura, como otro modo de asumir y entender la vida, otro modo de construir el mundo, otro modo de percibir el tiempo y de ubicarse en el espacio social y físico, otra racionalidad, otra lógica. Es decir, en medio de condiciones de injusticia, la calle se ofrece también como oportunidad cultural. Se trata entonces de legitimar la calle, no las condiciones en la que se vive la calle (tampoco las condiciones en las que se vive en un barrio popular). Legitimar la calle también como una opción válida para vivir la vida urbana, en la que el estilo sedentario no tiene que ser el único. Se trata de poder vivir con dignidad y justicia, sea la vida nómada, sea la vida sedentaria.* » *Ibid.*, p. 60.

³⁶ Voir notamment J.D. Herrera, *Comanche*, *op. cit.* ; J.O. Ruíz, J.M. Hernández et L.A. Bolaños, *Gamines, instituciones y cultura de la calle*, *op. cit.* ; Ruíz, Javier Omar, « Los ciudadanos de la calle, nómadas urbanos », *Nómadas*, avril 1999, n° 10, p. 172-177 ; Javier Omar Ruíz, « La calle otro modo de ser ciudad », *Consenso*, 1994, p. 41-71.

dans les textes.

Par ailleurs, les institutions publiques, à la suite de la création du comité interinstitutionnel pour la participation des « *habitantes de la calle* », ont repris cette appellation comme catégorie administrative. Or, si elles institutionnalisent le terme « *habitantes de la calle* », elles restent très discrètes, voire silencieuses quant à la dimension culturelle de la rue, qui permettait la légitimation de la rue comme une forme « autre » de vivre la ville.

Dans un texte pionnier sur le plan administratif, la recherche financée et publiée par la Chambre de Commerce de Bogotá sous le titre *Habitantes de la calle: un estudio sobre la calle de El Cartucho en Santafé de Bogotá*, les conditions de vie des personnes qui « habitaient » la rue sont présentées comme un problème social. À cette problématique sont associées l'usage de drogues, leur trafic dans les *ollas* du centre-ville par les réseaux de trafiquants ainsi que la violence urbaine. Les « *ñeros* » – car ce terme est utilisé dans la publication – apparaissent comme acteurs de violence dans le sens où ils font appel à la violence en matière de délinquance, mais apparaissent aussi comme victimes d'actions violentes, par exemple dans le cas de la « *limpieza social*³⁷ ».

Il est donc possible de penser que, si du côté gouvernemental de la ville la dimension culturelle de la rue est laissée de côté, c'est parce qu'une ambiguïté en aurait découlé par rapport à la légitimation de la vente et de la consommation de drogues, ainsi que sur un point important à l'époque, celui de la « sécurité ». La problématique des « *habitantes de la calle* » était directement en lien avec l'illégalité et la délinquance, et la « doctrine sécuritaire » présente dans le projet néolibéral, dans lequel plusieurs villes du monde se sont inscrites, dont Bogotá, appelait (et appelle toujours) à la criminalisation et à la répression de contextes sociaux considérés comme problématiques. Dans le cas bogotano, en 1998 commence par exemple le projet de délogement et démolition du *Cartucho*, projet symbolique de cette doctrine, sur lequel je reviendrai plus tard.

L'émergence de l'appellation « *habitantes de la calle* » a donc permis de forger deux lectures d'un même « Autre ». D'une part, du côté des institutions non-gouvernementales qui ont forgé l'appellation, il s'agit d'une lecture d'un « Autre » culturellement différent, c'est-à-dire avec une compréhension du « réel » urbain – ainsi que le stipulent les auteurs

³⁷ Cámara de Comercio, *Habitantes de la calle: un estudio sobre la calle de El Cartucho en Santafé de Bogotá*, Bogotá, Alcaldía Mayor de Bogotá, 1997.

déjà cités – qui contraste avec la forme de vie dominante, voire sédentaire. D'autre part, du côté des institutions gouvernementales, pour qui les « *habitantes de calle* » représentent une problématique, un « Autre » qui vit sa vie entre la misère, la délinquance, l'illégalité et la violence. Ils vont être perçus comme la cause des problèmes de sécurité.

Si dans un prochain chapitre nous allons voir les problèmes que représente le fait de parler d'une « culture de la rue » dans le contexte des *ollas* – au-delà de ce que cela peut représenter au niveau gouvernemental tant dans les années 1990 qu'actuellement –, il est toujours intéressant de voir, pour l'instant, comment le fait de penser les « *habitantes de la calle* » en tant que population qui a « choisi » la vie à la rue ne fait que renforcer les frontières symboliques des espaces où ces « autres » ont l'habitude de demeurer, tout comme le fait de penser qu'elle représente la principale cause des problèmes de sécurité. Bien que les *ollas* ne soient pas les seuls espaces où les « *habitantes de la calle* » vivent ou qu'ils ont l'habitude de fréquenter, elles deviennent les espaces représentatifs de cette population, car c'est notamment sur les *ollas* que l'attention de l'administration, des institutions non-gouvernementales et des médias se concentre. La reconnaissance des frontières des *ollas* passe donc par la reconnaissance, la différenciation et la catégorisation de la population qui y habite.

Aujourd'hui, le terme « *habitantes de la calle* » est celui utilisé dans les langages administratif et médiatique pour parler des personnes qui vivent à la rue, mais aussi comme une sorte de généralité pour désigner les personnes habituées des *ollas* du centre-ville. S'il est encore possible d'entendre dans le langage courant le terme « *desechables* » – cela m'est arrivé quand je parlais de ma recherche à certaines personnes ou quand je circulais en bus ou en taxi –, il a été tellement critiqué dans les années 1990 et au début des années 2000 qu'il a disparu du langage médiatique. Quant au terme « *ñeros* », il est toujours utilisé dans le langage courant, mais d'une manière péjorative, associé à des comportements liés à l'image des *ollas*. Je parle notamment de la consommation de drogues dans des espaces publics tels que les parcs, de l'usage du jargon des *ollas*, ainsi que de la délinquance.

La « *limpieza social* » et les *ollas* : des limites par des manifestations de violence

La seule fois où j'ai eu l'occasion de parler avec le curé de l'église du *Voto Nacional*, celle qui se situe sur la *Plaza de Los Mártires*, très près de l'entrée la plus importante de *La Ele*, le religieux m'a parlé de l'omniprésence de la violence dans ce secteur de la ville, tant dans les *ollas* qu'à l'extérieur. Le prêtre, qui a accepté de répondre à quelques-unes de mes questions au sujet de la relation de sa paroisse avec les *ollas* qui l'entouraient, m'a rapporté une anecdote pour que je comprenne les enjeux des situations de violence.

D'une voix sobre et posée, toujours du même ton, le religieux me raconta la fois où, tard dans la nuit, vers 2h du matin, il dut se faire accompagner à son église par des voitures officielles et des agents de police en motocyclette. Selon son récit, lorsque les voitures officielles – des camionnettes blindées de couleur sombre avec des vitres de sécurité teintées – sont arrivées sur la *Plaza de Los Mártires*, les personnes qui y dormaient ou qui y traînaient en consommant des drogues sont parties en courant dans tous les sens, et une bonne partie s'est réfugiée dans *La Ele*, que le prêtre appelle le *Bronx*.

Le lendemain, un jeune homme qui dormait sous le porche de l'église et qui, même sous l'emprise de la peur, avait vite compris que c'était le prêtre – connu et respecté dans le secteur – qui venait dans une des voitures, est allé voir le curé pour lui suggérer de « changer d'amis »...

Le curé, après avoir fini son histoire par le commentaire du jeune homme, est resté silencieux, et moi de même. Tout comme dans la conversation avec Carlos, lorsqu'il a parlé de « nettoyer et protéger le quartier³⁸ », la mort était présente dans cette histoire et le curé et moi le savions. Notre silence en était le signe. Nous savions tous les deux que la peur de ces personnes en voyant arriver des voitures blindées et des motocyclettes traduisait une peur de la « *limpieza social* ». Car souvent les groupes qui commettent ces actes de violence se déplacent avec ce genre de voitures, et la police peut également être à l'origine de cette forme de violence ; de plus, les secteurs du centre-ville où se trouvent les *ollas* sont parmi les endroits les plus touchés par la « *limpieza* » à cause de la frontière sociale qu'ils constituent.

Les personnes habituées des *ollas* et vivant dans la rue qui se trouvaient cette nuit-là sur la place, en fuyant devant les voitures et les motocyclettes, ne cherchaient qu'à

³⁸ Cf. chapitre 4.

échapper à la menace de mort par la « *limpieza social* ». Leur peur, leur fuite, mettent en évidence le fait que ces personnes associaient déjà l'image de ces camionnettes à un symbole de violence ou de mort. Ces véhicules et le contexte précis de leur irruption, très tard la nuit et autour des *ollas*, étaient déjà encrés dans l'imaginaire de la violence, au point que – très probablement par la fréquence de situations semblables – des formes de protection y ont été accordées : la fuite et/ou la recherche des *ollas*.

Le phénomène de violence connu en Colombie sous le nom de « *limpieza social* » [« nettoyage social »] est un phénomène urbain. Il s'est répandu dans les principales villes colombiennes à partir des années 1980, et, dès le début, la population qui fréquente ou habite les *ollas* a été la cible notable de cette forme de violence. Le but principal des commanditaires et des exécuteurs de ce type de violence est de faire disparaître, généralement par homicide, toutes les personnes qui à leurs yeux ont des comportements jugés nuisibles pour la société³⁹, toutes les personnes qu'ils considèrent comme « indésirables⁴⁰ ». Ainsi, les principales victimes de cette violence sont des personnes des secteurs très marginaux de la population urbaine : personnes vivant dans la rue, *gamines*, *recicladores* [récupérateurs de matériaux recyclables], jeunes – principalement – ou adultes consommateurs de drogues en milieux défavorisés (quartiers populaires périphériques et centraux des villes), petits trafiquants de drogues, personnes exerçant la prostitution, population LGBTI, délinquants des rues.

La « *limpieza social* » a touché et touche encore tout particulièrement les quartiers populaires périphériques de la ville et les quartiers populaires centraux. Entre 1988 et 1993 les trois *localidades* [arrondissements] de Bogotá où il y eut le plus de cas de « nettoyage social » étaient celles de *Santafé* (où se trouvait *Le Cartucho*) avec 22,4% des homicides de ce type, *Los Mártires* (où se trouvent *La Ele* et *Cinco-Huecos*) avec 15,3%, et *Ciudad Bolívar* avec 15,8%⁴¹. Si nous élargissons la période jusqu'à 2013, *Ciudad Bolívar* représente 28% des cas de « *limpieza* », *Santafé* 17%, *Usme* (*localidad* très défavorisée et également périphérique) 16%, *Kennedy* (*localidad* populaire située au sud-ouest de

³⁹ C.E. Rojas, *La violencia llamada « Limpieza social », op. cit.*, p. 23.

⁴⁰ Ingrid Pabón, « *Limpieza social* » en Bogotá: la construcción del indeseable, Mémoire de Master en Anthropologie, Universidad Nacional de Colombia, Bogotá, 2015.

⁴¹ C.E. Rojas, *La violencia llamada « Limpieza social », op. cit.*, p. 28.

Bogotá) 7% et *Los Mártires* 6%⁴².

D'après les dernières données statistiques publiées dans un rapport du Centre National de Mémoire Historique de Colombie rédigé par Carlos Perea Restrepo, 3 696 cas de « *limpieza social* » auraient été décomptés en Colombie pendant la période 1988-2013, causant un total de 4 928 morts⁴³. Il est également très important de signaler que cette forme de violence se manifeste, par-delà les meurtres, par des « déplacements forcés⁴⁴ » des personnes menacées à l'intérieur de la ville ou du pays, par des cas de disparitions ou par des personnes blessées⁴⁵.

S'il est difficile de dater avec précision l'émergence de ce phénomène de violence dans les villes colombiennes – car certains meurtres de ce type auraient pu passer inaperçus des médias ou des organisations non-gouvernementales⁴⁶ –, il est possible de trouver des allusions à l'idée de « nettoyer » la ville – sans forcément parler d'assassinats. Rappelons-nous par exemple du « nettoyage » de la ville pendant la Conférence Panaméricaine de 1948, durant laquelle Jorge Eliécer Gaitán est mort, mis en place afin de donner une bonne impression aux visiteurs étrangers⁴⁷.

En ce qui concerne le phénomène de « *limpieza social* » liée à des homicides sur une partie de la population, Carlos Rojas – premier chercheur colombien à s'intéresser à ce type de violence au début des années 1990 – signale que la « *limpieza social* » émergerait à la fin de l'année 1979 à Pereira, une des villes les plus importantes de la région connue comme l'Axe du Café. C'est à la suite de l'approbation, par le Conseil de Sécurité de la ville, d'une mesure en vue de lutter contre la délinquance – à savoir marquer le visage et

⁴² Carlos Mario Perea, *Limpieza social. Una violencia mal nombrada*, Bogotá, Centro Nacional de Memoria Histórica, Instituto de Estudios Políticos y Relaciones Internacionales - Universidad Nacional de Colombia, 2016, p. 132.

⁴³ *Ibid.*, p. 141.

⁴⁴ N'oublions pas qu'il s'agit des cas de personnes ou de familles qui ont dû quitter leur lieu de résidence à cause de situations de violence.

⁴⁵ C.M. Perea, *Limpieza social. Una violencia mal nombrada*, *op. cit.*, p. 142.

⁴⁶ Delphine Minotti-Vungoc, *Marginalité et répression en Colombie : le cas du « nettoyage social »*, Thèse de Doctorat en Études ibériques et ibéro-américaines, Université Stendhal-Grenoble III, Grenoble, 2002.

⁴⁷ Cf. chapitre 2. C'est ce dont nous parle Jorge Osorio Lizarazo, auteur du roman historique *El día del odio* : « La police a poussé ses efforts jusqu'à l'extrême, car la Conférence Panaméricaine se rapprochait et il était convenable de nettoyer un peu la ville des truands et des pauvres, afin que les étrangers ne découvrent pas, au premier regard, l'accablante réalité qui l'entourait. Les détectives, comme des meutes féroces, ont parcouru les quartiers indigents, les taudis, où la sordidité des ouvriers rémunérés d'un salaire infime et des gens les plus pauvres se cachait. Les fonctionnaires bénéficiaient d'une autonomie illimitée pour juger de la dangerosité des malfaiteurs et, sous leur féroce compétence, tombaient des ouvriers sans emploi, des voleurs, des mendiants, des personnes sans défense qui n'avaient commis aucun délit autre que celui de naître sans héritage ». J.A. Osorio Lizarazo, *El día del odio*, *op. cit.*, p. 221.

les mains des voleurs d'une encre rouge indélébile –, que la presse aurait commencé à se faire l'écho de la « *limpieza social* »⁴⁸. Comme le signale Delphine Minotti-Vungoc dans sa thèse à propos du « nettoyage social » en Colombie, s'il ne s'agit pas directement, avec cette mesure, de « nettoyage social », il est désormais possible de dire qu'elle a servi d'annonciateur⁴⁹. La mesure administrative a été abolie un mois après sa mise en pratique, mais la polémique qu'elle a générée dans la presse et dans certains milieux de la société péreirainne et nationale a permis de constater une augmentation des morts, en général assassinés dans des situations similaires et abandonnés dans des endroits déterminés : des présumés délinquants étaient en train d'être assassinés.

Les médias commencent alors à parler de possibles « *Escuadrones de la muerte* » – « Escadrons de la mort » – qui commettraient ces meurtres. Certains groupes de « *limpieza social* », dans plusieurs villes du pays, et notamment des capitales régionales (Bogotá, Bucaramanga, Cartagena, Medellín, Pereira), se faisaient alors appeler « *escuadrones de la muerte*⁵⁰ ». Cependant, il est important de rappeler que ce terme, utilisé en Colombie pour parler du « nettoyage social », était déjà employé à l'époque dans d'autres pays d'Amérique latine, notamment au Brésil où une organisation, sous ce qualificatif, poursuivait et assassinait de supposés délinquants ; ou encore en Uruguay, au Chili et en Argentine, où le terme et les assassinats avaient une connotation politique⁵¹.

Bien que, dans le cas colombien, le mot « *limpieza* » soit aussi lié à des assassinats à caractère politique ou idéologique – comme, par exemple, les homicides de leaders politiques, de défenseurs des droits de l'Homme, ou de partisans de courants politiques⁵² –, l'expression « *limpieza social* », à laquelle je me réfère ici, désigne plus particulièrement les homicides au sein des secteurs marginaux de la population urbaine du pays.

C'est à la fin de l'année 1980 que la « *limpieza social* » apparaît dans la capitale, sous la forme de l'assassinat de plusieurs personnes dont les corps, abattus selon les mêmes méthodes, ont été retrouvés à la sortie est de la ville ; sortie qui part du centre-ville en

⁴⁸ C.E. Rojas, *La violencia llamada « Limpieza social », op. cit.*, p. 15-16.

⁴⁹ D. Minotti-Vungoc, *Marginalité et répression en Colombie : le cas du « nettoyage social », op. cit.*, p. 21.

⁵⁰ C.E. Rojas, *La violencia llamada « Limpieza social », op. cit.*, p. 16, 96.

⁵¹ D. Minotti-Vungoc, *Marginalité et répression en Colombie : le cas du « nettoyage social », op. cit.*, p. 59 ; Dalia Goldman, *Escuadrones de la muerte. Ejecuciones ilegales en América Latina ¿Guerra al crime o « limpieza social »?*, Miami, L.D. Books, 2014, p. 27.

⁵² À propos de la « *limpieza* » dans des contextes ruraux et des massacres effectués par les « *escuadrones de la muerte* » au sein des groupes paramilitaires en Colombie, voir notamment : Aldo Civico, *The Para-State: An Ethnography of Colombia's Death Squads*, Oakland, California, University of California Press, 2016.

direction du village voisin de Choachi et qui conduit également au sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe, au sommet de l'une des collines les plus hautes de la ville, à côté de celle de Monserrate.

En 1982, dans plusieurs villes du pays, certains groupes réalisant des « nettoyages » commencent à publier des communiqués dans la presse pour revendiquer leurs assassinats et annoncer qu'ils vont les poursuivre, donnant parfois la liste des prochaines cibles⁵³. Des années 1980 jusqu'à aujourd'hui, c'est par l'intermédiaire de tracts distribués dans les quartiers, collés sur les murs des quartiers, ou même de nos jours circulant sur les réseaux sociaux, que les habitants sont avertis des opérations de « *limpieza social* ».

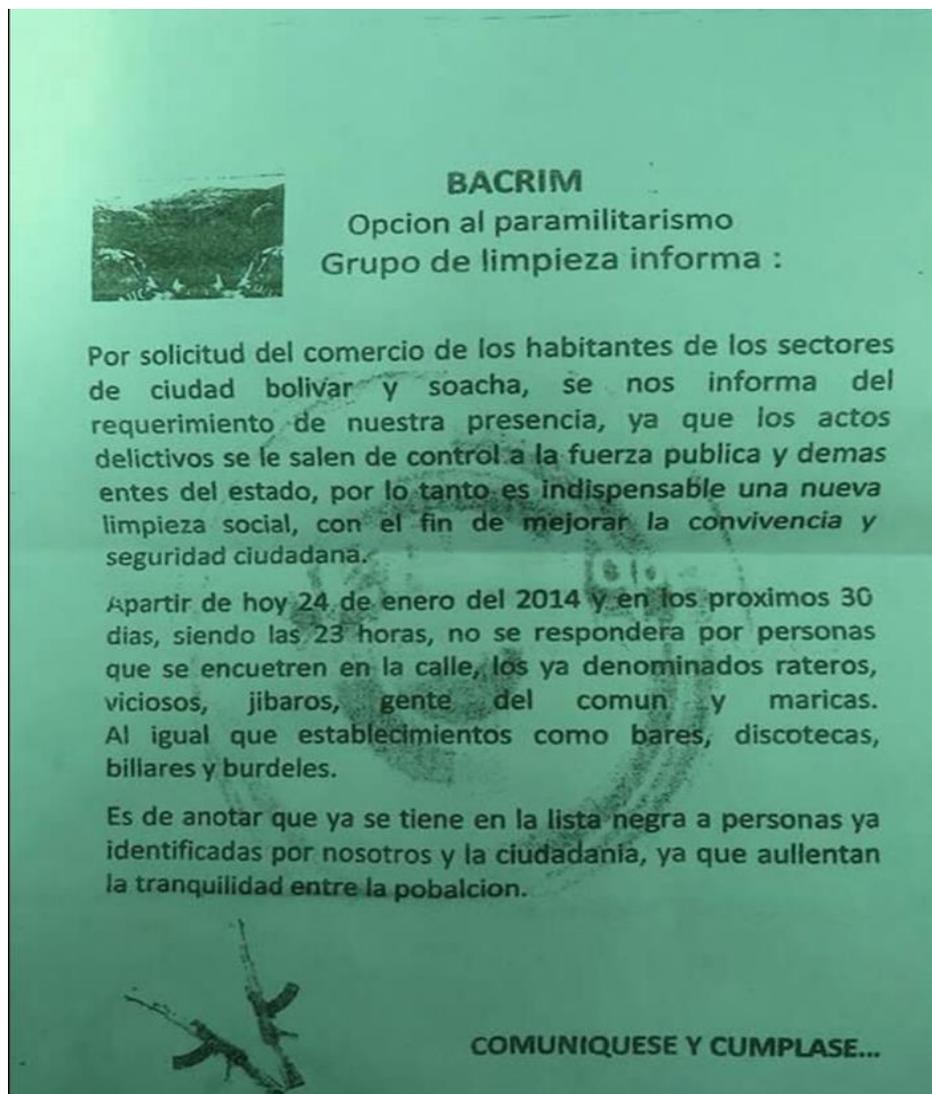


Image 22 : Tract de « *limpieza social* » distribué en janvier 2014 dans les quartiers de *Ciudad Bolívar* et *Soacha*.
Source : Document reproduit sur les réseaux sociaux.

⁵³ C.E. Rojas, *La violencia llamada « Limpieza social »*, op. cit., p. 16-20.

C'est la revendication des homicides par les « *escuadrones de la muerte* » qui marquerait, selon D. Minotti-Vungoc, la naissance de l'expression « *limpieza social*⁵⁴ ». Certains de ces groupes, dans leurs tracts, leurs communiqués de presse ou même dans des affiches qu'ils laissaient sur leurs victimes en indiquant pour quelle raison ils les avaient tuées, parlaient par exemple d'un besoin de « nettoyer » des délinquants la ville ou certains quartiers. Les médias ont ainsi d'abord parlé des « *operaciones de limpieza* » [« opérations de nettoyage »], pour ensuite utiliser l'expression « *limpieza social* ». Des organisations non-gouvernementales ont repris l'expression à l'époque et le terme continue à être utilisé actuellement dans les médias, mais aussi dans le langage courant, administratif, et par les groupes qui exécutent ce type de violence. Cependant, l'usage aussi fréquent de cette expression, reprise des termes utilisés par les groupes responsables des homicides, n'a pas arrêté de susciter des polémiques. Ainsi, dans le rapport produit par le Centre de Mémoire Historique de Colombie en 2015, l'expression est remise en cause et l'auteur, Carlos Perea Restrepo, préfère parler d'« extermination sociale ».

En outre, si le terme « *escuadrones de la muerte* » semblerait désigner tous les groupes de « *limpieza social* » en Colombie, il cache en réalité une grande diversité d'acteurs. D. Minotti-Vungoc distingue par exemple quatre catégories parmi ceux qu'elle appelle les « responsables du “nettoyage social”⁵⁵ » : la police et les forces de sécurité du pays ; les forces armées et les groupes paramilitaires ; les groupes de guérilla et, enfin, des organisations civiles. Notons que les acteurs armés liés au conflit interne colombien sont également des acteurs de cette forme de violence. Leur présence dans la ville, le contrôle qu'ils exercent sur certains quartiers ou secteurs des quartiers, leur imposition par la violence passent également par l'appel à la « *limpieza social* » comme forme d'exercice du pouvoir.

En ce qui concerne la police et les forces de sécurité du pays, des dénonciations et des investigations au sein de ces institutions ont conduit à confirmer la participation de policiers et d'agents des services de sécurité et d'intelligence du pays (notamment du Département Administratif de Sécurité – DAS – et du F2 – service d'intelligence) à certains des homicides durant les années 1990⁵⁶.

Selon Carlos Perea Restrepo, « *Los Rayas* » était un groupe de « nettoyage »

⁵⁴ D. Minotti-Vungoc, *Marginalité et répression en Colombie : le cas du « nettoyage social »*, op. cit., p. 60.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 192-290.

⁵⁶ C.E. Rojas, *La violencia llamada « Limpieza social »*, op. cit., p. 17-20.

prétendument composé par des agents du Département Administratif de Sécurité et par des agents de police, qui a fait son apparition dans les quartiers de *Ciudad Bolívar* dans les années 1990 à Bogotá⁵⁷. Actuellement, le terme « *rayas* » peut toujours se rapporter à des agents de police liés à la « *limpieza social* », comme Willy, par exemple, me l’a dit un jour : « les “*rayas*” sont les policiers en civil... ceux de la “*limpieza social*” ». Cette expression peut toutefois être utilisée pour parler de n’importe quel groupe de « *limpieza* », et notamment de ceux qui agissent dans des véhicules aux vitres de sécurité teintées, comme dans le récit du curé de l’église du *Voto Nacional*.

Ingrid Pabón, dans une recherche récente à propos de la « *limpieza social* » dans la *localidad* [arrondissement] de *Patio Bonito*, au sud-ouest de Bogotá, montre comment le terme « *rayas* » est utilisé par les voisins de ces quartiers pour identifier les exécuteurs de la « *limpieza* » – dont les principaux représentants sont les groupes paramilitaires. Selon les récits des voisins récoltés par I. Pabón, ces « *rayas* » agissent tard le soir dans des camionnettes avec des vitres de sécurité teintées, véhicules qui, aux yeux des personnes menacées par les groupes de « nettoyage social », représentent la mort⁵⁸.

Le deuxième groupe responsable de la « *limpieza social* » mentionné par D. Minotti-Vungoc associe les forces armées et les groupes paramilitaires en raison de liens étroits qui les rendent indiscernables. Ils sont à l’origine de 43% des cas de « nettoyage » entre les années 1993 et 1995, suivis, avec 33%, par la police⁵⁹. Dès le début des années 2000, les groupes paramilitaires, en lien avec la police et l’armée, sont devenus les acteurs les plus représentatifs du phénomène de la « *limpieza social* ».

Selon Carlos Perea Restrepo, qui s’appuie sur des données du Centre de recherche et éducation populaire – CINEP – de Colombie, il existerait un *modus operandi* caractéristique de la « *limpieza social* » mise en œuvre par ces groupes : « des patrouilles dans le secteur, constituées de membres de la Police et de l’Armée, procèdent à des fouilles constantes, des arrestations arbitraires et des menaces contre certains habitants. Ces actions coïncident ultérieurement avec des activités de “*limpieza social*” et avec l’absence des forces de l’ordre durant des périodes déterminées⁶⁰ ».

⁵⁷ C.M. Perea, *Limpieza social. Una violencia mal nombrada*, op. cit., p. 239.

⁵⁸ I. Pabón, “*Limpieza social*” en Bogotá: la construcción del indeseable, op. cit., p. 93.

⁵⁹ D. Minotti-Vungoc, *Marginalité et répression en Colombie : le cas du « nettoyage social »*, op. cit., p. 195.

⁶⁰ Les italiques sont de moi. Citation originale : « *Patrullajes en la zona por parte de miembros de la Policía y el Ejército, cometiéndose requisas constantes, detenciones arbitrarias y señalamientos contra algunos* ».

Si nous suivons les déclarations de D. Minotti-Vungoc, les groupes de guérilla seraient les troisièmes acteurs de la « *limpieza social* ». Ils sont présents dans les secteurs urbains sous la forme de groupes insurrectionnels appelés « milices populaires ». Cependant, les cas de « *limpieza social* » imputables à ces groupes n'auraient représenté, dans les années 1990, que 1% des cas⁶¹, et, sur l'ensemble de la période courant de 1988 à 2013, 2% des 3 696 cas recensés⁶².

Enfin, les organisations de civils, comme les appelle Minotti-Vungoc, ou groupes de voisins, comme je préfère les nommer, constitueraient un dernier regroupement de responsables de la « *limpieza social* ». Car, dans la plupart des cas, il s'agit de voisins qui, se sentant victimes de l'insécurité et de vols, cherchent à rétablir l'« ordre » dans leur quartier. Ainsi, des groupes de voisins s'organisent pour réaliser eux-mêmes la « *limpieza* », ou pour commander à des bandes armées la mise en place de la « *limpieza* », ou encore pour payer une sorte de « milice privée » qui garantirait le contrôle du quartier, voire faire des alliances avec des groupes paramilitaires, des milices populaires ou des membres de la police afin de donner des informations justifiant cette forme de violence⁶³.

Or, si une typologie des responsables de la « *limpieza social* » est importante pour connaître les différents acteurs qui participent à ce genre de violence en Colombie, nous ne pouvons guère oublier la complexité de ce phénomène et l'imbrication entre ces acteurs. Dans le cas de Bogotá, la « *limpieza social* » s'est manifestée et se manifeste de plusieurs manières et dans différents endroits de la ville, conjuguant les divers acteurs commanditaires ou exécuteurs de ce type de violence.

La « *limpieza* » des « *desechables* »

En ce qui concerne les *ollas* et les personnes qui les fréquentent, la « *limpieza social* » a été et demeure une expérience de violence présente au quotidien au sein de ces espaces, soit parce que les assassinats ou les disparitions y sont constants, soit parce que les souvenirs, les récits, la peur, les menaces y sont permanentes. Depuis le début du phénomène de « *limpieza social* », comme je l'ai déjà dit plus haut, les personnes habituées

pobladores. Dichas acciones coincidían posteriormente con actividades de limpieza social y con la ausencia de la fuerza pública por determinados periodos de tiempo ». C.M. Perea, *Limpieza social. Una violencia mal nombrada*, op. cit., p. 109.

⁶¹ D. Minotti-Vungoc, *Marginalité et répression en Colombie : le cas du « nettoyage social »*, op. cit., p. 195.

⁶² C.M. Perea, *Limpieza social. Una violencia mal nombrada*, op. cit., p. 181.

⁶³ Voir D. Minotti-Vungoc, *Marginalité et répression en Colombie : le cas du « nettoyage social »*, op. cit., p. 192-290.

des *ollas* – dans le centre de Bogotá ou le reste de la ville –, celles qui répondent aux comportements que les groupes de « nettoyage » qualifient de nuisibles, sont la principale cible de ces groupes. Je parle ici avant tout des personnes vivant dans la rue, des *gamines*, des jeunes et des adultes usagers de drogues en situation de précarité, et notamment ceux qui consomment à la vue de tous, des voleurs des rues, des femmes, des hommes et de la population LGBTI qui exercent la prostitution dans des situations précaires... bref, toutes les personnes habituées des *ollas* que j'ai rencontrées et qui, très souvent, réunissent plusieurs de ces critères. C'est à cette époque, dans les années 1980, au moment de la consolidation des *ollas* dans le centre de Bogotá et des premiers cas de « *limpieza social* », que l'expression « *desechables* » [« jetables »] émerge dans le langage courant bogotano et colombien pour parler de ces personnes.

Au nom de la lutte contre la saleté, les « escadrons » de la « *limpieza social* » revendiquaient la possibilité de « nettoyer » certains quartiers ou la ville entière des personnes considérées comme des « déchets⁶⁴ ». Aucune source bibliographique consultée ne m'ayant permis de retracer l'émergence de la catégorie « *desechables* », je me suis demandé si elle n'avait pas initialement été utilisée par les groupes de « *limpieza* », ou si elle avait d'abord émergé dans le langage courant d'un secteur urbain en Colombie, pour ensuite être reprise par les groupes de « *limpieza* » comme une expression justifiant leurs actes violents et désignant certaines personnes comme des déchets ?

S'il m'est impossible de répondre à ces questions par des sources bibliographiques, je vais tenter ici de comprendre la relation entre le terme « *desechables* » et la pratique de la « *limpieza social* » à partir de la signification de ces expressions, de ce qu'elles insinuent dans le contexte social dans lequel elles ont émergé. Pour cela, je m'intéresse d'une part à l'attribution d'une définition sociale, « l'institution d'une identité », pour reprendre les termes de Pierre Bourdieu⁶⁵ ; d'autre part, à la dimension symbolique de ces expressions et aux conséquences de leur usage.

Pour Bourdieu, la fonction sociale du rite est de consacrer la différence, de l'instituer, d'instituer des identités, des définitions sociales⁶⁶. L'acte de la « *limpieza social* » constitue certainement un rite, par lequel un groupe définit quelles sont les personnes qu'il

⁶⁴ C.E. Rojas, *La violencia llamada « Limpieza social »*, op. cit., p. 13.

⁶⁵ Pierre Bourdieu, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1982, vol. 43, n° 1, p. 58-63.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 58.

considère indésirables, et par conséquent « *desechables* ».

Or, par la « *limpieza social* », et donc la séparation entre groupes sociaux qu'elle implique, deux identités s'instituent : d'une part, les « personnes de bien » qui ne sont pas touchées par les actes de « nettoyage », d'autre part, les « personnes nuisibles », les « indésirables », cibles principales du « nettoyage ». Parmi les « personnes de bien » se trouvent notamment les commanditaires et les exécuteurs de cette forme de violence, qui se définissent eux-mêmes comme des « protecteurs » de l'ordre et de la société.

« “Deviens ce que tu es”. Telle est la formule – nous dit Bourdieu – qui sous-tend la magie performative de tous les actes d'institution⁶⁷ ». Une essence sociale s'impose donc, à laquelle sont aussi attribués des comportements, des signes extérieurs (des insignes, des uniformes ou des marques indélébiles, comme c'est arrivé à Pereira, par exemple) et des signes incorporés (manières de parler, manières de se tenir, manières de marcher, manières de manger, etc.) qui révèlent la position sociale de telle ou telle personne.

Ainsi, dans le cadre de la « *limpieza social* », aux personnes qualifiées de « *desechables* », « *ñeros* » ou « *habitantes de la calle* » – « indésirables » –, sont attribués des comportements que condamnent les personnes se considérant comme « protectrices ». Ces personnes « indésirables » agiraient donc de manière négative : en consommant des drogues, volant, vivant dans la rue, se prostituant... tandis que celles et ceux qui se considèrent comme des « protecteurs de l'ordre » agissent « en protégeant ». Mais par ce terme ils entendent « nettoyer » ce qui est « *desechable* », « jetable », même s'il s'agit de personnes. Et si l'homicide est condamnable au sein de la société en général, il trouve dans ce cadre une justification, car si certaines personnes sont considérées comme des « déchets », comme « sales », le « nettoyage » de ces « déchets » devient alors une action qui semble sans conséquences aux yeux des groupes qui les exécutent.

« La saleté est le bouleversement d'un ordre », écrit Mary Douglas⁶⁸. Pour les promoteurs et les exécuteurs de la « *limpieza social* », les personnes qu'ils considèrent comme « *desechables* » ou comme la cible de leurs actes représentent des « éléments non appropriés » – si nous utilisons les termes de Douglas – pour la société qu'ils croient défendre. Ces personnes représentent des éléments qui ont bouleversé leur « système d'organisation ».

⁶⁷ *Ibid.*, p. 61.

⁶⁸ M. Douglas, *De la souillure*, *op. cit.*, p. 55.

Par l'usage de ces deux expressions, « *limpieza social* » et « *desechables* », se manifeste la valeur symbolique de l'ordre et de la propriété, valeur qui nous rappelle la dimension morale qu'a pris l'hygiène, par exemple, à partir de la première moitié du XIX^e siècle en Europe et durant la deuxième moitié de ce même siècle dans des villes américaines. Georges Vigarello, dans *Le Propre et le sale*, faisant référence à la moralisation de la propriété en Europe, signale que, pendant le XIX^e siècle, « la propriété aurait quasiment force d'exorcisme⁶⁹ ». En tenant compte, bien entendu, des différences temporelles et géographiques, la formule de Vigarello, « force d'exorcisme », peut tout à fait se rapporter à la dimension symbolique de la « *limpieza social* ». Faire disparaître des personnes que ces groupes considèrent comme nuisibles et dangereux pour l'équilibre de la société qu'ils « défendent », semblerait à leurs yeux une manière de « chasser le mal », de « purifier » le quartier, la ville.

Il serait donc également possible de penser la « *limpieza social* » comme une sorte de « rite de purification » de la société. Mary Douglas, dans un article consacré aux notions de « pur » et d'« impur », écrit que, « dans son acception matérielle [dans les langues européennes], la pureté indique l'absence de corps étrangers, ou l'exclusion d'un élément nuisible⁷⁰ ». Le jugement sur l'impureté, selon l'auteure, peut entraîner une action sur les éléments impurs, car « on a tendance à ignorer les différences de degré de l'impureté », « une chose est soit pure soit impure, un seul attouchement souille autant que vingt⁷¹ ». Par les usages sociaux de ces termes et leurs significations, Douglas souligne que qualifier une personne d'« impure » justifie son rejet. Il s'agirait d'une accusation, d'une exécration, et cette accusation deviendrait ainsi « une étiquette qui serait apposée à une personne, cela pouvant lui assurer l'exil ou la mort »... Une définition sociale qui condamne à un destin *fatal*, dirait Bourdieu⁷².

L'utilisation du terme « *desechables* » est une négation du sujet, une déshumanisation des personnes qui deviennent les cibles de cette forme de violence. Françoise Héritier, dans la conclusion de l'un de ses cours au Collège de France sur la violence, a écrit :

« À côté de la métaphore animale proprement dite, dans les rapprochements faits par l'esprit entre l'Autre, l'étranger et le pou, le cafard, le bestial, le non-humain, une série

⁶⁹ G. Vigarello, *Le propre et le sale*, op. cit., p. 207.

⁷⁰ Mary Douglas, « La pureté du corps », *Terrain*, septembre 1998, n° 31, p. 7.

⁷¹ *Ibid.*, p. 8.

⁷² P. Bourdieu, « Les rites comme actes d'institution », art. cit., p. 61.

continue et aisée de dérivations conduisent à l'idée d'invasion par des insectes où l'ignoble, l'excrémentiel et l'obligation de nettoyage se retrouvent diversement agencés dans des systèmes idéologiques massivement diffusés.

[...] Ce qui est là, au fond, c'est la nécessité de nier l'Autre comme véritablement humain, pour pouvoir l'exclure, lui faire du mal, le détruire, voire tenter de lui interdire une « survie » *post mortem*⁷³. »

Comme je l'ai déjà signalé, le qualificatif « *desechables* » n'a pas seulement été utilisé par les commanditaires et les exécuteurs de la « *limpieza social* », mais est devenu courant dans le vocabulaire d'une part importante de la population urbaine colombienne, et notamment bogotanaise. Cet usage se rapporte, au-delà de l'homicide, à d'autres formes de violence comme les menaces, le déplacement, les insultes, ainsi qu'à la construction d'un « Autre » qui se situe dans une dimension négative et sur lequel diverses pratiques de contrôle ou d'anéantissement semblent possibles, voire justifiables. Il se passe par ailleurs la même chose avec l'usage péjoratif actuel du terme « *ñeros* ». Cette expression née du jargon des *ollas* au début des années 1990, et signifiant, comme nous l'avons vu, *compañero* [camarade], est devenue une catégorie sociale reflétant le mépris de certains comportements liés aux *ollas*. De nos jours, ce terme est également utilisé par certains groupes de « *limpieza social* » pour définir leur cibles⁷⁴.

Gérard Althabe, faisant référence aux zones périphériques urbaines en France habitées par des classes populaires, indique que la production d'acteurs symboliques fixés à un pôle négatif – comme c'est le cas des personnes dites « *desechables* » ou « *ñeros* » – rend compte « des processus de catégorisation et de stigmatisation à travers lesquelles on se produit des minorités constituées en référence négative, avec des modes de communication qui passent par la construction de la distance, de la différence, l'édification de frontières symboliques⁷⁵ ». Frontières qui, dans le cas des personnes considérées comme « *desechables* », « *ñeros* » ou « *habitantes de la calle* » à Bogotá, prennent aussi une dimension matérielle et territoriale.

⁷³ Françoise Héritier (éd.), *De la violence : séminaire de Françoise Héritier*, Paris, O. Jacob, 2005, p. 330-337.

⁷⁴ I. Pabón, « *Limpieza social* » en Bogotá: la construcción del indeseable, *op. cit.*, p. 93.

⁷⁵ G. Althabe, « Construction de l'étranger dans les échanges quotidiens », *art. cit.*, p. 222.

Les frontières symboliques aux alentours des *ollas*, ou de la tension entre les personnes habituées des *ollas* et les commerçants

Tout au long de mon travail de terrain, plusieurs personnes rencontrées m'ont parlé de la « *limpieza social* ». Elles ont rarement utilisé le terme précis, mais, à propos d'assassinats ou de la peur de visiter certains quartiers par crainte de se faire tuer en raison de leurs conditions de vie dans la rue ou de leur consommation de drogues, le sujet s'insinuait dans les conversations. *Doña Alicia*, lors d'une conversation à propos des difficultés de la vie dans la rue, a parlé de la « *limpieza social* » :

Doña Alicia : Le plus dur de la rue c'est quand il pleut [elle rigole], le plus dur, vraiment, vraiment c'est quand il pleut. Je dis ça parce qu'on se mouille complètement et on n'a pas de vêtements pour se changer. Il faut tenir toute la nuit avec ces vêtements, gla gla gla. Cependant, en consommant de la drogue on se réchauffe un peu, mais quand on n'en a plus, aïe ! on s'engourdit complètement. C'est ça le plus dur de la rue pour moi, la pluie ; parce que la bouffe, gloire à Dieu... la bouffe, même si la police a interdit aux gens de nous donner à manger, car à un moment ils ont mis des amendes, ils faisaient payer les propriétaires de restaurants s'ils nous donnaient à manger. [Elle tousse] Mais oui, cependant il y avait des gens qui nous donnaient de la nourriture. Nous ne nous préoccupions pas de la bouffe, mais pour dormir, c'était là le *rigor* [la rigueur, sévérité], quand il pleuvait, le plus dur, le *rigor* parce que le lit se mouillait. Alors, nous, à la rue, on se débrouille pour trouver des cartons et du plastique. Le plastique réchauffe beaucoup, on transpire pas mal... et il ne reste plus qu'à dormir et à faire attention à ce que personne ne vienne nous tuer.

Nataly : Qui vient vous tuer ?

Doña Alicia : Les gens. Il y a beaucoup de gens qui ont de la haine contre nous, ils nous chopent endormis et ils nous tuent. Combien de personnes ont été tuées comme ça ? Beaucoup de gens. Et nous, nous dormions et ils arrivent et nous tuent. Parfois ils nous tuent à coup de couteau, parfois par des tirs. Ça c'est le plus dur de la rue.

Nataly : Est-ce qu'il y a un endroit où cela arrive plus souvent ?

Doña Alicia : Non, c'est partout pareil. Mais vers la [*carrera*] 38, aux alentours de *San Andresito*, là c'était l'endroit où on tuait le plus d'indigents. À l'époque on était menacés. Tout indigent qui sortait après 7h du soir allait être tué. C'était il y a environ quinze ans.

L'indigent qui se baladait dans la rue après 7h du soir était tué. Moi, à 7h du soir, j'étais déjà dans l'*olla*, parce qu'à l'intérieur de l'*olla* on venait pas nous tuer⁷⁶.

Doña Alicia, dame de cinquante-cinq ans – lors de notre première rencontre –, a vécu dans les *ollas* à partir de trente-six ans, après avoir purgé une peine de prison de dix ans. Certaines prisonnières qu'elle avait côtoyées durant ses années de prison lui avaient parlé du *Cartucho*, et c'est dans cette *olla* qu'elle s'est rendue à sa sortie. Dans le *Cartucho*, *doña Alicia* a connu une éducatrice des centres d'accueil et c'est grâce à cette dernière et à l'amitié qu'elles ont nouée jusqu'à ce jour que *doña Alicia* a eu accès, malgré son âge avancé, au centre d'accueil de jeunes filles de l'*Idipron*, le *Luna Park*. Cependant, si j'ai connu *doña Alicia* en 2014 au *Luna Park*, ce n'est qu'un an plus tard que j'ai pu vraiment discuter avec elle, lors d'une rencontre fortuite près de *La Ele*, puis lors d'une longue promenade en sa compagnie dans la ville. C'est justement durant celle-ci qu'elle m'a parlé des assassinats commis à l'encontre des personnes vivant dans la rue.

Pour parler de ces assassinats, *doña Alicia*, dans la conversation d'où j'ai extrait le passage ci-dessus, n'adopte pas un ton de dénonciation. Au contraire, elle prononce cette phrase résignée, comme si rien ne pouvait endiguer ces expériences de violence. Dans ces propos, elle mélange le présent et le passé, probablement parce qu'elle ne vit plus dans la rue, mais dans une chambre d'une pension à proximité de *La Ele* ; les difficultés à vivre dans la rue l'ont amenée à faire quotidiennement l'effort de ne pas dépenser en *bazuco* tout l'argent qu'elle gagnait dans les stations de *TransMilenio* en vendant des bonbons. Or, le

⁷⁶ Transcription originale : *Doña Alicia* : *Lo más duro de la calle es cuando llueve (ríe), lo más duro de la calle, a lo bien, a lo bien, es cuando llueve. Le digo porque, porque uno se moja todo y no tiene ropa para cambiarse. Tiene que aguantarse toda la noche con esa ropa, y tirite y tirite. Sin embargo, uno metiendo droga pues siempre se le quita un poquito el frío y ya cuando se le acabo ¡ay!, se le entume a uno todo. Eso es lo más duro de la calle pa' mí, el aguacero ; porque la comida gloria a Dios... la comida así la policía le prohibía a la gente que nos den comida en los restaurantes, sin embargo hay un restaurante que nos daban la comida, porque pusieron un tiempo, una caución, caucionaban a los señores de los restaurantes por darnos comida a nosotros. (Tose) Entonces sí, sin embargo había gente que nos daba pa' la comida, por la comida si no nos preocupábamos, por dormida pues ahí estaba el rigor cuando llovía, lo más duro, el rigor porque se nos mojaba la cama. Entonces nosotros, en la calle, conseguíamos cartones y plásticos, el plástico calienta mucho y eso suda uno, la verraquera, y que... y dormir así poner cartones y cuidarnos de que no vengan a matarnos / Nataly: ¿quién viene a matarlos? / Doña Alicia : la gente, hay mucha gente que se llena de odio con nosotros y nos cogen dormidos y nos matan, cuanta gente no han matado, mucha gente, y nosotros durmiendo cogen y nos matan, a veces nos cogen a puñaladas a veces a tiros, eso es lo más duro de la calle / Nataly: ¿y por donde, hay un lugar donde eso pase más frecuente? / Doña Alicia : No, no eso por todo lado. Pero hacia la 38, por los lados de San Andresito, ahí era una parte donde más mataban los indigentes. Hubo un tiempo que nos tuvieron amenazados, que todo indigente que saliera a las 7 de la noche nos mataban. Eso hace como unos que, 15 años. El indigente que saliera después de las 7 y anduviera por la calle lo mataban. Yo era una de las que a las 7 de la noche ya estaba dentro de la olla, porque dentro de la olla no entraban a matarnos [extrait de conversation avec *doña Alicia*, février 2015].*

fait de mêler le passé et le présent témoigne en quelque sorte de la continuité de la forme de violence à laquelle elle a été exposée depuis qu'elle fréquente les *ollas*.

Il est également intéressant de noter de quelle manière *doña* Alicia fait référence aux personnes qui ne vivent pas dans la rue, mais qui cependant, d'une façon ou d'une autre, sont en rapport avec celles et ceux qui vivent dans la rue et/ou fréquentent les *ollas*. Elle parle, d'une part, des « gens » qui, malgré les interdictions de la police et le risque d'amende, continuent à les aider en leur donnant à manger ; mais également, d'autre part, des « gens » qui « haïssent » les personnes de cette condition au point de vouloir les tuer. D'un côté les bons et de l'autre les méchants... ces deux catégories des « gens », *doña* Alicia les place dans la quotidienneté de la vie dans la rue, comme s'il y avait autant des gens prêts à aider que des gens prêts à tuer. La fréquence de ce genre d'assassinats, a ancré cette forme de violence à l'encontre de personnes vivant dans la rue et habituées des *ollas* au sein même des interactions habituelles⁷⁷. La peur de se faire tuer est présente dans une pratique aussi quotidienne et nécessaire comme le fait de dormir.

Je veux par ailleurs souligner ici deux derniers éléments présents dans le récit de *doña* Alicia : la menace de « *limpieza social* » aux alentours de *San Andresito*, l'un des secteurs les plus commerciaux de la ville ; et les *ollas* comme lieux de protection face à la « *limpieza social* ».

En effet, ce sont les organisations de commerçants, et particulièrement ceux du secteur commercial qui entoure les *ollas*, qui ont le plus touché les personnes habituées des *ollas* dans leur rapport avec la « *limpieza social* ». Aux yeux des commerçants, comme le signale D. Minotti-Vungoc, les personnes qui constituent les catégories sociales victimes du « nettoyage social » sont nuisibles pour leur activité économique, aussi bien de manière directe en raison des vols ou agressions contre les commerçants qu'elles commettent, qu'indirecte, en effrayant les éventuels clients et en faisant baisser leurs chiffres d'affaires⁷⁸.

Le secteur qui entoure les *ollas* du centre de Bogotá, comme je l'ai déjà signalé auparavant, est probablement le secteur commercial le plus important de la ville. *La Ele* et *Cinco-Huecos* sont entourés par *San Victorino*, la zone commerciale de *Los Mártires*, la

⁷⁷ D. Pécaut, « De la banalité de la violence à la terreur : le cas colombien », art. cit.

⁷⁸ D. Minotti-Vungoc, *Marginalité et répression en Colombie : le cas du « nettoyage social »*, op. cit., p. 276-277.

Plaza España et la *Sabana*, ou encore des quartiers commerciaux connus sous le nom de *San Andresitos* : le *San Andresito San José*, qui doit son nom à sa proximité avec l'hôpital *San José*, situé du côté sud de la *Plaza España* ; et le *San Andresito de la 38*, qui se situe quelques rues plus bas que *San José*, juste après l'avenue *Carrera NQS* [30^e] vers l'ouest.

La tension existante entre les commerçants et les personnes habituées des *ollas*, à laquelle *doña Alicia* a fait allusion, est en fait présente depuis de nombreuses années. Et si cette personne fait remonter cette tension quinze ans auparavant le récit qu'elle en établit, d'autres sources nous permettent d'en situer ses prémices au minimum au début des années 1990. En 1993, par exemple, comme le montre un article du journal *El Tiempo* du 13 août, des affiches invitant les passants aux funérailles des délinquants ont été placardées dans diverses rues du centre de la ville : « Les industriels, les commerçants, les organisations civiques et la communauté en général du secteur de *Los Mártires*, vous invitent aux funérailles des délinquants qui opèrent dans ce secteur de la capitale. Cet acte commencera à partir d'aujourd'hui et ira jusqu'à leur extermination. Joignez-vous à cette caravane funèbre⁷⁹. »

Selon les investigations de la police citées dans ce même article de presse, les affiches auraient été payées par les commerçants de la zone qui se sont vu « affectés » par la prolifération de voleurs de voitures et de voleurs à la tire ou à l'arraché. Deux hypothèses sont aussi évoquées : d'une part, que ces affiches auraient pour seul but d'intimider les délinquants ; d'autre part, qu'un groupe de « *limpieza social* » exercerait cette forme de violence dans le secteur... Deux jours après l'affichage de ce « faire-part » funèbre, trois personnes du secteur vivant dans la rue ont été retrouvées assassinées⁸⁰.

Comme ceux du curé de l'église du *Voto Nacional* ou celui de *doña Alicia*, d'autres récits et des expériences vécues durant mon travail sur le terrain m'ont confrontée directement à la violence à l'encontre des personnes vivant dans la rue, à leur crainte de se faire agresser, et à la persistance de la tension entre les commerçants et les personnes habituées des *ollas*.

⁷⁹ Citation originale : « *Los industriales, comerciantes, organizaciones cívicas y comunidad en general de la zona de los Mártires invitan a los funerales de la delincuencia que opera en este sector de la capital, acto que se efectuará a partir de la fecha y hasta su exterminación. Únete a esta caravana fúnebre.* », « Investigan posible grupo de *limpieza social* », *El Tiempo*, 13 août 1993. Voir également C.M. Perea, *Limpieza social. Una violencia mal nombrada*, op. cit., p. 130 ; D. Minotti-Vungoc, *Marginalité et répression en Colombie : le cas du « nettoyage social »*, op. cit., p. 277.

⁸⁰ C.M. Perea, *Limpieza social. Una violencia mal nombrada*, op. cit., p. 130.

Ainsi, Nancy, une fille d'une vingtaine d'années, arriva au *Luna Park* un matin du mois de mai 2014 tandis que je m'y trouvais, alors que cela faisait plusieurs mois qu'elle ne se rendait plus à ce *patio*. Lorsque le grand portail du centre d'accueil s'ouvrit et que la silhouette de Nancy passa le seuil de la porte, les éducatrices qui se trouvaient près de l'entrée s'inquiétèrent. La jeune femme, après plusieurs mois de vie dans la rue et de consommation constante de *bazuco*, revenait au *patio* avec « la peau sur les os » [« *la piel pegada a los huesos* »] – comme l'ont exprimé les éducatrices –, avec des vêtements sales, troués, brûlés, au point qu'il fallut tout simplement les jeter à la poubelle. Ce jour-là nous parlâmes à peine. Cependant, quelques semaines plus tard, lorsque je retournai à *Luna Park*, Nancy s'y trouvait de nouveau. Comme plusieurs filles présentes me connaissaient, nous commençâmes à discuter tout d'abord des vêtements, puis, en parlant de *La Ele, olla* que toutes les filles fréquentaient, le sujet du centre-ville est venu. Certaines filles parlaient des pensions près de l'*olla* où elles payaient parfois pour y dormir quelques nuits. Nancy rejoignit la conversation en déclarant qu'elle dormait dans un parking dans le quartier de *San Andresito San José*. Quand elle eut prononcé ces mots, Damaris, une des filles, réagit immédiatement pour dire qu'elle n'irait pas dormir là-bas pour se faire tuer. Johana a ajouté : « là-bas on te fait regretter d'y avoir mis les pieds⁸¹ ». En guise de réponse, Nancy répéta qu'elle dormait dans un parking, près de la *Plaza España*.

Les commentaires de Damaris et de Johana à propos du secteur où Nancy allait dormir mettent en évidence la crainte que certaines personnes ressentent face à l'éventualité d'être la cible de violences dans les secteurs commerciaux de *San Andresito*. La réponse de Nancy ne remet pas en cause ce sentiment de crainte, mais elle situe un lieu – le parking où elle dort –, à l'intérieur de ce secteur considéré comme hostile par les autres filles, comme un lieu sûr, un lieu où elle se sent protégée. Nancy, au cours de la conversation, ne nie pas les possibilités d'agression dans le secteur de *San Andresito*, mais elle trouve, au contraire, pertinent et important de préciser que le parking où elle dort se trouve près de la *Plaza España*, c'est-à-dire non pas au cœur du secteur de *San Andresito*, mais plutôt en sa périphérie.

Dans une conversation avec Nixxo, la question de l'assassinat de personnes vivant dans la rue aux alentours des *San Andresitos* s'est aussi posée. Une fois où nous nous étions retrouvées dans une cafétéria située de l'autre côté de l'avenue *Calle Sexta*, juste en

⁸¹ Phrase originale : « *de allá lo sacan a uno es corriendo* ».

face de l'entrée des *Oasis*, et où nous avons commencé à marcher tranquillement vers l'est de la ville en essayant de regagner à pied le centre-ville, elle m'avait dit, sans que je l'aie interrogée : « par là on a retrouvé deux *ñeritos* [diminutif de *ñeros*] morts il y a quelques mois⁸² ». Je regardai les numéros de rues pour pouvoir situer l'endroit dont elle parlait : les égouts qui se trouvaient au milieu de l'avenue *Calle Sexta*, au niveau de la *carrera* 40, très près du *San Andresito de la [carrera]* 38. Pendant que mon regard se posait sur ces égouts, qu'on appelle couramment en Colombie *caños*, elle resta un moment silencieuse, puis ajouta : « on les a tués⁸³ ». J'essayai, en vain, de lui poser quelques questions au sujet de ce qu'elle venait de dire, mais elle n'en savait pas plus. C'était apparemment Yuberly, sa nièce qui travaillait à l'*Oasis* pour adultes, qui lui avait raconté la découverte des deux cadavres.

Même si j'avais déjà entendu à plusieurs reprises des commentaires comme ceux de Nixxo, de *doña* Alicia, ou des filles de *Luna Park*, ce n'est que par ma propre expérience que j'ai pu saisir la tension entre les personnes qui fréquentent les *ollas* et les commerçants des secteurs qui bordent ces espaces.

Le matin de la grande intervention de police qui a donné fin à *La Ele*, de nombreuses personnes qui sortaient de l'*olla*, expulsées par la police, se sont dirigées vers la *Plaza Española*. Ce matin-là je me trouvais sur cette place. Depuis la fenêtre de mon appartement situé au centre de Bogotá, j'avais vu les hélicoptères qui tournaient en rond autour du secteur où se trouvaient les *ollas*. Vers 7h du matin, je regardai sur internet la presse du pays pour voir si les journaux expliquaient ce qui était en train de se passer, et j'appris ainsi que, depuis 4h du matin, la police était entrée dans *La Ele*. Il ne me fallut pas même une demi-heure pour me rendre sur place, bien que la police ait encerclé tout le secteur.

Quand j'arrivai sur la *Plaza Española*, je vis que quelque chose se passait, mais j'étais dans un coin et n'arrivais pas bien à comprendre. Plusieurs commerces étaient ouverts, mais les rideaux de fer se trouvaient à moitié fermés, comme si les propriétaires ou leurs employés étaient prêts à fermer leurs locaux rapidement si quelque chose était amené à se passer. J'entendis des cris, des sifflements, j'essayai de regarder mais ne vis que des personnes courant dans tous les sens. Me rapprochant un peu, j'arrivai à distinguer de l'autre côté de la place – du côté ouest, là où le *San Andresito San José* commence – un

⁸² Phrase originale : « *Por aquí encontraron dos ñeritos muertos hace unos meses* ».

⁸³ Phrase originale : « *Eso fue que los mataron* ».

groupe de personnes armées de bâtons et de grosses tiges de fer, en train de frapper un homme. Celui-ci tentait de s'échapper, et la foule armée courait à ses trousses. Derrière moi, un commerçant expliquait à une autre personne que la foule armée était composée de commerçants et de leurs enfants. Un groupe de près d'une trentaine de policiers arriva en moto, mais ils ne descendirent même pas de leurs motocyclettes. Sous leurs yeux, la foule armée s'en prit à un autre homme qui, pour s'échapper, courait dans la direction où je me trouvais. Les commerçants situés derrière moi fermèrent leurs rideaux de fer, et les personnes qui regardaient depuis ce coin de la place, moi y compris, coururent également. L'homme poursuivi arriva à se faufiler dans les rues. Je me retournai alors et vis que les personnes armées s'étaient arrêtées. Trois d'entre elles se précipitèrent avec leurs bâtons sur un homme et une femme assis par terre, au bord du trottoir, à côté de leurs voitures de ramassage d'objets à recycler. Les gens armés les frappèrent en leur criant : « retournez à l'olla ! » [« ¡vayan para l'olla! »].

En effet, pendant l'opération de police, toutes les victimes de ces agressions venaient d'être expulsées de *La Ele*, et les commerçants s'étaient organisés pour créer une barrière humaine afin d'éviter que celles et ceux de *La Ele* se dirigent vers le secteur où se trouvaient leurs commerces.

En compagnie de plusieurs personnes qui fuyaient comme moi les agressions de la *Plaza España*, je me retrouvai sur l'avenue *Caracas* [carrera 14], au commencement du secteur de *San Victorino*. Je me dirigeai vers le parc *Tercer Milenio* pour voir ce qui s'y passait. Là, dans le coin qui fait face à la caserne de conscrits de l'Armée, et donc à la rue qui conduit à *La Ele*, je retrouvai João, un jeune homme que j'avais connu à l'*Oasis*. Il était légèrement blessé à la main et il incriminait les policiers qui l'avaient obligé à sortir de l'olla. Nous n'eûmes pas même le temps d'échanger quelques phrases, car deux policiers demandèrent à João et trois autres jeunes qui se trouvaient avec lui de traverser l'avenue vers la *Plaza de Los Mártires*. João s'exécuta, pressé, et je restai complètement décontenancée face à la situation. Un des policiers me conduisit vers *San Victorino*. J'essayai de faire le tour par l'avenue *Jiménez* [calle 13] afin de revenir à la *Plaza España*, mais je m'aperçus que tout le secteur était cerné par des camions de police. J'appris plus tard que, pour cette intervention à *La Ele*, les services municipaux avaient fait appel à deux

mille cinq cents agents, policiers, militaires et forces spéciales⁸⁴.

Ainsi, les frontières symboliques auxquelles certaines personnes que j'ai rencontrées avaient fait allusion d'une manière ou d'une autre à travers des commentaires ou des gestes parfois furtifs, mais parfois plus concrets, se matérialisèrent ce matin du 28 mai 2016. Les commerçants, par la constitution d'une barrière humaine, avaient délimité leur secteur de travail et, par l'usage de la violence, ils avaient cru le défendre contre la présence, à leur yeux nuisible, des personnes vivant dans la rue et consommatrices de drogues. En criant à ces personnes de retourner dans l'*olla*, les commerçants avaient également reconnu les frontières des *ollas* comme des lieux au sein desquels il était préférable que ces personnes se confinent. Face aux agressions de commerçants et au manque de réaction de la part de la police, les personnes victimes de ces violences ne pouvaient que chercher à fuir. Or, où pouvaient-elles aller, si sur l'avenue *Caracas* [Carrera 14], aux abords du parc *Tercer Milenio* et du secteur de *San Victorino*, des policiers empêchaient les personnes provenant de *La Ele* de monter vers le centre historique ? Les policiers délimitaient à leur tour l'espace par lequel ces personnes pouvaient transiter.

Après cette importante intervention qui sonna la fin de *La Ele*, maintes personnes se sont dirigées vers d'autres *ollas*, comme le *Samber* ou *Cinco-Huecos*. D'autres sont restées dans le quartier qui jouxtait *La Ele*, entre la *Plaza España* et la *Plaza de los Mártires*. Selon le rapport *Destapando la olla : informe sombra sobre la intervención del Bronx*, réalisé par les organisations non-gouvernementales P.A.R.C.E.S [Pares en Acción Reacción Contra la Exclusión Social] et CPAT [Centro de Pensamiento y Acción para la Transición] afin de dénoncer – comme l'expriment ses auteurs – les situations de violence, de discrimination et de ségrégation qui ont accompagné l'intervention dans *La Ele*, des cas de « *limpieza social* » ont été recensés après ladite opération⁸⁵.

⁸⁴ « Alcaldía encontró secuestrados y esclavas sexuales en El Bronx », *El Tiempo*, 28 mai 2016 ; Centro de Pensamiento y Acción para la Transición et Pares en Acción Reacción Contra la Exclusión Social, *Destapando la olla: informe sombra sobre la intervención en el Bronx*, Bogotá, CPAT et Parces ONG, 2017, p. 24.

⁸⁵ Centro de Pensamiento y Acción para la Transición et Pares en Acción Reacción Contra la Exclusión Social, *Destapando la olla: informe sombra sobre la intervención en el Bronx*, op. cit., p. 95.



Image 23 : Violences contre les personnes vivant dans la rue au début des années 1990
Source : © Francisco Roncancio.

Le danger des *ollas* : des frontières par la peur

« *A payaya puesta, papaya partida*⁸⁶ » : cartographies et tactiques de protection

Chaque fois que quelqu'un, en Colombie, en France ou ailleurs, m'interroge sur le sujet de ma recherche, ma réponse ne cesse de provoquer la stupéfaction chez mes interlocuteurs. Ceux qui connaissent d'une manière ou d'une autre, de près ou de loin, voire de très loin, ce que sont les *ollas*, ceux auxquels je dois expliquer de quoi il s'agit, réagissent généralement de manière identique : soit ils me disent que je suis folle de travailler ce sujet, soit ils me disent que je suis courageuse.

Les yeux grands ouverts de mes interlocuteurs ou leurs commentaires complémentaires après leur première réaction d'étonnement m'ont toujours interpellée : « mais, c'est chaud là-bas », « tu prends trop de risques », « c'est dangereux comme travail », « fais attention ». Pour mes interlocuteurs colombiens, le terme *ollas* représente tout de suite le danger et des endroits « chauds » ; quant à mes interlocuteurs étrangers,

⁸⁶ Cette expression du langage courant colombien fait référence au fait de « faire son malin » tout en en connaissant les risques : si vous vous exposez, vous allez vous faire voler !

auxquels je dois davantage expliquer ce qu'est une *olla*, la relation entre pauvreté urbaine et usage de drogues finit toujours par induire chez eux un lien rapide avec le danger potentiel de ces espaces.

Comme l'ont déjà dit Philippe Bourgois et María Epele dans leurs travaux ethnographiques respectifs sur les contextes de pauvreté et l'usage de drogues aux États-Unis et en Argentine, passent par le « sens commun », par les « imaginaires populaires », des idées de danger qui participent à une délimitation sociale et territoriale de ces espaces.

Dans le cas d'East Harlem, *El Barrio* [quartier] latino défavorisé de New York dans lequel Philippe Bourgois a réalisé son enquête, l'auteur signale que le « sens commun » participe aussi de l'application d'un apartheid dans ces quartiers :

« Il n'y a pas que la police pour appliquer l'apartheid dans les cités aux États-Unis ; un « sens commun » raciste persuade les Blancs et les classes moyennes de toutes les couleurs qu'il est trop dangereux pour eux de s'aventurer dans les quartiers pauvres afro-américains et latinos. [...] Aux États-Unis, la plupart des gens sont plus ou moins persuadés que s'ils devaient mettre un pied à East Harlem, ils se feraient tailler en pièces par des sauvages locaux complètement enragés⁸⁷. »

Pour ce qui est du cas argentin, María Epele, qui a travaillé dans les années 2000 dans trois quartiers défavorisés du Grand Buenos Aires touchés par l'épidémie de VIH dans les années 1990, explique que ces quartiers...

« [f]ont partie d'une sorte de carte virtuelle de quartiers « *pesados* » [« lourds⁸⁸ »] ou de « *zonas calientes* » [« zones chaudes »] qui, marqués comme des « *zonas peligrosas* » [« zones dangereuses »] dans l'« imaginaire populaire », sont de ce fait exclus du territoire de libre transit en raison d'une série de consignes : « ne pas se rapprocher », « ne pas entrer », « sortir avant cinq heures de l'après-midi », « ne pas s'arrêter aux feux rouges proches »⁸⁹. »

Cette « carte virtuelle » que mentionne M. Epele, que je préfère voir comme une « cartographie personnelle des lieux propres et impropres à la circulation », pour reprendre

⁸⁷ P. Bourgois, *En quête de respect*, op. cit., p. 65.

⁸⁸ Rappelons-nous la dimension de *pesado*, lourd, que don Abraham a donnée au quartier de *Santa Inés* durant le processus d'émergence des *ollas*, et particulièrement du *Cartucho*. Cf. chapitre 3.

⁸⁹ Citation originale : « *forman parte de aquel mapa virtual de barrios « pesados » o « zonas calientes » que, inscriptos como « zonas peligrosas » en el imaginario popular quedan excluidos del territorio de libre tránsito a través de una serie de consignas : « no acercarse », « no entrar », « salir antes de las 5 de la tarde », « no parar en los semáforos cercanos » ».* M. Epele, *Sujetar por la herida*, op. cit., p. 26-27.

les termes de Michel Agier⁹⁰ – ancrée dans une dimension collective, nourrie par les images véhiculées par la presse, par le bouche-à-oreille, par des expériences vécues par des connaissances et même à travers l'expérience personnelle –, est couramment usitée à propos des *ollas* du centre de Bogotá⁹¹.

À l'hôpital *San José*, qui se situe du côté sud de la *Plaza España*, il existe une navette qui amène les salariés le soir jusqu'à la station *Jiménez* de *TransMilenio*. Il s'agit d'un trajet très court, que l'on peut réaliser à pied en guère plus de cinq minutes, mais qui passe obligatoirement devant l'entrée de *La Ele*. C'est Rocío, une infirmière de l'hôpital, qui m'a parlé de ce transport proposé par l'établissement de santé, selon elle, en raison de l'insécurité à laquelle les employés peuvent se trouver confrontés. Si elle ne prend pas toujours ce bus, elle ne prend pas non plus le risque d'aller seule jusqu'à la station. Ce n'est qu'en groupe qu'ils parcourent la distance qui les sépare du *TransMilenio*.

Rocío : Nous partons d'ici en groupe. En général, nous partons à trois, quatre ou cinq. Ceux qui finissent la garde.

Nataly : Et ça vous arrive d'y aller toute seule ?

Rocío : Sincèrement j'ai peur d'y aller seule. Je pense que si on me voit seule, c'est plus facile pour eux, non ? Qu'ils vont me voler ou je sais quoi. Mais je dirai qu'ils... bah, comme on dit « *a papaya puesta papaya partida* ». Le chauffeur qui nous amène dans la navette, quand on arrive au feu rouge, il nous dit « traversez rapidement parce qu'ils sont agités et ils sont en train de voler ». Parce que c'est ce qu'on voit. Ils volent les rétroviseurs et ils sortent leur couteau. Un fois nous avons même réussi à voir depuis le bus un jeune qui était à pied ; deux *habitantes de la calle* ont sorti leurs couteaux et lui ont tout pris.

Nataly : Là, vers...

Rocío : En sortant de la *Jiménez*, juste en face de la station *Jiménez*.

Nataly : Du côté de *Los Mártires*, sur la place du *Voto [Nacional]* ?

Rocío : Exactement, là.

⁹⁰ Michel Agier, *L'invention de la ville: banlieues, townships, invasions et favelas*, Paris, Éd. des Archives contemporaines, 1999, p. 80.

⁹¹ Pour les géographes, il existe le concept de « cartes cognitives » ou « cartes mentales » que, par exemple, Roger Downs et David Stea définissent comme « un processus composé d'un ensemble de transformations psychologiques par lesquelles un individu acquiert, code, stocke, rappelle et décode l'information concernant les places relatives et les caractéristiques de son environnement spatial habituel ». Roger Downs et David Stea, *Image and environment. Cognitive mapping spatial behavior*, Chicago, éd. Aldine, 1973. Cité et traduit par Véronique Huska-Chiroussel, *Le guidage dans les transports : intérêts d'une information figurative. Analyse expérimentale et comparative de différents types d'aide*, Thèse de Doctorat en Psychologie, Université de Lyon 2, Lyon, Bron, 2000.

Nataly : Et la navette vient vous chercher là [à la sortie de la station *Jiménez*] ?

Rocío : Oui, la navette nous amène d'ici [l'hôpital] jusque là-bas, et pour ceux qui viennent, parfois le bus les amène jusqu'ici.

Nataly : C'est-à-dire que la navette vous prend pour l'équivalent de cinq rues ?

Rocío : Jusqu'à la *Jiménez*, oui.

Nataly : Et pourquoi y a-t-il une navette qui fait ce trajet ?

Rocío : C'est pour des raisons de sécurité. Alors l'hôpital nous offre ce trajet.

Nataly : C'est pour tous les employés ?

Rocío : Oui, c'est pour tous ceux qui travaillent à l'hôpital.

Nataly : Et quels sont les horaires ? Ça commence à quelle heure ?

Rocío : Je ne peux pas te répondre exactement, car quand nous sortons la navette est déjà là. Je pense que... Ce que je sais c'est que ça va de 18h30 à 20h, mais je ne suis pas sûre, je l'ai pas dit avec certitude.

Nataly : Mais à pied vous y allez aussi ?

Rocío : Parfois si le bus est déjà parti et qu'il faut attendre qu'il fasse le tour et revienne, si nous sommes nombreux, nous allons à pied, oui⁹².

Le fait que ce soit l'hôpital lui-même qui prenne des mesures afin d'épargner à ses employés d'avoir à passer par la rue où se situe l'entrée de *La Ele*, à des horaires où elle est moins fréquentée, montre à quel point les *ollas* et leurs alentours immédiats font partie de ces lieux connus comme des « lieux à éviter ». À partir de 18h30 environ, la nuit commence à tomber à Bogotá, les magasins ferment et de plus en plus de personnes arrivent dans ce secteur du centre-ville pour se rendre aux *ollas*. Or les précautions ne

⁹² Transcription originale : Rocío: *Nosotros nos vamos reunidos en grupito. Más o menos nos vamos tres, cuatro, cinco. Sí, los que salgamos en ese turno* / Nataly: *¿Y usted se ha ido sola ?* / Rocío: *La verdad, sola me da miedo. Uno piensa que si lo ven solo, es más fácil para ellos, ¿no ?* / *Que lo van a robar o algo. Pero yo diría que... ellos... ahí si como quien dice a papaya puesta, papaya partida. El señor que nos lleva en los buses, en el semáforo nos dice « cruce rápido porque están alborotados y están robando »*. / *Porque ahí donde uno ve, ellos roban espejos y eso y ahí sacan el puñal y todo, eso sí lo alcanzamos a ver una vez, que íbamos en la ruta e iba un muchacho solo cuando dos habitantes de la calle le sacaron el puñal y le sacaron desde zapatos para arriba* / Nataly: *Acá en la...* / Rocío: *Al salir a la Jiménez, al frente de la estación de la Jiménez* / Nataly: *¿En los mártires, ahí en plaza del Voto [Nacional] ?* / Rocío: *Correcto, ahí* / Nataly: *Y la ruta los recoge ahí [en la estación de la Jiménez]* / Rocío: *Si la ruta nos lleva desde acá hasta allá, y a los que vienen a veces los traen desde allá hasta acá* / Nataly: *O sea que la ruta los lleva desde el hospital hasta cinco cuadras más arriba* / Rocío: *Hasta la Jiménez, si señora* / Nataly: *¿Y por qué ahí una ruta que hace ese trayecto ?* / Rocío: *Pues por el tema de la seguridad también. Entonces el hospital ofrece esa ruta* / Nataly: *¿Y es para todos los empleados ?* / Rocío: *Si para todos los empleados de aquí del hospital* / Nataly: *¿Y a partir de que horario ? ¿a qué hora sale ?* / Rocío: *Eso si no te sabría decir exacto porque cundo salimos la ruta ya está ahí. Creo que... tengo entendido que es de seis y media a ocho de la noche, pero no sé, no lo digo con seguridad* / Nataly: *Pero a pie ustedes también se van por ahí* / Rocío: *Pues a veces la ruta se va a hacer el recorrido y mientras esperamos a que ella de la vuelta y regrese, como somos hartos entonces nos vamos caminando, sí* [extrait de conversation avec Rocío, infirmière de l'hôpital *San José*, janvier 2015].

concernent pas seulement la tombée de la nuit. Le jour où j'eus cette conversation avec Rocío, une matinée de janvier 2015, elle n'était pas arrivée à l'hôpital par la rue qui passe en face de *La Ele* et qui conduit directement de la station de *TransMilenio Jiménez* à son lieu de travail. Le matin, comme elle doit faire le trajet de la station de bus jusqu'à l'hôpital en solitaire, elle préfère descendre à une station qui la laisse un peu plus loin mais qui ne passe par aucune des *ollas*.

L'expression « *a papaya puesta, papaya partida* » utilisée par Rocío au cours de notre conversation est complémentaire d'une autre expression très répandue en Colombie, « *no dar papaya* ». Cette dernière s'utilise principalement dans des situations considérées comme dangereuses, par exemple en cas de vol dans la rue, et elle est prononcée couramment en guise de maxime préventive⁹³. Elle signifie « ne pas s'exposer ». Le complément utilisé par Rocío veut alors dire : « si vous vous exposez, vous allez vous faire voler ! »

Que signifie donc, pour Rocío, « ne pas s'exposer » ? C'est faire le trajet en navette, et, si elle le fait à pied, toujours être accompagnée d'autres collègues ; mais c'est aussi arriver certains matins par une autre station afin de n'avoir pas à passer à côté de l'entrée de *La Ele*. Comme Rocío, les habitants de la ville constituent leur « cartographie personnelle » et, selon chaque « cartographie », des tactiques, des précautions se font jour pour éviter de s'exposer, de « *dar papaya* » face au danger des *ollas*. Ces « cartographies » et ces tactiques deviennent peu à peu des pratiques collectives, et parfois même, comme dans le cas de la navette proposée par l'hôpital *San José*, des pratiques accompagnées d'une réponse institutionnelle.

Il existe à Bogotá plusieurs collectifs civils ou religieux qui organisent des sorties – souvent hebdomadaires – dans le centre-ville afin de distribuer de la nourriture à des personnes qui vivent dans la rue. Pendant mon travail sur le terrain, j'ai pu entrer en contact avec certains de ces collectifs et j'ai pu voir, au sein de ces groupes qui travaillent constamment avec des personnes habituées des *ollas*, quelles étaient les limites symboliques et les tactiques que ceux-ci mettaient en place face aux *ollas*. Aucun des collectifs que j'ai eu l'occasion de voir et de suivre n'entrait dans les *ollas*, leurs membres restant toujours en groupe et à distance de l'entrée de ces espaces.

⁹³ Andrés Salcedo, Carlos Suárez et Elkin Vallejo, « Faces da ilegalidade em Bogotá », *Tempo Social*, 2010, vol. 22, n° 2, p. 130-131.

La première fois que j'ai participé à une activité collective en relation avec les *ollas*, c'était durant mes études en licence. Une de mes camarades du cours d'« Organisation et structure sociale » allait depuis plusieurs années, tous les samedis, à 19h, *Plaza de Los Mártires* pour donner un repas aux « *habitantes de la calle* » – comme elle me l'a expliqué à l'époque –, avec le collectif d'une église pentecôtiste. Comme mon terrain de prédilection pour tous les cours de licence était le secteur des *ollas* du centre-ville, nous réussîmes ensemble à convaincre trois autres camarades de travailler sur le sujet des « *habitantes de la calle* ».

Un samedi, nous nous sommes donc rendues à l'église à 16h pour aider à la préparation et l'emballage des repas. Puis, à 18h30, nous sommes parties avec le collectif constitué d'une dizaine de personnes « vers le *Bronx* ». Du moins c'est ce que j'avais compris ; mais, en fait, nous sommes restés sur la *Plaza de Los Mártires*, face à l'église du *Voto Nacional*, tous ensemble, près des camionnettes de l'église pentecôtiste. La consigne des organisateurs était de ne pas nous éloigner des véhicules et de rester tous groupés. Devant la camionnette, les organisateurs demandaient aux personnes qui s'approchaient pour recevoir leur repas de faire une queue. Les autres membres du collectif participaient à la distribution du repas. À un moment, j'osai demander à l'un des organisateurs la raison pour laquelle ils ne se rapprochaient pas davantage de l'*olla*, ou s'il leur arrivait d'y rentrer. Il a ouvert grands les yeux – comme tous mes interlocuteurs lorsque je parle de mon travail – et m'a dit : « c'est très dangereux ! ».

Quelques années plus tard, alors que j'effectuais mon travail de terrain pour cette thèse, j'ai participé à des distributions de nourriture auprès des « *habitantes de la calle* » organisées par deux collectifs non religieux. J'ai contacté ces collectifs par internet, car je m'intéressais aux différentes dynamiques et actions sociales autour des personnes connues comme « *habitantes de la calle* ». Il s'agissait de deux groupes de bénévoles, coordonnés chacun par un groupe de base, qui se réunissaient depuis plusieurs années une fois par semaine, le soir, pour répartir de l'*agua de panela*⁹⁴ et du pain. Les deux collectifs partaient de la partie est du centre-ville, c'est-à-dire le centre historique, voire touristique, et descendaient au maximum jusqu'à la *Plaza de la Mariposa*, point central du secteur de *San Victorino*. Le parcours de ces deux groupes ne s'approchait jamais du secteur des *ollas*, « pour des questions de sécurité ». Avant de débiter, lorsque je les ai contactés, les

⁹⁴ L'*agua de panela* est une boisson traditionnelle colombienne, voire latino-américaine, préparée à base de « pains » de jus de canne à sucre solidifié que l'on fait fondre dans l'eau bouillante.

responsables des deux groupes m'ont donné les mêmes consignes : « ne rien prendre d'attirant sur moi afin d'éviter un possible vol ». Consignes que, dans le langage courant, je pourrais traduire par « *no dar papaya* ».

Moi-même, tout au long de mon travail de terrain, j'ai opté pour certaines pratiques qui me permettaient de me rassurer quant à ma démarche : je ne prenais rien sur moi. Ma carte d'identité dans une poche de ma veste, un peu d'argent pour les bus, mon journal de terrain et un stylo. Pour rentrer dans les *ollas*, j'étais toujours accompagnée par des personnes habituées de ces espaces, à l'exception de deux ou trois fois au début de mon enquête, quand j'ai fait des parcours par *Cinco-Huecos* et le *Samber* et que je ne connaissais alors personne qui fréquentait ces *ollas*. Pendant un bon moment, je m'en suis voulu de reproduire le stéréotype, de partager le « sens commun » sur ces espaces, de craindre même une agression. Mais je ne pouvais pas nier que le danger était réel, que même si je me sentais protégée par la personne qui ce jour-là m'accompagnait dans les *ollas*, les agressions et les vols autour de ces espaces n'étaient pas que des vues de l'esprit. Le danger et les probabilités de vols pouvaient s'observer jour après jour.

En général, ma connaissance des vols et des agressions s'est faite par le biais des personnes que j'ai rencontrées et qui étaient habituées des *ollas*. À travers la confiance mutuelle que j'ai réussi à instaurer avec plusieurs d'entre elles, après quelques rencontres et de longues discussions, les récits de vols et des agressions qu'elles effectuaient transparaissaient. Je réalise maintenant que si les *ollas* et leurs alentours ne pouvaient faire partie de ma « cartographie personnelle » de la ville en tant que lieux impropres à la circulation, car elles constituaient le cœur de mon travail, j'ai tout de même construit, grâce aux récits de ces personnes, une cartographie propre des espaces qu'ils ou elles considéraient comme « chauds ». C'est-à-dire, les endroits de la ville où ils et elles allaient voler, ainsi que ceux où, selon leurs récits, des gangs importants contrôlaient le territoire.

« La crainte du contact⁹⁵ » : l'ancrage des limites des *ollas*

Si – comme je l'ai déjà dit à maintes reprises –, au sujet des secteurs où se trouvent aujourd'hui les *ollas*, existe depuis le XIX^e siècle une image négative liée au crime et à la débauche, l'ancrage des limites du danger – au moins en ce qui concerne les sources consultées et présentées jusqu'ici – ne s'est fait qu'avec l'émergence du *Cartucho* et des

⁹⁵ Je reprends ici le terme utilisé par R. Sennett, *La chair et la pierre*, *op. cit.*

ollas proches comme *La Ele*, par la reconnaissance de leurs limites et la catégorisation d'une population particulière qui habitait ou fréquentait ces lieux : les *gamines*, les « *desechables* », les « *ñeros* », connus ensuite comme « *habitantes de la calle* ».

Dans une étude à propos de la perception de la peur à Bogotá, réalisée par l'Institut Colombien d'Anthropologie dans les années 1990 – publiée en 1998 –, les auteurs signalent, dans le cas du *Cartucho*, la convergence de la stigmatisation sur un lieu et sur les sujets qui l'habitent. L'étude, réalisée dans neuf *localidades* [arrondissements] situés aux quatre coins de la ville, et auprès de neuf cents personnes, révèle la place qu'occupe cette *olla* dans la perception d'une ville et plus précisément d'un centre-ville dangereux. 78,3% des personnes interrogées avaient mentionné le *Cartucho* comme un lieu « qui fait peur », et les « *habitantes de la calle* » comme des gens « qui font peur ». Une peur liée aux possibilités de se faire agresser, mais une peur surtout véhiculée par le « sens commun », par des rumeurs, par les médias, car seule la moitié de ces personnes pouvaient parler d'une expérience propre, d'une observation directe d'une situation d'agression⁹⁶.

Le *Cartucho* représente donc à l'époque un « territoire de la peur » par excellence – pour reprendre ici les termes des chercheurs colombiens –, dans une ville aussi bien imaginée que réelle, où les « cartographies personnelles » de ses habitants se modèlent, se forgent et répondent à des cartographies collectives. Mais que cela signifie-t-il ? Que se passe-t-il quand les regards sociaux et institutionnels définissent un endroit par la peur et par le stigmaté ?

Tout d'abord, comme nous l'avons vu jusqu'ici, des frontières sociales se juxtaposent à des frontières physiques. Une reconnaissance des limites des *ollas* du centre-ville, et notamment du *Cartucho*, se concrétise. Et ainsi s'établit une idée de lieux clos, permettant la ségrégation d'une population par la « crainte du contact⁹⁷ ». On définira les *ollas* comme des « républiques indépendantes », des « *zonas de distensión* »⁹⁸. La violence des groupes de nettoyage social pousse les personnes menacées à se réfugier dans les *ollas*, et s'instaure de la sorte une ligne floue entre confinement et refuge. La police comme les passants ne franchissent pas les limites de ces espaces. Je me rappelle par exemple d'un jour, au cours de l'un de mes parcours sur le terrain, où je me retrouvai sur la *Plaza de Los Mártires* et

⁹⁶ Soledad Niño Murcia et Instituto Colombiano de Antropología (eds.), *Territorios del miedo en Santafé de Bogotá*, op. cit., p. 103.

⁹⁷ R. Sennett, *La chair et la pierre*, op. cit., p. 157.

⁹⁸ Cf. chapitre 4.

vis que, juste à l'entrée de *La Ele*, deux jeunes hommes étaient en train de se bagarrer au couteau. Tout le monde regardait mais personne n'intervenait, et, à trois mètres de là, les soldats de garde de la caserne de l'Armée se contentaient également de regarder. La violence de la bagarre était perceptible au sang qui coulait des blessures visibles. J'entendis une femme, qui regardait la scène et qui, si j'ai bien compris, venait de sortir de *La Ele*, déclarer à côté de moi : « la police vient de partir » ; et un homme lui répondit à la volée : « ce qu'ils veulent c'est que nous nous entretenions, comme dans le *Cartucho*⁹⁹ ».

Cette « crainte du contact », et le principe de ségrégation qu'elle implique, peut être observée à Bogotá à travers des scènes aussi bien quotidiennes qu'exceptionnelles. Du côté est du centre-ville, là où se trouve le centre-historique et touristique, il est courant de voir des policiers réveiller des « *habitantes de la calle* » ; après avoir échangé quelques mots, on voit généralement peu après ces personnes partir. Une fois, alors que je sortais de l'Alliance Française qui se trouve dans ce secteur, je vis un jeune homme allongé sur le sol, collé au mur de l'établissement français, en train de dormir. Un policier vint le réveiller, le touchant avec ses grosses chaussures en cuir. Quand le jeune homme se réveilla avec peine, le policier, avec un geste de mépris sur son visage, lui demanda d'aller « vers le bas » : « *eche pa' abajo* ». J'ai mis un bon moment à comprendre que ce « en bas » n'était rien d'autre que la partie basse du centre-ville, c'est-à-dire le secteur des *ollas*.

Comme nous l'avons déjà vu plus haut, le jour de l'intervention qui mit fin à *La Ele* – à savoir le 28 mai 2016 –, après avoir dû quitter la *Plaza España* tout en échappant aux agressions perpétrées par les commerçants de *San Andresito* sur les personnes sorties de l'*olla*, je me suis retrouvée dans le parc *Tercer Milenio*, celui qui a remplacé le *Cartucho*. Là, des policiers bloquaient le passage aux personnes qui étaient sorties de *La Ele*. Ils les empêchaient de remonter vers l'est du centre-ville, et leurs disaient d'aller « vers le bas ». Quel bas, me suis-je demandé ? « En bas », sur la *Plaza España*, les commerçants les faisaient remonter à coups de barres de fer. Après l'intervention, maintes personnes sont donc restées dans les rues qui entouraient *La Ele*. La *Plaza de Los Mártires* a été verrouillée par des barrières afin d'éviter l'installation des « *habitantes de la calle* ». Du côté de la *Plaza España*, la tension entre les personnes sorties de *La Ele* et les commerçants a augmenté dans les jours suivants, et des émeutes ont éclaté.

En guise de réponse à la plainte du voisinage, la police a conduit de force des

⁹⁹ Phrase originale : « *lo que quieren es que nos matemos entre nosotros como en el Cartucho* ».

centaines d'« *habitantes de la calle* » qui se trouvaient dans le secteur vers les égouts [*caños*] de la *Calle Sexta* avec la *Carrera 30*, à l'aube du mercredi 17 août 2016¹⁰⁰. *Desplazamiento forzado*... le terme utilisé pour parler des personnes qui ont dû migrer en raison du conflit armé a été repris par des organisations non-gouvernementales comme P.A.R.C.E.S ou CPAT pour parler de ces événements¹⁰¹. Cantonnées dans les égouts, contrôlées et assiégées par la police, comme cela a été dénoncé par ces O.N.G, ces personnes, parce qu'elles représentaient un danger pour les autorités de la ville et le voisinage, ont été de nouveau victimes d'une ségrégation. Le lendemain à l'aube, dans ces égouts jusqu'alors secs, un fort courant d'eau a causé la disparition de plusieurs personnes. La municipalité, qui selon la police avait donné l'ordre de conduire ces personnes dans ces égouts, a tenu pour responsable une tempête advenue cette nuit-là. Certaines personnes qui connaissaient bien ces égouts ont cependant déclaré aux représentants des O.N.G dont j'ai parlé plus haut qu'ils n'avaient jamais été inondés ainsi¹⁰².

Répondant à la « crainte du contact », l'ordre et la violence s'unirent de nouveau pour exercer une forme de ségrégation à l'encontre des personnes qui étaient considérées comme indésirables. Ici, encore, nous pûmes voir la symbolique de la saleté et du nettoyage. Des personnes longtemps appelées « *desechables* » furent conduites dans des égouts et, dans les quartiers autour de l'ancienne *Ele*, l'ordre fut rétabli en même temps que dans les égouts l'eau s'occupait du nettoyage. S'il est impossible d'affirmer la possibilité d'une cas de « *limpieza social* », au sens d'extermination, de la part de l'administration municipale, la violence prend ici la forme du confinement¹⁰³.

Au-delà de la notion de « ghetto » : en guise de conclusion

Bien que des termes comme lieux clos, ségrégation, confinement ou « crainte de contact » puissent faire penser à la notion de « ghetto » pour définir les *ollas*, je m'éloigne ici d'une utilisation aussi intuitive de ce concept¹⁰⁴. Le terme « ghetto » renvoie à une histoire spécifique faite de migrations, d'exclusions et de contrôle social, et à des contextes

¹⁰⁰ « Noticias Caracol Émission du matin », *Caracol TV*, 17 août 2016.

¹⁰¹ Centro de Pensamiento y Acción para la Transición et Pares en Acción Reacción Contra la Exclusión Social, *Destapando la olla: informe sombra sobre la intervención en el Bronx*, *op. cit.*, p. 54-55.

¹⁰² *Ibid.*, p. 53.

¹⁰³ C.E. Rojas, *La violencia llamada « Limpieza social »*, *op. cit.*, p. 63.

¹⁰⁴ Hervé Vieillard-Baron, « Le ghetto un lieu commun impropre et banal : Aproches conceptuelles et représentations », *Les annales de la recherche urbaine*, 1990, n° 49, p. 14.

urbains précis¹⁰⁵. Comme le dit Loïc Wacquant – s'éloignant de la conception écologiste du « ghetto » de Louis Wirth –, la ghettoïsation est « une forme tout à fait particulière d'urbanisation torsadée par des rapports de pouvoir entre groupement ethnoraciaux : une forme spéciale de violence collective concrétisée dans et par l'espace urbain¹⁰⁶ ».

De nos jours et ce depuis quelques années déjà, il est courant d'entendre parler de « ghetto » dans des contextes divers – médiatiques, scientifiques, institutionnels, etc. – pour faire référence à d'innombrables réalités sociales. C'est le cas, plus précisément, de situations d'extrême pauvreté, de violence ou de ségrégation – sachant que cette dernière peut également être volontaire –, dans lesquelles il ne s'agit pas nécessairement d'un « dispositif de clôture spatiale et de contrôle social d'un groupe stigmatisé », suivant le concept analytique de ghetto développé par Wacquant¹⁰⁷.

Ainsi, si un concept de « lieux clos » circule dans la presse et à travers le discours administratif, il est clair que la clôture spatiale et le contrôle social dans les *ollas* ne résultent pas d'une décision des pouvoirs publics, contrairement à la définition de ghetto, qui suppose que ses habitants sont règlementairement assignés à résidence. Dans ce cas, penser les *ollas* comme des « lieux clos » représente un effort de définition de certains endroits qui semblent insaisissables par leur complexité, et de certaines limites qui semblent infranchissables à cause d'un contrôle territorial qui vient de l'intérieur et qui sont renforcées de l'extérieur.

En Colombie, le terme ghetto est utilisé dans le langage médiatique depuis les années 1990 pour parler des *ollas*. Il est présenté comme synonyme de « lieux de dégradation sociale », « lieux de marginalité », « lieux de la délinquance ». Même si le terme ne s'utilise pas directement dans le langage administratif et de la recherche universitaire, il est perceptible dans l'usage courant du mot *Bronx* pour parler de *La Ele*¹⁰⁸. Le nom d'un *borough* [arrondissement] de New York, majoritairement peuplé par des Afro-Américains et des immigrés Latinos¹⁰⁹, connu mondialement pour être le berceau du hip-hop et pour la

¹⁰⁵ R. Sennett, *La chair et la pierre*, op. cit., chapitre 7 ; L. Wacquant, *Parias urbains*, op. cit. ; L. Wacquant, « Repenser le ghetto. Du sens commun au concept sociologique », art. cit. ; H. Vieillard-Baron, « Le ghetto un lieu commun impropre et banal : Aproches conceptuelles et représentations », art. cit.

¹⁰⁶ L. Wacquant, « Repenser le ghetto. Du sens commun au concept sociologique », art. cit.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 25.

¹⁰⁸ Centro de Pensamiento y Acción para la Transición et Pares en Acción Reacción Contra la Exclusión Social, *Destapando la olla: informe sombra sobre la intervención en el Bronx*, op. cit., p. 44.

¹⁰⁹ Department of City Planning, *Decennial Census - Census 2010*, disponible en ligne sur <http://www1.nyc.gov/site/planning/data-maps/nyc-population/census-2010.page> (consulté le 4 mai 2018).

confluence d'une pauvreté, d'un haut niveau de chômage et de trafic de drogues, semble bien définir, sous l'angle du regard social, la réalité de *La Ele* en particulier, et des *ollas* en général. Cependant, derrière l'usage de ce terme, qui n'est par ailleurs pas utilisé par les personnes habituées des *ollas*, se cache un regard stigmatisant qui réduit les *ollas* à l'idée de « lieux dangereux », et les personnes qui y sont associées à une population souillante, à l'image des États-Unis¹¹⁰.

N'oublions pas que la reconnaissance de la frontière des *ollas* est multiple, et qu'il s'agit d'une *frontière en train de se faire*, pour reprendre les termes de Michel Agier¹¹¹. Ces limites se produisent, se vivent, se façonnent, se négocient quotidiennement entre les divers acteurs sociaux qui entrent en interaction, d'une façon ou d'une autre, avec ces espaces : *jíbaros*, gérants de tavernes, *sayayines*, usagers de drogues, habitués des *ollas*, passants ordinaires, voisinage des *ollas*, police, fonctionnaires des organisations publiques, privées ou religieuses travaillant avec des usagers de drogues, des sans-abris ou des *recicladores*... Les « dedans » et les « dehors » des *ollas*, leurs contours, sont redéfinis tant par les interactions quotidiennes que lors des événements un peu plus exceptionnels comme les interventions sur ces espaces ou les expériences associées à la « *limpieza social* ».

¹¹⁰ L. Wacquant, « Repenser le ghetto. Du sens commun au concept sociologique », art. cit., p. 19 ; L. Wacquant, *Parias urbains*, op. cit. Sur le quartier Latino de New York, voir notamment P. Bourgois, *En quête de respect*, op. cit.

¹¹¹ M. Agier, *La condition cosmopolite*, op. cit., p. 25.

Chapitre 6

La frontière par le passage, la fête et le refuge : les *ollas* par celles et ceux qui les fréquentent

Gato, un homme d'une trentaine d'années aujourd'hui (il avait vingt-neuf ans quand je l'ai connu en 2014) fréquente les *ollas* depuis son enfance. Avec son frère cadet, ils parcouraient alors la ville à la recherche d'un peu d'argent et de nourriture, pour échapper aux mauvais traitements que leur mère leur faisait subir à la maison. Au moment de notre rencontre, il me disait qu'il *parchaba*¹ à *La Ele*, mais qu'il n'y dormait pas. Ses journées se partageaient généralement entre la recherche d'argent et les moments à *La Ele* où son frère cadet est *campanero* [guetteur]. Souvent, mais pas tous les jours, il se rendait aux centres d'accueil de jour. C'est d'ailleurs à l'*Oasis* que je l'ai rencontré. Normalement, il ne devrait pas avoir accès au centre pour les jeunes, car celui-ci est destiné aux jeunes de moins de vingt-six ans, mais il insiste auprès des éducateurs qui le connaissent depuis longtemps et parvient quelque fois à se faire accepter chez les jeunes ce qui, selon lui, est mieux parce qu'il y a moins de monde².

Pendant longtemps, je n'ai plus eu de nouvelles de Gato. La fin de mes visites à l'*Oasis*, mes voyages constants entre la France et la Colombie, le fait de n'avoir aucun moyen de le contacter et de n'avoir jamais eu la chance de le croiser à *La Ele*, font partie des raisons pour lesquelles je ne l'ai plus vu pendant plus d'un an. Cependant, un soir, tandis que j'entamais un parcours dans le centre-ville, avec un des collectifs qui donnaient du pain et de l'*agua de panela* aux « *habitantes de la calle* », Gato est apparu à un

¹ Rappelons-nous que le verbe *parchar*, argot bogotanaïse, est très important dans le milieu jeune de la rue, car à travers lui s'expriment diverses expériences quotidiennes liées à un endroit, à un groupe de pairs ou à la consommation de drogues. Ce verbe peut signifier, en fonction du contexte où il est énoncé : être dans un endroit, rester dans un endroit, s'identifier avec un endroit, se balader, habiter, travailler, consommer des drogues, partager avec des amis, sortir avec quelqu'un.

² Pendant les mois où j'ai réalisé mon travail de terrain dans les centres d'accueil (février-mai 2014), l'affluence des jeunes à l'*Oasis* était d'environ 120 garçons par jour. Celle des adultes pouvait représenter plus de quatre-cents personnes.

croisement de rues, quelques minutes après le départ. Il connaissait bien les personnes qui réalisaient ces parcours un samedi sur deux. Ce soir-là, il est arrivé avec son frère cadet. Mais celui-ci n'a pas voulu se rapprocher du groupe ; il est resté caché dans l'ombre d'un lampadaire, au seuil de la porte de l'église *San Francisco*. Gato, gêné par l'attitude de son frère, est allé parler avec lui. Ils se sont disputés puis son frère est reparti vers le nord. Gato est resté et a accompagné le groupe des *agua de panelas* pendant tout le trajet.

Vers 21h30, de retour au parking où se trouvaient les voitures des organisateurs, Gato s'est proposé de m'accompagner au *TransMilenio*. Au lieu d'aller à la station de *TransMilenio* la plus proche – celle de *Las Aguas* – nous avons commencé à discuter et à marcher dans le centre-ville. Il hésitait à aller travailler un peu dans les *TransMilenios*, car il avait envie de fumer un peu de *bareta* [marijuana] mais il n'avait pas du tout d'argent. D'habitude, pour se faire un peu d'argent, il chante du rap dans les bus.

Nous avons donc marché en direction de la station *Jiménez*, celle qui se trouve juste en face du secteur de *San Victorino* et qui, grâce à un tunnel, se déploie jusqu'à une sortie en face de la *Plaza de Los Mártires*. Mais ici, monter sans payer pour chanter est beaucoup plus compliqué, m'a expliqué Gato, car il y a toujours beaucoup de policiers. Je lui ai dit que nous pouvions aller à la station suivante, celle de *La Sabana*. De toute façon c'était dans ma direction. Nous avons poursuivi notre chemin. En descendant l'avenue *Jiménez*, nous avons croisé plusieurs personnes que Gato *distinguía* – connaissait à peine – et qui se dirigeaient vers les *ollas*. Des jeunes, garçons et filles, avaient leurs pipes à la main et marchaient vite ; des adultes, dont l'âge semblait agir sur le rythme de leurs pas, marchaient lentement, leurs vêtements sales et abîmés. Nous n'étions pas très loin de *Cinco-Huecos* et de *La Ele*. La première, à deux minutes à pied, la deuxième, à quelques minutes de plus.

Sur le trajet, Gato a décidé de ne pas monter dans les *TransMilenios* et de ne pas aller à *La Ele* pour fumer. Il n'avait pas envie de revoir son frère ce soir-là : celui-ci était parti avec un grand couteau pour aller voler au lieu de rester avec lui, et Gato semblait ne pas comprendre cette attitude. De plus, il se sentait fatigué. Nous avons donc continué à marcher vers le secteur du *Ricaurte* où il avait l'habitude de dormir, dans les recoins de certains immeubles. Les dernières nuits, me racontait-il, il était allé dormir, après la dernière visite de la journée dans l'*olla*, sur la *Plaza España* mais cela s'était mal passé : on lui avait volé son « *pulmón* » [« poumon »], un plastique qu'il utilisait pour se protéger

du froid et éviter d’attraper une maladie « pulmonaire ».

Quand nous sommes arrivés au secteur de *Ricaurte*, où Gato allait rester pour dormir et où j’allais prendre le *TransMilenio* dans la station homonyme avant qu’il ne passe plus, nous avons rencontré de nombreuses personnes, surtout de jeunes hommes, qui s’y étaient installés pour dormir ou pour fumer du *bazuco*. Ces personnes, comme Gato, préféraient aller dans les *ollas* pour acheter de la drogue et *parchar* un peu, mais pas pour y rester longtemps, ni pour y dormir. « *Eso allá es pura calentura* » – « c’est chaud là-bas » –, me dit l’un d’entre eux pour faire référence aux dangers de ces espaces.

Le lundi suivant, nous avons pris rendez-vous avec Gato à midi, sur la *Plaza de Los Mártires*. En fait, lors de notre parcours nocturne deux jours auparavant, il s’était réjoui que j’aie envie d’apprendre comment se passe la vie à la rue, et il m’avait donc proposé qu’on se revoie. Il voulait que je voie comment se déroule une de ses journées.

Je suis donc arrivée à midi pour notre rendez-vous et j’ai attendu une dizaine de minutes sur la *Plaza de Los Mártires* du côté qui donne vers l’entrée de *La Ele*. Je sens que mon attente immobile interpelle les *campaneros*. Cela m’inquiète ; je fais donc un tour du pâté de maison, puis de la place, puis de l’église et je m’assois finalement par terre, sur le trottoir en face de l’église. Mon travail de terrain m’avait appris à attendre. À chaque fois que j’avais rendez-vous avec quelqu’un qui fréquentait les *ollas*, je devais attendre. Non pas parce que ces personnes, comme il est courant de l’entendre dans les centres d’accueil de la voix des éducateurs, ont « une autre notion du temps », mais parce que *l’imprévisible* est très présent dans leur quotidien. Ils et elles pouvaient se faire arrêter par la police à n’importe quel moment ; ils et elles pouvaient se faire un peu d’argent et, dans leur envie de fumer, en oublier un rendez-vous ; ils et elles pouvaient, par exemple, ne pas réussir à frauder les contrôles du *TransMilenio* en voulant y accéder sans payer.

Une demi-heure plus tard, Gato est arrivé. Le matin, il avait un peu travaillé dans les bus, puis il était allé dans un centre d’accueil de jour pour prendre une douche et manger. Le déjeuner avait tardé à être servi et c’est pour cette raison que Gato était arrivé en retard à notre rendez-vous. Je lui demande donc ce qu’il fait, généralement, après le passage par le centre d’accueil. Il me répond : « chercher un peu d’argent et aller à *La Ele* ». Comme il avait déjà récolté un peu d’argent en chantant dans les *TransMilenio* le matin, nous sommes allés directement à *La Ele*.

Bien évidemment, le quotidien de Gato était bouleversé ce jour-là par ma présence,

mais il essayait quand même de me faire participer à ce qu’il faisait au jour le jour. Dans l’*olla*, me dit-il et me montre-t-il, il fume du *bazuco* avec l’argent qu’il a pu recueillir lors de ses tournées dans les bus ; il y reste un peu, pour écouter de la musique, fumer davantage, et parfois jouer quelques pièces de monnaie dans les machines à sous ou au jeu de la boîte d’allumettes – dans lequel on lance une boîte d’allumettes comme si c’était un dé : si elle retombe à la verticale sur la partie la plus large, on gagne un point, sur la partie la plus étroite, on gagne trois points. L’*olla* est l’endroit où il va pour fumer et « *para relajarse* », « pour se détendre ».

Ensuite nous sommes allés à *Billares*, sa taverne préférée à la *La Ele*, là où il a l’habitude de *parchar*. À l’entrée de cet endroit, de chaque côté, il y a plein de machines à sous. L’espace pour se faufiler entre les machines et les personnes qui y jouent est minime. Le bruit des machines est accompagné de la musique du jukebox. Après l’espace des machines, d’environ quatre mètres, on arrive au bar, qui ressemble plutôt à la caisse d’une épicerie – comme à la taverne de *Santafé* où j’étais allée avec Nixxo³ –, où l’on peut acheter à boire, à manger ou des *fichas* [jetons] pour les machines à sous.

Nous achetons deux bières. Je l’invite. Gato prend sa bière, moi la mienne, et un geste du responsable du bar nous autorise à ouvrir une petite grille et à venir nous asseoir à l’intérieur, où se trouve une table de billard, toute abîmée et sans boules. Juste à côté de la grille, Gato choisit une petite table ronde collée au mur. On s’assoit. À droite, un couple boit aussi de la bière, fume de la marijuana et choisit des chansons dans le jukebox, surtout du reggaeton.

Tout au fond de la pièce, séparé par un rideau en tissu transparent, il y a un autre espace. Quelques tables et un grand écran qui montre des vidéos musicales avec des femmes à moitié nues, forment le mobilier de ce dernier recoin. À l’une des tables, une femme chante tous les morceaux qui sortent du jukebox à voix haute. Elle fait des mouvements avec son corps en suivant le rythme.

Gato me laisse un moment pour aller acheter de la drogue. Il revient assez vite. Il sort de la marijuana qu’il vient d’acheter et commence à rouler un joint. Il fume. Je bois ma bière. Nous discutons. Une fille que j’avais connue dans le *Luna Park*, vient me dire rapidement bonjour. Un ami de Gato vient récupérer, dans un verre en plastique, un peu de bière. Après avoir fini son joint, Gato sort de la poche gauche de son pantalon une boîte

³ Cf. chapitre 4.

d'allumettes et un papier blanc. C'est un post-it avec les motifs de la coupe du monde 2014. Il a posé sa pipe de *bazuco* sur la table. Le fourneau de la pipe est fabriqué avec un morceau de tuyau en PVC d'environ 3cm – le *tatuco*. Le fond du *tatuco* est constitué d'une pièce de 50 pesos collée. Le tube d'un stylo découpé constitue le tuyau de la pipe et est inséré dans le *tatuco* pour aspirer la fumée. Le dessus du *tatuco* est recouvert d'un peu de papier aluminium attaché à la pipe par un élastique, avec des petits trous, comme une petite grille sur laquelle brûle la poudre de *bazuco*. Gato pose sur le papier aluminium un peu de cendres, qu'il a soigneusement gardé après le joint qu'il vient de fumer, et avec des mouvements doux, il laisse glisser un peu de poudre claire (d'une couleur entre le blanc et le rose). C'est le *bazuco*. Avec la main gauche, il prend une allumette ; on remarque des traces de brûlures sur ses doigts à l'endroit où il a l'habitude de tenir l'allumette. Il allume cette dernière. À l'aide de sa main droite, il prend la pipe et met le bout de stylo entre ses lèvres, juste au milieu, où d'autres marques de brûlures signalent également l'endroit. Gato allume la petite montagne de *bazuco* et aspire.



Image 24 : La *pipa* de Gato avec une *bicha* [sachet] de *bazuco*
Source : Archives personnelles de l'auteur

J'ai perdu son regard, ou plutôt son regard s'est perdu. La couleur brune de sa peau est devenue de plus en plus rouge. Il est resté sans bouger un instant, peut être 30 secondes ou une minute. Dans le papier blanc, il y avait du *bazuco* juste pour un *pipazo*, donc il n'a fumé qu'une fois. Sa peau a repris des couleurs normales quelques minutes plus tard. Il m'a demandé si je voulais jouer avec *la cajita*, c'est-à-dire, la boîte d'allumettes.

Quand nous avons commencé à jouer, il a ressorti la *bareta* [marijuana]. Pendant que

nous jouions, il préparait un joint en utilisant le papier blanc dans lequel le *bazuco* se trouvait, pour faire un *maduro*, qui est le nom donné à la combinaison des deux drogues. Gato fume son *maduro*. J'essaie de bien lancer la boîte. À chaque réussite, les joueurs peuvent la lancer à nouveau. Il y a, parmi les manières de lancer la boîte, un mouvement répétitif qui permet d'accommoder un peu la position de la boîte en ouvrant la main et en levant doucement le coude. Évidemment, Gato a gagné.

Je continue à boire ma bière, lentement, tandis que la fumée du *maduro* de Gato vole autour de moi. Lorsque Gato termine son *maduro* et sa bière, et moi la mienne, on décide de partir. Gato devait aller travailler un peu dans les bus, comme tous les après-midis, selon ses propos. On quitte donc *Billares*, par l'étroit passage toujours encombré par les joueurs de machines à sous et nous quittons *La Ele* par la sortie *Plaza de Los Mártires*.

Nous descendons la rue pour aller vers la *Plaza Española*. Après avoir traversé la place, nous poursuivons notre descente jusqu'à l'avenue *NQS - carrera Treinta* [Trente]. C'est sur cette avenue qu'il a habitude de monter dans les bus pour chanter et se faire un peu d'argent – non pas dans des *TransMilenio*, mais dans des bus qu'on peut prendre à la sauvette et où il n'a pas besoin de frauder les contrôles, car certains chauffeurs s'arrêtent et le laissent monter.

Nous montons dans un premier bus, par l'arrière pour ne pas devoir passer par le tourniquet. Je reste derrière, dans les sièges du fond, tandis que Gato traverse le couloir du bus afin de se placer devant les passagers. Il chante un peu de rap, il fait surtout des improvisations et des « *backs* », comme il appelle ces sons émis par la bouche avec l'aide des mains et qui rythment parfois le rap (*beatbox* en français). À la fin de son improvisation, il demande aux passagers de l'aider avec quelques pièces de monnaie.

Le deuxième bus que Gato arrête est très rempli. Cette fois-ci, Gato a choisi un bus en direction du centre-ville, c'est-à-dire un bus qui remonte les rues que nous avons descendues à pied. Il s'apprête à monter dans le bus. Comme il n'y a pas vraiment de place pour moi, je lui dis rapidement de monter, que je suis le trajet du bus à pied et que l'on se retrouve un peu plus loin. Il faut dire que les embouteillages bogotanis peuvent être tellement paralysants que l'on n'a pas besoin de marcher très vite pour rattraper un bus quelques rues plus loin. C'est le cas pour moi ce jour-là. Pour le troisième et le quatrième bus, nous procédons de la même manière. Nous fixons un point de rendez-vous au cas où une percée de l'embouteillage permettrait au bus d'aller plus vite. Nous nous retrouvons

finalement au croisement de l'avenue *Caracas* avec la *calle* 19, en plein centre-ville.

Gato a réuni 3 800 pesos – un euro et vingt centimes à peu près. Avec cet argent, me dit-il, il peut arrêter de travailler. Il a déjà de quoi acheter au moins une *bicha* [un sachet de *bazuco*] pour 2 000 pesos et une *traba* [quelques grammes de *bazuco* enveloppés dans du papier] pour 1 200 pesos. Gato ajoute qu'une fois cet argent épuisé, il retournera dans les rues du centre de Bogotá pour chanter dans les bus et récolter à nouveau quelques pièces de monnaie. Il m'explique qu'il lui arrive de sortir de l'*olla* pour aller travailler entre deux et quatre fois par jour. Nous marchons donc sur l'avenue *Caracas* en direction de *La Ele*. La nuit a déjà commencé à tomber doucement. En face de la *Plaza de Los Mártires*, nous nous disons au revoir. Il prend la direction de l'entrée de l'*olla*, en suivant un flux de personnes qui se pressent comme lui vers le seuil de *La Ele*, démarquée à l'époque par des grilles basses et quelques pneus de voiture. De mon côté, je marche vers le *TransMilenio*.

Ce récit de mes rencontres avec Gato met en lumière plusieurs éléments intéressants de la vie à la rue et de la relation aux *ollas*. Certains de ces éléments ont déjà été évoqués, d'autres seront traités plus en détail dans la prochaine partie. Cependant, ce qui m'intéresse ici, c'est la place que les *ollas* jouent dans la vie quotidienne des personnes habituées à ces espaces et comment, dans ce quotidien et grâce à l'interaction avec ces espaces, se façonnent, se négocient et se vivent les limites des *ollas*.

Comme Gato, toutes les personnes que j'ai rencontrées entrent et sortent des *ollas* constamment. Elles y vont pour faire la fête, pour « *relajarse* », « se détendre », consommer des drogues et *parchar* avec des gens qu'elles connaissent. Pourtant, pour ces personnes, les *ollas* sont ambivalentes et se situent dans un entre-deux, entre lieux de fête, voire de « détente », et lieux de dangers, liés aux violences auxquelles chacun peut être confronté à l'intérieur. Face à ce paradoxe, la recherche d'un équilibre se fait dans le passage, dans le jeu entre un « dedans » et un « dehors » marqués par des expériences et des pratiques différentes.

Chaque *olla*, est un lieu de passage. Or, par passage, il ne faut pas comprendre seulement un moment furtif. Ce passage est constant, quotidien. Il peut se faire plusieurs fois par semaine, souvent tous les jours, ou plusieurs fois par jour. Le temps du passage peut ne durer, certes, que quelques minutes – le temps d'acheter de la drogue et de ressortir –, mais dans le cas des femmes et des hommes, adultes et jeunes, que j'ai rencontrés, il dure plutôt quelques heures et peut durer quelques jours. Le temps de

passage dans les *ollas* dépend beaucoup de l'argent que l'on trouve et que l'on dépense dans la consommation de *bazuco* ou d'autres drogues comme la marijuana ou le *perico* [cocaïne], mais aussi dans l'achat d'alcool, dans l'utilisation des jukebox et dans les machines à sous. Le temps de passage dépend également de la *chaleur* de ces espaces et du sentiment de *sécurité* que chaque personne éprouve à l'intérieur.

Ainsi, à travers l'expérience du franchissement de la limite et les diverses pratiques quotidiennes qui se réalisent de chaque côté de celle-ci, les contours des *ollas* se créent et se définissent dans le flux constant des personnes qui s'y rendent et qui en ressortent. Il ne s'agit pas seulement de limites tracées par les réseaux de trafiquants lors de leurs disputes ou de leurs accords ni uniquement de frontières sociales créées par la ségrégation dans cette partie de la ville et par les images négatives de ces espaces véhiculées dans la presse et dans les discours administratifs. Il s'agit, pour ce qui est du quotidien des personnes habituées des *ollas*, de limites qui passent par l'expérience et qui se dessinent par les *pratiques* qui y prennent place.

Entrer

La première fois que j'ai rencontré Johana et Jenny, c'était à *La Ele* un mercredi d'avril 2014. Johana, vingt-trois ans, était la sœur aînée ; Jenny en avait vingt-deux au moment de notre rencontre. Les deux sœurs étaient consommatrices de *bazuco* et habituées des *ollas* depuis l'âge de quatorze ans. Elles étaient en train de quitter *La Ele* pour aller « *dar un bote* », « faire un tour », se balader. J'étais avec Edwin, Jonathan et Carolina. Edwin et Jonathan sont deux garçons transgenre, respectivement de vingt-et-un et vingt-deux ans – à l'époque –, eux aussi consommateurs de drogues et habitués des *ollas* et qui fréquentaient de temps en temps le centre d'accueil *Luna Park*. Comme l'indiquaient les directives de l'institution, leur condition « biologique de femmes » leur donnait accès à ce centre. Carolina est une amie de mon âge, qui travaillait à l'époque au pôle de recherche de l'*Idipron* et qui rédigeait son mémoire de master en politiques publiques sur la thématique du genre dans l'accueil des jeunes considérés comme sans-abris au sein de cette institution. Ce jour-là, Edwin, Jonathan, Carolina et moi sommes partis vers 15h du *Luna Park* et après quelques périples en *TransMilenio*, nous sommes arrivés à *La Ele* pour *parchar* un peu : rester, prendre une bière, danser, écouter de la musique, bref, comme l'a dit Jonathan,

« nous détendre un peu », « *relajarnos un poco* ». C'est là que nous rencontrons les deux sœurs, à la sortie d'une des tavernes de *La Ele*, sur la rue principale de l'*olla*.

Johana et Jenny avaient déjà vu Carolina au *Luna Park*. Pour son travail à l'*Idipron*, c'est ce centre d'accueil qui avait été attribué à Carolina. Elle était considérée comme une *profe*, une éducatrice. Le fait que je sois vue avec Carolina, mes « manières », « mes signes incorporés », comme dirait Bourdieu⁴, ma manière de parler, de marcher, de me tenir, et ma *pinta*, c'est-à-dire ma tenue vestimentaire, très similaire à celle de Carolina – avec des chaussures Converse, un jean et une veste en denim – ont certainement été la raison pour laquelle les deux sœurs m'ont également immédiatement identifiée comme une *profe*. D'ailleurs, Edwin m'avait déjà fait un commentaire à propos de mon « style », qu'il trouvait un peu trop *descomplicado*, décontracté, encore plus que celui des autres *profes* jeunes. Le fait que je ne me maquille pas, que je ne fasse pas très attention à ma coiffure et que je mette tout le temps des baskets lui paraissait discordant avec une image de la femme qui cherche toujours à être très présentable.

Après un *hola* cordial, la première question rhétorique que Jenny nous pose, c'est : « *Uy profes ¿y ustedes entran aquí [à La Ele] como si nada ?* », « Eh, les *profes* ! Vous entrez ici comme si de rien n'était ? ». Après cette question, Johana et Jenny nous sourient. Carolina et moi répondons par deux sourires.

« Entrer » ! Oui... Nous étions au milieu d'une rue du centre de Bogotá, plus précisément dans la *carrera* 15 bis, et nous étions *entrées* quelque part. Johana et Jenny étaient donc en train de *sortir*. Elles allaient faire un tour au centre-ville. Elles pensaient revenir plus tard, « *por la noche* », le soir, ont-elles informé Edwin et Jonathan, au cas où ceux-ci seraient encore dans l'*olla*. Le soir, ces derniers n'y seraient très probablement plus. Edwin avait des affaires à régler dans le quartier de *Santafé* où il payait une chambre et travaillait de temps en temps – j'ai appris plus tard qu'il recrutait des filles pour exercer de la prostitution dans ce quartier –, et Jonathan avait promis à sa mère, lors d'un appel qu'il avait fait à la sortie du *Luna Park*, qu'il allait rentrer ce soir, car cela faisait plusieurs jours qu'il n'avait pas dormi à la maison.

Cette entrée à *La Ele* était ma première visite de l'*olla* depuis quatre ans. J'avais fini le travail de terrain pour mon mémoire de licence en 2010, et en essayant de fuir ces *ollas* – car j'avais peur ! –, j'avais volontairement changé de sujet de travail pour mon mémoire

⁴ P. Bourdieu, « Les rites comme actes d'institution », art. cit., p. 62.

de master. Les quelques années passées à réfléchir sur la question des rêves et des mythes dans un *resguardo* indigène au sud de la Colombie, m'avaient éloignée de ces espaces du centre de ma ville natale. Quatre ans plus tard, je me retrouvais à franchir à nouveau leurs limites, mais ce nouveau passage, cette nouvelle entrée, le commentaire de Jenny, mes pensées avant de pénétrer ces rues qui forment *La Ele* – je me dis qu'il faut avoir l'air assurée, me montrer tranquille –, mais surtout le fait que Jonathan et Edwin insistent sur l'idée que Carolina et moi étions « très courageuses » d'aller à l'*olla* avec eux, sachant « qu'ils pouvaient trahir notre confiance », me révélaient une dimension qui m'avait échappée auparavant, une dimension que j'avais inconsciemment intégrée : la circulation restreinte des *ollas* et leur caractère *fermé* ne dépendent pas seulement des réseaux de trafiquants, mais de la possibilité d'une transgression symbolique⁵ remarquée par les personnes qui s'y rendent quotidiennement. Ceci peut se résumer par la juxtaposition de la phrase – que j'ai beaucoup entendue pendant mon travail de terrain – « ce n'est pas un lieu pour toi » avec le fait que les personnes habituées des *ollas* et les personnes externes au contexte des *ollas* auxquelles j'ai un peu raconté mon travail, complimentent, voire applaudissent, mon courage d'entrer dans les *ollas*.

Avant de continuer, essayons de mieux comprendre ce que veulent dire Jonathan et Edwin en parlant de « notre courage ». Les phrases exactes et complémentaires qu'ils ont utilisées sont : « *Que tal que nos les volteáramos* » a dit Jonathan en premier, « *que les hiciéramos la vuelta* » a ajouté Edwin. Dans le paragraphe précédent j'ai traduit ces deux phrases par « trahir notre confiance ». Même si le sens de la traduction est correct, il est plutôt léger par rapport à la portée de l'expression « *hacerle la vuelta a alguien* » dans le contexte des *ollas* bogotanaïses, voire dans un langage plus large comme celui du l'argot de la rue. La traduction littérale de l'expression serait « faire faire un tour à quelqu'un ». Mais dans les rues bogotanaïses, cette expression peut signifier « voler quelqu'un », « violer quelqu'un », « coucher avec quelqu'un » ou même « tuer quelqu'un »... Le sens exprimé est celui de *prendre* quelque chose à autrui : des objets, son corps (sexuellement parlant), des émotions, des sentiments, sa vie, etc. Ainsi, « notre courage » évoquait tant le fait d'aller dans un endroit qui est couramment perçu comme très dangereux, que le fait d'y aller avec des personnes qui pouvaient nous trahir une fois à l'intérieur, car nous y étions complètement vulnérables face à d'éventuelles manifestations de violence.

⁵ Pierre Bourdieu, *Sociologie générale*, Paris, Seuil, 2016, vol.2, p. 312-315.

Revenons sur *l'entrée*. « Si j'entre, c'est que j'étais dehors, mais comment le sais-je ? », se demande Pascal Dibie dans un article à propos de l'entrée dans une ville. « Ce sont les franges de l'espace urbain qui vont me le signaler et contribuer à me dire que je suis bien sur un territoire spécifique, ceci grâce à une morphologie continue ou discontinue qui va constituer une identité bien particulière à la fois spatiale et/ou sociale⁶ », répond l'auteur. Si nous reprenons les propos de P. Dibie dans le cas des *ollas*, il est clair que concernant *La Ele*, la discontinuité morphologique et son identité spatiale et sociale sont frappantes. Au-delà des limites définies par des barrières matérielles, par le regard inquisiteur des *campaneros*, par les éventuelles fouilles des *sayayines*, socialement, il s'agit d'un endroit où des pratiques « autres » se développent et se concentrent. Pratiques « transgressives » d'un ordre social extérieur à cet espace. Dans l'interpellation de Jenny, « ici » est un mot chargé de pratiques et d'expériences auxquelles les *ollas* sont associées (consommation de drogues, notamment, mais aussi expériences de violence) et auxquelles, parce que je suis une *profe*, statut qu'elle m'avait immédiatement conféré, je ne devrais pas être confrontée. Or, ce « ici » renvoie aussi à un *certain type* de personnes auquel ces espaces sont associés, et dans lequel s'incluent Jonathan et Edwin, d'où, probablement, leur commentaire sur « notre courage » d'être allé avec « eux ». Ce sont des lieux fréquentés par des usagers de drogues dépendants, par des voleurs de rue, par des délinquants affirmés, par des *sicarios*...

Si *La Ele* présentait des limites spatiales définies et visibles pour n'importe quel passant ordinaire, des *ollas* comme le *Samber* et *Cinco-Huecos*, en revanche, n'en bénéficieraient pas. Dans ce cas, ce sont les pratiques, les actions, *ce qui se passe*, qui définissent leurs limites et qui permettent de négocier leurs contours face au voisinage. « Entrer » dans les *ollas* désigne donc un franchissement spatial, certes, mais surtout une transgression d'ordre social et symbolique. Le franchissement du seuil de ces espaces rend compte donc de la présence d'une frontière spatiale et d'une frontière sociale.

La *farra*⁷ et la « détente » : faire la fête dans les *ollas*

Après notre rencontre à *La Ele*, j'ai eu l'occasion de croiser Johana et Jenny au *Luna*

⁶ Pascal Dibie, « Entrer en ville, c'est toujours sortir... », dans Michel Wieviorka (éd.), *La ville*, Auxerre, Éditions Sciences humaines, 2011, p. 101.

⁷ « Fête » dans le langage familier.

Park et de parler pendant plusieurs heures avec elles. Dès qu'elles m'ont vue dans ce centre d'accueil, elles sont venues me dire bonjour. Elles expliquaient aux autres filles – avec un peu d'enthousiasme – qu'elles m'avaient vue à *La Ele*. J'ai senti que le fait de s'être rencontrées dans cette *olla* avait permis qu'une sorte de proximité s'installe entre nous. À la différence des autres *profes* qu'elles connaissaient – hormis mon amie Carolina –, j'étais une femme, jeune et qui, comme elles, se rendait à *La Ele*.

La fois où j'ai le plus discuté avec les deux sœurs, c'était un matin de mai 2014. Dans une petite pièce du centre d'accueil, nous avons entamé ce qu'elles appellent une « séance de beauté », c'est-à-dire un moment où nous nous vernissons les ongles tout en discutant. Je leur ai dit que je ne travaillais pas pour l'*Idipron*, mais que j'étais étudiante à l'université et que je m'intéressais aux *ollas*, à ce que l'on faisait dans les *ollas*. Toutefois, malgré mes efforts pour me détacher du statut de *profe* et affirmer mon identité d'étudiante, les deux sœurs ont continué d'utiliser ce qualificatif pendant nos premières rencontres. Lors de la « séance de beauté », nous avons commencé à parler de nous, de nos histoires de vie. Je leur ai demandé si je pouvais enregistrer la conversation, car elles se confiaient comme si nous nous connaissions depuis longtemps et je ne voulais pas perdre leurs silences, leurs rires et chacun de leurs propos. J'ai eu peur qu'elles refusent ou que la sortie de mon magnétophone change notre relation, mais elles ont accepté sans problème et elles ont continué à parler avec la même confiance. Mon magnétophone rose s'était perdu parmi les vernis de couleurs.

La conversation a commencé à trois, mais Jenny ou Johana se retiraient, à tour de rôle, lorsque l'une ou l'autre ne voulait pas entendre ce qui disait sa sœur. Leur relation est bonne mais compliquée, me raconte Johana, profitant d'un premier départ de Jenny, qui avait utilisé l'excuse d'aller chercher quelque chose. Les deux sœurs ont connu les *ollas* – et notamment *La Ele* – séparément. Elles alternent entre des périodes où elles sont ensemble et d'autres où, séparées, elles suivent chacune une direction différente. Elles finissent généralement par se retrouver chez leur mère qui vit dans un quartier populaire au sud de Bogotá. Au moment de notre rencontre, elles étaient ensemble depuis quelques semaines car Jenny avait appris qu'elle était enceinte. Johana volait pour se faire un peu d'argent et Jenny se prostituait. Avec l'argent qu'elles gagnaient, elles consommaient du *bazuco*, mangeaient et payaient une chambre, du moins quand elles ne passaient pas la nuit à consommer de la drogue à l'intérieur *La Ele*.

Johana, après le départ de sa sœur, me raconte comment elle a connu *La Ele* :

Nataly : Ça fait combien de temps que tu connais *La Ele* ?

Johana : Je la connais depuis que j'ai quatorze ans, *profe*.

Nataly : Tu étais avec Jenny, ou tu l'as connue avant ?

Johana : Je l'ai connue en premier. Parce que je... moi, j'ai toujours été plus *brincona* [fêtarde]. J'ai commencé à vendre de la marijuana ; j'ai commencé à fréquenter des *niños locos* [fripouilles]. Ma première fête, c'était à quinze ans. Une fois ma mère m'a laissée aller à une fête, j'avais quinze ans, et à 2h un mec m'a dit : « quoi, ma puce vous me suivez ? vous allez me prouver de quoi vous êtes capable ? Je lui ai dit : « quoi ? ». Il m'a dit : « allons aux courses de motos ». Et moi : « d'accord ». J'ai mis le casque et en fait on est arrivé à *La Ele*. Il me dit : « tu veux quoi ? une *pepa* [ecstasy⁸], marijuana, *chorro* [boissons alcoolisées] ?

Nataly : Tu consommait déjà [des drogues] ?

Johana : Ouais, je connaissais déjà *La Ele*. [...] Après ça, je voulais plus rentrer à la maison. La première fois que je suis restée dans la rue, j'avais seize ans. J'étais une gamine.

Nataly : Et tu es restée où ?

Johana : Ce jour-là, j'ai passé la nuit à *La Ele*. J'étais *repepa, repepa, repepa* [sous l'emprise de *pepas*].

Nataly : Tu es arrivée comment à *La Ele* la première fois ?

Johana : Une amie m'a dit : « eh meuf, vous allez m'aider à sortir un quart [de kilo] de marijuana ? ». Je lui ai dit : « ouais, c'est un jeu d'enfant ». Quand on est arrivé à l'hôpital de *San José*, je lui ai dit : « alors meuf, vous allez acheter ça où ? ». Elle m'a dit : « à *La Ele*, meuf ! ». Quand on a commencé à monter [la rue] et qu'on a commencé à entrer et tout ce tas de gens, tout ce tas de fous, toutes ces baraques... et moi, « putain, je suis où ? ». J'ai eu peur au début mais après non (elle tousse).

Nataly : Alors, c'est par cette amie que tu es arrivée à *La Ele*...

Johana : Ouais, et après j'aimais bien le *rigor*⁹ qu'on y sentait. Alors, à quinze ans, je voulais y aller tout le temps et *farrearme*¹⁰ toujours là-bas.

⁸ Si le terme *pepas* est couramment utilisé pour parler de la drogue connue sous le nom d'ecstasy, commercialisée sous la forme de petits comprimés colorés, ce terme peut aussi faire allusion, dans le cas des *ollas*, à des médicaments tout à fait légaux qui sont vendus dans les *ollas* pour leurs effets sédatifs et hypnotiques. Dans le cas de l'usage de drogues dans des quartiers populaires du Grand Buenos Aires en Argentine, María Epele signale également la consommation de ces médicaments (drogues licites) à effets sédatifs et hypnotiques. Voir, M. Epele, *Sujetar por la herida*, op. cit.

⁹ La force, la sévérité, la « chaleur », la « dureté » des *ollas*. Je reviendrai dans la prochaine partie sur ce terme.

Nataly : Et tu fais où la fête ?

Johana : Chez *Millos*¹¹. Ouais *profe*, j’ai commencé à y aller tout le temps. J’ai connu *Millos* et je ne voulais que *Millos* et je me faisais tuer pour *Millos*. [...] Moi, le *Samber* bof. Je n’ai jamais *parchado* [relatif à *parchar*] dans le *Samber*, jamais *profe*. Quand j’y vais, j’y vais que pour acheter du *perico* [cocaïne].

Nataly : Et *Cinco-Huecos*, tu connais ?

Johana : Ouais, mais j’aime pas. Ça me paraît mortel, *profe*. Ça me paraît pathétique.

Nataly : Pourquoi ?

Johana : Pour moi, c’est tellement affreux d’aller quelque part et fumer un *pipazo* [taffe] dehors. Je peux pas, *profe*. Parce que ça semble vide, y’a pas de musique. Vous comprenez ? En plus, parce que, par exemple, ma « panique » [« *pánico* »¹²]... Très souvent j’ai besoin de bruit, *profe*, de bruit, de pression, vous pigez ? Alors à *Cinco-Huecos*, ceux qui fument, ils regardent partout et le peu de gens qui vendent des cigarettes ou qui sont *campaneros*, la seule chose qu’ils font c’est bouger les mains. Si on a envie de s’asseoir pour parler avec eux... Je sais pas ce qu’il y a ce *bazuco*, mais là-bas ils ne parlent pas¹³.

¹⁰ *Farrear* ou *enfarrearse* sont, dans le langage familier colombien, des verbes dérivés du mot *farra*, fête. Ils signifient « faire la fête ».

¹¹ *Millos* est le nom d’une équipe de football bogotanaise. À *La Ele*, il y avait une taverne qui portait ce nom. Des supporters – *hooligans* – de cette équipe s’y rendaient souvent pour faire la fête, toujours avant et/ou après les matchs.

¹² Le terme *pánico* renvoie à l’effet du *bazuco*. Selon les usagers, cette drogue produit un très fort effet de panique, de terreur, de paranoïa.

¹³ Transcription originale : Nataly: *¿hace cuánto conociste La Ele?* / Johana: *Yo la conozco desde los catorce años profe.* / Nataly: *¿Estando con Jenny? ¿o tu la conociste primero?* / Johana: *Yo la conocí primero. Porque yo...o sea, yo he sido más brincona en ese estilo. Yo empecé a vender marihuana; yo empecé a andar con niños locos. Mi primer fiesta fue a los quince años. Una vez mi mamá me dejó ir a una fiesta, a los quince años, y a las dos de la mañana un chino me dijo: “¿flaca me copea? ¿me va a probar qué es lo que es?. Y yo le dije: “¿qué?”. Me dijo: “vámonos para las carreras de motos”. Y yo: “bueno”. Y me puse el casco y cuando llegamos fue a La Ele. Me dice: “¿qué quiere? ¿una pepa, marihuana, chorro?”. / Nataly: *¿Pero tu ya habías consumido?* / Johana: *Si claro, yo ya conocía La Ele. [...] Ya después no me gustaba llegar a la casa. La primer vez que me quedé en la calle tenía diez y seis años. Era una pulga.* / Nataly: *¿Y dónde te quedaste?* / Johana: *Ese día amanecí en La Ele; amanecí en La Ele repepa, repepa, repepa.* / Nataly: *¿cómo llegaste a La Ele la primera vez?* / Johana: *Una amiga me dijo: “¿marica, me va a ayudar a sacar un cuarto de marihuana?”, Le dije: “eso es breve”. Cuando llegamos ahí al hospital de San José, le dije: “¿usted qué, dónde lo va a comprar marica?. Me dice: “pues en La Ele. Y yo: ¿y dónde queda eso marica? ¿aquí cerquita? -. Me dice: “pues La Ele, marica”. Cuando vamos subiendo y cuando vamos dentrando y toda esa mano de gente, toda esa mano de locos, toda esa mano de bareques...Yo: “no, jueputa, yo dónde me metí”. Al principio me dio miedo, pero ya después no (tose). / Nataly: *Y por esta amiga llegaste a La Ele y... / Johana: si, y ahí ya me gustaba el rigor que se sentía. Entonces ya a los quince quería ir siempre y farrear me siempre allá.* / Nataly: *¿Y dónde te farreas tu?* / Johana: *En Millos. Si profe, entonces yo empecé a ir allá solo. Ya de ahí conocí a Millos y solo quería Millos y entonces me paraba y me mataba por Millos [...]. Y es que a mí en el Samber no, yo nunca he parchado en el Samber, nunca profe. Las veces que voy, voy es a comprar perico.* / Nataly: *¿Y Cinco Huecos? ¿conoces?* / Johana: *Ay si, pero no me gusta. Ay no profe eso me parece hasta fatal. Me parece tan patético. /Yo: ¿Por qué?* / Johana: *Para mí es como tan feo llegar y echarse un pipazo allá afuera. No puedo profe. Porque se siente solo, no hay música. ¿Si me entiende?. Además porque, digamos, mi pánico...muchas veces yo necesito es la bulla profe, la bulla, la***

Plusieurs points de cet extrait méritent d'être commentés. Nous traiterons dans la prochaine partie de la vie dans la rue et des chemins qui amènent, d'une part, à la découverte des *ollas* du centre-ville, et d'autre part, à l'envie d'y passer de plus en plus de temps. Pour l'instant, concentrons-nous sur le caractère festif des *ollas* évoqué par Johana.

Johana raconte qu'elle se rend depuis son adolescence dans les *ollas* – et particulièrement à *La Ele* – pour *farrear* ; que la première fois qu'elle est allée dans cette *olla*, elle a eu peur de voir autant de monde et surtout autant de « fous » ; qu'elle pouvait passer la nuit à *La Ele* à faire la fête ; qu'elle fréquente le bar *Millos* ; qu'elle n'aime pas le *Cinco-Huecos*, car il n'y a pas de musique, pas de bruit... Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Tout d'abord, le récit de Johana nous décrit une diversité de profils qui fréquentent les *ollas*. Quand elle parle de « ce tas de fous » qu'elle a vu la première fois qu'elle est allée à *La Ele*, elle fait référence à des personnes qui vivent dans la rue de manière permanente, usagères dépendantes de *bazuco*, et qui se trouvent dans un état de haute détérioration physique et mentale. Il s'agit de personnes en haillons, très maigres, qui parlent généralement toutes seules. C'est cette dernière caractéristique qui leur vaut d'être appelées « *locos* » [fous] aussi bien par les autres personnes qui fréquentent les *ollas*, que dans le langage courant.

Les adolescents qui viennent de quartiers populaires (à proximité des *ollas* ou, comme c'était le cas pour Johana, très éloignés du centre-ville) constituent un des publics des *ollas*. Chaque fois que je me rendais dans *La Ele* ou le *Samber*, plus particulièrement les vendredis ou les samedis en fin d'après-midi l'affluence continue d'adolescents qui y allaient pour faire la fête m'impressionnait. Parfois, les jeunes se rendent dans les *ollas* juste après la sortie du collège, comme en témoigne leur uniforme¹⁴. Plusieurs tavernes et discothèques, en particulier celles qui portent les noms des équipes de football, se remplissent de ces jeunes, garçons et filles, qui viennent y danser, y boire et consommer des drogues. Bien entendu, contrairement à la grande majorité des boîtes de nuit à Bogotá, dans les *ollas*, la majorité n'est pas exigée pour accéder aux discothèques.

presión. ¿Si me entiende? Entonces en Cinco Huecos, los que se lo echan voltean a mirar para todos lados, y los poquíticos que están vendiendo cigarrillos o que están campaneando, lo único que hacen es mover las manos y sí. Si uno quiere sentarse ahí a hablar ellos...yo no sé esa bazuca qué, pero ellos no le hablan a uno [extrait de conversation avec Johana, mai 2014 au centre d'accueil *Luna Park*].

¹⁴ En Colombie, la grande majorité d'établissements d'éducation primaire et secondaire font porter un uniforme à leurs élèves.

Les supporters radicaux des équipes de football, appelés *barristas* en Colombie, fréquentent aussi les *ollas*. Dans cette catégorie, il y a des adolescents mais aussi des jeunes plus âgés et des adultes. À *La Ele* comme au *Samber*, les bars et tavernes qui portent le nom d'une équipe de football accueillent avant et/ou après le match des groupes de *barristas* venus pour faire la fête.

Il y a également, parmi celles et ceux qui se rendent constamment dans les *ollas*, les personnes sans domicile fixe, usagères dépendantes de *bazuco*, jeunes et adultes, et qui constituent la plus grande partie des personnes rencontrées pendant mon travail de terrain. Il s'agit de personnes qui, comme Johana au moment de notre conversation en 2014, payent des chambres dans des pensions aux alentours des *ollas*, qui dorment parfois dans la rue, parfois dans des centres d'hébergement, parfois chez leurs familles.

Des profils tels que celui de Nixxo ou de Carlos, qui connaissent les *ollas* depuis très longtemps, qui y sont même nés ou y ont grandi, mais qui ont actuellement un logement durable ailleurs, se retrouvent également dans les *ollas*. Ils vont dans ces lieux parce qu'ils y retrouvent leurs amis qui, souvent, connaissent comme eux les *ollas* depuis leur enfance ou leur adolescence.

Ainsi, les *ollas* sont fréquentées par des personnes qui ont des trajectoires de vie diverses et des conditions de vie différentes et qui y convergent pour acheter et consommer des drogues, mais aussi pour faire la fête. Il faut tout de même clarifier qu'il s'agit de personnes principalement issues des classes populaires et qui ont, généralement, un lien avec l'illégalité et la délinquance. Celles et ceux qui ont de l'argent peuvent accéder aux discothèques, aux tavernes, parfois même à des espaces réservés dans ces lieux, comme la mezzanine du bar *Santafé* où je suis allée avec Nixxo. Dans certains établissements festifs, comme dans *Billares* où je suis allée avec Gato, les réfrigérateurs avec les boissons alcoolisées et les vitrines avec de la nourriture ou de la drogue, se trouvent entre les machines à sous et les espaces réservés aux clients. Si les personnes peuvent acheter des boissons, elles ont accès aux espaces réservés. Celles et ceux qui n'ont pas d'argent pour acheter, restent à l'entrée en jouant aux machines à sous ou en consommant de la drogue dans les rues.

Pour toutes les personnes rencontrées pendant mon travail de terrain, les *ollas* de *La Ele* et du *Samber* représentaient, malgré la violence qui s'installait couramment dans ces espaces et qu'elles-mêmes me racontaient, des lieux festifs, des lieux de *farra*. Dans ces

deux *ollas*, la quasi intégralité des établissements sont consacrés à la fête et à ce que Gato et Jonathan appelaient « *relajarse* », « se détendre ». Si faire la fête, c’est aussi se détendre, et si ces deux expressions sont parfois utilisées de manière équivalente, elles peuvent également désigner des expériences différentes. La distinction se situe probablement dans les différents espaces où l’on peut consommer des drogues dans les *ollas*. Il y a les discothèques : de grands espaces pour danser, avec des lumières colorées et souvent des écrans qui rediffusent en boucle des vidéos musicales. Il y a des bars plus tranquilles, avec des juke-box, des canapés, des fauteuils, des machines à sous et qui vendent des boissons alcoolisées. Il y a des chambres – parfois avec un juke-box privatif – que l’on peut louer à l’heure pour consommer tranquillement. Et il y a les trottoirs aménagés de *La Ele* avec des canapés et fauteuils, et parfois des constructions en bois offrant un deuxième étage à cette consommation en dehors des immeubles. Or, aussi bien la « détente » que la *farra* rendent compte de moments festifs. Ces moments peuvent s’inscrire dans le quotidien de la vie dans la rue – notamment quand la dépendance aux drogues est plus importante –, c’est le cas de Gato (et de plusieurs personnes que j’ai rencontrées), qui a été présenté dans l’introduction de ce chapitre, qui se rend plusieurs fois par jour à *La Ele* pour « se détendre » en fumant du *bazuco* et en écoutant de la musique. Ces moments peuvent aussi se restreindre à certaines exceptions festives pratiquées le week-end, comme dans le cas de nombreux adolescents, jeunes et adultes, qui viennent faire la fête dans les *ollas*.

Dans son récit, Johana fait une distinction importante entre *La Ele* et *Cinco-Huecos*. Elle dit ne pas aimer l’*olla* de *Cinco-Huecos* parce qu’il n’y a pas de musique, pas de bruit, parce que les gens n’y parlent pas. Cet élément mentionné par Johana fait référence à une différence très importante entre les *ollas* de *La Ele*, du *Samber* et celle de *Cinco-Huecos*, qui a beaucoup à voir avec la délimitation matérielle de leurs frontières.

La Ele était un lieu de fête. Les barrières matérielles qui marquent les frontières de cette *olla* délimitent un espace surchargé de juke-box, de machines à sous, de bars, de tavernes, de discothèques. Dans les trois rues qui composaient cette *olla*, on entendait la musique diffusée à l’extérieur par de multiples sorties sonores. Elle ne s’arrêtait que très rarement. Le volume était toujours très fort, hormis le jour de la grande intervention qui a donné fin à cette *olla* et durant lequel l’espace n’était plus envahi par les morceaux de reggaeton, de salsa ou de *rancheras*.

Dans le *Samber*, la concentration d’établissements festifs était moins importante, mais

était néanmoins tout à fait considérable. Dans cette *olla*, ces établissements festifs fermaient leurs portes à l'aube et rouvraient avant midi. Il y avait, comme à *La Ele*, des tavernes, des bars, des discothèques, tous débordant de machines à sous ; machines qui accompagnaient la « détente » ou la *farra* des habitués de ces espaces. Par contre, à la différence de *La Ele*, tous ces établissements étaient répartis sur plusieurs rues, dans un périmètre sans délimitation matérielle. La musique et l'ambiance festive partageaient l'espace avec la circulation de voitures, de passants éventuels et de quelques motos de police qui venaient parfois surveiller les rues du quartier.

Quant à *Cinco-Huecos*, le récit de Johana est sans équivoque. La fête, avec le volume des juke-box monté au maximum et les machines à sous, n'est pas perceptible dans cette *olla*. Selon le récit de Johana, l'ambiance festive serait même inexistante. La consommation de drogues se pratique ici sur l'espace public, sur le trottoir, « dehors » comme dit Johana. C'est très probablement à cause de ce manque d'établissements de fête que cette *olla* est celle où la diversité des profils semble la moins importante. De ce que j'ai pu observer pendant mon travail de terrain, les habitués de cette *olla* sont surtout des personnes dont le niveau de dépendance au *bazuco* et de détérioration physique due à cette dépendance et aux difficultés à vivre dans la rue, sont plus importants.

Cinco-Huecos est l'*olla* que je l'ai la moins fréquentée. Hormis « Roscón », l'ancien habitué des *ollas* qui avait participé à la création des CAMAD¹⁵, aucune autre personne que j'ai rencontrée n'avait vraiment fréquenté cette *olla*. Certains la connaissaient à peine, d'autres y étaient restés un peu pour consommer, mais personne n'y était habitué. C'est probablement à cause du manque de caractère visiblement festif dans cette *olla* que les personnes rencontrées pendant mon travail de terrain n'y allaient pas. Elles revendiquaient toutes l'envie de *farra* ou de « détente » dans les *ollas*, or celle-ci n'offrait pas les mêmes possibilités de jeux, de musiques, de danses que ses voisines.

Pendant toute la période de mon travail de terrain, c'est lors de mes visites dans cette *olla* et de mes balades aux alentours que je me suis sentie la plus inquiète. Je pense aujourd'hui que c'est à cause de l'absence de diversité des profils qui s'y trouvaient : ma présence y passait donc moins inaperçue. Dans *La Ele* et le *Samber*, j'ai réussi à me fondre dans la foule qui y allait pour faire la fête. Les personnes que j'ai rencontrées et avec qui j'entrais dans les *ollas*, celles et ceux qui sont devenus mes amis, me présentaient aussi

¹⁵ Cf. chapitre 4.

comme tel : comme une amie. Ainsi, ma présence au sein de l'ambiance festive de *La Ele* et du *Samber* était légitimée par mes connaissances et certainement aussi par ma jeunesse.

Je ne suis pas sûre que les divers établissements de fête qui se trouvaient à l'intérieur de *La Ele* ou du *Samber* appartenaient aux réseaux de trafiquants de drogues. Il y a sans doute des propriétaires en dehors de ces réseaux qui sont parvenus à des accords avec les chefs de réseaux pour pouvoir rester ou s'implanter dans les rues de ces *ollas*. Il est certain qu'il y a eu dans ces espaces ce que Dominique Crozat et Sébastien Fournier appellent une « marchandisation de la fête »¹⁶. La fête, à côté de l'accès aux drogues à bas prix, devient un outil et un vecteur économique¹⁷. Elle est produite, proposée et maintenue afin d'attirer de plus en plus de gens, à n'importe quel horaire, n'importe quel jour de la semaine. D'ailleurs, comme nous l'avons vu dans le quatrième chapitre de cette recherche, les règles de ces *ollas*, conçues dans la confluence de l'ordre et de la violence, au-delà de servir au contrôle d'un territoire par les réseaux de trafiquants, permettent également de créer un espace « sûr » pour les clients festifs qui fréquentent ces espaces. Les *ollas* deviennent donc pour maintes personnes des lieux de fête, de « détente », où les contraintes liées aux violences vécues à l'intérieur sont minimisées par rapport à la possibilité de *farrear* et de « se détendre ».

¹⁶ Dominique Crozat et Sébastien Fournier, « De la fête aux loisirs : événement, marchandisation et invention des lieux », *Annales de Géographie*, 2005, n° 643, p. 307-328.

¹⁷ *Ibid.*, p. 322.



Image 25 : Le *Cartucho* au début des années 1990
Source : © Rodrigo Celis Salinas

« Rester un peu » et sortir

Il m'est arrivé plusieurs fois, quand j'allais à *La Ele* avec Nixxo, Gato, ou n'importe quelle autre personne, que je rencontre des gens qui me connaissent soit de l'*Oasis*, soit de *Luna Park*, ou encore de mes balades dans le centre-ville, et qui soient manifestement surpris de me voir dans cet endroit. *Doña Alicia*, m'a déjà rapidement reconduite vers la sortie l'*olla*, préoccupée de me voir dans cet endroit. João, le jeune homme de dix-neuf ans – à l'époque – que j'avais connu à l'*Oasis* et que j'ai croisé le jour de l'intervention policière à *La Ele*, m'avait alors demandé avec insistance de partir, de ne pas rester dans l'*olla*, car « ce n'était pas un endroit pour moi », m'avait-il dit.

Ma relation avec João, depuis le jour même de notre rencontre est toujours passée par une envie de sa part de me protéger. Il ne comprenait pas pourquoi moi, une femme, je me

rendais aussi souvent à l'*Oasis* si je ne travaillais pas pour l'*Idipron*, pourquoi j'avais envie de passer du temps avec ces garçons qui, comme il me l'a dit une fois, ne pensaient qu'au *bazuco*. J'ai essayé plusieurs fois, en vain, de lui expliquer que j'étais à l'université et que je cherchais à comprendre quelles étaient leurs vies et leurs relations aux *ollas*. Mais pour lui, que je prenne autant de risques juste pour comprendre, cela n'avait pas beaucoup de sens. Le premier jour où je suis allée à l'*Oasis*, João fût le premier garçon à s'approcher de moi pour me parler. Il était venu me prévenir de faire attention avec Nelson, un autre jeune, qui depuis mon arrivée me suivait dans le centre d'accueil. Selon João, Nelson « avait un *visaje* avec les femmes ». C'est-à-dire qu'il avait un problème, qu'il se fixait sur les femmes, les cherchait et les interpellait avec insistance. Il lui était même arrivé, comme me l'ont confirmé plus tard quelques éducateurs, d'agresser sexuellement – accoster, attouchements des fesses – certaines *profes* qui avaient travaillé dans le centre. C'est donc ainsi qu'a commencé ma relation avec João, dans un rapport de protection où ma féminité jouait pour lui un rôle fondamental : j'étais, de son point de vue, vulnérable. Toutes les fois où nous nous croisions à l'*Oasis*, il veillait à ce que « rien ne m'arrive », c'est-à-dire, pour lui, que « personne ne me touche et que personne ne me vole ».

Le 23 décembre 2015, je suis allée à *La Ele* avec Nixxo pour fêter Noël avec elle. C'était le soir. Il y avait beaucoup de monde dans l'*olla* ce jour-là. La musique était à fond ; et il y avait toutes sortes de musiques. Il y avait des gens partout. Celles et ceux qui vendaient de la marijuana sur la rue, celles et ceux qui achetaient. La consommation se faisait partout également : sur les trottoirs, sur les chaises, sur des canapés délabrés qui entouraient les postes de vente de *bareta*. Dans la rue, certains hommes vendaient aussi des pipes pour la consommation de *bazuco*, fabriquées artisanalement sur place. D'habitude, la vente de *bazuco* se fait seulement dans les *taquillas* [guichets] sur le seuil d'immeubles appartenant à chaque *gancho* ou au rez-de-chaussée de ces mêmes immeubles. Presque au milieu de la rue principale de *La Ele* se trouvait « Mosco » et ce soir-là, il y avait une queue immense pour acheter du *bazuco* dans ce *gancho*. Une trentaine de personnes attendaient leur tour, mais cela circulait plutôt vite, car à l'intérieur, au rez-de-chaussée de l'immeuble, six guichets étaient ouverts. Nixxo voit, dans un établissement à côté de « Mosco », quelqu'un qu'elle connaît et se dirige vers cette personne pour la saluer. Dans la confusion, avec la foule qui allait dans tous les sens, nous nous sommes séparées. Je me suis retrouvée vers la fin de la queue de « Mosco », sur le côté, et juste devant un *sayayin* de ce *gancho* qui m'a demandé – il faut dire, gentiment – de me décaler un peu pour que je

ne lui bloque pas la vue sur la file d'attente et sur l'entrée du *gancho* qu'il protégeait. En me décalant, j'ai vu João dans la queue. Il regardait vers le sol. Je me rapproche de lui et je penche un peu ma tête pour qu'il me voie en-dessous de la visière de sa casquette. Je le salue avec enthousiasme. Cela faisait longtemps que je ne le voyais plus. J'avais arrêté d'aller à l'*Oasis* en mai 2014. Parfois, nous nous donnions des nouvelles par Facebook. Beaucoup de jeunes qui fréquentent les *ollas* et qui vivent dans la rue possèdent un compte et se connectent de temps en temps. Mais depuis plusieurs mois, il ne se connectait plus. Il me regarde surpris. On se fait la bise et ses premiers mots sont : « Qu'est-ce que vous faites là ? Vous ne seriez pas en train de fumer un de ces trucs bizarres ? », « ¿Usted qué hace aquí ? ¿No estará metiendo nada de esas vainas raras ? ». Si le vouvoiement à Bogotá ne représente pas forcément une relation distante avec une personne et si l'on peut passer dans une même phrase du tutoiement au vouvoiement avec des amis, ici, le vouvoiement et le ton de João, ferme et même un peu sec, ressemblait bien à une réprimande de sa part. J'essaie de le rassurer en lui disant que je suis là avec une amie. Il ne me laisse pas finir ma phrase et me demande toute de suite de lui jurer que je ne suis pas venue à l'*olla* pour fumer du *bazuco* et que je ne vais pas *rester* longtemps dans cet endroit. « C'est dangereux pour les filles », a-t-il ajouté.

L'expression « rester longtemps », utilisée par João dans la suite de sa réprimande, « *no va a quedarse mucho aquí* » en espagnol, traduit une crainte que toutes les personnes que j'ai rencontrées ont manifesté face aux dangers que représentent les *ollas*. C'est aussi la crainte face à l'éventualité de « ne plus en sortir », d'y mourir, suite, par exemple au déclenchement d'une fusillade, qui peut arriver à tout moment – comme nous l'avons vu dans le quatrième chapitre –, lors de l'exécution de punitions telles qu'infligées dans les *ollas*, ou même à cause d'actes tout à fait imprévisibles, comme l'usage aveugle d'armes à feu par des personnes qui les achètent et qui tirent en l'air. Néanmoins, dans le cas d'une femme, « *quedarse mucho* », « rester longtemps », dans les *ollas* implique d'autres risques, en particulier l'exposition aux agressions sexuelles.

En entendant les propos insistants de João pour que je ne prenne pas le risque, en tant que femme, de rester, je me suis rappelé la mise en garde que m'avait faite Nixxo. Elle m'avait dit : « il ne faut pas que tu restes longtemps dans *La Ele*, t'y vas, tu restes un peu et

tu sors, parce qu'un *sayayin* peut tomber amoureux de toi et là tu ne ressors plus »¹⁸.

« Tomber amoureux », avait-elle dit. En parlant d'amour, ce qu'elle voulait dire en réalité, c'est qu'un des *sayayines* pouvait me remarquer, que je pouvais lui plaire et qu'il allait s'assurer que je « reste », par la force s'il le fallait. Je n'ai réalisé la dimension de cette phrase que lorsque j'ai lu dans la presse les dénonciations d'exploitation sexuelle de mineures et de jeunes adultes dans les *ollas*. Des récits de jeunes filles ayant échappé aux tortures sexuelles dans *La Ele* ont circulé dans la presse colombienne avant et après l'intervention policière. C'était des récits à propos de *sayayines* qui les avaient forcées à rester, comme me l'avait signalé Nixxo¹⁹. Comme l'a écrit Rita Segato à propos de la violence de genre dans des contextes de guerre, dans les *ollas*, « la rapine qui s'exerce sur les femmes se manifeste tant par des formes de destruction corporelle sans précédents que par des formes de traite et de commercialisation de ce que ces corps peuvent offrir, jusqu'à la dernière limite »²⁰.

Le fait d'être « de passage » dans les *ollas* est donc fondamental pour les personnes que j'ai rencontrées. Cette relation de passage avec ces espaces, avoir la possibilité de jouer entre un « dedans » et un « dehors », révèle une façon de se protéger de certaines formes de violences que l'on peut subir à l'intérieur, mais aussi, bien entendu, de profiter des avantages festifs que les *ollas* proposent. La reconnaissance de la frontière se trouve donc dans la reconnaissance d'une séparation entre ce qui se passe *dans* les *ollas* et ce qui se passe *en dehors* de ces espaces, ainsi que dans la manière dont chaque personne se sert de ce passage pour faire perdurer une consommation régulière de drogues dans des conditions extrêmement précaires.

Aucune des personnes avec qui j'ai eu l'occasion de discuter ne vivait dans les *ollas*. Comme nous l'avons vu avec le récit de Gato et dans le cas des personnes qui fréquentent le même secteur de la ville que lui pour dormir, aucune d'entre elles n'*habitait* à proprement parler dans les *ollas*. Soit elles dorment à la rue aux alentours des *ollas* ; soit

¹⁸ Phrase originelle : « *mamita, no se vaya a quedar mucho tiempo en La Ele. Vaya, quédese un poquito y salgase. Después un sayayin se enamora de usted y ahí se queda* ».

¹⁹ Augusto Aponte, « La mujer que enfrenta las redes de prostitución infantil en "El Bronx" », *Kienyke.com*, 4 octobre 2015 ; « La explotación sexual de menores, otra plaga de la calle del "Bronx" », *El Tiempo*, 5 mars 2016 ; « Hallan niños explotados sexualmente y un secuestrado durante operativo en el Bronx », *El Espectador*, 28 mai 2016 ; « Así funcionaba la red de explotación sexual en el Bronx », *Revista Semana*, 29 mai 2016.

²⁰ Rita Segato, *Las nuevas formas de la guerra y el cuerpo de las mujeres*, Puebla, Mexico, Pez en el árbol, 2014, p. 17.

elles louent des chambres à la nuit. Il arrive que certaines louent des chambres pour quelques heures à l'intérieur de *La Ele*, pour se reposer un peu, mais cela est très rare. Elles préfèrent – lorsqu'il s'agit de louer une chambre régulièrement ou pendant plusieurs jours consécutifs – louer aux alentours, parfois tout à côté de l'entrée des *ollas*, plutôt qu'à l'intérieur de celles-ci. Dormir dans les *ollas* se traduit par « y rester longtemps » et « y rester longtemps », comme nous l'avons vu, signifie prendre des risques non négligeables face aux diverses manifestations de violence que l'on peut vivre à l'intérieur, voire le risque de « d'y rester » définitivement, autrement dit « d'y mourir ».

Il est important de clarifier certains points. D'une part, je parle ici des *ollas* actuelles ou récentes, c'est-à-dire de *La Ele*, du *Samber*, de *Cinco-Huecos* où les lieux de vente et de consommation de drogues, les tavernes, les lieux de fête sont relativement concentrés dans quelques rues spécifiques. Dans le cas du *Cartucho* – comme je l'ai déjà dit plus haut – la situation était différente. L'extension territoriale du *Cartucho*, faisait aussi de cette *olla* un lieu d'habitation, car il y avait une offre considérable d'*inquilinos* ou de pensions où payer des chambres à la nuit. De même, comme nous l'avons vu précédemment avec notamment le cas du *profe* Guillermo et sa famille²¹, il y avait dans les rues de cette *olla* des personnes et même des familles qui s'étaient accommodées un espace pour y habiter.

Dans la presse colombienne, il est courant de trouver des articles faisant allusion « aux personnes qui vivaient dans le *Bronx* [*La Ele*] ». Je ne peux pas nier que pendant une bonne partie de mon travail de terrain et de la recherche en générale, cela m'a beaucoup interpellée, car je n'avais jamais rencontré de gens qui y vivaient ; ils y étaient toujours de passage ; je n'avais même jamais entendu parler de quelqu'un qui y habitait. Cependant, lors d'une visite que j'ai eu l'occasion de faire, après la grande intervention militaire qui a donné fin à *La Ele*, et grâce à un policier de garde qui m'a permis de faire un petit tour de ces trois rues désormais vides, j'ai pu constater la présence d'*inquilinos* où les chambres étaient investies par des personnes qui, à l'évidence, y vivaient depuis un bon moment²². Collées aux murs, des affiches d'équipes de football permettaient de savoir de quelle équipe le dernier résident était supporteur. Des armoires délabrées, mais remplies de vêtements, constituaient des traces d'habitation récente. J'ai aussi pu apercevoir, lors de cette visite, deux des derniers habitants de *La Ele* que la mairie n'avait pas encore pu déloger : d'abord une femme, qui par la fenêtre du premier étage d'un immeuble

²¹ Cf. chapitre 3.

²² À propos de cette visite à *La Ele* après son intervention, je m'arrêterai plus loin.

quelconque, essayait d'arranger les petites lumières de sa décoration de Noël, puis un homme qui ouvrait le portail de sa maison. Celle-ci était située à l'angle de la petite rue dans laquelle se concentrait la vente de marijuana avec la rue où se trouvaient les locaux d'achat de matériaux de recyclage, cette rue que les habitués appelaient la *cartonería*. Les seuls espaces où j'ai pu constater des signes d'habitation continue, étaient situés dans certains des immeubles de cette petite rue, la *carrera 15 bis A*, mais dans aucune des deux autres rues, où se situaient les *ganchos* les plus importants et où les personnes que j'ai rencontrées avaient l'habitude d'aller *parchar*.

D'autres formes d'expérience des frontières des *ollas* sont donc certainement possibles ; ma recherche se heurte sur ce point à certaines limites. L'expérience des *ollas* à laquelle les personnes rencontrées et mon travail de terrain en général m'ont permis d'avoir accès, est celle du passage, de la reconnaissance des *ollas* comme des lieux de pratiques précises, d'un va-et-vient entre le « dedans » et le « dehors », mais non en tant que lieux d'habitation. Pour les personnes habituées, les *ollas* représentaient donc des lieux d'achat et de consommation de drogues, des lieux de fête, des lieux de sociabilité, des lieux de dangers et même des lieux de refuge face à certaines situations, comme nous allons le voir dans la section suivante. Mais elles demeuraient toujours des *lieux de passage*.

Il me semble important de dire que par *lieux de passage*, je ne comprends pas des lieux où la construction des rapports sociaux est passagère. Autrement dit, des lieux où il n'y a pas forcément de relation étroite et signifiante entre l'individu et le monde social qui l'entoure pendant le temps du passage sur l'espace des *ollas*. Je ne veux pas dire non plus que l'espace – ici les *ollas* – devient seulement un lieu qui permet le passage – parfois quotidien, parfois exceptionnel – sans avoir, en soi, une charge symbolique forte, et donc une importance majeure dans la relation avec la ville pour les personnes qui le fréquentent. Bien au contraire, la relation entre les habitués des *ollas*, l'espace délimité des *ollas* et le monde social construit dans ces lieux est étroite et signifiante, voire intense.

Dans son ouvrage *L'invention de la ville*, Michel Agier identifie quatre situations élémentaires de la vie quotidienne dans des contextes urbains : les situations ordinaires, les situations occasionnelles, les situations de passage et les situations rituelles²³. Dans ces

²³ M. Agier, *L'invention de la ville*, *op. cit.*, p. 91-99. Voir également, M. Agier, *Anthropologie de la ville*, *op. cit.*, p. 93-105.

situations, il est question d'analyser la relation qui s'établit entre l'individu, l'espace et la société. S'il s'agit d'une relation principale, observable et signifiante, ou d'une relation secondaire, insignifiante ou problématique.

D'après les propos d'Agier, les situations ordinaires mettent en jeu la relation entre l'individu et l'espace et entre l'individu et la société « sans que l'on puisse parler d'une relation claire et permanente entre espace et société ». Dans le cas des situations occasionnelles, le rapport entre l'individu et la société est signifiant, mais les relations entre individu et espace et entre espace et société restent secondaires. Ces situations, comme le dit Agier, « ne prennent un sens social que si elles font l'objet d'un minimum d'interprétation et de communication entre les acteurs en présence, et si elles mettent en action quelques éléments identifiables de l'ordre social », or « elles ne sont pas fondamentalement déterminées par une localisation fixe ». Quant aux situations de passage, la relation principale qui est en jeu est celle de l'individu avec l'espace. Ce ne sera que dans les situations rituelles, selon Agier, que « l'unité individu-espace-société se réalise alors, de manière éphémère ». Ces dernières situations sont « marquées par une mise à distance du quotidien réglée selon diverses formes liminaires ».

Ces postulats de Michel Agier à propos des situations élémentaires de la vie urbaine, nous permettent de penser les relations diverses qui peuvent s'établir entre les personnes qui se rendent aux *ollas*, les *ollas* et le monde social produit dans ces espaces. Dans le cas des personnes qui y travaillent, par exemple dans la gérance d'un établissement ou en tant que *campaneros*, il serait possible de parler de situations ordinaires ; pour ce qui est des adolescents qui vont faire la fête dans les *ollas* le vendredi après le collège, une situation rituelle, par son caractère liminaire, pourrait être pensée ; quant aux personnes qui s'y rendent de temps en temps afin d'acheter de la drogue pour en ressortir aussitôt nous pouvons parler d'une situation de passage. Mais, quelle situation correspond aux cas des personnes habituées, celles qui se rendent tous les jours dans les *ollas*, souvent plusieurs fois par jour, pour « se détendre », pour faire la fête ? S'agirait-il de situations ordinaires ou de situations rituelles ? Il me semble que pour essayer de répondre à ces questions, il est nécessaire de mettre l'accent sur le caractère festif et, en même temps, quotidien des *ollas*, et nous sommes donc obligés de repenser les situations que nous venons de qualifier comme *ordinaires* ou *de passage*.

Comme nous l'avons vu dans les deux sections précédentes, les *ollas* représentent

pour les personnes qui s’y rendent – malgré les expériences de violence quotidiennes présentes dans ces espaces et malgré le risque « d’y rester » –, des *lieux de fête* et des *lieux de transgression* de l’ordre social dominant. Elles sont des *lieux d’exception*, dans le sens où elles échappent à une catégorie d’espaces ordinaires. Ces caractères festif, transgressif et d’exception agissent sur toutes les relations qui s’établissent avec les *ollas* : elles deviennent des relations où l’espace prend une valeur signifiante. C’est-à-dire que les relations possibles entre individu, espace et société, analysées par Michel Agier, rendront compte, dans le cas des *ollas*, de situations rituelles. Ce sont les seules situations où, selon cet auteur, des relations principales et signifiantes s’établissent entre individu et société, individu et espace, espace et société.

Cependant, il existe une ambivalence en ce qui concerne la mise à distance du quotidien dans les situations rituelles. Dans le cas des adolescents qui font la fête dans les *ollas* le week-end, dans celui des *barristas* qui vont célébrer les préludes ou la fin des matchs, ou dans le cas des gens qui vont dans les *ollas* seulement pour acheter des drogues moins chères, il y a bien une rupture entre le temps et l’espace de la fête – ou de la transgression dans le cas des clients éventuels des *ollas* – et le temps et l’espace de leur quotidien. En revanche, en ce qui concerne les personnes habituées à ces espaces, celles qui s’y rendent quotidiennement pour faire la fête, pour « se détendre » et/ou pour travailler – car celles qui y travaillent font souvent la fête dans ces mêmes lieux, comme c’est le cas des *sayayines* et des *campaneros* –, le temps et l’espace de la fête entrent dans un temps quotidien et dans un espace habituel.

Les *ollas* sont donc des *lieux de passage* – passage quotidien ou exceptionnel –, notamment à cause des expériences de violence récurrentes dans ces espaces. Mais elles sont des *lieux de passage* à caractère rituel et non pas passager, dans le sens où ces espaces sont reconnus, par les personnes qui s’y rendent, non seulement comme des lieux de violences possibles, mais aussi comme des *lieux de fête* et des *lieux de transgression*. Que cette fête et cette transgression s’inscrivent dans le quotidien de maintes personnes ne fait que mettre en évidence la sortie de l’ordinaire de ces espaces.

Violences et protection

« *Limpieza social* » : confinement ou refuge dans les *ollas* ?

Lors de mes premières rencontres autour des *ollas*, il y a déjà plus de dix ans, Wilson, un homme d'une trentaine d'années qui vivait à la rue depuis quatre ans et qui serait arrivé dans une *olla* en essayant – disait-il – de se sortir d'une peine d'amour, m'avait raconté que « le plus difficile de la vie à la rue et dans les *ollas* était la peur constante de se faire tuer ».

Plusieurs années plus tard, alors que je réalisais le travail de terrain pour cette thèse, plusieurs conversations et situations me rappelaient sans cesse la phrase de Wilson. Ce sont tout d'abord les jeunes de l'*Oasis*, qui m'ont parlé des « *rayas* », en faisant référence à un groupe de « *limpieza social* », qui depuis une camionnette noire avait ouvert le feu sur l'entrée de *La Ele*.

Nous étions cinq, quatre jeunes garçons et moi, assis sur des chaises en plastique dans un coin de la salle d'ateliers manuels du centre d'accueil, occupés à tisser des bracelets colorés en macramé. Chacun avait, accroché à son pantalon à la hauteur du genou, un ensemble de fils de couleurs que nous tissions, nœud après nœud, jusqu'à leur donner une forme de bracelet. Pendant que le tissage se poursuivait de manière individuelle, une conversation collective à propos de *La Ele* se déroulait. Même si cela ne faisait pas longtemps que je visitais l'*Oasis*, ma présence dans cette conversation ne dérangeait personne, ni le fait que je l'enregistre. Ce consentement s'expliquait sans doute par le fait que j'avais réussi, de par ma connaissance du tissage, à me mêler à une activité tout à fait quotidienne pour ces jeunes et, grâce à mes connaissances sur leur contexte de vie, à participer de façon fluide et tranquille à la conversation, sans trop demander d'explications, sans être terrifiée par ce qui était dit, et sans *terapiarlos* – leur faire la morale. Des histoires de *La Ele* étaient racontées et discutées, comme lorsqu'un groupe de personnes essaie de se remémorer une scène particulière qu'il vient de voir, chacun ayant sa version, ses souvenirs, et complétant ou enlevant des détails afin de bien reconstituer la situation. Nous parlions des liens de sang unissant « Mosco » et « Homero », de la guerre pour le contrôle de l'*olla* entre ces deux frères, quand Maicol a relancé la conversation sur une fusillade récente.

Maicol : Vous avez vu ceux qui sont entrés y a quelques jours en tirant comme des fous ?

Lasso : Ah, *rayas* ! C'étaient des *rayas*, c'était la semaine dernière.

Maicol : C'était grave tendu.

Nataly [à Lasso] : Tu étais là-bas [à *La Ele*] ?

Lasso : Ouais, j'étais à l'intérieur. C'étaient des *rayas*. Y a une camionnette qui est passée et à son passage, elle s'est arrêtée et pam, prarararara ! [il fait un bruit imitant une mitraillette]

Nataly : Mais elle est entrée ? Elle est entrée à *La Ele* ?

Lasso : Bah non, mais elle a tiré en rafale

Maicol : Ils ont tiré sans réfléchir, quoi.

Lasso : Aucun mort ! Personne n'est mort mais un gars qui *parchaba* [traînait] vers le billard a reçu des tirs dans le ventre, je sais pas combien mais il a reçu une rafale, quoi. [...] J'étais allé au billard mais j'ai entendu les tirs, on entendait, bien sûr, comment on pouvait ne pas entendre ça dans *La Ele*...*pam pam pam pam*... c'était chaud !

Nataly : Ils sont arrivés par où ?

Lasso : Par en bas

Nataly : Pas par [la place de] *Los Mártires*, mais par en bas ?

Lasso : Par en bas, du côté des militaires [de la caserne].

John [qui n'avait pas vécu la situation et qui écoutait attentivement la conversation] : Non mec ! Je vais là-bas pour acheter [du *bazuco*] et je sors après.

Nataly : Et tu sors après [avoir acheté] donc ?

John : Ouais, grave !

Lasso [il parle à l'autre garçon, Leo, qui tissait avec nous] : Vous étiez là-bas mec ? Quand ils ont tiré partout ?

Leo : Qu'est-ce que c'est chaud, putain ! Encore un truc comme ça et on va finir morts, mec. C'est pour ça qu'il vaut mieux fumer dehors... Putain !

Maicol : Ça a été la rafale.

Lasso : Ouais, grave. Parce que les mecs sont rentrés et ont tiré une putain de rafale prarararara et les *sayas*, évidemment, se sont cachés, et après ils sont sortis et pam pam pam...

Maicol : Leur réaction, quoi !

Lasso : La réaction des mecs ! Parce que les mecs ils portent aussi des mini uzi. Et ça a été leur réaction, mais ça a même pas duré une minute.

Maicol : Ça a été une rafale, une rafale...

Lasso : Ça a été même pas une minute, un seconde, c'était des secondes. Mais trente secondes de tirs c'est beaucoup.

Jhon : Bien sûr, trente secondes de tirs... ça c'est pour tuer beaucoup de monde²⁴.

Ces jeunes garçons de l'*Oasis*, pendant qu'ils tissaient des bracelets de fils colorés, avec parfois quelques signes d'étonnement, mais toujours concentrés sur le tissage, étaient en train de parler de la « *limpieza social* » et de comment la mort pouvait venir non seulement de l'intérieur des *ollas*, mais aussi de l'extérieur. La mort peut s'incarner par des rafales de tirs venant, cette fois-ci, d'une camionnette noire ; elle peut aussi prendre la forme, comme me l'a raconté *doña* Alicia dans un extrait de conversation cité plus haut²⁵, d'une menace omniprésente.

La référence à la fusillade « aux portes » de *La Ele* comme le fait de rester dans l'*olla* après une certaine heure pour éviter de se faire tuer, dessinent une frontière entre le « dedans » et le « dehors » des espaces comme les *ollas*, dessinent la limite floue de la protection et posent une question fondamentale dans la compréhension des *ollas* : où ces jeunes, et plus généralement les personnes habituées à ces espaces, se sentent-elles et se sentent-ils le plus en sécurité ? À l'intérieur ou à l'extérieur des *ollas* ?

Il m'est impossible de répondre à cette question. Cependant, le fait que mon travail de terrain m'ait conduit à cette interrogation met en évidence les complexités et les vides, dans ce contexte, de la logique de la protection. D'une part, dans les *ollas*, une complémentarité entre la protection et la violence²⁶ s'avère possible en regard notamment de l'expérience de violence de la « *limpieza social* » et des agents de secours, voire de défense, que deviennent les réseaux de trafic et les groupes de contrôle armés tels que les

²⁴ Transcription originale : *Maicol* : ¿Vieron los que se entraron ahorita a dar bala como locos ? / *Lasso*: Ah, 'Rayas'. Eran 'rayas'. Eso fue la semana pasada/ *Maicol*: Eso fue severo voltaje/ *Nataly* (dirigiéndome a *Lasso*): ¿Tu estabas allá? / *Nataly*: ¿Pero alcanzo a entrar? ¿entró a La Ele? / *Lasso*: No, obvio, mandó el rafagazo/ *Maicol*: Pero eso si se fueron al acto de una vez.../ *Lasso*: Murió... no murió nadie pero un chino que parchaba en el billar le pegaron unos tiros en el estómago, no sé cuántos pero al 'man' le mandaron el rafagazo[...] Yo me metí al billar pero yo escuché los tiros, se escuchaba, obvio cómo no se va a escuchar dentro de La Ele...pam pam pam pam... ¡uy que visaje! / *Nataly*: ¿por dónde llegaron? / *Lasso*: Fue por abajo / *Nataly*: ¿No llegó por Los Mártires sino por abajo? / *Lasso* : Por abajo, del lado de los militares / *Jhon*: No parece...yo entro allá pa' comprarme [el bazuco] y vuelvo y me salgo / *Nataly*: ¿vuelve y sale? / *Jhon*: Sí ¡claro! / *Lasso*: [habla al otro chico, Leo, que tejía manillas y que escuchaba la conversación]: ¿Usted si estaba, si estuvo ahorita, que dieron bala?/ *Leo*: ¡Qué calor guevón, la madre!. En una de esas termina uno por ahí pasado por el tubo, gonorrea. Por eso va a tocar fumar afuera ahora...¡La madre! *Maicol*: pero fue rafagazo / *Lasso*: Sí, claro. Porque es que los manes se metieron y mandaron fue una ráfaga la hijueputa prarararara y los sayas pues obviamente se escondieron, pero de momento salieron y pam pam pam pam.../ *Maicol*: La reacción / *Lasso*: La reacción también de los manes porque los manes también andan con mini-uzi. Y fue la reacción pero qué, no fue ni un minuto / *Maicol*: Eso fue ráfaga, ráfaga... / *Lasso*: Pero que, no fue ni un minuto, fue un segundo, fueron segundos. Es que treinta segundos dando bala es harto tiempo / *John*: obvio, ja, treinta segundos botando munición... uy eso es para acabar mucha gente [extrait de conversation avec un groupe de garçons, mars 2014 à l'*Oasis*].

²⁵ Cf. chapitre 5.

²⁶ D. Pécaut, « De la banalité de la violence à la terreur : le cas colombien », art. cit.

sayayines, comme le raconte l'extrait de conversation que nous venons de citer. D'autre part, en dehors des *ollas*, le pouvoir public ne joue pas un rôle de protection : rappelons-nous, par exemple, du déplacement forcé, après l'opération d'intervention et de délogement de *La Ele* par la police, de centaines de personnes de cette *olla* vers des égouts de la ville, et où, à la suite d'une inondation, plusieurs d'entre elles avaient disparu.

En ce qui concerne les motivations des groupes de « *limpieza social* » à réaliser leurs actions de « nettoyage » aux alentours des *ollas*, Carlos Rojas a parlé, au début des années 1990, de « confinement ». Pour cet auteur, les actions de « *limpieza social* » qui ont lieu aux alentours des *ollas* sont une manière d'obliger ces personnes considérées comme des « *desechables* » à rester dans les *ollas*, les empêchant ainsi d'étendre leur « habitat »²⁷.

Pour ma part, il me semble que considérer la relation entre la « *limpieza social* » et les *ollas* seulement à partir de l'angle du « confinement », empêche de réfléchir sur la représentation des *ollas* en tant que frontières urbaines. Il ne faut pas oublier que les *ollas* sont des espaces contrôlés par des réseaux illégaux. Les *ollas* ne deviennent pas *ollas* simplement parce que des personnes marginalisées les fréquentent, mais parce qu'il y a aussi, comme nous l'avons vu dans le quatrième chapitre, une domination d'un groupe illégal lié au trafic de drogues sur un territoire donné. Mais surtout, parler de « confinement » empêche de reconnaître que la motivation principale des groupes de « *limpieza* » se trouve dans l'idée d'extermination.

Carlos Rojas a même parlé des *ollas*, en relation au « confinement » occasionné par la « *limpieza social* », comme une sorte de nouvelle forme de « prison aux portes ouvertes ». Cependant, dans le cas des *ollas* actuelles dans lesquelles cette recherche s'est développée et des personnes qui les fréquentent que j'ai eu l'occasion de rencontrer, le fait d'aller dans les *ollas* pour éviter les risques de la « *limpieza social* » – comme nous l'avons vu plus haut avec le récit du curé de l'église du *Voto Nacional* –, ne représente pas une simple réaction passive. Autrement dit, ce n'est pas seulement par obligation face aux groupes de « nettoyage » que les personnes se « confinent », comme dirait Rojas, ou se rendent tout simplement dans les *ollas*, c'est aussi parce que les *ollas* représentent un refuge face à certaines formes de violence auxquelles ces personnes s'exposent quotidiennement.

Les personnes qui fréquentent les *ollas* ne sont donc pas des acteurs passifs qui se rendent dans ces espaces parce qu'ils s'y sentent obligés. Ce sont plutôt des acteurs actifs,

²⁷ C.E. Rojas, *La violencia llamada « Limpieza social », op. cit.*, p. 64.

toujours à la recherche de moyens de survie dans la rue, face aux divers types de violence auxquelles elles doivent se confronter. Si les *ollas* et les réseaux de trafic de drogues qui contrôlent ces espaces peuvent garantir à ces personnes un peu de sécurité face aux violences externes des *ollas*, comme celle de la « *limpieza social* », pourquoi ces personnes ne s’y rendraient-elles pas ?

Le phénomène de la « *limpieza social* » est donc au centre d’une multiple reconnaissance des frontières des *ollas*. Il met en évidence un façonnement et une négociation de ces contours. Il y a, d’une part, les réseaux de trafic qui contrôlent et protègent les limites qu’ils ont démarquées ; d’autre part, il y a la reconnaissance d’une certaine protection de la part des personnes confrontées à cette forme de violence ; il y a également la reconnaissance des dites frontières de la part du voisinage des *ollas* et de la police ; enfin, il y a la reconnaissance de frontières sociales de la part des groupes de « nettoyage » et des commanditaires divers de ces assassinats sélectifs. Au travers de la « *limpieza social* » les frontières des *ollas* sont donc reconnues à partir de perspectives différentes et même irréconciliables.

Délit et refuge

Les *ollas* représentent également des lieux de refuge, d’abri, pour des personnes qui font l’objet d’une investigation ou d’une surveillance de la police à la suite d’un ou plusieurs vols. Je me souviens ainsi très précisément du jour où, sur la *Plaza de Los Mártires*, juste en face de l’église, Rebeca, une de mes amies, s’est fait voler un peu d’argent qu’elle avait gardé à l’intérieur de son journal de terrain. Nous étions en deuxième année de licence d’anthropologie, et – comme je l’ai déjà raconté plus haut –, très motivée par mes recherches de « terrain », entamées un an et demi auparavant, auprès de personnes vivant dans la rue, j’avais réussi à convaincre un groupe d’amies de développer notre travail de fin d’année autour des *ollas*. Nous étions cinq filles assises sur les marches de la basilique du *Voto Nacional*, un dimanche, vers 11h du matin, lorsque Diana, une jeune femme de dix-huit ans – nous étions alors en 2008 –, s’est rapprochée de nous pour nous demander quelques pièces de monnaie et discuter. Consommatrice de *bazuco* depuis à peu près cinq ans, Diana nous racontait qu’elle se rendait tous les jours, et même parfois plusieurs fois par jour, à *La Ele* pour consommer du *bazuco* et y *parchársela*, c’est-à-dire y rester et faire la fête. Rebeca avait son petit cahier à la main qui lui servait de journal de terrain, dans lequel elle transcrivait rapidement la conversation que nous avions avec

Diana.

Après une vingtaine de minutes de conversation, Diana a demandé à Rebeca si elle pouvait regarder le cahier. Rebeca – comme nous quatre – a cru qu’elle voulait voir ce qu’elle avait écrit de la conversation, mais, d’un mouvement très rapide, Diana a pris les trente mille pesos – environ dix euros – que Rebeca avait insérés entre les feuilles du carnet. Avant que Diana ne parte, nous l’avons encerclée pour essayer de récupérer l’argent. Natalia, l’une d’entre nous, avait dirigé son regard vers le centre de la place où se trouvait quelques minutes plus tôt un groupe de policiers ; mais ils n’y étaient plus. Diana, entre temps, avait sorti un couteau de la banane qu’elle portait à sa ceinture et nous menaçait avec. Elle a couru vers *La Ele*, et nous avons couru après elle. Diana est entrée dans l’*olla*. Deux policiers se trouvaient à la hauteur de l’entrée de *La Ele* ; nous leur avons rapidement raconté ce qui venait de se passer. On apercevait toujours Diana quelques mètres derrière l’entrée, mais la réponse des policiers fut simple : « si elle est entrée, nous ne pouvons rien faire ».

Après cet événement, et surtout après la réponse des policiers, trois des filles, dont Rebeca, sont parties car elles avaient eu très peur. Avec Juana – la plus proche de mes amies et qui m’avait déjà accompagnée quelques fois dans mes enquêtes de terrain –, nous sommes restées pour terminer quelques observations qui allaient nous permettre l’après-midi-même d’écrire une première version de notre travail pour les cours. C’est à ce moment-là, avec Juana, en contrebas de l’entrée de *La Ele*, que j’ai retrouvé Nixxo pour la troisième fois. Elle était alors encore consommatrice de *bazuco* et vivait dans la rue. Elle m’a reconnu. Nous avons parlé un peu avec elle et, durant la conversation, nous lui avons raconté ce qui s’était passé avec Diana. Très énervée, Nixxo nous a alors questionné sur celle-ci, sur ses vêtements par exemple, afin de savoir si elle la connaissait. Elle nous a demandé de l’attendre un peu au coin d’une rue de ce secteur très commercial qui entoure l’*olla*, pendant qu’elle entrait à *La Ele* pour récupérer l’argent. Nous insistions pour qu’elle n’y aille pas, mais elle est partie comme une flèche, énervée, et en lançant des insultes. Elle est revenue une quinzaine de minutes plus tard en nous disant qu’elle ne l’avait pas trouvée : « c’est sûr que cette *piroba* [insulte] est allée dans une *pieza* [chambre²⁸] et a tout

²⁸ La traduction littérale de *pieza* dans ce contexte serait celui de chambre. Nixxo fait plus exactement référence aux chambres que l’on peut louer pour quelques heures à l’intérieur des *ollas*, notamment *La Ele* et le *Samber*, pour y consommer des drogues en privé.

fumé [l'argent]²⁹ ».

Ce jour-là, cette frontière, qui m'avait jusqu'alors parue surtout symbolique, s'est concrétisée et a pris une dimension réelle qui m'a, sur le moment, fait peur. Je pensais que la difficulté que j'avais eue à entrer à *La Ele* était la conséquence de mon manque de courage, déliée à mes *a priori* sur la dangerosité de cet espace. Mais, d'une part le refus de la police d'y entrer et d'autre part le fait que Nixxo nous ait demandé de l'attendre à l'extérieur au lieu de l'accompagner à la recherche de Diana, m'ont révélé au sujet des *ollas* l'existence manifeste d'un « dedans » et d'un « dehors ». Les *ollas*, et en particulier le *Cartucho* et *La Ele*, où la délimitation spatiale était plus claire qu'au *Samber* ou à *Cinco-Huecos* par exemple, et où les réseaux de trafiquants affirmaient par les armes leur mainmise sur ces territoires conquis, devenaient des sortes de cachettes face à la police qui, elle, refusait d'y intervenir.

Conclusion

Les *ollas* pour les personnes qui les fréquentent représentent des lieux avec un « dedans » et un « dehors » clairs, même si les limites de ces espaces ne sont pas matériellement visibles. Ces limites se définissent notamment par les expériences et les pratiques que ces espaces permettent et/ou contraignent. Elles se dessinent par le passage constant entre un côté et l'autre du seuil.

En tant que lieux où les manifestations de violences sont constantes, notamment de la part de milices armées de maintien de l'ordre, ou de « sécurité » comme se font appeler les *sayayines*, par exemple, les *ollas* sont perçues comme des lieux à risques : risque de mourir au milieu d'une fusillade, risque d'être la cible des pratiques de torture, risque – principalement pour les femmes, mais aussi pour les jeunes garçons – d'être victime d'agressions sexuelles, voire d'exploitation sexuelle.

Cependant, face aux expériences de violence auxquelles les personnes habituées des *ollas* sont confrontées ou auxquelles elles recourent fréquemment, le paradoxe suivant se relève : face à la « *limpieza social* » et à la délinquance, les *ollas* deviennent des lieux de

²⁹ L'expression « fumer l'argent » signifie qu'elle a dépensé tout l'argent en *bazuco*. Sur mes notes de terrain de l'époque, la phrase apparaît ainsi : « *seguro esa piroba se metió a una pieza y se fumó todo* ». Cependant, comme j'ai écrit ces notes entre une et deux heures après la rencontre avec Nixxo, il est probable que ce ne soit pas les mots exacts utilisés par Nixxo à cette occasion.

refuge. D'une part, parce que les milices de « sécurité » font valoir le contrôle que les réseaux de trafic ont sur le territoire et donc, face à la menace de groupes de « *limpieza social* » aux limites des *ollas*, ces milices répondent aussi par la force armée. D'autre part, parce que face aux formes de violence quotidienne que des personnes habituées des *ollas* peuvent exercer, comme dans le cas de vols à l'arraché, à l'arme blanche et à l'arme à feu, les *ollas* deviennent des cachettes, puisque la police demeure toujours du côté externe du seuil des *ollas*. Ainsi, les *ollas* sont à la fois des lieux à risques dans lesquels s'exerce la violence et des lieux de refuge face aux violences ou aux risques externes.

En outre, les frontières des *ollas* se constituent via les pratiques qui y sont possibles. Les réseaux de trafiquants ainsi que les propriétaires de certains établissements à l'intérieur de ces espaces ont créé dans les *ollas* des lieux de consommation de drogues permanents. Dans le cas du *Cartucho* (je fais ici référence à la partie connue comme la *Calle del Cartucho*), de *La Ele* et du *Samber*, en plus d'une marchandisation de l'usage de drogues à bas prix et permanente, une marchandisation de la fête³⁰ a pris place. Des tavernes, des bars, des discothèques, débordantes de machines à sous et de juke-box attiraient et attirent des publics différents qui s'y rendaient et s'y rendent pour profiter d'une *farra* sans limites de temps, sans la contrainte d'être majeur, et avec la possibilité de consommer des drogues. Ainsi, les *ollas* deviennent des *lieux de fête* et des *lieux de transgression* à un ordre social établi et dominant, pour lequel les pratiques et expériences possibles dans les *ollas* représentent des pratiques déviantes³¹. De ce fait, les frontières symboliques et sociales que les *ollas* peuvent représenter s'accroissent.

³⁰ D. Crozat et S. Fournier, « De la fête aux loisirs : événement, marchandisation et invention des lieux », art. cit.

³¹ H. Becker, *Outsiders*, op. cit.

Conclusion de la deuxième partie

Les *ollas* sont des frontières urbaines. Elles représentent des frontières géographiques, sociales et symboliques reconnues par de multiples acteurs sociaux à Bogotá : l'ensemble des habitants de la ville, et plus particulièrement le voisinage de ces espaces et les personnes qui fréquentent ces espaces, l'administration de la ville, ainsi que les réseaux de trafic qui contrôlent ces lieux.

La réalité sociale des *ollas*, dans ses termes les plus généraux, c'est-à-dire la réalité du contrôle territorial par les réseaux de trafic, de l'usage de drogues dans des conditions de précarité, de la ségrégation et de la stigmatisation sociale de ces lieux et des personnes qui les fréquentent, s'inscrit sans aucun doute dans un paysage global. Maints travaux rendent compte de réalités similaires à travers le monde, réalités qui partagent plusieurs ou toutes les caractéristiques les plus générales des *ollas* que je viens de citer. Les cas des *favelas* et des *cracolândias* au Brésil¹, de l'*Inner-City* à New York et plus généralement des ghettos aux États-Unis², de certaines cités de banlieue en France et en Belgique³, de l'usage de drogues dans des situations précaires en Argentine⁴, ne sont que quelques exemples parmi d'autres de contextes similaires aux *ollas* qui ont fait l'objet de travaux.

Le marché des drogues illicites est entré dans la mondialisation de l'économie et, par la mondialisation de ce marché, des pratiques, des expériences, des réalités qui lui sont associées se mondialisent également. En outre, les mesures d'ordre sécuritaire de répression et de criminalisation prises à l'encontre de la vente et de l'usage de drogues,

¹ En ce qui concerne les *favelas*, voir par exemple, Amanda Dias, *Aux marges de la ville et de l'État: camps palestiniens au Liban et favelas cariocas*, Paris, Karthala ; IFPO, 2013 ; M. Chétry, « La domination territoriale des favelas par les trafiquants de drogues à Rio de Janeiro », art. cit. ; C. Christoph Grillo, « Frontières tacites. Confrontations et accords dans les favelas de Rio de Janeiro », art. cit. Quant aux *Cracolândias*, voir notamment, T. Rui, *Corpos Abjetos: etnografia em cenários de uso e comércio de crack*, op. cit. ; H. Frúgoli et M. Cavalcanti, « Territorialidades da(s) cracolândia(s) em São Paulo e no Rio de Janeiro », art. cit. ; H. Frúgoli et E. Spaggiari, « Da cracolândia aos nórias: percursos etnográficos no bairro da Luz », art. cit.

² Pour l'*Inner-City* à New York voir, P. Bourgois, *En quête de respect*, op. cit. Pour les ghettos voir, L. Wacquant, *Parias urbains*, op. cit.

³ Voir par exemple, P. Bouhnik, *Toxicos*, op. cit. ; Pascale Jamouille, *Drogues de rue: récits et styles de vie*, Bruxelles, De Boeck & Larcier, 2000 ; Pascale Jamouille, *Des hommes sur le fil: la construction de l'identité masculine en milieux précaires*, Paris, Découverte, 2005. Pour une chronique à propos de l'usage de crack à Paris voir, Tristan Jordis, *Crack*, Paris, Seuil, 2008.

⁴ Voir par exemple, M. Epele, *Sujetar por la herida*, op. cit.

s’ancrent dans un paysage global⁵. Or, malgré le caractère désormais global des contextes similaires à celui des *ollas*, des « localités » se produisent, dans le sens que donne Arjun Appadurai à ce processus. C’est-à-dire, ce que cet auteur définit ainsi : « [A]lors que les êtres humains exercent leurs capacités sociales, techniques et imaginatives – parmi lesquelles leur capacité à la violence, à la guerre et à l’égoïsme écologique –, ils produisent au sens littéral les environnements dans lesquels ils opèrent, production qui inclut la nature biologique et physique de ces environnements »⁶... « Le local n’est pas une simple toile inerte sur laquelle serait peint l’espace mouvant de la mondialisation, mais le local est lui-même un constant et laborieux travail en cours, faisant de la production de la localité un site d’actions humaines à la fois fondamental et sans fin⁷ ». La « localité » serait donc « la propriété de la vie sociale⁸ ».

Pour Appadurai, « les histoires fabriquent des géographies ». Il parle d’une infinité de « géographies » possibles, qui sont toutes historiquement produites, et au sein desquelles « se produit de la localité ». L’émergence de ces « géographies » – sans perdre de vue le contexte global qui nous occupe –, s’applique à toutes les échelles, nous dit Appadurai⁹. Je me demande aujourd’hui si les *ollas* du centre-ville de Bogotá, celles qui ont existé pendant plusieurs années, voire plusieurs décennies, et qui, pour certaines, existent encore de nos jours, ne représenteraient pas, à petite échelle, des « géographies » particulières.

Je dirais que oui. Ces espaces urbains et les particularités qui s’inscrivent dans la réalité sociale à caractère global qui les concerne, sont le résultat d’une histoire, une histoire à l’échelle de la ville et à l’échelle du pays où ces *ollas* existent.

Comme nous l’avons vu dans cette partie, les *ollas* sont une manifestation d’un processus de fragmentation territoriale qu’a subi la Colombie pendant plusieurs décennies de guerres internes, particulièrement pendant la période du conflit armé, où les acteurs armés – les groupes de guérilla, les groupes paramilitaires, les réseaux de trafic de drogues et l’armée – se disputaient entre eux le contrôle de territoires. C’est un phénomène qui place la violence et la terreur au centre de l’implantation territoriale. Dans les secteurs où se situent les *ollas*, une règle autoritaire et violente, une « territorialisation » comme dirait

⁵ Alain Labrousse et Goucem Redjimi, « Drogues et mondialisation : vers de nouvelles influences. Entretien avec Alain Labrousse », *Agora débats/jeunesses*, 2002, n° 27, p. 58-73.

⁶ Arjun Appadurai, *Condition de l’homme global*, Paris, Payot, 2013, p. 86.

⁷ *Ibid.*, p. 145.

⁸ Arjun Appadurai, *Après le colonialisme : les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2005, p. 252.

⁹ A. Appadurai, *Condition de l’homme global*, *op. cit.*, p. 85-86.

Daniel Pécaut¹⁰, a été installée par les réseaux de trafic de drogues, parmi lesquels certains semblaient avoir des liens avec des groupes paramilitaires, afin de contrôler le territoire et le marché de la drogue. La population qui habitait ces secteurs, et qui avait des conditions de vie extrêmement précaires, a dû cohabiter avec la violence et le pouvoir exercés par ces réseaux, ainsi qu’avec la vente et l’usage de drogues.

Nonobstant, si les réseaux de trafic ont délimité leurs territoires, les *ollas* ont obtenu une existence sociale grâce à la reconnaissance de certaines frontières qui, avant d’être territoriales, étaient sociales et symboliques. Ce sont aussi des particularités de « l’histoire locale » qui ont participé à la constitution et la reconnaissance de ces frontières : la persistance de la *lleca* des *gamines*, du fait du passage à l’âge adulte de ces enfants ; la catégorisation, la stigmatisation et la criminalisation de la population habituée des *ollas* ; la perception des *ollas* en tant que lieux les plus dangereux de la ville ; la constitution d’espaces de fête permanente dans ces lieux et par là, la reconnaissance des *ollas* en tant que *lieux de fête* et *lieux de transgression* pour les personnes qui s’y rendaient et s’y rendent toujours.

Or, la fête côtoie la mort. La violence omniprésente dans des contextes de territorialisation en Colombie, banalisée lors de nombreuses interactions quotidiennes¹¹, est présente tant à l’intérieur qu’à l’extérieur des *ollas*. Des formes diverses de violence de chaque côté du seuil, subies ou infligées par les personnes habituées de ces espaces, participent à la délimitation des frontières des *ollas*.

À l’intérieur, des punitions, des disputes, des tortures, des manifestations de terreur, héritières d’une longue histoire de violences dans le pays, sont infligées ou provoquées par les réseaux qui contrôlent ces espaces. À l’extérieur, des violences de rue : des rixes, des vols à l’arraché, à l’arme blanche ou à l’arme à feu, violences cette fois-ci infligées par une partie considérable des personnes habituées des *ollas*, participent à la reconnaissance sociale des *ollas* comme lieux dangereux. Car, souvent, ces espaces deviennent des cachettes face aux interventions de police qui y trouvent leurs propres limites. En réponse à ces violences de rue et au dérangement que peuvent provoquer les profils de personnes qui fréquentent les *ollas* – usagers de drogues précarisés, personnes vivant dans la rue, personnes dans l’exercice de la prostitution, délinquants de rue, etc. – une autre forme de

¹⁰ D. Pécaut, « Les configurations de l’espace, du temps et de la subjectivité dans un contexte de terreur : l’exemple colombien », art. cit.

¹¹ D. Pécaut, « De la banalité de la violence à la terreur : le cas colombien », art. cit.

violence gravite autour des *ollas* : la « *limpieza social* ». C'est-à-dire, des assassinats ciblés de personnes que les groupes commanditaires et/ou exécuteurs de cette forme de violence considèrent comme « indésirables ».

Les *ollas* existent donc à travers une délimitation territoriale de la part des réseaux de trafic, mais surtout à travers une reconnaissance multiple, variée, démêlant des points de vue parfois irréconciliables, de la présence de ces lieux dans le centre-ville de Bogotá. Or, au sein de cette reconnaissance, diverses formes de violence sont omniprésentes.

Troisième partie

La « rue » et les *ollas*

S'il existe un élément qui traverse tout l'univers des *ollas* du centre de Bogotá, c'est bien *la rue*. Depuis le début de cette thèse, cette dernière a toujours été présente : à travers les mendiants qui, de la fin du XVIII^e siècle au début du XIX^e, étaient considérés par l'élite socio-politique de la ville comme des vagabonds, et donc de « mauvais pauvres » ; à travers le développement d'économies informelles dans l'espace public du fait que de nombreuses familles ont dû regagner la capitale du pays ; à travers les *gamines* et leur *lleca*, leur « rue » à l'envers ; en raison de la persistance de cette *lleca*, cette « rue », par le vieillissement des *gamines* ; à travers la problématique de la catégorisation sociale et administrative des personnes vivant dans la rue et fréquentant les *ollas*, c'est-à-dire l'usage des termes « *desechables* », « *ñeros* » et « *habitantes de la calle* » ; par la stigmatisation de la population habituée des *ollas*, notamment en raison des violences de rue (rixes, vols) auxquelles elle est associée ; à travers les violences infligées à l'encontre de ces personnes vivant dans la rue et habituées des *ollas*, notamment dans le cadre de la « *limpieza social* » ; et encore à travers les profils divers des personnes qui visitent les *ollas*, dont témoignent les histoires des personnes que j'ai eu l'occasion de rencontrer durant mon travail de terrain. La « rue », en tant que terme, en tant qu'espace de vie, en tant que notion associée aux habitués des *ollas* par le regard social, en tant que notion associée aux *ollas* tout simplement, représente certainement une notion clé nécessaire à la compréhension des *ollas* et une notion qui rassemble la durée historique et la réalité anthropologique actuelle des *ollas*. Ce sont donc les liens entre la « rue » et les *ollas* qu'explore cette troisième partie.

Ainsi, si jusqu'à présent nous avons resitué les *ollas* dans le contexte historique, politique et social du pays et de la ville qui sont à leur origine, si nous avons exploré les frontières de ces espaces à partir de multiples points de vue, nous allons, dans cette nouvelle et dernière partie, franchir ces frontières avec les personnes qui le font quotidiennement, à partir de leurs expériences dans les *ollas*, de leur vie autour et dans ces espaces, de leur relation constante avec ces lieux. Par les expériences et les histoires des personnes habituées des *ollas*, nous allons pouvoir resituer ces espaces dans un autre contexte plus large : celui de la « rue ».

Comme je l'ai signalé dans la deuxième partie, les personnes qui fréquentent les *ollas* ont des profils divers. Parmi celles et ceux qui se rendent constamment, voire quotidiennement, dans les *ollas* figurent les personnes vivant dans la rue de manière permanente. Elles sont le plus souvent dépendantes de drogues – notamment de *bazuco* – et se trouvent dans un état de détérioration physique considérable : leurs corps amaigris, le fait qu'elles soient souvent blessées et vêtues de haillons rendent compte des multiples contraintes de la vie dans la rue. Ce peut être également des personnes dépendantes de drogues dépourvues de domicile fixe : celles et ceux qui dorment tantôt dans la rue, tantôt dans des centres d'hébergement, parfois dans des pensions où l'on peut payer une *pieza* [chambre] à la nuit, parfois chez des membres de leurs familles. Il y a aussi les personnes – usagères de drogues illicites ou non – qui payent des *piezas* de manière durable – soit au moins un mois – dans des pensions qui, la plupart du temps, se trouvent près des *ollas*. C'est notamment le cas des personnes qui, comme « JJ », travaillent dans les *ollas* en tant que *sayayines*, ou des personnes qui vont « se détendre » quotidiennement dans les *ollas*, et qui, grâce à une activité économique, trouvent une certaine stabilité financière qui leur permet de se payer une *pieza* et de consommer des drogues quotidiennement. C'est par exemple le cas de *doña* Alicia, qui vend des bonbons dans les bus ou stations de *TransMilenio* et qui met de côté, jour après jour, l'argent qui lui est nécessaire pour payer sa chambre¹. Or, si ces profils paraissent ici bien définis, les limites et les frontières entre les uns et les autres sont poreuses, comme nous allons nous en rendre compte.

D'une manière générale, les personnes habituées des *ollas*, celles qui, d'une façon ou d'une autre, ont un lien avec la rue – perçue ici comme l'espace public –, soit qu'elles y dorment, qu'elles y consomment des drogues, qu'elles y trouvent des moyens de

¹ En 2015, *doña* Alicia payait douze mille pesos la nuit dans une pension juste à côté de la sortie de *cartonería* de *La Ele*, soit entre trois euros cinquante et quatre euros.

subsistance ou simplement y traînent, sont considérées et classées administrativement comme des « *habitantes de la calle* », catégorie très large qui tente de rassembler en son sein toute une multitude de conditions de vie, d'expériences dans la rue et de rapports avec la ville et la rue².

Une des expériences les plus intéressantes pour parler du décalage entre l'apparente homogénéité des personnes habituées des *ollas* – en lien avec la rue – et le profil différent des personnes qui se rendent quotidiennement dans ces espaces, est la pratique des éducateurs des centres d'accueil qui ont eux aussi grandi dans les *ollas*. À plusieurs reprises, des éducateurs de l'*Oasis* (rappelons-nous que ce lieu est institutionnellement défini comme un centre d'accueil pour des jeunes hommes « *habitantes de la calle* ») m'ont manifesté leur préoccupation face à la diversité des jeunes qu'ils devaient recevoir : « Des jeunes qui sont déjà dans la rue côtoient dans ces centres des trapézistes », « trapézistes » étant une catégorie institutionnelle utilisée à l'*Idipron* pour parler des jeunes vulnérables qui risquent de devenir des « *habitantes de la calle* », comme si les jeunes se balançaient au bord de l'abîme que constituerait la rue, cherchant un appui minime au milieu du vertige...

Profe Vásquez : Pourquoi est-ce qu'on amène ici un gars d'UPJ³ ? Un trapéziste, pourquoi ramener un trapéziste ? Il devrait être à la rue. C'est-à-dire que le concept [d'*habitante de la calle*] s'est élargi pour nous tous qui travaillons ici. Amenez ici ceux qui ont une tête de... celui qui parle comme ça [changement dans le ton de la voix pour simuler le stéréotype du langage de la rue], « *uy ñero, que gonorra*⁴ ». Mais un *gomelo*⁵, belle-tête, bien habillé, avec des baskets sans lacets, et l'amener ici que pour ça ? Ça c'est mauvais pour lui. Pour nous, ça fait plus de gens dans le *patio*. Mais je ne suis pas d'accord, je pense que chacun devrait être avec ceux qui lui ressemblent. [...] Vous voyez le mec là-

² Rappelons-nous que selon le dernier recensement réalisé à Bogotá en 2017, le chiffre de personnes « *habitantes de la calle* » s'élevait à 9 538, dont 1 061 femmes et 8 477 hommes (11,10% et 88,90% respectivement). Le déséquilibre des sexes atteint ici un niveau record, qui est, à lui seul, un révélateur du niveau de violence.

³ Les Unités Permanentes de Justice (UPJ) sont des lieux, équivalents aux commissariats de police français, où des personnes qui n'ont pas commis de délits graves sont amenées pour être placées en garde à vue durant 24, 48 ou 72 heures.

⁴ Expression très utilisée dans l'argot de la rue et qui est devenue une sorte de cliché de la manière dont parlent les personnes de la rue. En utilisant le nom d'une maladie sexuellement transmissible, la gonorrhée, qui est un gros mot dans le langage familial, cela exprime une insulte ainsi que la force ou la difficulté d'une situation précise.

⁵ D'une façon générale, le terme familier *gomelo* ou *gomela* fait référence à des personnes, et principalement des jeunes, qui se vantent d'avoir plus d'argent que les autres, ou à des personnes issues d'un milieu social plus aisé que celui de la personne qui parle.

bas ? Ce mec est un assassin. Pas le black, l'autre. Le mec, apparemment, l'histoire, c'est qu'il a tué un mec de Tuparro. J'ai entendu pas mal de choses sur lui, c'est un mauvais. Il a tué un gardien, je ne sais pas, il a tué plusieurs personnes. C'est un délinquant. Ils [les délinquants] devraient être ailleurs, juste avec des mecs qui sont des assassins. Comme ça, les personnes qui travaillent pour eux savent déjà, quoi... Nous, on doit être presque des voyants pour pouvoir traiter chaque personne plus au moins selon sa situation. Il y en a certains, vous pouvez les frapper et ils vont rien dire, mais si vous frappez un autre, il devient plus violent... parce qu'ils vivent de ça [de la violence], ici il y en a plusieurs comme ça. Ici, il y en a certains qui payent une [chambre dans une] pension et qui n'ont pas besoin du *patio*. Le *patio* devient parfois, pour plusieurs, un *alcahuetadero*⁶. Par contre, d'autres en ont vraiment besoin. Ils arrivent dans un très mauvais état et passent pour se soigner et pour prendre une douche. Vous vous approchez d'eux et ils puent. C'est ceux-là qui ont besoin d'aide. Celui qui sent bon, qui utilise du déodorant et du gel, il me semble qu'il n'est pas de la rue⁷.

En effet, le concept d'« *habitantes de la calle* », comme le disent le *profe* Vásquez ou bien le genre de personnes qui se rendent dans les *ollas* et les centres d'accueil, est plus vaste de nos jours. Pour les éducateurs qui ont été des *gamines* pendant leur enfance et qui actuellement ne vivent plus dans la rue, le véritable « *habitante de la calle* » est celui qui n'a rien et qui n'a jamais rien eu. Celui qui, depuis son enfance ou même sa naissance connaît la rue, vit dans la rue, dort dans la rue ; celui qui a connu *lleca* avant même de connaître les drogues. La « rue » actuelle réunit d'autres profils, d'autres trajectoires de

⁶ Dans ce contexte particulier : un endroit où ils peuvent aller, manger, dormir, prendre une douche, récupérer physiquement, pour après ressortir pour consommer des drogues. D'une façon générale, le verbe *alcahuetear* fait référence, dans le langage familier colombien, au fait d'encourager ou de permettre des personnes à faire des choses qu'elles ne devraient pas faire.

⁷ Transcription originale : *Profe Vásquez : Porque es que para qué trae uno a un chino de UPJ, trapecista, ¿un trapecista para qué lo traen? Tiene que ser de la calle. O sea el concepto se nos ha ampliado a todos los que trabajamos en esto. Tráigase al que usted ve con cara de... que le habla así, "uy ñero, que gonorra" [cambio en el tono de la voz intentado imitar el tono estereotipado del lenguaje de la calle]. Pero el cucho, un gomelo, cari-bonito, bien vestido, zapatillas sin cordones no más, solo por eso traerlo, eso es perjudicial para él. Pa' nosotros pues enriquece más el patio. Entonces pues no me parece, me parece que debería estar cada tiesto con su arepa. [...] Este chino es un asesino, no el negro, el que va allí, el otro. El pelao, parece ser que la historia es que mató a un joven en el Tuparro. He escuchado varias cosas de él, es como jodido. Mató a un celador, no sé, ha matado a varios. Es como más un delincuente, ellos deberían estar en otro lado, con solo manes que son gatos y asesinos, pues para que las personas que trabajan sepan, pues que estamos trabajando con... a nosotros nos toca ser casi adivinos y tratar a las personas de acuerdo más o menos a su situación. Hay unos que usted le puede pegar y no le dice nada, pero vaya y péguete a otro y el otro se le vuelve más violento. Porque ellos viven de eso, o sea aquí hay varios. Aquí hay unos que pagan residencia y no necesitan el patio. El patio se vuelve a veces para algunos, alcahuetadero, para otros no, porque sí verdaderamente lo necesitan. Llegan descuidadísimos y van a la salud, van y se bañan. Todavía se les acerca usted y huele a pecueca. Ese es el que se necesita ayudar. El que huele a rico y desodorante y se aplican gel, a mí me parece que ya no es de la calle* [extrait de conversation avec le *profe* Vásquez, mai 2014 à l'Oasis].

vie. Par exemple, les éléments dont le *profe* Vásquez parlait, qui marquent pour lui la différence entre « ceux qui sont de la rue » – être sale, mal en point – et « ceux qui ne le sont pas vraiment » – être délinquant, payer une *pieza* dans une pension –, deviennent aujourd’hui flous, parfois très flous dans des endroits comme les *ollas*.

Au début de cette recherche, je me suis approprié la catégorie administrative « *habitantes de la calle* » pour définir les acteurs sociaux de mon travail. J’ai considéré, comme il est courant dans les recherches en sciences sociales en Colombie sur le sujet⁸, la catégorie administrative comme mienne et comme propre aux personnes qui se trouvent dans la situation de vivre dans la rue. Ce n’est que lorsque j’ai réalisé que je ne savais plus à propos de quelles personnes j’étais en train d’écrire que je me suis demandé qui étaient les « *habitantes de la calle* ». Est-ce que ces hommes et femmes, jeunes et adultes, qui payaient une chambre dans une pension pour dormir chaque nuit pouvaient faire partie de cette catégorie ? Est-ce que toutes les personnes, ou une grande partie d’entre elles, que je rencontrais dans les *ollas* étaient des « *habitantes de la calle* » ? Est-ce que ces jeunes qui essayaient de prendre une douche quotidiennement, pour ensuite aller faire la manche dans les bus ou voler dans les rues, étaient partie intégrante de cette catégorie ? Les *sayayines* étaient-ils, par exemple, des « *habitantes de la calle* » ?

Par mon expérience sur le terrain, j’étais en train de découvrir une réalité autre, que je n’arrivais d’ailleurs pas à cerner en pensant aux personnes rencontrées comme à des « *habitantes de la calle* ». Avec la catégorie administrative, j’avais l’impression de reproduire des stéréotypes⁹. Elle me semblait rester dans le domaine de l’exclusion ou de la marginalisation, notions communes dans les études à propos de cette population, sans permettre de dépasser ces deux concepts. J’avais l’impression de ne pas être fidèle à mon terrain et de réfléchir, par exemple à propos de la violence, à partir de la violence structurelle ou quotidienne imposée aux personnes de la rue, m’empêchant de saisir toutes les formes et manifestations de violence qui imprègnent la réalité des *ollas*. À travers cette catégorie, un regard institutionnel s’imposait sur ma recherche et les voix des jeunes et des adultes qui participaient à mon travail restaient, d’une certaine manière, silencieuses.

⁸ Voir, entre autres, Marta Correa, « La otra ciudad - Otros sujetos: los habitantes de la calle », *Revista de Trabajo Social*, 2007, n° 9, p. 37-56 ; R. Estrada, *Comprender la descuidanización. Reflexiones sobre las inhabilitaciones ciudadanas de los y las habitantes de calle en la localidad de Los Mártires*, op. cit. ; A. Góngora et C. Suárez, « Por una Bogotá sin mugre », art. cit. ; Wilson Mellizo, « La niñez habitante de la calle en Colombia: reflexiones, debates y perspectivas », *Tendencias y retos*, octobre 2005, n° 10, p. 9-32.

⁹ Cf. chapitre 5.

Une question centrale que je me suis posée au moment où j’ai senti le décalage entre les termes utilisés et la réalité observée fût : les personnes rencontrées tout au long de mon travail de terrain s’identifient-elles à des « *habitantes de la calle* » ? La réponse a été : non ! En réalité, les rares de fois où elles ont fait référence à cette catégorie institutionnelle, il s’agissait toujours de moments où elles rentraient en contact avec les institutions publiques. Hormis cela, les personnes rencontrées employaient souvent des expressions comme « nous, ceux de la rue » [« *nosotros los de la calle* »], « nous, qui sommes de la rue » [« *nosotros que somos de la calle* »], « nous, les *callejeros* » [« *nosotros los callejeros* »]. Ou encore l’expression utilisée par Willy – qui m’a poussé à saisir l’importance du terme « *calle* », « rue », en dehors de la catégorie institutionnelle et de la notion d’espace public – : « j’aime trop la rue, je suis un *callejero* » [« *a mi me gusta mucho la calle, yo soy un callejero* »]. Rappelons-nous qu’en espagnol il existe un verbe qui fait référence à la rue et au fait de traîner de rue en rue : *callejear*. Les personnes qui réalisent l’action de *callejear* sont appelées *callejeros*.

Or, dans cette expression de Willy et dans toutes les autres que je viens de citer, le terme « rue » ne renvoie pas seulement à l’espace public ou au fait de dormir dans la rue, mais a une signification chargée de pratiques, d’expériences, de contraintes, comme nous allons le voir. Dans ce terme transparaissent les *ollas*.

Quelles sont donc ces pratiques, ces expériences, ces contraintes ? Quelle est la place des *ollas* dans la « rue » ? Qu’est-ce que la « rue » ? Je vais essayer ici de comprendre la « rue » des *callejeros*, des « personnes de la rue », que j’ai rencontrées. Je m’intéresse ici, m’accrochant à la pensée de Michel Agier, à leur « rue », à leur « ville », à leur manière de vivre, de ressentir les *ollas* et la ville, à leur manière de « faire ville¹⁰ ».

Arlette Farge, dans son ouvrage à propos de la vie dans la rue à Paris au XVIII^e siècle, écrivait :

« Tout s’y mêle ; rien n’y est jamais prévisible. La rue est traversée par tant d’événements à la fois que rien, au premier regard, pourrait n’y paraître essentiel. Il faut pourtant apprendre à lire chacune de ces scènes, l’évidence massive aussi bien que le détail, comme le seul langage des pauvres. Ils font la rue, et la rue les fait. C’est en partant des

¹⁰ M. Agier, *Anthropologie de la ville*, op. cit., p. 11-25.

événements vécus par ceux de la rue et par eux racontés, qu'on peut le mieux appréhender ces moments¹¹. »

Malgré les distances temporelle, spatiale et contextuelle qui existent entre les propos de A. Farge et le sujet traité dans cette thèse, ainsi que la différence de démarches dans la recherche – historique pour Arlette Farge, ethnographique en ce qui me concerne –, la phrase « ils font la rue, et la rue les fait » ne cesse d'être pertinente au sein de cette recherche : comment les *callejeros* font la « rue » ? Comment font-ils *leur* « rue » ?

En gardant bien présentes ces questions transversales de cette troisième partie, je vais m'intéresser dans le premier chapitre à ce que le terme « rue » veut dire pour les personnes rencontrées, aux liens entre cette « rue » et les *ollas*, à l'expérience de cette « rue ». Dans le chapitre suivant, qui conclura ce travail, il s'agira d'analyser de quelle façon les diverses formes de violences sont omniprésentes dans la quotidienneté de la « rue » et des *ollas*. Je me propose donc ici d'interroger le rapport existant entre la « rue » des personnes rencontrées, où l'usage de drogues – notamment de *bazuco* – est fondamental, et la violence.

¹¹ A. Farge, *Vivre dans la rue à Paris au XVIIIe siècle*, op. cit., p. 42.

Chapitre 7

« J'aime trop la rue, je suis un *callejero* » : vivre la « rue », vivre les *ollas*

Je souhaite introduire ce chapitre par le récit d'une de mes visites à *La Ele* accompagnée de Nixxo...

Une après-midi de février 2015 j'avais rendez-vous avec Nixxo dans son quartier, juste en face de l'*Oasis* où travaillait Yuberly. Cela ne faisait pas très longtemps que nous nous étions vus de nouveau, après les nombreuses années où je n'avais pas eu des nouvelles de Nixxo. Ce jour-ci, c'est elle qui m'a proposé que l'on se voie, car elle avait un cadeau pour moi, m'a-t-elle dit. Elle habitait chez Yuberly. Elle aidait sa nièce avec le ménage et la préparation de ses deux enfants pour qu'ils aillent à l'école à midi (ils étudiaient l'après-midi¹). Felipe, le fils de Nixxo, passait toute la journée dans une crèche publique. Ainsi, pendant l'après-midi, entre le départ des enfants de Yuberly pour l'école et la sortie de Felipe de la crèche à 17h, Nixxo était libre et m'a appelé pour que l'on se voie. Moi, ce matin, j'étais au *Samber*, c'était le jour du malentendu à cause de ma présence avec les psychologues du CAMAD et le *profe* Carlos Alberto². Vu que je pouvais prendre un *TransMilenio* direct entre la station de la *Jiménez* et le quartier où habitait Nixxo, j'ai accepté de la voir vers midi. J'ai pensé, sur le chemin, profiter de cette occasion pour parler avec elle de ce qui s'était passé pour elle ces dernières années, comment avait-elle arrêté la consommation de *bazuco*, qu'elle était la vie qu'elle menait à ce moment-là, étant donné la présence de Felipe et son éloignement des *ollas*.

Lorsque nous nous retrouvâmes, Nixxo ouvrit son sac à dos pour y prendre un cadeau à mon intention : une robe en laine, « parce que là-bas où vous vivez [en France], *mamita*,

¹ En Colombie, dans la plupart des écoles publiques, la journée se divise en deux demi-journées. Les élèves sont accueillis dans chaque établissement soit le matin soit l'après-midi. Lorsque j'utilise le terme « école », je fais référence à des établissements éducatifs qui vont de la maternelle jusqu'au lycée, sachant que dans le pays, la maternelle, la primaire, le collège et le lycée sont assez souvent regroupés.

² Cf. chapitre 5.

il fait très froid », me dit-elle. Sous la robe, Nixxo avait une bouteille de vin, un *Casillero del diablo*, un vin chilien assez cher – en tout cas pour un budget comme le nôtre à l'époque –, entre huit et dix euros la bouteille. Elle m'expliqua que c'était le compagnon de Yuberly qui lui avait offert cette bouteille à Noël et qu'elle voulait la partager avec moi dans *La Ele*. Elle pourrait ainsi en profiter pour se rendre à l'*olla* et acheter du *cripy* [type de marijuana³] pour son copain, un jeune homme avec qui elle sortait depuis quelques semaines.

Nous avons pris un bus qui nous rapprocha du centre-ville, mais pas le *TransMilenio*, car un trajet dans ces bus était un peu cher. Nous avons choisi un bus que l'on peut arrêter à la sauvette, et Nixxo a demandé au chauffeur s'il pouvait nous amener toutes deux pour le prix d'une seule personne. Le chauffeur a accepté et, une quinzaine de minutes plus tard, nous nous trouvions près de la *Plaza España*. Nous avons traversé à pied la *Plaza España*, et je me rendis tout à coup compte que j'avais sur moi mon magnétophone, mon journal de terrain et mon appareil photo, n'ayant pas prévu de me rendre à *La Ele* ce jour-là !

Après avoir fait part de ce fait à Nixxo, elle ouvrit son sac à dos et y garda mon journal et mon appareil photo, bien au fond du sac, cachés par la robe qu'elle venait de m'offrir. Le magnétophone, elle le plaça dans son soutien-gorge. Si les *sayayines* me fouillaient et trouvaient ces objets sur moi, ils pourraient penser que j'étais une journaliste ou une policière infiltrée, et ma vie pourrait être menacée. Nixxo avait moins de chances de se faire fouiller, maintes personnes la connaissant depuis son enfance. Je pense néanmoins aujourd'hui qu'elle prenait autant de risques que moi, car si les *sayayines* avaient trouvé ces objets sur elle, ils auraient sans doute compris qu'ils m'appartenaient et elle, comme moi, aurait pu être « punie », car elle m'avait fait rentrer.

Sur le chemin entre la *Plaza España* et *La Ele*, Nixxo salua plusieurs personnes : des gens qu'elle connaissait de « toute la vie », me dit-elle. Nous avons passé sans problème la barrière de l'entrée de *La Ele* : une sorte de mur de pneus de voiture de plus d'un mètre de haut. Derrière cette barrière, des *sayayines* observaient tous ceux qui entraient, mais nous sommes entrées sans qu'on nous fouille. À l'intérieur de l'*olla*, les salutations ont continué. À tout le monde elle m'a présentée comme « son amie ».

³ La marijuana de type *cripy* a une haute concentration en THC [tétrahydrocannabinol].

Nixxo m'a demandé si je voulais bien l'accompagner chercher « Perico », un ami de longue date dont elle avait été amoureuse. Lors de notre dernière visite commune à *La Ele*, nous avons déjà été à sa recherche, mais il n'était pas à *La Ele* ce jour-là. Nixxo espérait avoir plus de chance cette fois-ci, car elle avait, depuis longtemps, envie de savoir comment il se portait.

Sur le chemin entre l'entrée de *La Ele* et l'établissement où Perico avait l'habitude de « se détendre⁴ », le trottoir était envahi de canapés et de fauteuils accueillant des consommateurs de drogues, des *campaneros* installés sur des chaises placées sur des tables, qui veillaient sur l'*olla*. Quelques hommes – en haillons et très maigres – assis par terre autour d'un petit feu fabriquaient des pipes de *bazuco*, encombrant le passage.

Nous nous sommes arrêtées face à l'établissement dont Perico était un habitué, situé au milieu de la rue principale de *La Ele*, du côté gauche en arrivant par l'entrée de la *Plaza de Los Mártires*. Il est très difficile de décrire ce lieu : chaque mur était bordé d'une dizaine de machines à sous, devant lesquelles des gens faisaient la queue afin de jouer. Au fond se trouvait une sorte de bar avec un frigo rempli de bières, des vitrines remplies de produits d'épicerie, des étagères chargées d'alcool⁵ et, à côté de ce bar, un juke-box.

Nous avons traversé la pièce jusqu'au bar, car Nixxo connaissait la femme qui se trouvait derrière les vitrines et gérait cet établissement, connue sous le nom de « La Mona ». Elle était enceinte. Nixxo l'a saluée chaleureusement et lui a demandé si Perico se trouvait-là. La Mona, d'un geste de la bouche et en tournant légèrement sa tête, désigna un espace étroit près du juke-box. Perico se trouvait sur le seul fauteuil disponible, d'autres personnes étant assises par terre.

Perico se leva pour saluer Nixxo. D'autres personnes présentes dans ce coin la connaissaient également, dont un vieil homme qui fut très content de la voir – il l'appelait « la negrita » –, surtout de la voir « si bien », comme il le dit, c'est-à-dire propre, bien en chair et sans les marques que laisse le *bazuco* chez ses usagers : des brûlures sur les mains et les lèvres. Étaient également présents une femme qui lui dit bonjour et qui partit juste après, un jeune homme et une jeune femme. Nixxo m'a présentée comme une amie, et toutes ces personnes m'ont saluée, de la façon habituelle à laquelle je suis désormais habituée : avec la main ouverte, puis le poing bien fermé.

⁴ Cf. chapitre 6.

⁵ Il s'agit de l'alcool à 70% consommé, pur ou mélangé, dans les *ollas*.

Nixxo s'est installée sur le fauteuil de Perico et moi sur une autre chaise que Perico a ramené pour moi. Il ne voulait pas que nous soyons par terre. La jeune femme, Ana María, était assise sur un petit coffre en bois, Perico par terre ; le vieil homme était debout, car il choisissait une chanson dans le juke-box, et le jeune homme, dont je ne connais ni le prénom ni le surnom, était également assis par terre.

Le coin dans lequel nous nous trouvions ne faisait pas plus de quatre à cinq mètres carrés. Les traces de carrelages et d'installations de plomberie désaffectées suggéraient qu'il s'agissait d'une ancienne salle de bain, et tout y était sale et en mauvais état : des cafards se baladaient même tranquillement sur le sol et les murs. Il y avait beaucoup de bruit et, entre la musique qui émanait du juke-box et les machines à sous, il devenait difficile de s'entendre.

Une fois tous installés, Nixxo sortit de son sac à dos la bouteille de vin. La première et grande question que tout le monde s'est posée a été : comment allons-nous ouvrir la bouteille ? Dans cet établissement et, d'une manière générale, dans *La Ele*, les boissons alcoolisées que l'on consomme et que l'on vend n'ont pas de bouchon comme en comportent les bouteilles de vin, et il n'y avait donc pas de tire-bouchon. Perico a trouvé par terre un énorme clou rouillé et a essayé d'enlever le bouchon avec ça. Cette manœuvre n'a pas fonctionné et le clou est resté à l'intérieur du bouchon. Tous essayaient de prendre la bouteille et d'enlever le clou et le bouchon. Alors, le jeune homme qui était avec nous sortit, de l'arrière de son pantalon, un grand couteau afin de s'en servir pour ouvrir la bouteille. Après ce geste, d'autres couteaux commencèrent à apparaître sur scène : celui que Perico avait sorti de sa poche, et deux autres appartenant à deux hommes qui nous avaient rejoints pour nous aider à déboucher le vin.

Cependant, les essais avec les couteaux ne se révélèrent pas être une bonne idée non plus. La pression des couteaux a cassé le bouchon en petits bouts et l'a enfoncé encore davantage. Quinze ou vingt minutes se sont écoulées durant lesquelles plusieurs tentatives d'ouverture furent faites. L'attention de toutes les personnes présentes dans ce coin du bar (un jeune couple s'était installé entre temps à côté de nous pour fumer du *bazuco* et d'autres personnes étaient venues pour utiliser le juke-box et acheter des boissons à La Mona) tournait autour de cette bouteille de « bon vin » qui ne se laissait pas ouvrir. Les hommes qui géraient l'ouverture de la bouteille ont même essayé d'en casser le bout, mais le problème des éclats de verre dans le vin s'est rapidement posé. Or, cela aurait été la

seule solution si le jeune homme n'avait pas réussi à enfoncer le bouchon et à le faire tomber à l'intérieur de la bouteille.

Voilà ! Nous pouvions désormais boire du vin. Mais d'abord le rituel : faire couler un peu de vin par terre « pour les âmes ! » Nous cherchâmes des verres, il n'y en avait pas assez. Comme La Mona vendait du *guarapo*, du *chamber* et de l'alcool, elle avait quelques gobelets, mais tous sales. Perico m'en passa un. Nixxo était un peu gênée pour moi parce que le verre était sale, mais je l'ai pris sans problème et lui ai fait un geste pour qu'elle ne s'inquiète pas. Elle était surprise par ma réaction, tout comme Ana María et Perico et, je l'avoue, moi aussi.

Nixxo et Ana María ont également pris des gobelets sales ; les hommes avaient donné les gobelets aux femmes. Perico buvait à la bouteille, le jeune homme dans une bouteille en plastique qu'il avait sur lui, et le vieil homme dans un petit récipient qu'il avait trouvé par terre. Cet homme a pris un peu de vin puis est parti, tout en disant à « la negrita » qu'il la voyait bien et l'a encouragée à continuer comme ça.

Nous sommes restés à boire et à discuter. Nixxo a raconté qu'elle avait un enfant. Avec Perico ils ne se voyaient plus depuis longtemps, car Perico avait fait un séjour en prison durant quelques années. Entre temps, le jeune homme qui avait réussi à ouvrir la bouteille de vin avait sorti sa pipe et sa *bicha de bazuco*. Ana María nous observait avec un regard un peu perdu, et moi j'écoutais la conversation tout en buvant mon verre de vin.

Nixxo a essayé de convaincre Perico d'arrêter le *bazuco* et de quitter l'*olla*. Elle lui disait que c'était possible : « si elle, qui était née dans le *Cartucho*, avait réussi, n'importe qui pouvait le faire aussi ». Perico écoutait attentivement. Il était déjà un peu ivre à cause du vin qu'il avait mélangé avec un *bareto*. À un moment, Perico m'a regardée et m'a dit qu'il ne changerait plus. Maintenant, c'était ça sa vie, « *esta es mi vida* », a-t-il dit. Toujours en me regardant, car Nixxo saluait quelqu'un, il a commencé à parler de sa famille. Il était issu d'une « bonne famille », a-t-il ajouté, et il m'a raconté que sa mère et sa sœur venaient souvent « les » voir... J'ai alors appris que Perico avait un frère cadet, « Periquito », et qu'il était aussi habitué de *La Ele*.

Selon Perico, il « était tombé » dans les *ollas* et dans la « rue » à cause d'une amie qui lui avait demandé de l'accompagner au *Cartucho* afin d'acheter un peu de cocaïne, « *y ahí me quedé* », et « j'y suis resté ». Pas le jour-même, m'a-t-il expliqué, mais, à partir de ce jour, il y est revenu souvent, jusqu'à ce qu'il ne rentre plus chez lui.

Perico était voleur, comme lui-même me l'a dit. Il ne volait pratiquement plus dans la rue, mais dans de grands centres commerciaux, « au nord, où il y a de l'argent », « *en el norte, donde está la plata* ». Il se lavait tous les jours pour pouvoir aller voler là-bas, et s'habillait bien. Avec une autre personne (il m'avait juste dit qu'il n'y allait pas tout seul, utilisant le pronom « nous » et la formule « nous deux ») ils dupaient les vendeurs des magasins (il m'a donné l'exemple d'un magasin de montres) et volaient divers objets à la moindre inattention des vendeurs. Il avait déjà fait quelques séjours en prison – sans que je sache combien –, et le dernier avait été de quatre ans dans la prison de *La Picota*, dont il était sorti en décembre 2014. Depuis, Perico raconte qu'il évitait d'aller voler mais qu'il gagnait de l'argent en travaillant dans l'achat et la revente d'objets volés à *La Ele*.

Pendant que nous discutons, un homme barbu, les cheveux longs, en haillons, très sale, est venu jusqu'à la vitrine derrière laquelle se trouvait toujours La Mona, pour acheter un verre de *chamber* et a dit bonjour à Perico et à Nixxo. Nixxo m'a présentée : « C'est "Periquito", le frère de Perico ». J'étais très étonnée car ce frère, dont Perico m'avait dit qu'il était le cadet, semblait beaucoup plus âgé que lui. J'ai attendu que « Periquito » parte pour demander à Perico quel âge avait son frère, et quel âge il avait lui. Perico avait trente-huit ans et son frère vingt-six. Selon Perico, ils se rencontraient souvent, ils étaient prêts à s'aider, mais chacun menait sa vie dans l'*olla* à sa manière, un peu comme Gato et son frère, comme Jenny et Johana.

La conversation s'est détournée vers la relation de Nixxo avec Perico. Nixxo avait toujours été amoureuse de Perico, comme elle-même l'a déclaré. En rigolant et en regardant Perico, elle racontait que, lorsqu'elle passait son temps à *La Ele*, elle pensait tout le temps à lui et qu'elle faisait tout pour lui. Elle allait travailler en faisant la manche ou en volant, pour lui amener de la nourriture ou de l'argent. Elle le cherchait, elle voulait le protéger. Perico écoutait et acquiesçait. « Oui, elle arrivait parfois avec des plats de nourriture », s'est-il souvenu. Il rigolait, et Nixxo de même. Il y avait de la complicité entre eux. « C'était le bon vieux temps », « *los viejos tiempos* », a décrété Perico. Durant toute cette conversation, Ana María a écouté, ri aussi, bu ou fumé du *bazuco*. Lorsque le vin a été fini, Nixxo et moi avons acheté des bières et nous les avons partagées avec Perico et Ana María. Le jeune homme qui nous accompagnait au début n'était plus là.

Perico m'a demandé qui j'étais et Nixxo a répondu pour moi, sans même me laisser le temps de dire quoi que ce soit. J'ai cru sur le moment qu'elle avait peur que je parle de

mon intérêt pour les *ollas*, mais j'ai compris à sa réponse qu'elle voulait juste raconter la façon dont nous nous étions connues. Elle a dit : « vous vous rappelez quand je rentrais des gens de l'extérieur parce qu'ils cherchaient quelqu'un et que je criais partout et pour tout ? Bon, à ce moment-là je l'ai connue et on s'est retrouvées il n'y a pas très longtemps ». Elle a également dit que j'étais étudiante. Perico m'ayant demandé si je fumais du *bazuco*, j'ai répondu par la négative, et il m'a alors interrogée sur la raison qui me poussait à venir à *La Ele* : « cet endroit est dangereux – a-t-il ajouté sans que je puisse dire un mot –, non pas à cause des vols, mais parce que voir tous ces gens fumer [le *bazuco*], ça éveille la curiosité. Ça c'est le plus dangereux, après tu finis comme ça, regarde autour de toi ». Autour de moi je voyais une étrange mosaïque de détresse, de joie, d'amitié, d'agressivité...

Nixxo a eu envie d'aller aux toilettes, et elle est sortie pour en chercher. Je suis restée seule avec Perico et Ana María. Ana María acquiesçait avec sa tête à chaque mot de Perico à propos du « danger » de l'*olla*. N'ayant pas trouvé les mots pour lui répondre, Perico s'est retiré un moment pour aller jouer avec les machines à sous. Je suis restée seule avec Ana María et j'ai pu parler un peu avec elle.

Ana María me raconta que cela faisait dix-sept ans qu'elle consommait des drogues, et treize qu'elle était dans la rue. Elle avait maintenant trente-trois ans. De longs silences rythmaient sa confession. Ses cheveux étaient longs et attachés, et elle portait un jean un peu sale avec un T-shirt blanc et des baskets sales et abimées. Ses doigts et ses lèvres étaient brûlés.

Après un long silence, après m'avoir révélé depuis combien de temps elle consommait des drogues, elle m'a demandé si je fumais du *bazuco* ou de la *bareta*. Je lui ai répondu qu'il m'arrivait de consommer de la *bareta*, et elle a ajouté qu'elle avait commencé comme ça, avec de la marijuana. Elle dit qu'elle venait d'une « bonne » famille, et constata : « regarde où j'en suis maintenant ». C'est tout ce qu'elle me dit. Après, elle s'est perdue un moment dans ses pensées, a ressorti sa pipe, des cendres et un peu de *bazuco*, et a commencé à préparer une dose. Elle fumait doucement, accroupie sur le petit coffre en bois. Quand Nixxo et Perico sont revenus, on a dû s'installer différemment dans cet espace, car d'autres personnes étaient arrivées pour passer un moment au même endroit que nous. J'ai alors su ce que contenait le coffre en bois qui était la propriété d'Ana María : quelques vêtements, du maquillage, du vernis à ongles... des objets personnels qu'elle gardait soigneusement et qu'elle emmenait partout.

Quand nous fûmes de nouveau tous ensemble, nous reprîmes la conversation à propos de l'époque où Nixxo était dans *La Ele*. Elle s'est souvenue qu'elle criait partout « dégagez, dégagez », « *quítense, quítense* », et que personne ne la supportait. Perico a ajouté : « elle était la plus folle de tous ici ». Cette période de « folie » de Nixxo avait commencé, selon elle, à la mort de sa mère. Le vieil homme est revenu pour prendre un shoot d'alcool et pour mettre une chanson dans le juke-box, mais je ne me souviens pas laquelle. Perico a voulu, lui aussi, mettre une chanson, et Nixxo lui a demandé de faire jouer *Por quién doblan las campanas* de Luis Alberto Posada, un artiste de musique populaire. Elle demandait cette chanson en l'honneur de sa mère. Cette chanson parle de la mort, des cloches qui sonnent quand quelqu'un meurt, et du fait que l'on ne sache pas pour qui elles sonnent. Toutes celles et ceux qui connaissaient la chanson entonnaient les paroles à haute voix jusqu'au dernier mot.

Por quién doblan las campanas... Pour qui sonne le glas est aussi le titre du roman d'Ernest Hemingway qui se déroule pendant la Guerre Civile Espagnole⁶. Cette phrase provient de la dix-septième méditation de *Devotions Upon Emergent Occasions* (datant de 1624) du poète John Donne : « Nul homme n'est une île, complète en elle-même; chaque homme est un morceau du continent, une part de l'ensemble ; si un bout de terre est emporté par la mer, l'Europe en est amoindrie, comme si un promontoire l'était, comme si le manoir de tes amis ou le tien l'était. La mort de chaque homme me diminue, car je suis impliqué dans l'humanité. N'envoie donc jamais demander pour qui la cloche sonne : elle sonne pour toi⁷ ». Cette phrase a aussi été récemment utilisée dans le contexte colombien pour dénoncer l'assassinat systématique de leaders sociaux⁸. Cette après-midi à *La Ele*, les cloches de la chanson que nous entonnions, sonnaient probablement pour tous *nos* morts, sonnaient pour *nous* tous.

Pendant que nous chantions – ce qui n'a pas duré longtemps en raison du prix de chaque chanson passée dans le juke-box et du peu d'argent dont nous disposions –, le jeune homme qui avait ouvert la bouteille de vin est revenu. Il a vu que le vieil homme était en train de découper un rouleau de papier d'aluminium en petits morceaux et il a sorti son couteau pour l'aider. Je n'en ai d'abord pas compris la raison. Ils ont donné le tas de

⁶ Ernest Hemingway, *Pour qui sonne le glas*, Paris, Gallimard, 2013.

⁷ John Donne, *Méditations en temps de crise*, traduit par Franck Lemonde, Paris, Payot & Rivages, 2009, p. 71-72.

⁸ Yolanda Ruíz, « Las campanas doblan por mí », *RCN Radio*, 12 juillet 2018.

carrés d'environ quatre cm² à La Mona, et elle les a exposés dans une des vitrines de l'établissement, juste à côté des cigarettes. J'ai compris à ce moment-là qu'il s'agissait de morceaux de papier d'aluminium que l'on met sur les pipes de *bazuco*. La Mona vendait juste le morceau nécessaire pour entretenir la pipe, et elle payait le vieil homme pour faire le découpage. Chaque petit morceau de papier argenté coûtait cinquante pesos, soit moins d'un centime d'euros. C'était d'ailleurs le même prix pour chaque jeu dans les machines à sous.

Quelques minutes plus tard, deux femmes, qui avaient maintes boîtes d'allumettes, se sont assises sur une petite marche qui montait vers l'espace où nous nous trouvions. Elles ont commencé à sortir toutes les allumettes de chaque boîte afin d'en faire des paquets de cinq. J'ai demandé à Ana María ce que ces femmes allaient faire avec les allumettes, et elle m'a répondu : « *Ellas se rebuscan con eso* », « elles trouvent de l'argent avec ça ». Elles vendaient en effet chaque paquet de cinq allumettes cinquante pesos. Pour la consommation de *bazuco*, il est possible de tout acheter au détail. La Mona vendait aussi des épingles à l'unité, pour faire les trous sur le papier d'aluminium et gratter le *cochorno*, le dépôt brûlé de *bazuco* qui reste au fond de la pipe et que l'on peut également fumer.

Il était déjà plus de 16h. Nixxo devait aller chercher Felipe à la sortie de la crèche et nous n'avions même pas acheté le *cripy* que le copain de Nixxo lui avait commandé. Pendant que nous l'achetions, j'ai vu deux femmes aller dans la rue où l'on vend la marijuana, la rue au milieu de *La Ele* perpendiculaire à la rue principale de l'*olla*. Elles se sont installées dans un des postes de vente de marijuana. Apparemment très connues, les gens les saluaient. Elles étaient jeunes – une trentaine d'années –, coiffées et très bien habillées. Dans cet espace où le noir prévaut à cause de la saleté qui règne jusque dans le moindre recoin, elles dérangeaient. La couleur rose claire d'une des vestes et les motifs brillants de leurs T-shirts scintillaient au milieu de la grisaille. Je n'étais pas étonnée de les voir, mais ce qui m'a surpris c'est qu'elles semblaient avoir un certain contrôle, un certain pouvoir. Elles parlaient fort, elles s'imposaient, surtout l'une. Elles étaient probablement les femmes d'un des « *duros* », chefs de l'*olla* ou propriétaires d'établissements festifs.

Après avoir acheté le *cripy*, nous sommes sorties de *La Ele* et nous sommes dirigées vers la rue où Nixxo devait prendre le bus. Sur le chemin, Nixxo m'a demandé si j'avais vu le *saya* qui était venu nous voir quand nous étions avec Perico. Sa question m'a beaucoup étonnée, parce que, sincèrement, je ne m'étais rendu compte de rien. Nixxo m'a donc

raconté qu’au moment où elle avait ouvert son sac à dos, elle l’avait mis bien en évidence sur ses jambes parce qu’un *saya*, averti de notre présence – surtout la mienne bien entendu –, était venu voir ce que nous faisons ici. Selon Nixxo, le *saya* avait été averti par une femme qu’elle avait saluée en arrivant et avec laquelle elle avait eu auparavant des relations conflictuelles. Je me suis souvenu qu’au moment où nous buvions du vin, Perico s’était levé pour – c’est ce que j’avais cru sur le moment – dire bonjour à un homme. En fait, selon Nixxo, il s’était levé pour dire au *sayayin* de ne pas s’inquiéter. Il lui avait rappelé – d’après elle – que Nixxo avait passé toute sa vie entre le *Cartucho* et *La Ele* ; moi, j’étais une amie de Nixxo et donc une amie à lui. J’étais avec lui. Nixxo, qui avait compris toute de suite la situation, avait ouvert son sac à dos pour que le *sayayin* voit qu’il n’y avait rien d’étrange à l’intérieur... Je ne veux même pas imaginer ce qui se serait passé si le *saya* avait décidé de fouiller dans le sac et avait trouvé mon journal de terrain et mon appareil photo !

Si j’ai voulu commencer par ce long récit d’une de mes expériences de terrain à *La Ele*, tout en me permettant de ne pas réaliser un découpage analytique des situations, c’est pour plusieurs raisons. Tout d’abord, afin de conserver l’épaisseur et la cohérence des situations vécues dans un court terme – car cette visite à *La Ele* n’a duré qu’environ trois heures – et du récit ethnographique qui essaie de les restituer ; parce qu’il s’agit de l’un des moments les plus riches de mon travail de terrain ; parce que c’est l’une des rares fois où je me suis sentie entièrement acceptée par les personnes que j’ai rencontrées sur mon « terrain » – hormis le *sayayin*, bien entendu ; et, enfin, parce que divers sujets suggérés par ce récit seront traités tout au long de ce chapitre.

L’expérience de la « rue » et des *ollas* telle qu’elle est présentée à travers le récit que je viens de faire, par Perico et Ana María, ou par l’ensemble des situations vécues durant les quelques heures que dura ma visite à *La Ele* ce jour-là, est une expérience de l’extrême, une « expérience de situations-limites », pour reprendre les termes de Gilles Bataillon et Denis Merklen⁹. La précarité extrême de lieux comme les *ollas*, la pauvreté extrême d’une

⁹ Gilles Bataillon et Denis Merklen, « Introduction » dans *L’expérience des situations-limites*, Paris, Éd. Karthala, 2009, p. 7-12. Cheurcheuses telles que Claudia Girola et Pascale Pichon ont déjà travaillé la notion d’« expérience extrême » ou « expérience de vie-limite » dans leurs travaux à propos de personnes sans-abri en France. Voir, Claudia Girola, « Tenir malgré tout dans une vie à la rue », *Tumultes*, 2014, vol. 2, n° 43, p. 55-66 ; C. Girola, *De l’homme liminaire à la personne sociale*, *op. cit.* ; Pascale Pichon, *Vivre dans la rue : sociologie des sans domicile fixe*, Saint-Étienne, Publications de l’Université de Saint-Étienne, 2010.

grande partie de la population qui les fréquente, l'usage dépendant de drogues dures comme le *bazuco* par l'ensemble des personnes rencontrées habituées des *ollas*, la violence omniprésente représentée ici par les divers couteaux sortis pour essayer d'ouvrir la bouteille – couteaux utilisés pour des vols et des agressions physiques – et par la figure du *sayayin* rappelant le contrôle armé et violent sur les *ollas*, ne sont que quelques exemples de la confrontation quotidienne d'une vie à l'extrême.

Cependant, je ne me propose pas ici d'insister sur les multiples contraintes, difficultés et situations-limites de l'expérience quotidienne dans les *ollas* et dans la rue, mais d'essayer de saisir, comme le proposent G. Bataillon et D. Merklen, « les formes de sociabilité qui émergent dans le cadre de telles situations, et les efforts des acteurs pour donner sens à cette expérience de l'extrême¹⁰ ».

Comment comprendre la « rue » ? Comment les personnes arrivent-elles dans la « rue » et dans les *ollas* ? Quelles sont les pratiques (économiques, relationnelles, territoriales) de *survie* dans la « rue » ? Quels sont les enjeux d'une ethnographie de la « rue » ? Telles sont les questions auxquelles je tenterai de répondre ici. D'autres questions en lien plus direct avec les formes que la violence peut prendre dans la quotidienneté des *ollas* et de la « rue » seront traitées dans le prochain chapitre.

« Coger la calle¹¹ » et « caer en la calle¹² » : Une « rue » qui s'élargit dans l'espace et dans le temps

Lorsque les personnes rencontrées parlent de la « rue », elles y font allusion de la manière selon laquelle on peut parler de « la vie » ou de « l'amour » dans nos sociétés occidentales, lorsque ces termes deviennent des sujets : « la vie est dure », « la vie est belle », « l'amour est cruel ». C'est-à-dire d'une manière que l'on dirait « philosophique ». J'ai souvent entendu des phrases comme : « la rue est très difficile » [« *la calle es muy difícil* »], « la rue est dure » [« *la calle es dura* »], « la rue est une pute » [« *la calle es muy hijueputa* »], ou même « la rue ça peut être de la balle » [« *la calle puede ser una chimba* »]. Pour ces personnes, parler de la « rue » dépasse la dimension purement spatiale

¹⁰ G. Bataillon et D. Merklen, « Introduction », art. cit., p. 11.

¹¹ « Prendre la rue ».

¹² « Tomber dans la rue ».

de l'espace public, ainsi que l'idée de la rue comme symbole de la vie urbaine¹³. Parler de la « rue », c'est surtout se référer à des expériences en lien avec l'usage de drogues, aux moments de fête ou de refuge dans les *ollas*, à la délinquance, aux expériences incorporées de la faim, de la fatigue, du froid, du manque de *bazuco* ; expériences que les personnes rencontrées vivent depuis plusieurs mois, plusieurs années, voire depuis toujours pour celles et ceux qui sont nés ou ont grandi dans les *ollas*, et donc au sein de l'univers de la rue. Expériences tant individuelles que collectives pour lesquelles il existe des cadres de référence partagés qui s'expriment, à l'instar des expressions comme « *nosotros los de la calle* », « nous, ceux de la rue »...

Bien entendu, ces expériences, au-delà des dimensions sensibles et temporelles, ont également une dimension spatiale. Il y a à la fois l'espace public (compris ici comme les rues, les trottoirs, les parcs, les chaussées, les stations de bus, les bus, les ponts, les seuils de certains immeubles, les égouts – *caños*...), mais aussi des espaces comme les *ollas* où l'expérience de la « rue » se construit également.

Plusieurs personnes que j'ai rencontrées sont nées et/ou ont grandi dans les *ollas* et par ce fait, elles ont côtoyé l'univers de la rue depuis le plus jeune âge. Nous avons déjà eu l'occasion de connaître les histoires du *profe Vásquez*, du *profe Guillermo*, de Nixxo ou de Carlos. Néanmoins, pour le plus grand nombre des personnes rencontrées – les jeunes qui se rendaient à l'*Oasis* ou à *Luna Park*, d'autres personnes que j'ai rencontrées dans les bus ou en me baladant dans le centre-ville, comme Willy par exemple –, « à la « rue » on arrive », « *a la calle uno llega* ».

Lasso raconte ainsi comment il est « arrivé » dans la « rue » :

Lasso : Dans la rue j'y suis arrivé parce que je l'ai voulu. La situation chez moi, c'était un père alcoolique et une mère soumise ; où le mec faisait ce qu'il voulait avec nous trois [ses sœurs et lui]... Je n'ai plus supporté, j'ai plus supporté que le mec me frappe et j'ai commencé à chercher, j'ai commencé à sortir avec les copains de l'école. Moi, je les voyais quand on sortait de l'école et qu'ils ne faisaient rien, tranquilles, une ou deux heures. J'étudiais près de chez moi. Parfois j'arrivais à la maison, je faisais les devoirs tranquillement et vers sept heures trente, huit heures du soir je sortais et je les voyais encore là. Et moi je me disais, « regarde ces mecs là si tranquilles ». Et alors j'ai commencé à *parcharme* avec eux, parce que je n'avais pas de raison de rentrer chez moi.

¹³ David Lepoutre, *Cœur de banlieue : codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 23.

Nataly : Tu avais quel âge ?

Lasso : Oh, putain ! Je sais pas. J'ai commencé à être *caspa* [rebelle] quand j'avais huit ans, j'étais un gamin. Pas mal de mes copains de l'école restaient dans la rue après l'école, car leurs parents travaillaient. Ils restaient là, dans le coin de la rue, dehors, ouais, dans la rue, pendant longtemps. C'étaient des gamins de tous les âges. Alors j'ai commencé à *parcharme* avec eux car je m'ennuyais chez moi. J'avais pas de raison d'aller chez moi si je savais que mon père allait rentrer bourré et allait me battre. Une première nuit, je suis resté dans la rue en fumant des cigarettes et je suis rentré vers 23h ou minuit. Et le lendemain mon père m'a tabassé. J'ai supporté, et ensuite tous les jours je faisais pareil. Après, je me suis rendu compte que les mecs qui restaient aussi dans le coin, les plus grands, ils fumaient de la marijuana et ils roulaient les joints là, je me demandais quel était ce truc qu'ils fumaient. Du coup, un jour, je me suis rendu compte qu'ils jetaient le bout du joint par terre et un jour avec un gamin comme moi on les a ramassés et on les a allumés. J'ai fumé une fois et j'ai failli vomir mais ça m'a plu. Après j'ai appris qu'un autre mec que je connaissais, car il était ami de mon cousin, fumait et qu'il connaissait le *Cartucho*. Il venait ici [dans le centre-ville, dans les *ollas*] et achetait les joints de « point rouge » à mille cinq cents pesos. Et un jour, j'ai dit au mec que j'allais lui donner cinq cents pesos pour qu'il me donne quelques tafs. Le mec m'a donné et ça m'a plu et après j'ai cherché le moyen d'en avoir. À ce moment-là, je n'allais plus à l'école mais je travaillais déjà dans les bus. Dans ma classe, y'avait un mec qui était plus grand que tout le monde et le mec venait de La Playa [nom d'un quartier populaire] et sa famille, c'étaient des *zorberos*¹⁴, il avait travaillé dans les bus et du coup, il m'a appris.

Nataly : Tu faisais quoi dans les bus ?

Lasso : On chantait, on chantait dans les bus. Toujours du rap. Car mon père aime beaucoup cette musique. Alors j'ai commencé à avoir de la tune et je demandais à quelqu'un de m'acheter de la marijuana.

[...]

Beaucoup de personnes connaissent la rue et la vie de la rue avant même de fumer *bazuco*. Avant de fumer de la *bazuca*, elles connaissent déjà la marijuana, le *perico* [cocaïne], mais elles ont une vie sociale. Mais lorsqu'elles connaissent la *bazuca*, alors elles commencent à se laisser prendre. Comme ça m'est arrivé. Peu de gens connaissent la *bazuca* avant d'autres drogues, la porte d'or c'est la marijuana¹⁵.

¹⁴ Personnes qui récoltent des matériaux recyclables dans des véhicules conduits par des chevaux. La circulation de ce type de véhicule a été interdite à Bogotá en 2012.

¹⁵ Transcription originale : *Lasso : Pues yo a la calle llegué por que quise. La situación en mi casa era de un papá alcohólico y una mamá sumisa, que el man hacía lo que se le daba la gana con nosotros tres [él y sus*

J'ai connu Lasso à l'*Oasis* – comme je l'ai déjà signalé –, où il m'a été présenté par Maicol. Ce dernier savait que je m'intéressais au rap, car nous avons parlé de musique quelques jours plus tôt, et, selon lui, Lasso était un bon rappeur. L'heure de sortie de l'*Oasis* approchait lorsque j'ai rencontré Lasso pour la première fois. Nous n'avons pas pu beaucoup parler, mais nous nous sommes donné rendez-vous la semaine suivante. Ayant demandé à Lasso s'il venait quotidiennement à l'*Oasis*, il m'a répondu par la négative en précisant seulement de temps en temps, avant d'ajouter qu'il s'engageait à venir le jour où je me rendrais au *patio* la semaine d'après. Nous avons donc noté « jeudi prochain ».

Le jeudi, j'arrivai à l'*Oasis* vers 10h. Les éducateurs m'avaient suggéré de ne pas venir trop tôt, car je ne pourrais pas vraiment avoir de contact avec les jeunes garçons avant le petit-déjeuner. L'arrivée des jeunes au centre est très organisée. Dès que les bus arrivent, à partir de 6h30 environ, ils passent l'un après l'autre déposer leurs affaires personnelles auprès d'un éducateur qui les garde dans une chambre fermée à clé. Les jeunes ne prennent avec eux que les vêtements qu'ils vont laver, et ils reçoivent une tenue du centre qu'ils gardent le temps pendant lesquelles ils restent dans le *patio*. Puis, ils

*hermanas], trapeaba el piso, hacía lo que quería...y yo me cansé, me cansé de que el man me cascara, me diera mala vida y empecé a buscar, o sea, empecé con los pelaos del colegio a que salíamos...pues yo los veía a ellos a que salíamos del colegio y que se relajaban una hora, dos horas. Yo estudiaba cerquita de mi casa. A veces yo llegaba a mi casa, me relajaba, hacía las tareas y salía por ahí a las siete y media, ocho de la noche y todavía los veía ahí. Y yo, "vea esos manes ahí relajados". Y entonces empecé a parcharme con ellos, porque pues a qué llegaba a mi casa / Nataly : ¿Cuántos años tenías? / Lasso : Uy 'marica', yo no sé. Yo empecé a volverme caspa como a los ocho años, un niño. Muchos de mis compañeros que se la pasaban en la calle, pues como el papá y la mamá estaban trabajando, ellos se la pasaban ahí en frente de la casa, o ahí en la esquina, pero siempre se la pasaban harto tiempo en la calle, si, ahí en la esquina, en la calle, y pelados de todas las edades. Entonces yo empecé a parcharme con ellos porque me aburría. Pues a qué llegaba a mi casa si sabía que mi papá iba a llegar borracho y me iba a dar mala vida. Hasta que la primera noche me quedé en la calle, o sea, me quedé fuera de mi casa, y fumaba cigarrillo, y como a las once o doce me entré. Y al otro día mi papá me dio severa pela y pues yo me la aguanté y al otro día hice lo mismo y lo mismo. Y ya pues yo después me di cuenta que los manes que se quedaban ahí, los más grandes, fumaban marihuana y que pegaban las vainas y yo, "¿qué será ese visaje que fuman?". Hasta que un día yo me di cuenta que ellos botaban lo que son las patas al piso. Y una vez con un chino las recogimos y las prendimos. Yo me pegué un plom y casi me hace vomitar pero me quedó gustando. Me enteré de un pelao que fumaba, yo lo distinguía, era amigo de mi primo, conocía El Cartucho. Él venía acá y compraba los pegados de 'punto rojo' a mil quinientos y entonces una vez yo le dije al chino, "socio, le voy a dar quinientos para que me regale los plones". El chino, "breve"... me regaló los plones y me quedó gustando la marihuana y ya después empecé a buscar y a buscar la forma. Ya ahí no iba a estudiar sino me iba para los buses a trabajar, porque dentro de mi salón había un muchacho que era más grande que todos y el chino era de La Playa y de familia que eran zorreros y así la vuelta y había trabajado los buses y el chino me enseñó a trabajar los buses / Nataly : ¿Qué hacías en los buses? / Lasso : Cantábamos, cantábamos en los buses, siempre el rap, porque pues a mi papá le gusta mucho esa música. Entonces empezaba en los buses a tener plata y mandaba comprar la marihuana. [...] Muchos conocen la calle y conocen la vida de la calle antes de fumar bazuca, antes de fumar bazuca ya conocen la marihuana, el perico, pero tiene una vida social. Pero conocen la bazuca y entonces comienzan a pegarse mucho. Lo que me pasó a mí. Pocas personas son las que conocen primero la bazuca que cualquier otra droga, la puerta de oro es la marihuana [extrait de conversation avec Lasso, avril 2014 à l'*Oasis*].*

s'inscrivent sur une liste et passent directement à la douche. Ensuite, ils lavent leurs vêtements à la main ou dans les machines à laver du centre. Certains préfèrent les laver eux-mêmes de peur qu'on leur vole quelque chose et, parfois, le petit terrain de basket-ball situé au milieu de l'*Oasis* se couvre de vêtements en train de sécher. Vers 8h30, le petit-déjeuner commence à être servi. Ils doivent faire la queue pour récupérer les plateaux, puis ils s'installent dans la salle qui leur tient lieu de cantine. À 10h commencent les « ateliers », c'est-à-dire les activités coordonnées par des éducateurs : haltères, fabrication de bracelets ou de porte-clés, pyrogravure... À cette heure débutent également les entretiens avec les psychologues du centre.

Le jour de mon rendez-vous avec Lasso, je ne l'ai pas vu dans le centre. Les éducateurs ne connaissent pas tous les jeunes, et encore moins ceux qui, comme Lasso, ne s'y rendent pas forcément très souvent. J'ai vu Maicol dans un atelier collectif avec les psychothérapeutes de l'*Oasis*, et ne pouvais le questionner sur Lasso. J'ai donc commencé à discuter avec les autres jeunes que je connaissais. Vers 11h30, Maicol, ayant fini son atelier, vint s'asseoir à côté de moi et d'autres jeunes avec lesquels je tissais des bracelets. Il n'avait pas vu Lasso. Vers midi et demi Lasso arriva dans le cercle de tissage. Sans m'avoir vu, il se rapprocha de Maicol et lui dit : « Vous avez vu mec, la meuf n'est pas venue » [*« ¿si vio, socio ? La china no vino »*]. Maicol tourna la tête vers moi et me désigna avec ses lèvres.

À partir de ce jour une relation de confiance s'est construite entre Lasso et moi. Ce jour-là, il était venu à l'*Oasis* pour moi, et même si nous n'avons pu parler, pour lui cela signifiait – comme il me l'a fait savoir – que j'avais respecté notre engagement. Durant plusieurs jeudis nous nous sommes retrouvés sans faute à l'*Oasis*. Une amitié s'est tissée entre nous et, même aujourd'hui, alors qu'il est en prison et moi à Paris, nous demeurons en contact.

Mais revenons au récit de Lasso, qui nous parle d'un processus qui a un début et finit à la « rue ». Pour lui, ce processus s'initie alors qu'il traîne dans le parc du quartier ou dans un coin de rue avec des enfants ou des jeunes comme lui. Lasso justifie le fait de ne pas vouloir rentrer chez lui par la violence de son père envers sa mère, ses sœurs et lui-même. Avec ses pairs, dans le parc du quartier, il commence à fumer de la marijuana. Il quitte ensuite l'école et commence à travailler dans les bus. La fin de son récit et du processus de passage à la rue est marquée – selon cette conversation – par la consommation de *bazuco*.

Mais que veut dire Lasso par « rue » ? Deux ans et demi après la conversation que j'ai retranscrite ici, Lasso rend compte de la manière dont il est « arrivé » dans la « rue » en changeant les termes.

Après plusieurs rencontres à l'*Oasis* et en dehors de ce *patio* – par exemple lors de balades dans le centre-ville –, Lasso a disparu. Je n'ai eu aucune nouvelle de sa part pendant presque un mois, et mon départ pour la France approchait. Sa disparition a été furtive. Je l'ai vu avec mon compagnon un jour dans le centre-ville, nous avons beaucoup discuté, puis nous nous sommes donné rendez-vous pour le lendemain, mais il n'est pas venu. Il ne s'est plus rendu à l'*Oasis* non plus. Je me rappelle avoir fait part de ma préoccupation au sujet de cette disparition à « JJ » et de sa réponse : « *hasta picao debe estar* », « il peut même être *picao* [démembré] ». La violence de sa réponse ne m'a pas calmée, bien évidemment, mais surtout elle m'a fait prendre conscience du poids quotidien de la mort dans les *ollas*. Oui, « JJ » avait raison, Lasso pouvait être mort.

Durant le temps où nous nous sommes vus à l'*Oasis*, Lasso et moi étions également en contact via Facebook – comme je l'ai déjà signalé. Ce réseau social représentant pour moi la seule manière d'avoir de ses nouvelles, je lui ai envoyé plusieurs messages ; mais les mois ont passé sans réponse. Un peu plus d'un an après sa disparition, j'ai reçu de lui un premier message me signifiant qu'il était en prison. Nos conversations via Facebook se sont poursuivies. Dès que je me suis installée à Bogotá à la fin de l'année 2015, j'ai écrit à Lasso pour lui dire que mon compagnon et moi avions envie de le voir. Après avoir fait les démarches administratives pour pouvoir accéder à la prison, nous avons pu lui rendre visite à partir de mai 2016.

Le jour de visites pour les hommes (visiteurs) est le samedi et pour les femmes le dimanche. Comme il s'agit d'une prison masculine et que le nombre de visiteurs femmes est bien supérieur à celui des hommes, les visites féminines se font en fonction du dernier numéro de la carte d'identité : les numéros pairs un dimanche sur deux, les deux autres dimanches du mois étant réservés aux numéros impairs. Les visites se font directement dans les lieux de vie des prisonniers. Tous les visiteurs ont accès aux espaces quotidiens des prisonniers : leurs toilettes, leurs douches, leurs couloirs, leurs cellules pour ceux qui en ont – car l'entassement est tel que de nombreux détenus, comme Lasso, dorment sur des matelas dans les couloirs.

Lors de ma première visite, Lasso me raconta qu'il était en prison en raison d'un vol.

Le jour où nous nous étions vus pour la dernière fois, il avait volé une *luna* [rétroviseur extérieur d'une voiture]. En allant vers *La Ele* pour revendre l'objet volé, il avait été arrêté par la police. Comme il avait déjà été condamné à deux ans de prison avec sursis à cause du vol d'un vélo avec agression à l'aide d'un couteau – autrement dit, tentative d'homicide car il en avait blessé le propriétaire –, il avait été incarcéré. Il me raconta qu'il volait depuis l'âge de dix ans. Dès qu'il eut quitté l'école en raison d'une consommation de plus en plus intensive de marijuana, il a commencé à voler avec un groupe de garçons du quartier. Avec ces mêmes garçons, « *me la pasaba de farra en farra* », m'a-t-il dit : il faisait beaucoup la fête. Dans ces *farras*, il a connu plusieurs types de drogues (*perico*, *pepas*, colle), mais c'est la découverte du *bazuco*, à l'âge de treize ans, qui l'a amené à connaître les *ollas* du centre de Bogotá. Il s'y rendait souvent pour faire la fête, acheter et consommer du *bazuco*. Et un jour, « il [était] resté dans la rue », « *me quedé en la calle* », m'a-t-il dit. Il se rappelait qu'à l'âge de quinze ans sa vie tournait déjà autour des *ollas*, et principalement de *La Ele*. Il volait dans le centre-ville pour aller fumer dans cette *olla*, mais ne mangeait ni ne se lavait, et ne dormait guère davantage.

Si nous suivons l'histoire de Lasso, « arrivée à la « rue » » signifie « arrivée dans les *ollas* » par le biais de la consommation de drogues, et principalement de *bazuco*. La « rue » se dessine dans sa trajectoire de vie comme un chemin vers les *ollas*, un chemin entre le parc ou le coin de rue du quartier, jusqu'à devenir un habitué des *ollas* et se trouver sans domicile fixe.

Quelques semaines avant ma première visite à Lasso en prison, j'avais écrit l'extrait suivant dans mon journal de terrain à propos d'une fille que j'avais rencontrée dans le nouveau centre d'accueil de l'*Idipron* pour jeunes femmes « *habitantes de la calle* », un jour où j'ai eu l'occasion – grâce à mon amie Carolina qui travaillait à l'*Idipron*, et qui est devenue depuis la responsable du groupe de recherche – de connaître l'aménagement de ce centre dans les locaux où se trouvait l'*Oasis* pour les garçons :

« Paola¹⁶ habitait à Soacha avec son père. “*A los doce años, empecé a coger la calle*” [« à douze ans j'ai commencé à prendre la rue »], m'a-t-elle dit. Je lui ai demandé ce que cela signifiait, et elle a répondu en disant qu'elle avait arrêté d'aller à l'école et qu'elle passait toute la journée avec ses amis dans la rue en fumant de la marijuana et en allant à des fêtes.

¹⁶ Il ne s'agit pas ici de la fille qui est arrivée blessée au *Luna Park* après avoir été battue, probablement par des *sayayines*. Cf. chapitre 4.

Avec ses amis, elle est venue à Bogotá, à *La Ele*. “On disait que les fêtes y étaient ‘*del putas*’ [des putains de fêtes]”. Un seul de ses amis consommait du *bazuco*, et il lui a proposé d’expérimenter. Elle a aimé, “*probé y ahí me quedé*” [« j’ai goûté et j’y suis restée »]. Paola est partie de chez elle, car elle avait beaucoup de problèmes avec son père : “*me peleaba mucho con mi papá*” [“on se disputait beaucoup avec mon père”]. La première fois, elle est restée deux mois dans *La Ele*, puis elle est rentrée chez son père. Elle est repartie ensuite pour retourner à *La Ele*, et cela a duré [et dure encore] un an et demi. Paola *parcha* dans le parc *Tercer Milenio* et vole dans le centre-ville. Elle vient d’avoir quinze ans.¹⁷ »

Ma conversation avec Paola a vraiment été très courte. Elle attendait que « Dany » – un jeune transgenre avec qui elle draguait – finisse de discuter avec une des *profes* du *patio*. Durant notre attente, elle s’est assise à mon côté et nous nous sommes un peu parlé.

Ce court récit à propos de Paola – qui par ailleurs ressemble par bien des points au récit de Lasso et à celui de plusieurs autres personnes rencontrées – nous permet de nous interroger sur l’expression « *coger la calle* », « prendre la rue ». Il s’agit d’une expression courante dans la bouche des personnes rencontrées, et notamment chez les jeunes. Elle se réfère au moment où ils et elles ont commencé à passer davantage de temps hors de chez eux, d’abord dans l’espace délimité du quartier – très souvent dans les *casa-ollas* du quartier –, pour petit à petit élargir le territoire et s’aventurer dans d’autres espaces de la ville : les quartiers voisins, le centre-ville et les *ollas*.

Dans leur ouvrage *L’Argent des pauvres*, Jean François Laé et Numa Murard signalent que la cité où ils ont réalisé leur enquête – que les auteurs appellent Blanchard – « doit être vue non comme une seule étendue géographique, mais comme une entité formée par les Blanchardins dans leurs déplacements et dans leurs rotations, un territoire social qui s’étend par des systèmes informels vers l’extérieur : les vieilles maisons, le bas de gamme H.L.M., les caravanes, l’usine désaffectée, les abords du Bureau d’aide sociale et le café au bas de la cote. C’est un réseau quienserre la ville tout entière¹⁸ ».

La « rue » des personnes rencontrées ne peut être pensée uniquement comme une étendue géographique. À partir du moment où ils et elles y « sont », la « rue » devient un « territoire social », une entité formée d’espaces, de relations sociales avec des pairs,

¹⁷ Notes de terrain, 8 avril 2016.

¹⁸ Jean-François Laé et Numa Murard, *L’Argent des pauvres : la vie quotidienne en cité de transit*, Paris, Editions du Seuil, 1985, p. 117.

d'expériences qui lui sont associées : l'usage de drogues, la fête, le vol.

Plusieurs recherches ont déjà été réalisées à propos de cette « rue ». Celle des jeunes dans des contextes urbains marginalisés et criminalisés, souvent usagers de drogues, qui traînent dans les rues du quartier et qui font appel à diverses formes de violence (rixes, bagarres, vols, vengeance, insultes...) dans leurs interactions quotidiennes entre pairs, avec leurs familles ou avec les voisins du quartier. Je pense notamment aux travaux de François Dubet¹⁹, David Lepoutre²⁰, Patricia Bouhnik²¹ et Pascale Jamoulle²² en ce qui concerne le contexte de certaines cités en France – et en Belgique pour cette dernière auteure ; je pense également au travail de María Epele²³ à propos de certains quartiers populaires du Grand Buenos Aires ; ou encore au travail de Philippe Bourgois²⁴ au *Barrio* – le Harlem de l'Est – de New York.

Dans certaines recherches au sein desquelles l'usage de drogues est un sujet central, les jeunes qui se retrouvent sans domicile fixe, qui dorment dans la rue, qui possèdent un haut degré de dépendance aux drogues dures, et donc de détérioration physique, sont perçus par le contexte social qui les entoure, et souvent par eux-mêmes, comme celles et ceux qui ont échoué, celles et ceux qui ont franchi une limite. María Epele nous parle des jeunes considérés comme des « *tirados* » [« jetés »], ces jeunes qui se retrouvent à vivre dans la rue après s'être éloignés de certains réseaux qui pouvaient leur garantir un peu de protection et soin²⁵. Patricia Bouhnik fait à son tour référence à la « descente dans la rue » de certains usagers de drogues précarisés, descente dans laquelle « il n'y a plus de ville de référence (les cités jouaient ce rôle) : ils errent alors sur l'espace public au gré des aléas de la répression et des plans d'approvisionnement²⁶ ».

Ma recherche commence alors que les personnes rencontrées sont déjà éloignées de leurs quartiers et donc de leurs familles, qu'elles sont déjà socialement considérées comme des « *habitantes de la calle* », qu'elles sont déjà « descendu[es] dans la rue » – pour

¹⁹ François Dubet, *La Galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard, 2008 [1987].

²⁰ D. Lepoutre, *Cœur de banlieue*, *op. cit.*

²¹ Voir, entre autres : P. Bouhnik, *Toxicos*, *op. cit.* ; Patricia Bouhnik, « La drogue comme expérience intime », *Ethnologie française*, 3 octobre 2007, vol. 32, n° 1, p. 19-29.

²² Voir, entre autres : P. Jamoulle, *Drogues de rue*, *op. cit.* ; P. Jamoulle, *Des hommes sur le fil*, *op. cit.* ; Pascale Jamoulle, *La débrouille des familles: récits de vies traversées par les drogues et les conduites à risque*, Bruxelles, Paris, De Boeck, 2009.

²³ M. Epele, *Sujetar por la herida*, *op. cit.*

²⁴ P. Bourgois, *En quête de respect*, *op. cit.*

²⁵ M. Epele, *Sujetar por la herida*, *op. cit.*, p. 203.

²⁶ P. Bouhnik, *Toxicos*, *op. cit.*, p. 72.

reprendre les termes utilisés par P. Bouhnik – et qu’elles sont « restées » dans les *ollas* et dans la « rue », comme Lasso, Paola ou encore Perico (dans le récit d’introduction de ce chapitre) le disent. L’expression « *quedarse* », « rester », a ici un sens un peu différent de celui de mourir ou ne pas sortir des *ollas*, exposé dans le sixième chapitre de cette recherche. Elle signifie ici « rester » dans le *bazuco*, « rester » dans la « rue ». Il est donc encore possible de « rester » dans les *ollas*.

Jenny, la sœur de Johana, m’a ainsi raconté comment, depuis un quartier du sud de la ville, elle est arrivée dans le centre pour visiter *La Ele*, et comment la consommation de *bazuco* l’a amenée à « *caer* », « tomber » dans la rue, à « y rester » :

Nataly : Et comment tu es arrivée à *La Ele* ?

Jenny : Par les gars qui écoutaient du rap. Ils parlaient toujours de cet endroit. Ils fumaient des tonnes de marijuana. Jusqu’à ce qu’un jour, moi et une autre fille, nous décidâmes d’y aller. Après, j’ai continué à y aller parce que j’étais *barrista*, car là-bas les gars de *Millos* y allaient toujours après les matchs. Bon, et du coup j’étais avec le mec [celui qui lui avait proposé de goûter au *bazuco*], je l’ai envoyé chier et je suis allée chez ma mère. Sur le moment, le *bazuco* ne m’a rien fait. Mais je suis restée avec l’envie de fumer plus, de connaître l’effet que ça fait exactement et jusqu’à ce que je goûte une *traba* [dose], jusqu’à ce que je goûte deux *trabas*, trois *trabas* par jour, trois fois par jour et jusqu’à ce que je tombe dans la rue. J’ai passé une année comme ça. Chaque semaine, tous les trois jours, mais après, tous les jours²⁷.

De même « *coger la calle* », « *caer en la calle* » – « tomber dans la rue » – est une expression courante chez les personnes que j’ai fréquentées au cours de mes recherches. Pendant la période de « prise de la rue », comme nous l’avons vu à travers le récit de Lasso, le court récit à propos de Paola et celui de Jenny, la vie des jeunes oscille entre « rue » et maison. Autrement dit, leur vie oscille entre le foyer familial et un « territoire social » en dehors de ce foyer, « territoire » au sein duquel se trouvent les *ollas*. Or ce va-et-vient finit, dans le cas des personnes rencontrées, par de longs séjours dans la rue et

²⁷ Transcription originale : Nataly: ¿Y cómo llegaste a *La Ele*? / Jenny: Por los muchachos que escuchaban rap, ellos si hablaban y hablaban de allá, ellos fumaban la de marihuana. Hasta que yo con una sola china, nos decidimos a ir. Después ya seguí yendo allá por lo que yo era *barrista* y entonces allá se la pasan los chinos de *Millos* cuando juega, entonces para allá. Bueno y entonces me fui con el chino [quien le dio a probar *bazuco*] y me sacó la piedra y yo lo mandé a comer de la buena y me fui para donde mi mamá. En el momento ese *bazuco* no me hizo nada, pero entonces si quedé con la vainita de “quiero probar, quiero saber qué se siente verdaderamente”, y hasta que probé una *traba*, hasta que probé dos *trabas*, tres *trabas* al día, tres veces al día, cada ocho días y hasta que caí en la calle. Entonces yo duré como un año así, que día de por medio, cada ocho días, así [extrait de conversation avec Jenny, mai 2014 à *Luna Park*].

dans les *ollas*. De la même façon que l'espace s'élargit, en passant du parc du quartier aux *ollas* du centre-ville, le temps dans la « rue » s'élargit également, en passant de quelques heures à quelques jours, puis plusieurs mois, voire plusieurs années... c'est-à-dire, jusqu'à *quedarse*, « y rester ».

Ainsi, « *coger la calle* » ne signifie pas la même chose que « *caer en la calle* ». Il y a un passage important d'un moment à l'autre, un passage qui, pour les personnes rencontrées, se fait généralement par le biais du *bazuco*. Pourtant, la « rue » est toujours la même, qui varie seulement par ses espaces et les pratiques qui la composent. La « rue », celle des potes, des fêtes, des drogues, mais aussi des va-et-vient avec le foyer familial, celle qui ne dépasse pas le quartier, ou qui, si elle le dépasse, ne le fait que pour aller dans les quartiers voisins ou lors de sorties de *farra* le week-end aux *ollas*, est une sorte de chemin contrôlé où le *bazuco* n'a probablement pas encore trouvé sa place.

Un jour, comme cela faisait longtemps que nous ne nous étions pas vus avec Jorge, nous avons programmé via Facebook un rendez-vous dans le centre pour *parchar* un peu. Jorge avait vingt-six ans quand je l'ai connu à l'*Oasis*, et il écrivait des contes et les racontait avec une mise en scène théâtrale qui ne cessait de me surprendre. Il m'avait toujours dit qu'il n'aimait pas le *bazuco*, qu'il savait que c'était « le diable », « mauvais comme n'importe quelle autre drogue », qu'il voyait des gars *acabarse*, se détruire, à cause de cette drogue. Du coup, il se contentait de la marijuana. Cependant, ce jour-là, l'odeur de sa veste me rappela l'odeur de *La Ele*, et les brûlures récentes sur son pouce et sur son index de la main gauche révélaient la consommation de *bazuco*.

Nous sommes tous deux arrivés en retard au rendez-vous, lui davantage encore que moi, mais attendre faisait déjà partie de mon « terrain ». Nous nous sommes baladés pendant qu'il me racontait les nouveaux contes qu'il avait écrits et quelques embrouilles de famille. Comme je savais qu'il ne fréquentait pas souvent les *ollas* du centre, ou du moins « seulement pour acheter », comme il me l'avait dit, je lui ai donc posé des questions sur Suba, quartier du nord-ouest bogotanaï où il essayait de rester, même s'il lui fallait dormir sur n'importe quel coin de trottoir. C'était le quartier de sa grand-mère paternelle, la seule personne de sa famille qui le recevait chez elle de temps en temps. Il m'a proposé d'y aller pour que je connaisse « son monde » et nous avons embarqué dans un bus pour un trajet de presque deux heures jusqu'à Suba Rincón.

Pendant la longue balade dans ce quartier, il m'a emmenée dans un parc où des amis

avaient l'habitude de traîner. Ceux-ci connaissaient bien le *Samber*, et il voulait me les présenter pour qu'ils m'aident dans ma recherche, qu'il aimait bien appeler mon *chisme*, mon « ragot ».

Ses amis formaient un groupe de garçons très jeunes. Certains venaient de terminer le lycée, d'autres s'y trouvaient encore, et d'autres étaient au collège. Ils habitaient dans ce quartier avec leurs familles, et se retrouvaient tous les après-midis après l'école – ceux qui sortaient du lycée ne travaillaient pas encore – pour écouter de la musique, jouer au football ou au basket-ball et fumer des joints de *cripy*.

Ils se sont salués comme on se salue dans les *ollas* : d'abord une tape main contre main, puis poing contre poing. Ils se parlaient peu, chacun ayant ses écouteurs d'où sortait du rap, et, parfois, si quelqu'un trouvait que la chanson qu'il écoutait pouvait intéresser les autres, il la partageait. Un ballon de basket rebondissait sur le terrain de sport et, derrière lui, deux autres garçons se sont approchés pour proposer une partie. Un seul s'est joint aux nouveaux arrivants, et les trois autres sont restés en silence sur le banc du terrain de sport, en fumant des joints. Autour d'eux, la vie du quartier se poursuivait : le bruit de la rue, les bus, les voitures, l'épicerie ouverte, les personnes qui revenaient du travail, les enfants qui jouaient.

Jorge s'est approché de l'un de ses amis connus comme « Niche » pour lui demander si le groupe fréquentait encore le *Samber*. Il a ajouté que j'avais envie de le connaître parce que je m'intéressais à la dynamique de cet endroit. Je me suis approchée à mon tour et j'ai ajouté que j'avais envie de *parchar* un peu. Niche a répondu négativement de la tête, en indiquant que, depuis quelque temps, il n'y allait plus – avant, ils y allaient tous les week-ends, selon Jorge – car dans cette *olla* « *uno se curte muy feo* », c'est-à-dire que quand on se rend dans cet endroit on finit très mal, on se défonce. Il nous dit qu'il y avait là beaucoup de drogues et qu'en s'y rendant il ne pouvait s'empêcher d'en consommer. Il a parlé du *bazuco* comme de l'une des pires drogues que l'on puisse consommer dans le centre. C'est pour cette raison que, depuis pratiquement un an (dix mois), il avait décidé de ne plus s'y rendre. Le commentaire de Niche m'a immédiatement rappelé un commentaire de Maicol à propos de *La Ele* : « on s'imprègne de cet endroit et ça nous pourrit encore plus²⁸ ».

Nous sommes restés dans le parc avec le gars, jusqu'à ce que la nuit rende aléatoire la

²⁸ Phrase originale : « *Uno se impregna del lugar y uno se pudre aún más* ».

possibilité de trouver un bus pour rentrer chez moi, à l'autre bout de la ville. Jorge m'a raccompagnée jusqu'au bus ; mais pas d'au revoir avec les garçons, seulement un geste rapide et généralisé de la tête vers le ciel.

Quelques jours plus tard, j'ai réécrit à Jorge pour le voir. Sans réponse de sa part pendant une semaine, j'insistai... puis je reçus un message m'expliquant qu'il ne voulait pas que je le voie dans l'état où il se trouvait maintenant. Il était devenu dépendant au *bazuco*, il *parchaba* maintenant dans le *Samber*.

Cet épisode avec Jorge et Niche permet de comprendre la façon dont la « rue » s'étend peu à peu et comment la fréquence et le temps que l'on passe dans ces nouveaux espaces qui la composent, généralement les *ollas* du centre, vus sous le prisme du *bazuco*, peuvent conduire ces jeunes à rester dans ces espaces. Le *bazuco*, et surtout sa présentation en pipe, connu dans les *ollas* comme *carro* [voiture], fonctionne comme un véhicule vers une « rue » plus dense ou plutôt plus condensée : « *La Ele es toda la calle pero más gonorrea* », « *La Ele* est toute la rue, mais beaucoup plus intense », a affirmé Lasso en me parlant de cette *olla*. Et dans cette « rue », « on tombe ».

Une fois dans les *ollas*, le « territoire social » que forme la « rue » se recompose à partir d'autres espaces qui commencent à s'y intégrer. Espaces qui s'articulent et participent de la dépendance au *bazuco*, de l'envie constante de fête et de l'expérience corporelle²⁹ à laquelle celles-ci poussent. Ainsi, la « rue », loin d'être un espace indéfini, un lieu sans limites, se manifeste territorialement par un circuit d'espaces connus des personnes où des pratiques *callejeras*, de « rue », se développent. Une cartographie qui se constitue progressivement, au fur et à mesure que l'expérience *callejera* s'accroît.

« *Internarse* » et « se faire interner » : le cycle de la rue

« El Callao » : Le temps le plus long que j'ai passé *interné* dans *La Ele* a été de quinze jours. J'y suis allé avec deux cent mille pesos [entre 60 et 70 euros] et j'ai tout dépensé la première nuit. Là, j'ai commencé à vendre mes vêtements, mes chaussures, mon portable... Tout, quoi. J'ai tout vendu. Après, alors que j'étais déjà comme un *desechable*, j'allais récolter des matériaux recyclables. Je mangeais dans les poubelles. Vous voyez les

²⁹ Richard Sennett définit ainsi l' « expérience corporelle » : « ce qu'on y voit, ce qu'on y entend, ce qu'on y ressent, les lieux où l'on mange, comment on s'habille, on se déplace, on se lave, on fait l'amour ». R. Sennett, *La chair et la pierre*, *op. cit.*

boîtes en polystyrène ? Je cherchais dans ces trucs et je mangeais ce que j’y trouvais ; ou alors, pour tuer la faim, j’allais chez les gens qui vendent du jus d’orange, je prenais les restes des oranges pressées et je mangeais ça. Mais après, quand je m’ennuyais, quand je n’avais plus de *bazuco*, quand je n’avais plus rien... rien du tout, alors j’allais voler. Si je volais dans mon quartier, pourquoi je n’irais pas voler là-bas [dans le centre] ? Si je me baladais avec un *fierro* [pistolet] dans mon quartier, pourquoi je n’irais pas me balader là-bas avec un *fierro* ou avec un couteau pour voler ? Alors, je ne faisais que voler. J’allais à la [avenue] *Décima* ou la [avenue] Dix-neuvième, je volais et après je retournais à *La Ele*. J’achetais ma pipe, j’achetais le *bazuco* et je m’internais, je restais là-bas pour consommer tout le reste du temps. J’allais faire du recyclage ou j’allais voler. J’allais faire du recyclage, mais si ça ne marchait pas très bien, alors, comme tous les consommateurs, j’allais voler. Après, je suis retourné au quartier, à la maison. J’ai appelé ma mère, car je me suis dit : « je sais que je vais continuer cette vie ». J’étais mal, très mal. J’avais des ampoules comme ça [il a fait un cercle avec sa main gauche pour montrer la taille des ampoules] sur les pieds. Je me suis dit : « non, je ne supporte plus ça ». Alors, j’ai appelé. Vous avez vu le téléphone public qui se trouve à l’entrée de *La Ele* ? [J’acquiesce d’un geste]. Depuis ce téléphone, j’ai appelé ma mère : « aïe mami, je suis là [à *La Ele*], venez me chercher, je suis pas bien du tout, j’ai envie de retourner à la maison ». Et elle est venue me chercher. « Nous t’avons cherché partout, à la morgue, dans les hôpitaux, partout », ils m’avaient cherché partout. Je suis arrivé à la maison très mal, détruit, habillé comme un *desechable*, tout maigre, avec des cernes et tout³⁰.

En espagnol, le verbe *internar* – interner – ne fait pas seulement allusion au fait

³⁰ Transcription originale : *El Callao : Lo máximo que duré en La Ele fueron quince días. Llegué como con doscientos mil pesos y se me acabaron en una noche. Y ahí empecé a vender la ropa, los zapatos y el celular, todo. Vendí todo. Después de que estaba en desechable, me puse a reciclar. Y comía de la... ¿esas cajitas que dan en icopor ? Yo buscaba ahí y lo que encontraba me lo comía, o si no pa’ no aguantar tanta hambre, me iba pa’ donde los jugos de naranja y les decía que me regalaran las cáscaras de naranja y entonces comía eso. Pero después de que estaba aburrido, que no tenía bazuco, que no tenía nada, no pues qué, pues me tocó es robar porque qué más hacía. ¿Si robaba en el barrio por qué no voy a robar acá ? ¿Si andaba con fierro en el barrio por qué no puedo andar con fierro o con un cuchillo pa’ robar acá ? Entonces me dedicaba a robar. Me iba a la Décima o a la Diez y Nueve a robar. Después de que robaba, me iba pa’ La Ele, me compraba mi pipa, me compraba bazuco y me internaba, y duraba allá consumiendo harto tiempo. Y se me acababa el rato y me iba a reciclar o me iba a robar. Me iba a reciclar pero no me iba tan bien y como todo consumidor me iba a robar. Después volví al barrio, volví a mi casa. Yo llamé a mi mamá porque yo me dije “yo ya sé que voy a continuar es esta vida”. Estaba vuelto nada. Tenía unas ampollas así grandes en los pies, ya dije “no, yo no aguanto más”. Entonces llamé. ¿Usted ha visto el teléfono de ETB ese que está ahí en la esquina de La Ele? [yo confirmo con un gesto]. De ahí llamé a mi mamá y le dije, “mire madre, yo estoy acá y es pa’ que me venga a recoger. Es que estoy vuelto nada y quiero volver a la casa”. Y vino y me recogió. [Imita la voz de su mamá] “Nosotros lo buscamos en la morgue, en los hospitales, por todo lado”, en todo lado me habían buscado. Yo llegué vuelto nada. Estaba vuelto mierda; con ropa de desechable, flaco, con ojeras, con todo eso [extrait de conversation avec El Callao dans le quartier de La Fiscala, octobre 2016].*

d'enfermer quelqu'un dans un lieu, et notamment dans des lieux institutionnels où un contrôle est exercé sur les « internes ». Ce verbe peut aussi être utilisé de manière réflexive – *internarse*, s'interner – pour indiquer que l'on peut pénétrer ou avancer à l'intérieur d'un lieu, et même y demeurer pour un temps. C'est dans ce dernier sens qu'« El Callao » l'utilise à propos de son internement dans *La Ele*.

C'est par une connaissance que j'ai connu El Callao. Après avoir su que je travaillais à propos des *ollas* pour ma thèse et qu'en plus je travaillais sur un projet audiovisuel sur le sujet, une fille que j'avais rencontrée à l'université m'a dit que son frère cadet – d'une vingtaine d'années – connaissait bien les *ollas*. Je lui ai donc demandé si elle pensait qu'il serait d'accord pour que mon compagnon et moi le rencontrions et, très rapidement, après avoir demandé à son frère, elle m'a donné une réponse positive.

Avec Théo, mon compagnon, nous sommes allés rencontrer El Callao dans le quartier de *La Fiscala*, au sud de Bogotá. Il ne voulait pas que nous le filmions, mais il nous a permis d'enregistrer sa voix. Dans un terrain vague du quartier, El Callao nous a raconté son histoire à la « rue ». Ce fut d'abord, comme Lasso et Paola, une histoire de la « rue » dans le quartier, de vols, de fêtes et de drogues, puis son expérience dans les *ollas* lorsqu'il est « tombé » dans la rue. Lors de notre rencontre, il était sorti depuis quelques jours seulement d'un internement – cette fois-ci dans le sens premier du terme – au sein d'une institution de désintoxication et de réadaptation, ce que l'on appelle couramment en Colombie « réhabilitation ».

Pour l'ensemble des personnes rencontrées, tout comme pour El Callao, le verbe « interner » ou l'expression « internement » porte les deux sens donnés par la langue espagnole. Elles se sont toutes « internées » au moins une fois dans les *ollas*. Elles sont toutes passées par des institutions publiques ou privées de désintoxication et de réadaptation. Mais quels sont les enjeux de ces deux formes d'internement ?

« *Internarse* » – « s'interner » – dans les *ollas* signifie demeurer dans les *ollas* pour des périodes prolongées de consommation. Autrement dit, rester dans les *ollas* jusqu'à avoir dépensé en *bazuco* toutes ses ressources possibles. Une expression utilisée par les personnes rencontrées définit très bien le fait de « tout » dépenser en *bazuco* : « *fumarse todo* », dont une traduction littérale serait « tout fumer ». En fait, comme le dit El Callao, dans les *ollas*, n'importe quel objet peut être soit vendu, soit échangé pour des drogues. On peut ainsi « *fumarse* » son propre pantalon, c'est-à-dire vendre ou échanger le pantalon

pour continuer la consommation de drogues, et principalement de *bazuco*. Quand les personnes n'ont plus rien à vendre, elles sortent des *ollas* juste le temps de trouver un peu d'argent et pouvoir prolonger l'internement. Pour plusieurs femmes rencontrées, c'est l'exercice de la prostitution à l'intérieur des *ollas* qui leur a permis de poursuivre l'internement.

Durant ces « internements », les personnes se détériorent très rapidement : elles mangent peu, ne s'hydratent pas suffisamment et dorment peu également. La maigreur de leurs corps, les brûlures sur leurs doigts et leurs lèvres, les blessures corporelles comme les ampoules d'El Callao, la saleté de leurs vêtements attestent une consommation intensive de *bazuco*. Le fait d'« être mal » ou d'« être bien » se mesure très souvent à ces marques corporelles. C'est pour cela que le vieil homme que j'ai rencontré avec Nixxo à *La Ele*, et dont j'ai rapporté le récit plus haut, lui a dit qu'il « la voyait bien » : elle n'avait plus ces marques corporelles, elle avait grossi et était propre. C'est aussi parce que son corps s'était dégradé très rapidement qu'El Callao a appelé sa mère pour lui signifier qu'il allait « très mal ».

Or, de la même manière qu'il est possible de passer rapidement d'un état « bien » à « mal » à cause d'une consommation intensive de *bazuco* dans les *ollas* – en raison d'internement dans les *ollas* –, le passage inverse est également envisageable : par le biais d'un autre « internement », les personnes peuvent récupérer. Il s'agit, comme dans le cas d'El Callao, d'un « internement » dans des institutions publiques ou privées de désintoxication et de « réhabilitation ».

Dans le cas de ce type d'internement, deux situations sont possibles en ce qui concerne les personnes rencontrées : soit des internements sur l'insistance et à l'initiative des familles, soit des internements de leur propre chef. Toutes les personnes rencontrées ont, au moins une fois, été « internées ». Les personnes qui sont nées dans les *ollas* ont connu les centres d'accueil et d'hébergement de l'*Idipron*. Carlos, et les *profes* Vásquez et Guillermo, ont même suivi tout le processus de « réhabilitation » proposé par cet institution. Les personnes qui sont « arrivées » ou « tombées » dans la rue ont souvent fait plusieurs séjours dans des institutions publiques comme celles de l'*Idipron*, ou privées, notamment des institutions de ce type mais à caractère religieux (catholiques ou

évangélistes, pour les plus nombreuses)³¹.

Pour maintes personnes, et notamment les jeunes, un cycle d'« internements » entre les *ollas* et les institutions se met en place, les uns et les autres alternant régulièrement entre les deux. Dans les *ollas*, « être mal », sentir que son corps ne résiste plus à la consommation intensive de *bazuco*, mais aussi la peur – telle que l'exprime El Callao – de se voir comme un « *desechable* », c'est-à-dire à la limite de l'indigence (j'y reviendrai), les amènent à chercher des institutions pour se rétablir. Une fois dans ces institutions, plusieurs causes peuvent les mener de nouveau dans les *ollas* : le manque de *bazuco* et sa manifestation par une forte douleur abdominale (le « *cólico* »), les conflits à l'intérieur de ces espaces institutionnels, l'excès de « *terapia* » – c'est-à-dire le fait de leur « faire la morale » –, l'insistance d'autres personnes à l'intérieur de ces centres à organiser une fuite, l'existence d'un copain ou d'une copine, restés dans les *ollas*, qui poussent les jeunes à s'enfuir des espaces institutionnels...

Si certains « internements » se font sur le long terme (plusieurs semaines, mois, voire plus d'un an), le cycle entre les *ollas* et les institutions, pour résister à une consommation intensive de *bazuco* et à la vie dans la rue, peut également se faire sur de courtes périodes, et c'est là que la figure des *patios*, ces centres d'accueil de jour comme l'*Oasis* et *Luna Park*, devient centrale dans la vie des personnes rencontrées qui sont à la « rue ».

Dans le cas de la France, Claudia Girola et Pascale Pichon, par exemple, ont signalé des rapports utilitaristes qui se créent entre les personnes sans-abri et les institutions, parce que ces personnes ne peuvent en général se dispenser des services proposés par les lieux institutionnels et parce que le contact avec ces lieux leur permet d'agrandir leurs champs de ressources³². En ce qui concerne les jeunes rencontrés dans les *patios*, les rapports utilitaristes étaient aussi signalés, tant par les jeunes que par les éducateurs des centres. Ces jeunes « jouaient le jeu de la contrepartie » – pour reprendre les termes de C. Girola – que les institutions leur imposaient pendant les heures de leur passage en leur sein (ne pas consommer de drogues à l'intérieur, ne pas dormir, réaliser des ateliers, arriver en bus et non à pied dans le cas de l'*Oasis*, remettre leurs affaires personnelles à l'entrée), afin de se

³¹ Fabrice Fernández a analysé en France le cas d'usagers de drogues précarisés pour qui la prison devient un espace qui permet le maintien des ressources physiques. Voir Fabrice Fernández, « Au risque de rester "dedans" : le double travail d'ajustement des usagers de drogues incarcérés », dans *Normes, déviance, Insertion*, Genève, Seismo, 2008, p. 168-189.

³² Voir notamment C. Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale*, op. cit., p. 248-249 ; P. Pichon, *Vivre dans la rue*, op. cit., p. 124-125.

procurer de la nourriture, de prendre une douche et de laver leurs vêtements.

Rentrer dans ce cycle, qu'il soit de longue ou de courte durée, entre les *ollas* et les lieux institutionnels permet ainsi aux personnes rencontrées de ne pas franchir une limite vers l'« indigence totale », comme me l'a dit Jenny, donc d'éviter de devenir un « *desechable* » ou un « *loquito* » [petit fou], comme on peut également qualifier ceux qui se trouvent dans l'indigence. Pour ces personnes, on peut arriver à « paraître » un indigent, sans l'être, et elles pensent toujours disposer d'une marge de manœuvre pour récupérer.

Les gens que les personnes rencontrées considèrent comme des « indigents », « *desechables* » ou « *loquitos* » sont ceux qu'ils estiment dans un état encore plus dégradé que le leur, tant sur le plan physique que mental – car souvent ces gens parlent seuls. Pourtant, en tant qu'« *habitantes de la calle* », selon leur classification sociale et administrative, ils sont toutes et tous considérés comme des indigents ; et, pire encore, pour les groupes de « *limpieza social* », ils sont toutes et tous considérés comme des « *desechables* ». Comme le dit Erving Goffman, « [l']individu stigmatisé fait montre d'une tendance à hiérarchiser les “siens” selon le degré de visibilité et d'importunité de leur stigmaté. Envers ceux qui sont plus évidemment atteints que lui, il a souvent la même attitude que les normaux adoptent à son égard³³ ».

Nonobstant, si les personnes rencontrées revendiquent souvent cette différence entre elles et les indigents ou « *loquitos* », elles-mêmes ont conscience que les limites sont poreuses :

Nataly : [...] C'est qui le fou ?

Lasso : Personne, nous sommes les fous qui croyons que le mec est fou.

Maicol : Ouais... Il y a des gens qui semblent être fous.

Nataly : Mais, quand vous parlez de fous, c'est qui ? Quelles sont les caractéristiques d'une personne « folle » ?

Maicol : Il y a différentes manières de voir les choses. Si on dit que le mec est *picao-a-loco*, on veut dire que le mec est méchant.

Nataly : Picao-a-loco ?

Lasso : Ouais, que le mec est *picao-a-loco*, c'est-à-dire qu'il comprend pas, [Maicol répète : qu'il comprend pas alors il fait n'importe quoi], alors c'est ça.

³³ Erving Goffman, *Stigmaté*, Paris, Éditions de Minuit, 1975, p. 128.

Maicol : Mais un fou... c'est quelqu'un qui a des problèmes à la tête. Ceux qui dans *La Ele* parlent tout seuls et fument, mais ils parlent tous seuls... fous, quoi.

Lasso : Mais y a pas vraiment de différence, à mon avis... y a pas de différence...

Maicol : Souvent ils sont plus malins que nous. J'en ai vu des tas de cas comme ça.

Lasso : Comment ils font pour fumer... s'ils sont comme ça ?

Maicol : Si ? Comment ils font pour tenir [dans la rue] ?

Lasso : Si personne ne veut se rapprocher d'eux parce qu'ils puent [Maicol rigole].

Comment ils font pour manger ? Comment ils font pour fumer ? Fumer [du *bazuco*] coûte, et c'est cher... Comment ils font ? Tu piges ? C'est-à-dire, si on commence à se demander tout ça... du coup les mecs ne sont pas fous.

Maicol : Ils semblent être fous.

Lasso : Ils semblent être fous. Et les fous c'est nous qui croyons qu'ils sont fous, tu piges ?

Mais y'a pas de différence. La différence c'est qu'ils sont sales et moi je suis propre. Parce que finalement on fume la même chose, dans les mêmes quantités, on fume la même chose³⁴.

Deux ans et demi après cette conversation, lorsque j'ai rendu visite à Lasso en prison et que, ce même jour, sa mère et sa sœur cadette sont également allées le voir, il a raconté à sa mère qu'au moment de notre rencontre je l'avais connu dans la pire des conditions : celle où il était un indigent, presque un « *loquito* », alors qu'il allait « très mal, [et qu'il] avai[t] pratiquement le *costal*³⁵ à l'épaule ». Quelques semaines plus tard, j'ai eu l'occasion de rencontrer Andrea, la sœur aînée de Lasso, celle qui le recevait chez elle pour éviter que leur mère ne s'aperçoive des conditions dans lesquelles il rentrait après des mois

³⁴ Transcription originale : Nataly: [...] con un loco, o sea, ¿cuál es el loco? / Lasso: Ninguno, el loco es uno que cree que él es loco / Maicol: Sí...No, es que hay personas que se hacen las locas... / Nataly : Pero lo que ustedes dicen 'loco' ¿qué es? ¿Cuáles son las características del 'loco'? / Maicol: Es que mira, se puede mirar desde diferentes formas. Porque si nosotros decimos es que el chino es 'picao-a-loco', estamos diciendo que el chino es malo... / Nataly: ¿Picao a loco? / Lasso: Sí, que es 'picao' a que es 'loco', que no copea (Maicol repite: a que no copea, entonces si pa'onde sea), entonces si...eso / Maicol: Pero un loco...pues alguien que está rayado de la cabeza. Los que en *La Ele* se la pasan hablando solos y fumando, pero se la pasan hablando solos...locos / Lasso: Pero la diferencia no es ninguna, para mí, para mí concepto...no hay diferencia... / Maicol: Porque muchas veces salen más avispados que uno, ¡ay! Yo he visto eso más de una vez / Lasso: ¿Cómo hacen para fumar...si son así?... / Maicol: ¿Si? ¿cómo hacen para mantenerse? / Lasso: Si no se les acerca nadie porque huelen horrible (Maicol ríe) ¿cómo hacen para comer? ¿cómo hacen para fumar? Fumar cuesta y no poquito...¿cómo hacen? ¿si pillá? O sea, si uno se pone a preguntarse eso...los manes no nos locos... / Maicol: Se hacen los locos... Lasso: Se hacen los locos. Y el loco es uno que cree que ellos son locos ¿si pillá?, pero la diferencia no es ninguna. La diferencia es que ellos están sucios y yo estoy limpio. Porque a la hora veinte...yo fumo lo mismo, en las mismas cantidades o en las menores, pero fumo lo mismo... [extrait de conversation avec Maicol et Lasso, mars 2014 à l'Oasis].

³⁵ Sac en fibres naturelles parfois délabré (une sorte de balluchon). Ce sac est l'un des stéréotypes rattachés aux « habitantes de la calle ».

de disparition. Elle m’a raconté que, lorsque Lasso avait quinze ans, elle l’avait reçu dans un « terrible état d’indigence », « *era un desechable* » – « il était un “*desechable*” ».

Par ailleurs, si nous gardons à l’esprit que le fait que certaines personnes parlent toutes seules – attitude qui leur vaudrait d’être appelées « *loquitos* » – représente aux yeux des personnes rencontrées un signe de folie, une formule d’un jeune *callejero* qui parlait tout seul dans le centre-ville, faisant allusion à la force du *bazuco*, à la panique qu’il produit, et à la folie qu’il peut engendrer, nous permet de saisir la vulnérabilité de toutes les personnes dépendantes de cette drogue : « *las personas que no aguantan el miedo y se vuelven locas* », « les personnes qui ne supportent pas la peur [provoquée par le *bazuco*] et deviennent folles ».

Quitter la « rue » ?

À l’occasion de la préparation de mon mémoire de licence en anthropologie, j’ai contacté un des bureaux du département d’« Intégration Sociale » [*Secretaría de Integración Social*] de la mairie de Bogotá – institution chargée des programmes d’attention à la population adulte dite « *habitante de la calle* » – afin de savoir si je pouvais réaliser une partie de mon enquête au sein de cette institution. L’autorisation m’en ayant été donnée, je devais ensuite contacter les coordinateurs des équipes de travail pour savoir comment m’associer avec eux. Pendant un entretien avec deux psychologues de cette institution qui devaient m’expliquer comment fonctionnaient les équipes et m’intégrer à l’une d’elles, la dernière question qui m’a été adressée fut : « En quoi pouvez-vous contribuer à ce que des “*habitantes de la calle*” quittent la rue ? »

Ce jour-là j’ai répondu que je ne pouvais rien faire pour que les personnes « quittent » la rue, parce que la décision ne m’en revenait pas, et que j’étais seulement là pour essayer de comprendre comment l’on vivait dans la rue. Leurs gestes d’incompréhension à l’issue de ma réponse m’ont fait comprendre qu’ils n’approuvaient pas ma façon de voir, et toutes les entraves qu’ils ont créées pour que je n’adhère pas à une équipe m’ont confirmé dans le fait que ma réponse ne les avait pas satisfaits.

Depuis cet entretien, je suis restée sensible à cette question de « quitter » la rue, qui a toujours été présente d’une manière ou d’une autre lorsque j’entrais en contact avec les institutions publiques à l’aide sociale. Pour les directeurs, éducateurs spécialisés,

psychologues, psychothérapeutes, faire que les gens « quittent la rue » était au cœur de leurs préoccupations.

Je vais donc ici m'interroger sur cette expression « quitter la rue », « *dejar la calle* », à partir de l'expérience de plusieurs personnes *callejeras* rencontrées durant mon travail de terrain. Des profils différents, des rapports différents à la « rue » qui peuvent nous aider à comprendre ce que peut signifier « *dejar la calle* » pour les personnes qui vivent cette situation ou s'y sont trouvées, ou si cette expression est autant utilisée par les personnes rencontrées que par les responsables institutionnels.

Des *gamines* aux « *profes callejeros* »

Le programme de l'*Idipron* naît dans les années 1960. C'est tout d'abord le prêtre italien Javier de Nicoló, de la congrégation salésienne, qui, dans les années 1962 et 1963, alors qu'il travaillait dans une prison pour mineurs à Bogotá, commence à réfléchir à des instruments pédagogiques de liberté et de confiance pouvant servir dans le travail avec des enfants considérés comme « les plus terribles³⁶ ». En 1964, le prêtre crée sa propre fondation, *Servicio Juvenil Bosconia*, pour donner des occupations à des enfants et des jeunes à la rue ou qui courent le risque de s'y retrouver. Son projet était bien entendu inspiré du système pédagogique de saint Jean Bosco, le fondateur de la congrégation salésienne. En 1967, le travail que le prêtre Javier de Nicoló est en train de développer mute au sein de l'appareil d'État et l'*Instituto Distrital para la Protección de la Niñez y la Juventud* [Institut pour la protection de l'enfance et de la jeunesse de Bogotá], l'*Idipron*, naît³⁷.

Au début, cet institut ne travaillait qu'avec des enfants considérés comme *gamines*, à partir d'un programme pédagogique appelé *Programa Bosconia-La Florida* et constitué de quatre étapes au sein de l'*Idipron*, et d'une dernière étape au sein de la fondation *Servicio Juvenil* du prêtre Nicoló³⁸. Le directeur de l'*Idipron*, comme celui de la fondation, était le prêtre salésien.

La première étape du programme avait pour nom « *operación amistad* », « opération

³⁶ Entretien avec le prêtre Javier de Nicoló, dans le documentaire de Mélanie Favreau, *La république des enfants*, France Télévisions, 2013.

³⁷ C. Rodríguez, *Cuerpos femeninos callejeros : Hacia una construcción de política social con enfoque de género en Bogotá*, *op. cit.*, p. 34.

³⁸ Toutes les informations présentées ici au sujet du programme de l'*Idipron* sont issues de J. De Nicoló et al., *Musarañas I*, *op. cit.*, p. 62-66.

amitié ». Il s'agissait d'aller visiter les *camadas* et les *galladas* de *gamines* pour que les éducateurs établissent un premier rapprochement amical avec les enfants. Ensuite, toujours lors de cette première étape, les éducateurs programmaient des activités dans la rue, comme des balades et des goûters. Si les enfants le souhaitaient, ils pouvaient se rendre au *patio* créé pour cette étape, *La Once*, situé sur la *calle* 11, aux alentours de la *Plaza de Los Mártires*, où les *gamines*, sans s'éloigner des endroits de la ville qu'ils fréquentent le plus, pouvaient avoir accès à un centre d'accueil de jour, pour manger, se laver, réaliser des activités récréatives ou avoir une attention médicale s'ils en avaient besoin.

La deuxième étape, pour les enfants qui semblaient motivés par le programme, prenait la forme d'un centre d'hébergement, où ils pouvaient se rendre pendant trente nuits. Le *patio* correspondant s'appelait *Liberia* et se trouvait également aux alentours de la *Plaza de Los Mártires*³⁹. Ils ne se rendaient dans ce *patio* que pour dormir au chaud et recevoir des repas.

La maison *Bosconia*, également « située dans l'*olla* », « dans les secteurs de la pègre, la marijuana et la prostitution », comme cela est écrit dans le livre *Musarañas I*⁴⁰, représentait la troisième étape. Ici, les enfants disposaient d'une maison et initiaient le processus d'alphabétisation. Il s'agissait d'une étape préparatoire pour arriver à la quatrième étape du programme durant laquelle, au sein du lieu *La Florida* (l'établissement existe toujours), les enfants et les jeunes avaient une expérience d'« autogestion » et où ils avaient la possibilité de finir des études secondaires.

Dans les centres d'accueil correspondant à chaque étape, l'enfant n'était guère obligé de rester. Le principe était de respecter leur liberté et leur volonté, et le travail des éducateurs consistait à les motiver par des activités pour qu'ils décident de suivre l'ensemble du processus. Cependant, si l'enfant quittait une des phases du projet, il devait ensuite repartir de zéro.

À cette époque-là, comme le signale Carolina Rodríguez, la reconnaissance des enfants en tant que sujets actifs de droits n'existait pas et l'enfant était plutôt considéré comme un petit adulte qui devait apprendre à travailler pour gagner de l'argent de « manière décente ». Parler de liberté et de motivation de l'enfant face au programme,

³⁹ Ce centre existe toujours mais avec une autre fonctionnalité, et se trouve désormais plutôt dédié aux adultes.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 66.

montre justement que le discours de protection de l'enfant que nous connaissons aujourd'hui n'était pas prédominant, et il s'agissait d'accorder à l'enfant une capacité de décision et une responsabilité face à son propre changement de conditions de vie⁴¹.

L'attention de l'*Idipron*, depuis sa création et jusqu'en 1986, était exclusivement dirigée vers les garçons *gamines*. Selon C. Rodríguez, qui a analysé le programme de l'*Idipron* depuis son origine à partir d'une perspective de genre, « les filles *gaminas* n'apparaissent pas [dans le discours du programme] et quand elles sont apparues, elles étaient la sœur, la cousine, la copine ou l'amie du *gamín* ». Ces filles étaient toujours définies en relation aux garçons et « le besoin de [leur] donner une attention est né du fait que les garçons demandaient qu'elles soient amenées avec eux aux centres d'accueil⁴² ».

En 1986, l'*Idipron* propose une prise en charge de filles *gaminas* dans le couvent du *Camarín del Carmen* et dans la *Casa de las niñas* – La Maison des filles –, centres d'accueil dirigés par les bonnes sœurs salésiennes où ces *gaminas* devaient se former à devenir des « filles modèles », des « *verdaderas señoritas* ». Or, comme le signale C. Rodríguez, même si ces filles pouvaient participer à l'*operación amistad* avec les activités qui y étaient proposées, le processus d'internat était beaucoup plus rapide pour elles, et parfois, contrairement au principe du programme où la volonté et la liberté de l'enfant étaient au centre de la pédagogie, leur internement ne se faisait pas toujours selon leur pleine volonté⁴³. « La rue », la *lleca*, avec ses *ollas* et l'usage de drogues, était considérée comme un milieu masculin où, compte tenu du regard social fortement lié à la morale catholique, les femmes ne devaient pas rester.

Plusieurs personnes que j'ai rencontrées, ayant été *gamines* pendant leur enfance, avaient suivi le programme de l'*Idipron* entièrement ou en partie. Certaines d'entre elles, comme les *profes* Vásquez et Guillermo, Carlos et Yuberly – la nièce de Nixxo –, continuaient à être rattachées à l'*Idipron* ou à la mairie en tant qu'éducatrices de centres d'accueil ou en tant qu'éducatrices de « *territorio* », c'est-à-dire ceux qui abordent les personnes sans-abri directement dans la rue.

Cette figure de l'« *educador callejero* », l'« éducateur de la rue », a été un des

⁴¹ C. Rodríguez, *Cuerpos femeninos callejeros : Hacia una construcción de política social con enfoque de género en Bogotá*, op. cit., p. 35-36.

⁴² *Ibid.*, p. 36.

⁴³ *Ibid.*, p. 37.

principaux paris du programme du prêtre Javier de Nicoló⁴⁴. De cette manière, l'expérience de la rue, partagée entre l'éducateur et la personne qui reçoit l'assistance, permet à leurs yeux de créer un dialogue horizontal entre la population cible et l'institution, générant donc davantage de confiance à l'égard de l'institution. Mais cette « horizontalité », nous le savons, est un leurre. Il n'y a pas d'horizontalité entre un *callejero* et l'institution, il s'agit d'une relation asymétrique par définition.

L'expérience de la rue des anciens *gamines*, tout comme leur propre expérience dans le programme, représente un élément qui favorise leur insertion professionnelle au sein même de l'institution. S'ils n'ont généralement pas de formation à ce travail, comme l'a déjà écrit Maurizio Bergamaschi à propos du cas d'*operatores pari* en Italie, c'est plutôt leur capacité à « comprendre les savoirs, l'histoire et les attentes » des personnes qui se rendent aux centres, ainsi que la forte crédibilité dont ils et elles bénéficient chez les destinataires du service, qui légitiment leur travail⁴⁵.

Certains des éducateurs que j'ai rencontrés n'ont pas immédiatement travaillé dans l'institution après la fin de leur programme. Le *profe* Guillermo, par exemple, a fait des études techniques en construction. Cependant, le fait de ne pas trouver de travail l'a amené à accepter une offre d'emploi qu'un ami lui a proposé pour devenir « *educador callejero* ». C'est ainsi qu'il a commencé et, en 2014, lorsque j'ai parlé avec lui, cela faisait déjà quinze ans qu'il travaillait à l'*Idipron*. Il a pourtant essayé de trouver un autre emploi, car « le travail avec les jeunes est difficile », mais ses tentatives n'ont rien donné.

Carlos est également arrivé à ce travail par le biais d'un ami éducateur qui, à un moment où Carlos était « fatigué » de se trouver dans le crime organisé, lui a dit que la mairie cherchait des personnes ayant vécu dans la rue et ayant suivi le programme de l'*Idipron* pour travailler comme éducateurs. Il s'est présenté et c'est ainsi qu'il a commencé. Néanmoins, contrairement au *profe* Guillermo, qui est chef de l'équipe d'éducateurs, qui travaille depuis très longtemps et bénéficie d'un type de contrat offrant relative stabilité, Carlos accomplit des contrats de trois à six mois « renouvelables », en fonction de la « demande » dans les services. C'est-à-dire que plus il y a de personnes venant aux centres d'accueil, plus il y a de travail pour ces « *educadores callejeros* ». Or

⁴⁴ *Ibid.*, p. 35.

⁴⁵ Maurizio Bergamaschi, « Un passé qui ne passe pas : l'operatore pari dans les centres d'hébergement » dans P. Pichon, C. Girola et E. Jouve (dir.), *Au temps du sans-abrisme : enquêtes de terrain et problème public*, Saint-Étienne, Publication de l'Université de Saint Étienne, 2016, p. 374, 378.

Carlos n'a pas vraiment d'autre possibilité d'emploi. Il lui arrive de travailler dans la maçonnerie en tant qu'indépendant, mais l'instabilité perdure ; il se projette donc sur l'ouverture d'une petite supérette ou, « au moins », comme il le dit, un poste ambulante de vente d'aliments préparés.

Yuberly, durant les trois dernières années (2015-2017), a quitté trois fois les centres d'accueil, mais elle y est toujours revenue, même si les conditions de travail devenaient de plus en plus précaires, car elle est passée d'éducatrice à cuisinière, puis au nettoyage du centre. Durant le temps où elle ne travaillait pas à l'*Idipron*, elle a cherché du travail, mais rien n'a fonctionné. C'est ainsi qu'elle a décidé de se lancer dans la vente ambulante de café et d'infusions aux alentours d'une usine de boissons gazeuses qui se trouve près de chez elle. Comme ses clients étaient des chauffeurs de camions distributeurs travaillant pour l'usine, elle sortait avec des thermos remplis de boissons chaudes à l'aube, vers 3h ou 4h du matin. Elle travaillait jusqu'à 7h ou 8h, en fonction de l'afflux ou non de clients. À la fin de la journée, vers 18h, elle sortait à nouveau. Le rythme difficile de ce nouveau travail et le peu de revenus l'ont amené à demander un nouvel emploi dans les centres d'accueil et à en accepter les conditions.

Le futur professionnel de ces *educadores callejeros* semble se cristalliser dans leur relation à la rue et au programme, à cause de l'immobilité professionnelle à laquelle ils se voient confrontés⁴⁶, car les possibilités en dehors des centres d'accueil, où ils finissent toujours par revenir, semblent nulles ou peu intéressantes. Carlos, Yuberly et le *profe* Guillermo ont tous trois essayé de sortir du milieu institutionnel, sans pour autant réussir à trouver un emploi plus stable. Leur expérience de la rue, ainsi que leur expérience du travail avec des jeunes et des adultes qui vivent à la rue, ne peuvent être valorisées que dans ce milieu. Non seulement les conditions se dégradent mais, en plus, ils ressentent un malaise face aux profonds changements qu'a connu le programme créé par le prêtre Javier de Nicoló ces dernières années comme, par exemple, le fait que l'*Idipron* se soit concentré sur un travail de prévention et ait réduit les centres d'accueil pour des jeunes usagers de drogues vivant à la rue.

Ainsi, si leur expérience est valorisée, elle l'est pour les tâches les plus difficiles, comme parcourir le centre-ville afin de convaincre les jeunes et les adultes de se rendre dans les centres, ou encore dans le contrôle quotidien de ces personnes dans les centres.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 382.

Dans le cas de l'*Oasis*, ce sont les *educadores callejeros* qui ont un contact quotidien et direct avec les jeunes, et ce sont eux qui doivent gérer les bagarres ou réussir à organiser les jeunes en files pour la réception des repas, entre autres. Leur expérience, leur savoir-faire, construit jour après jour à partir de leur travail et de ce que Bergamaschi a défini comme « une confrontation réflexive avec sa propre carrière passée dans la rue⁴⁷ », reste reléguée à un travail de contrôle et de motivation.

Institutionnellement, les *profes* Vásquez et Guillermo, Carlos et Yuberly sont parvenus à « quitter » la rue, car ils n'y vivaient plus. Ils avaient fini leurs études secondaires et ils avaient un travail. Cependant, serait-il pertinent de dire qu'ils ont « quitté » la rue, alors qu'ils sont en contact quotidien avec les *ollas* ou avec les personnes qui s'y rendent ? Quand leur « connaissance de la rue » se trouve à la base de leur expérience professionnelle ?

La rue fait véritablement partie de leurs vies, elle est la base de leur quotidien. Elle est présente dans le respect que ces personnes inspirent à celles et ceux qu'ils doivent contrôler ou motiver car, comme plusieurs personnes rencontrées dans les centres d'accueil l'ont souvent dit : « lui [en faisant référence aux *profes callejeros*], je le crois parce qu'il est comme nous, il connaît la rue ». Ces *profes callejeros* ne vivent plus dans la rue, si nous pensons celle-ci comme l'espace public, mais leur expérience de la « rue », une « rue » différente certainement, ne cesse d'être quotidienne.

Vivre la « rue » sans *bazuco*

Quand j'ai rencontré Willy qui chantait du rap dans un bus de *TransMilenio*, il avait diminué sa consommation de *bazuco* depuis six mois, et complètement arrêté depuis deux. Il allait pourtant tous les jours à *La Ele* ou au *Samber* pour « se détendre » un peu en fumant de la marijuana. « Moi, le *bazuco*, j'aime trop cette substance. Mais penser à la situation de ma mère me fait me contrôler », m'a-t-il dit quelques jours après notre première rencontre.

La mère de Willy, *doña* Adriana, – comme je l'ai signalé plus haut – habitait seule avec son petit-fils Mateo âgé à l'époque de huit ans, fils d'une des sœurs cadettes de Willy, qui était aussi consommatrice de *bazuco* et habituée du *Samber*. *Doña* Adriana vivait dans un petit logement très précaire, dans un quartier défavorisé au sud de Bogotá. Elle

⁴⁷ *Ibid.*, p. 377.

travaillait sans arrêt, pendant de longues journées, pour un faible salaire. Willy a senti de son devoir d'aider sa mère et son neveu. Il s'est même senti coupable, m'a-t-il dit, de voir que, en plus de ses conditions de vie difficiles, sa mère était préoccupée par ce qui arrivait à ses enfants : quatre de ses cinq enfants consommaient du *bazuco* et vivaient à la rue et dans les *ollas*. Willy a donc décidé d'arrêter le *bazuco* afin d'aider sa mère et de ne pas être pour elle la source de préoccupations encore plus grandes.

« J'ai beaucoup changé », me dit-il. Lorsqu'il parlait de ce changement, il faisait référence au fait qu'il avait arrêté le *bazuco*, qu'il s'était responsabilisé par rapport à la situation de sa mère et qu'il n'était plus délinquant. Grâce à ce « changement », il s'est également senti légitime pour recontacter sa fille (de quinze ans à l'époque) et passer du temps avec elle. Pourtant, ce « changement » n'a pas impliqué qu'il s'éloigne de la « rue » qu'il aime toujours. « J'aime trop la rue », m'a souvent répété Willy. Le « territoire social » qu'est sa « rue » a changé, son expérience quotidienne de la « rue » aussi. Entre son travail dans les bus, sa visite quotidienne aux *ollas*, les rencontres avec ses amis, sa consommation de marijuana et la responsabilité qu'il avait acquise auprès de sa mère, sa « rue » s'est reconstituée, sans qu'il soit obligé de la « quitter ».

Comme Willy, Nixxo a arrêté le *bazuco*, ayant accepté la responsabilité de la maternité avec la naissance de Felipe. Elle est allée vivre avec Yuberly, puis, en travaillant comme femme de ménage avant de vendre de bonbons dans les bus, elle a commencé à payer une chambre pour vivre avec Felipe. Elle n'a pourtant cessé d'aller aux *ollas* que les premiers mois de son processus d'arrêt du *bazuco*, afin d'éviter que le « *picara el pulmón* » [la traduction littérale en français serait : « que le poumon ne le pique »], c'est-à-dire d'avoir envie de fumer. Puis elle y est retournée pour rendre visite à ses amis et pour *farrear* un peu. La « rue » de Nixxo a également changé. Dans cette « rue », les bus sont devenus – comme pour Willy – un espace de travail. Plus de *bazuco* ni de marijuana depuis la naissance de Felipe ; elle ne fumait désormais plus que des cigarettes, intensivement.



Image 26 : Willy chantant du rap dans les bus, février 2017.
Source : © Patrick Zachmann/Magnum Photos

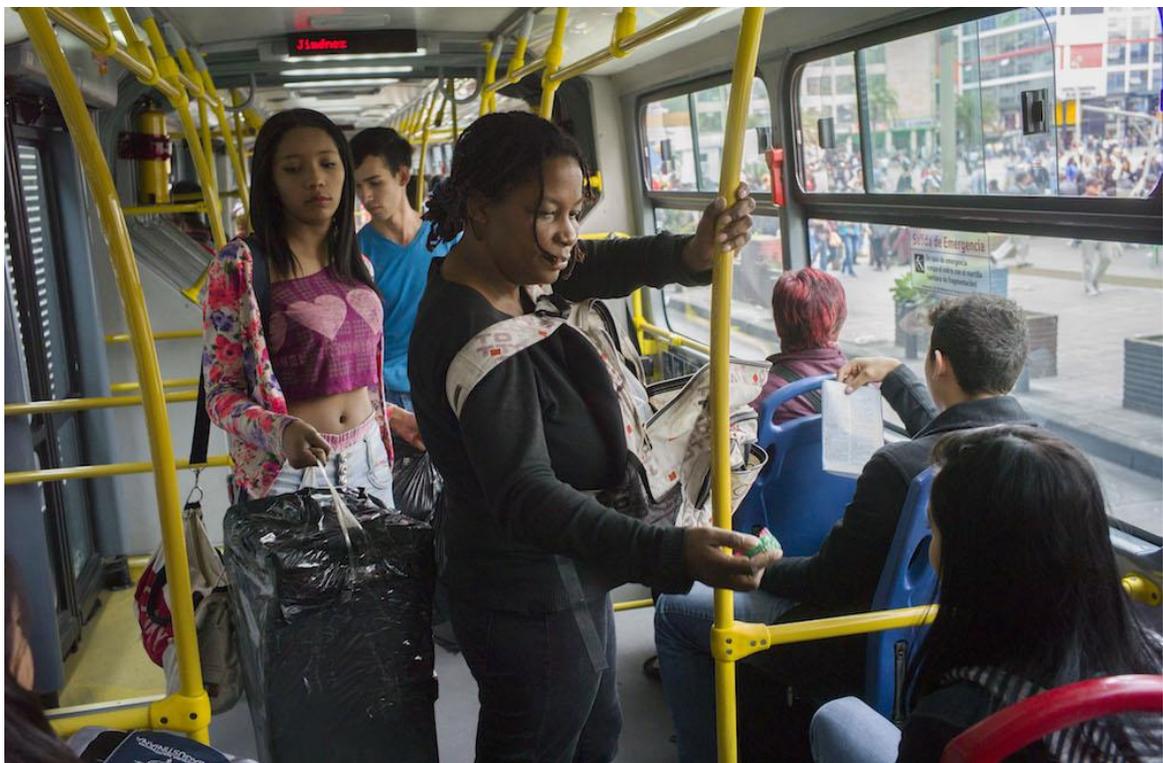


Image 27 : Nixxo vendant de bonbons dans les bus, février 2017.
Source : © Patrick Zachmann/Magnum Photos

Nixxo et Willy se disent *callejeros*. La « rue » est pour eux « une façon inévitable d'exister », comme dirait Arlette Farge⁴⁸. Ils ont réussi à « vivre autrement », mais cela ne signifie pas pour autant « quitter la “rue” ». Elle continue à faire partie de leur vie quotidienne, de leur relation au monde et aux autres. La « rue » est dans leurs « manières » – selon les termes de Pierre Bourdieu⁴⁹ –, elle est, par exemple, dans leurs gestes, dans leurs mots, dans leur manière inconsciente de bouger. Elle est dans leurs relations sociales, dans leurs savoirs, dans leur trajectoire de vie... Leur *éthos* et leur *hexis corporelle* dirait Bourdieu.

À la recherche du changement : le cas des jeunes de l'Oasis et de Luna Park

L'Oasis et le Luna Park étaient, lorsque j'y ai réalisé mon enquête de terrain, les deux centres d'accueil de jour de l'Idipron pour les jeunes considérés « *habitantes de la calle* ». Ils représentaient la première étape d'un processus plus long qui cherchait à ce que les jeunes « *dejen* », « quittent », le monde de la « rue »⁵⁰. Autrement dit, dans le sens institutionnel, qu'ils arrêtent la consommation de drogues, qu'ils arrêtent les activités délictueuses, qu'ils trouvent un emploi « honnête », qu'ils ne fréquentent plus les *ollas*, qu'ils se rapprochent de leurs familles.

Les jeunes garçons avaient la possibilité de se rendre à l'Oasis pour avoir accès aux services que proposait le centre (repas, douche, lavage de linge), ou pour commencer un processus à l'intérieur de cet espace et pouvoir regagner au bout d'un mois ou d'un mois et demi d'assiduité un internat où, d'après ce que les jeunes m'ont dit, ils pourraient continuer leurs études secondaires puis trouver, après quelques mois au sein de cet internat, de petits partenariats (notamment avec la mairie de Bogotá) afin de se procurer un emploi. Le séjour dans l'internat, où ils gagnaient peu à peu, en fonction de « leur engagement dans leur propre processus » – comme l'affirmaient les éducateurs spécialisés –, le droit de sortir les dimanches, durait généralement entre six et huit mois.

Lorsque j'ai commencé mes visites à l'Oasis, plusieurs jeunes, avec lesquels j'ai souvent parlé, essayaient de suivre le processus d'assiduité de plusieurs semaines, appelé

⁴⁸ A. Farge, *Vivre dans la rue à Paris au XVIIIe siècle*, op. cit., p. 20.

⁴⁹ P. Bourdieu, « Les rites comme actes d'institution », art. cit.

⁵⁰ De nos jours, comme je l'ai signalé plus haut, le centre d'accueil de jour de jeunes femmes « *habitantes de la calle* » a été transféré dans les locaux où se trouvait l'Oasis pour les garçons, et celui-ci a été de même transféré dans les locaux contigus où se trouvait le centre d'accueil de jour pour les adultes. Les deux centres s'appellent Oasis et continuent à développer les mêmes fonctions que quand je m'y suis rendue.

par les directeurs et psychologues du centre d'accueil le « *semáforo* », « feu de circulation ». Les jeunes commençaient en rouge et, en fonction de leur engagement, représenté ici par l'assiduité, la participation active aux ateliers de psychologie collective, aux ateliers manuels ou sportifs proposés, ils passaient d'une couleur à une autre, d'abord orange, puis vert. Une fois arrivés au vert, l'internement se faisait rapidement, en quelques jours. Étant donné la contrainte impliquée par le temps requis d'assiduité, les jeunes qui tentaient le « *semáforo* » étaient plutôt convaincus qu'arriver jusqu'à cet internement allait leur permettre de « changer de vie » ; c'est d'ailleurs le terme que les jeunes utilisaient généralement pour parler de leur intention de commencer le « *semáforo* ».

Pendant les mois de mes visites à l'*Oasis*, à chaque fois que l'appel au « *semáforo* » commençait, une trentaine de jeunes garçons se présentaient ; lors du passage à l'orange, il n'en restait déjà plus que la moitié ; enfin, moins de dix jeunes voyaient la lumière verte de l'internement. Une grande partie des jeunes qui se présentaient à l'appel du « *semáforo* » avait déjà essayé le processus au moins une fois ; certains avaient déjà été internés, mais soit ils s'en étaient enfuis, soit ils revenaient pour un deuxième ou troisième – voire plus – internement. Dans cette récurrence d'internements souvent échoués se trouve une limite poreuse entre les internements dans le but de « changer de vie », et les internements du *cycle de la « rue »* qui permettent la continuation d'une consommation intensive de *bazuco*.

De tous les jeunes garçons que j'ai rencontrés et qui avaient commencé le « *semáforo* » pendant la période de mes visites à l'*Oasis*, seul Maicol a fini le processus et « s'est interné ». João a commencé trois fois le « *semáforo* » : si, les deux premières fois, il a arrêté au bout de quelques jours, la troisième fois il a réussi à tenir plus d'un mois, temps nécessaire pour se faire une place dans l'internat. Le jour du départ vers le centre d'internement, les psychologues l'ont informé qu'il ne pouvait pas « s'interner ». Il avait été sanctionné à l'internat à la suite d'une fuite lors de son dernier internement, et les six mois de sanction n'étaient pas encore écoulés. João était inconsolable. Il avait beaucoup de rage. Personne ne l'avait prévenu qu'il n'allait pas pouvoir « s'interner », et il ne savait pas que sa sanction courait encore. Il avait mis tous ses espoirs de changement sur cet internement.

La semaine qui a suivi cet épisode, lorsque je suis retournée à l'*Oasis*, un groupe de garçons qui travaillaient depuis quelques jours au sein d'un partenariat avec la mairie est

arrivé à l'heure du déjeuner. Parmi ces jeunes se trouvait João. Pendant que nous mangions, João et deux autres garçons inscrits dans ce nouveau partenariat m'ont expliqué, ainsi qu'à d'autres jeunes qui mangeaient avec nous, de quoi il s'agissait : pas besoin d'être internés, ils travaillaient le matin à nettoyer des parcs, ils allaient déjeuner à l'*Oasis*, puis ils retournaient nettoyer encore un peu et accomplissaient des activités culturelles ou sportives (cours de théâtre, jouer au basket-ball, par exemple). La journée était payée dix mille pesos, soit environ trois euros.

João avait accepté de travailler au sein de ce partenariat en attendant de pouvoir se faire interner après la fin de sa sanction. Cependant, il restait sceptique, tout comme les deux autres jeunes qui mangeaient avec nous : « Que fait-on avec dix mille pesos ? », avait demandé Lasso, qui participait à la conversation. « Cela ne suffit même pas pour payer une chambre et manger ? », avait-il ajouté, « travailler toute une journée pour dix mille pesos ? Si j'arrive à voler un bon *bicho* [portable], en dix minutes j'ai cinq fois ça ». Les trois jeunes garçons qui avaient accepté le partenariat étaient d'accord avec Lasso, mais ils essayaient de tenir les quelques semaines du partenariat afin de montrer leur engagement pour « changer de vie », et avoir accès à un internat où, selon eux, les conditions de travail étaient meilleures, s'il y avait la possibilité de travailler bien entendu.

« Changer de vie », ce sont bien davantage que des termes utilisés par certains jeunes rencontrés, c'était tout leur espoir. Un espoir accompagné de l'image de leurs enfants. João, Maicol, Lasso et d'autres jeunes qui se rendaient à l'*Oasis* étaient pères. Chacun avait un enfant qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Ils étaient adolescents quand ils étaient devenus pères, puis leur consommation de *bazuco* s'était intensifiée, leur « rue » s'était élargie, et, entre temps, leurs enfants avaient grandi.

Ces jeunes avaient honte que leurs enfants et les mères de leurs enfants les voient « comme ça » : maigres, sales, dépendants des drogues. Ils cherchaient à « changer de vie » pour pouvoir reprendre contact, leur donner des nouvelles, parfois même dire à leurs enfants qu'ils étaient leurs pères. Mais le temps passait, entre les internements échoués dans des institutions et leurs internements dans les *ollas*, et il ne leur restait que l'espoir.

Pour Maicol c'était la première fois qu'il cherchait un internement de son plein gré. Il avait été dans un centre de détention pour mineurs, et c'est durant cette période qu'il avait perdu contact avec son fils. Pour João, l'internement qu'il recherchait au moment de notre rencontre à l'*Oasis* n'était pas le premier, mais pour lui celui-là serait définitif : il croyait

vraiment que, s'il arrivait à être accepté dans l'internat de l'*Idipron*, il pourrait changer de vie, trouver un travail et aller chercher son enfant. Durant ma présence à l'*Oasis*, il n'a pas réussi à se faire interner. La dernière fois que je l'ai vu, c'était le jour de l'intervention de *La Ele* – comme je l'ai signalé plus haut. Il était « interné » dans cette *olla* quand la police est arrivée.

Pour Lasso, l'espoir de « changer de vie » est arrivé quand il s'est retrouvé en prison. Pendant son adolescence, lorsque Andrea, sa sœur l'avait reçu chez elle « comme un “*desechable*” », il avait été interné à l'initiative de sa mère dans une institution chrétienne de « réhabilitation » pendant deux ans. Trois ans après sa sortie de cette institution, il était « retombé à la rue », comme il me l'a dit, et il ne croyait plus à ce genre d'institutions. C'est pour cette raison que la prison était devenue, à son avis, un endroit et un moment déterminants pour « recommencer » et pouvoir aller chercher Alan, son enfant de quatre ans (au moment de son emprisonnement).

Après près de deux années de prison, Lasso a obtenu une autorisation de détention à domicile. Sa mère l'a reçu dans son petit appartement à Soacha, où elle habitait avec deux de ses filles et ses trois petits-enfants. Chez sa mère, il a appris qu'une fille qui lui rendait de temps en temps visite en prison était enceinte de lui. Préoccupé, il a commencé à aider sa mère dans son poste ambulancier de vente de hamburgers et hot-dogs, juste à côté de la résidence où sa mère habitait. Il gagnait ainsi un peu d'argent, qu'il tenait à économiser pour acheter quelque chose à Alan et attendre l'arrivée de son deuxième enfant. Grâce à des connaissances de sa mère, Lasso a commencé à travailler dans la même résidence (il ne pouvait pas sortir en raison de sa détention à domicile) dans la couture de pyjamas. Quelques mois plus tard, alors que la naissance de son deuxième enfant approchait, il apprit qu'un troisième enfant était en route. Désespéré par cette nouvelle, il disparut un jour. Il était retourné dans le centre-ville, dans les *ollas*, où il reprit sa consommation intensive de *bazuco*. Arrêté à nouveau par la police, Lasso retourna en prison.



Image 28 : Lasso dans l'atelier de couture où il travaillait, février 2017.
Source : ©Patrick Zachmann/Magnum Photos

À la différence des garçons de l'*Oasis*, les filles de *Luna Park* pouvaient commencer plus rapidement le processus d'internat, tel que cela se pratiquait au sein de cette institution depuis les années 1980. Au bout d'une semaine d'assiduité, ou même sur leur simple demande, elles pouvaient être admises en tant qu'internes dans le même *patio*. Car *Luna Park* fonctionnait aussi bien comme centre d'accueil de jour que comme internat. Dans le cas de ce centre d'accueil, l'expression « quitter la rue » prenait beaucoup plus de sens que chez les garçons. Pour sa directrice, pour les psychologues et pour les éducatrices qui y travaillaient, il était impératif d'aider les filles à « sortir de ce monde de la rue », monde qui à leurs yeux était un monde masculin. La présence des filles dans la rue s'incarne toujours institutionnellement dans la figure de l'anormal⁵¹ et, pour cette raison, il y a plus de possibilités offertes à une femme qui veut s'interner et « changer de vie » qu'à un homme, pour lequel les processus sont plus longs et qui doit faire preuve d'une véritable persévérance pour démontrer sa volonté de s'interner et son engagement vis-à-vis du changement.

Pendant les mois de mes visites à *Luna Park*, seules cinq filles suivaient le processus

⁵¹ C. Rodríguez, *Cuerpos femeninos callejeros : Hacia una construcción de política social con enfoque de género en Bogotá*, op. cit.

d'internement dans ce *patio* et à peu près une vingtaine avaient l'habitude d'y aller pour le centre d'accueil de jour. Je n'ai eu que peu de contact avec les filles qui suivaient le processus d'internat, car elles n'étaient que très rarement présentes dans le centre aux horaires où j'étais autorisée à y aller. Certaines parmi elles avaient la possibilité de continuer leurs études secondaires ou parfois de travailler quelques heures grâce à des partenariats avec d'autres institutions.

Ana et Andrea sont les deux seules filles internes de *Luna Park* avec qui j'ai pu discuter. Elles se sont « internées » pendant la période de mes visites. Elles ne se connaissaient pas auparavant, et pourtant leur arrivée dans ce *patio* s'est faite dans des conditions similaires. Toutes deux habitaient avec leurs familles dans des quartiers populaires de Bogotá ou des alentours, Ana à Soacha, Andrea à Suba. Elles avaient toutes deux une vingtaine d'années et étaient mères. Elles avaient eu leurs enfants adolescentes⁵², à l'époque où elles avaient déjà commencé à consommer des drogues et à « *coger la calle* ». Leur consommation de drogues s'était intensifiée au moment où elles avaient découvert le *bazuco*. Ana fréquentait les *ollas* du centre-ville, tandis qu'Andrea consommait dans les *ollas* de Suba. Elles n'étaient pas encore « tombées dans la rue », comme chacune me l'a raconté, et elles voulaient justement « s'interner » avant que cela n'arrive. Avec leurs familles, elles avaient cherché une institution publique d'internement et c'est à *Luna Park* qu'elles étaient arrivées.

Leurs enfants étaient pour elles une motivation importante dans la recherche de ce « changement », avant de « *caer más bajo* », « tomber plus bas », comme l'a dit Ana, ou de « *volverse una indigente* », « devenir une indigente », comme Andrea l'a exprimé. Toutes deux, à des moments différents, m'ont dit qu'« elles étaient issues d'une "bonne famille" » et qu'« elles étaient déjà allées trop loin ».

Deux points principaux méritent d'être commentés à propos d'Ana et d'Andrea : la figure des enfants et l'idée de la « bonne famille » dans la recherche de « changement » des jeunes filles.

⁵² En Colombie, une adolescente sur cinq, entre quinze et dix-neuf ans, est déjà mère ou est enceinte ; sur ce sujet, voir Profamilia et Minsalud, *Encuesta Nacional de Demografía y Salud*, Bogotá, Ministerio de Salud y Protección Social, 2015, p. 287. En ce qui concerne la grossesse chez les adolescentes en Amérique latine, le taux s'élève à 66,5 naissances pour mille adolescentes entre quinze et dix-neuf ans. Il s'agit du deuxième taux le plus élevé au monde, après celui de l'Afrique subsaharienne. Voir *Acelerar el progreso hacia la reducción del embarazo en la adolescencia en América Latina y el Caribe. Informe de consulta técnica*, Washington, D.C, OPS, OMS, UNFPA, Unicef, 2016.

Ana et Andrea m'ont dit toutes deux qu'elles n'avaient pas été de « bonnes mères » à cause de leur consommation de drogues, que leurs enfants avaient en grande partie été élevés par leurs familles et qu'elles voulaient « changer » afin d'offrir à leurs enfants une « véritable figure de mère ». Elles utilisaient les mêmes mots qui revenaient sans cesse dans le centre d'accueil ; ces mots que la directrice du *Luna Park* avait utilisé quelques semaines avant ma rencontre avec Ana et Andrea pour m'expliquer ce qu'il fallait faire pour aider ces filles-mères, qui étaient à leur yeux « perdues » : il faut qu'elles apprennent à être de « bonnes mères ».

Pour les filles comme Ana et Andrea, qui sont déjà mères, mais aussi pour les filles qui apprennent qu'elles sont enceintes, le discours institutionnel pour motiver leur « changement de vie » est celui de la « félicité de la maternité ». Un « instinct maternel » qui devrait être plus fort que tout, et particulièrement plus fort que la dépendance aux drogues et l'attrance de la « rue ». Une sorte d'« essence féminine » en lien avec la maternité qui devrait être le moteur pour « quitter la rue⁵³ ». Les « bonnes mères » sont celles qui arrivent à changer, et les « mauvaises mères » celles pour lesquelles leurs enfants ne sont pas une priorité.

Bien entendu, cette moralisation de la maternité ne vient pas seulement du contexte institutionnel, dans une société aussi chrétienne et conservatrice que l'est la Colombie, c'est un discours que les jeunes filles *callejeras* entendent souvent au sein de leurs familles. Il s'agit même d'un discours qui traverse l'univers de la « rue » et des *ollas*.

Plusieurs fois j'ai entendu des reproches, de la part de jeunes *callejeros*, adressés aux filles qui étaient enceintes et qui continuaient à consommer du *bazuco*. Edwin et Jonathan, par exemple, ne comprenaient pas que Jenny continue sa consommation intensive de *bazuco* et sa vie dans la rue, après avoir appris qu'elle était enceinte. J'entendais aussi des rumeurs chargées de mépris et de reproche à propos de femmes qui « auraient pris n'importe quel breuvage pour avorter » – n'oublions pas que l'avortement, hormis trois cas spécifiques (j'y reviendrai), est illégal en Colombie et que, d'une manière générale, il est socialement condamné –, qui auraient « abandonné » leurs enfants chez des parents ou qui auraient permis que l'institution de protection à l'enfance, l'*Instituto Colombiano de Bienestar Familiar*, leur retire les enfants. Moi-même je me suis fait reprocher par Lasso

⁵³ C. Rodríguez, *Cuerpos femeninos callejeros : Hacia una construcción de política social con enfoque de género en Bogotá*, op. cit., p. 72.

un petit commentaire en faveur de l'avortement.

Ainsi, si pour certaines femmes la figure de leurs enfants a pu devenir un moteur pour « changer de vie » – c'est par exemple le cas de Nixxo –, celui-ci n'est pas une généralité. Les circonstances des grossesses donnent aux enfants des statuts différents quant à leur relation avec ces femmes et à la « rue » : certaines femmes ont été violées, d'autres sont tombées enceintes pendant qu'elles exerçaient la prostitution, d'autres encore sont devenues mères avec leur petit ami mais ne veulent pas garder l'enfant.

Concernant la grossesse consécutive à un viol, il est important de dire qu'en Colombie l'avortement a été dépénalisé dans trois cas spécifiques : 1) si la grossesse met en danger la vie de la mère ; 2) si des malformations dans l'embryon ou le fœtus sont diagnostiquées ; enfin, 3) si la grossesse est le produit d'un viol⁵⁴. Cependant, les filles *callejeras* ne connaissent pas cette réglementation et, souvent, la moralisation de la maternité et la condamnation sociale de l'avortement font que les filles n'ont pas accès à leurs droits ; pour paraphraser Rita Segato, la loi se laisse ici infiltrer par le code de la moralité⁵⁵.



Image 29 : Nixxo et Felipe chez eux, février 2017.
Source : ©Patrick Zachmann/Magnum Photos

⁵⁴ Sentence C-355 de 2006 de la *Corte Constitucional de Colombia*, disponible sur <http://www.corteconstitucional.gov.co/relatoria/2006/c-355-06.htm> (consulté le 11 août 2018).

⁵⁵ Rita Segato, *Las estructuras elementales de la violencia: ensayos sobre género entre la antropología, el psicoanálisis y los derechos humanos*, Buenos Aires, Universidad Nacional de Quilmes, Prometeo 3010, 2003, p. 136-137.

En ce qui concerne le fait de venir d'une « bonne famille », de ressentir une sorte d'incompréhension de la part de certains jeunes rencontrés, filles comme garçons, de se retrouver désormais dans la situation-limite de la vie dans la rue et/ou de la consommation intensive de drogues, d'autres formes de moralisation sont en jeu : il s'agit cette fois de la moralisation du travail et des « *buenas costumbres* », les « bonnes coutumes ».

Venir d'une « bonne famille » signifie, pour les personnes rencontrées, être issu d'une famille dont les parents ont travaillé toute leur vie « de manière honnête » ; familles qui ont « bien » éduqué leurs enfants, « loin des vices, loin de la délinquance, loin des mauvais comportements ». Vivre la « rue », être usager de drogues, éloigne les jeunes qui disent venir d'une « bonne famille » de l'éducation qu'ils ont reçue. Souvent, ces jeunes, culpabilisant d'avoir « déçu » leurs parents, décident de ne pas rechercher leurs familles durant de longues périodes pour que celles-ci ne les voient pas dans la situation dans laquelle ils se trouvent. Parfois, penser à la famille est une motivation pour « changer », comme dans le cas d'Ana ou d'Andrea, mais cela peut également être une raison pour s'éloigner.

Ainsi, Lasso m'a dit un jour, lors d'une rencontre à l'*Oasis*, qu'il ne voulait pas demander de l'aide de sa mère par honte qu'elle le voit ainsi, et par peur de la décevoir encore plus. S'il incriminait souvent les violences de son père comme cause de sa vie dans la « rue », il ne comprenait pas pour autant pourquoi il avait « fait ça » à sa mère, Yamile, qui avait toujours travaillé « honnêtement » pour élever ses enfants. Cette dernière avait l'impression d'avoir « raté » quelque chose avec Lasso. Elle ne comprenait pas pourquoi il était devenu délinquant et dépendant de drogues. Parfois, elle disait que c'était en raison de mauvaises amitiés, d'autres fois elle sentait que cela relevait de sa responsabilité : peut-être le fait d'avoir trop travaillé et de rentrer tard le soir, peut-être le fait de ne pas avoir eu le courage de quitter à temps son mari...

« *Rebuscárselas* » : pratiques *callejeras* pour une survie quotidienne

Maintes fois j'ai entendu les personnes que j'ai rencontrées dire que la vie dans la rue était une « survie quotidienne », que dans la « rue » « il fallait se donner les moyens pour survivre » [« *aquí toca sobrevivir como sea* »], comme l'a exprimé *doña* Alicia, ou tel que l'a dit Lasso : « nous [les *callejeros*] sommes des machines de survie pour la

consommation » [« *nosotros somos máquinas de supervivencia* »]. Or, quand ces personnes parlent de survie, elles ne le font pas dans le sens d'une condition passive ou de subie, mais plutôt comme une résistance au « *rigor* » [la « rigueur »] de la « rue ». Il s'agit d'une lutte⁵⁶ quotidienne pour pouvoir *tenir* face à une consommation intensive de drogues sans « y rester » ; c'est-à-dire sans franchir le seuil entre « paraître un indigent » – ou un « *desechable* » – et réussir à s'en remettre, et ne plus supporter la panique du *bazuco* et devenir *loco* [fou] ; une lutte pour *tenir*, pour « rester soi-même *malgré tout* », comme le dit Claudia Girola⁵⁷ ; et une lutte pour « garder [l]a face », pour utiliser les termes de Patricia Bouhnik⁵⁸.

Dans cette lutte quotidienne qu'est la vie à la « rue » et qui tourne autour des *ollas*, de multiples compétences⁵⁹ et pratiques sont développées par les personnes concernées, dans le but de gagner de l'argent, de se procurer de la nourriture, des vêtements ou même de la drogue, de trouver un lieu pour dormir et se reposer un peu. Compétences et pratiques qui sont rassemblées au sein d'une expression qui parcourt tout l'univers de la « rue » : « *rebuscárselas* ».

Celle-ci signifie, dans le langage familier de certains pays latino-américains, « faire valoir son ingéniosité pour affronter et surmonter des difficultés quotidiennes⁶⁰ ». D'elle dérive le terme « *rebusque* », que j'ai jusqu'à présent traduit ici par « débrouille », c'est-à-dire, comme l'expose Nels Anderson, cette capacité à s'adapter aux situations et à mobiliser des compétences et de l'ingéniosité pour surmonter des difficultés⁶¹.

« *Rebuscárselas* », dans le contexte de la « rue » à Bogotá, définit non seulement certaines compétences et une considérable capacité à l'ingéniosité, mais exige aussi la mobilisation d'apprentissages qui ont été pour une grande partie acquis dans la « rue », ainsi que des « ajustements relationnels » et une « connaissance des espaces-ressources » –

⁵⁶ P. Pichon, *Vivre dans la rue*, op. cit. ; C. Girola, « Tenir malgré tout dans une vie à la rue », art. cit.

⁵⁷ C. Girola, « Tenir malgré tout dans une vie à la rue », art. cit.

⁵⁸ P. Bouhnik, *Toxicos*, op. cit.

⁵⁹ Dans son ouvrage *Les Mondes du squat*, Florence Bouillon analyse les multiples registres de compétences des squateurs et insiste sur l'importance d'étudier les productions et les résistances, les ressources et la créativité des citoyens désqualifiés. Florence Bouillon, *Les mondes du squat : anthropologie d'un habitat précaire*, Paris, Presses universitaires de France, 2009.

⁶⁰ Le terme reconnu par l'Académie Royale de la Langue Espagnole est celui de « *rebuscársela* ». <http://dle.rae.es/?id=VMJlm0k> (consulté le 4 août 2018). Les personnes rencontrées parlent de « *rebuscárselas* », raison pour laquelle je garde ici le terme issu de mon travail de terrain.

⁶¹ Nels Anderson, *Le Hobo : sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, 2011 [1923].

pour reprendre les termes de Florence Bouillon⁶². Dans les contextes institutionnels qui côtoient la « rue » des *callejeros* rencontrés, les termes « *rebuscárselas* » et « *rebusque* » sont souvent vus à travers une perspective nettement économique, comme si le « *rebusque* » participait seulement de la recherche d'argent. Néanmoins, le fait de « *rebuscárselas* » articule pratiques, savoirs, lieux connus, relations établies, afin de permettre de *tenir* dans la « rue » dans un sens qui dépasse les ressources économiques.

Jenny : [A]lors, je me suis enfuie de nouveau [de *Luna Park*] et je suis allée chez le *cucho* [un vieil homme]. Après, je suis allée au *Samber* où j'ai rencontré un mec. J'ai aussi rencontré un mec sur la [avenue] *Décima*. Je restais par là et je faisais des passes, jusqu'à ce que je sois de nouveau allée à Soacha. Je ne suis pas allée chez moi, j'ai seulement fumé et fumé ; j'allais d'*olla* en *olla*, de maison de *jíbaro* [dealer/trafiquants de drogues] en *jíbaro*... Aïe ! J'ai passée une année, une année entière, dans la rue, rue, rue, sans même appeler ma mère. Un jour j'ai fait une infection intestinale... alors je suis retournée chez le *cucho*.

Nataly : Pour toi, c'est quoi la rue, rue, rue ?

Jenny : Genre, ne pas prendre de douche, consommer tous les jours, presque pas manger, pas dormir, c'est-à-dire, passer le temps dans la rue. Moi, je dors pas beaucoup, quand je suis en train de consommer, je dors pas. Je dors, par exemple, quand je suis dans un *patio* ou quand je suis à la maison, sinon non ; ou quand je suis déjà crevée de fumer, mais pour ça faut qu'il se passe une semaine, huit jours, sinon non⁶³.

C'est ainsi que Jenny m'a raconté ce qui s'était passé après qu'elle se soit enfuie de *Luna Park* la dernière fois qu'elle y avait été internée. Dans cet extrait de conversation avec Jenny, nous retrouvons plusieurs éléments significatifs pour la compréhension de l'expression « *rebuscárselas* » et le sens large qu'elle englobe.

La figure du « *cucho* », un vieil homme qui reçoit Jenny chez lui, représente dans la trajectoire *callejera* de cette jeune fille, et dans sa façon de « *rebuscárselas* », une relation

⁶² F. Bouillon, *Les mondes du squat*, op. cit., p. 183.

⁶³ Transcription originale : Jenny : [Y] entonces yo me volví a volar [de *Luna Park*], me fui pa' donde el *cucho*, me fui pal' *Samber*, me conocí un man en el *Samber*, me conocí un man en la *Décima*. Me la pasaba por ahí y hacía ratos, hasta que me fui otra vez para Soacha, no llegué a mi casa sino consuma y consuma, me la pasaba de olla en olla, de casa de *jíbaro* en *jíbaro* hasta que... Uy yo diré un año, como un año total en la calle, calle, sin llamar a mi mamá ni nada. Y un día me dio una infección intestinal... Y entonces ya otra vez me fui para donde el *cucho* / Nataly : ¿Pero qué es para ti estar en la calle, calle, calle? / Jenny: Pues no bañarse, consumir todos los días, casi ni comer, no dormir, pasársela en la calle porque yo no duermo casi, cuando estoy consumiendo yo no duermo. Yo duermo digamos cuando llego a *patio* o cuando estoy en la casa, de resto no; o cuando ya estoy muy mamada de fumar, que tiene que pasar por ahí una semana, unos ocho días, de resto no [extrait de conversation avec Jenny, mai 2014, à *Luna Park*].

avec des accords établis et un espace-ressource. Cet homme, qui doit avoir une soixantaine d'années, d'après ce que Jenny m'a dit, vit dans un quartier proche du centre-ville et il est lui aussi usager de drogues. Jenny a recours à lui quand elle veut se reposer un peu, prendre une douche, manger, tout en continuant à consommer du *bazuco* : « le mec, ouais, il est toxico et me donne du *vicio*, mais il fait aussi attention à moi, il m'oblige à manger, à prendre une douche, à avoir un endroit pour être propre, à faire la cuisine, à bouger, à ne pas rester tout le temps enfermée avec une pipe, quoi⁶⁴ ». Cependant, en échange de l'accueil qu'il accorde à Jenny, cet homme lui demande des faveurs sexuelles : « il me donnait de la drogue, jusqu'à ce qu'un jour il me dise, "alors, comment on fait maintenant ?", et j'ai dû lui donner ce qu'il voulait. J'ai continué à coucher avec lui parce que l'envie de fumer du *bazuco* était très forte et ça m'était égal, alors je suis restée vivre là-bas⁶⁵. »

Une relation qui semblait au début sans contrepartie devient une relation d'échange. Si Jenny se prostitue régulièrement pour se faire un peu d'argent, elle ne conçoit pas cette relation avec le *cucho* comme de la prostitution. Il s'agit plutôt pour elle d'un accord établi, d'un échange qu'elle considère symétrique ; mais qui est fondamentalement asymétrique. Elle l'appelle « mon *cucho* », « *mi cucho* ». Elle se rend chez lui à chaque fois qu'elle se sent en difficulté, comme par exemple lorsqu'elle est tombée malade.

Quand Jenny dit qu'elle allait de maison de *jíbaro* en maison de *jíbaro*, elle fait également référence à des relations établies et des espaces-ressources qui l'aident à *tenir*. Comme le *cucho*, les *jíbaros* lui donnaient de la drogue et lui demandaient en échange des faveurs sexuelles.

Plus la consommation de *bazuco* est intensive, plus certains hommes – comme dans le cas de Jenny – profitent de la dépendance des femmes. Ils peuvent aller jusqu'à échanger un *pipazo* [une taffe] de *bazuco* contre des rapports sexuels. Durant mes visites dans les *ollas*, je voyais à chaque fois au moins un homme, généralement assez âgé, qui traînait autour de jeunes femmes seules ou qui était en compagnie d'autres femmes. Ces hommes leur proposaient des *pipazos* de *bazuco* pendant plusieurs heures et les observaient

⁶⁴ Transcription originale : Jenny : *Si, es que el man es si, es carramanito y me da a uno el vicio, pero entonces también lo cuida, lo obliga uno a comer, a bañarse, a asearse, a que tenga un lugar donde estar limpio, a cocinar, a moverse, no que uno se quede ahí enclaustrado solo echando pipa, eso.*

⁶⁵ Transcription originale : Jenny : *Él me trababa y me trababa, hasta que llegó el día que me dijo, "bueno, ¿cómo son las cosas?" y me tocó dárselo. Y yo se lo di hasta que me ganó más las ganas de fumar bazuco, entonces a mí no me importaba dárselo y entonces me quedé viviendo allá.*

consommer. Ils consommaient également du *bazuco*, mais en quantités moindres par rapport à ce qu'ils donnaient aux femmes. Puis, souvent, l'homme et la femme quittaient le lieu ensemble.

Pour revenir à Jenny, les *patios* font aussi partie de son « *rebusque* ». Elle se rend dans ces espaces quand elle est trop fatiguée, quand elle a envie de se reposer et de dormir un peu. C'est souvent dans ces moments de fatigue qu'elle *s'interne* pour récupérer, puis elle s'enfuit, se *vuela*, et le *cycle de la rue* recommence.

Si dans le cas des femmes l'exercice de la prostitution ou les échanges sexuels en contrepartie de lieux où dormir ou de la drogue sont des pratiques courantes pour « *rebuscárselas* », pour une minorité de femmes et pour une majorité d'hommes, c'est la pratique du vol qui est la plus courante. Pour voler il faut également avoir des compétences précises qui se développent généralement dans la « rue », avec des pairs qui peuvent les leur transmettre. Il faut développer une certaine habilité avec les mains pour faire du « *cosquilleo* » [pickpocket], connaître les marques des voitures les plus recherchées des revendeurs de pièces pour savoir à quel type de véhicule s'attaquer, bien apprendre à empoigner un couteau tant pour attaquer que pour se défendre, ou savoir bien utiliser une arme à feu. Les relations que les personnes établissent à l'intérieur des *ollas* sont de même importantes. Parfois, ils volent à plusieurs en fonction des compétences de chacune et chacun, et se divisent les tâches.

Savoir reconnaître le bon moment pour voler, où il est le plus intéressant de voler, vers où courir, où revendre les objets volés, représente également des compétences et des connaissances considérables, notamment en ce qui concerne la ville. Souvent, les personnes rencontrées qui volaient avaient des espaces de la ville où elles avaient leurs habitudes. Le centre-ville est ainsi un secteur central pour cette pratique, car c'est celui des *ollas*. Le nord de la ville est également un lieu privilégié car, au nord, se trouvent les classes les plus aisées de la ville. Le fait d'aller voler dans le nord se justifie ainsi par sa richesse et donc par les possibilités de récupérer des objets de valeur, mais aussi par une sorte de défiance à l'égard de cette société privilégiée⁶⁶. J'ai très souvent entendu dire « il

⁶⁶ À propos d'une défiance envers la société de la part des sans-abri usagers de drogues afro-américains à San Francisco, et des dealers et usagers de drogues latinos à New York, je renvoie le lecteur vers Philippe Bourgois et Jeffrey Schonberg, « Un "apartheid intime". Dimensions ethniques de l'habitus chez les toxicomanes sans-abri de San Francisco », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2015, vol. 5, n° 160, p. 32-44 ; P. Bourgois, *En quête de respect*, *op. cit.* À propos des « justifications » des actes de délinquance, voir également H. Becker, *Outsiders*, *op. cit.*, p. 51.

faut prendre à celui qui en a » [*« hay que quitarle al que tiene »*], « ces riches ont tout et nous n'avons rien » [*« esos gomelos lo tienen todo y nosotros no tenemos nada »*], pour justifier les vols, comme une sorte de revanche sociale. La phrase « nous n'avons rien » ne fait pas seulement référence à celles et ceux qui se trouvent aussi à la « rue », mais également à leurs familles. Toutes les personnes rencontrées sont issues de milieux sociaux défavorisés, dans une vulnérabilité économique très haute. Voler ceux qu'ils appellent les « gomelos », les riches, semble être pour eux une justification qui semble presque naturelle.

La plupart des personnes rencontrées cumulent plusieurs activités pour « *rebuscárselas* », et il est rare qu'une personne ne pratique que le vol. « On apprend à tout faire dans la rue » : cette idée de la rue comme école, comme lieu de formation⁶⁷, prend une importance considérable en ce qui concerne les pratiques économiques.

Cependant, si plusieurs pratiques économiques sont possibles pour « *rebuscárselas* », certaines sont dévalorisées et dévalorisantes aux yeux des autres. En fonction des pratiques des personnes, il est possible de développer un jugement de ce qui est « bien » ou « mal » dans la rue. Par ailleurs, si, d'une manière générale, toutes les pratiques pour se faire de l'argent sont considérées comme un « travail » – c'est-à-dire comme une activité que l'on réalise, en l'occurrence quotidiennement, pour gagner de l'argent –, d'autres, comme celles liées au fait d'« être mal » dans la « rue », sont perçues par les personnes rencontrées comme un « dépannage », que l'on ne met en pratique qu'« en cas extrême ». C'est le cas notamment du recyclage, entendu ici, rappelons-le nous, comme la récupération de matériaux recyclables tels que le papier, le carton ou l'aluminium ; mais il peut également s'agir de simple mendicité, c'est-à-dire par exemple demander de l'argent sans faire un effort particulier comme chanter, raconter une histoire de vie [*« echar la parla »*], ou essayer de « vendre » des bonbons.

Le vol est une pratique valorisante pour les *callejeros*, car s'il se passe bien et qu'on arrive à prendre de « bons » objets, on peut parader dans les *ollas* avec l'argent gagné. Plusieurs jeunes rencontrés, au-delà de pratiquer le vol pour pouvoir acheter du *bazuco*, essayaient d'améliorer leurs techniques de vol. Ils prenaient souvent comme exemple les « voleurs professionnels » qui se vantaient dans les *ollas* de leurs réussites.

Faire la manche dans les bus ou « *recatear* », comme on le dit dans le langage de la

⁶⁷ P. Jamouille, *Des hommes sur le fil*, op. cit.

« rue » (en « vendant » des bonbons, chantant, ou « *echando la parla* »), n'est pas une pratique valorisée au cœur des *ollas*, mais elle peut l'être pour les personnes qui le font – dans le sens où on ne réalise pas une activité délictueuse – ainsi que pour les personnes qui donnent de l'argent. Lorsque des personnes montent dans les bus pour travailler, elles déclarent très souvent, dans leur discours généralement préparé à l'avance, qu'elles préfèrent chanter, vendre des bonbons ou parler de leur histoire pour demander de l'aide aux passagers plutôt que de voler. Certaines personnes revendiquent, à travers leur discours, un changement dans leurs vies : elles étaient délinquantes par le passé, mais elles ne volent désormais plus, ayant pris le « bon chemin du travail ». Par cette moralisation du travail, ces personnes essaient de convaincre les passagers de leur donner de l'argent. Or, pour pouvoir monter dans les bus et tenir ce genre de discours, il faut être soi-même le reflet de ce changement, et pour cela être propre, car, depuis le XIX^e siècle, « par la propreté du pauvre passe le gage de sa moralité », comme le dit Georges Vigarello⁶⁸.

Si je mets « vente » de bonbons entre guillemets, c'est que les personnes rencontrées considèrent cette pratique comme « *recatear* », c'est-à-dire faire la manche, car la proposition de bonbons devient une excuse pour raconter une histoire de vie émouvante afin que les passants ou les passagers d'un bus donnent davantage d'argent que le prix du bonbon. Pour la réalisation de cette pratique, des compétences scéniques sont fondamentales : monter dans les bus requiert souvent tout une mise en scène et de savoir ce que l'on va dire. J'ai été très impressionnée par l'aisance de Willy, de Nixxo, de Gato, d'Edwin et de Jonathan, lorsque je les ai vus se confronter au public des bus. Je savais parfois que la *parla* [l'histoire, le discours] qu'ils étaient en train de prononcer était fausse, mais j'y croyais tout de même.

À l'intérieur des *ollas*, d'autres pratiques économiques sont possibles, comme nous l'avons vu dans le récit introductif de ce chapitre : la fabrication et la vente de pipes de *bazuco*, la vente d'allumettes ainsi que de morceaux de papier d'aluminium à ajouter sur les pipes. Il est possible également de travailler en rendant de petits services aux gens qui gèrent l'intérieur, en faisant rentrer ou sortir des choses.

Néanmoins, loin de vouloir faire un inventaire des diverses pratiques économiques possibles pour les *callejeros* dans la ville et dans les *ollas*, ce que je veux souligner, par ces descriptions, c'est l'importance des compétences acquises, de la connaissance de la ville,

⁶⁸ G. Vigarello, *Le propre et le sale*, op. cit.

des « ajustements relationnels » et de la transmission nécessaire pour que les *savoirs* relatifs au fait de comment « *rebuscárselas* » dans la « rue » puissent circuler auprès de celles et ceux qui y sont « tombés », et puissent être actualisés quotidiennement. Essayer de comprendre la vie dans la « rue » et dans les *ollas*, ainsi que les implications d'une consommation intensive de drogues, requiert un effort pour concevoir comme ligne d'analyse ce qui se construit dans cette expérience de vie à l'extrême⁶⁹. Malgré les nombreuses contraintes qu'implique la vie dans les conditions de la « rue » et des *ollas*, malgré des manifestations de violences aussi bien internes qu'externes aux *ollas*, les *callejeros* « tiennent » grâce à une *lutte* quotidienne⁷⁰.

Or, comme cela a été écrit par Jean-François Laé et Numa Murard, « les ressources économiques ne peuvent pas être analysées en dehors de la manière dont elles sont mises en circulation, c'est-à-dire en dehors de leur valeur sociale⁷¹ ». Ainsi, suivant le sens de cette phrase, les « ressources » – tout court, en l'occurrence de cette recherche – non seulement économiques, mais aussi matérielles (dans le sens large du terme) et relationnelles, conquises par les *callejeros* dans leur « *rebusque* », ne peuvent être analysées en dehors de ce pour quoi elles sont recherchées, c'est-à-dire en dehors de la valeur sociale de l'usage de drogues et notamment de *bazuco*. « *Rebuscárselas* » pour *tenir* dans la « rue » et dans les *ollas* signifie, dans le contexte de la rue bogotanaise, « se débrouiller » pour survivre dans un contexte où la consommation de *bazuco* est devenue une « expérience totale », dans le sens qu'en donnent Robert Castel et Monique Pellen-Benard : « un mode de vie exclusivement organisé autour d'une seule finalité. [...] Dans le cas de la toxicomanie, c'est la recherche et la consommation du produit qui parasite l'ensemble des relations au monde d'un individu et met toute sa vie au service de cette passion⁷² ».

Dans le cas des *callejeros* rencontrés, leur vie tourne autour du *bazuco* et c'est autour de cette drogue que s'organise leur quotidien. Cependant, contrairement à la définition donnée par R. Castel et M. Pellen-Benard de la toxicomanie comme « expérience totale », il ne s'agit pas seulement de mettre sa vie au service du *bazuco*, pour s'en procurer et en

⁶⁹ F. Bouillon, *Les mondes du squat*, op. cit.

⁷⁰ Claudia Girola, « Du don à la transaction : le cas des personnes sans abri » dans L. Fontaine et F. Weber (dir.), *Les paradoxes de l'économie informelle: à qui profitent les règles*, Paris, Karthala, 2011.

⁷¹ J.-F. Laé et N. Murard, *L'argent des pauvres*, op. cit., p. 87.

⁷² Robert Castel et Monique Pellen-Benard, *Les sorties de la toxicomanie*, Fribourg (Suisse), Ed. universitaires, 1998, p. 13.

consommer, mais aussi pour *tenir*, pour « rester soi-même⁷³ », « garder la face⁷⁴ », malgré la dépendance à cette drogue. « *Rebuscárselas* » pour survivre dans le contexte de la « rue » et des *ollas* où le *bazuco* devient un élément central, c'est aussi une manière, pour les personnes rencontrées, de faire face à la force du *bazuco*, de résister pour ne pas « devenir un indigent », de ne pas « rester dans la panique » et de faire face à leur propre dépendance.

Notes pour une ethnographie de la « rue »

De l'ethnographe comme sujet

« Dans la relation ethnographique, c'est l'enquêteur comme sujet qui est mobilisé », insiste Michel Naepels dans son ouvrage *Ethnographie, pragmatique, histoire*⁷⁵. La subjectivité du chercheur est reconnue, interprétée, comprise par les personnes rencontrées. Par cette reconnaissance, les personnes attribuent une place au chercheur, une place sociale de manière générale, et une place particulière dans la relation qui est en train de s'établir entre elles et le chercheur.

Au début de mon travail de terrain avec les jeunes à l'*Oasis* et à *Luna Park*, j'ai tout de suite été perçue comme une « *gomela* » – c'est-à-dire qu'ils et elles me situaient socialement comme une jeune femme issue d'une famille aisée –, et plus précisément, au sein de la relation qui commençait à s'établir, comme une « *profe gomela* ». La possibilité que j'ai eue de faire des études universitaires, ma manière de me tenir, de m'habiller, de parler, faisaient de moi une privilégiée à leurs yeux, une fille « *de papi y mami* » [enfant gâté] qui a tout eu dans la vie. Aussi, l'interprétation que les jeunes faisaient de ma subjectivité – basée certainement sur des stéréotypes –, et le fait que je me retrouve dans des centres d'accueil pour des personnes vivant dans la rue et usagères de drogues, me positionnaient comme une personne liée aux organismes institutionnels, et donc comme une « *profe gomela* ». Ainsi, malgré la fluidité de mes premières discussions avec les jeunes, j'ai ressenti une sorte de méfiance de leur part à mon égard, probablement parce qu'ils s'attendaient à des jugements de ma part et à ce que je leur fasse la morale, la

⁷³ C. Girola, « Tenir malgré tout dans une vie à la rue », art. cit.

⁷⁴ P. Bouhnik, *Toxicos*, op. cit.

⁷⁵ M. Naepels, *Ethnographie, pragmatique, histoire: un parcours de recherche à Houaïlou (Nouvelle-Calédonie)*, op. cit., p. 31.

« *terapia* ».

C'est tout d'abord au travers de ma propre jeunesse que j'ai cherché à établir des rapports plus horizontaux avec les jeunes, tout en essayant de briser cette méfiance. Nous avions quasiment le même âge et je prenais soin de le faire savoir lorsque l'occasion s'en présentait. Nous avions des références communes et, lorsqu'ils et elles parlaient de choses que je connaissais, je prenais part à la discussion. Ma jeunesse, mon écoute, l'absence de jugement de ma part et le fait de nous rendre compte que nous avions des expériences en commun, a participé de l'émergence rapide de relations de confiance.

L'établissement de ces relations de confiance ainsi que la mise en œuvre des réflexivités⁷⁶ – la mienne, les leurs –, et la similitude de fragments de nos histoires ou pour partie de nos vies quotidiennes, ont renversé le statut que les jeunes m'avaient donné initialement. Et par ce renversement, dont ils et elles m'ont fait part, d'autres dimensions de leur réalité et de leur manière de comprendre cette réalité me sont parvenues.

Lorsque les jeunes rencontrés – et de manière plus générale les personnes rencontrées – ont appris que j'avais, moi-aussi, grandi dans un quartier populaire au sud de Bogotá, et non dans un quartier aisé du nord de la ville, ils ont été très surpris. Jenny ne pouvait croire que nous étions presque voisines ; *doña* Alicia m'a dit que, « du coup ma vie n'avait [sans doute] pas été très facile et que j'avais donc [dû] beaucoup galérer » ; « JJ », après que j'aie nommé le quartier où j'avais grandi et où j'habitais, a tout de suite ajouté : « ouais, je connais bien là-bas, c'est "chaud" ! », en faisant référence aux bandes de voleurs qu'il y connaissait et aux amis qu'il avait dans mon quartier. Plus tard, lorsque je suis retournée à Bogotá pour mon dernier séjour de terrain et que j'ai quitté la maison de ma mère pour m'installer en centre-ville, les personnes ne comprenaient pas ce choix. Pourquoi aller vivre dans le centre-ville alors que « c'était si "chaud" », si dangereux ? Nixxo m'a même proposé de m'aider à chercher un appartement ailleurs ; Willy et Lasso n'arrêtaient pas de nous dire, à mon compagnon et à moi, de faire très attention ; parfois, nous avions même droit à des conseils à propos d'endroits par lesquels il ne fallait pas passer.

Par la reconnaissance que les *callejeros* rencontrés ont fait de ces traits de ma trajectoire de vie, j'ai eu accès à la *dimension cartographique* de leur ville, c'est-à-dire aux caractéristiques qu'ils attribuaient à nombre d'espaces de la ville et à leurs habitants, et à la

⁷⁶ C. Girola, « Rencontrer des personnes sans-abri: Une anthropologie réflexive. », art. cit.

place de ces caractéristiques dans leur manière de circuler dans la ville : un centre-ville qui était dangereux parce qu'ils y demeuraient, parce qu'on y trouvait les *ollas*, parce que plusieurs d'entre eux y avaient l'habitude de voler et de traîner ; un sud de la ville populaire, défavorisé, où une grande partie d'entre eux avaient grandi, un nord de la ville abritant des familles aisées.

C'est lorsqu'ils ont appris que j'avais grandi au sud de la ville que j'ai cessé d'être à leurs yeux une « *gomela* », et que le nord est apparu dans les conversations comme un espace privilégié pour le vol, justifiant par là le fait d'« aller voler ceux qui ont de l'argent ». Certaines personnes m'incluaient même dans le « nous » qu'elles utilisaient pour parler des gens du sud de la ville, les gens des quartiers populaires. En m'intégrant à ce « nous », les *callejeros* rencontrés m'incluaient dans leurs discours sur les inégalités sociales, à leur reconnaissance d'une ville socialement fragmentée, à leur sentiment de ségrégation et d'injustice sociale. Même si je n'ai jamais confirmé, réprouvé ou réagi à ce « nous », le fait de « venir du même endroit » créait à leurs yeux, me semble-t-il, une complicité suffisante pour que ce « nous » nous inclue mutuellement. Lorsque je me suis installée dans le centre-ville, une sorte de confirmation de notre proximité sociale a eu lieu en ce qui concerne Lasso, par exemple : pour lui, « je restais humble et je ne devenais pas une “*gomela*” »... J'avais préféré le centre que le nord de la ville ! Si les personnes rencontrées se considéraient *callejeras*, elles revendiquaient avant tout une *pauvreté commune*, un milieu social commun, manifestés territorialement par les quartiers de la ville dans lesquels ils avaient grandi.

L'ethnographie est une relation active de production de connaissance partagée. Comme le note justement Claudia Girola, le chercheur participe activement à la production de l'information, et les personnes rencontrées par le chercheur n'ignorent pas le rôle qu'elles jouent dans la production de connaissance⁷⁷. Par la reconnaissance de ma subjectivité par les *callejeros*, par le statut qu'ils m'ont attribuée au fur et à mesure que notre relation se consolidait et par leur légitimation de ce statut, j'ai eu accès à certaines informations que je n'aurais certainement pas pu avoir en conservant mon statut de « *profe gomela* ». C'est par la proximité qui s'est créée entre nous, donnant lieu dans certains cas à une amitié, que les *callejeros* rencontrés me manifestaient leur envie de « m'apprendre » la façon dont l'on vit la « rue » et les *ollas*.

⁷⁷ *Ibid.*

Une amitié qui protège

La démarche ethnographique, par l'imprégnation lente et continue qu'elle favorise⁷⁸, par les rapports personnels qui s'entretiennent par son biais, par les dialogues fluides qu'elle permet, est devenue, comme l'indique María Epele, une méthode privilégiée pour la recherche sur des populations vulnérables, et notamment en cas d'usage de drogues⁷⁹. L'ethnographie permet de travailler « au plus près de la sphère d'existence des usagers de drogues illicites », et de « se décaler des systèmes habituels d'observation partant de la prise en charge, des traitements ou de l'enfermement », note Patricia Bouhnik⁸⁰.

Si une partie de cette recherche a été effectuée dans le cadre d'espaces institutionnels, ma volonté a toujours été de chercher à comprendre la vie dans la rue et dans les *ollas* à partir d'un rapprochement avec les espaces *callejeros*. Je ne veux nullement dire que les espaces institutionnels ne deviennent pas, d'une manière ou d'une autre, par les « adaptations secondaires » – selon le sens donné par Erving Goffman⁸¹ – que les personnes font de leurs règles et de leurs systèmes, des espaces intégrant la « rue » – nous l'avons vu par exemple avec le *cycle de la rue* –, mais ce que je comprends comme *espaces callejeros*, ce sont les espaces situés en dehors de tout circuit institutionnel.

Je pense que c'est justement par mon rapprochement avec ces espaces que les liens créés avec les personnes rencontrées se sont renforcés. Aller dans la rue, y traîner, me promener avec eux, aller dans les *ollas*, y faire la fête, partager avec leurs amis... les *callejeros* rencontrés ont d'abord commencé par valoriser mon courage d'aller dans les *ollas* – c'est ce que j'ai développé plus haut⁸² grâce à mes rencontres avec Jenny, Johana, Edwin et Jonathan à *La Ele*. Puis, au fur et à mesure que nos rencontres se faisaient plus régulières, ma présence est devenue familière et nos relations plus organiques.

C'est en grande partie grâce à l'établissement de ces relations, et donc par la consolidation d'une confiance mutuelle, que j'ai réussi à développer mon travail de terrain.

⁷⁸ Francois Laplantine, *La Description ethnographique*, Paris, Nathan, 1998, p. 11.

⁷⁹ M. Epele, *Sujetar por la herida*, op. cit., p. 238.

⁸⁰ P. Bouhnik, *Toxicos*, op. cit., p. 18.

⁸¹ Dans *Asiles*, Erving Goffman définit la notion d'« adaptations secondaires » comme « toute disposition habituelle permettant à l'individu d'utiliser des moyens défendus, ou de parvenir à des fins illicites (ou les deux à la fois) et de tourner ainsi les prétentions de l'organisation relatives à ce qu'il devrait faire ou recevoir, et partant à ce qu'il devrait être. Les adaptations secondaires représentent pour l'individu le moyen de s'écarter du rôle et du personnage que l'institution lui assigne tout naturellement » (Erving Goffman, *Asiles : études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris, Éditions de Minuit, 1968, p. 245).

⁸² Cf. chapitre 6.

D'une part, parce que les liens créés m'ont permis de dépasser la superficialité des réponses ou des récits à laquelle les chercheurs peuvent se voir confrontés – dans plusieurs cas cette proximité m'a permis de poser des questions parfois dérangementes et d'obtenir des réponses sérieuses⁸³ – ; d'autre part parce que notre amitié m'a permis de travailler dans les *ollas*, de franchir le seuil symbolique et matériel de ces espaces sans que ma présence ne paraisse trop suspecte. Dans les *ollas*, cette amitié m'a protégée.

Or, dans les *ollas*, la protection n'était pas seulement celle des personnes qui me connaissaient et qui savaient que je réalisais une recherche – car, pour diminuer les risques possibles à l'intérieur de ces espaces, rappelons-nous que je ne disais pas à tout le monde que j'étais étudiante. Les personnes rencontrées sur place semblaient soucieuses des risques qu'une fille « bien comme moi » était en train de courir dans ces espaces. Étant donné que mon apparence physique ne reflétait pas la consommation de *bazuco* – j'étais propre, bien habillée, je n'étais pas plus maigre que ce que je devais être, je ne toussais pas, je n'avais ni mes doigts ni mes lèvres brûlés –, j'ai été perçue comme « nouvelle » et des conseils pour ne pas prendre de *bazuco* et ne pas fréquenter les *ollas* n'ont pas tardé à m'être adressés. Ces conseils étaient toujours accompagnés d'un commentaire réflexif : « voyez, moi, voyez, autour de vous », « regarde comme je suis maintenant, tu veux finir comme ça ? » Une solidarité et une bienveillance vis-à-vis des « nouveaux » me sont ainsi parvenus, de même qu'une conscience profonde que les personnes rencontrées avaient de leur propre situation-limite.

Dès mes premières visites, accompagnée des personnes qui m'étaient les plus proches, les *ollas* ont cessé de m'apparaître seulement comme des lieux de violences possibles, des lieux à risques, des lieux dangereux, pour devenir des *espaces sensibles*, c'est-à-dire des lieux riches de sensations et de sensibilités. Des espaces de sociabilité, de camaraderie, de soutien, de célébration. Des espaces ambigus, voire paradoxaux, où la fraternité et la fête côtoient quotidiennement la violence et la mort.

Femme ethnographe à la « rue » : entre vulnérabilité et avantage

Si ma jeunesse, le fait d'avoir grandi dans un quartier populaire et mon amitié avec certaines personnes rencontrées ont joué un rôle fondamental dans le développement de cette recherche, le fait d'être une femme a joué, lui aussi, un rôle capital et particulier dans

⁸³ P. Bourgois, *En quête de respect*, op. cit., p. 40.

mon travail ethnographique.

Dans l'univers de la « rue » et des *ollas*, le machisme est fortement présent ; et ce machisme se fait d'autant plus sentir que la « rue » et les *ollas* sont des environnements majoritairement masculins. Les statistiques officielles sur la population dite « *habitantes de la calle* », qui ne serait constituée que de 11% de femmes, ne contredisent pas la réalité observée. Tandis que l'*Oasis* recevait en moyenne entre cent trente et cent quarante garçons par jour, les chiffres de *Luna Park*, incluant les internes et externes, ne dépassaient pas les vingt-cinq filles reçues par jour. La « rue » ne semble pas être un espace pour les femmes. Leur présence dans le milieu *callejero* est mal perçue par les institutions publiques chargées de la prise en charge de la population dans la rue, et, même dans les *ollas*, leur présence peut être critiquée ou inquiétante.

Le nombre de fois où des personnes (hommes et femmes) m'ont dit dans les *ollas* que ce n'était pas un lieu pour les femmes, et plus précisément pour les femmes « bien », me semble aujourd'hui incalculable. Les jeunes *callejeros* rencontrés, chaque fois qu'ils parlaient des mères de leurs enfants, en parlaient comme des filles sages [« *juiciosas* »] ou des filles « de la maison » [« *de la casa* »], c'est-à-dire des filles qui ne consommaient pas de drogues, qui ne fréquentaient pas les *ollas*, des filles qui n'avaient pas « pris » la « rue ». Ainsi, une distinction est faite au sujet aux femmes : celles qui sont « bien », « *de la casa* », *juiciosas*, et les femmes « perdues » [« *perdidás* »] – pour reprendre le terme de la directrice de *Luna Park* –, celles qui ont « pris » la « rue » ou qui y sont « tombées », celles qui ont « pris le risque » d'aller vers la « rue »... Car « la rue est très dangereuse pour les femmes », comme toutes les personnes que j'ai rencontrées (*callejeros*, fonctionnaires institutionnels et voisins des *ollas*) ont su le souligner à un moment ou un autre de nos conversations.

Pour ce qui est de certains chercheurs auxquels j'ai eu l'occasion de faire part de mon travail, le courage qu'ils m'attribuaient était davantage dû au fait d'être une femme dans ces contextes urbains, qu'à celui de m'être aventurée en tant que chercheuse dans les *ollas*. On m'a même dit une fois : « le plus remarquable de ton travail, c'est que tu es une femme ».

En dépit de ces commentaires que je trouve chargés de stéréotypes tant sur la « rue » que sur les femmes à la « rue », il me semble qu'un chercheur homme n'aurait pas eu plus de facilité à mener une enquête sur les *ollas* ou à se faire rapidement une place dans ce

type de contexte. Dans ces espaces, la méfiance est omniprésente, notamment chez les *campaneros* et les *sayayines*, et dans ce contexte fortement machiste, une femme semble moins dangereuse, de par la vulnérabilité qui lui est attribuée et celle, réelle, à laquelle elle est exposée (agressions sexuelles). En tant que femme, j'éveillais moins de suspicion à l'intérieur des *ollas*.

Ce trait, au-delà de me rendre moins suspecte, m'a surtout permis d'approcher une dimension intime quant à la drague et au couple. D'une part, parce que certains jeunes hommes rencontrés sont entrés dans un jeu de séduction à mon égard et d'autres dans un rapport de protection. J'ai dû quelques fois m'éloigner doucement de certains jeunes afin d'éviter que la relation ne devienne conflictuelle. D'autres fois, j'ai dû me confronter à certains jeunes, j'ai dû « *pararme duro* » (j'y reviendrai), c'est-à-dire m'imposer de manière agressive (par les mots et les gestes) afin de me défendre de rapprochements qui pouvaient à n'importe quel moment prendre un caractère d'agression sexuelle.

D'autre part, pour ce qui est des femmes rencontrées, le fait d'être une femme a favorisé deux situations : 1) à *Luna Park*, je suis devenue l'objet de jalousies et de ragots à propos de mes possibles liens avec certains garçons qui se rendaient à l'*Oasis* ; 2) dans l'ensemble de mon travail de terrain, je suis devenue la confidente d'histoires de couples, histoires dans lesquelles la « normalisation » de la violence conjugale, de la « supériorité » masculine, de la « faiblesse » des femmes, n'ont cessé de me troubler (j'y reviendrai dans le prochain chapitre).

Ainsi, ma présence en tant que femme à la « rue » et dans les *ollas* oscillait entre la vulnérabilité aux agressions sexuelles, très présentes dans ces contextes, et les avantages liés au fait de « sembler moins dangereuse » dans les *ollas* – avantage non négligeable au regard de la violence extrême exercée comme moyen de contrôle dans ces espaces – et d'avoir accès à un registre plus intime quant aux histoires d'amour traversées par la violence.

La « rue » comme productrice de localité : en guise de conclusion

La « rue » est un « territoire social⁸⁴ », une entité formée d'espaces, de relations sociales, d'expériences liées à une consommation intensive de drogues dures et à des

⁸⁴ J.-F. Laé et N. Murard, *L'argent des pauvres*, *op. cit.*

manifestations de violence. En elle se développent des pratiques, des compétences et des apprentissages qui permettent la survie quotidienne et la lutte pour *tenir*, pour « rester soi-même⁸⁵ », malgré les diverses contraintes qui s’y présentent, malgré les situations-limites de vie qu’elle embrasse.

Les *ollas* font partie de la « rue ». Elles sont des « géographies fabriquées par des histoires » – selon la pensée d’Arjun Appadurai⁸⁶ –, des histoires de contextes locaux comme celui de la ville et du pays, des histoires de contextes plus globaux comme celui de la mondialisation du marché de la drogue⁸⁷. Alors, si les *ollas* s’inscrivent dans des contextes plus larges, la « rue » ne s’inscrirait-elle pas à son tour dans ces mêmes contextes ? La réponse est indubitablement positive... mais explicitons les enjeux de cette inscription.

Dans son analyse à propos de la « production de la localité », Appadurai s’arrête sur la notion de « voisinage » qu’il définit comme « des communautés identifiées, caractérisées par leur actualité spatiale ou virtuelle et leur potentiel de reproduction sociale. [...] La production de voisinages est toujours historiquement fondée et donc contextuelle, c’est-à-dire que les voisinages sont intrinsèquement ce qu’ils sont parce qu’ils sont opposés à quelque chose d’autre et dérivent d’autres voisinages déjà produits. [...] un voisinage est un contexte, ou un ensemble de contextes, permettant à la fois de générer et d’interpréter les actions sociales significatives ». Autrement dit, cette capacité à générer et à interpréter des actions sociales significatives, qui est nécessairement locale, relève des contextes plus larges contre lesquels les « voisinages » sont produits et figurés.

Je propose que nous pensions la « rue » (et ses *callejeros*) comme un « voisinage » qui produit du « local » ; une localité qui se délimite et qui existe en relation avec des contextes de référence plus larges (métropolitains, régionaux, nationaux, globaux)⁸⁸ ; une localité dans laquelle les *ollas*, en tant que « géographies fabriquées d’histoires », s’inscrivent.

Penser la « rue » à partir de sa localité, et donc de son caractère toujours contextuel, évite que sa perception ne soit élaborée à partir de l’essentialisme culturel – revendiqué par

⁸⁵ C. Girola, « Tenir malgré tout dans une vie à la rue », art. cit.

⁸⁶ A. Appadurai, *Condition de l’homme global*, op. cit.

⁸⁷ Cf. conclusion de la deuxième partie.

⁸⁸ Angela Giglia, « Sentido de pertenencia y cultura local en la metrópoli global » dans A. Giglia et A. Signorelli (eds.) *Nuevas topografías de la cultura*, México D.F, Universidad Autónoma Metropolitana; Juan Pablos Editor, 2012, p. 145-174.

certaines chercheurs colombiens – dans lequel la vie dans la rue s’est immergée depuis les années 1990 en Colombie⁸⁹. Essentialisme dans lequel cet « Autre » que sont devenues les personnes dites « *habitantes de la calle* » est présenté comme une masse de gens exclus, décrits – selon les analyses développées par Claudia Girola à propos des sans-abri en France – « comme repliés dans un microcosme homogène et refermé sur lui-même⁹⁰ ». Parler d’une « culture de la rue », telle qu’elle a été définie au moment de la consolidation des *ollas*⁹¹, aboutirait à négliger les contextes de référence plus larges dans lesquels s’inscrit la réalité *callejera* du centre-ville bogotanais.

Or, il ne faut sans doute pas négliger la notion de « culture » pour parler de la « rue ». Il s’agirait dans ce cas de ce qu’Angela Giglia a défini comme « culture locale » à partir des analyses d’Arjun Appadurai sur la production de la localité que j’ai expliquées plus haut. Pour cette auteure, la culture locale est ancrée dans les pratiques quotidiennes et son étude doit se réaliser à partir des différentes échelles d’analyse qui vont du local au global :

« Si la localité est un fait dynamique et instable, dans un processus continu de redéfinition en accord avec la succession changeante des événements dans l’espace local et supralocal, la culture locale semble maintenir une relation stable dans le cadre de la vie quotidienne et des pratiques habituelles. Dans la mesure où il n’est pas possible de réorienter la signification de l’existence jour après jour, même si la globalisation omniprésente nous offre des incitations importantes en ce sens, les pratiques quotidiennes deviennent le lieu par excellence du savoir local, de la répétition vers la réassurance, de l’illusion du contrôle exercé sur le domaine réduit et délimité du jour le jour⁹². »

Dans son ouvrage *En quête de respect*, Philippe Bourgois caractérise ce qui serait pour lui la « culture de la rue » à l’*Inner-City* de New York, d’après son travail à East Harlem – El *Barrio*, quartier de travailleurs latinos – dans les années 1980 et 1990, c’est-à-

⁸⁹ Cf. chapitre 5.

⁹⁰ C. Girola, « Rencontrer des personnes sans-abri: Une anthropologie réflexive. », art. cit.

⁹¹ À savoir, « comme une autre façon d’assumer et de comprendre la vie, une autre façon de construire le monde, une autre façon de percevoir le temps et de se situer dans l’espace social et physique, une autre rationalité, une autre logique ». J.O. Ruíz, J.M. Hernández et L.A. Bolaños, *Gamines, instituciones y cultura de la calle*, op. cit., p. 60.

⁹² A. Giglia, « Sentido de pertenencia y cultura local en la metrópoli global », art. cit. La traduction est de moi. Texte original : « Si lo local es un hecho dinámico e inestable, en continuo proceso de redefinición acorde con la sucesión cambiante de los acontecimientos en el espacio local y supralocal, la cultura local parece mantener una relación estable con el plano de la vida cotidiana y de las prácticas rutinarias. En la medida en que no se puede reorientar el sentido de la existencia todos los días, por más que la globalización omnipresente nos ofrezca estímulos importantes en ese sentido, las prácticas cotidianas se convierten en el lugar por autonomía del conocimiento local, de la repetición reaseguradora, de la ilusión del control ejercido sobre el ámbito reducido y delimitado del día a día. »

dire « un réseau complexe et conflictuel de croyances, de symboles, de modes d'interaction, de valeurs et d'idéologies émergeant en opposition à l'exclusion suscitée par la société dominante [...]. [U]n ensemble spontané de diverses pratiques de révolte, qui s'est transformé au fil du temps en style oppositionnel⁹³ ». Si cette notion de « culture de la rue » proposée par Bourgois n'a pas été directement inscrite par cet auteur dans la perspective des contextes locaux/globaux, il me semble qu'elle peut tout à fait être lue à partir de la notion de « culture locale » proposée par A. Giglia. Cette « culture de la rue », à l'*Inner-City*, ne peut être comprise sans connaître le contexte de référence qui l'encadre : « la concentration des populations socialement marginalisées au sein d'enclaves urbaines politiquement et culturellement isolées » dans les villes étatsuniennes.

Dans le cas bogotanis, la *culture locale* de la « rue » ne se développe pas en opposition à une marginalisation ou à une exclusion de la part de la société dominante. Elle est, ainsi que les *ollas* qui l'intègrent, plutôt le résultat de l'incursion d'un conflit armé, politique, économique et social au cœur des villes colombiennes. Autrement dit, la « rue » est le résultat de l'omniprésence dans la ville, et surtout dans certains secteurs, de la territorialisation par la violence, du développement de l'économie de la drogue et de la banalisation des formes de violence, voire de la terreur. Si c'est dans des secteurs populaires que cette « rue » naît et se consolide, c'est parce que c'est là que les groupes armés se sont initialement installés et, dans certains endroits, demeurent.

Ainsi, à partir de la reconnaissance de l'insertion de la « rue » dans les contextes de référence plus larges qui lui donnent sens, la *culture locale* de la « rue » bogotanaise est produite et reproduite par les acteurs sociaux qui la composent, non par opposition à une société dominante, mais par le refaçonnement et la réélaboration des formes socio-culturelles de cette société dominante. Stuart Hall, dans son article « Notes sur la déconstruction du "populaire" » publié initialement en 1981, note que les industries culturelles ont le pouvoir de réélaborer et de refaçonner ce qu'elles représentent à propos du « populaire » ; et par la répétition, elles peuvent implanter et imposer des images de nous-mêmes qui correspondent plus facilement aux descriptions de la culture dominante⁹⁴. Il me semble que dans le contexte de globalisation dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui, il est possible de réaliser ce refaçonnement et cette réélaboration des « images

⁹³ P. Bourgois, *En quête de respect*, op. cit., p. 36-37.

⁹⁴ Stuart Hall, « Notes sur la déconstruction du "populaire" », dans *Identités et cultures. Politiques des cultural studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008, p. 119-126.

de nous-mêmes », mais dans le sens inverse. C'est-à-dire, d'adapter et de redéfinir des formes socio-culturelles du contexte supralocal ou même global de référence pour qu'elles ressemblent davantage à l'image que nous nous faisons de nous-mêmes. Dans la « rue », ce serait par exemple le cas du machisme et de la violence qu'il engendre, de la moralisation de la présence des femmes, de la moralisation du travail dans certains cas, de la revendication d'une justice sociale face à la richesse matérielle de certains secteurs de la ville, et par là la justification du vol. Ce serait le cas également, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant, de l'omniprésence et de la banalisation de la violence, de la sorcellerie, de la valorisation de l'autodéfense, et même de la diabolisation du *bazuco*.

Pour terminer, je voudrais dire que penser la « rue » bogotanaise, et les « rues » qui peuvent surgir dans des contextes de vie à la rue et d'usage de drogues dans des situations précaires autour du monde, en tant que « localités », et plus précisément en tant que « cultures locales », nous rapproche de la proposition d'Ulf Hannerz d'étudier les villes comme des lieux stratégiques pour penser la culture dans les termes d'une organisation de la diversité⁹⁵.

⁹⁵ Ulf Hannerz, « Entrevista. Os limites de nosso auto-retrato. Antropologie urbana e globalização », *Mana*, 1999, vol. 5, n° 1, p. 149-155.

Chapitre 8

Le « *rigor* » : la quotidienneté de la violence dans la « rue » et les *ollas*

La violence, sous de multiples formes, imprègne les relations habituelles dans la « rue » et dans les *ollas*. Qu'il soit question des relations sociales avec des pairs ou avec des personnes externes à l'univers de la « rue », ou de la relation avec soi-même, des relations avec l'espace, des relations avec la consommation de drogue ou avec la drogue elle-même, la violence est omniprésente.

Un terme, grâce auquel les impondérables de la violence dans la vie quotidienne de la « rue » et des *ollas*, pourraient être, sinon saisis, du moins interrogés, serait le terme de « *rigor* ». Utilisé par les *callejeros* rencontrés pour faire référence à la sévérité et à la dureté de la vie dans la « rue », à la souffrance corporelle d'un dénuement poussé à l'extrême, à la consommation intensive de *bazuco*, à l'omniprésence des manifestations de violence verbale et physique à l'intérieur et à l'extérieur des *ollas*, le terme « *rigor* » rend compte d'une expérience de vie qui se situe entre la souffrance, la « banalisation » et la « normalisation » de la violence dans la vie quotidienne¹. Parler du caractère quotidien de la violence inclut la possibilité que des actes de violence extrême soient quotidiens. Dans les *ollas*, la violence quotidienne est constituée d'une violence « ordinaire » – c'est-à-dire des manifestations qui ne sont pas hors du commun² – et d'une violence extrême.

Nous avons jusqu'à présent parlé d'une « banalisation » de la violence en Colombie, à partir des énoncés de Daniel Pécaut, qui se traduit, par exemple, par l'absence de nouvelles représentations ou d'un nouvel imaginaire en relation aux actions violentes, voire de la terreur, ou par une sorte de continuité qui s'établit entre les interactions violentes et les

¹ Nancy Scheper-Hughes, *Death without weeping: the violence of everyday life in Brazil*, Berkeley, Los Angeles, Londres, University of California Press, 1993, p. 16.

² M. Naepels, *Conjurer la guerre, op. cit.*, p. 2010.

interactions ordinaires³. Ce que j'appelle ici une « normalisation » de la violence serait ce moment où les interactions violentes deviennent des interactions habituelles.

La limite entre « banalisation » et « normalisation » de la violence est certes floue. Mais il me semble important de faire la différence entre le caractère « banal » des manifestations de violence, leur perte de caractère exceptionnel, leur perception comme des événements devenus inévitables à force de répétitions, et l'« état normal⁴ » – pour reprendre ici les termes de Émile Durkheim – que des manifestations de violence peuvent prendre dans un contexte particulier. Autrement dit, ce sont des expériences qui sont reconnues comme « normales » pour ceux et celles qui les vivent, des interactions violentes qui finissent par constituer une manière « normale » d'agir pour des personnes dans des situations et des contextes précis.

Pour qu'une forme de violence soit « normalisée », il est très probable qu'elle ait été auparavant « banalisée » : des accommodements, des adaptations, des assimilations sont nécessaires pour que ce passage se réalise. Quels accommodements, quelles adaptations et quelles assimilations ont eu lieu, à la « rue » et dans les *ollas*, face aux formes de violence qui les traversent ? Je ne pourrai répondre à cette question dans cette thèse, car elle dépasse les capacités de cette recherche. Je vais néanmoins explorer et interroger des formes de violence fortement courantes dans les *ollas*, les montrer dans leur quotidienneté, afin d'essayer de comprendre cette réalité sociale et l'imbrication des violences banalisées et normalisées dans cette même réalité. Bien entendu, toutes les formes que la violence peut prendre dans la « rue » et dans les *ollas* ne se sont pas « normalisées » ou « banalisées ». Les différencier s'avère indispensable et ce n'est qu'au travers de l'analyse des données ethnographiques que ces différences sont perceptibles⁵. Entamons donc une lecture ethnographique et analytique de la *violence vécue*.

« *Pararse duro* » : se défendre et se faire respecter par la violence

Tant à *Luna Park* qu'à l'*Oasis*, les disputes émaillées d'insultes ou de violence physique étaient courantes. Les tensions entre les jeunes qui avaient vu le jour dans la « rue » ou dans les *ollas*, pouvaient se maintenir ou s'exacerber dans les *patios*. À

³ D. Pécaut, « De la banalité de la violence à la terreur : le cas colombien », art. cit.

⁴ Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion, 2010, [1894].

⁵ M. Naepels, « Quatre questions sur la violence », art. cit.

l'inverse, des tensions qui naissaient dans les *patios* se poursuivaient dans la « rue ». La suspicion d'un vol, un regard louche, un commentaire malveillant, une trahison ou convoitise amoureuse, représentaient souvent la cause de ces disputes. Dans les *patios* comme à la « rue » – rappelons-nous que dans les *ollas* il est interdit de se battre⁶ –, les disputes pouvaient passer rapidement des insultes aux coups. La différence la plus évidente entre les bagarres dans les espaces institutionnels et celles de la « rue », est sans doute l'usage d'armes blanches. Aux *patios*, comme je l'ai souligné plus haut, les jeunes doivent consigner leurs affaires personnelles à l'entrée, tous types d'armes inclus. La rapidité avec laquelle se déclenchaient les bagarres décontenançait souvent les éducateurs et éducatrices. Ils et elles n'avaient pas forcément le temps de réagir pour séparer les jeunes avant que quelqu'un ne soit blessé.

Une fois à *Luna Park*, il y a eu une bagarre entre une fille transgenre, Vanesa, et une fille enceinte qui venait pour la première fois dans ce *patio*. Selon Vanesa et les récits d'autres filles présentes ce jour-là, chaque fois que Vanesa passait près de la fille enceinte, cette dernière faisait le bruit d'un pet avec sa bouche. Lorsque Vanesa s'en est aperçue, elle a interpellé la fille en l'injuriant. La fille enceinte a répondu par des insultes sur l'identité de genre de Vanesa, qui n'a pas hésité à se jeter sur la fille pour la faire tomber et pour la frapper.

Les éducatrices de *Luna Park* étaient toutes bouleversées par l'acte de violence de Vanesa. « Comment a-t-elle pu s'en prendre à une femme enceinte ? » se demandaient-elles. Elles estimaient que la « masculinité » de Vanesa, sa condition initiale d'homme, expliquaient pourquoi elle avait agi ainsi. « Elle peut avoir l'air d'une femme, mais elle ne cesse pas d'être un homme », ai-je entendu. Du côté des filles *callejeras*, les réactions ont été plus nuancées. Elles considéraient toutes que la fille enceinte avait « cherché » l'agression, mais elles pensaient que Vanesa aurait dû davantage contrôler l'agression physique, car « quand-même », l'autre fille était enceinte. Énervée, Vanesa criait qu' « elle s'en foutait » que la fille soit enceinte et qu'elle « se confrontait à n'importe qui » : « *a mi que me importa que esté embarazada, yo me le paro al que sea* ».

L'expression « *pararse al que sea* » utilisée par Vanesa au moment de cette altercation est une expression courante chez tous les *callejeros* rencontrés. La traduction littérale de « *pararse* », serait « se lever ». « *Pararse al que sea* » signifierait « je me lève

⁶ Cf. chapitre 4, *La Ele*.

face à n'importe qui », c'est-à-dire, « je me confronte à n'importe qui », « je n'ai peur de personne ». L'expression de base « *pararse* » est utilisée généralement avec l'adjectif « *duro* » [dur]. « *Pararse duro* » signifie donc « se confronter [à quelqu'un] fermement ».

Si « *pararse duro* » ne signifie pas forcément faire appel à la violence physique, cela renvoie toujours à de la violence verbale et à une attitude de défi, de défense, voire d'agressivité. Le corps prend une posture de confrontation, tête levée, poitrine ouverte. Par cette posture, les personnes affirment leur présence face aux autres, elles se montrent fortes et par cette force elles cherchent à se faire respecter.

Le fait que la fille enceinte ait cherché à offenser Vanesa n'a jamais été remis en question par les autres filles de *Luna Park*. Elle « *se metió* » avec Vanesa, c'est-à-dire qu'elle s'en est prise à Vanesa, et Vanesa, selon les filles, « n'allait pas se laisser faire », elle « devait se faire respecter ». Ce qui a été remis en cause, c'est comment Vanesa a réagi. Elle aurait pu se défendre et se faire respecter sans aller jusqu'à à l'agression physique, et notamment sans faire tomber la fille enceinte par terre. Ainsi, si se faire respecter était aux yeux de toutes les filles une réaction nécessaire, et même – comme elles me l'ont fait savoir – la réaction que toutes auraient eue. Or, parce que l'adversaire était ici enceinte, et donc plus fragile, cette réaction n'aurait pas dû, selon elles, impliquer de la violence physique.

À certaines occasions, comme dans le cas ci-dessus, « *pararse duro* » par la violence physique ou la mise en danger des autres personnes est mal vu. La vulnérabilité évidente de l'adversaire est un des cas où cette forme de violence n'est pas acceptée. Cependant, l'affirmation, le fait de se faire respecter, de s'affirmer doivent toujours se réaliser, quand c'est possible. Voyons l'extrait suivant d'une conversation avec d'autres filles de *Luna Park*, pour mieux comprendre les limites et la portée de l'action de « *pararse duro* » :

Profe Carla : Et elle [Sonia, une fille qui venait de s'enfuir de *Luna Park*] est où actuellement ? À *La Ele* ?

Claudia : Elle a failli se faire battre dans le *Bronx* à cause d'une putain de pipe.

Diana : Moi, je me fais tuer pour ma pipe, si c'est ma pipe oui, si c'est celle d'un autre...

Mónica : Moi aussi.

Diana : Moi, oui, je me fais tuer pour ma pipe, même pour une allumette... si c'est mon allumette.

Mónica : Non, pas pour une allumette.

Diana : Moi oui. Si c'est mon allumette...

Mónica : C'est l'attachement, ça.

Diana : Moi, je me bats pour mes choses... si ce sont celles d'un autre...

Mónica : Si je me rends pas compte qu'on me vole, mais si je vois que quelqu'un prend mes affaires, que je vois qu'on me les prend...

Diana : Bien sûr, moi aussi...

Mónica : ... Mais me battre pour une allumette ? Non ! Sauf s'il y a quelqu'un qui vient me dire qu'on m'a volé mon allumette.

Diana : Ah non, moi non plus, mais si je le vois, si je m'en rend compte...

Claudia : Bien sûr... Moi, la seule chose pour laquelle je me bats, c'est si quelqu'un essaie de me toucher, là, je me transforme.

Diana : Parfois, je me laisse toucher là-bas [dans *La Ele*]... mais dehors, je m'en suis déjà prise à plusieurs qui étaient seuls. Si c'est très chaud, je me laisse toucher mais dehors, je les cherche. [...] C'est-à-dire, dehors, je sens cette force que je veux les fumer [les tuer]⁷. À l'intérieur, je me laisse faire, mais dehors, s'il n'y a personne, je les cherche. Je me les fume à tout prix.

Claudia : Le 30 décembre, on m'a envoyée à l'hôpital. J'avais très mal à la poitrine et on m'a frappée là [sur la poitrine]. (Elle tousse) On m'a frappée, il était genre trois heures du soir (elle tousse encore), et à onze heures, je ne supportais plus la douleur.

Nataly : Et comment ça s'est passé ?

Claudia : Un connard. Et alors j'ai dit à mon mec de m'accompagner à l'hôpital et il m'a demandé de lui montrer le fils de pute qui m'avait fait ça. Et quand on allait vers l'hôpital, on a retrouvé le connard, il dormait. Tout de suite j'ai pris une latte de lit et je l'ai frappé avec ça sur la tête... (Les deux autres filles rigolent) Et après, mon mec l'a frappé aussi...

Mónica : Bah, ouais, tu pouvais pas te laisser faire.

Claudia : Il lui a donné trois coups de pied dans la figure et il a sorti son couteau, alors le mec s'est levé. Il m'a dit, « donne-m'en encore l'occasion et je te casse la poitrine, salope, je t'ai pas frappé pendant que tu dormais ». Mais il me l'avait envoyé (elle mime le coup), là sur la poitrine, et j'ai été malade pendant trois mois. Il fallait... dès que j'aspirais [du *bazuco*], à chaque fois, je devais aller à l'hôpital après⁸.

⁷ À propos de la relation entre fumée et mort, qui peut permettre de penser une relation entre drogues et violence, j'y reviendrai plus loin.

⁸ Transcription originale : *Profe Carla : ¿Y ella [Sonia, una chicha que escapó de Luna Park] ahorita dónde está? ¿En La Ele? / Claudia : Que días casi se hace pegar en El Bronx por una piroba pipa... / Diana : Yo si me hago matar por mi pipa, si es mi pipa sí, si es de otro... / Mónica : Yo también / Diana : Yo si me hago matar por mi pipa, hasta por un fósforo... Si es mi fósforo sí / Mónica : No, por un fósforo no / Diana : No, yo sí. Si es mi fósforo si / Mónica: Esa es la pega / Diana : Ah, yo si peleo por lo mio... si es de otro... / Mónica :*

Nous étions à l'intérieur d'une petite camionnette appartenant à l'*Idipron* et faisons, comme les bus qui vont à l'*Oasis*, le tour du centre-ville pour conduire vers les centres d'accueil les personnes motivées pour se rendre aux *patios*. C'était un matin de mars 2014 et après un arrêt à l'*Oasis*, il ne restait dans le véhicule que trois filles qui souhaitaient se rendre à *Luna Park*. Je discutais avec Claudia (vingt-six ans) de *Luna Park*, et lorsque fut évoqué le prénom d'une fille qui s'en était enfuie quelques jours auparavant, nous avons entamé une conversation sur les formes de violence et entre autres, au sujet de « *pararse duro* », « se confronter à quelqu'un », « ne pas se laisser faire ».

Ces jeunes femmes *callejeras*, sans-abri et habituées des *ollas* de *La Ele* et du *Samber*, évoquent dans ce passage des violences auxquelles elles doivent faire face constamment et auxquelles elles ont recours afin de « se faire respecter », mais aussi quelles sont les limites de l'exercice de la violence physique dans les *ollas*.

Sonia, la fille qui s'était enfuie de *Luna Park*, avait failli se faire battre par les *sayayines* de *La Ele* car elle avait déclenché une bagarre afin de se défendre du vol de sa pipe de *bazuco*. Claudia semblait ne pas comprendre l'attitude de Sonia, qui s'exposait aux punitions des *sayayines* pour une simple pipe de *bazuco*. Diana et Mónica affirmaient au contraire le besoin de se faire respecter, de ne pas se laisser faire, même dans ces situations. Claudia était prête à déclencher une bagarre dans une *olla* – et donc à risquer d'être punie par les *sayayines* pour cela – si elle devait « se faire respecter » face à une agression sexuelle : « si quelqu'un essaie de me toucher, là je me transforme ». Diana à son

*Que yo no me de cuenta que me roban, pero que a mi me van a coger y me lo van a quitar, que yo me de cuenta que usted me lo quito y yo me lo dejo quitar... / Diana : Claro, yo también / Mónica : ...¿Pero que me trompee por un fósforo? no, que venga funalito a decirme "venga se le robo un fósforo" / Diana : Ah no, yo tampoco, yo tampoco. Pero que yo me de cuenta... / Claudia : Claro...No, de la única forma que yo peleo es que vengan y me toquen. Ahí si me convierto / Diana : Yo a veces me dejo tocar ahí...a más de uno los he cogido afuera así solitos. Ya si el rigor es demasiado me dejo, pero afuera los busco. [...] O sea, afuera más de uno, pues sí, que les siento así ese rigor de que me lo quiero fumar. Adentro me les dejo, pero afuera los busco donde no haiga nadie. Sabe que me lo fumo o me lo fumo / Claudia : A mi el 30 de diciembre me mandaron de hospital. Estaba mal del pecho y me pegaron un puño acá [en el pecho] (tose). Me lo pegaron como a las tres de la mañana (vuelve a toser), a las tres de la mañana. A las once la mañana no aguantaba el dolor / Nataly : ¿Qué fue lo que pasó ? / Claudia : Un agregado. Y sabe qué, voy y llamo al chino, "Edwin, acompañeme al hospital". Me dijo, "mami, venga y me muestra a esa loca hijueputa". Yo le dije, "no Edwin, vámonos". Y íbamos para el hospital y no lo encontramos durmiendo esta gonorraea. Ahí mismo yo cogí una tabla de esas de cama y le pegué un tablazo en la cabeza (las otras dos chicas rien)... Cuando el chino se le fue y le pegó.../ Mónica : Es que se iba a dejar, ¡la chimba! / Claudia : ...le pegó como tres patadas en la cara y lo cogió a cuchillo y el chino se paró. Me dijo, "sabe qué, deme la pata que le voy a partir ese pecho, marica, que yo a usted no la cogí dormida". Pero me lo pegó así, vea (gesto de golpe), acá (en el pecho). y duré como tres meses enferma. Me tocaba... me ponía a soplar y cuando terminaba de fumar, me tocaba irme de hospital, siempre [extrait de conversation tenue dans le véhicule qui amène les filles vers *Luna Park*, mars 2014].*

tour, affirmait devoir évaluer davantage la situation pour savoir comment réagir : « si c'est très chaud, je me laisse toucher mais dehors, je les cherche ». Si à l'intérieur des *ollas* la situation ne semblait pas adéquate pour réagir tout de suite face à une agression sexuelle, l'extérieur des *ollas* était pour Diana le lieu où « se faire respecter ». Elle y affrontait les hommes qui l'avaient touchée. Diana voulait « se fumer » ces hommes, c'est-à-dire les blesser, voire les tuer. La réaction par la violence, tôt ou tard, devait avoir lieu.

« *Pararse duro* » est une réaction qui peut-être a posteriori d'une agression, comme le montrent les propos de Diana, mais aussi le récit de Claudia concernant son agression à la poitrine. Il s'agit alors d'une vengeance. Si sur le moment les personnes ne peuvent pas réagir, si elles sont vulnérables et ne trouvent pas les moyens physiques de « *pararse* », elles pourront essayer de trouver le bon moment plus tard. Comme l'a bien signalé Wolfgang Sofsky, la vengeance, comme forme de violence, se base sur le principe de la réciprocité⁹. Dans la « rue » et dans les *ollas*, si l'on est victime d'une offense ou d'une agression physique et si l'on reconnaît les agresseurs, ce principe de la réciprocité par la violence se met en place.

« *Pararse duro* » s'apprend. Cette posture et les violences qu'elle regroupe requièrent certaines compétences : savoir empoigner un couteau, savoir à qui demander de l'aide, savoir reconnaître les moments de vulnérabilité, le lieu et le moment où et quand attaquer ou ne pas attaquer. Cette manifestation de défense par la défiance et par la violence, met en évidence la manière dont les *callejeros* répondent à la violence par la violence dans la « rue » et dans les *ollas*. Qu'il s'agisse d'une posture agressive, d'insultes, de bagarres, d'agressions au couteau, de vengeance, le recours à la violence pour « se faire respecter », pour « se défendre », pour « ne pas se laisser faire », pour « s'affirmer » se réalise comme une réaction « normale », approuvée, et même valorisée. Certes, certaines nuances morales peuvent remettre en cause l'utilisation de la violence, comme par exemple dans le cas de la fille enceinte.

Il me semble que la « normalisation » de la violence comme réponse au besoin de se faire respecter est le résultat d'une adaptation au fait de devoir mener une vie dans un contexte aussi hostile que la « rue » et les *ollas*. La « quête de respect¹⁰ » par la violence

⁹ « Car le même principe universel de réciprocité vaut pour la vengeance comme pour l'échange et le don ». Wolfgang Sofsky, *L'ère de l'épouvante: folie meurtrière, terreur, guerre*, Paris, Gallimard, 2002, p. 207.

¹⁰ J'emprunte ici l'expression qui donne le titre à l'ouvrage de Philippe Bourgois à propos du trafic et l'usage de crack dans *El Barrio* [East Harlem] de New York : *En quête de respect*. Si dans le livre de Bourgois, cette

menée par les *callejeros*, est une manière de *tenir*, de « garder la face », ainsi qu’une manière de survivre aux multiples manifestations de violence qui les entourent quotidiennement.

Violences envers les femmes

Travailler sur la violence dans ses multiples formes confronte le chercheur à des situations et à des récits chargés d’émotions, tant pour les personnes qui les vivent ou les racontent, que pour le chercheur lui-même en tant qu’observateur et écoutant. Parfois, en tant que chercheurs, nous pouvons être des témoins directs de manifestations de violence, physique ou verbale ; souvent, nous écoutons et reconstituons des témoignages et des récits à propos de situations de violence auxquelles les personnes rencontrées se sont vues exposées¹¹.

Dans le cas de cette recherche, parce que la violence est omniprésente dans la « rue » et dans les *ollas*, elle était là, face à moi, particulièrement tangible dans certains récits déchirants, émergeant dans toute sa banalité dans d’autres récits ou dans des situations concrètes dont j’étais l’observatrice directe. Le « *continuum de la violence* »¹² évoqué par Nancy Scheper-Hughes et Philippe Bourgois¹³, à l’intérieur duquel ces auteurs situent toute une variété de violences – « politique », « structurelle », « symbolique », « extrême », « quotidienne » – y était manifeste. La ségrégation sociale, l’exclusion, le mépris social face aux personnes habituées des *ollas*, la répression policière, les obstacles administratifs pour l’accès aux droits, le contrôle exercé par des groupes paramilitaires et les réseaux de trafic, les tortures liées à ce contrôle, la « *limpieza social* », la délinquance, les bagarres... ne représentent que des exemples de la violence, dans son *continuum*, dans ses multiples formes, présente dans la « rue » et dans les *ollas*, et à laquelle d’une manière ou d’une autre, certainement dans une moindre mesure, j’ai, comme les personnes *callejeras* rencontrées, été confrontée.

Face à toutes les formes de violence qui ont traversé mon travail, j’ai été affectée. J’ai

expression fait référence à la culture de la rue comme oppositionnelle, comme une quête de respect face à l’exclusion de la société dominante, ici, dans le cas de la « rue » bogotanaise et des *ollas*, je l’utilise pour parler de cette quête de respect par la violence qui permet de survivre dans un contexte déjà très violent. P. Bourgois, *En quête de respect*, *op. cit.*

¹¹ M. Naepels, *Conjurer la guerre*, *op. cit.*, p. 209.

¹² Cf. Introduction générale.

¹³ Nancy Scheper-Hughes et Philippe Bourgois (eds.), *Violence in war and peace*, *op. cit.*

eu peur. J'ai ressenti de la colère, de la tristesse, de l'indignation. Je m'en suis souvent voulu pour cette *fausse indifférence* à laquelle je recourais dans les *ollas* comme tactique de protection. Je m'en suis voulu d'avoir peur, de ne pas pouvoir réagir. C'est sans doute la violence envers les femmes qui m'affectait le plus, non seulement parce que, dans cet univers principalement masculin et fortement machiste qu'est la « rue » et ses *ollas*, elles étaient plus vulnérables et plus touchées par une violence constante et poussée à l'extrême, mais aussi pour le caractère « banal » ou « normal » qu'elles attribuaient à ces violences dans leurs propres récits.

Dans cette section, je vais analyser deux manifestations d'un type de violence envers les femmes très présent dans le quotidien des *callejeras* rencontrées. Il s'agit du viol et des violences conjugales.

Le viol dans les *ollas*

Les références aux viols dans les *ollas* étaient plus que courantes dans mon travail de terrain. *Callejeras*, *callejeros*, éducatrices, éducateurs : tous parlaient du viol comme d'une réalité dans les *ollas*. Il s'agissait d'une sorte de situation inévitable. Il n'y avait même pas besoin de poser des questions par rapport au sujet, les références venaient toutes seules quels que soient la conversation ou le contexte.

À *Luna Park*, contrairement à l'*Oasis*, après le petit-déjeuner, il n'y avait que très rarement des ateliers manuels ou sportifs. Lorsque les filles finissaient de manger, elles allaient laver leurs vêtements, elles se faisaient une beauté ou elles restaient à discuter dans la cour de l'établissement en attendant le déjeuner, puis le départ.

Une fois, alors que nous discutons dans la cour avec un groupe de filles – d'une sortie que le centre d'accueil était en train d'organiser pour amener les filles à un village près de Bogotá, des vêtements qui ne séchaient pas rapidement à cause du froid, de tout et de rien... –, un homme avait fait son apparition torse nu à la fenêtre d'un immeuble en face, ce qui orienta la discussion sur le sujet des viols.

Vanesa : Le mec a fermé la fenêtre, et moi qui voulais en voir plus... Quand j'étais dans le *Bienestar*¹⁴, en face de la maison, un couple faisait l'amour. Le mec était beau gosse ; c'était un policier, avec des tatouages. Ils baisaient pour nous, les gamins de l'internat,

¹⁴ Il s'agit de maisons d'accueil de l'Institut colombien pour la protection de l'enfance et de l'adolescence et le bien être des familles (ICBF), pour des enfants dont les parents ont perdu leur garde.

pour que nous les regardions. Et tous ces gosses collés [à la fenêtre]. Les *profes* (elle change de voix pour imiter les *profes*) : « quelle débauche ! Ils sont sales ! », et ils fermaient la fenêtre du *Bienestar*. Ce sont des gens qui font ça parce qu'ils aiment qu'on les regarde.

Isabel : Ce sont les prochains violeurs d'enfants. C'est comme ça qu'ils finissent par violer des enfants, n'est-ce pas ?

Conny : Ouuh la ! Quels connards ces fils de pute qui violent les enfants. Vous trouvez pas ? C'est une manière de les torturer, n'est-ce pas ?

Isabel : Les lyncher.

Conny : Je pense que si un jour ils s'en prennent à un de mes frères, ouh là ! Il faudra asséoir le mec et lui enlever la peau morceau après morceau. Qu'ils ressentent.

Vanesa : Non, l'attacher et lui enlever chaque partie du corps.

Conny : Moi, on ne m'a jamais... je pense que mon *diosito* [petit dieu] m'a...

Vanesa : Isabel, Isabel oui.

Isabel : Ouais, moi oui, *claro* [bien sûr].

Vanesa : On l'a violée.

Isabel : On m'a déjà violée.

Conny : Et vous avez pas trouvé ces connards ?

Vanesa : Et comment ?

Conny : Et où, Isabel ?

Isabel : À *La Ele*. Là-bas à l'intérieur de [gancho] « Manguera ».

Vanesa : Une fois, j'étais derrière *La Ele*, tard la nuit, et on allait me violer (elle rit un peu).

Isabel : Ils t'ont trouvé bonne et ils ont dit, « viens, on va se servir de cette *potranquita* [petite pouliche] ».

Vanesa : Ils étaient trois, quatre voleurs¹⁵. Un d'eux essayait de m'emmener dans une ruelle. S'il n'y avait pas eu les flics, aïe mon Dieu ! Je sais pas ce que ces rats auraient pu me faire là-bas. Un m'avait déjà pris par la main et tout.

Conny : Moi, je me balade du côté de *La Ele* vers 2h, 3h du matin, et rien ne m'est jamais arrivé.

Isabel : Et elle [Conny]... Elle qui est la plus minette.

Vanesa : Je pense qu'une femme c'est facile... Une femme c'est facile qu'on la viole¹⁶.

¹⁵ Vanesa utilise le terme « voleurs », mais elle fait référence à des voleurs qui étaient aussi de possibles violeurs.

¹⁶ Transcription originale : *Vanesa : El chino cerró la ventana y yo estaba encarnizada. Ay mire, allá en el Bienestar al frente de la casa hacían el amor. Pero un papasito, era policía, con unos tatuajes así. Culeaban*

À la suite de cette dernière phrase de Vanesa, une des filles a demandé si quelqu'un avait une cigarette et la conversation s'est ensuite tournée vers d'autres sujets comme l'internement au *Luna Park*, les inimitiés dans les *ollas* et les bagarres avec d'autres femmes. À chaque fois que les commentaires ou les récits à propos des viols surgissent dans une conversation, ils apparaissent comme des sujets quotidiens, comme si les viols faisaient entièrement partie de la réalité des *ollas*.

Plusieurs fois, comme je l'ai déjà souligné plus haut¹⁷, des *callejeros* rencontrés m'ont suggéré de ne pas me rendre dans les *ollas* ou de ne pas y rester très longtemps, car « je pouvais être violée ». Même « JJ », le *sayayin* que j'avais rencontré à l'*Oasis*, a essayé de me persuader de ne pas aller à *La Ele* en me racontant des récits de viols collectifs effectués par les *sayayines* : « je vous dis ça parce que je vous trouve sympa. Après c'est à vous de voir » [*« le cuento esto porque me cayó bien. Ya usted verá »*], avait-il ajouté à la fin de ces récits.

La dureté des récits de « JJ » m'ont plongée dans un silence sépulcral. Je n'ai même pas pu enregistrer ce qu'il disait. Je ne voulais pas de trace de cette brutalité. Je le regardais. J'essayais de continuer à le regarder dans les yeux, malgré son visage et son regard impassibles qui m'horrifiaient. Pendant un court moment, je me suis dit qu'il voulait juste me faire peur pour que je renonce à mon intérêt pour les *ollas*, mais très rapidement j'ai compris que ses récits étaient vrais. Après la dernière phrase prononcée par « JJ », le silence a été très rapidement interrompu par un événement dans le *patio* et le sujet de conversation a changé. Dans le bus de retour chez moi, je pensais au fait que j'avais fait face à un possible violeur. La puissance de son regard était telle qu'elle avait réussi à me

delante pa' que nosotros, los chinos del internado, miraran. Y todos esos chinos pegados y todo. Los profes, "uy, que depravación esos son cochinos" y cerraban la ventana del Bienestar. Pero eso son gente que lo hacen porque les gusta que los miren / Isabel: Próximamente violadores de niños. Así se acostumbran los hombres...¿cierto?...a violar los niños / Conny : ¡Uy no! Que gonorrea uno de esos pirobos que violan a los niños. No, ¿no cree usted? Eso sí es como para torturarlos ¿no? / Isabel: Lincharlos / Conny: Yo digo que donde algún día que la cogieran con alguno de mis hermanos ¡uy! eso es como para sentarlo en una silla y para quitarle pedazo por pedazo de la piel, ¿no?, que sientan / Vanesa: No, amarrarlo y quitarle todas las partes del cuerpo / Conny: A mi nunca me han..., no... yo digo que a mi mi Diosito me ha...Vanesa: A Isabel, a Isabel si...Isabel a usted / Isabel: Sí, a mi sí, claro / Vanesa: Sí, la fueron violando / Isabel: Yo ya fue violada / Conny: ¿Y no encontró a esos desgraciados? / Vanesa: ¿Y cómo? / Conny: ¿En dónde Isabel? / Isabel: En La Ele. Allá adentro de Manguera / Vanesa: Si un día yo iba detrás de La Ele tarde en la noche y me iban a violar (ríe un poco) / Isabel: La vieron mami y dijeron, « venga échémole mano a esta potranquita ». Vanesa: No, si me iban tres, cuatro rateros, el otro me iba echando para un callejón y todo. Si no son por los tombos...ay, ¡uy Dios mío! Qué no me hubieran hecho esas ratas allá. Uno me prendió de la mano y todo / Conny: Y eso que yo he andado por La Ele a las dos, tres de la mañana y nunca me ha pasado nada / Isabel: Y ella que tiene...ella que es la más pollita / Vanesa: Pero yo creo a una mujer es facilito... A una mujer es facilito que la violen [extrait de conversation avec certaines filles de Luna Park, mars 2014]

¹⁷ Cf. chapitre 6.

plonger dans un silence absolu : horrifiée, j'étais paralysée par la peur. Je songeais alors aux femmes qui, dans les *ollas*, devaient se confronter à la brutalité de *sayayines*. J'ai pleuré.

Cette seule et unique rencontre avec « JJ », dont j'ai déjà donné d'autres détails plus haut¹⁸, m'a fait prendre conscience de l'extrême violence des *ollas*. Il ne s'agissait pas seulement de récits ou de commentaires violents tenus dans un contexte institutionnel loin des *ollas* ; la gestualité froide de « JJ » et son regard immuable transmettaient eux-aussi de la violence. Depuis de cette rencontre, j'ai été plus sensible aux mentions de viol que les personnes rencontrées faisaient.

En outre, la dernière phrase de « JJ » m'est restée dans l'esprit. J'avais été avertie, et c'était, selon lui, « à moi de voir » si je prenais le risque d'aller dans les *ollas*. Dans les *ollas*, la responsabilité du viol retombait sur les femmes victimes. Les agresseurs étaient là et c'était à la femme « de voir si elle allait dans les *ollas* », en connaissance des risques. La femme est de toute façon condamnée pour sa propre agression¹⁹.

Du côté institutionnel, cette condamnation des femmes, dont les mots de « JJ » m'avaient fait prendre conscience, était également présente. J'ai déjà entendu des phrases venant de responsables institutionnels telles que : « elles vont dans les *ollas* pour sa faire violer » [*« van a las ollas para que las violen »*], « il y des filles violées qui viennent ici ; mais c'est parce qu'elles vont dans les *ollas* » [*« aquí llegan chicas violadas ; pero es que se van a las ollas »*]. Quoi qu'il en soit, tant dans les *ollas* que dans le contexte institutionnel, la responsabilité du viol incombait très souvent à la victime.

Violence de genre au sein du couple

Le jour du trajet dans la camionnette de l'*Idipron* du centre-ville à *Luna Park* – quand les filles parlaient de « ne pas se laisser faire »²⁰ –, la camionnette s'est arrêtée au *Samber*, au coin de la boulangerie. Les éducateurs attendaient que des filles ou des garçons montent dans le véhicule pour se rendre aux *patios*. Mónica est arrivée blessée, et est venue s'asseoir dans les sièges au fond de la camionnette. Un jeune homme s'est approché de la fenêtre, lui a présenté des excuses puis l'a embrassée.

¹⁸ Cf. chapitre 4.

¹⁹ La responsabilisation de la femme pour leur propre viol est un phénomène également constaté par Philippe Bourgois chez les dealers de crack à l'Est Harlem de New York. P. Bourgois, *En quête de respect, op. cit.*, p. 241-248.

²⁰ Cf. *supra* : « *Pararse duro* » : se défendre et se faire respecter par la violence.

Je demande à Mónica si elle va bien. Ses gestes indiquaient qu'elle avait mal ; elle n'arrivait pas à trouver une bonne position sur la chaise à cause de la douleur. Elle me répond qu'aujourd'hui elle se rend au *patio* pour se reposer un peu et pour que l'infirmière regarde « si elle a quelque chose ». Je lui demande ce qui lui est arrivé, pourquoi elle a si mal. Elle me dit que Santiago, son copain, celui qui était à la fenêtre de la camionnette il y a quelques minutes, l'avait battue pendant la nuit. Ils s'étaient bagarrés : il l'avait battue tellement fort que quelqu'un avait dû intervenir pour la défendre. Il avait failli la tuer – « *casi me mata* » me dit-elle. Puis, elle ajoute : « il m'aime beaucoup et moi aussi je l'aime beaucoup » [*« él me quiere reharto y yo lo quiero reharto »*].

Une demie heure plus tard, toujours dans la camionnette, juste après la discussion des filles sur le fait de « se faire tuer » pour une pipe ou pas, et à la suite d'un commentaire de Diana à propos d'un homme qui l'avait invitée à manger dans une bonne pizzeria, Claudia raconte :

Claudia : J'ai vécu avec un mec qui avait de l'argent. C'est lui qui m'a offert la moto. Avec lui, j'étais sage. Quand il m'a connue, j'étais très mal. Et dès qu'on s'est mis ensemble je l'ai volé, je lui ai volé à peu près six cent mille pesos. Il m'a tabassée, il a failli me tuer, mais on s'est remis ensemble. Il m'a offert la moto. Cinq mois plus tard... neuf mois plus tard, je suis retombée [dans la consommation de drogues]. Regardez ce qu'il m'a fait [elle montre une cicatrice sur sa jambe], il m'a cassé l'os, ici, j'ai deux vis. Maintenant, le mec est technicien sur les avions. Il me disait d'attendre qu'il finisse ses études et qu'il allait me donner une bonne vie, que quand il aurait de l'argent, il allait m'offrir les seins [chirurgie esthétique des seins]. Sa famille avait une station à essence et ils avaient une belle maison de campagne, bien située, de soixante-six hectares. Il me disait de ne pas venir à Bogotá, d'attendre qu'il ait fini ses études²¹.

Claudia regrettait, avec des gestes de désespoir et un ton de voix triste, le fait de ne pas être restée avec l'homme qui aurait pu lui donner « une meilleure vie ».

²¹ Transcription originale : *Claudia: Yo viví con un man de plata. Él fue el que me regaló la moto. Con el man me ajuicié; me cogió toda chirriada. Y recién empezamos lo robé, me le robé como seis cientos mil. Me dio la pela, me dio una pela que casi me mata, pero volvimos. Me regaló la moto. A los cinco...a los nueve recaí. Vea lo que me hizo [muestra una herida]. Me lo partió, aquí tengo dos tornillos y ahorita el man es un técnico de avión. Debe tener la plata ese marica. Un técnico de avión. Me decía, "mami, espéreme yo terminó de estudiar mi carrera y yo la pongo a vivir bien. Cuando tenga plata le voy a poner unas tetas". La familia tuvo una bomba de gasolina y tenían una finca en un buen sitio, de seseinta y seis hectáreas. Cómo le parece que me decía que no me viniera, que cuando el terminara de estudiar* [extrait de conversation dans la camionnette de l'Idipron, mars 2014].

Mónica et Claudia ont toutes les deux utilisé une expression courante chez beaucoup des femmes *callejeras* rencontrées pour faire référence à l'étendue de la violence de leurs compagnons : « *casi me mata* » – « il a failli me tuer ». Dans les deux cas, comme dans le cas d'autres femmes, elles ont poursuivi leur récit en parlant de l'amour ou des gestes d'amour que leurs compagnons avaient pour elles.

Myriam Jimeno, dans un article à propos du crime passionnel, montre comment l'articulation narrative entre l'amour et la mort est un élément important, et parfois fondamental, dans la défense des personnes qui ont tué leurs compagnons en Colombie et au Brésil. Faire appel discursivement à un excès d'amour qui s'est transformé en tragédie, car la jalousie a conduit à l'homicide, montre à quel point ce que l'auteure appelle le « sentimentalisme de l'amour » est ancré dans les sociétés latino-américaines mais aussi à quel point, comme le note bien M. Jimeno, la relation entre l'amour et la mort est présente dans la littérature, la musique, la poésie des sociétés qui ont hérité des idées modernes à propos de l'amour²².

Contrairement aux victimes assassinées dont il était question dans les procès suivis par M. Jimeno, Claudia et Mónica sont toujours vivantes. Ici, ce ne sont pas les avocats qui plaident un amour excessif qui a conduit au crime, mais les victimes elles-mêmes qui réalisent le rapprochement narratif entre l'amour, la violence physique et la mort. La formule « *casi me mata* », n'a rien d'une exagération discursive : ces femmes sont battues à l'extrême par leurs compagnons, et parfois même poignardées. Néanmoins, les femmes que j'ai rencontrées justifient toujours les actes violents de leurs compagnons. Cette justification les présente comme responsables. Mónica m'expliquait que Santiago l'avait battue par jalousie, car « elle lui avait donné des raisons d'être jaloux » [« *yo le di motivos para que me celara* »]. Dans son récit, Claudia laissait entendre que son compagnon l'avait tabassée car elle lui avait volé une somme d'argent.

Les femmes *callejeras* rencontrées appellent leurs compagnons des « maris ». Se mettre en couple signifie s'installer avec son « mari », essayer de payer une chambre, *farrear* ensemble, « *rebuscárselas* » ensemble, mais aussi accepter que les hommes décident pour elles, qu'ils s'imposent. Comme l'a dit Conny dans une conversation à *Luna Park*, « les maris sont là pour piloter notre vie » [« *los maridos están pa' pilotearle la vida a uno* »].

²² M. Jimeno, « Unos cuantos piquetitos. Violencia, mente y cultura », art. cit.

Une fois où j'étais à *La Ele* avec Nixxo, mon compagnon a essayé de m'appeler sur le portable de Nixxo, car j'avais laissé le mien à la maison. Il était tard le soir. J'étais partie de chez moi en début d'après-midi pour aller faire « un tour dans les *ollas* » avec Nixxo et mon compagnon commençait à s'inquiéter. Il appelle donc sur le portable de Nixxo pour s'assurer que tout va bien. Avec le bruit de la musique de l'*olla*, Nixxo n'a pas entendu son portable. Or comme il était interdit d'utiliser les portables à l'intérieur de l'*olla*, elle ne l'a pas non plus regardé. Lorsque Nixxo s'est rendu compte qu'elle avait reçu plusieurs appels de mon compagnon, elle s'est beaucoup inquiétée pour moi. Elle m'a demandé à quelle heure j'aurais dû rentrer à la maison. Elle a ajouté, sans me laisser le temps de répondre, qu'il fallait que je rentre, que Théo devait être très énervé. J'ai essayé de rassurer Nixxo. À la sortie de *La Ele*, j'ai appelé mon compagnon pour le rassurer lui aussi. Nixxo, toujours préoccupée, a insisté pour me raccompagner à la maison. Elle ne voulait pas que j'aie des problèmes avec mon « mari » et elle ne voulait pas non plus avoir de problèmes avec lui.

Sur le chemin de retour, j'ai compris que pour Nixxo les relations de couple étaient basées sur la domination masculine. Quand elle me demandait à quelle heure j'aurais dû rentrer, elle me demandait en fait jusqu'à quelle heure j'avais la permission de sortir. Sa préoccupation était liée au fait qu'elle ne savait pas comment réagissait mon « mari » quand il était énervé. Quelques jours plus tard j'ai revu Nixxo. La première question qu'elle m'a posée a été de savoir si Théo n'avait pas été très énervé.

Chez la majorité des femmes rencontrées, les relations de couple impliquent généralement leur soumission aux hommes. Ce sont les « maris » qui décident ce qu'elles peuvent et ce qu'elles ne peuvent pas faire. Certains hommes m'ont aussi fait comprendre que c'étaient bel et bien eux qui commandaient leurs femmes. Lorsque j'avais l'occasion de raconter que j'étais mariée, très souvent une question suivait, avec un ton de surprise : « ton mari sait que tu es ici ? » [« ¿su marido sabe que usted está acá? »]. Puis, très souvent, un commentaire accompagnait la question : « si j'étais ton mari, je ne te laisserais pas venir ici » [« si yo fuera su marido, yo no la dejaría venir acá »].

Il faut néanmoins apporter une nuance à la figure du « mari » chez certaines femmes rencontrées. Parmi les plus jeunes, de moins de vingt ans, j'ai entendu dire quelques fois dans les conversations qui s'engageaient dans la cour de *Luna Park*, qu'elles ne cherchaient pas pour l'instant de « mari », car « les maris ne faisaient que *monopoliser* ou *piloter* leurs vies », or elles avaient envie de *farrearse* sans que personne ne les embête.

Parmi ces filles, certaines disaient avoir déjà eu un « mari », et qu'elles voulaient « rester un peu tranquilles ». Conny était une de ces filles. Elle avait dix-sept ans au moment de notre rencontre. Elle avait quitté son « mari » depuis un mois. « Il ne me manque pas », m'a-t-elle dit, « parce que ce *pirobo* [insulte] me battait ». Conny m'a aussi dit qu'elle ne voulait pas de « mari » en ce moment, car elle n'avait pas envie qu'on « pilote sa vie ». Cependant, un mois après m'avoir dit cela, elle me racontait qu'elle s'était mise en couple avec un « *man de La Ele* ». « J'ai un nouveau mari » [« *Tengo nuevo marido* »] m'avait-elle dit avec un sourire. Elle était contente avec son « mari » car il la *perchaba chimba* [il l'habillait bien], parce qu'il l'amenait voler avec lui et elle s'occupait de « faire la décharge », c'est-à-dire qu'elle garde les objets volés après le vol, parce qu'il payait la *pieza* [chambre], et parce qu'il savait « *pararse duro* ».

Même si toutes les femmes rencontrées ne cherchent pas à justifier la violence que leurs compagnons exercent sur elles, même si certaines ont le courage de quitter ceux qui les frappent, la figure de la masculinité reste pour elles une figure dominante, monopolistique et violente.

« Se fumer les morts » : la violence extrême dans les récits quotidiens

Tout au long de mon travail de terrain, des expériences d'extrême violence m'ont été racontées : des expériences individuelles ou collectives, qui faisaient référence à des moments particuliers vécus dans la « rue » et dans les *ollas*, où la violence physique, et même la terreur, sont présentes. Cependant, certaines de ces histoires ne concernaient pas des expériences vécues. Il s'agissait d'histoires qui se répétaient de personne en personne, dont j'entendais des versions un peu différentes, qui m'étaient racontées à chaque nouvelle rencontre et qui faisaient référence principalement au *Cartucho* et à *La Ele*.

Dans le cas des récits de démembrements à *La Ele*, j'ai été rapidement confrontée à leur potentielle véracité, étant donné la présence paramilitaire dans cette *olla*²³. Mais d'autres récits, à propos de tortures ou de la manière dont les *jíbaros* se débarrassaient des corps, circulaient également chez les *callejeros* rencontrés. Puisque le démembrement est une pratique de torture des groupes paramilitaires et les « *casas de pique* » [maisons de démembrement] des lieux consacrés à cette forme de torture les possibilités de la présence

²³ Cf. chapitre 4.

d'une de ces maisons à *La Ele* étaient considérables. Cette présence allait être en effet confirmée plus tard, à la fin de mon travail de terrain, lors de l'intervention qui a donné un terme à cette *olla*. En revanche, concernant les autres récits qui me parvenaient, à savoir ceux qui cherchaient à expliquer la force et les effets du *bazuco* et la disparition des corps dans les *ollas*, je les ai conçus depuis le début de mon enquête, parce que je notais souvent de légères différences selon la personne qui racontait (parfois même, un récit identique m'était raconté à propos du *Cartucho* puis de la *Ele* ou inversement), comme faisant partie d'une dimension mythique des *ollas*. C'est-à-dire des récits – en tant que constructions imaginaires – auxquels les personnes croient²⁴ et qui cherchent à expliquer, à appréhender, des phénomènes du présent vécu en les rattachant à des événements passés²⁵. Or, au fur et à mesure que mon enquête avançait, j'ai dû me confronter à la réalité de certains de ces récits. Dans cette section nous allons explorer ces récits, les violences qui y sont inscrites, leurs significations et leur rapport avec la réalité.

« Se retrouver en enfer » : les *ollas* et ses morts

« *La Ele est l'enfer sur terre* » ai-je entendu dire à maintes reprises. Lorsque les personnes rencontrées utilisaient cette expression, souvent, des gestes de résignation ou de peur se dessinaient sur leurs visages. Je n'ai jamais entendu cette expression à l'intérieur de l'*olla* ; c'était toujours à l'extérieur, au moment où, dans les conversations, les *callejeros* me parlaient « de la mort qui se promenait dans l'*olla* ».

Certes, il est possible d'interpréter cette comparaison de *La Ele* à l'enfer, à partir des notions comme les *supplices*, les *tourments* ou les *souffrances*, expériences que les personnes subissent à l'intérieur de cet espace. *La Ele* est un lieu où l'on est *condamné à se consumer* par la puissance de l'usage de drogues, comme certains fonctionnaires institutionnels, dont plusieurs éducateurs *callejeros*, l'ont exprimé. Cependant, si parfois chez les *callejeros* le sens de l'expression restait un peu vague, en évoquant l'« enfer », les personnes décrivaient *La Ele* comme un lieu rempli de morts... des morts qui n'en sortent pas. L'analogie entre l'*olla* et l'enfer se réalise donc par l'omniprésence de la mort : « à *La Ele* il y a des morts tous les jours ; où vont tous ces morts s'ils n'en sortent pas ? » me

²⁴ Jean Pouillon, « La fonction mythique » dans *Le cru et le su*, Paris, Seuil, 1993, p. 37-53 ; John Leavitt, « Présentation: Le mythe aujourd'hui », *Anthropologie et Sociétés*, 2005, vol. 29, n° 2, p. 7-20.

²⁵ Claude Lévi-Strauss, « La structure des mythes » dans *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, p. 227-255 ; Jean Pouillon et Michel Perrin, « La Pensée mythique: de la forme à l'usage », *L'Homme*, 1988, vol. 28, n° 106-107, p. 7-12.

demandait João, lorsqu’il faisait allusion à ces « choses » qui arrivent dans cette *olla*.

Il semblerait que le *Cartucho* ait été également considéré comme un enfer à l’époque où il existait. La plupart des documents provenant de la presse ou de chercheurs ayant travaillé sur cette *olla* utilisent le terme « enfer » pour y faire référence²⁶. Si dans ces documents, le terme est interprété à partir de la métaphore des *supplices* et de l’idée de condamnation, il est intéressant de noter la continuité des représentations sur ces espaces et l’usage de cette analogie. De nos jours, les personnes rencontrées qui ont vécu dans le *Cartucho*, utilisent le terme « cimetière » ou « *camposanto* » pour parler du parc *Tercer Milenio* qui a remplacé cette *olla*. L’idée que des centaines de morts, voire des milliers, y « sont enterrés » est très courante. Au *Cartucho*, comme à *La Ele*, « il y avait des morts tous les jours ». D’ailleurs, *La Ele*, comme le *Cartucho*, est appelée aujourd’hui, depuis son démantèlement et sa démolition, « cimetière ».

Certaines phrases sont devenues des lieux communs pour faire référence aux morts et aux causes de ces morts tant au *Cartucho* qu’à *La Ele*. Les mêmes phrases étaient utilisées pour les deux *ollas* ; seul changeait la conjugaison du verbe entre le présent et le passé : « on y tue (tuait) à cause d’une suspicion » [« *allá matan (mataban) por sospecha* »], « la vie n’y vaut (valait) rien » [« *allá la vida no vale (valía) nada* »], « on y tue (tuait) pour une allumette » [« *allá matan (mataban) por un fósforo* »], « on y teste (testait) une arme avec n’importe qui » [« *allá prueban (probaban) un arma con cualquiera* »], « on y tue (tuait) par hobby » [« *allá matan (mataban) por deporte* »], « on y tue (tuait) parce que ! » [« *allá matan (mataban) porque sí* »].

Tous ces morts pour des raisons insignifiantes étaient, aux yeux des personnes qui prononçaient ces phrases, les morts de l’enfer que représentait *La Ele* et du « cimetière » qu’est devenu le *Cartucho*. Ces morts sans justification étaient le symbole, pour les personnes que j’ai rencontrées, de la démesure de ces *ollas*. C’est par l’usage de ces phrases, par la référence à ces morts, que les *callejeros* reconnaissaient la violence dans ces espaces et le débordement des limites sociales, voire morales, quant au respect de la vie. Nonobstant, cette reconnaissance de la violence dépendait de la personne qui parlait et de l’*olla* à laquelle elle faisait référence.

²⁶ I. Morris et G. Garzón, *El Cartucho: Del Barrio Santa Inés al Callejón de la Muerte*, op. cit. ; I. Morris, *En un lugar llamado El Cartucho*, op. cit. ; G. Piffano, *Del infierno al paraíso: una comedia urbana.*, op. cit. ; Germán Piffano, *Infierno o paraíso*, film documentaire, Fílmico, Canal Capital, 2014.

Pour les personnes qui ont bien connu le *Cartucho*, celles et ceux qui y sont nés ou qui y ont grandi, celles et ceux qui y ont passé de nombreuses années, *La Ele* était « pire » que le *Cartucho*. Lors d'une balade avec moi dans le *Samber*, Nixxo a retrouvé plusieurs de ses connaissances datant de l'époque du *Cartucho*. Parmi elles, se trouvaient un homme d'une quarantaine d'années et une femme d'à peu près le même âge, accompagnée d'un enfant d'une dizaine d'années. L'homme était, selon Nixxo, un voleur réputé. La femme, comme elle nous l'a elle-même expliqué, apprenait à son enfant « à travailler », c'est-à-dire à voler. Dans un coin de rue du *Samber*, ces trois personnes, qui avaient vécu dans le *Cartucho*, parlaient de ce qui était en train de se passer suite à l'intervention policière qui avait mis un terme à *La Ele*. La femme, indignée, signalait que le *Samber* était en train de devenir comme *La Ele*. L'homme, avec le même ton, ajoutait que cela n'allait pas tarder. Tous les trois trouvaient « terrible » la manière dont le contrôle s'exerçait à *La Ele* et refusaient l'idée que cette forme de contrôle se reproduise aussi dans le *Samber*. À un moment, l'homme a dit, « même dans le *Cartucho*, il n'y avait pas de trucs comme ça. Là-bas on te tuait et c'est tout, pas de tortures comme ça ». Nixxo a ajouté que les *jíbaros* du *Cartucho* étaient très « humains », « ils aidaient les gens ». L'homme a confirmé avec un geste de tête et précisé que « dans le *Cartucho* les *jíbaros* offraient de la nourriture pour Noël et même de la drogue ». Nixxo a conclu en insistant sur le fait qu'« ils étaient très humains » et que dans le *Cartucho* « il y avait plus de respect ». La femme a confirmé par un hochement de tête pendant qu'elle finissait de fumer une cigarette. Le garçon nous regardait.

Tandis que pour les anciens habitués du *Cartucho*, les souvenirs de cette *olla* les rendaient nostalgiques de temps meilleurs, pour les plus jeunes qui allaient à *La Ele*, le *Cartucho* était, à l'inverse, encore « pire » que *La Ele*. Si des choses « *maquias* » [dures, fortes] s'y déroulaient, selon eux, le *Cartucho* était beaucoup plus « *caliente* », « chaud ». « Là-bas on ramassait même pas les morts », m'a dit Maicol lors d'une conversation. « Red Bull », un jeune homme que j'ai connu à l'*Oasis* et qui participait à la conversation, tout comme Lasso et Alejo (un autre garçon *callejero*), avait ajouté, « vous allez pas le croire, mais on y tuait des gens et on utilisait la chair et le cœur pour faire à manger ».

Dans ces deux phrases de Maicol et de Red Bull – la même phrase de Red Bull m'est parvenue à plusieurs reprises pour parler de *La Ele* –, se trouve toute la question de l'analogie entre les *ollas* et *l'enfer* : que se passait-il avec les nombreux morts des *ollas* ?

Qu'est-ce que ces corps sont devenus ? Comme des réponses à ces questions, des explications circulaient dans plusieurs récits qui m'ont été racontés par des *callejeros*. Ces récits font partie intégrante de ce que j'ai appelé ici le *tissage des récits*. Le fait que toutes ces histoires me soient parvenues via des personnes différentes, avec des versions différentes, qu'elles soient même souvent reprises par des fonctionnaires institutionnels, qu'elles m'aient été racontées à de multiples reprises, que certaines puissent faire référence à *La Ele* au même titre qu'au *Cartucho*, montrent à quel point ces histoires font partie de l'expérience vécue dans les *ollas*. Explorons-les donc.

Les égouts, le container et La Palomera : les lieux de la mort

Voici comment le *profe* Guillermo m'a raconté ce qui se passait avec les morts au *Cartucho* pendant les années où il habitait dans cette *olla* :

Profe Guillermo : Si l'on peut compter les morts ? On ne peut pas les compter. À l'intérieur du *Cartucho*, il y avait un secteur, vers le côté bas de la [avenue] *Caracas*, presque en face du *batallón* [caserne]... je connais pas le nom... je crois que c'est le *batallón* de *Los Mártires*. Là, en face, il y avait le fameux container et il y avait une station-service, Mobil, Esso, je me rappelle pas bien, mais c'est là que se trouvait le fameux container. On y déposait des morts en grande quantité. On ouvrait les égouts et on y déposait des morts. Une rivière y passait, je me disais. Après, avec le temps, quand j'ai eu l'opportunité de finir mes études secondaires et d'aller à l'université, car j'ai un diplôme en construction, j'ai compris que dans le secteur du *Cartucho* passe le *caño* [égouts] qui vient de *Las Aguas*. Alors j'ai compris que ça passait par là et que ce même [caño] ressortait vers la *Sexta*, la *calle Sexta*. Alors j'ai compris qu'on y déposait beaucoup, beaucoup, beaucoup de morts. Vu que quand j'avais sept, huit, neuf ans, je voyais qu'on y déposait quatre, cinq cadavres par jour... Quand j'étais présent. Alors imaginez combien de morts ça ferait en plus, dans les moments où je n'étais pas présent ! Bon, je peux pas dire que c'était tous les jours, c'était quand l'*olla* devenait plus chaude. Non, c'était pas tous les jours. Mais quand c'était chaud, il y avait beaucoup de morts²⁷.

²⁷ Transcription originale : *Profe* Guillermo : *¿Que cómo se pueden contar los muertos? No se pueden contar. Porque dentro del mismo Cartucho hay una parte, hacia la parte de abajo de La Caracas, casi al frente del batallón, no me sé el nombre, pero creo que es el batallón de Los Mártires. Ahí al frentecito quedaba el famoso container y había una estación de gasolina, Mobil, Esso, no me acuerdo muy bien, y ese era el famoso container. Ahí dejaban muertos por cantidad. Ahí abrían la alcantarilla y metían muertos. Bajaba un río, no sé. Con el tiempo cuando ya comencé, tuve la oportunidad de salir graduado bachiller y entré a la universidad a estudiar, porque yo soy tecnólogo en construcción, comprendí que por los lados del Cartucho pasa este caño que viene por el de Las Aguas. Entonces entendí que pasaba por ahí y que es el*

En ce qui concerne le *Cartucho*, le mot *container* était toujours associé à la mort. Il s'agissait d'un conteneur de déchets situé dans un coin de rue de la partie ouest du *Cartucho*, où les morts de cette *olla* trouvaient, d'après de nombreux récits, leur destination finale²⁸. Les histoires racontent que les corps, souvent découpés, puis mis dans des sacs en plastique, étaient jetés par des personnes payées par les *jíbaros*. À côté du *container*, selon ce récit du *profe* Guillermo, il y avait des égouts où les morts étaient également déposés. Dans le *Cartucho*, les nombreux morts quotidiens semblaient terminer soit à la poubelle, soit dans des canalisations souterraines. Ils partaient avec les ordures. Voici le récit de *doña* Alicia :

Doña Alicia : [Au *Cartucho*] Il n'existait pas comme il existe aujourd'hui [à *La Ele*], une... comment dirait-on... sécurité [en parlant des *sayayines*]. Là-bas non, là-bas, la sécurité, c'était celle de chacun, il fallait être droit. Si vous aviez vu qui avait tué quelqu'un... je ne sais rien, même si le *paciente* [mort] est juste à vos pieds, « je sais pas qui l'a tué, il est tombé ». On les jetait dans les égouts, vers le bas. J'ai vécu ce que c'est, quand ils étaient tués et jetés dans les égouts, quand on les poursuivait et qu'on les découpait, schlak schlak, on leur coupait les bras (geste de découpe) puis on les lavait avec un tuyau d'arrosage, on les mettait dans un *costal* [sac] et on les jetait²⁹.

Les égouts « vers le bas » dont parlait *doña* Alicia étaient très probablement les mêmes égouts mentionnés par le *profe* Guillermo. Combien de morts ont pu passer par le *container* et par ces égouts ? « On ne peut pas les compter », note le *profe* Guillermo. Tous les récits parlent de dizaines de morts par jour. *Doña* Alicia calculait entre trente et quarante. Ces lieux de disparition des corps ont dû exister pendant plusieurs années. Certains chercheurs qui ont travaillé sur le *Cartucho* à partir de récits, situent l'apparition

mismo que sale aquí a la Sexta, a la calle Sexta. Entonces entendí que ahí metían muchísimos, muchísimos, muchísimos muertos. O sea si yo teniendo casi siete, ocho, nueve años veía que diariamente metían cuatro o cinco cadáveres ahí. En el momento que estaba presente. Ahora imagínese en el momento en que yo no estaba presente, pues cuántos no más habrían. Claro que puedo decir que no era de todos los días. Era más o menos cuando la olla se calentaba. Porque si, tampoco era casi de todos los días. Pero si cuando era caliente había mucho muerto [extrait de conversation avec le *profe* Guillermo à l'Oasis, mai 2014].

²⁸ D'autres récits à propos du *container* ont été recueillis dans : I. Morris et G. Garzón, *El Cartucho: Del Barrio Santa Inés al Callejón de la Muerte*, op. cit. ; I. Morris, *En un lugar llamado El Cartucho*, op. cit.

²⁹ Transcription originale : *Doña* Alicia: [En el *Cartucho*] no existía como existe hoy, como diría, seguridad. Allá no, allá la seguridad era de uno, allá tenía que ser uno era derecho, que si usted vio quien mató ahí, yo no sé nada, así el paciente esté al pie de uno, "yo no sé quién lo mató, ahí cayó". Los echaban por la alcantarilla abajo. Yo viví lo que es matar y echarlos a la alcantarilla, cuando los corrían y los cortaban, los partían, tan tan, les cortaban los brazos (gesto de cortar) después los lavaban con una manguera, los echaban en un *costal* y los botaban [extrait de conversation avec *doña* Alicia, parc *Tercer Milenio*, janvier 2015].

du *container* dans les années 1990³⁰. Cependant, l'époque où le *profe* Guillermo a vécu dans le *Cartucho* se situe vers le milieu des années 1980. Cinq, dix, quinze ans d'existence de ces lieux... nous ne pourrions pas le savoir avec certitude. Les récits sont multiples et les versions variées. Ce dont nous avons une complète certitude aujourd'hui c'est que ces lieux associés à la mort ont traversé l'expérience vécue des personnes qui ont connu cette *olla*. Ils sont devenus le symbole de l'extrême, dans une vie déjà menée dans l'extrême.

Comme nous l'avons vu plus haut, cet *extrême* est devenu, pour les personnes qui ont bien connu le *Cartucho*, un *extrême modéré*, si nous pouvons le dire ainsi, lorsqu'il s'agissait de situations vécues à *La Ele*, tandis que pour les actuels habitués de *La Ele*, le *Cartucho* représente toujours l'*olla* la plus « *maquia* » :

Maicol : Là-bas on ne ramassait personne.

Lasso (répond à Maicol) : Carrément.

Maicol : Plein de gens sont morts et c'est tout.

Nataly : Comme dans *La Ele*, non ?

Maicol : Mais là-bas [le *Cartucho*] c'était beaucoup plus chaud, là-bas on tuait pour une allumette. Là-bas vous ne donniez pas une allumette et vous vous faisiez tuer (Il rigole).

Lasso : Oui, ou parce que vous en aviez demandé une. Quand on consomme, on a ses choses. Si tu fumes, tu as sur toi tous les trucs pour fumer, tu vois ? Et ça dans le *Cartucho*...

Maicol : Les gens respectaient ça.

Lasso : Là-bas on pouvait pas demander une allumette parce qu'on gagnait un coup de couteau. On ne pouvait pas regarder un *saya* dans les yeux, par exemple, un *saya* c'est un peu le pire de l'*olla*, celui qui sans penser... pan ! tire sur quelqu'un. Aussi, au moment de vendre un pistolet, on l'essayait avec un habitant de rue. Pour acheter un flingue, « on va l'essayer », ils tirent deux fois et pan !... ouais, ça marche !

Maicol : Quand on a ramassé les ordures qu'il y avait dans le *Cartucho*, on a trouvé...

Lasso : Ouch ! un tas de gens.

Maicol : Un tas de gens morts... et un flic sur sa moto, mort. Sur sa moto, et le flic là, quoi, là au-dessous de plein choses... On a trouvé des morts partout.

Lasso : Trop de choses se passaient là-bas. On a trouvé des corps dans des poutres ; ou dans les fosses communes.

[...]

Red Bull : Il y a une vidéo sur ça.

³⁰ I. Morris et G. Garzón, *El Cartucho: Del Barrio Santa Inés al Callejón de la Muerte*, op. cit.

Lasso : C'est trop fort pour les montrer sur internet.

Maicol : Ah, ça choquerait les gens.

Lasso : Ouch, bien sûr ! Comment est-ce qu'on pourrait voir une fosse commune remplie de têtes ?

Alejo : Il existe des informations sur plein d'autres choses qui sont arrivées là-bas.

Red Bull : Imaginez... vous n'allez pas le croire... Ils tuaient des gens et ils utilisaient la chair et le cœur pour faire à manger³¹.

Toutes les formes de violence évoquées dans cette conversation, je les ai également entendues être mentionnées dans des conversations à propos de *La Ele*. Se faire tuer à cause d'une allumette, pour un regard, pour une mauvaise impression donnée à un *sayayin*, ou alors que quelqu'un teste une arme, trouver des morts dans les poubelles, des policiers trouvés morts dans les poutres d'une maison, les fosses communes, l'utilisation de chair humaine pour faire de la nourriture (à propos des récits d'anthropophagie, nous y reviendrons dans la prochaine section), etc. : tout cela arrivait, selon plusieurs autres récits, également à *La Ele*. Les figures de la violence extrême et de la démesure sont les mêmes dans le cas des deux *ollas*. D'ailleurs, comme nous l'avons vu à propos de la présence paramilitaire dans les *ollas*, *La Ele* avait un autre lieu associé à la mort : *La Palomera*, un lieu des tortures et « *casa de pique* » :

Profe Vásquez : À *La Ele*, il y a un endroit appelé *La Palomera*. C'est là que l'on démembre les jeunes et où on les punit. Je crois que c'est sur la rue principale, en allant vers la sortie « ordures », comme on l'appelle. Bon je pense qu'à mi-chemin, il y a un endroit où se trouvent des spécialistes [pour tuer]. Ils disent « amenez-moi ce mec là-

³¹ Transcription originale : *Maicol: Pues allá como no recogían a nadie / Lasso (respondiendo a Maicol): exactamente / Maicol: Mucha gente murió y ya / Nataly: Pero como en La Ele, ¿no? / Maicol: Pero mucho más caliente, allá si mataban por un fósforo. Allá usted no daba un fósforo y lo pelaban (ríe) / Lasso: No, por pedirlo. Lo que pasa que en el consumo se manejan sus cosas. Si usted fuma, usted carga lo suyo, ¿si ves? Entonces en el Cartucho, eso si... / Maicol: se respetaba / Lasso: Donde no se podía pedir un fósforo porque se ganaba una puñalada. No podía mirar fijamente por ejemplo a un saya, un saya es como el maquia de la olla, que al acto ¡pa!, le pegaba un tiro. O para vender un revólver lo probaban con un habitante de calle. Pa' comprar un guallo, "¡vamos a ensayarlo!". Le meten dos tiro y ¡pa!... ¡sí sirve! / Maicol: Cuando levantaron la basura que había en el Cartucho encontraron... / « Lasso « (completando a Maicol): ¡uy! la de gente ahí / Maicol: La de gente muerta... y un tombo encima de la moto, muerto. Encima la moto y el tombo ahí debajo y una mano de cosas. Encontraron muertos por todo lado / Lasso : Allá pasaban muchas cosas. Encontraron a las personas metidas en las vigas, o las fosas comunes / [...] Red Bull : hay un video de eso / Lasso: Es demasiado fuerte para mostrarlas por internet / Maicol: No, mucha controversia para la gente / Lasso: Uyyy, claro! No, es que usted como va a ver una fosa común llena de cabezas / Alejo: no, pero si hay información de muchas cosas que han sucedido también / Red Bull: Vea, vea, usted no la cree. Mataban la gente y sacaban la misma carne y el corazón y hacían comida con eso [extrait de conversation tenue à l'Oasis, mars 2014].*

haut ». Et c'est là, en haut, qu'ils lui brûlent les fesses, ils lui mettent des choses, ils le torturent. C'est une torture. Et s'ils veulent le tuer, ils le tuent, ils le démembrant. Au *Cartucho* on tuait les gens et on les mettait dans la poubelle. Il y avait des poubelles et les camions [pour les poubelles] passaient et les ramassaient. Avec, comment ça s'appelle déjà... Comme une sorte de pelle. Il y avait de grands containers, ils mettaient les morts en dessous [des ordures] et ils les laissaient pour qu'on les ramasse³².

Si le *profe Vásquez* fait référence au *container* juste après avoir parlé de *La Palomera*, c'est parce que cette dernière est considérée également comme un lieu où l'on se débarrasse des morts. Selon *doña Alicia*, il se passait à *La Ele* les mêmes choses qu'au *Cartucho*, seulement de manière plus discrète.

Doña Alicia : Ici [à *La Ele*], c'est beaucoup plus discret. Ici on ne voit rien de ça [les morts dans les égouts du *Cartucho*]. Mais oui, ça arrive, c'est seulement qu'on ne le voit pas. Dans le *Cartucho* tout ça était normal, on ne se scandalisait pas pour ça (elle rigole).

Nataly : Et pourquoi ici c'est plus discret ?

Doña Alicia : Parce cela ne leur convient pas. Parce que c'est à cause du nombre de morts qu'on a détruit le *Cartucho*, vous comprenez ? Beaucoup de morts, tous les jours, tous les jours, on tuait trente, quarante personnes par jour, c'est chaud. Ici c'est plus discret, pas comme dans le *Cartucho*. Ici ils sont beaucoup plus discrets³³.

La réserve et la discrétion dont parle *doña Alicia*, signifient que la mort n'est pas aussi perceptible à *La Ele* qu'au *Cartucho*. Des morts il y en a, beaucoup, mais ils ne sont pas dans les rues, dans les poubelles, dans les égouts. L'exécution de la mort se réalise discrètement, la disparition des corps aussi, comme l'indique ce récit de Nixxo :

³² Transcription originale : *Profe Vásquez* : *En La Ele hay un sitio que se llama La Palomera que es donde despedazan a los muchachos, o los castigan. Creo que es por la calle principal, saliendo como a « basuras » que llaman. Entonces creo que en la mitad hay un sitio donde hay unos especializados, que dicen llévenme ese tipo allá pa' arriba, y allá arriba les queman la cola, les meten cosas, los torturan. Es una tortura. Y si lo quieren matar lo matan, lo despedazan. En el Cartucho, mataban la gente y la metían a la caneca de la basura. Habían unas canecas acá de basura que pasaban los carros y se las llevaban. ¿Cómo se llama eso? arrastradera. Unas gondolas grandes y ahí metían a los muertos por debajo y se los dejaban ahí para que se los llevaran* [extrait de conversation avec le *profe Vásquez* à l'*Oasis*, mai 2014].

³³ Transcription originale : *Doña Alicia*: *Aquí [en La Ele] es más reservado, acá no se ve nada de eso. Pero si pasa, pero no se ve. Allá en el Cartucho eso era, eso era normal, eso ya uno no se escandalizaba por eso (risa) / Nataly: ¿y por qué acá si es más reservado? / Doña Alicia: por que no les conviene, porque como, por tantos muertos es que quitaron el Cartucho de acá, ¿si me entiende? Mucho muerto, a diario, diario, diario sino mataban unas treinta, cuarenta personas, paila. Acá si es reservado, acá es muy, discretamente, ¿si me entiende? Acá casi no, casi no se ve eso, o sea sí, no se ve como en el Cartucho, acá son muy reservados* [extrait de conversation avec *doña Alicia*, parc *Tercer Milenio*, janvier 2015].

Nixxo : Les *jíbaros*, quand ils sont bourrés, s'ils n'aiment pas un *ñerito*, ils l'appellent, ils le tuent, ils le *pican* [démembrent], juste pour le plaisir. Même si le mec n'a rien fait.

Nataly : Et que deviennent les morts à *La Ele* ?

Nixxo : Ils les amènent à *La Palomera* et ils les brûlent.

Nataly : C'est où *La Palomera* ?

Nixxo : En haut d'un immeuble.

Nataly : Vers où ?

Nixxo : Vers « Mosco », vers... comment ça s'appelle, vers le côté de... de ce côté-là... du côté de « Manguera », dans le bâtiment de « Manguera », là-haut c'est *La Palomera*³⁴.

Brûler les morts. Les nombreux morts de *La Ele* auxquels les personnes rencontrées font toutes référence, ne sortent pas de l'*olla*. Ils y seraient brûlés, par mesure de discrétion. Dans certaines histoires, ils sont brûlés dans de grands goudrons d'acide, et parfois, des personnes sont même brûlées vivantes. D'autres histoires qui m'ont été racontées durant mon travail de terrain évoquaient des chiens pit-bull affamés, entraînés à manger de la chair humaine, que l'on nourrissait avec les morts. Certaines de ces histoires étaient racontées aussi à propos du *Cartucho*.

Qui étaient ces nombreux morts des *ollas* ? Les personnes rencontrées ne le savaient pas. On ne parlait que très rarement de personnes en particulier, victimes de ces assassinats. On parlait toujours des morts de manière générale, collective. Le parc *Tercer Milenio*, situé à l'endroit de l'ancien *Cartucho*, est appelé « cimetière » parce que des milliers de morts y sont entassés dans les égouts. *La Ele* était appelée « l'enfer », parce que les morts y brûlaient, parce que les morts y restaient. Des morts anonymes, des morts dont on ne pourra jamais connaître le nombre exact, mais des morts qui représentaient pour les personnes qui m'ont raconté ces histoires, une violence extrême. La prise de conscience de cette violence à partir des récits et la peur que ceux-ci suscitaient devenaient chez les personnes des motifs de réflexion quant à leur présence dans les *ollas*. Lasso, Willy, *doña Alicia*, Maicol, tous m'ont dit, chacun à leur manière, après m'avoir raconté ce genre d'histoires : « toutes ces choses se passent et nous, on continue à être là ». Ces récits et les

³⁴ Transcription originale : Nixxo : *Los jíbaros cuando están todos borrachos y eso, y si un ñerito les cae mal, lo cogen y lo llaman, lo matan, lo pican no más por deporte. Así el chino no esté haciendo nada / Nataly : ¿y que pasa con los muertos en La Ele? / Nixxo : Pues los llevaban a La Palomera y los queman / Nataly : ¿La Palomera dónde es? / Nixxo : Arriba en un edificio / Nataly : ¿Por dónde? / Nixxo : Por el lado de « Mosco », de... como se llama eso, por el lado de... de este lado de... por el lado de « Manguera », se llama el edificio de « Manguera », arriba queda La Palomera. Ahí queda [extrait de conversation avec Nixxo, avril 2016].*

morts dont ils témoignaient donnaient donc lieu à un regard réflexif sur la situation des personnes rencontrées : Ils auraient pu être ces morts ; le respect de la vie était minime dans les *ollas*, et pourtant ils continuaient de s'y rendre.

Avec la grande intervention policière qui a mis fin à *La Ele*, ces récits ont pris dans ma recherche une dimension de réalité qui ne m'a pas nécessairement surprise, mais qui m'a confrontée à une violence concrète et non plus seulement narrée. La police a retrouvé des traces de sang, des chiens affamés, des goudrons d'acide, de fosses communes et *La Palomera*. Pendant que la presse décrivait les « choses terrifiantes » qui se passaient dans le « *Bronx* », je pensais à toutes les personnes qui m'avaient raconté ces histoires, à tous les morts auxquels ils faisaient allusion, et étant donnée l'évidence tangible de ces violences, je me suis alors demandé depuis combien de temps ce genre de pratiques avait lieu dans les rues du centre de ma ville natale. Ce qui a été découvert dans les trois rues qui constituaient *La Ele* n'était probablement qu'un échantillon de ce qui se passait dans le secteur de la ville où se trouvent les *ollas* depuis au moins les années 1980.

Qui étaient les nombreux morts des *ollas* ? La question devenait d'autant plus pertinente maintenant que ces récits étaient devenus réels. L'administration de la ville, qui avait financé des recherches sur le *Cartucho*, durant lesquelles de nombreux récits sur le *container* avaient été recueillis, n'a pas semblé s'intéresser à ces morts. Ces personnes, victimes de la violence extrême des *ollas*, resteront-elles anonymes, disparues, comme figées dans l'image d'un seul ensemble de morts qui circule dans les récits de tous celles et ceux qui ont vécu dans les *ollas* ?

Le combinado : récits d'anthropophagie

Quand les morts n'étaient pas brûlés ou n'étaient pas utilisés pour nourrir des chiens affamés, leur chair servait à préparer de la nourriture à bas prix qu'on pouvait acheter dans les *ollas* : c'est ce que racontent de nombreux récits. Si pour Red Bull, l'anthropophagie correspondait au *Cartucho*, Nixxo l'attribuait à *La Ele* :

Nixxo : Au *Cartucho* on tuait comme ça, on tuait pour tout. Les *ñeritos* se tuaient entre eux en se bagarrant avec des couteaux, les *jíbaros* et un mec appelé Bayona tuaient par hobby. C'est-à-dire, dans les deux endroits [le *Cartucho* et *La Ele*] il y a des méchants, mais au

Cartucho on sentait un peu plus de respect. À *La Ele* on tue les gens et avec ces mêmes gens on en fait de la soupe et des bouillons qu'on donne aux *ñeros*³⁵.

Les récits d'anthropophagie dans les *ollas* mériteraient à eux seuls une analyse particulière. Si les morts jetés dans le *container* ou ceux disparus à *La Palomera* représentaient pour les personnes rencontrées le symbole de la violence extrême, le fait de préparer de la nourriture avec les « *picaos* » [corps démembrés], était le symbole du dépassement de toutes les limites. Cette « violence insupportable »³⁶ est attribuée à ceux qui contrôlent les *ollas*.

Il est important de dire que ce n'est pas la manière dont ces récits m'ont été racontés qui m'a permis de comprendre le caractère insupportable qui était attribué à cette violence. Les personnes racontaient ces histoires sans montrer beaucoup d'étonnement ou d'indignation, parfois avec un rire un peu nerveux, parfois légèrement. C'est toujours – comme dans le cas des récits du sort réservé aux morts dans les *ollas*, analysé précédemment – en mettant ces expériences et ces situations en paroles, et à travers la transmission de ces histoires, que les personnes *débanalisent* ces formes de violence.

Dans les *ollas*, tant au *Cartucho* qu'à *La Ele*, il était possible de trouver de la nourriture à bas prix. Le plat le moins cher qu'on pouvait y trouver était couramment connu comme le *combinado*. Il s'agissait d'un mélange de restes de nourriture réchauffés, vendus souvent dans du papier journal ou d'annuaire téléphonique. Les *callejeros*, quand ils recevaient des restes de nourriture des restaurants, les revendaient souvent dans les *ollas* aux personnes qui préparaient et vendaient les *combinados*. Dans les poêles dans lesquelles était réchauffée la nourriture, atterrissait toute une variété d'aliments qui étaient continuellement mélangés. Le *combinado* était aussi appelé *calentado* [« rechauffé »]. Il y avait également de la soupe que l'on pouvait acheter à bas prix ou des gâteaux préparés avec les restes d'autres gâteaux recueillis.

Selon les récits de plusieurs personnes, les *jíbaros* [ici : chefs des *ollas*] faisaient en sorte que des *picaos* soient mélangés à cette nourriture, en particulier dans les *combinados*. D'après ces récits, c'était une manière de se débarrasser des multiples morts tout en

³⁵ Transcription originale : Nixxo : *En el Cartucho también mataban así, también matan por todo. Se mataban más que todo entre ñeritos, peleando así a chuzo, los jíbaros y el tal Bayona que mataba por deporte. O sea en los dos lados han sido malos, pero en el Cartucho como que se veía más el respeto. En La Ele matan a la gente y con esa misma gente hacen la sopa, los caldos que les dan a los ñeros* [extrait de conversation avec Nixxo, avril 2016].

³⁶ M. Naepels, *Conjurer la guerre*, op. cit., p. 37.

rentabilisant l'argent gagné sur les *combinados*, car la vente de nourriture était aussi contrôlée par les réseaux de trafic.

Les récits d'anthropophagie évoquaient, comme nous l'avons vu avec Red Bull et Nixxo, des actes jugés abjects et abominables qui concernaient généralement l'*olla* que l'on ne fréquente pas. Red Bull n'avait pas connu le *Cartucho* et Nixxo ne fréquentait plus très régulièrement *La Ele*. Or, pour Red Bull, la « pire » des *ollas* avait été le *Cartucho*, pour Nixxo, ce qui se passait à *La Ele* était bien plus « terrible » que ce qui se passait au *Cartucho*.

Cette première interprétation des récits, nous rapproche, sur le plan strictement théorique bien entendu, de certaines analyses classiques en anthropologie à propos de l'anthropophagie des peuples non-occidentaux. William Arens dans son ouvrage consacré au mythe du cannibalisme, soutient que l'anthropophagie des Autres est un mythe d'Occident, d'une part parce qu'il a une existence indépendante sans aucun lien avec la réalité historique, d'autre part parce qu'il contient et transmet des messages culturels porteurs de sens par ceux qui font perdurer le mythe³⁷. Pour cet auteur, attribuer aux Autres des faits de cannibalisme, perçus comme des actions « sauvages » en Europe, a permis de justifier la colonisation. Plus récemment, Gananath Obeyesekere affirme, sans pour autant mettre en doute la pratique de l'anthropophagie, que les récits des Européens au XIX^e siècle à propos du cannibalisme dans les sociétés des mers du Sud (Polynésie et Mélanésie) sont des constructions qui relèvent plus de la « peur de l'Autre » [*dread of the Other*] que de la réalité. Autrement dit, des représentations imaginaires basées sur la notion occidentale de « barbarie »³⁸.

Si nous partons de ces analyses où les récits de cannibalisme sont utilisés pour « sauvagiser » l'Autre dans des situations de colonisation, nous pouvons dire, tout en restant bien entendu prudents par rapport à la différence de contextes d'étude, que les récits qui circulent dans les *ollas* à propos des pratiques d'anthropophagie au *Cartucho* et à *La Ele*, servent à donner une image de l'*olla*, dans laquelle on n'a pas vécu ou que l'on ne fréquente plus, comme un endroit encore plus « *maquia* », voire sauvage, que celui auquel on est habitué. En ce sens, il y aurait toujours des personnes, ailleurs, c'est-à-dire dans

³⁷ William Arens, *El mito del canibalismo: antropología y antropofagia*, México, Siglo XXI, 1981, p. 164.

³⁸ Gananath Obeyesekere et William Arens, « Cannibalism Reconsidered: Responses to Marshall Sahlins », *Anthropology Today*, 2003, vol. 19, n° 5, p. 18-19 ; Gananath Obeyesekere, *Cannibal talk: the man-eating myth and human sacrifice in the South Seas*, Berkeley, University of California Press, 2005.

l'autre olla, qui ont vécu ou qui vivent une situation encore plus difficile et plus extrême que la personne qui raconte. Il serait donc possible de dire que les récits d'anthropophagie renvoyaient une image « barbare » de *l'autre olla*, d'un endroit où il n'y avait plus de limites morales, car on y mangeait ou on y donnait à manger les morts.

Si cette interprétation peut avoir du sens, elle ne nous apporte rien de nouveau par rapport à l'analyse des récits de disparition des morts développée antérieurement. Par ailleurs, elle montre rapidement ses limites lorsque nous travaillons avec des récits d'anthropophagie qui concernent *l'olla* où les narrateurs ont l'habitude de se rendre et qui évoquent une nourriture qu'ils ont probablement, au moins une fois, déjà mangé. Voici le récit de Willy à propos de sa propre expérience d'anthropophagie :

Willy : Ouh là ! Une fois il m'est arrivé un truc dans *l'olla*. Une fois j'étais en train de manger un *calentado*. Vous êtes déjà allée à *La Ele* pour manger un *calentado* ? On y vend un *calentado* à partir de deux-cents pesos [0,8 centimes d'euro], sérieux ! ça vient dans une feuille, une feuille d'un annuaire téléphonique. Une fois, j'avais trop faim et un ami m'a donné deux-cents pesos et moi, « donnez-moi un *calentado* ». Non, j'ai d'abord demandé un gâteau. J'ai demandé un gâteau, et comme je suis myope, je vois presque rien de près, alors j'ai pensé qu'il y avait des raisins secs, et j'ai dit au mec « donnez-moi deux-cents [pesos] de gâteaux ». Mais quand il... [geste de prendre le gâteaux] zzzz, des mouches commencent à voler. Je lui ai dit, « non, je veux plus de gâteaux, donnez-moi deux-cents [pesos] de *calentado* ». Et quand il m'a donné le *calentado*, j'étais en train de manger le *calentado* et j'ai senti cette partie [il montre le bout du doigt auriculaire]. J'étais en train de manger ça ! Quand j'ai vu ça... quand j'ai vu cette partie du doigt d'un être humain, vraiment ! J'ai jeté ça et j'ai arrêté d'aller manger là-bas. C'était un *morraco* [mort]. Ouais, vu que des mecs sont démembrés là. Ouais, c'était pas le doigt d'un cochon, c'était un doigt humain ; on reconnaît un doigt humain. J'étais tellement dégoûté que je me suis dit « je reviens plus jamais là, pour rien au monde »³⁹.

³⁹ Transcription originale : Willy : ¡Uy! una vez la que me pasó en la olla. Una vez comiéndome un calentado. ¿Usted no ha entrado a comer calentado en La Ele? Venden calentado de doscientos pesos en adelante, en serio, y en hoja, en hoja de esa de directorio. Una vez yo estaba con un hambre de esas ásperas, y un amigo me regaló doscientos pesos y yo « déme un calentado ». Ah, no, primero pregunté un ponqué. Pregunté una torta, y yo como soy miope, yo casi no veo de cerca, entonces yo pensé que eran uvas pasas, y le dije al man « déme doscientos de torta ». Y a lo que [gesto de coger el ponqué]... zzzz, salen todas moscas a volar. Yo le dije « no, ya no quiero torta, déme doscientos de calentado ». Y cuando me da el calentado, yo estoy comiendo el calentado y pillé esta parte [muestra la punta del dedo meñique], y me estaba comiendo esto. Yo cuando veo... cuando veo esta parte del dedo de un ser humano, ¡a lo bien! Al momentico boté eso y desde ahí dejé de comer allá. Era un morraco. Claro, a esos manes como los pican allá. Claro, eso no era un

Willy a commencé à me raconter ce récit avec un rire nerveux, puis au fur et à mesure que son récit avançait, j'ai eu l'impression qu'en plus du dégoût qu'il disait sentir, il avait un peu peur. En racontant son expérience, il prenait conscience de ce qui s'était passé : il avait trouvé un bout de doigt humain dans un *calentado*. Or, il accorde tout de suite une raison à cette trouvaille : dans l'*olla* on démembrait des gens, et ces morceaux terminaient entre autres dans la nourriture. Après cet épisode, Willy a arrêté de manger du *calentado* à *La Ele*, mais il n'a pourtant pas arrêté d'y aller.

Pour ce récit de Willy, plusieurs interprétations sont possibles. Je vais ici en retenir deux. La première part du principe que ce récit est faux, et la deuxième qu'il est vrai. Si je me permets ici d'explorer ces deux options, c'est parce que même si je crois au récit de Willy ou, du moins, au fait que l'amitié et à la confiance que nous avons construites sont suffisamment importantes pour qu'il ne me mente pas sur ce genre de choses, je voudrais ne pas y croire. Être exposée au témoignage de quelqu'un qui a été lui-même confronté à une preuve de la pratique de l'anthropophagie dans l'*olla* a été pour moi bouleversant, et pouvoir explorer les options du réel et du fictif représente ici un essai une de distanciation face à l'insupportable... une distance toujours indispensable dans la recherche anthropologique.

1 - Pourquoi Willy inventerait-il une fausse expérience personnelle pour reproduire un récit qui est déjà bien répandu dans l'*olla* ? Ces récits, qui pour toutes les personnes rencontrées représentent la narration de l'extrême, qui franchissent la limite de jusqu'où la violence et la brutalité sont possibles, sont très probablement une manière de faire réfléchir l'interlocuteur et soi-même sur l'envergure de ce qui peut arriver dans les *ollas*. Utiliser le motif de l'expérience vécue rend plus crédible un récit, et croire au récit signifie croire à la dimension extrême de ces espaces. Il me semble que ces histoires servent à se confronter soi-même à la violence éprouvée quotidiennement dans les *ollas*. Malgré la banalisation et parfois la normalisation de certaines formes de violence dans les *ollas*, parler de l'extrême, le mettre en récit et y croire, met en évidence, pour les personnes habituées des *ollas*, qu'il n'y a peut-être pas de limites dans ces espaces et peut permettre qu'elles se posent la question de pourquoi elles sont là.

Je me demande, dans cette hypothèse, si ces histoires d'anthropophagie n'auraient pas

dedo de marrano ni nada, era un dedo humano, uno reconoce un dedo humano. Uy, me dio tanto asco que dije, « no, yo no vuelvo a comer acá ni por el putas » [extrait de conversation avec Willy, mai 2016].

été inventées initialement par les personnes qui contrôlent les *ollas* afin de faire peur aux gens et d'annoncer jusqu'où elles peuvent aller pour maintenir le bon fonctionnement des *ollas*, ou alors, si ces histoires ne se sont pas répandues chez les personnes habituées de ces espaces comme une forme d'explication à la disparition des corps des personnes assassinées, ou bien comme une forme de réflexion sur leur place dans ces espaces.

2 - Si nous partons de l'idée que le récit de Willy est véridique et donc que les groupes de contrôle des *ollas* ajoutent délibérément de la chair humaine dans les *combinados* – nourriture vendue à bas prix dans les *ollas* et de ce fait accessible à beaucoup de personnes –, il s'agit ici d'un cas d'anthropophagie réelle avec un fort caractère symbolique.

Carlos Páramo, dans un article à propos du « projet paramilitaire » en Colombie, fait une analyse du cannibalisme symbolique présent au sein de ces groupes. En s'appuyant sur les travaux de Ioan Lewis et Peggy Reeves Sanday, C. Páramo montre comment la mutilation, le démembrement, l'usage de restes humains comme trophées lors de massacres, représentent une forme d'ingestion symbolique de l'ennemi par laquelle l'expérience du pouvoir et de la domination s'affirme (même si les auteurs des massacres n'étaient pas forcément conscients du caractère symbolique de leurs actes). « L'idée du cannibalisme [...] se situe à la frontière de la culture et de la nature afin de produire – par la violation du tabou – une restitution de l'ennemi au sein du monde social. Dans la logique cannibale, la mort et le démembrement de la victime sont un *sacrifice*, dont l'objet est celui de revenir à l'ordre originel au travers le désordre qu'est la barbarie⁴⁰ ». La victime de cannibalisme, d'un point de vue métaphorique, devient la représentation du chaos. Par l'action d'ingestion symbolique en désarticulant son corps s'affirme la domination et le retour à l'ordre social.

À la lumière de cette analyse, il est possible de dire que, si le démembrement est déjà une ingestion symbolique de l'ennemi qui permet de rétablir un ordre et d'exercer un contrôle, *faire manger* à un groupe de dominés les restes de personnes qui ont transgressé l'ordre établi, est une manière de leur montrer la portée de l'exercice du pouvoir, de les

⁴⁰ Italiques dans l'original. Texte original : « *La idea del canibalismo [...] se sitúa en la frontera de la cultura y la naturaleza para producir – mediante la violación del tabú – una restitución del enemigo al seno social. En la lógica caníbal, la muerte y el desmembramiento de la víctima son un sacrificio cuyo objeto es el retornar al orden primigenio a través del desorden que es la barbarie.* » Carlos Páramo Bonilla, « Civilización y barbarie en el proyecto paramilitar: Una mirada desde el sentido común » dans F. Cubides et C. Domínguez (eds.), *Desplazados, migraciones internas y reestructuraciones territoriales*, Bogotá, Centro de Estudios Sociales: Universidad Nacional de Colombia, 1999, p. 197.

assujettir, en offrant un témoignage matériel de ce qui peut leur arriver.

Michel Foucault, en parlant de l'exécution publique au XVIII^e siècle écrit :

« Le supplice judiciaire est à comprendre aussi comme un rituel politique. Il fait partie, même sur un mode mineur, des cérémonies par lesquelles le pouvoir se manifeste. [...] L'exécution publique, aussi hâtive et quotidienne qu'elle soit, s'insère dans toute la série des grands rituels de pouvoir éclipsé et restauré [...] ; par-dessus le crime qui a méprisé le souverain, elle déploie aux yeux de tous une force invincible. Son but est moins de rétablir un équilibre que de faire jouer, jusqu'à son point extrême, la dissymétrie entre le sujet qui a osé violer la loi, et le souverain tout puissant qui fait valoir sa force. [...] La cérémonie punitive est donc au total « terrorisante ». [...] [C]e qui avait sous-tendu jusque-là cette pratique des supplices, ce n'était pas une économie de l'exemple, au sens où on l'entendra à l'époque des idéologues (que la représentation de la peine l'emporte sur l'intérêt du crime), mais d'une politique de l'effroi : rendre sensible à tous, sur le corps du criminel, la présence déchaînée du souverain. Le supplice ne rétablissait pas la justice ; il réactivait le pouvoir⁴¹ ».

Compte tenu de la distance temporelle et contextuelle existant entre les travaux de M. Foucault et cette recherche, nous pouvons néanmoins développer une analyse du fait de la transversalité des propos de M. Foucault sur l'exécution publique. À *La Ele*, il y avait plus de réserve et de discrétion, comme le notait *doña* Alicia. Des exécutions publiques comme celles réalisées par les groupes paramilitaires dans d'autres contextes en Colombie, ne pouvaient avoir lieu. Le fait de se trouver en plein centre de la capitale du pays, à quelques pas d'un des plus importants commissariats de police de la ville et des centres du pouvoir colombien, mais aussi d'une caserne de l'Armée, a certainement conduit ces groupes à réaliser les exécutions dans la plus grande discrétion. Mais, si par l'exécution « discrète », les groupes de contrôle des *ollas* rétablissaient l'ordre, en préparant la nourriture avec des restes humains et sa mise en récit, ces groupes réactivaient leur pouvoir.

En ce sens, les récits selon lesquels il y avait de la chair humaine dans les *combinados* ont peut-être été transmis au début par les groupes de contrôle. Même si les personnes n'achetaient pas de *combinado*, par peur et dégoût de manger du « *picao* », le message de domination et de violence extrême aurait été, quoiqu'il en soit, efficacement transmis. De toute façon, il y aura toujours quelqu'un pour en manger. Probablement celles et ceux qui

⁴¹ M. Foucault, *Surveiller et punir*, op. cit., p. 58-60.

n’y croyaient pas. Et il y a probablement eu d’autres personnes qui, comme Willy, ont arrêté d’acheter des *combinados* après avoir trouvé dans la nourriture des restes qui semblaient humains. En tout cas, les personnes qui me racontaient ces histoires d’anthropophagie forcée ont continué, comme Willy, de se rendre dans les *ollas*, tout en faisant attention à ne pas transgresser les règles afin de ne pas finir « *picao* » dans un *combinado*.

Le *bazuco* et ses morts

Le *bazuco* est une drogue qui détériore physiquement ses usagers. Une détérioration rapide, souvent brutale. Le temps de sa consommation, cette drogue inhibe l’appétit et le sommeil. Plus l’usage du *bazuco* est intensif, plus des marques physiques liées à cette consommation peuvent s’inscrire sur le corps des usagers. Comme nous l’avons déjà vu ici, une perte de poids brutale, des brûlures sur les doigts et les lèvres, une toux constante, sont les signes d’une consommation intensive. Lorsque cette consommation intensive se prolonge sur le long terme, les mouvements de corps des usagers peuvent donner l’impression qu’ils sont désarticulés. Durant mes promenades aux alentours des *ollas*, je voyais des personnes usagères de *bazuco*, notamment des jeunes, qui marchaient en se balançant d’un côté à l’autre ; leurs extrémités semblaient se diriger chacune dans une direction différente. Leurs visages faisaient toute sorte de grimaces involontaires. Les usagers ne contrôlaient plus leurs mouvements. Selon mes interlocuteurs *callejeros*, il était possible, en arrêtant pendant un temps la consommation de *bazuco*, en « s’internant » dans une institution, de récupérer le contrôle de son corps, mais certains tics persistaient.

L’effet du *bazuco* est rapide et il produit, selon les récits de tous les *callejeros* rencontrés, de la peur, voire de la panique. Il s’agit plus précisément d’un délire de persécution, d’une paranoïa qui donne l’impression d’être regardé, suivi en permanence. En fonction de l’endroit où l’on consomme [« *se traba* »], l’intensité des effets varie. Plusieurs *callejeros* donnaient le nom de « film » [« *película* »] aux hallucinations qu’ils avaient lors de la consommation de cette drogue. Ce terme pouvait être utilisé pour parler d’autres drogues, mais seulement lorsque l’on précisait le type de drogue. Si aucune clarification n’avait lieu, les expressions « se faire de films » [« *empelicularse* »], « entrer dans le film » [« *montarse en el video* »] faisaient forcément référence au *bazuco*.

Les *callejeros* rencontrés signalaient régulièrement que la « *película* » était plus

« *maquia* » [forte] lorsqu'ils consommaient dans les *ollas* et particulièrement à *La Ele*. Certains pressentaient qu'ils allaient se faire tuer, d'autres voyaient des morts en train de les poursuivre, ou des personnes blessées, des personnes pâles, souffrantes. Ainsi, le *bazuco* était considéré comme et appelé le « diable », car il attrapait, il détruisait et il faisait voir des morts.

À propos de la brutale détérioration provoquée par le *bazuco*, de l'envie insatiable de consommer d'avantage et des *películas maquias* que cette drogue générait, il existait dans les *ollas*, d'après les personnes rencontrées, une explication concrète : la sorcellerie.

Nixxo, après m'avoir parlé des restes humains utilisés pour la préparation de la nourriture à *La Ele*, poursuit ainsi :

Nixxo : Avec les os des morts, ils *rezan* [« ensorcèlent » ; je reviendrai sur ce mot] la *bazuca* pour que les gens achètent plus, pour que les gens deviennent plus dépendants. Il y a une sorcière à *La Ele* qui *reza* la *bazuca* pour que les gens deviennent plus dépendants. Ils prennent les os des morts et ils les râpent. Je ne sais pas comment ils font mais ils les mettent dans la *bazuca* pour que les gens soient plus dépendants au vice. C'est pour ça qu'il y a autant de gens qui tombent malades direct. Y a des filles qui par exemple... y a une fille que j'ai connue quand elle était môme, elle ne pouvait pas arrêter [le *bazuco*], c'était une addiction, elle ne pouvait pas arrêter ce vice. Du jour au lendemain, elle est tombée malade d'une maladie très bizarre. Elle n'avait plus le liquide de la colonne vertébrale. Elle est devenue handicapée, puis elle a fait un arrêt cardiaque. Elle n'avait que trente-quatre ans. Elle est morte il y a peu⁴².

Willy, m'a raconté une histoire similaire. Après m'avoir dit que le *bazuco* était mélangé avec des gâteaux, de la paraffine et de la poudre de brique, il m'explique :

Willy : Au *Cartucho*, on le *rezaba* [le *bazuco*]. Ouais, au *Cartucho*, on le *rezaba*. J'ai vu des sorciers. Ceux qui... on embauche ces sorciers... ceux qui distribuent des papiers au centre-ville, le « Frère Jamarají » et je sais pas quoi d'autre (il rigole). Ce sont eux que le

⁴² Transcription originale : Nixxo : *con los huesos de muertos rezan la bazuca para que la gente compre más, para que la gente se vuelva más adictiva. Hay una bruja que reza la bazuca en La Ele para que la gente se vuelva más adictiva. Cogen los huesos de muertos y como que los raspan, no sé qué hacen pero los echan a la bazuca para que la gente se vuelva más adictiva al vicio. Por eso es que ya hay mucha gente que ya está enfermándose rápido. Hay chinas que por lo menos... hay una china que yo conozco de culicagadita, la china ya no lo podía dejar, ya era una adición que no podía dejar ese vicio. De un momento a otro le dio una enfermedad toda rara. Se le acabó el líquido de la columna, quedó inválida, luego le dio un paro del corazón, y apenas tenía treinta y cuatro años. Hace poquito se murió* [extrait de conversation avec Nixxo, avril 2016].

jíbaro embauche pour *rezar* le *bazuco*. Ouais, c'est vrai. C'est réel. Il y a une époque dans le *Cartucho* où on mettait des os des morts dans le *bazuco*. Oh la la, il y avait des queues énormes, on aurait dit qu'on offrait de la bouffe. Des queues énormes, comme si on offrait de l'argent. Et de la maltraitance. Celui qui ne fait pas la queue, il se fait battre même s'il allait acheter. Ouais... je t'ai déjà dit... c'est la meilleure manière que le démon a trouvé pour en finir avec l'humanité.

Nataly : Et à *La Ele* ?

Willy : Ouais, aussi. Dans certaines *ollas*. Je l'ai déjà vu. Je reconnais ça parce que les os des morts donnent une couleur verte à la fin. Quand je fumais ça, à la fin, je brûlais le *pipazo* [taffe de pipe de *bazuco*] et les cendres devaient être blanches. Oui, c'est pas qu'on apprenne beaucoup, mais quand les cendres sont vertes c'est parce qu'on avait mis de l'os de mort. C'est vrai. C'est dingue des gens aussi méchants... En fait, c'est pour le couper et pour que les gens s'y accrochent, pour qu'ils ressentent plus la mort, pour qu'ils ressentent plus de *rigor*⁴³.

Plusieurs éléments de ces récits peuvent attirer notre attention. Le mélange du *bazuco* avec des os humains et la présence de sorciers dans les *ollas* pour « *rezar* [ensorceler] le *bazuco* » afin que les usagers soient de plus en plus dépendants de cette drogue, sont des récits courants chez les *callejeros*. Pour essayer d'analyser ces récits, je vais m'attacher initialement à la définition de sorcellerie développée par Marc Augé : « Parlant de sorcellerie, on ne peut pas que désigner un ensemble de croyances structurées et partagées par une population donnée touchant à l'origine du malheur, de la maladie ou de la mort, et l'ensemble des pratiques de détection, de thérapie et de sanctions qui correspondent à ces croyances⁴⁴ ». Dans le développement de l'analyse, nous allons voir plus en détail quel type de croyances constitue la sorcellerie mentionnée dans le cas des *ollas*.

Tout d'abord, il faut clarifier que l'évocation de la sorcellerie ne se limite pas

⁴³ Transcription originale : Willy : *En el Cartucho lo [el bazuco] rezaban. Sí, en el Cartucho lo rezaban. Yo he visto brujos. Esos de... contratan esos brujos... esos en el centro que reparten papelitos que el « Hermano Jamarají », que no sé qué putas [ríe]. Esos, esos son los que contrata el jíbaro para que rece el bazuco. Sí, verídico. Sí, real. Y eso que en el Cartucho hubo una época que le echaban hueso de muerto al bazuco. Sí, esos son unas filas tremendas, parece que estuvieran regalando comida. Unas filas, pero unas filas, así como si estuvieran regalando plata. Y maltrato, al que no haga la fila le dan duro así esté comprando. Entonces si... no te digo que esa es la mejor manera que encontró el demonio para acabar con la humanidad / Nataly : ¿Y en La Ele ? / Willy : Sí, también. En algunas ollas. Yo he visto. Yo reconozco eso porque el hueso de muerto da un tono verde a lo último. A lo último que yo fumaba eso, y quemaba el pipazo, la ceniza tiene que quedar blanca. Si, pues no, no es que uno aprenda mucho, pero cuando queda verde es que le echan hueso de muerto. Si es verdad. Aspero la gente tan mala... Eso es pa' rendirlo y pa' que la gente se engome, pa' que sientan más muerte, pa' que sientan más rigor [extrait de conversation avec Willy, mai 2016].*

⁴⁴ Marc Augé, « Les Croyances à la sorcellerie », dans Marc Augé (éd.), *La Construction du monde. Religion, représentations, idéologie*, Paris, Maspéro, 1974, p. 53.

seulement aux *ollas*, mais qu'elle est, d'une manière générale, très courante à Bogotá. Michael Taussig, dans son ouvrage *Shamanism, Colonialism, and the Wild Man : a Study in Terror and Healing*, montre l'ampleur qu'a pris en Colombie l'attribution aux indiens d'une importante force magique, attribution qui est autant valable dans les milieux défavorisés que dans les milieux aisés et intellectuels. L'étude montre également comment, dans les contextes urbains, le fait de faire appel à des indiens pour soigner, pour protéger ou pour faire du mal à autrui est une pratique répandue⁴⁵. Les petits papiers que Willy évoque, sont des indices de l'importance du recours à cette force magique à Bogotá, où des individus d'origines diverses, pas nécessairement des indigènes, proposent leurs services pour *altérer le monde*, en bien, ou en mal. Des tracts publicitaires sont distribués à plusieurs endroits de la ville et notamment dans le centre, où des *brujos* [sorciers], *curanderos* [guérisseurs], *chamanes* [chamans], *profesores* [professeurs] – comme ces personnes affirmant posséder un pouvoir magique se font appeler – énoncent leurs facultés, leurs taux de réussite et leur numéro de contact.

Selon une étude développée en 1988 par Carlos Pinzón auprès des *curanderos* indiens à Bogotá, les raisons pour lesquelles des personnes ont recours à ce type de services sont multiples. Parmi elles : le souhait d'« *atar* », de « *ligar* » [« attacher »] à soi-même l'être aimé ou de le faire revenir, avoir plus de chance, trouver l'amour, en finir avec l'impuissance sexuelle, se faire soigner des maladies ou d'attaques de sorcellerie à son égard⁴⁶. Plus récemment, dans une étude réalisée dans le cimetière central de Bogotá, Néstor Pardo, linguiste, en essayant de comprendre le discours rituel de la sorcellerie dans ce cimetière, a mis en évidence l'étendue de cette pratique à travers la considérable quantité de requêtes – bonnes ou mauvaises – que les personnes laissent à l'intérieur des tombeaux, parfois en les profanant. Il s'agit, en général, des mêmes requêtes que celles recensés dans les années 1980. Ces requêtes peuvent être accompagnées d'objets ou de photos grâce auxquels l'individu qui demande aux esprits d'intervenir, cible la personne à « soigner », à « rapprocher » ou à « détruire »⁴⁷.

C'est donc dans ce cadre d'une sorcellerie très répandue à Bogotá que se situent les récits à propos de la sorcellerie dans les *ollas*.

⁴⁵ Michael Taussig, *Chamanismo, colonialismo y el hombre salvaje. Un estudio sobre el terror y la curación*, Bogotá, Norma, 2002, p. 221-235.

⁴⁶ Carlos Pinzón, « Violencia y brujería en Bogotá », in *Boletín cultural y bibliográfico del Banco de la República*, 1988, V, n° 16, p. 35-39.

⁴⁷ Néstor Pardo, « Discurso ritual », in *Forma y función*, 2005, n° 18, p. 138-166.

Par ailleurs, il est nécessaire d'expliquer la formule « *rezar* [ensorceler] *el bazuco* ». Il s'agit ici de trouver les « bons mots », de prononcer « cette parole qui est pouvoir », comme le note Jeanne Favret-Saada⁴⁸, afin d'invoquer une force magique (ici maléfique), ou l'esprit des morts dont les os auraient été mélangés au *bazuco*, et de rendre cette drogue plus puissante, capable d'« attacher », voire d'« accrocher », les consommateurs à un *gancho* [*casa-olla*, marque de *bazuco*] particulier. L'intention, selon les récits qui me sont parvenus, n'est pas seulement que les usagers consomment de plus en plus du *bazuco*, mais surtout que les profits de la dépendance des gens à cette drogue reviennent au *gancho* qui a payé pour faire *rezar* le *bazuco*. Les *ganchos*, par leur usage de la sorcellerie, créeraient un besoin plus grand de *bazuco* afin de rendre plus lucratives leurs affaires particulières. Cela explique, pour plusieurs personnes rencontrées, les énormes queues qui se forment dans les *taquillas* de certains *ganchos*. Le *bazuco* qui a le plus de succès est celui dont la sorcellerie est la plus puissante.

Cet usage de la sorcellerie et surtout des os humains devient encore plus intéressant si nous le mettons en lien avec le sujet de la *chicha* que j'ai traité ici dans les deux premiers chapitres. Selon un article d'Adriana María Alzate à propos de la *chicha* au XVIII^e siècle dans le territoire qu'est aujourd'hui la Colombie, la *Real Cédula*⁴⁹ du 19 juillet 1752 du roi Fernando VI établissait la prohibition de mélanger à la *chicha* des substances ou des éléments nuisibles pour la santé⁵⁰. Parmi ces éléments, il était cité dans le document l'usage d'« os de défunts » avec des fins « *amatorias* », ce que nous pouvons interpréter aujourd'hui comme des fins de faire « aimer » davantage cette boisson indigène.

De la même manière, presque un siècle plus tard, en 1828, le médecin José Felix Merizalde, dans un extrait de son *Epítome de los elementos de Higiene* que j'ai déjà cité plus haut, faisait référence aux « os humains » qui étaient mélangés à la *chicha* afin « d'aviver encore plus la soif des consommateurs », revoyons cet extrait :

« [...] l'abus de *chicha* suscite les mêmes maux que déjà évoqués produits par les boissons fermentées, à la différence que la *chicha* occasionne selon nous davantage de

⁴⁸ Jeanne Favret-Saada, *Les Mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard, 1977.

⁴⁹ Ordonnance rendue par le roi d'Espagne.

⁵⁰ Adriana Maria Alzate, « La chicha: entre bálsamo y veneno Contribución al estudio del vino amarillo en la región central del Nuevo Reino de Granada, siglo XVIII », in *Historia y Sociedad*, 2006, n° 12, p. 171. Voir également, Adriana María Alzate, *Suciedad y orden: reformas sanitarias borbónicas en la Nueva Granada, 1760-1810*, Bogotá, Universidad Colegio Mayor de Nuestra Señora del Rosario, Universidad de Antioquia, Instituto Colombiano de Antropología e Historia, 2007.

dégâts, car sa préparation est rarement bien réalisée, et le gouvernement n’a jamais veillé à prendre des mesures similaires à celles prises en Europe pour la fabrication de la bière. De cette omission résultent des maux incalculables pour les peuples, parce que, habitués à cette boisson qui est devenue aussi nécessaire que le pain, ils la boivent douce, amère, crue, mélangée avec du sel, des os humains, de la cal, du piment, et toute une multitude de choses, comme l’ont indiqué les plaintes que certains juges ont reçues. Les *chicherías* réalisent ces horribles combinaisons afin d’aviver encore plus la soif des consommateurs, pour que leur consommation soit plus abondante [...] ⁵¹. »

Ces mentions d’« os humains » ou d’« os de défunts », ceux qui aviveraient l’envie de *chicha* à partir du XVIII^e siècle, et ceux qui aviveraient la consommation de *bazuco* depuis au moins les années 1980, montrent à quel point une force magique, invoquée ou pas, attribuée aux os des morts est centrale dans les explications sur la dépendance ou sur la consommation « abondante » de certaines substances. Certes, nous ne nous sommes intéressés pour cette analyse qu’au cas de la *chicha* et du *bazuco* puisque ce sont les substances qui ont marqué l’histoire des secteurs où se trouvent les *ollas*. Il est néanmoins intéressant de noter que ces deux substances ont été considérées, chacune à leur époque, comme le « vice » par excellence.

Pour les personnes rencontrées, le fait que soient mélangés au *bazuco* des os humains, et que les feus propriétaires de ces os soient invoqués par le *rezo* d’un sorcier, explique non seulement les effets du *bazuco* (les hallucinations, la peur et le délire de persécution) mais surtout la dépendance. Le mélange causerait ce besoin incontrôlable qui les fait entrer dans le *cycle de la rue* : sortir des *ollas* et y revenir, « s’internar » (dans les deux sens du terme) sans cesse. Le *bazuco* « prend », « attrape », il « consume » l’usager (du fait de la dégradation physique causée), il « rapproche de la mort » par ces hallucinations... Le *bazuco* est de fait proche de la sorcellerie, de celle qui cherche le mal, celle qui « attrape »,

⁵¹ Cf. chapitre 1. Les italiques sont de l’auteur. Texte original : « [...] el abuso de la *chicha* origina los mismos males, que se han dicho producen las bebidas fermentadas, con la diferencia que la *chicha* entre nosotros hace mas estragos, porque su preparacion rara vez se hace bien, i nunca ha velado el gobierno en tomar las mismas medidas que en Europa se toman [...] en el modo de fabricar la cerveza. De esta omision resultan males incalculables a los pueblos, pues acostumbrados ellos à esta bebida, que se ha hecho ya tan necesaria para ellos como el pan, la toman muchas veces dulce, agria, cruda, mesclada con sal, huesos humanos, cal, aji i otra multitud de cosas con que por casualidad la han hallado algunos jueces, à quienes se han hecho denuncios. Las *chicheras* hacen estas combinaciones horrendas con objeto de avivar mas la sed de los compradores, para que su consumo sea mas abundante [...] » . J.F. Merizalde, *Epitome de los elementos de higiene, ó de la influencia de las cosas físicas i morales sobre el hombre, i de los medios de conservar la salud*, op. cit., p. 361-362. Cité par Ó.I. Calvo et M. Saade, *La ciudad en cuarentena*, op. cit., p. 31.

« détruit » et est « proche de la mort ».

En outre, par la présence d'os humains dans le *bazuco*, la fumée de cette drogue devient le symbole de la mort, et par conséquent, de la violence extrême. Lorsque j'ai analysé la signification de « *pararse duro* », j'ai cité un extrait de conversation dans lequel des filles *callejeras* parlaient de « se fumer quelqu'un » [« *fumarse a alguien* »]. Dans cet extrait, cette formulation était employée pour exprimer la volonté de retrouver celui qui avait agressé une des filles, de l'affronter par la violence et de le tuer. Cette expression, dans le sens de l'affrontement jusqu'à la mort, est très répandue dans la « rue » et bien entendu dans les *ollas*. « *Fumar* » [« fumer »] et « *la fuma* », sont des termes utilisés pour parler du *bazuco*. On « fume » du *bazuco*, « *la fuma* » c'est la dose de *bazuco*, et « *fumarse a alguien* » [« se fumer quelqu'un »] a aussi un lien avec le *bazuco*. D'après les récits qui circulent dans les *ollas*, les os de personnes décédées sont râpés dans cette drogue : l'emploi seul de cette expression participe à reconstituer le cycle de la violence extrême dans les *ollas*. Menacer quelqu'un de « *fumárselo* » [« se le fumer »] signifie penser à sa mort, au fait que son corps sera démembré et que ses os finiront râpés dans une préparation de *bazuco*, qui finira elle-même par être fumée, et ainsi le mort partira en fumée. À travers l'usage courant de l'expression « *fumarse a alguien* », la violence extrême des *ollas* et la mort omniprésente s'inscrivent dans les interactions habituelles caractérisées par la banalisation.

Conclusion : le « *rigor* » de *La Ele*

Toutes les expériences de violence analysées dans ce chapitre, rendent compte du « *rigor* » de la « rue », qui peut faire référence à la *sévérité* de la vie dans un contexte de consommation intensive de drogue dure telle que le *bazuco*, au fait de devoir faire face quotidiennement à une violence omniprésente, ou encore à la souffrance corporelle éprouvée dans ce contexte de vie. Le terme *rigor* est aussi utilisé pour parler de l'expérience dans les *ollas* et principalement dans *La Ele*.

Dans cet usage du terme propre aux *ollas*, le sens de *rigor* varie. S'il fait toujours référence à la dureté ou à la sévérité des *ollas*, il parle surtout d'une *force* qui, malgré cela, *attire* vers les *ollas*. Autrement dit, en dépit de tout ce qui se passe dans les *ollas*, en dépit de la violence et de l'omniprésence de la mort, une *force*, le *rigor*, incite à s'y rendre, à

toujours avoir envie de s’y rendre.

Le *rigor* éprouvé dans le cas de *La Ele* était beaucoup plus fort que pour n’importe quelle autre *olla* – les *callejeros* rencontrés insistaient sur ce point. « *La Ele* a quelque chose » [« *Es que La Ele tiene algo* »], « *La Ele* est pure adrénaline » [« *La Ele es pura adrenalina* »], « *La Ele* est de la pure rigueur » [« *La Ele es puro rigor* »], ai-je entendu dire à maintes reprises lorsque les personnes essayaient de comprendre pourquoi elles se rendaient dans cette *olla*, « sachant », disaient-elles, ce qui se passait à *La Palomera*, « sachant » – disaient les femmes – que les risques de viols ou d’agressions sexuelles étaient élevés, « sachant » que la mort était là, presque tangible, notamment dans les hallucinations liées au *bazuco*. Néanmoins, et malgré le paradoxe que cela représente, c’est parce que *La Ele* était un lieu intense, d’une violence aussi intense que quotidienne, que les personnes rencontrées avaient envie de s’y rendre afin de faire l’expérience de cette intensité.

Le *rigor* est l’expérience de l’*olla*, de sa fête, une expérience alimentée par tous les récits de violence extrême et par les situations de violence quotidienne vécues à l’intérieur. Le *rigor* est le sentiment d’adrénaline lié au fait de frôler le danger. Il est l’envie de prendre des risques. Une phrase de Johana à propos de ses premières visites à *La Ele* nous permet sans doute de saisir ce terme : « j’ai eu peur au début mais plus après » [« *al principio me dio miedo, pero ya después no* »], et elle ajoute, « après, j’aimais bien le *rigor* qui s’y ressentait » [« *ahí ya me gustaba el rigor que se sentía* »]. On ressent le *rigor*.

Willy, dans l’extrait de conversation que j’ai cité plus haut à propos de la sorcellerie à *La Ele*, disait : « [les os humains] c’est pour le couper [le *bazuco*] et pour que les gens s’accrochent, pour qu’ils ressentent plus de mort, pour qu’ils ressentent plus de *rigor* ». Plus on ressent de *rigor*, plus on a envie d’aller à l’*olla*. Ainsi, le *rigor* a beaucoup à voir avec la sorcellerie pratiquée dans les *ollas* pour *rezar* le *bazuco*, car le *rigor* est souvent attribué à une *force* qui circule dans *La Ele*, ou est directement interprété comme la *force* elle-même. Comme la sorcellerie et le *bazuco*, *La Ele* « attrape », elle « détruit » et elle « rapproche de la mort ».

Le *rigor* des *ollas*, est donc une catégorie sociale utilisée par les personnes rencontrées pour parler de l’envie qu’elles ressentent d’aller dans les *ollas* et particulièrement à *La Ele*, et de l’expérience d’adrénaline qu’elles ressentent dans ces *ollas*. Le *rigor* est un terme et une expérience chargés de violence, mais aussi de fête. Il

exprime une attirance pour l'exposition au danger et aux violences extrêmes, et donne un caractère quotidien et festif à cette attirance. Par l'expérience du *rigor*, par ce caractère d'attirance donné à la violence extrême des *ollas*, la violence se tourne vers le registre de l'inexplicable, et devient, par ce virage, sans doute moins insupportable.

Conclusion de la troisième partie

Les *ollas* du centre-ville de Bogotá sont des espaces qui représentent pour l'administration de la ville, et pour le regard social d'une manière générale, des lieux de dégradation sociale et morale, des lieux certes traversés par la pauvreté, mais surtout par les « vices » et par la violence. Les diverses recherches qui, d'une manière ou d'une autre, ont abordé le sujet des *ollas*, s'éloignent difficilement de ce regard social. L'usage courant, dans ces recherches, de la catégorie administrative « *habitantes de la calle* » pour parler des personnes qui vivent dans la rue et qui fréquentent les *ollas*, sans qu'une problématisation ne soit réalisée à propos de cette catégorie, n'est qu'un indicateur de la façon dont la compréhension des *ollas* est toujours conçue de l'extérieur, sans essayer de saisir le sens que les personnes concernées directement par les *ollas* donnent à leur propre expérience dans ces espaces.

En m'éloignant de cette perspective de recherche, où la compréhension des *ollas* passe toujours par des notions telles que la dégradation, l'exclusion, la marginalisation, j'ai souhaité dans cette partie engager une analyse depuis « l'intérieur des *ollas* ». C'est-à-dire essayer de saisir comment les personnes rencontrées habituées des *ollas* conçoivent et donnent sens à leur réalité.

Nonobstant, pour *entrer* dans l'analyse des *ollas*, il a été nécessaire de *sortir* un peu des *ollas*. Les *ollas* sont des espaces qui s'inscrivent dans un univers plus large, celui de la « rue », et c'est seulement par la réflexion et l'étude de cette inscription que nous nous rapprochons d'une compréhension de ces espaces du point de vue des personnes qui les fréquentent. La « rue » est un « territoire social¹ », traversé par l'« expérience totale² » de la consommation de drogues et par de multiples manifestations de violence. Elle est cette « culture locale³ » inscrite dans des contextes de référence qui rendent compte de l'histoire d'un pays, d'une ville, et de la mondialisation du marché de la drogue. Les *ollas* sont certainement les espaces les plus représentatifs de ce « territoire » qu'est la « rue ». Elles

¹ J.-F. Laé et N. Murard, *L'argent des pauvres*, *op. cit.*

² R. Castel et M. Pellen-Benard, *Les sorties de la toxicomanie*, *op. cit.*

³ A. Giglia, « Sentido de pertenencia y cultura local en la metrópoli global », art. cit. ; A. Appadurai, *Après le colonialisme*, *op. cit.*

condensent l'expérience de la « rue ».

Ainsi, cette partie a constitué une tentative de comprendre l'expérience de la « rue » et des *ollas* à travers le regard des personnes qui la vivent : les *callejeros*. Je me suis intéressée ici à la vie quotidienne de ces personnes et à la place de la violence « ordinaire » – ces manifestations de violence qui ne sont pas hors du commun⁴ – et de la violence extrême dans ce quotidien. J'ai voulu saisir les enjeux de ce qu'est la vie des personnes rencontrées, comment elles appréhendent elles-mêmes la « situation-limite⁵ » dans laquelle elles se trouvent, comment elles donnent sens à leur quotidienneté – certainement marquée par la pauvreté, par l'exclusion sociale, par la ségrégation –, comment elles donnent du sens à la dépendance aux drogues et à la violence dans lesquelles leurs vies sont immergées.

Il me semble qu'une compréhension des *ollas* de Bogotá serait incomplète si en tant que chercheurs nous n'essayions pas de saisir le point de vue des personnes qui fréquentent et vivent ces espaces. C'est pour cette raison que cette dernière partie s'est immergée dans la manière dont les *callejeros* font *leur* « rue », comment ils font *leur* ville⁶ et quelle est la place des *ollas* dans cette ville. Les personnes habituées des *ollas* sont des sujets actifs de leur propre réalité et cela, nous ne pouvons pas l'oublier.

⁴ M. Naepels, *Conjurer la guerre*, *op. cit.*, p. 210.

⁵ Gilles Bataillon et Denis Merklen (eds.), *L'Expérience des situations-limites*, Paris, France, Éd. Karthala, 2009.

⁶ M. Agier, *Anthropologie de la ville*, *op. cit.*

Conclusion générale

Comprendre les *ollas* sous le prisme des expériences de violence qui lui sont associées, signifie penser ces espaces non seulement dans leur quotidienneté et au regard de la violence perceptible, de ces « épiphénomènes » – comme dirait Rita Segato¹ –, mais aussi penser ce complexe de violences dans sa profondeur.

Au travers de l'étude de l'histoire locale, de la contextualisation d'une réalité à étendue globale, d'une immersion dans des pratiques sociales de la vie quotidienne dans et autour des *ollas*, et d'une attention prédominante aux récits des personnes rencontrées, cette recherche a tissé des relations à plusieurs échelles. Ces relations ont permis d'en faire ressortir d'autres, entre les *ollas*, la violence politique du XX^e siècle en Colombie et les représentations, généralement négatives, qui caractérisaient depuis le XIX^e siècle les secteurs où les *ollas* se situent actuellement. Ces relations établies ont permis de révéler que les *ollas* sont loin de n'être qu'un « problème de commerce illégal à réprimer », « de consommation problématique de drogues à contrôler », ou encore « d'insécurité à régler » – comme il est courant de l'entendre dans les discours des autorités politiques de la ville. Il s'agit d'une réalité sociale traversée par l'histoire récente des guerres successives, par une fragmentation territoriale subie dans une grande partie du pays, par la domination territoriale violente de certains groupes armés dans les villes, par la criminalisation de la pauvreté, par la stigmatisation d'une population, par l'attrance pour la fête et pour le risque dans des espaces constitués et pensés dans ce but. La réalité observable des *ollas* est le résultat de ce complexe relationnel généralement dissimulé, mais dévoilé et présenté ici sous l'angle de la violence.

Pour conclure cette recherche et pour mieux comprendre la portée de ce complexe relationnel, je propose que nous approfondissions certains sujets traités tout au long de cette thèse, à partir de l'analyse des interventions policières qui ont signé la fin du *Cartucho* et de *La Ele*. Il me semble que dans ces interventions, dans les mesures qui ont été prises par la Mairie de la ville ensuite (les deux interventions ont été réalisées sous les

¹ R. Segato, « La nueva elocuencia del poder. Una conversación con Rita Segato por el Instituto de Investigación y experimentación política », art. cit.

mandats du même maire : Enrique Peñalosa) et dans les situations nouvelles qui en ont découlé, convergent les éléments les plus importants de cette recherche.

Il me semble nécessaire de souligner que la seule analyse de ces deux interventions pourrait très probablement donner lieu à une thèse en soi. Il s'agit de deux opérations fortement controversées, entre autres à cause de leur caractère répressif et du projet sous-jacent de gentrification qui ne prend pas en compte les habitants du secteur. Il existe déjà plusieurs travaux universitaires qui traitent de l'intervention du *Cartucho*² et d'autres travaux d'organisations non-gouvernementales sur celle de *La Ele*³, et qui montrent très bien les multiples enjeux politiques, économiques, urbanistiques et sociaux de ces incursions dans les *ollas*. Mon objectif dans cette conclusion n'est nullement d'analyser en détail ces interventions et de redire ce qui a déjà été dit par d'autres chercheurs (même si certains commentaires s'avèrent ici indispensables), mais d'interroger certains éléments de ces interventions à partir de la lecture que j'ai faite des *ollas* dans l'ensemble de cette recherche.

Pour une Bogotá « ordonnée », « propre » et « sûre » : les interventions dans les *ollas*

Les interventions dans le *Cartucho* et dans *La Ele*, malgré les presque vingt années qui les séparent l'une de l'autre, ont plusieurs points communs, certainement parce qu'elles répondent toutes deux à l'exigence d'une image de la ville recherchée par les autorités politiques qui gouvernaient Bogotá ces années-là. Une ville, comme l'a écrit Enrique Peñalosa, maire de Bogotá pendant les deux interventions, qui devrait avoir « des espaces publics ordonnés et agréables pour que l'insécurité réduise considérablement », car « l'ordre et la propreté dans les espaces publics, dans le transport public, sont des conditions indispensables pour la sécurité ». La première phrase est issue d'un rapport de sa gestion en 1999 face au conseil municipal, lors de la première phase de l'intervention

² Voir, entre autres, C. Suárez García, *O Estado e o abjeto. Discursos, dispositivos e políticas públicas para remoção de moradores de rua em Bogotá (Colômbia)*, op. cit. ; Á. Robledo et P. Rodríguez, *Emergencia del sujeto excluido*, op. cit. ; Karine Gonçalves, *Moradores de rua e produção do espaço urbano: análise sobre Bogotá e Belo Horizonte sob uma perspectiva genealógica*, Thèse de Doctorat en Sciences Sociales, Pontificia Universidade Católica de Minas Gerais, Belo Horizonte, 2016.

³ Voir notamment, Centro de Pensamiento y Acción para la Transición et Pares en Acción Reacción Contra la Exclusión Social, *Destapando la olla: informe sombra sobre la intervención en el Bronx*, op. cit.

dans le *Cartucho*⁴ ; la seconde est tirée de son discours d'investiture en tant que maire en janvier 2016⁵, quatre mois avant l'intervention dans *La Ele*. Tant au *Cartucho* qu'à *La Ele*, le besoin d'intervenir a été exprimé en termes de diminution de la criminalité et de rénovation face à la dégradation « physique » et « morale » (en référence à l'usage de drogues et à la délinquance) de ces espaces urbains.

Le processus pour mettre fin au *Cartucho* a commencé en 1998 pendant la première année de mandat d'Enrique Peñalosa. Par le décret 880 de cette même année, est entamée la rénovation d'une partie du centre de Bogotá qui incluait le *Cartucho*, le secteur de *San Victorino*, le quartier de *San Bernardo* et le *Voto Nacional*, et le projet phare de la construction du parc *Tercer Milenio* sur l'espace occupé par le *Cartucho*. Sous le nom d'*Operación Centro*, ce projet de rénovation avait pour objectif principal la « récupération et l'amélioration du secteur ». Il ne faut pas entendre ici la récupération du quartier face aux réseaux de trafic et l'amélioration des conditions de vie des personnes qui y habitaient, mais la démolition de tous les immeubles sur plus de dix-huit hectares qui, selon l'administration de la ville, n'étaient plus que des ruines, et donc le délogement de la population sans qu'un plan de relocalisation de l'ensemble des habitants n'ait été mis en place. Selon Juan Carlos Rojas, en 2010, c'est-à-dire plus d'une dizaine d'années après le début l'intervention, seulement 10 % des personnes qui habitaient dans ces immeubles ont été relocalisées, et seulement 10 % des personnes dites « *habitantes de la calle* » ont été reçues dans des centres d'hébergement⁶.

La construction du parc *Tercer Milenio* sur une grande partie du *Cartucho* ne représentait que le premier projet d'un plan d'aménagement du territoire plus large qui cherchait à rendre « propres » et « ordonnés » plusieurs secteurs du centre-ville associés à la criminalité, détériorés et/ou occupés par des commerces informels et illégaux. Il s'agissait donc d'une « solution » urbanistique, hygiéniste et esthétique à un problème qui était avant tout un problème social⁷.

⁴ Enrique Peñalosa, « Informe de la gestión del alcalde Peñalosa presentada al Concejo de la ciudad » dans *Bogotá a Escala Humana*, Bogotá, Alcaldía Mayor de Bogotá, Fundación Misión Colombia, Villegas Editores, 1999, p. 24-25. Cité par, Á. Robledo et P. Rodríguez, *Emergencia del sujeto excluido*, op. cit., p. 131.

⁵ Enrique Peñalosa, « Discurso de Posesión : Bogotá mejor para todos », disponible en ligne sur <http://www.bogota.gov.co/alcalde-mayor/discursos-posesion> (consulté le 7 septembre 2018).

⁶ J.C. Rojas Arias, « La política de la demolición: renovación urbana y habitat social en Francia y en Colombia », art. cit.

⁷ Á. Robledo et P. Rodríguez, *Emergencia del sujeto excluido*, op. cit. ; I. Morris, *En un lugar llamado El Cartucho*, op. cit.

Outre un intérêt pour la réduction de la criminalité dans le secteur, le plan d'aménagement dans le centre-ville avait aussi un intérêt économique⁸. En ce qui concerne par exemple la valorisation du sol, le projet du parc *Tercer Milenio* et la rénovation réalisée sur la place principale du secteur commercial de *San Victorino*, ont contribué à augmenter le prix du mètre carré. En 2016, même avant l'intervention dans *La Ele*, le prix du mètre carré d'une portion de l'ancien *Cartucho* près de *San Victorino*, qui avait été réservée pour le développement de commerces, était un de plus élevés de la ville en raison de son potentiel commercial⁹. Dans le cas de *La Ele* et également du *Samber*, un grand projet de rénovation urbaine est aussi prévu via le développement de commerces, de résidences, de lieux dédiés à l'éducation et d'immeubles de bureaux.



Élément sous droit, diffusion non autorisée

Image 30 : Démolition de *La Ele*, 2017.
Source : Alcaldía Mayor de Bogotá, <http://www.bogota.gov.co>

⁸ Décret 619 de 2000, « Por el cual se adopta el Plan de Ordenamiento Territorial para Santa Fe de Bogotá, Distrito Capital », disponible en ligne sur <http://www.alcaldiabogota.gov.co/sisjur/normas/Norma1.jsp?i=3769> (consulté le 7 septembre 2018).

⁹ Le prix du mètre carré s'y élevait à plus de huit millions de pesos colombiens (environ 2 200 €). Dans le secteur commercial qui entourait *La Ele*, le prix était d'une valeur moyenne d'un million trois cent mille pesos (370 €), hormis les rues qui formaient *La Ele* où le prix était six cent cinquante mille pesos (180 €). Voir, Centro de Pensamiento y Acción para la Transición et Pares en Acción Reacción Contra la Exclusión Social, *Destapando la olla: informe sombra sobre la intervención en el Bronx*, op. cit., p. 20-21.

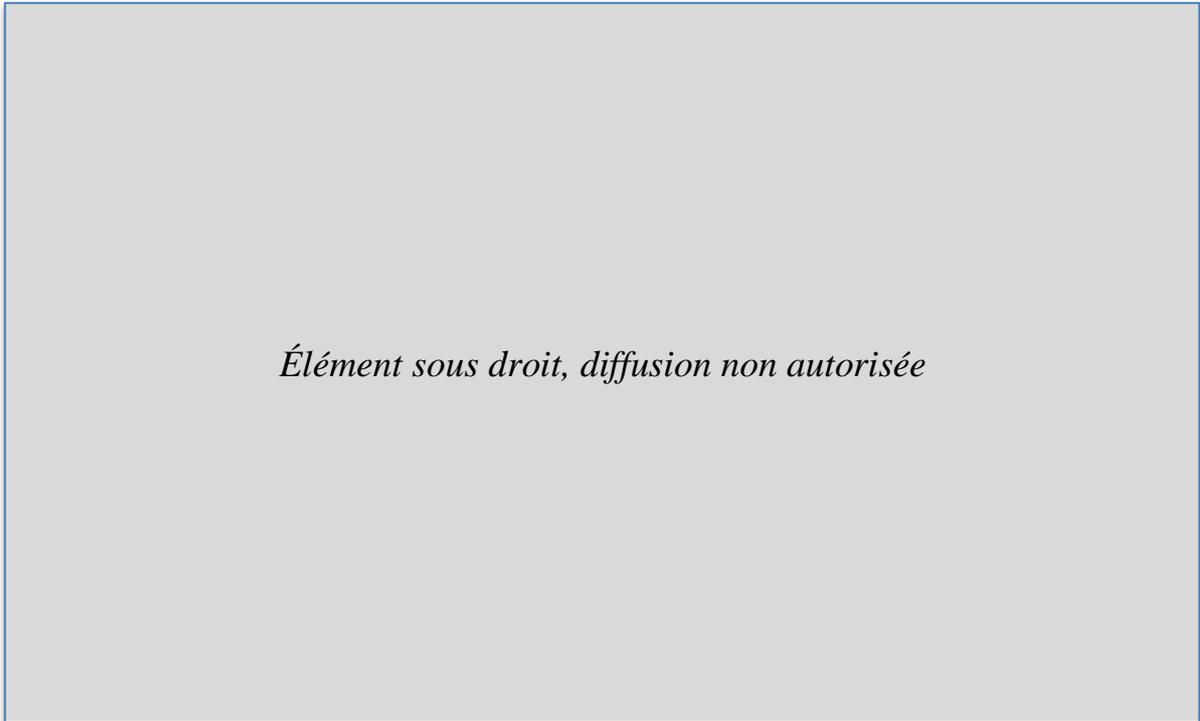


Image 31 : Projet de rénovation urbaine dans le secteur de *La Ele* (*La Plaza de Los Mártires* au premier plan ; à gauche : le projet de la première ligne de métro de la ville)

Source : Empresa de renovación y desarrollo urbano de Bogotá, <http://eru.gov.co>

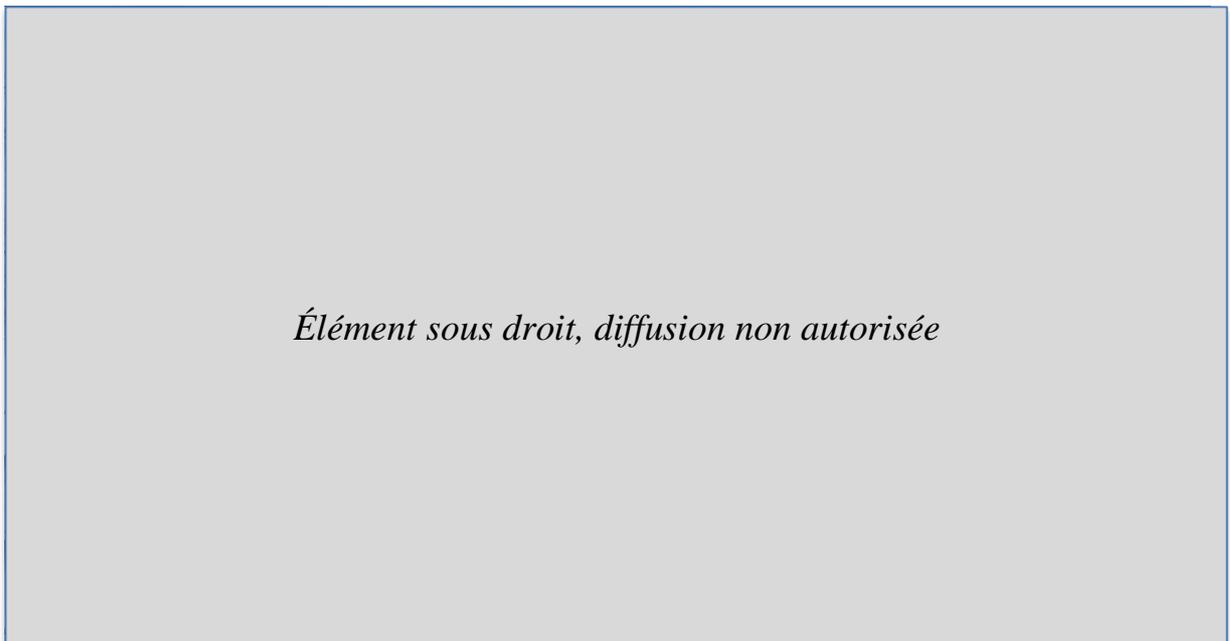


Image 32 : Projet de rénovation urbaine dans le quartier de *San Bernardo*, ou *Samber* (à droite : parc *Tercer Milenio* et *Calle Sexta* ; à gauche : *Carrera Décima*)

Source : Empresa de renovación y desarrollo urbano de Bogotá, <http://eru.gov.co>

Les projets urbains développés pendant les mandats d'E. Peñalosa, entre janvier 1998 et décembre 2000, et janvier 2016 et décembre 2019, reflètent une conception de la ville où convergent des principes hygiénistes et sécuritaires – que nous avons vus dans la première partie de cette thèse – dans un souci de recherche du progrès et de l'innovation. Le désordre d'espaces urbains comme les *ollas*, la pauvreté et la saleté des personnes qui les habitaient ou les fréquentaient – considérées comme « *habitantes de la calle* » –, le commerce et l'usage de drogues dans ces lieux, sont associés de manière directe à la criminalité. Ainsi, les actions pensées et effectuées dans un objectif de réduction de la criminalité passent par une recherche de propreté au niveau des lieux – démolition d'immeubles anciens et construction d'équipements nouveaux – et des corps des personnes¹⁰ – aménagement de douches pour que les personnes se lavent ou le transfert de celles-ci dans des centres d'accueil où la douche est la première contrepartie demandée pour recevoir un accueil –, et par la mise en place d'opérations répressives et violentes afin de reprendre le contrôle des quartiers. La *normalisation* de l'espace et le *disciplinement*¹¹ des corps se font d'abord par un nettoyage – fortement agressif –, puis par la répression et la violence.

N'oublions pas, par ailleurs, qu'après les interventions dans le *Cartucho* et dans *La Ele*, les diverses dénonciations de « *limpieza social* » rapprochent les concepts de *nettoyage* et *violence*, dans une forme d'association extrême. Des récits de bus qui sont partis du *Cartucho*, pendant la période de démolition et de délogement, avec à leur bord des personnes qui ne sont jamais revenues, m'ont été racontés à maintes reprises. *Doña Alicia*, à chaque fois que notre conversation revenait sur la fin du *Cartucho*, insistait sur le fait qu'elle avait failli prendre un de ces bus. En discutant à propos du *Cartucho*, Maicol et Lasso, qui n'ont pas connu cette grande *olla*, m'ont raconté :

Maicol : Ouais, quand on a commencé à enlever les gens... Écoute, pas mal de camions y sont allés, pour chercher des gens. Ils disaient qu'ils allaient les amener dans des endroits pour vivre, pour manger.

Lasso : Ils faisaient disparaître les personnes.

Maicol : Ils les faisaient disparaître.

¹⁰ Souvenons-nous que les principes hygiénistes du XIX^e et du début du XX^e siècle font de la propreté du pauvre le gage de sa moralité. Voir, G. Vigarello, *Le propre et le sale*, *op. cit.*

¹¹ M. Foucault, *Surveiller et punir*, *op. cit.*

Lasso : Allez, venez, on va prendre une douche, manger, avoir des vêtements, et comme parfois c'était vrai... Plein de fois, c'était vrai et les gens revenaient avec des vêtements neufs, « regardez ce qu'ils m'ont donné, regardez mes baskets, regardez, regardez, regardez »...

Maicol : La carotte, quoi.

Lasso : La carotte ! et après, tenez ! C'est arrivé plusieurs fois... Ouch, c'était chaud !

Maicol : Des tas de gens ont disparu... en vain.

Lasso : Trop chaud, trop chaud, ouch !

Maicol : En vain...¹²

Des récits comme celui-ci circulaient chez les *callejeros* rencontrés comme un avertissement pour se méfier des actions de la mairie, mais aussi d'associations privées qui promettent de la nourriture, des vêtements ou un lieu pour dormir. Roberto, un *callejero* qui *parchaba* dans le côté Est du centre-ville, près de là où j'habitais, m'a dit le jour où nous nous sommes rencontrés après l'intervention de *La Ele*, qu'il ne pouvait plus descendre vers le secteur des *ollas*, car la « *limpieza* » était « forte ». Il avait peur. « Même avec de la nourriture on nous tue », me dit-il, pour faire référence à l'empoisonnement des aliments qui parviennent à ces personnes. « La police est chaude », finit-il. N'oublions pas non plus le déplacement forcé par la police des personnes qui se trouvaient dans le secteur de *Los Mártires*, quelques jours après l'intervention de *La Ele*, vers des égouts situés à proximité, ainsi que la claustration forcée de ces personnes dans ces mêmes égouts, actes dénoncés par des organisations non-gouvernementales¹³.

Paradoxalement, après ces interventions qui visaient la « sécurité » des habitants de la ville, les personnes *callejeras*, certainement les plus vulnérables de l'univers des *ollas*, avaient peur. Elles étaient désormais encore moins à l'abri de la « *limpieza social* », des abus de la police et des actions de l'État à l'encontre de leurs droits. Des représentants de la Mairie et le maire lui-même ont signalé aux médias et devant le congrès que la Mairie

¹² Transcription originale : *Maicol: Sí, cuando se empezaron a llevar la gente... No le digo, empezaron a llegar camiones, muchos camiones por gente. Diciendo que se los iban a llevar a lugares para vivir, a lugares para comer... / Lasso: Los desaparecían / Maicol: Y los desaparecían / Lasso: Vamos a bañarse, a comer, a dar ropa, y como muchas veces sí lo hacían... Muchas veces sí lo hacían y cuando llegaba gente con ropa nueva, "uy, mire lo que me dieron, vea las 'tillas', vea tal, vea tal, vea tal"... / Maicol: ¡El dulce! / Lasso: El dulce y ya después 'cacho', porque pasó muchísimas veces... ¡Uy qué video, la madre! / Maicol: Allá si fue la de gente...en vano / Lasso: Re maquia, re maquia jouff! / Maicol: En vano... [extrait de conversation avec Maicol et Lasso, avril 2014 à l'Oasis].*

¹³ Centro de Pensamiento y Acción para la Transición et Pares en Acción Reacción Contra la Exclusión Social, *Destapando la olla: informe sombra sobre la intervención en el Bronx, op. cit.*

souhaitait demander à la Cour Constitutionnelle de reconsidérer un jugement¹⁴, selon lequel il était interdit d'obliger un « *habitante de la calle* » de se rendre dans des centres d'accueil et de « réhabilitation »¹⁵. Le maire et son équipe signalaient que les personnes « *habitantes de la calle* » n'étaient pas aptes à prendre la décision de se rendre dans les centres d'accueil, à cause de leur dépendance aux drogues et de l'« instrumentalisation » que les réseaux de trafic exerçaient sur elles. Autrement dit, il s'agirait, selon les discours des autorités politiques, de sujets passifs à l'égard de leur vie et de leur sort, de personnes qui ne sont pas en capacité de décider par elles-mêmes.

Cette demande de révision du jugement de la part de la Mairie, est intervenue après plusieurs plaintes d'habitants et de commerçants des quartiers adjacents de *La Ele*, qui dénonçait un éparpillement des « *habitantes de la calle* », du commerce et de l'usage de drogues, et de la délinquance. Le gouvernement de la ville se déclare « bloqué » par le jugement qui protège les libertés individuelles de ces personnes, pour résoudre le problème. Cependant, le fait que la municipalité ne dispose pas d'équipements suffisants pour garantir les droits et la prise en charge des personnes qui en demandent, le fait que les institutions publiques d'accueil pour la population dite « *de la calle* » n'aient pas été au courant de l'intervention, et le fait que certains centres d'accueil aient été fermés le jour de l'intervention, n'ont jamais été remis en cause par l'administration publique. Ce n'est d'ailleurs que dans un rapport sur cette intervention réalisé par deux ONG, CPAT et PARCES, que ces informations ont été divulguées¹⁶.

Même si le jugement n'a été ni révisé ni modifié, certaines interrogations subsistent face à ce genre d'interventions liées à une doctrine « sécuritaire » où la dimension sociale n'est pas un axe primordial de l'action : « sécurité », pour qui et à quel coût ? Quelle est la place ici pour la protection sociale ? Voici deux premières questions qui resteront ouvertes à de prochaines recherches qui permettraient de saisir les enjeux sociaux, politiques et économiques de ce genre d'interventions, à travers une analyse des multiples points de vue sur la question.

¹⁴ Sentence T-043 de 2015 de la Cour Constitutionnelle.

¹⁵ « Atención a los habitantes de calle, un juego del gato y el ratón », *El Tiempo*, 30 juillet 2016 ; « Qué dice el fallo sobre habitantes de calle que Peñalosa pide revisar », *El Espectador*, 16 août 2016.

¹⁶ Centro de Pensamiento y Acción para la Transición et Pares en Acción Reacción Contra la Exclusión Social, *Destapando la olla: informe sombra sobre la intervención en el Bronx*, op. cit.

L' « horreur » des *ollas* : pour les lieux d'« excès », des interventions par l'excès

Les mois qui ont précédé l'intervention dans *La Ele*, cette *olla* a fait la une de la presse bogotanaise plus souvent que d'habitude. Les médias télévisés et la presse¹⁷ parlaient de plus en plus de bandes de voleurs qui se réfugiaient dans cette *olla*, de la présence de mineurs dans les fêtes permanentes et à la mode, de l'exploitation sexuelle d'enfants et de femmes, de la vente de drogues dans les établissements éducatifs proches, de policiers qui avaient été corrompus par les réseaux de trafic. Aussi, avec l'arrivée d'E. Peñalosa au gouvernement de la ville en 2016, un nouveau Bureau municipal de « sécurité » a été créé. Le directeur de ce bureau, dès les premiers entretiens accordés aux médias, insistait sur l'importance d'« attaquer » les « points critiques » de la ville par des actions de répression (avec la police) et d'embellissement, car « dans la ville, l'ordre et la beauté vont de pair et génèrent la sécurité¹⁸ ».

Grâce à la forte médiatisation de *La Ele* et des « problèmes de sécurité » de la ville, les gens parlaient de cette *olla* dans les transports publics, dans les restaurants, dans les épiceries, dans tous ces espaces quotidiens où les conversations informelles émergent facilement. Un chauffeur de taxi n'a pas voulu prendre l'avenue *Caracas* (celle qui passe en face de la *Plaza de Los Mártires*) pour m'amener vers le sud de la ville à cause « de tous ces “rats” (voleurs) qui sortent du *Bronx* ». « Vous n'avez pas vu pas les infos ? », m'a-t-il demandé lorsque j'ai voulu lui expliquer que c'était le trajet le plus court. Dans plusieurs restaurants un peu partout dans la ville, où j'étais allée déjeuner de temps en temps, les personnes réagissaient aux journaux télévisés de midi dans lesquels des images de *La Ele* étaient constamment présentées. Si je n'ai pas réalisé une analyse précise de ces mentions dans la presse pendant les mois précédant l'intervention, j'ai pu percevoir

¹⁷ Je fais ici référence aux titres de journaux les plus importants du pays, car les plus lus, tels que *El Tiempo*, *El Espectador*, ainsi que la *Revista Semana*. Quant aux médias télévisés, je parle de deux chaînes privées les plus regardées dans le pays : *RCN* et *Caracol*. À titre indicatif voir, « Rumbas en el “Bronx”, la temible moda entre estudiantes de colegios », *El Tiempo*, 10 mai 2016 ; « Menores drogándose en el Bronx, drama para cientos de padres de familia », *Noticias Caracol* ; *El Espectador*, 12 mai 2016 ; « Por filtración de información se cancela operativo contra fiestas en el Bronx », *El Espectador*, 13 mai 2016 ; David Recio, « Así viven los niños en el Bronx », *El Tiempo*, 14 mai 2016.

¹⁸ Dans un entretien pour la revue *Semana*, Daniel Mejía, directeur du Bureau de Sécurité de Bogotá signale : « dans la ville, l'ordre et la beauté vont de pair et génèrent sécurité. Si les rues sont bien illuminées et propres, s'il n'y a pas de graffitis, s'il n'y a pas de déchets, s'il y a moins de vendeurs ambulants et qu'elles sont plus ordonnées, les gens se sentent plus en sécurité, sortent dans la rue et il y a moins de délits », « “El espacio público y el orden generan seguridad” : Daniel Mejía », *Revista Semana*, 12 mars 2016. Citation originale : « *En la ciudad, el orden y la belleza van de la mano y generan seguridad. Si las calles están alumbradas y limpias, no tienen graffitis, no tienen basuras, hay menos vendedores ambulantes y están más ordenadas, la gente se siente más segura, sale a la calle y hay menos delitos* ».

comment les *ollas* revenaient de plus en plus dans les conversations des bogotanis. Une partie importante de la population qui connaissait l'existence des *ollas*, sans forcément avoir été en contact direct avec ces espaces, soulignait dans des conversations tout à fait quotidiennes le « besoin » de « faire quelque chose ». Les frontières sociales et territoriales, déjà stigmatisées, que les *ollas* représentaient, se concrétisaient, s'actualisaient semaine après semaine à travers les images et les informations véhiculées par la presse.

Coïncidence ou non, concernant le lien entre la forte médiatisation et l'intervention de *La Ele*, la réponse répressive et violente de l'administration face aux *ollas* a été justifiée socialement par l'« horreur », comme l'indique E. Peñalosa, des choses qui se passaient à l'intérieur. Une « horreur » qui a été médiatisée avant, mais aussi pendant et après l'intervention. Les médias ont parlé de fosses communes, de sorcellerie, de chiens qui mangeaient de la chair humaine, de démembrements, de lieux « macabres », de fêtes « terribles », d'enfants exploités, de « décadence », de « dégradation sociale et morale », de l'« enfer ». Des émissions télévisées à la recherche de phénomènes paranormaux ont même été réalisées sur place après l'intervention. *La Ele* a été présentée dans toute sa dimension « sordide », mais jamais à l'aune des enjeux politiques, économiques et sociaux qui traversaient son existence, ni des violences qui ont accompagné sa disparition.

Plus de six mois après l'intervention dans *La Ele*, les rues désormais vides où cette *olla* se trouvait, continuaient à être surveillées par la police. L'administration de la ville avait déjà démolit plusieurs bâtiments – certains ont été saisis juridiquement à cause des activités illicites qui s'y déroulaient, d'autres se trouvaient être des propriétés de la municipalité avant la fin de *La Ele*¹⁹ – et elle se pressait d'acheter d'autres immeubles auprès des propriétaires qui les croyaient perdus aux mains des réseaux de trafic qui se les étaient appropriés par la force. Avec deux amis espagnols qui habitaient à Bogotá et qui étaient très intéressés par le *Bronx* après toutes les histoires qu'ils avaient entendues par la presse et par des amis, je suis retournée dans le quartier du *Voto Nacional*. Nous avons contourné l'espace où se trouvait *La Ele*, car tous les accès étaient contrôlés par la police. Dans un coin de rue, un policier s'est rapproché de nous pour nous demander ce que nous faisons ici. L'accent espagnol de mes accompagnateurs a attiré son attention et, très enthousiaste de recevoir des « touristes » de ce côté de la ville, il nous a demandé si nous

¹⁹ « Distrito iniciará demoliciones en el Bronx », *Revista Semana*, 29 mai 2016 ; « Se acaba el Bronx, sigue el negocio », *El Espectador*, 1 juin 2016.

voulions entrer et voir de plus près. Nous sommes entrés dans *La Ele*, désormais vide, par l'entrée de la *cartonería*. C'est à ce moment que j'ai pu constater que des personnes vivaient de ce côté de *La Ele*, comme je l'ai signalé dans le sixième chapitre. Le policier nous a invité à entrer dans un bâtiment qui servait d'*inquilinato*. Il était difficile de marcher tant le sol était abîmé et encombré. Les affaires des habitants de cet immeuble étaient étalées partout sur le sol, mélangées aux ordures et même à des animaux morts (rats, chats). Dans la cuisine se trouvaient les dernières assiettes sales utilisées ; au dernier étage le linge séchait encore ; dans les chambres, les armoires étaient remplies d'affaires personnelles. Les traces de la violence de l'opération qui avait mis fin à *La Ele* étaient perceptibles, palpables. C'était la scène d'un abandon rapide ou plus probablement d'une expulsion. Rappelons-nous que cette intervention a été réalisée par plus de deux mille cinq-cents agents issus des forces de police, de l'armée, ou des services de renseignement. Ces violences n'ont pas fait la une des journaux. Tout comme la question des liens entre les réseaux de trafic des *ollas* et les groupes paramilitaires, ou encore de la « *limpieza social* » que les personnes expulsées de *La Ele* ont dénoncée.

Au moment de l'intervention dans le *Cartucho*, une succession d'événements similaires s'était produite. Tout d'abord, en 1998, la Mairie d'E. Peñalosa avait utilisé comme prétexte principal au projet d'intervention dans cette *olla*, un rapport de l'Organisation Mondiale de la Santé dans lequel le *Cartucho* était décrit comme un des endroits les plus dangereux d'Amérique latine²⁰. Ainsi, l'intervention – « faire quelque chose » pour mettre un terme à cette « république indépendante » que représentait le *Cartucho* aux yeux du maire bogotanaï –, avait été présentée comme une nécessité. Pendant les années de délogement et de démolition, la presse avait parlé de la « dégradation sociale » du secteur ; des manifestations avaient eu lieu contre les délogements massifs et la répression ; des cas de « *limpieza social* » avaient également été dénoncés.

En 2005, sous le mandat d'un nouveau maire – Luis Eduardo Garzón –, le parc *Tercer Milenio* a été ouvert. Cependant, pour pouvoir terminer le parc, des centaines de

²⁰ Cette information a été évoquée dans de nombreux travaux universitaires à propos du *Cartucho*. Cependant, la source originelle n'est pas citée dans les travaux que j'ai consultés et je ne l'ai pas trouvée par ailleurs. Il est intéressant de noter l'importance que ce rapport de l'OMS a eu dans la manière de présenter la nécessité d'intervenir dans le *Cartucho*.

personnes²¹ dites « *habitantes de la calle* » qui se trouvaient toujours dans les environs de la construction, ont été transférées dans les locaux en ruines des anciens abattoirs de la ville, transformés en centre d'accueil et d'hébergement improvisé, car les centres municipaux n'avaient plus de place. Présentée comme une mesure « transitoire » en attendant d'être « relocalisés » par la Mairie, cette solution a laissé ces personnes plus de deux mois dans des conditions de vie extrêmes et sous le contrôle permanent de la police. La régulation sociale de cette population s'est faite par la violence et par l'enfermement, tout en étant présenté comme un service d'hébergement transitoire. Grâce au pouvoir, au contrôle et à la violence institutionnalisée, le *disciplinement* de ces personnes était la seule solution proposée face au dérangement que ces personnes provoquaient dans la ville désormais « ordonnée » et « propre » que le parc *Tercer Milenio* représentait. Après deux mois dans les abattoirs, de nouveaux centres d'accueil ont été ouverts. Cependant, une grande partie de la population, délogée à nouveau, a quitté les abattoirs et s'est éparpillée dans la ville. Les habitants des quartiers vers lesquels une partie de ces personnes se sont dirigées ont protesté et empêché qu'elles s'y installent. La stigmatisation sociale face à la population connue comme « *habitantes de la calle* » s'est renforcée à partir du moment où ces personnes, associées dans les discours médiatiques et administratifs à la criminalité, à la saleté et aux vices, sont devenues considérablement plus visibles qu'auparavant après la colossale intervention dans le *Cartucho*.

La seule personne que j'ai rencontrée qui avait subi tout ce processus est *Doña Alicia* – c'est justement sa méfiance vis-à-vis d'un bus partant des abattoirs qui, selon elle, lui avait sauvé la vie. Cette femme m'a raconté que, grâce à un ami, elle avait réussi à s'enfuir des abattoirs avec d'autres personnes. Elles se sont retrouvées à *La Ele*. Comme *Doña Alicia*, maintes personnes ont repris le chemin du centre-ville et y sont restées, côtoyant les *ollas* qui s'étaient renforcées avec la fin du *Cartucho* : *La Ele*, le *Samber* et *Cinco-Huecos*²². D'autres *ollas* sont également apparues dans d'autres secteurs de la ville après la fin du *Cartucho*.

²¹ Les différents travaux universitaires ou articles de presse de l'époque qui font allusion à ce sujet présentent des chiffres très différents : certains travaux parlent de « peu » de personnes (I. Morris, *En un lugar llamado El Cartucho*, *op. cit.* ; K. Gonçalves, *Moradores de rua e produção do espaço urbano: análise sobre Bogotá e Belo Horizonte sob uma perspectiva genealógica*, *op. cit.*), d'autres de presque deux mille personnes (C. Suárez García, *O Estado e o abjeto. Discursos, dispositivos e políticas públicas para remoção de moradores de rua em Bogotá (Colômbia)*, *op. cit.*) et la presse parle de sept cent « *habitantes de la calle* » (« Los habitantes de la calle », *El Tiempo*, 27 avril 2005.).

²² I. Morris, *En un lugar llamado El Cartucho*, *op. cit.*, p. 108.

La transversalité de la violence dans les *ollas* : de la violence politique à la violence quotidienne et à la régulation sociale

Tout au long de cette recherche j'ai montré les formes multiples que la violence peut prendre dans les *ollas*, et dans l'univers plus large qui englobe ces espaces : celui de la « rue ». J'ai tissé ici les liens, au travers d'une démarche ethnographique et d'une réflexion historique, entre la violence politique, la violence structurelle, la violence symbolique et la violence quotidienne – ce « continuum de la violence » proposé par Philippe Bourgois et Nancy Scheper-Hughes²³ – à partir d'expériences et de récits divers. Au moment des interventions dans les *ollas*, ces liens sont d'autant plus perceptibles, car les *ollas* deviennent des sujets courants. Elles gagnent en visibilité, car les autorités politiques ont – comme on dit couramment en Colombie – « découvert la marmite !²⁴ ». De la même manière, les violences présentes dans la régulation sociale de la population habituée des *ollas*, dans le *disciplinement* de leurs corps et de leurs comportements, deviennent plus palpables, même si cette régulation est aussi quotidienne, comme nous l'avons vu dans le cas des centres d'accueil l'*Oasis* et *Luna Park*. Explorons donc de quelle manière cette transversalité de la violence, que j'ai révélée dans l'ensemble de cette recherche, se manifeste dans les processus de disparition de certaines *ollas* du centre-ville bogotanas.

Le jour où ces liens entre les divers types de violence ont été les plus palpables est peut-être le 7 août 2002, lorsque trois obus de mortier ont été lâchés et ont explosé sur le *Cartucho*. La démolition de l'ancien quartier *Santa Inés* avait déjà commencé depuis 1999, mais il restait encore quelques pâtés de maisons dans lesquels l'*olla* continuait à exister. Les obus, lancés par des membres de la guérilla des FARC, étaient destinés au siège du congrès où était célébrée la cérémonie d'investiture du nouveau président colombien, Álvaro Uribe Vélez. Mais leur trajectoire a été déviée et ils ont finalement atterri sur le *Cartucho* où quatorze personnes ont trouvé la mort et cinquante-deux ont été gravement blessées.

Dans la presse de l'époque, la police affirmait que les obus – parmi lesquels certains avaient réussi à toucher le siège du congrès et d'autres bâtiments proches – avaient été lancés depuis le *Cartucho*, ajoutant ainsi à la stigmatisation et aux accusations de

²³ Nancy Scheper-Hughes et Philippe Bourgois (eds.), *Violence in war and peace*, *op. cit.*

²⁴ Cette expression s'utilise en Colombie et dans d'autres pays hispanophones, pour exprimer « divulguer, révéler des secrets, des informations cachés ».

« dégradation » et de « criminalité », une composante « terroriste »²⁵. Les investigations ont démontré plus tard que les obus avaient été lancés depuis d'autres secteurs de la ville et que les habitants du *Cartucho* n'avaient été que les victimes d'une déclaration de guerre des FARC au nouveau président²⁶.

Cet événement s'est ancré dans certains récits qui circulaient dans les *ollas* et qui me sont parvenus pendant mon travail de terrain. Ils s'ajoutaient au sujet de la violence interne des *ollas* ou à celui de la « *limpieza social* ». Pour les jeunes qui m'en faisaient le récit, l'explosion de ces *rockets* – comme les appellent les personnes *callejeras* que j'ai rencontrées – dans le *Cartucho* était une preuve de la violence extrême qui avait pu être vécue dans cette ancienne *olla* qu'ils n'avaient pas connu et qui était à leurs yeux la plus « *maquia* ». Les jeunes ne connaissaient pas le contexte de l'explosion de ces obus ; ils ne connaissaient ni l'année ni qui les avait lancés. Pour eux, ces explosions où plusieurs personnes ont trouvé la mort n'étaient que la simple démonstration d'à quel point le *Cartucho* était « chaud ». Selon les récits des jeunes, les morts tués par les *rockets* ont fini comme tous les morts du *Cartucho* : dans les égouts et le *container*. En revanche, les personnes plus âgées qui avaient fréquenté le *Cartucho* faisaient référence à ces explosions comme une action de « *limpieza social* », cette violence externe, et parfois d'État, qui les ciblait depuis les années 1980. Pour elles, ces *rockets* étaient la manifestation la plus extrême de cette forme de violence à leur égard. Selon des récits présentés dans d'autres recherches sur le *Cartucho*, les secours auraient mis près de deux heures à arriver au *Cartucho*²⁷.

Le fait que les *callejeros* rencontrés fassent allusion à l'explosion des obus et les relie aux manifestations de violence qui les touchent directement montre à quel point ces formes de violence sont quotidiennes et effraient ces personnes. Elles sont devenues la grille de lecture des événements qui leur arrivent. En outre, le fait que les jeunes suggèrent que les morts de ces explosions ont fini dans les égouts et dans le *container* montre à quel point ces lieux et symboles de violence sont devenus importants pour raconter la mémoire du *Cartucho*. Le fait que les personnes habituées du *Cartucho* signalent le retard pris par les secours pour arriver, révèle quant à lui le sentiment de délaissement qu'elles éprouvent vis-à-vis des institutions publiques. Ce sont les mêmes institutions qui, par ailleurs, à cette

²⁵ « Atentados terroristas sacuden posesión del presidente Álvaro Uribe », *Revista Semana*, 8 août 2002.

²⁶ « Posesión bajo fuego », *Revista Semana*, août 2002.

²⁷ I. Morris, *En un lugar llamado El Cartucho*, op. cit., p. 39.

même époque, pressaient leur délogement afin de pouvoir poursuivre la construction du parc *Tercer Milenio*.

En ce qui concerne les réseaux de trafic de drogues du *Cartucho*, ils n'ont pas été démantelés pendant l'intervention. Plusieurs d'entre eux se sont disputés d'autres territoires et ont réussi à s'installer dans d'autres *ollas* existantes (comme *La Ele* et *Cinco-Huecos*) ou ont créé de nouvelles *ollas* (comme le *Samber* et le *Cartuchito*, au sud-ouest de la ville) et des « *casas-olla* », récréant ainsi des contextes similaires de contrôle et d'imposition de la violence dans d'autres espaces de la ville. Quand je rencontrais des jeunes *callejeros* vivant dans des quartiers populaires, qui avaient commencé à consommer des drogues et à « prendre la rue » dès le collège, je me demandais toujours si le développement des *ollas* près des collèges dans ces quartiers n'avait pas été une des conséquences de l'intervention dans le *Cartucho*. Je n'ai pas trouvé de données statistiques ou de sources qui auraient pu me permettre de confirmer cette hypothèse. Mais l'âge auquel les jeunes les plus âgés que j'ai rencontrés (hormis, bien entendu, celles et ceux qui sont nés ou ont grandi dans les *ollas*) avaient commencé leur consommation de drogues à l'école, coïncidait avec le moment de l'intervention dans le *Cartucho*. Si une analyse poussée de cette hypothèse mériterait d'être développée dans une recherche postérieure, je voudrais signaler pour l'instant que le fait que les *ollas* (sous n'importe quelle forme) s'installent principalement dans les quartiers les plus défavorisés de la ville, met en évidence les inégalités sociales, la ségrégation spatiale et l'absence ou les limites du pouvoir public et de la protection sociale dans ces quartiers.

Quant aux réseaux de trafic de *La Ele*, certaines arrestations ont été réalisées, mais le commerce de drogues illicites a continué autour de l'ancienne *olla*, sur la *Plaza España*, et dans d'autres secteurs de la ville, notamment parmi les plus défavorisés tels que les *localidades* de *Ciudad Bolívar* et *Kennedy* où, comme nous l'avons vu ici, la présence de groupes paramilitaires étaient déjà signalée. Dans ces secteurs, l'imposition territoriale s'est aussi réalisée par la violence, comme l'a révélé la presse²⁸. Les *callejeros* que j'ai rencontrés après l'intervention de *La Ele* savaient clairement où les différents *ganchos* s'étaient installés et ont même fait allusion à de nouveaux *ganchos* qui sont apparus. Selon des dénonciations récentes de la part de voisinages de certains quartiers du sud-ouest bogotanis, des groupes dissidents de l'ancienne guérilla des FARC (après les accords de

²⁸ « Se acaba el Bronx, sigue el negocio », art. cit.

paix signés avec le gouvernement colombien) auraient commencé à contrôler le commerce de drogues dans ce secteur de la ville²⁹. Les liens entre le conflit armé, le trafic de drogues et les *ollas* à Bogotá et dans d'autres villes importantes comme Medellín et Cali, ne sont pas des liens cachés. Nous parlons des mêmes acteurs armés ou de relations directes entre les réseaux de trafic et les protagonistes du conflit. L'économie de la drogue en Colombie est traversée par la violence politique du pays. La découverte d'une « *casa de pique* » à *La Ele* n'a fait que confirmer que ces liens doivent être pris en compte au moment de penser, d'étudier et, pourquoi pas, quand il s'agit des autorités politiques, de chercher des solutions aux problématiques des *ollas*. Il ne s'agit pas seulement d'une question de commerce illicite, d'usage de drogues et de délinquance, mais d'une structure plus profonde qui se trouve au cœur de l'histoire récente du pays.

Je voudrais conclure cette réflexion sur la transversalité de la violence à partir d'un événement qui est arrivé juste après l'intervention de *La Ele*. Après le 28 mai 2016 (jour de l'intervention) au soir et pendant trois jours, des centaines de *callejeros* qui avaient été expulsés de *La Ele* se sont implantées sur la *Plaza España*. Les commerçants des alentours ont dénoncé des agressions de la part des « *habitantes de la calle* », ont critiqué la Mairie d'être intervenue dans l'*olla* « sans avoir prévu un endroit où relocaliser ces personnes ». Il y a eu ensuite des émeutes contre les membres de l'ESMAD (équivalent colombien des CRS) et de la police. Selon la police et les autorités politiques de la ville, des personnes « *habitantes de la calle* » ont occupé la place et ont provoqué des émeutes afin d'essayer de retourner à *La Ele*. Ces personnes auraient été « influencées » et « instrumentalisées » par le « *gancho* Mosco » et ses *sayayines*, qui leur avaient donné de la drogue, de la nourriture et même des vêtements pour qu'ils s'attaquent à la police et aux commerçants³⁰.

Ces émeutes et la réaction des autorités de la ville et des commerçants face à l'implantation des *callejeros* sur la place et aux violences qu'ils exerçaient, mettent en évidence la tension qui existe entre les *ollas* et les institutions publiques pour le contrôle des personnes habituées de ces espaces. D'un côté, les *ganchos* des *ollas* leur proposent de la drogue et de la nourriture pour qu'ils occupent le territoire et fassent pression sur les forces de police. De l'autre côté, la Mairie cherche à envoyer ces personnes dans des centres d'accueil et même à changer une loi pour pouvoir les obliger à y rester. Dans les

²⁹ « La alerta por los tentáculos de “Guacho” en el sur de Bogotá », *El Tiempo*, 30 juillet 2018.

³⁰ « Desórdenes en el centro de Bogotá tras operativo en el Bronx », *El Espectador*, 29 mai 2016 ; « El cambuche pasó a la Plaza España », *El Espectador*, 30 mai 2016.

ollas, on cherche à contrôler ces personnes en utilisant leur dépendance aux drogues et en cherchant à tirer d'elles le plus de profit économique possible. De son côté, l'administration publique, pour tenter de réguler ces personnes, stigmatise leurs comportements et justifient le « besoin » de « normaliser » ces personnes pour qu'elles deviennent des sujets productifs pour la société. Bien entendu, ces recherches de contrôle et de régulation sociale sont quotidiennes et sont présentes dans toutes les options de détente et de fête proposées par les *ollas* et dans l'invitation permanente à « changer de vie » offerte par les institutions publiques. Mais c'est seulement dans ces moments précis, comme celui de l'intervention dans *La Ele*, qu'elles deviennent plus visibles. Ces formes de contrôle et de régulation sont également marquées par la violence. Des violences possiblement différentes, en tout cas dont les intérêts divergent – l'une est liée à l'économie de la drogue, l'autre aux formes institutionnalisées de domination –, mais que les personnes qui se trouvent tiraillées entre ces deux structures, finissent toujours par subir.

Cependant, par le fait de *subir*, je ne comprends pas une soumission. Il me semble que les personnes qui contrôlent les *ollas* comme l'administration publique considèrent les *callejeros* comme des sujets passifs vis-à-vis de leur propre vie. Or, comme nous l'avons vu dans cette recherche, le *cycle de la rue* ne serait-il pas déjà une forme de résistance, à travers des *adaptations*³¹, aux contrôles qui s'exercent sur ces personnes (tant des *ollas* que de l'État) ? Ou, comme l'indiquent les épisodes qui ont suivi l'intervention de *La Ele*, les émeutes contre la police et les commerçants ne seraient-elles pas des formes de résistance aux violences subies pendant l'intervention ? Ne serait-ce pas que les *callejeros* se sont servis du soutien des *ganchos* pour pouvoir « *pararse duro* » face à l'intervention violente de la Mairie ? Penser les *callejeros* comme des sujets actifs de leur vie et de leurs décisions a représenté dans cette recherche un premier pas pour éviter d'instaurer le *cycle de violence* à leur égard également dans un contexte universitaire. Cela a été une manière de me rapprocher de leur point de vue sur la ville, sur les *ollas* et sur leur réalité quotidienne. Néanmoins, je suis tout à fait consciente que cela n'a pas été l'objet principal de cette recherche et qu'un travail dans cette direction pourrait être poursuivi et approfondi.

³¹ E. Goffman, *Asiles*, *op. cit.*

Le phénomène des *ollas* est loin d'être terminé en Colombie. Il suffit de lire de temps en temps la presse pour s'apercevoir qu'il y a des *ollas* dans de nombreuses villes colombiennes. Ce n'est pas l'application d'actions répressives et violentes, la démolition d'immeubles, la construction de parcs ou les aménagements urbains qui feront disparaître ces espaces. Les problématiques qui convergent dans les *ollas* – la toxicomanie, la délinquance, la pauvreté extrême, le commerce illicite de drogues – s'ancrent dans des structures plus profondes d'inégalités sociales, d'absence de pouvoirs publics – comme l'ont déjà signalé les nombreux chercheurs qui ont travaillé sur des réalités sociales similaires ailleurs dans le monde –, mais aussi dans une structure en corrélation avec l'histoire colombienne. Les multiples types de violence qui traversent et marquent ces espaces s'inscrivent dans une trame de relations d'expériences et d'acteurs liés à une histoire nationale touchée par la guerre. Ainsi, penser que la violence présente dans les *ollas* n'est qu'un problème urbain qui relie pauvreté, drogues et criminalité – comme le défendent les autorités politiques –, c'est ignorer l'importance et la responsabilité des événements historiques, la force de la dimension diachronique locale dans l'émergence et la permanence de ces espaces urbains.

Glossaire

Aguardiente : Eau-de-vie à base de canne à sucre.

Agua de panela : Boisson traditionnelle colombienne, voire latino-américaine, préparée à base de « pains » de jus de canne à sucre solidifié que l'on fait fondre dans l'eau bouillante.

Asistencias : Sortes de pensions très rudimentaires. Terme utilisé au milieu du XX^e siècle.

Áspero(a) : Dans le langage de la rue, ce terme fait référence à quelque chose de très fort, voire extrême.

AUC (Autodefensas Unidas de Colombia) : Groupe paramilitaire sous-divisé en plusieurs *bloques*, « blocs ».

Bareta : Marijuana.

Bareto : Joint de marijuana.

Bazuco, basuco ou bazuca : Drogue la plus consommée dans le milieu de la rue à Bogotá. Il s'agit d'une drogue qui peut être équivalente, dans ses effets et ses conséquences sur les corps des consommateurs, au crack. Le crack est produit à partir d'une base de cocaïne tandis que le *bazuco* est produit avec la pâte de base de cocaïne. Le *bazuco*, selon les données issues de mon terrain, peut être mélangé dans sa fabrication avec beaucoup d'autres substances : poudre de brique, acide sulfurique, ciment blanc, talc, miettes de gâteaux, etc. Le prix du *bazuco* est le plus bas du marché par rapport à d'autres drogues comme la marijuana, la colle, les acides et la cocaïne de très mauvaise qualité. Une *papeleta*, dose de *bazuco*, coûte 1200 pesos, environ 0,40 centimes d'euro, dans les *ollas* du centre. Cette drogue se consomme avec une pipe ou mélangée en cigarette avec du tabac ou de la marijuana. Si l'orthographe de ce mot peut être aussi *basuco*, j'ai décidé de conserver dans l'ensemble de cette recherche l'écriture *bazuco*, car c'est celle-ci que les

personnes rencontrées utilisent.

Bicha : Sachet de *bazuco*.

Bodegas de reciclaje : Locaux, dépôts, de collecte et d'achat de matériaux recyclables.

Cafuches : Nom donné aux distillateurs d'*aguardiente* clandestins au milieu du XX^e siècle.

Calle : Rue.

Calles et Carreras : La distribution spatiale urbaine dans une grande partie des villes colombiennes se divise en *calles* et *carreras*. Dans le cas de Bogotá, les *calles* sont les voies qui vont de l'est vers l'ouest, et les *carreras* celles qui vont du nord au sud.

Callejear : C'est le verbe de la langue espagnole relatif à la rue. Cela veut dire passer beaucoup de temps dans la rue, y rester, aller de rue en rue.

Campaneros : Guetteurs. Les *campaneros* portent en général un sifflet qui leur permet de communiquer entre eux et d'alerter les *sayayines* à propos de la présence d'intrus dans les *ollas*, susceptibles d'être des policiers ou des personnes qui pourraient occasionner des troubles de sécurité.

Cartoneros : Ce mot vient du mot carton ; il était utilisé à l'époque du *Cartucho* pour parler des personnes qui trouvaient dans la collecte de matériaux recyclables un moyen de gagner leur vie. Actuellement, le terme le plus courant pour parler de ces personnes est celui de *recicladores*.

Cartucho : Nom de la plus grande *olla* qu'ait connue Bogotá en termes d'extension, située au centre-ville dans le quartier de *Santa Inés*. D'après les sources présentées dans cette recherche, cette *olla* peut être considérée comme la première qui ait émergé dans la capitale colombienne. Elle a été délogée et démolie dans un processus qui a duré plusieurs années entre la fin des années 1990 et le début des années 2000. Aujourd'hui, se trouve à son ancien emplacement le parc *Tercer Milenio*.

Casa de pique : Maison de torture et de démembrement.

Chamber ou Chamberlain : Alcool (70%) mélangé à de la boisson gazeuse ou à du jus de fruits en poudre, connu également sous le nom de *pipo*.

Chicha : Boisson fermentée de tradition indigène à base de maïs.

Chicherías : Établissement de préparation et de vente de *chicha*. Lieux de sociabilité des classes populaires bogotanaïses, avant leur interdiction au milieu du XX^e siècle. Des *chicherías* existent encore de nos jours.

Chorro : Boisson alcoolisée.

Cochorno : Le dépôt brûlé de *bazuco* qui reste au fond de la pipe.

Colincharse : Grimper dans un bus en mouvement en s'aidant des barres extérieures qui entourent les portes du bus.

Colgadores : Voleurs de rue.

Combinado : Mélange de restes de nourriture réchauffé, vendu souvent dans du papier journal ou d'annuaire téléphonique dans les *ollas*, et particulièrement au *Cartucho* et à *La Ele*.

Comuna : Arrondissement.

Costal : Sac en fibres naturelles parfois délabré, sorte de balluchon. Ce sac est l'une des images stéréotypes attachées aux « *habitantes de la calle* ».

Criollos : Descendants espagnols nés dans les colonies américaines.

Echar la parla : Raconter une histoire de vie, parfois exagérée, parfois inventée, afin de faire la manche dans les bus.

ELN (*Ejército de Liberación Nacional*) : Groupe de guérilla.

Embalado : Cette expression peut faire référence au fait d'avoir des problèmes ou d'être à la dérive.

Enfarrarse : Faire la fête.

Esmeraldero : Homme qui travaille dans l'exploitation (en tant que chef ou comandataire) et/ou le commerce d'émeraudes.

EPL (*Ejército Popular de Liberación*) : Groupe de guérilla.

Farra : Fête.

FARC (*Fuerzas Armadas Revolucionarias de Colombia*) : Groupe de guérilla. Depuis la signature des accords de paix avec cette guérilla, le sigle FARC est devenu la contraction de *Fuerza Alternativa Revolucionaria del Común* [Force Alternative Révolutionnaire Commune] et désigne le nom d'un parti politique constitué par d'anciens combattants.

Gamines : Enfants vivant à la rue.

Ganchos : Ensemble de *casas-olla* à l'intérieur de la grande *olla*. Chaque *gancho* représente une marque de *bazuco*, connu dans les *ollas* en tant que *línea* [« ligne »]. La traduction littérale du terme *gancho* en français est « crochet ».

Gatillo : *Gatillo* en espagnol signifie « gâchette ». Celui ou celle qui appuie sur le *gatillo* est appelé *gatillero*.

Gatillero : Ce terme peut être un synonyme de *sicario*. Tueur à gages.

Gomelo(a) : D'une façon générale, le terme familier *gomelo* ou *gomela* fait référence à des personnes, et principalement des jeunes, qui se vantent d'avoir plus d'argent que les autres, ou à des personnes issues d'un milieu social plus aisé que celui de la personne qui parle.

Guarapo : Boisson fabriquée avec le jus de la canne à sucre ou avec le pain de vesou – brique de mélasse de canne à sucre solidifiée – et des fruits comme l'ananas.

Hacienda : Domaine.

Hacendados : Propriétaires fonciers.

Inquilinatos : Type de logement basé sur une subdivision des maisons. On utilise ce terme lorsque toutes les chambres des maisons sont louées, hébergeant chacune souvent des familles entières. Parfois les chambres elles-mêmes sont sous-divisées pour recevoir plus de locataires. Dans ce type de logement, la cuisine, la salle de bain, les toilettes, sont d'usage partagé entre tous les locataires.

Jíbaro : Chefs de réseaux de trafic ou dealers.

Juicioso(a) : Sage.

Largos : Manière dont les *gamines* font référence aux jeunes plus âgés qu'eux qui vivent dans la rue.

La Violencia : Période de guerre civile entre le milieu des années 1940 et le début des années 1960.

Localidad : Synonyme de *comuna*. Arrondissement.

M-19 (Movimiento 19 de abril) : Groupe de guérilla. Ce groupe a signé des accords de paix avec le gouvernement colombien et s'est démobilisé en 1990.

Maquia : Dur, fort.

Ñeros – ñeras : L'expression vient de *compañeros*, mot qui en espagnol veut dire compagnon, collègue. Elle a été beaucoup utilisée à l'époque du *Cartucho* par les personnes qui y vivaient ou le fréquentaient pour parler de leurs pairs, c'est à dire dans la plupart des cas, des personnes à la rue et usagères de drogues. Actuellement, le terme a pris un sens péjoratif, souvent utilisé pour se moquer des manières stéréotypées de parler ou de se comporter attribuées aux personnes *callejeras*.

Olla : Le terme *olla*, qui pourrait être traduit littéralement en français par « marmite », fait référence actuellement, dans le contexte colombien, à tout espace dédié à la vente et à la consommation de drogues. Si ce terme peut aujourd'hui faire référence à n'importe quel lieu de trafic, il désigne avant tout ce que l'on pourrait appeler les « *ollas-mère* », c'est-à-dire des espaces de la ville contrôlés par des réseaux de trafic et des milices armées, visibles et reconnus par l'ensemble de la société bogotanaise et qui se trouvent toutes en centre-ville. Les *ollas* sur lesquelles cette recherche s'intéresse sont connues sous les appellations suivantes : le *Cartucho*, *La Ele*, le *Samber* et *Cinco-Huecos*.

Papeleta : Étui en papier dans lequel le *bazuco* est vendu.

Paras ou paracos : Abréviation de « paramilitaires ».

Parchar : Le verbe *parchar*, argot bogotanaise, est très important dans le milieu jeune de la rue, car à travers lui s'expriment diverses expériences quotidiennes liées à la relation à un

endroit, à un groupe de pairs ou à la consommation de drogues. Ce verbe peut signifier en fonction du contexte où il est énoncé : être dans un endroit, rester dans un endroit, s'identifier à un endroit, se balader, habiter, travailler, consommer des drogues, partager avec des amis, sortir avec quelqu'un.

Parche : Groupe avec qui l'on peut *parchar* ou lieu où l'on peut *parchar*. La traduction littérale en français est « patch ».

Perico : Cocaïne, généralement de mauvaise qualité.

Picao : Corps démembré.

Pieza : Chambre, généralement dans une pension, que l'on peut payer à la nuit.

Pipazo : Taffe de pipe de *bazuco*.

Pistolo : Joint de marijuana avec du *bazuco*.

Prenderías : Locaux de prêts sur gages.

Profe : Diminutif de professeur en espagnol. Dans le contexte des centres d'accueil, c'est le terme utilisé tant par les jeunes pour nommer les fonctionnaires administratifs, que par ces fonctionnaires pour s'appeler entre eux.

Rancheras : Genre de musique populaire mexicaine.

Real Cédula : Ordonnance rendue par le roi d'Espagne.

Recatear : Faire la manche, généralement dans les bus, en proposant des bonbons, en chantant ou en racontant une histoire de vie.

Reciclaje : Récupération de matériaux recyclables (papier, carton, cannettes d'aluminium) constituant une forme de travail pour des personnes issues des classes les plus défavorisées de la ville.

Rigor : Rigueur, sévérité.

Salsamentaria : Magasin de vente de charcuterie, de fromages, d'œufs.

Sancocho : Bouillon traditionnel de la cuisine colombienne, à base de poulet, bœuf ou poisson, et caractérisé par la variété d'ingrédients (pommes de terre, manioc, banane plantain, patate douce, maïs, etc.).

Sayayines : Les *sayayines* ou *sayas* sont une milice armée, embauchés par les trafiquants de *La Ele* pour s'occuper de la sécurité à l'intérieur de *l'olla*. Bien que leur travail concerne et se déroule essentiellement à l'intérieur de *l'olla*, le système de sécurité peut, pendant la nuit, s'élargir à plusieurs rues aux alentours.

Sicario : Tueur à gages.

Taquilla : Guichet.

Taquillero : Celui qui tient le guichet d'un *gancho*.

Tiendas (XIX^e siècle) : Il est question ici de la division effectuée dans des maisons coloniales afin de permettre la location de pièces au rez-de-chaussée, où des familles entières habitaient. Les pièces issues de ces subdivisions de l'espace, nommées *tiendas*, servaient à la fois de lieu d'habitation et de lieu de travail. Tout le reste de la maison, en général le premier et, quand il y en avait un, le deuxième étage, ainsi que le jardin, restait aux mains de la famille principale, propriétaire de la résidence.

TransMilenio : Système intégré de transports de Bogotá.

Trasnochado : Ce terme s'applique à une personne qui n'a pas bien dormi, ou qui n'a pas du tout dormi de la nuit.

Vacuna : Extorsion.

Bibliographie

Ouvrages et articles cités ou consultés

ACEVEDO Darío, « La muerte simbólica de Jorge Eliécer Gaitán », *Domínios da Imagem*, novembre 2007, I, n° 1, p. 81-110.

ADORNO Rubens, « De vestígios e de poder: “não adianta maquiar o minhocão, a cracolândia anda” » dans T. Rui, M. Martinez et G. Feltran (dir.), *Novas faces da vida nas ruas*, São Carlos, SP, Brasil, EdUFSCar, 2016, p. 197-221.

AGIER Michel, *Anthropologie de la ville*, Paris, Puf, 2015.

AGIER Michel, *La condition cosmopolite : l'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte, 2013.

AGIER Michel, « Violences et déplacements forcés en Colombie. Apprendre à vivre dans la guerre » dans G. Bataillon et D. Merklen (eds.), *L'expérience des situations limites*, Paris, Éd. Karthala, 2009.

AGIER Michel, *L'invention de la ville: banlieues, townships, invasions et favelas*, Paris, Éd. des Archives contemporaines, 1999.

AGIER Michel (ed.), *Anthropologues en dangers: l'engagement sur le terrain*, Paris, Jean Michel Place, 1997.

ALAPE Arturo, *El Bogotazo. Memorias del olvido*, Bogotá, Editorial Pluma, 1983.

ALTHABE Gérard, « Construction de l'étranger dans les échanges quotidiens », *Civilisations. Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines*, Décembre 1993, n° 42-2, p. 217-227.

ÁLVAREZ Mónica, « El inquilinato: Una alternativa de vivienda en el barrio Las Cruces », *Apuntes*, juin 2003, n° 23, p. 46-72.

ALZATE Adriana María, *Suciedad y orden: reformas sanitarias borbónicas en la Nueva Granada, 1760-1810*, Bogotá, Universidad Colegio Mayor de Nuestra Señora del Rosario, Universidad de Antioquia, Instituto Colombiano de Antropología e Historia, 2007.

ALZATE Adriana Maria, « La chicha: entre bálsamo y veneno. Contribución al estudio del vino amarillo en la región central del Nuevo Reino de Granada, siglo XVIII », *Historia y Sociedad*, 2006, n° 12, p. 161-190.

- AMADO Jorge, *Suor*, São Paulo, Companhia das Letras, 2011.
- AMADO Jorge, *Capitães da areia*, São Paulo, Companhia das Letras, 2009.
- ANDERSON Nels, *Le Hobo : sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, 2011.
- ANDRADE María Mercedes, *La ciudad fragmentada: una lectura de las novelas del Bogotazo*, Cranston, Éditions Inti, 2002.
- APPADURAI Arjun, *Condition de l'homme global*, Paris, Payot, 2013.
- APPADURAI Arjun, *Après le colonialisme : les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2005.
- APRILE GNISET Jacques, *La ciudad colombiana*, Bogotá, Santiago de Cali, Banco Popular, Fondo de Promoción de la Cultura, Universidad del Valle, 1992.
- APRILE-GNISET Jacques, *El impacto del 9 de abril sobre el centro de Bogotá*, Bogotá, Centro cultural Jorge Eliécer Gaitán, 1983.
- ARENS William, *El mito del canibalismo: antropología y antropofagia*, México, Siglo XXI, 1981.
- ARIAS DE GREIFF Jorge, « Ferrocarriles en Colombia, 1836-1930 », *Credencial Historia*, 1 mai 2011, n° 257.
- ARRON Silvia, « Documentos para el estudio del Tribunal de Vagos, 1828-1848: Respuesta a una problemática sin solución », *Anuario Mexicano de Historia del Derecho*, 1989, n° 1, p. 215-235.
- ATEHORTUA Adolfo et ROJAS RIVERA Marcela, « El narcotráfico en Colombia. Pioneros y capos », *Historia y espacio*, 2008, n° 31.
- AUGE Marc, *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.
- AUGE Marc, « Les croyances à la sorcellerie » dans Marc Augé (ed.), *La construction du monde. Religion, représentations, idéologie*, Paris, Maspéro, 1974, p. 52-74.
- ÁVILA Ariel et PEREZ Bernardo, *Mercados de criminalidad en Bogotá*, Bogotá, Taller de Edición Rocca et Corporación Nuevo Arco Iris, 2011.
- BACQUE Marie-Hélène, FLAMAND Amélie, PAQUET-DEYRIS Anne-Marie et TALPIN Julien (eds.), *The Wire : l'Amérique sur écoute*, Paris, La Découverte, 2014.
- BANCO DE DATOS DE VIOLENCIA POLITICA, *Deuda con la humanidad. Paramilitarismo de Estado en Colombia 1988-2003*, Bogotá, Noche y niebla, 2004.
- BARTH Frederick, « Les groupes ethniques et leurs frontières » dans P. Poutignat et J. Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF, 1995, p. 203-249.
- BATAILLON Gilles et MERKLEN Denis, « Introduction » dans *L'expérience des situations-*

limites, Paris, Éd. Karthala, 2009, p. 7-12.

BATAILLON Gilles et MERKLEN Denis (eds.), *L'expérience des situations-limites*, Paris, France, Éd. Karthala, 2009.

BAZIN Jean, « La production d'un récit historique », *Cahiers d'études africaines*, 1979, vol. 19, n° 73-76, p. 435-483.

BEAUCHEZ Jérôme, BOUILLON Florence et ZENEIDI Djemila (dir.), *Zone: l'espace d'une vie en marge*, Toulouse, Éditions érès (coll. « Espaces et sociétés »), 2017.

BECKER Howard, *Outsiders: études de sociologie de la déviance*, Paris, Éditions Métailié, 2013.

BEJARANO Jorge, *La derrota de un vicio. Origen e historia de la chicha*, Bogotá, Iquema, 1950.

BELTRAN Luis Maria, *Temas colombianos: la metamorfosis del chino de la calle; la hidra de lerna.*, Bogotá, Editextos, 1970.

BENSA Alban, « Fièvres d'histoire dans la France contemporaine » dans A. Bensa et D. Fabre (eds.), *Une histoire à soi. Figurations du passé et localités*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001, p. 1-12.

BERGAMASCHI Maurizio, « Un passé qui ne passe pas : l'opérateur pari dans les centres d'hébergement » dans P. Pichon, C. Girola et E. Jouve (dir.), *Au temps du sans-abrisme: enquêtes de terrain et problème public*, Saint-Étienne, Publication de l'Université de Saint Étienne, 2016, p. 371-383.

BERGQUIST Charles, « En búsqueda de lo popular en la Guerra de los Mil Días », *Análisis Político*, septembre 2004, n° 52, p. 77-89.

BLAIR Elsa, *Muertes violentas: la teatralización del exceso*, Medellín, Colombia, Instituto de Estudios Regionales, Editorial Universidad de Antioquia, 2005.

BOTERO Natalia, « El problema de los excluidos. Las leyes contra la vagancia en Colombia durante las décadas de 1820 a 1840 », *Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura*, juillet 2012, vol. 39, n° 2, p. 41-68.

BOUHNİK Patricia, « La drogue comme expérience intime », *Ethnologie française*, 3 octobre 2007, vol. 32, n° 1, p. 19-29.

BOUHNİK Patricia, *Toxicos : le goût et la peine*, Paris, La Découverte, 2007.

BOUILLON Florence, *Les mondes du squat : anthropologie d'un habitat précaire*, Paris, Presses universitaires de France, 2009.

BOUILLON Florence, FRESIA Marion et TALLIO Virginie (eds.), *Terrains sensibles: expériences actuelles de l'anthropologie*, Paris, Centre d'études africaines, École des hautes études en sciences sociales (coll. « Dossiers africains »), 2006.

BOURDIEU Pierre, *Sociologie générale*, Paris, Seuil, 2016, vol.2.

BOURDIEU Pierre, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 2003.

BOURDIEU Pierre (ed.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993.

BOURDIEU Pierre, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1982, vol. 43, n° 1, p. 58-63.

BOURGOIS Philippe, *En quête de respect : le crack à New-York*, Paris, Seuil, 2013.

BOURGOIS Philippe, « Más allá de una pornografía de la violencia. Lecciones desde El Salvador » dans F. Ferrándiz et C. Feixa (eds.), *Jóvenes sin tregua. Culturas y políticas de la violencia*, Barcelone, Anthropos, 2005.

BOURGOIS Philippe et SCHONBERG Jeffrey, « Un “apartheid intime”. Dimensions ethniques de l'habitus chez les toxicomanes sans-abri de San Francisco », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2015, vol. 5, n° 160, p. 32-44.

BOURGOIS Philippe et SCHONBERG Jeffrey, *Rithteous Dopefiend*. University of California Press, 2009.

BRANQUINHO Evânio, *Campos Elíseos no centro da crise. A reprodução do espaço no Centro de São Paulo*, Thèse de Doctorat en Géographie humaine, Universidade de São Paulo, São Paulo, 2007.

BRAUN Herbert, « Los mundos del 9 de Abril, o la historia vista desde la culata » dans G. Sánchez et R. Peñaranda (eds.), *Pasado y presente de la violencia en Colombia*, Medellín, La Carreta, Universidad Nacional de Colombia, 2009, p. 199-228.

BRAUN Herbert, *¡Mataron a Gaitán! : vida pública y violencia urbana en Colombia*, Bogotá, Aguilar, 2008.

BUSHNELL David, *Colombia, una nación a pesar de sí misma. De los tiempos precolombinos a nuestros días*, Bogotá, Editorial Planeta, 2004.

CALVO Óscar Iván et SAADE Marta, *La ciudad en cuarentena: chicha, patología social y profilaxis*, Bogotá, Ministerio de Cultura, 2002.

CAMACHO MARIÑO Nataly, « Rue, drogue et violence : la survie des jeunes « habitants de rue » à Bogotá », *Encyclo*, mai 2016, n° 6, p. 17-33.

CAMACHO MARIÑO Nataly, « Les ollas de Bogotá : des lieux de passage, des lieux-frontières », *Travaux en cours*, mai 2015, n° 11, p. 14-24.

CAMACHO MARIÑO Nataly, *Les rêves inquiétants. Le jour, la nuit et les rêves dans le Resguardo indigène de Pastás, Colombie*, Mémoire de Master en Ethnologie et Anthropologie Sociale, École des hautes études en sciences sociales, Paris, 2013.

CAMACHO MARIÑO Nataly, *Evitando que la calle se los trague. Ñeras y ñeros en el centro de Bogotá*, Mémoire de Licence en Anthropologie, Universidad Nacional de Colombia,

Bogotá, 2011.

CAMACHO MORENO Juan D., *Desarrollo urbano de Chapinero 1900-1930*, Mémoire de Licence en Histoire, Pontificia Universidad Javeriana, Bogotá, 2009.

CAMARA DE COMERCIO, *Habitantes de la calle: un estudio sobre la calle de El Cartucho en Santafé de Bogotá*, Bogotá, Alcaldía Mayor de Bogotá, 1997.

CAMPUZANO Marcela et LLANO María Clara, « Una bebida fermentada a través de la historia », *Memoria y Sociedad*, 1995, vol. 1, n° 1, p. 27-48.

CANONICO Letícia et MAXIMO Natália, « Distinguir entre tráfico e uso de drogas » dans T. Rui, M. Martinez et G. Feltran (dir.), *Novas faces da vida na rua*, São Carlos, SP, Brésil, EdUFSCar, 2016, p. 223-244.

CARDEÑO Freddy, *Historia del desarrollo urbano en el centro de Bogotá, Mártires*, Bogotá, Alcaldía Mayor, 2007.

CASTEL Robert, *Les Métamorphoses de la question sociale: une chronique du salariat*, Paris, Gallimard, 1995.

CASTEL Robert et PELLEN-BENARD Monique, *Les sorties de la toxicomanie*, Fribourg (Suisse), Ed. universitaires, 1998.

CASTELLS Manuel, *La question urbaine*, Paris, François Maspero, 1973.

CASTILLEJO CUELLAR Alejandro, *Poética de lo otro: para una antropología de la guerra, la soledad y el exilio interno en Colombia*, Bogotá, Colciencias, Ministerio de Cultura, Instituto Colombiano de Antropología e Historia, 2000.

CASTRO-GÓMEZ Santiago, « Biopolíticas imperiales. Nuevos significados de la salud y la enfermedad en la Nueva Granada (1750-1810) » dans *Pensar el siglo XIX. Cultura, biopolítica y modernidad en Colombia*, Pittsburgh, Biblioteca de América, Instituto Internacional de Literatura Iberoamericana, Universidad de Pittsburgh, 2004.

CEFAÏ Daniel (ed.), *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte (coll. « Recherches »), 2003.

CENTRO DE PENSAMIENTO Y ACCION PARA LA TRANSICION et PARES EN ACCION REACCION CONTRA LA EXCLUSION SOCIAL, *Destapando la olla: informe sombra sobre la intervención en el Bronx*, Bogotá, CPAT et Parces ONG, 2017.

CEPAL, *La crisis urbana en América Latina y el Caribe: reflexiones sobre alternativas de solución*, Santiago de Chile, United Nations, 1989.

CHETRY Michaël, « La domination territoriale des favelas par les trafiquants de drogues à Rio de Janeiro », *Espaces et sociétés*, avril 2013, n° 155, p. 79-93.

CHEVALIER Louis, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIXe siècle*, Paris, Perrin, 2007.

CHRISTOPH GRILLO Carolina, « Frontières tacites. Confrontations et accords dans les favelas de Rio de Janeiro », *Confins*, 2016, n° 28, disponible en ligne sur <http://confins.revues.org/11246> (consulté le 24 octobre 2017).

CIVICO Aldo, *The Para-State: An Ethnography of Colombia's Death Squads*, Oakland, California, University of California Press, 2016.

CLIFFORD James, MARCUS George E., FORTUNY Kim et SCHOOL OF AMERICAN RESEARCH (eds.), *Writing culture: the poetics and politics of ethnography; a school of American Research Advanced Seminar*, Berkeley, University of California Press, 2010.

COLON Luis Carlos, « El saneamiento del Paseo Bolivar y la vivienda obrera en Bogotá », *Urbanismos*, 2005, n° 2, p. 104-115.

COMISION NACIONAL DE REPARACION Y RECONCILIACION (COLOMBIA), *Disidentes, rearmados y emergentes: ¿Bandas criminales o tercera generación paramilitar?*, Bogotá, 2008.

COMISION NACIONAL DE REPARACION Y RECONCILIACION (COLOMBIA) (ed.), *Trujillo, una tragedia que no cesa: primer informe de Memoria Histórica de la Comisión Nacional de Reparación y Reconciliación*, Bogotá, Planeta, 2008.

COMISION NACIONAL DE REPARACION Y RECONCILIACION (COLOMBIA), SANCHEZ Gonzalo et SANCHEZ Luz Amparo (eds.), *La huella invisible de la guerra: desplazamiento forzado en la Comuna 13*, Bogotá, Centro Nacional de Memoria Histórica, Taurus, Fundación Semana, 2011.

CORDOVEZ MOURE José María, *Reminiscencias de Santafé y Bogotá*, Bogotá, Fundación Editorial Epigrafe, 2006.

CORREA Marta, « La otra ciudad - Otros sujetos: los habitantes de la calle », *Revista de Trabajo Social*, 2007, n° 9, p. 37-56.

CROZAT Dominique et FOUNIER Sébastien, « De la fête aux loisirs : évènement, marchandisation et invention des lieux », *Annales de Géographie*, 2005, n° 643, p. 307-328.

CYMBALISTA Renato, CONTRERAS Yasna, DUREAU Françoise, LULLE Thierry et SOUCHAUD Sylvain, « Le changement dans les espaces centraux » dans F. Dureau, T. Lulle, S. Souchaud et Y. Contreras (dir.), *Mobilités et changement urbain. Bogotá, Santiago, São Paulo*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 303-337.

DAKHLIA Jocelyne, GRUZINSKI Serge, MARTIN Jean-Clément, MINARD Philippe, NAEPELS Michel et NASSIET Michel, « Histoire et anthropologie, nouvelles convergences ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2002, n° 49-4bis, p. 81-121.

DAS Veena, « Trauma y testimonio » dans F. Ortega et V. Das (eds.), *Veena Das: sujetos del dolor, agentes de dignidad*, Bogotá, Pontificia Universidad Javeriana, Instituto Pensar ; Universidad Nacional de Colombia, Centro de Estudios Sociales, 2008, p. 145-169.

DAS Veena, « En la región del rumor » dans F. Ortega et V. Das (eds.), *Veena Das: sujetos*

del dolor, agentes de dignidad, Bogotá, Pontificia Universidad Javeriana, Instituto Pensar ; Universidad Nacional de Colombia, Centro de Estudios Sociales, 2008, p. 95-141.

DAVIAUD Sophie, « Démobilisation des paramilitaires et recomposition des violences en Colombie » dans N. Duclos (dir.), *L'adieu aux armes ? Parcours d'anciens combattants*, Paris, Karthala, 2010, p. 143-172.

DAVIS Mike, *Le pire des mondes possibles : de l'explosion urbaine au bidonville global*, Paris, La Découverte, 2007.

DE NICOLO Javier, ARDILA Irenarco, CASTRELLON Camilo et MARIÑO Germán, *Musarañas I*, Bogotá, Continental Gráfica, 1981.

DELPHI Fabrice, *L'Opium à Paris*, Paris, Félix Juven, 1907.

DESCOLA Philippe, *Les lances du crépuscule : relations jivaros, Haute Amazonie*, Paris, Plon/Terre Humaine, 1993.

DIACONU Daina, *Fernando Vallejo y la autoficción: coordenadas de un nuevo género narrativo*, Bogotá, Universidad Nacional de Colombia, Facultad de ciencias humanas, Departamento de literatura, 2013.

DIAS Amanda, *Aux marges de la ville et de l'État: camps palestiniens au Liban et favelas cariocas*, Paris, Karthala, IFPO, 2013.

DIBIE Pascal, « Entrer en ville, c'est toujours sortir... » dans M. Wieviorka (ed.), *La ville*, Auxerre, Éditions Sciences humaines, 2011, p. 93-103.

DONNE John, *Méditations en temps de crise*, traduit par Franck Lemonde, Paris, Payot & Rivages, 2009.

DOUGLAS Mary, « La pureté du corps », *Terrain*, septembre 1998, n° 31, p. 5-12.

DOUGLAS Mary, *De la souillure: essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte, 1992.

DOWNS Roger et STEA David, *Image and environment. Cognitive mapping spatial behavior*, Chicago, Eds. Aldine, 1973.

DUBET François, *La galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard, 2008.

DUREAU Françoise, CONTRERAS Yasna, FLOREZ Carmen Elisa, LULLE Thierry, SOUCHAUD Sylvain et SALAZAR Clara, « Les trois contextes métropolitains » dans F. Dureau, T. Lulle, S. Souchaud et Y. Contreras (dir.), *Mobilités et changement urbain. Bogotá, Santiago, São Paulo*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 19-48.

DURKHEIM Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion, 2010 [1894].

ECHEVERRI Adriana Maria Álzate, « La chicha: entre bálsamo y veneno », *Historia y sociedad*, 1 janvier 2006, vol. 0, n° 12, p. 161-190.

ENGELS Friedrich et MARX Karl, *La social-démocratie allemande*, Québec, Les classiques des sciences sociales, 2002 [1871].

EPELE María, *Sujetar por la herida: una etnografía sobre drogas, pobreza y salud*, Buenos Aires, Paidós, 2010.

ESCOHOTADO Antonio, « Fenomenología de las drogas » dans *Historia general de las drogas*, Madrid, Espasa, 2008, p. 1175-1369.

ESCOHOTADO Antonio, *Historia general de las drogas: completada por el apéndice Fenomenología de las drogas*, Madrid, Espasa, 2008.

ESCOHOTADO Antonio, *Histoire élémentaire des drogues: des origines à nos jours*, Paris, Lézard, 1995.

ESCOVAR Alberto, PEÑA César et MARIÑO Margarita, *Atlas histórico de Bogotá, 1538-1910*, Bogotá, Planeta, Corporación la Candelaria, 2004.

ESTRADA Ruth, *Comprender la desciudanizaicón. Reflexiones sobre las inhabilitaciones ciudadanas de los y las habitantes de calle en la localidad de Los Mártires*, Mémoire de Master en Recherche Sociale Interdisciplinaire, Universidad Distrital, Bogotá, 2014.

FALS-BORDA Orlando, UMAÑA Eduardo et GUZMAN Germán, *La violencia en Colombia*, Bogotá, Aguilar, Altea, Taurus, Alfaguara, 2010, vol.1 et vol.2.

FARGE Arlette, *L'enfant dans la ville*, Paris, Bayard, 2005.

FARGE Arlette, *Vivre dans la rue à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, France, Gallimard, 1992.

FAVRET-SAADA Jeanne, *Désorceler*, Paris, Olivier (coll. « Penser/rêver »), 2009.

FAVRET-SAADA Jeanne, *Les mots, la mort, les sorts. La sorcllerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard, 1977.

FELDMAN Allen, « Violence and Vision: The Prosthetics and Aesthetics of Terror », *Public Culture*, 1997, vol. 10, n° 1, p. 24-60.

FELDMAN Allen, *Formations of violence: the narrative of the body and political terror in Northern Ireland*, Chicago, University of Chicago Press, 1991.

FERNANDEZ Fabrice, « Au risque de rester "dedans" : le double travail d'ajustement des usagers de drogues incarcérés » dans *Normes, déviance, Insertion*, Genève, Seismo, 2008, p. 168-189.

FERRANDIZ Francisco et FEIXA Carles (eds.), *Jóvenes sin tregua: cultura y políticas de la violencia*, Barcelona, Anthropos (coll. « Libros de la Revista Anthropos »), 2005.

FISCHER Thomas, « Desarrollo hacia afuera y "revoluciones" en Colombia, 1850-1910 » dans *Memoria de un país en guerra: los mil días, 1899-1902*, Bogotá, IEPRI, UNIJUS, Universidad Nacional de Colombia, Planeta, 2001.

FLOREZ Julio, *Poesía*, Bogotá, Banco Popular de Cultura Colombiana, Ministerio de la Educación de Colombia, 1945.

FOUCAULT Michel, *Les anormaux: cours au Collège de France (1974 - 1975)*, Paris, Gallimard (coll. « Hautes études »), 1999.

FOUCAULT Michel, « Dits et écrits 1984 , Des espaces autres (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967) », *Architecture, Mouvement, Continuité*, octobre 1984, n° 5, p. 46-49.

FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

FRANCISCO DE VEYGA, *Degeneración y degenerados. Miseria, vicio y delito*, Buenos Aires, El Ateneo, 1938.

FRUGOLI Heitor et CAVALCANTI Mariana, « Territorialidades da(s) cracolândia(s)em São Paulo e no Rio de Janeiro », *Anuário Antropológico*, 2013, II, p. 73-97.

FRUGOLI Heitor et SPAGGIARI Enrico, « Da cracolândia aos nórias: percursos etnográficos no bairro da Luz », *Ponto Urbe*, 2010, n° 6, disponible en ligne sur <https://journals.openedition.org/pontourbe/1870>.

GALTUNG Johan, « Violence, Peace, and Peace Research », *Journal of Peace Research*, 1969, vol. 6, n° 3, p. 167-191.

GARCIA MARQUEZ Gabriel, *Vivir para contarla*, Barcelona, Mondadori, 2002.

GEERTZ Clifford, *The interpretation of cultures: selected essays*, New York, Basic Books, 1973.

GEREMEK Bronisław, *La potence ou la pitié. L'Europe et les pauvres du moyen âge à nos jours*, Paris, Gallimard, 2010.

GIGLIA Angela, « Sentido de pertenencia y cultura local en la metrópoli global » dans A. Giglia et A. Signorelli (eds.), *Nuevas topografías de la cultura*, México D.F, Universidad Autónoma Metropolitana; Juan Pablos Editor, 2012, p. 145-174.

GINZBURG Carlo, *Le fil et les traces: vrai faux fictif*, Lagrasse, Verdier, 2010.

GINZBURG Carlo, *Mythes, emblemes, traces: morphologie et histoire*, Lagrasse, Verdier (coll. « Verdier poche : histoire »), 2010.

GIROLA Claudia, « Tenir malgré tout dans une vie à la rue », *Tumultes*, 2014, vol. 2, n° 43, p. 55-66.

GIROLA Claudia, *Vivre sans abri : de la mémoire des lieux à l'affirmation de soi*, Paris, Éd. Rue d'Ulm, 2011.

GIROLA Claudia, « Du don à la transaction : le cas des personnes sans abri » dans L. Fontaine et F. Weber (dir.), *Les paradoxes de l'économie informelle: à qui profitent les règles*, Paris, Karthala, 2011.

GIROLA Claudia, *De l'homme liminaire à la personne sociale : la lutte quotidienne des sans-abri*, Thèse de Doctorat en Anthropologie, École des hautes études en sciences sociales, Paris, 2007.

GIROLA Claudia, « Rencontrer des personnes sans-abri: Une anthropologie réflexive », *Politix*, 1996, n° 34, p. 87-98.

GODOI Thiago, *Condições do lugar: Relações entre saúde e ambiente para pessoas que usam crack no bairro da Luz, especificamente na região denominada cracolândia*, Mémoire de Master en Sciences, Faculté de Santé Publique, Universidade de São Paulo, São Paulo, 2015.

GOFFMAN Erving, *Stigmate*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.

GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne : 2. Les relations en public*, Paris, Ed. de Minuit, 1973.

GOFFMAN Erving, *Asiles: études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris, Éditions de Minuit, 1968.

GOLDMAN Dalia, *Escuadrones de la muerte. Ejecuciones ilegales en América Latina ¿Guerra al crime o « limpieza » social?*, Miami, L.D. Books, 2014.

GOMEZ RESTREPO Antonio, *Bogotá*, Bogotá, Academia Colombiana de Historia, ABC Editorial, 1938.

GONÇALVES Karine, *Moradores de rua e produção do espaço urbano: análise sobre Bogotá e Belo Horizonte sob uma perspectiva genealógica*, Thèse de Doctorat en Sciences Sociales, Pontifícia Universidade Católica de Minas Gerais, Belo Horizonte, 2016.

GONGORA Andrés et SUAREZ Carlos, « Por una Bogotá sin mugre: violencia, vida y muerte en la cloaca urbana », *Universitas Humanística*, décembre 2008, n° 66, p. 107-138.

GONZALEZ ARIAS José, *El estigma de las repúblicas independientes, 1955-1965*, Bogotá, CINEP, 1992.

GONZALEZ ARIAS José, « Espacio, sociedad y conflicto en Colombia. “Las Repúblicas independientes” en Colombia : 1955-1965 », *UIS-Humanidades*, juin 1991, vol. 20, n° 1, p. 67-75.

GONZALEZ Nicolás, « “Se evita que de vagos pasen a delincuentes”: Santafé como una ciudad peligrosa (1750-1808) », *Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura*, 2010, vol. 37, n° 2, p. 17-44.

GRAFMEYER Yves et AUTHIER Jean-Yves, *Sociologie urbaine*, Paris, Armand Colin, 2015.

GRAJALES Jacobo, *Gouverner dans la violence : le paramilitarisme en Colombie*, Paris, Éditions Karthala, 2016.

GRANADOS Marcos, *Gamines*, Bogotá, Temis, 1976.

GRUPO DE MEMORIA HISTÓRICA (ed.), *¡Basta ya! Colombia, memorias de guerra y dignidad: informe general*, Bogotá, Centro Nacional de Memoria Histórica, 2013.

GUTIERREZ DE PINEDA Virginia, PERRY Elvia, VILA Patricia et ARIAS Jairo, *El gamín: su albergue social y su familia*, Bogotá, Arco, Unicef, 1978.

GUTIERREZ José, *Gamín: un ser olvidado*, México, Mc Graw-Hill, 1972.

GUTIERREZ José, *Infancia de la miseria*, Bogotá, Tercer Mundo, 1967.

HALL Stuart, « Notes sur la déconstruction du “populaire” » dans *Identités et cultures. Politiques des cultural studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008, p. 119-126.

HANNERZ Ulf, « Entrevista. Os limites de nosso auto-retrato. Antropologie urbana e globalização », *Mana*, 1999, vol. 5, n° 1, p. 149-155.

HANNERZ Ulf, *Explorer la ville: elements d'anthropologie urbaine*, Paris, Éditions de Minuit, 1983.

HANNERZ Ulf, *Soulside: inquiries into ghetto culture and community*, New York, Columbia University Press, 1969.

HAU'OF A Epeli, « Anthropology and Pacific Islanders », *Oceania*, 1975, vol. 45, n° 4, p. 283-299.

HEMINGWAY Ernest, *Pour qui sonne le glas*, Paris, Gallimard, 2013.

HENDERSON James, *La modernización en Colombia: los años de Laureano Gómez, 1889-1965*, Medellín, Ed. Universidad de Antioquia, 2006.

HERITIER Françoise (ed.), *De la violence : séminaire de Françoise Héritier*, Paris, O. Jacob, 2005.

HERNANDEZ Gregorio, « Renaissance » à Montpellier et « refondation » à Pereira : *Invocations mythiques et conceptions du temps dans des opérations d'urbanisme en France et en Colombie*, Thèse de Doctorat en Aménagement de l'espace, Urbanisme, Université Paris-Est, Champs-sur-Marne, 2017.

HERRERA DURAN Natalia, *Papá Fidel, el semi Dios de ruana: Vida y leyenda del mayor contrabandista de licor artesanal de Bogotá (1926-1946)*, Mémoire de Licence en Journalisme, Pontificia Universidad Javeriana, Bogotá, 2010.

HERRERA José Darío, *Comanche: Comandante del Cartucho*, Bogotá, Fondo Editorial para la Paz, 1995.

HUSKA-CHIROUSSEL Véronique, *Le guidage dans les transports : intérêts d'une information figurative. Analyse expérimentale et comparative de différents types d'aide*, Thèse de Doctorat en Psychologie, Université de Lyon 2, Lyon, Bron, 2000.

IBAÑEZ Pedro María, *Memorias para la historia de la medicina en Santafé de Bogotá*, Bogotá, Fundación Editorial Epigrafe, 1968.

IRIARTE Alfredo, *Breve historia de Bogotá*, Bogotá, Fundación Misión Colombia, Editorial Oveja Negra, 1988.

JAMOULLE Pascale, *La débrouille des familles: récits de vies traversées par les drogues et les conduites à risque*, Bruxelles, Paris, De Boeck, 2009.

JAMOULLE Pascale, *Des hommes sur le fil: la construction de l'identité masculine en milieux précaires*, Paris, Découverte, 2005.

JAMOULLE Pascale, *Drogues de rue: récits et styles de vie*, Bruxelles, De Boeck & Larcier, 2000.

JARAMILLO URIBE Jaime, *El Pensamiento colombiano en el siglo XIX*, Bogotá, Ed. Temis, 1982.

JIMENO Myriam, « Unos cuantos piquetitos. Violencia, mente y cultura », *Cahiers des Amériques Latines IHEAL*, 2004, n° 45, p. 143-164.

JORDIS Tristan, *Crack*, Paris, Seuil, 2008.

JORGE Blanco et GIOVANNY Salcedo, « Entre lo tradicional y lo moderno. Bogotá a comienzos del siglo XX », *Investigación y desarrollo*, 2012, vol. 20, n° 1, p. 190-229.

JOST François, « The Wire: Voir ou raconter la ville ? », *Télévision*, 2017, n° 8, p. 175-184.

KALIFA Dominique, *Les bas-fonds : histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil, 2013.

KOKOREFF Michel, « Drogues, trafics, imaginaires de la guerre. Des quartiers aux cartels », *Association Multitudes*, 2011/1, n° 44, p. 119-128.

KIPLING Rudyard, « La porte de cent mille peines » dans *Contes choisis*, traduit par Louis Fabulet et traduit par Robert D'Humières, Paris, Georges Crès et Cie., 1918, p. 277-292.

LABROUSSE Alain et REDJIMI Goucem, « Drogues et mondialisation : vers de nouvelles influences. Entretien avec Alain Labrousse », *Agora débats/jeunesses*, 2002, n° 27, p. 58-73.

LAE Jean-François et MURARD Numa, *Les récits du malheur*, Paris, Descartes, 1995.

LAE Jean-François et MURARD Numa, *L'argent des pauvres : la vie quotidienne en cité de transit*, Paris, Editions du Seuil, 1985.

LAPLANTINE François, *La description ethnographique*, Paris, Nathan, 1998.

LEAVITT John, « Présentation: Le mythe aujourd'hui », *Anthropologie et Sociétés*, 2005, vol. 29, n° 2, p. 7-20.

LEFEBVRE Henri, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 2000.

LEPOUTRE David, *Cœur de banlieue: codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997.

LEVI-STRAUSS Claude, « La structure des mythes » dans *Anthropologie structurale*, Paris,

Plon, 1958, p. 227-255.

LOMBROSO Cesare, *El delito: Sus causas y remedios*, Madrid, Librería general de Victoriano Suárez, 1902.

LONDOÑO, RICARDO, *Historias barriales : Santa Inés o El Cartucho. El Cartucho está en todas partes*, Santafé de Bogotá, Alcaldía Mayor, 1997.

LULLE Thierry, « Prométhée contre la fragmentation urbaine », *Multitudes*, 2014, vol. 3, n° 17, p. 175-182.

LULLE Thierry, « Prácticas y representaciones espaciales de los habitantes del Centro de Bogotá », *Centro-h*, 2008, n° 1, p. 67-77.

MADARIAGA Patricia, *Matan y matan y uno sigue ahí: control paramilitar y vida cotidiana en un pueblo de Urabá*, Bogotá, Universidad de los Andes, Facultad de Ciencias Sociales - CESO, Departamento de Antropología, 2006.

MARTEL Roxana, « Las Maras salvadoreñas: nuevas formas de espanto y control social » dans J. Valenzuela, A. Nateras et R. Reguillo (eds.), *Los Maras. Identidades juveniles al límite*, México, D.F. : Tijuana, B.C., Universidad Autónoma Metropolitana, Colegio de la frontera del Norte, Casa Juan Pablos, 2007, p. 83-125.

MARTIN Gérard, « Violences stratégiques et violences désorganisées dans la région de Urabá en Colombie », *Cultures & Conflits*, 1997, n° 24-25, disponible en ligne sur <http://conflits.revues.org/2166> (consulté le 9 juillet 2017).

MARTINEZ Abel, MANRIQUE Fred et MELENDEZ Bernardo, « La pandemia de gripa de 1918 en Bogotá », *Dynamis*, 2007, n° 27, p. 287-307.

MARTINEZ Sandra, *Miradas callejeras de ciudad: Experiencias juveniles desde El Cartucho y el San Bernardo*, Mémoire de Master en Études Sociales, Universidad Pedagógica Nacional, Bogotá, 2015.

MARULANDA GOMEZ Luisa, « La liminalidad de las “ollas”: Relaciones entre la ilegalidad y la legalidad en el mercado de drogas ilícitas de la ciudad de Pereira », *Virajes*, 2013, vol. 15, n° 2, p. 73-100.

MARX Karl, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Québec, Les classiques des sciences sociales, 2008 [1851].

MAURIN Marine, *Le genre de l'assistance. Ethnographie comparative de l'accueil des femmes sansabri (Saint-Étienne/Montréal)*, Thèse de Doctorat en Sociologie, Université Jean Monnet - Saint-Étienne, Saint-Étienne, 2017.

MEERTENS Donny et SANCHEZ Gonzalo, *Bandoleros, gamonales y campesinos*, Bogotá, El Áncora Editores, 1983.

MEJIA Germán, *La aventura urbana de América Latina*, Madrid, Fundación Mapfre, Taurus, 2013.

MEJIA Germán, *Los años del cambio: historia urbana de Bogotá, 1820-1910*, Bogotá, Pontificia Universidad Javeriana, Instituto Colombiano de Cultura Hispánica, 1999.

MEJIA Germán, « Los itinerarios de la transformación urbana. Bogotá, 1820-1910 », *Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura*, 1997, n° 24, p. 101-137.

MEJIA Oscar Eduardo et HENAO Andrés Fabian, *Paramilitarismo, desmovilización y reinserción: la ley de justicia y paz y sus implicaciones en la cultura política, la ciudadanía y la democracia en Colombia*, Bogotá, Universidad Nacional de Colombia, Facultad de Derecho y Ciencias Políticas, Grupo de Investigación Cultura Política, Instituciones y Globalización, 2008.

MELLIZO Wilson, « La niñez habitante de la calle en Colombia: reflexiones, debates y perspectivas », *Tendencias y retos*, octubre 2005, n° 10, p. 9-32.

MERIZALDE José Félix, *Epítome de los elementos de higiene, ó de la influencia de las cosas físicas i morales sobre el hombre, i de los medios de conservar la salud*, Bogotá, Imprenta de Pedro Cubides, 1828.

MEUNIER Jacques, *Les gamins de Bogota*, Paris, France, Payot & Rivages, 2000.

MINOTTI-VUNGOC Delphine, *Marginalité et répression en Colombie : le cas du « nettoyage social »*, Thèse de Doctorat en Études ibériques et ibéro-américaines, Université Stendhal-Grenoble III, Grenoble, 2002.

MOLLIEN Gaspard-Théodore, *El viaje de Gaspard-Théodore Mollien por la República de Colombia en 1823*, disponible en ligne sur <http://www.banrepcultural.org/blaavirtual/historia/vireco/indice.htm>, (consulté le 23 décembre 2016).

MONJE Camilo, *Los cafés de Bogotá (1948-1968): historia de una sociabilidad*, Bogotá, Editorial Universidad del Rosario, 2011.

MORRIS Ingrid, *En un lugar llamado El Cartucho: [crónica]*, Bogotá, Alcaldía Mayor de Bogotá, Cultura, Recreación y Deporte, Instituto Distrital de Patrimonio Cultural, 2011.

MORRIS Ingrid et GARZON Germán, *El Cartucho: Del Barrio Santa Inés al Callejón de la Muerte*, Bogotá, Secretaría de Integración Social, 2010.

MORSE Richard, « Recent Research on Latin American Urbanization: A Selective Survey with Commentary », *Latin American Research Review*, 1965, vol. 1, n° 1, p. 35-74.

MUÑOZ Cecilia, *El anciano de Bogotá: Ancianos indigentes*, Bogotá, 1981.

MUÑOZ Cecilia et PACHON Ximena, « Los chinos bogotanos a comienzos de siglo (1900-1930): un problema vigente », *Credencial Historia*, 1990, n° 12.

MUÑOZ Cecilia et PACHON Ximena, *Gamines: testimonios*, Bogotá, Carlos Valencia Editores, 1980.

NAEPELS Michel, *Conjurer la guerre: violence et pouvoir à Houailou (Nouvelle-*

Calédonie), Paris, École des hautes études en sciences sociales (coll. « En temps & lieux »), 2013.

NAEPELS Michel, *Ethnographie, pragmatique, histoire: un parcours de recherche à Houailou (Nouvelle-Calédonie)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011.

NAEPELS Michel, « Anthropologie et histoire : de l'autre côté du miroir disciplinaire », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2010, vol. 65, n° 4, p. 873-884.

NAEPELS Michel, « Quatre questions sur la violence », *L'Homme*, 2006, n° 177-178, p. 487-495.

NAVARRO David, “*Por acá se entra pero no se sale*”. *Análisis de los Centros de Entrenamiento Paramilitar*, Mémoire de Master en Sociologie, Universidad Nacional de Colombia, Bogotá, 2015.

NIÑO Carlos et REINA Sandra, *La carrera de la modernidad: construcción de La Carrera Décima, Bogotá (1945-1960)*, Bogotá, Instituto Distrital de Patrimonio Cultural (coll. « Urbes. Colección IDPC »), 2014.

NIÑO MURCIA Soledad et INSTITUTO COLOMBIANO DE ANTROPOLOGIA (eds.), *Territorios del miedo en Santafé de Bogotá: imaginarios de los ciudadanos*, Santafé de Bogotá, Observatorio de Cultura Urbana, TM Editores (coll. « Ciudades y ciudadanía »), 1998.

NOGUERA Carlos E., « Luta antialcoólica e higiene social na Colômbia, 1886-1948 » dans *Cuidar, controlar, curar: ensaios históricos sobre saúde e doença na América Latina e Caribe*, Rio de Janeiro, Fiocruz, 2004, p. 96-123.

NOGUERA Carlos E., « La higiene como política. Barrios obreros y dispositivo higiénico: Bogotá y Medellín a comienzos del siglo XX », *Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura*, 1998, n° 25, p. 188-215.

OBEYESEKERE Gananath, *Cannibal talk: the man-eating myth and human sacrifice in the South Seas*, Berkeley, University of California Press, 2005.

OBEYESEKERE Gananath et ARENS William, « Cannibalism Reconsidered: Responses to Marshall Sahlins », *Anthropology Today*, 2003, vol. 19, n° 5, p. 18-19.

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête*, 1995, vol. 1, p. 71-109.

ORTEGA Francisco A. et DAS Veena (eds.), *Veena Das: sujetos del dolor, agentes de dignidad*, Bogotá, Pontificia Universidad Javeriana, Instituto Pensar; Universidad Nacional de Colombia, Centro de Estudios Sociales (coll. « Colección Lecturas CES »), 2008.

ORTEGA RICAURTE Carmen, « Aspectos históricos y lingüísticos del gamín bogotano », *Revista de la Universidad Nacional (1944 - 1992)*, 1972, n° 10, p. 7-71.

OSORIO LIZARAZO José Antonio, *Gaitán: vida, muerte y permanente presencia*, Bogotá, Carlos Valencia Editores, 1982.

OSORIO LIZARAZO José Antonio, *El día del odio*, Bogotá, Carlos Valencia Editores, 1979.

PABON Ingrid, “*Limpieza social*” en Bogotá: la construcción del indeseable, Mémoire de Master en Anthropologie, Universidad Nacional de Colombia, Bogotá, 2015.

PALACIOS Marco, *Violencia pública en Colombia, 1958-2010*, México D.F., Bogotá, Fondo de Cultura Económica (coll. « Sección de obras de historia »), 2012.

PALACIOS Marco et SAFFORD Frank, *Colombia, país fragmentado, sociedad dividida: su historia*, Bogotá, Grupo Ed. Norma (coll. « Colección Vitral »), 2002.

PARAMO BONILLA Carlos, « Decadencia y redención. Recismo, fascismo y los orígenes de la antropología colombiana », *Antípoda*, décembre 2010, n° 11, p. 67-99.

PARAMO BONILLA Carlos, « Civilización y barbarie en el proyecto paramilitar: Una mirada desde el sentido común » dans F. Cubides et C. Domínguez (eds.), *Desplazados, migraciones internas y reestructuraciones territoriales*, Bogotá, Centro de Estudios Sociales: Universidad Nacional de Colombia, 1999, p. 193-207.

PARDO Néstor, « Discurso ritual », *Forma y función*, 2005, n° 18, p. 138-166.

PECAUT Daniel, « Réflexions sur la violence en Colombie » dans F. Héritier (ed.) *De la violence I, Séminaire de Françoise Héritier*, Paris, O. Jacob, 2005, p. 225-271.

PECAUT Daniel, *Midiendo fuerzas: balance del primer año del gobierno de Alvaro Uribe Vélez*, Bogotá, Planeta, 2003.

PECAUT Daniel, « Les configurations de l'espace, du temps et de la subjectivité dans un contexte de terreur : l'exemple colombien », *Cultures & Conflits*, printemps 2000, n° 37.

PECAUT Daniel, « De la banalité de la violence à la terreur : le cas colombien », *Cultures & Conflits*, 1997, n° 24-25.

PECAUT Daniel, « Trafic de drogue et violence en Colombie », *Cultures & Conflits*, automne 1991, n° 3.

PECAUT Daniel, *L'ordre et la violence: évolution socio-politique de la Colombie entre 1930 et 1953*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1987.

PELLEGRINO Adéla, « Immigration et émigration en Amérique du Sud », *Hommes et Migrations*, 2007, n° 1270, p. 102-113.

PEREA Carlos Mario, *Limpieza social. Una violencia mal nombrada*, Bogotá, Centro Nacional de Memoria Histórica, Instituto de Estudios Políticos y Relaciones Internacionales - Universidad Nacional de Colombia, 2016.

PETONNET Colette, *On est tous dans le brouillard: essai d'ethnologie urbaine*, Paris, Éditions du CTHS, 2012.

PICHON Pascale, *Vivre dans la rue: sociologie des sans domicile fixe*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2010.

PICHON Pascale, *Sortir de la rue, les SDF: discontinuités biographiques et travail de la reconversion*, Paris, Plan urbanisme construction architecture, 2005.

PIFFANO Germán, *Del infierno al paraíso: una comedia urbana*, Mémoire de Licence en Anthropologie, Universidad de Los Andes, Bogotá, 2013.

PINZON Carlos, « Violencia y brujería en Bogotá », *Boletín cultural y bibliográfico del Banco de la República*, 1988, V, n° 16, p. 35-39.

PINZON Nelson, « Los jóvenes de “La Loma”: altos de Cazucá y el paramilitarismo en la periferia de Bogotá », *Maguaré*, 2007, n° 21, p. 271-295.

POCHETTI Irene, *La cité des enfants des rues representations, politiques et experiences des jeunesses urbaines marginales a Mexico et Tijuana*, Thèse de Doctorat en Sociologie, École des hautes études en sciences sociales, Paris, 2017.

POLLAK Michael, « Memória, Esquecimento, Silencio », *Estudos Históricos*, 1989, vol. 2, n° 3, p. 3-15.

POUILLON Jean, « La fonction mythique » dans *Le cru et le su*, Paris, Seuil, 1993, p. 37-53.

POUILLON Jean et PERRIN Michel, « La Pensée mythique: de la forme à l’usage », *L’Homme*, 1988, vol. 28, n° 106-107, p. 7-12.

PULGARIN Yarleys, *Vivienda estatal obrera de los años 30 en Bogotá: Los casos de los barrios Restrepo y Centenario*, Mémoire de Master en Patrimoine culturel et territoire, Pontificia Universidad Javeriana, Bogotá, 2009.

PUYO Fabio, VILLEGAS Benjamín et FUNDACION MISION COLOMBIA (eds.), *Historia de Bogotá*, Bogotá, Villegas Editores, 1988, vol.2 et vol. 3 Siglo XIX et Siglo XX.

« Rapport de l’atelier de recherche “Caguán 10 años: más allá de un proceso de paz” », *Documentos del Departamento de Ciencia Política - Universidad de Los Andes Bogotá*, 2012, n° 16.

REGUILLO Rossana, « La Mara: contingencia y afiliación con el exceso (re-pendando los límites) » dans J. Valenzuela, A. Nateras et R. Reguillo (eds.), *Los Maras. Identidades juveniles al límite*, México D.F., Tijuana, B.C., Universidad Autónoma Metropolitana, Colegio de la frontera del Norte, Casa Juan Pablos, 2007, p. 307-322.

RICŒUR Paul, *Temps et récit. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983, vol.1.

RITTERBUSCH Amy, *A youth vision of the city: The socio-spatial lives and exclusion of street girls in Bogota, Colombia*, Thèse de Doctorat de Philosophie, Florida International University, Miami, 2011.

ROBLEDO Ángela et RODRÍGUEZ Patricia, *Emergencia del sujeto excluido: aproximación genealógica a la no-ciudad en Bogotá*, Bogotá, Pontificia Universidad Javeriana (coll. « Colección Saber, sujeto & sociedad »), 2008.

RODRIGUEZ Carolina, *Cuerpos femeninos callejeros : Hacia una construcción de política*

social con enfoque de género en Bogotá, Mémoire de Master en Politique Publique, Pontificia Universidad Javeriana, Bogotá, 2014.

RODRIGUEZ LEURO Ángela, « Problemática de higiene y hacinamiento en Bogotá a finales del siglo XIX e inicios del siglo XX y primer barrio para obreros », *Memoria y sociedad*, 2014, vol. 18, n° 36, p. 49-64.

RODRIGUEZ Manuel del Socorro, *Papel periódico de la ciudad de Santafé de Bogotá*, Santafé, Imprenta de Don Antonio Espinosa de los Monteros, 1791-1797.

ROJAS ANDRADE Gabriel (ed.), *Desplazamiento forzado intraurbano y soluciones duraderas. Bogotá, Cúcuta y Quibdó*, Bogotá, Consultoría para los Derechos Humanos y el Desplazamiento - CODHES, 2013, vol.II.

ROJAS ARIAS Juan Carlos, « La política de la demolición: renovación urbana y habitat social en Francia y en Colombia », *Scripta Nova*, 2010, vol. 14, n° 331.

ROJAS Carlos Eduardo, *La violencia llamada « Limpieza social »*, Bogotá, CINEP (coll. « Colección Papeles de paz »), 1994.

ROMERO José Luis, *La ciudad occidental: culturas urbanas en Europa y América*, Buenos Aires, Siglo Veintiuno Editores (coll. « Historia y cultura »), 2009.

ROMERO Mauricio, *Paramilitares y autodefensas, 1982-2003*, Bogotá, Instituto de Estudios Políticos y Relaciones Internacionales, Universidad Nacional de Colombia, Editorial Planeta Colombiana (coll. « Grandes temas »), 2003.

ROMERO Mauricio et ARIAS Angélica, « “Bandas Criminales”, Seguridad Democrática y corrupción », *Arcanos*, 2008, n° 14, p. 40-51.

RÖTHLISBERGER Ernst, *El dorado: estampas de viaje y cultura de la Colombia Suramericana*, Bogotá, Biblioteca V Centenario Colcultura, 1993.

RUBIO Mauricio, *Pandillas, rumba, y actividad sexual: desmitificando la violencia juvenil*, Bogotá, Universidad Externado de Colombia (coll. « Estudios de caso en políticas públicas »), 2007.

RUEDA HERNANZ Germán, *La desamortización de Mendizábal y Espartero en España*, Madrid, Cátedra (coll. « Historia. Serie menor »), 1986.

RUI Taniele, *Corpos Abjetos: etnografia em cenários de uso e comércio de crack*, Thèse de Doctorat en Anthropologie Sociale, Universidade Estadual de Campinas, Campinas, SP, Brésil, 2012.

RUIZ, JAVIER OMAR, « Los ciudadanos de la calle, nómadas urbanos », *Nómadas*, avril 1999, n° 10, p. 172-177.

RUIZ Javier Omar, « La calle otro modo de ser ciudad », *Consenso*, 1994, p. 41-71.

RUIZ Javier Omar, HERNANDEZ José Manuel et BOLAÑOS Luis Antonio, *Gamines, instituciones y cultura de la calle*, Bogotá, Corporación Extramuros/ Ciudad y cultura,

1998.

RUIZ RESTREPO Javier, « Medellín: Fronteras de discriminación y espacios de guerra », *La sociología en sus escenarios, Revista del Centro de Estudios de Opinión*, 2008, n° 18.

SAENZ ROVNER Eduardo, « La “prehistoria” de la marihuana en Colombia: consumo y cultivos entre los años 30 y 60 », *Cuadernos de Economía*, 2007, XXVI, n° 47, p. 205-222.

SAENZ ROVNER Eduardo, « La prehistoria del narcotráfico en Colombia. Serie documental: desde la Gran Depresión hasta la Revolución Cubana », *Innovar: revista de ciencias administrativas y sociales*, , n° 8, p. 65-92.

SAHLINS Marshall, *Des îles dans l'histoire*, Paris, Gallimard, Le Seuil, 1989.

SALAZAR Alonso, *No nacimos pa' semilla. La cultura de las bandas juveniles en Medellín*, Bogotá, CINEP, 1995.

SALCEDO Andrés, « La cultura del miedo: la violencia en la ciudad », *Controversia*, 1996, n° 169, p. 99-116.

SALCEDO Andrés, SUAREZ Carlos et VALLEJO Elkin, « Faces da ilegalidade em Bogotá », *Tempo Social*, 2010, vol. 22, n° 2, p. 123-142.

SALGAR Januarío, « El chino de Bogotá » dans *Museo de cuadros de costumbres II*, Bogotá, F. Mantilla, 1866.

SANCHEZ G. Gonzalo et AROCHA RODRIGUEZ Jaime (eds.), *Colombia: violencia y democracia: informe presentado al Ministerio de Gobierno*, Bogotá, Universidad Nacional de Colombia, Colciencias, 1988.

SANCHEZ STEINER Lina María, *La ciudad-refugio: migración forzada y reconfiguración territorial urbana en Colombia: el caso Mocoa*, Barranquilla, Editorial Universidad del Norte, 2012.

SANTAMARIA Antonio et GARCIA Alejandro, « Azúcar en América », *Revista de Indias*, 2005, LXV, n° 233, p. 9-32.

SCHAPER-HUGHES Nancy, *Death without weeping: the violence of everyday life in Brazil*, Berkeley, Los Angeles, Londres, University of California Press, 1993.

SCHAPER-HUGHES Nancy et BOURGOIS Philippe (eds.), *Violence in war and peace: an anthology*, Malden, Blackwell Publishing (coll. « Blackwell readers in anthropology »), 2004.

SEGATO Rita, « La nueva elocuencia del poder. Una conversación con Rita Segato por el Instituto de Investigación y experimentación política » dans *Las nuevas formas de la guerra y el cuerpo de las mujeres*, Puebla, Mexico, Pez en el árbol, 2014, p. 77-114.

SEGATO Rita, *Las nuevas formas de la guerra y el cuerpo de las mujeres*, Puebla, Mexico, Pez en el árbol, 2014.

SEGATO Rita, *Las estructuras elementales de la violencia: ensayos sobre género entre la antropología, el psicoanálisis y los derechos humanos*, Buenos Aires, Universidad Nacional de Quilmes, Prometeo 3010 (coll. «Derechos humanos. Viejos problemas, nuevas miradas»), 2003.

SENNETT Richard, *Respect: de la dignité de l'homme dans un monde d'inégalité*, Paris, France, Albin Michel, 2003.

SENNETT Richard, *La chair et la pierre*, Paris, Les éditions de la Passion, 2002.

SENNETT Richard, *The conscience of the eye: the design and social life of cities*, New York, W.W. Norton, 1992.

SIGNORELLI Amalia, *Antropología urbana*, Barcelona, Anthropos, 1996.

SUAREZ GUAVA Luis Alberto, «San Miguel Arcángel en lucha contra el maligno. Aproximación a las formas elementales de la violencia en Colombia», *Cuadernos de los seminarios: ensayos de la Maestría en Antropología*, 2006, n° 1, p. 56-75.

SOFSKY Wolfgang, *Le livre des vices: essai*, Belval, Circé, 2012.

SOFSKY Wolfgang, *L'ère de l'épouvante: folie meurtrière, terreur, guerre*, Paris, Gallimard, 2002.

SOFSKY Wolfgang, *Traité de la violence*, Paris, Gallimard, 1998.

SUAREZ GARCIA Carlos, «Renovación urbana. ¿Una respuesta al pánico moral?», *Territorios*, 2010, n° 22, p. 111-124.

SUAREZ GARCIA Carlos, *O Estado e o abjeto. Discursos, dispositivos e políticas públicas para remoção de moradores de rua em Bogotá (Colômbia)*, Mémoire de Master en Anthropologie, Universidade Federal Fluminense, Niterói, Rio de Janeiro, 2012.

TAUSSIG Michael, *Beauty and the beast*, Chicago, University of Chicago Press, 2012.

TAUSSIG Michael, *Law in a lawless land: diary of a «limpieza» in Colombia*, Chicago, University of Chicago Press, 2005.

TAUSSIG Michael, *Chamanismo, colonialismo y el hombre salvaje. Un estudio sobre el terror y la curación*, Bogotá, Norma, 2002.

TODOROV Tzvetan, *La peur des barbares: au-delà du choc des civilisations*, Paris, Robert Laffont, 2010.

TODOROV Tzvetan, *Nous et les autres: la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Éd. du Seuil (coll. «Collection Points : essais»), 2004.

TOPALOV Christian, *Naissance du chômeur, 1880-1910*, Paris, A. Michel (coll. «Bibliothèque de "L'évolution de l'humanité"»), 1994.

TOVAR PINZON Hermes, «Emigración y éxodo en la historia de Colombia», *Les Cahiers*

ALHIM, 2001, n° 3.

URDANETA, « Nuestros grabados », *Papel periódico ilustrado*, 15 octobre 1884 p. 76-77.

URIBE ARBOLEDA Sergio, *La desamortización en Bogotá: 1861-1870*, Bogotá, Universidad de Los Andes, 1976.

URIBE María Victoria, *Matar, rematar y contramatar. Las masacres de la Violencia en el Tolima 1948-1964*, Bogotá, CINEP, 1990.

VALLADARES Licia, *La favela d'un siècle à l'autre: mythe d'origine, discours scientifiques et représentations virtuelles*, Paris, Maison des sciences de l'homme (coll. « Horizons américains »), 2006.

VARGAS Ruth et MARTINEZ Sandra, « Rumores sobre “El Bronx”: dinámicas de visibilidad/invisibilidad de violencias urbanas y control territorial en Bogotá » dans *VII Jornadas Santiago Wallace de Investigación en Antropología Social*, Buenos Aires, Sección de Antropología Social. Instituto de Ciencias Antropológicas. Facultad de Filosofía y Letras, UBA, 2013.

VARGAS Julián, *La sociedad de Santafé colonial*, Bogotá, CINEP, 1990.

VARGAS Julián et Fabio Zambrano, « Santa Fe y Bogotá: Evolución histórica y servicios públicos (1600-1957) » dans *Bogotá 450 años: Retos y realidades*, Lima, Institut français d'études andines (coll. « Travaux de l'IFEA »), 2015, p. 11-93.

VASQUEZ Juan Gabriel, *La forma de las ruinas*, Barcelona, Alfaguara, 2016.

VERGARA Andrés, *Historia del arrabal: los bajos fondos bogotanos en los cronistas Ximénez y Osorio Lizarazo, 1924-1946*, Medellín, Universidad de Antioquia, 2014.

VERGARA Y VERGARA Julio C., « Habitaciones obreras, edificios escolares y hospitales », *Anuario de la Facultad de Matemáticas e ingeniería*, Universidad Nacional de Colombia, 1919.

VIEILLARD-BARON Hervé, « Le ghetto un lieu commun impropre et banal: Aproches conceptuelles et représentations », *Les annales de la recherche urbaine*, 1990, n° 49, p. 12-22.

VIGARELLO Georges, *Le propre et le sale: l'hygiène du corps depuis le Moyen âge*, Paris, Seuil, 1985.

VILLEGAS VELEZ Álvaro, « Raza y nación en el pensamiento de Luis López de Mesa: Colombia, 1920-1940 », *Estudios Políticos*, juin 2005, n° 26, p. 209-232.

VILLENA Francisco, *Las máscaras del muerto: autoficción y topografías narrativas en la obra de Fernando Vallejo*, Bogotá, Editorial Pontificia Universidad Javeriana (coll. « Opera eximia »), 2009.

WACQUANT Loïc, « Repenser le ghetto. Du sens commun au concept sociologique », *Idées économiques et sociales*, janvier 2012, n° 167, p. 14-25.

WACQUANT Loïc, *Parias urbains : ghetto, banlieues, État*, Paris, La Découverte, 2007.

WACQUANT Loïc, *Punir les pauvres : le nouveau gouvernement de l'insécurité sociale*, Marseille, Agone (coll. « Contre-feux »), 2004.

WIEVIORKA Michel, *La violence*, Paris, France, Hachette Littératures, 2005.

ZAPATA OLIVELLA Manuel, *La Calle 10*, Bogotá, Prolibros Ltda, 1986.

ZEI Estela Restrepo, « Vagos, enfermos y valetudinarios. Bogotá: 1830-1860 », *Historia y Sociedad*, janvier 2002, n° 8, p. 83-127.

ZERDA Liborio, « Análisis químico, fisiológico e higiénico de la chicha », *Anales de Instrucción Pública*, Bogot 1889.

Presse

« “El Bronx”: de centro de expendio de drogas y armas a basurero », *El Tiempo*, 1^{er} juin 2016, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-16608456> (consulté le 1^{er} juin 2016).

« “El Catatumbo es una especie de Bronx a nivel nacional”: Presidente Santos », *El Espectador*, 28 mai 2016, disponible en ligne sur <https://www.elespectador.com/noticias/judicial/el-catatumbo-una-especie-de-bronx-nivel-nacional-presid-articulo-634913> (consulté le 1^{er} juin 2016).

« “El espacio público y el orden generan seguridad”: Daniel Mejía », *Revista Semana*, 12 mars 2016, disponible en ligne sur <https://www.semana.com/nacion/articulo/bogota-secretario-de-seguridad-daniel-mejia-habla-de-orden-y-espacio-publico/465018> (consulté le 22 mars 2016).

« “Los Urabeños” y “La Oficina de Envigado” buscan diálogos de paz con el Gobierno », *El Espectador*, 14 avril 2014, disponible en ligne sur <https://www.elespectador.com/noticias/judicial/los-urabenos-y-oficina-de-envigado-buscan-dialogos-de-p-articulo-486784> (consulté le 23 octobre 2017).

« “No vamos a tolerar una república independiente del crimen en Bogotá”: Peñalosa », *El Espectador*, 28 mai 2016, disponible en ligne sur <http://www.elespectador.com/noticias/bogota/no-vamos-tolerar-una-republica-independiente-del-crimen-articulo-634915> (consulté le 1^{er} juin 2016).

« 120 años de historia celebra Bavaria el 4 de abril », *Portafolio*, 3 avril 2009, disponible sur <http://www.portafolio.co/economia/finanzas/120-anos-historia-celebra-bavaria-abril-257114>, consulté le 15 juin 2017.

« 8.376.463 : las víctimas del conflicto armado en Colombia », *Portafolio*, 9 avril 2017, « 8.376.463 : las víctimas del conflicto armado en Colombia », *Portafolio*, 9 avril 2017, disponible en ligne sur <http://www.portafolio.co/economia/gobierno/el-numero-de-victimas-del-conflicto-armado-en-colombia-504833> (consulté le 14 juillet 2017).

« 92 “ollas” de microtráfico, las primeras que serán demolidas », *El Tiempo*, 10 avril 2014, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-13817136> (consulté le 2 juillet 2014).

« Alcaldía encontró secuestrados y esclavas sexuales en El Bronx », *El Tiempo*, 28 mai 2016, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-16605518> (consulté le 31 mai 2016).

« Alias Teo, una de las fichas claves en la olla más temida », *El Tiempo*, 28 mai 2016, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-16606032> (consulté le 31 mai 2016).

« Allanamientos en el Bronx-Galeria de fotos », *El Tiempo*, 4 février 2014, disponible en ligne sur http://www.eltiempo.com/Multimedia/galeria_fotos/bogot7/allanamientos-en-el-bronx_13449875-5 (consulté le 04 février 2014).

« Así es Unicentro », *El Tiempo*, 26 juillet 2004, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/MAM-1506156> (consulté le 24 juin 2017).

« Así funcionaba la red de explotación sexual en el Bronx », *Revista Semana*, 29 mai 2016, disponible en ligne sur <https://www.semana.com/nacion/articulo/bogota-red-de-explotacion-sexual-en-el-bronx/475726> (consulté le 1^{er} juin 2016).

« Así operan “ollas de vicio” en Medellín, según la Fundación Paz y Reconciliación », *Caracol Radio*, 21 juin 2016, disponible en ligne sur http://caracol.com.co/emisora/2016/06/21/medellin/1466511175_035490.html (consulté le 29 octobre 2016).

« Así sobornaban a los policías en San Bernardo », *El Tiempo*, 15 avril 2016, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-16564799> (consulté le 17 avril 2016).

« Atención a los habitantes de calle, un juego del gato y el ratón », *El Tiempo*, 30 juillet 2016, disponible en ligne sur <https://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-16660082> (7 août 2016).

« Atentados terroristas sacuden posesión del presidente Álvaro Uribe », *Revista Semana*, 8 août 2002, disponible en ligne sur <https://www.semana.com/noticias/articulo/atentados-terroristas-sacuden-posesion-del-presidente-alvaro-uribe/53466-3> (consulté le 17 septembre 2018).

« Balacera en el Bronx », *Caracol TV*, 28 novembre 2012, disponible en ligne sur <https://www.elespectador.com/noticias/bogota/fuerte-balacera-el-bronx-deja-un-muerto-y-varios-herido-video-389517> (consulté le 20 octobre 2017).

« Batalla campal en Medellín », *El Tiempo*, 17 octobre 2002, disponible en ligne sur <https://www.eltiempo.com/archivo/documento/MAM-1365924> (consulté le 17 octobre 2017).

« Bertha González, la mujer más poderosa del “Bronx” », *El Tiempo*, 2 juin 2016, disponible en ligne sur <https://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-16609576>

(consulté le 13 août 2016).

« Bomberos controlaron incendio en San Victorino », *El Espectador*, 5 février 2014, Disponible en ligne sur <http://www.elespectador.com/noticias/bogota/bomberos-controlaron-incendio-san-victorino-bogota-articulo-472940> (consulté le 05 février 2014).

« Confesiones de un asesino de las “casas de pique” de Buenaventura », *Kienyke*, 14 septembre 2015, disponible en ligne sur <https://www.kienyke.com/krimen/confesiones-de-un-asesino-de-las-casas-de-pique-de-buenaventura> (consulté le 4 novembre 2017).

« Cracolandia, l'enfer du crack de Sao Paulo délocalisé », *Le Point*, 26 mai 2017, disponible en ligne sur https://www.lemonde.fr/ameriques/article/2017/06/19/a-sao-paulo-l-enfer-du-crack-n-en-finit-pas_5147434_3222.html (consulté le 4 juillet 2018).

« CTI investiga casos de tortura en el “Bronx” », *El Tiempo*, 31 mai 2016, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-16607269> (consulté le 1 juin 2016).

« Desmembramientos aumentan en Medellín, van 24 este año », *El Nuevo Siglo*, 9 octobre 2015, disponible en ligne sur <http://www.elnuevosiglo.com.co/articulos/10-2015-desmembramientos-aumentan-en-medellin-van-24-este-ano> (consulté le 4 novembre 2017).

« Desórdenes en el centro de Bogotá tras operativo en el Bronx », *El Espectador*, 29 mai 2016, disponible en ligne sur <https://www.elespectador.com/noticias/bogota/desordenes-el-centro-de-bogota-tras-operativo-el-bronx-articulo-635048> (consulté le 1^{er} juin 2016).

« Distrito iniciará demoliciones en el Bronx », *Revista Semana*, 29 mai 2016, disponible en ligne sur <https://www.semana.com/nacion/articulo/bogota-balance-de-operativo-en-el-bronx/475720> (consulté le 1^{er} juin 2016).

« El cambuche pasó a la Plaza España », *El Espectador*, 30 mai 2016, 30 mai 2016, disponible en ligne sur <https://www.elespectador.com/noticias/bogota/el-cambuche-paso-plaza-espana-articulo-635218> (consulté le 1^{er} juin 2016).

« El festival ñero », *El Tiempo*, 16 novembre 1991, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/MAM-191735> (consulté le 28 novembre 2016).

« El infierno que se vive en el Bronx », *Diario ADN*, 3 avril 2013, disponible en ligne sur <http://diarioadn.co/bogota/mi-ciudad/el-bronx-de-bogot%C3%A1-1.53919> (consulté le 11 juin 2015).

« El patio de los milagros », *La Siesta*, 4 mai 1886.

« El Tiempo, en el corazón de la calle del “Bronx”. Document audiovisuel », *El Tiempo*, 1^{er} juin 2016, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/bogota/video/el-tiempo-en-la-calle-del-bronx/16607975> (consulté le 1^{er} juin 2016).

« En Bogotá existen 11 “ollas madre” que funcionan como el Bronx », *Caracol Radio*, 2 juin 2016, disponible en ligne sur

http://caracol.com.co/emisora/2016/06/02/bogota/1464879876_164931.html (consulté le 13 août 2016).

« En el Bronx secuestraban a extranjeros y pedían hasta 10.000 euros por su rescate », *El Espectador*, 1^{er} juin 2016, disponible en ligne sur <https://www.elespectador.com/noticias/bogota/el-bronx-secuestraban-extranjeros-y-pedian-hasta-10000-articulo-635443> (consulté le 1^{er} juin 2016).

« Extinción de domino a nueve predios de alias Rigo », *El Tiempo*, 20 mars 2015, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-15432295> (consulté le 23 mars 2015).

« Hallan niños explotados sexualmente y un secuestrado durante operativo en el Bronx », *El Espectador*, 28 mai 2016, disponible en ligne sur <https://www.elespectador.com/noticias/bogota/hallan-ninos-explotados-sexualmente-y-un-secuestrado-du-articulo-634932> (consulté le 1^{er} juin 2016).

« Hogar de familia es un oasis dentro del “Sanber” », *Revista Semana*, 26 juin 2016, disponible en ligne sur <https://www.semana.com/nacion/articulo/microtrafico-historia-de-venta-de-drogas-en-san-bernardo/479487> (consulté le 28 juin 2016).

« Incautan más de 12.000 dosis de droga en la calle del Bronx », *El Tiempo*, 3 février 2014, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-13446255> (consulté le 03 février 2014).

« Investigan posible grupo de limpieza », *El Tiempo*, 13 août 1993, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/MAM-194250> (consulté le 16 mars 2018).

« La alerta por los tentáculos de “Guacho” en el sur de Bogotá », *El Tiempo*, 30 juillet 2018, disponible en ligne sur <https://www.eltiempo.com/justicia/investigacion/la-alerta-por-los-tentaculos-de-guacho-en-el-sur-de-bogota-249124> (consulté le 17 septembre 2018).

« La explotación sexual de menores, otra plaga de la calle del “Bronx” », *El Tiempo*, 5 mars 2016, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-16528915> (consulté le 15 juillet 2018).

« La herencia de las Auc en Bogotá », *El Espectador*, 20 juin 2008, disponible en ligne sur <https://www.elespectador.com/impreso/articuloimpreso-herencia-de-auc-bogota> (consulté le 23 octobre 2017).

« La historia del Zar del Bronx », *El Tiempo*, 31 août 2001, disponible en ligne sur <https://www.eltiempo.com/archivo/documento/MAM-473782> (consulté le 25 janvier 2018).

« La receta antibacrim », *Revista Semana*, 28 oct. 2017, disponible en ligne sur <http://www.semana.com/nacion/articulo/proyecto-de-ley-para-desmantelar-a-bacrim/545258> (consulté le 27 octobre 2017).

« Las mejores caricaturas de “Copetín” publicadas en El Tiempo », *El Tiempo*, 21 juillet 2017, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/bogota/caricaturas-de-copetin->

publicadas-en-el-tiempo-111544 (consulté le 18 août 2017).

« Ley de policía », *El Constitucional de Cundinamarca*, 10 juill. 1842 p. 183.

« Los habitantes de la calle », *El Tiempo*, 27 avril 2005, disponible en ligne sur <https://www.eltiempo.com/archivo/documento/MAM-1687884> (consulté le 16 septembre 2018).

« Los intereses secretos detrás del pacto de bandas », *El Colombiano*, 16 avril 2014, disponible en ligne sur <http://www.elcolombiano.com/blogs/revelacionesdelbajomundo/los-intereses-secretos-detras-del-pacto-de-bandas/7016#more-7016> (consulté le 23 octobre 2017).

« Medellín reconoce la existencia de “casas de pique” », *Noticias RCN*, 7 octobre 2015, disponible en ligne sur <http://www.noticiasrcn.com/nacional-regiones-centro/medellin-reconoce-existencia-casas-pique> (consulté le 4 novembre 2017).

« Menores drogándose en el Bronx, drama para cientos de padres de familia », *Noticias Caracol ; El Espectador*, 12 mai 2016, disponible en ligne sur <https://www.elespectador.com/noticias/bogota/menores-drogandose-el-bronx-drama-cientos-de-padres-de-video-631933> (consulté le 15 mai 2016).

« Ni deforma, ni embrutece: la chicha sigue viva en el Chorro de Quevedo de Bogotá », *Las 2 Orillas*, 22 mars 2016, disponible sur <https://www.las2orillas.co/ni-deforma-ni-embrutece-la-chicha-sigue-viva-en-el-chorro-de-quevedo-en-bogota/> (consulté le 15 juin 2017).

« Noticias Caracol Émission du matin », *Caracol TV*, 17 août 2016.

« Ocho capitales ya prohíben el parrillero en moto para combatir delitos », *El Tiempo*, 22 septembre 2016, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/justicia/cortes/ciudades-de-colombia-que-prohiben-parrilleros-en-las-motos-40986> (consulté le 19 octobre 2017).

« Operativos para dar con “casas de pique” en Buenaventura », *Noticias RCN*, 8 mars 2014, disponible en ligne sur <http://www.noticiasrcn.com/nacional-regiones-pacifico/operativos-dar-casas-pique-buenaventura> (consulté le 4 novembre 2017).

« Plaza de Mercado », *Las Noticias*, 21 février 1884.

« Policía se (sic) ha incautado de 12 mil dosis de droga en operativos en Bronx », *El Espectador*, 3 février 2014, disponible en ligne sur <https://www.elespectador.com/noticias/bogota/policia-se-ha-incautado-de-12-mil-dosis-de-droga-operat-articulo-472499> (consulté le 3 février 2014).

« Por filtración de información se cancela operativo contra fiestas en el Bronx », *El Espectador*, 13 mai 2016, disponible en ligne sur <https://www.elespectador.com/noticias/bogota/filtracion-de-informacion-se-cancela-operativo-contra-f-articulo-632129> (consulté le 15 mai 2016).

« Posesión bajo fuego », *Revista Semana*, août 2002, disponible en ligne sur <https://www.semana.com/nacion/articulo/posesion-bajo-fuego/53540-3> (consulté le 17

septembre 2018).

« Presencia guerrillera en Bogotá », *El Tiempo*, 2 juin 1996, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/MAM-308154> (consulté le 23 octobre 2017).

« Prohíben circulación de motocicletas con parrilleros en Bogotá », *Vanguardia.com*, 12 mai 2013, disponible en ligne sur <http://www.vanguardia.com/actualidad/colombia/207935-prohiben-circulacion-de-motocicletas-con-parrilleros-en-bogota> (consulté le 19 octobre 2017).

« Qué dice el fallo sobre habitantes de calle que Peñalosa pide revisar », *El Espectador*, 16 août 2016, disponible en ligne sur <https://www.elespectador.com/noticias/bogota/dice-el-fallo-sobre-habitantes-de-calle-penalosa-pide-r-articulo-649420> (consulté le 17 août 2016).

« Qué hay tras la alerta en Ciudad Bolívar », *El Tiempo*, 16 mai 2004, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/MAM-1585323> (consulté le 23 octobre 2017).

« Renacen las “casas de pique” en Buenaventura », *El Espectador*, 5 mars 2014, disponible en ligne sur <https://www.elespectador.com/noticias/judicial/renacen-casas-de-pique-buenaventura-articulo-478997> (consulté le 24 mai 2015).

« Revista de la ciudad », *La Opinión*, 10 mai 1865, n° 118.

« Revive temor por “casas de pique” en Buenaventura », *Vanguardia.com*, 19 janvier 2015, disponible en ligne sur <http://www.vanguardia.com/actualidad/colombia/295523-revive-temor-por-casas-de-pique-en-buenaventura> (consulté le 24 mai 2015).

« Rumbas en el “Bronx”, la temible moda entre estudiantes de colegios », *El Tiempo*, 10 mai 2016, disponible en ligne sur <https://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-16588366> (consulté le 15 mai 2016).

« Se acaba el Bronx, sigue el negocio », *El Espectador*, 1^{er} juin 2016, disponible en ligne sur <https://www.elespectador.com/noticias/bogota/se-acaba-el-bronx-sigue-el-negocio-articulo-635589> (consulté le 13 août 2016).

« Son 15 los policías capturados por “venderle el alma” a mafias del Bronx », *Noticias Caracol*, 8 février 2016, disponible en ligne sur <https://noticias.caracoltv.com/colombia/son-15-los-policias-capturados-por-supuestamente-trabajar-con-mafias-del-bronx> (consulté le 12 février 2016).

« Tras el rastro de las “casas de pique” en el puerto de Buenaventura », *El Tiempo*, 6 mars 2014, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-13602075> (consulté le 24 mai 2015).

« Un muerto y 6 heridos en el Bronx tras balacera », *El Nuevo Siglo*, 28 novembre 2012, disponible en ligne sur <http://elnuevosiglo.com.co/articulos/11-2012-un-muerto-y-6-heridos-en-el-bronx-tras-balacera> (consulté le 20 octobre 2017).

« Una demolición necesaria. Notas Editoriales », *Proa*, mai 1952, n° 59, p. 7.

« Yo fui desechable », *El Tiempo*, 23 juin 1991, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/MAM-108344> (consulté le 28 novembre 2016).

ACERO Hugo, « Del Cartucho al Bronx », *La Silla Llena - La Silla Vacía*, 4 février 2016, disponible en ligne sur <http://lasillavacia.com/silla-llena/red-cachaca/historia/del-cartucho-al-bronx-55006> (consulté le 20 juin 2018).

ALCALDIA MAYOR DE BOGOTA, « “Los Camad son instrumentos de paz”, Alcalde Petro », *Oficina de prensa*, 17 septembre 2012, <http://www.bogotahumana.gov.co/index.php/noticias/comunicados-de-prensa-alcalde-mayor/2083-qlos-camadson-instrumentos-de-pazq-alcalde-petro> (consulté le 4 mai 2018).

ALCALDIA MAYOR DE BOGOTA « Visitantes extranjeros en 2017, la cifra más alta el cuatro años », 30 janvier 2018, disponible en ligne sur <http://www.bogota.gov.co/temas-de-ciudad/gestion-publica/en-2017-se-presento-la-cifra-mas-alta-de-visitantes-extranjeros-en-bogota> (consulté le 27 août 2018).

APONTE Augusto, « La mujer que enfrenta las redes de prostitución infantil en “El Bronx” », *Kienyke.com*, 4 octobre 2015, disponible en ligne sur <https://www.kienyke.com/politica/ella-salva-ninas-que-son-obligadas-tener-sexo-con-indigentes-en-bronx> (consulté le 14 mai 2016).

ARDILA Laura, « La herencia de El Cartucho », *El Espectador*, 8 octobre 2011, disponible en ligne sur <http://www.elespectador.com/noticias/bogota/herencia-de-el-cartucho-articulo-304382> (consulté le 4 août 2014).

CANO Carlos, « En Medellín ruinas de la “Casa del terror” son cicatriz del conflicto », *El Tiempo*, 15 mai 2012, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-11798082> (consulté le 4 novembre 2017).

Cowie Sam, « Por dentro da Cracolândia, a feira aberta de crack que São Paulo não consegue destruir », *The Guardian*, 28 novembre 2017, disponible en ligne sur <https://www.theguardian.com/cities/2017/nov/28/cracolandia-sao-paulo-feira-crack-dentro> (consulté le 4 juillet 2018).

CRUZ Ricardo, « Ciudad Bolívar, en Bogotá, en alerta por reorganización paramilitar », *Revista Semana*, 14 août 2007, disponible en ligne sur <http://www.semana.com/online/articulo/ciudad-bolivar-bogota-alerta-reorganizacion-paramilitar/87637-3> (consulté le 23 octobre 2017).

GATINOIS Claire, « A Sao Paulo, l'enfer du crack n'es finit pas », *Le Monde*, 19 juin 2017, disponible en ligne sur https://www.lemonde.fr/ameriques/article/2017/06/19/a-sao-paulo-l-enfer-du-crack-n-en-finit-pas_5147434_3222.html (consulté le 4 juillet 2018).

HERRERA Jorge, « Denuncian supuesta presencia de paramilitares en Ciudad Bolívar y Usme, en Bogotá », *BLU Radio*, 21 mars 2017, disponible en ligne sur <https://www.bluradio.com/nacion/denuncian-supuesta-presencia-de-paramilitares-en-ciudad-bolivar-y-usme-en-bogota-135000> (consulté le 27 octobre 2017).

LOAIZA José, « Más seguridad en Itagüí y Envigado sin parrilleros », *El Colombiano*, 24 janvier 2017, disponible en ligne sur <http://www.elcolombiano.com/antioquia/restriccion-de-parrillero-en-itagui-y-envigado-logra-mas-seguridad-KJ5803950> (consulté le 19 octobre 2017).

LOPEZ Gisella, « Sigue el debate por la prohibición de parrilleros en algunas zonas de la ciudad », *El Universal*, 10 juillet 2017, disponible en ligne sur <http://www.eluniversal.com.co/cartagena/sigue-el-debate-por-la-prohibicion-de-parrilleros-en-algunas-zonas-de-la-ciudad-257337> (consulté le 19 octobre 2017).

MACIAS Javier, « Nunca más, casa del terror », *El Colombiano*, 27 juillet 2010, disponible en ligne sur http://www.elcolombiano.com/historico/nunca_mas_casa_del_terror-LVEC_98254 (consulté le 4 novembre 2017).

MALAVAR Carol, « De cada 100 graduados, solo 48 ingresaron a la educación superior », *El Tiempo*, 27 juillet 2016, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-16656094> (consulté le 3 juin 2018).

MARTINEZ Santiago, « Historia de una “casa de pique” », *El Espectador*, 11 octobre 2014, disponible en ligne sur <https://www.elespectador.com/noticias/judicial/historia-de-una-casa-de-pique-articulo-521746> (consulté le 24 mai 2015).

MCDERMOTT Jeremy, « Pacto criminal en Medellín », *El Espectador*, 6 octobre 2013, disponible en ligne sur <https://www.elespectador.com/noticias/judicial/pacto-criminal-medellin-articulo-450844> (consulté le 23 octobre 2017).

MERCADO David, « La otra cara de la comuna 13 tras 15 años de la operación Orion », *El Tiempo*, 17 octobre 2017, <https://www.eltiempo.com/colombia/medellin/la-comuna-13-de-medellin-tras-15-anos-de-la-operacion-orion-141654> (consulté le 20 octobre 2017).

MOLANO Alfredo, « El paramilitarismo del posacuerdo », *El Espectador*, 16 octobre 2017, disponible en ligne sur <https://colombia2020.elespectador.com/pais/el-paramilitarismo-del-posacuerdo> (consulté le 27 octobre 2017).

MONNET Bertrand, « A “Cracolandia”, l’antre des maîtres du crack », *Le Monde*, 28 mai 2017 p. 14-15.

MORALES Lorenzo, « Preocupación por expansión del poder paramilitar en la ciudad », *Revista Semana*, 7 novembre 2008, disponible en ligne sur <http://www.semana.com/online/articulo/preocupacion-expansion-del-poder-paramilitar-ciudad/93838-3> (consulté le 23 octobre 2017).

NAVIA José, « Ñeros: un túnel sin salida », *El Tiempo*, 24 novembre, disponible en ligne sur, <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/MAM-196148> (consulté le 28 novembre 2016).

NAVIA José, « Vendedores de surungo », *El Tiempo*, 8 avril 1991, disponible en ligne sur <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/MAM-58832> (consulté le 29 novembre 2016).

OBREGON Carlos, « Bronx: un golpe a la olla madre », *Caracol Radio*, 31 mai 2016,

disponible en ligne sur http://caracol.com.co/radio/2016/05/31/nacional/1464717136_531866.html (consulté le 12 août 2016).

OSPINA Andrés, « Mártires: guerra y paz », *El Espectador*, 17 juillet 2014, disponible en ligne sur <http://www.elespectador.com/noticias/bogota/martires-guerra-y-paz-articulo-505095> (consulté le 18 juillet 2014).

PEREZ Ángel, « En Colombia el 40% de los jóvenes no terminan la educación media », *Dinero*, 6 mars 2017, disponible en ligne sur <https://www.dinero.com/opinion/columnistas/articulo/en-colombia-los-jovenes-no-terminan-la-educacion-media-angel-perez/242654> (consulté le 3 juin 2018).

RAUPP Jean, « Consumo de drogas na Cracolândia aumentou, diz secretário municipal de SP », *globo.com*, 12 avril 2018, disponible en ligne sur <https://g1.globo.com/sp/sao-paulo/noticia/consumo-de-drogas-na-cracolandia-aumentou-diz-secretario-municipal-de-sp.ghtml> (consulté le 4 juillet 2018).

RECIO David, « Así viven los niños en el Bronx », *El Tiempo*, 14 mai 2016, disponible en ligne sur <https://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-16593138> (consulté le 15 mai 2016).

RESTREPO Felipe, « El Tercer Milenio, un parque agridulce », *Revista Semana*, 6 juin 2012, disponible en ligne sur <https://www.semana.com/nacion/articulo/el-tercer-milenio-parque-agridulce/259081-3> (consulté le 20 août 2017).

RUIZ Yolanda, « Las campanas doblan por mí », *RCN Radio*, 12 juillet 2018, disponible en ligne sur <https://www.rcnradio.com/opinion/las-campanas-doblan-por-mi> (consulté le 2 octobre 2018).

TEJADA Paulina et TAMAYO Natalia, « Orión nunca más », *El Espectador*, 16 octobre 2017, disponible en ligne sur <https://www.elespectador.com/noticias/nacional/antioquia/orion-nunca-mas-articulo-718380> (consulté le 17 octobre 2017).

TESTIGO DIRECTO, *Gancho a los Capos del Bronx - Segunda Parte*, Bogotá, RPTV, 2013, disponible en ligne sur <https://www.youtube.com/watch?v=2nmp69EY0w8> (consulté le 12 juin 2015).

Documents administratifs et rapports institutionnels

Acelerar el progreso hacia la reducción del embarazo en la adolescencia en América Latina y el Caribe. Informe de consulta técnica, Washington, D.C, OPS, OMS, UNFPA, Unicef, 2016.

Bogotá: Ciudad de estadísticas, Bogotá, Secretaría de Planeación, Alcaldía Mayor de Bogotá, 2010.

COLOMBIA, *Codificación nacional de todas las leyes de Colombia desde el año de 1821*,

hecha conforme a la ley 13 de 1912, Bogotá, Imprenta Nacional, 1924, vol.VI.

COLOMBIA, *Recopilación de las disposiciones fundamentales i reglamentarias sobre crédito nacional i desamortización de bienes de Manos Muertas: Decreto de 9 de setiembre de 1861*, Bogotá, Imprenta de la Nación, 1862.

COLOMBIA, *Cuerpo de leyes de la República de Colombia: que comprende todas las leyes, decretos y resoluciones dictados por sus congresos desde el de 1821 hasta el ultimo de 1827*, Bogotá, V. Espinal, 1840.

COMISION COLOMBIANA DE JURISTAS, « Neoparamilitarismo y nuevas masacres », *Serie sobre los derechos de las víctimas y la aplicación de la Ley 975*, 3 septembre 2008, Boletín No. 29, disponible en ligne sur www.coljuristas.org/documentos/boletines/bol_n29_975.pdf (consulté le 30 octobre 2017).

DABS, *Estudio sobre la indigencia*, Bogotá, DABS, 1994.

Décret 619 de 2000, « Por el cual se adopta el Plan de Ordenamiento Territorial para Santa Fe de Bogotá, Distrito Capital », disponible en ligne sur <http://www.alcaldiabogota.gov.co/sisjur/normas/Norma1.jsp?i=3769> (consulté le 7 septembre 2018).

DEPARTAMENTO ADMINISTRATIVO NACIONAL DE ESTADISTICA et SECRETARIA DISTRITAL DE INTEGRACION SOCIAL, *Censo de habitantes de la calle Bogotá 2017. Documento de caracterización proyectos espaciales*, Bogotá, DANE; SDIS, 2018.

DEPARTAMENTO NACIONAL DE PLANEACION, *Plan Nacional de Desarrollo 2002-2006*, Bogotá, DNP, 2003.

DEPARTMENT OF CITY PLANNING, *Decennial Census - Census 2010*, New York, disponible en ligne sur <http://www1.nyc.gov/site/planning/data-maps/nyc-population/census-2010.page> (consulté le 4 mai 2018).

PEÑALOSA Enrique, « Discurso de Posesión : Bogotá mejor para todos », disponible en ligne sur <http://www.bogota.gov.co/alcalde-mayor/discurso-posesion> (consulté le 7 septembre 2018).

PEÑALOSA Enrique, « Informe de la gestion del alcalde Peñalosa presentada al Concejo de la ciudad » dans *Bogotá a Escala Humana*, Bogotá, Alcaldía Mayor de Bogotá, Fundación Misión Colombia, Villegas Editores, 1999.

PROFAMILIA et MINSALUD, *Encuesta Nacional de Demografía y Salud*, Bogotá, Ministerio de Salud y Protección Social, 2015.

Recopilación de leyes de la Nueva Granada, Bogotá, Imprenta de Zoilo Salazar, 1845.

REPUBLICA DE COLOMBIA et DEPARTAMENTO ADMINISTRATIVO NACIONAL DE ESTADISTICA, *Censo de población 9 de mayo de 1951. Decreto-Ley Número 1905 de 1954 (junio 19)*, Bogotá, 1954.

Filmographie

BUÑUEL Luis, *Los olvidados*, Films sans Frontières, 1950.

FAVREAU Mélanie, *La république des enfants*, France Télévisions, 2013.

PIFFANO Germán, *Infierno o paraíso*, Fílmico, Canal Capital, 2014.

TEATRO LA CANDELARIA, *Documentaire Calle Adentro*, 1993.

Conférences

RUIZ Javier Omar et HERNANDEZ José Manuel, *Conversatorio sobre habitabilidad en calle*, UPI La 32, IDIPRON, 2016.

TASSIN Étienne, « L'expérience des frontières : désidentification et subjectivation », Conférence-débat dans *Colloque international de philosophie et sociologie « Movimientos sociales y subjetivaciones políticas »*, Universidad de los Andes et Université Paris Diderot - Paris 7, Bogotá, mars 2014.

Émissions de radio

LARA Ana María et PARAMO Carlos, « La radio de los destrozos », de la série *Historias de Onda Larga : Memorias de la Radio en Colombia*, Radio Nacional de Colombia, 4 septembre 2015.

Table des illustrations

Cartes

CARTE 1 : COLOMBIE.....	15
CARTE 2 : AIRE METROPOLITAINE DE BOGOTA	16
CARTE 3 : AIRE URBAINE DE BOGOTA ET LOCALISATION DU CENTRE-VILLE.....	17
CARTE 4 : LOCALIDADES [ARRONDISSEMENTS] DE BOGOTA	27
CARTE 5 : LOCALISATION DES OLLAS DANS LE CENTRE-VILLE.....	28
CARTE 6 : PLAN DE BOGOTA REALISE PAR CARLOS CLAVIJO EN 1891 (REMIS A JOUR EN 1894).....	75
CARTE 7 : PLAN DE BOGOTA (SAUF CHAPINERO) EN 1900	97

Images

IMAGE 1 : LE <i>CARTUCHO</i> AU DEBUT DES ANNEES 1990	21
IMAGE 2 : TIENDAS A BOGOTA, EN 1890 ET 1916.	71
IMAGE 3 : MARCHÉ CENTRAL DE <i>LA CONCEPCION</i>	76
IMAGE 4 : <i>CARTILLA ANTIALCOHOLICA</i> , GRAVURES DE CORTES, 1913	92
IMAGE 5 : <i>TABLEAU D'ANTI-ALCOOLISME</i> PAR LE DR GALTIER-BOISSIERE	93
IMAGE 6 : <i>EL SIGLO</i> , 17 JANVIER 1948.	112
IMAGE 7 : <i>UN PROYECTO MACABRO, EL SIGLO</i> , 22 NOVEMBRE 1947	113
IMAGE 8 : MAGAZINE HEBDOMADAIRE <i>EL CLARIN</i> , 22 AVRIL 1948.....	116
IMAGE 9 : DESSIN DE LA « <i>CIUDAD DE EMPLEADO</i> » APPARU DANS LE JOURNAL <i>EL ESPECTADOR</i> EN 1947	137
IMAGE 10 : CAMPAGNE PUBLICITAIRE DU MINISTERE DE L'HYGIENE	146
IMAGE 11 : AFFICHE PUBLICITAIRE « CABRITO », COMPAGNIE BAVARIA, 1948.	148
IMAGE 12 : AFFICHES PUBLICITAIRES COMPAGNIE BAVARIA.	149
IMAGE 13 : <i>CHAMBERLAIN'S COUGH REMEDY</i>	152
IMAGE 14 : ENFANTS DE RUE A SANTIAGO, CHILI, 1955.....	175
IMAGE 15 : PREMIERE PAGE DU JOURNAL <i>EL CHINO DE BOGOTA</i> DU 2 JUILLET 1874	177
IMAGE 16 : PREMIERE APPARITION DE <i>COPETIN</i> LE 16 AVRIL 1962 DANS <i>EL TIEMPO</i>	199
IMAGE 17 : <i>COPETIN</i> , FEVRIER 1969.....	199
IMAGE 18 : ENTREE DE <i>LA ELE</i> DU COTE DE LA <i>PLAZA DE LOS MARTIRES</i> , FEVRIER 2016.	270
IMAGE 19 : ENTREE DE <i>LA ELE</i> DU COTE <i>BATALLON</i> . AU FOND, LA CASERNE DE L'ARMEE ET LE PARC <i>TERCER MILENIO</i> , OCTOBRE 2014.....	270
IMAGE 20 : ENTREE DE <i>LA ELE</i> DU COTE <i>CARTONERIA</i> , OCTOBRE 2014.	271
IMAGE 21 : LE <i>SAMBER</i> APRES UNE INTERVENTION DE LA POLICE, JANVIER 2017. IL S'AGIT ICI DE LA PARTIE ETROITE DE LA <i>CARRERA 11</i> VUE DEPUIS LA <i>CALLE 6</i>	290

IMAGE 22 : TRACT DE « <i>LIMPIEZA SOCIAL</i> » DISTRIBUE EN JANVIER 2014 DANS LES QUARTIERS DE <i>CIUDAD BOLIVAR</i> ET <i>SOACHA</i>	319
IMAGE 23 : VIOLENCES CONTRE LES PERSONNES VIVANT DANS LA RUE AU DEBUT DES ANNEES 1990	335
IMAGE 24 : LA <i>PIPA</i> DE GATO AVEC UNE <i>BICHA</i> [SACHET] DE <i>BAZUCO</i>	351
IMAGE 25 : LE <i>CARTUCHO</i> AU DEBUT DES ANNEES 1990.....	366
IMAGE 26 : WILLY CHANTANT DU RAP DANS LES BUS, FEVRIER 2017.....	430
IMAGE 27 : NIXXO VENDANT DE BONBONS DANS LES BUS, FEVRIER 2017.....	430
IMAGE 28 : LASSO DANS L’ATELIER DE COUTURE OU IL TRAVAILLAIT, FEVRIER 2017.....	435
IMAGE 29 : NIXXO ET FELIPE CHEZ EUX, FEVRIER 2017.	438
IMAGE 30 : DEMOLITION DE <i>LA ELE</i> , 2017.....	504
IMAGE 31 : PROJET DE RENOVATION URBAINE DANS LE SECTEUR DE <i>LA ELE</i> (<i>LA PLAZA DE LOS MARTIRES</i> AU PREMIER PLAN ; A GAUCHE : LE PROJET DE LA PREMIERE LIGNE DE METRO DE LA VILLE)	505
IMAGE 32 : PROJET DE RENOVATION URBAINE DANS LE QUARTIER DE <i>SAN BERNARDO</i> , OU <i>SAMBER</i> (A DROITE : PARC <i>TERCER MILENIO</i> ET <i>CALLE SEXTA</i> ; A GAUCHE : <i>CARRERA DECIMA</i>)	505

Tableaux

TABLEAU 1 : NATALITE ET MORTALITE A BOGOTA (1890-1910).....	80
---	----

Table des matières

Remerciements	7
Sommaire	11
Notes sur la traduction et la transcription	14
Introduction	19
<i>Les ollas</i> : une fascination de toujours, une confrontation aux stéréotypes, le début d’une recherche	21
Les terrains de la recherche	26
<i>La Ele</i>	29
<i>Le Samber</i>	29
<i>Cinco-Huecos</i>	30
Un sujet entre le local et le global.....	31
L’omniprésence des violences : de l’étonnement ethnographique à la définition d’une problématique	34
Anthropologie et histoire : un passage par les récits, un besoin de compréhension	37
Approche méthodologique : étudier, décrire et penser les <i>ollas</i>	39
Pour une écriture « humaniste »	42
La structure de la thèse	45
Note sur l’anonymisation	46
Première partie	47
La ville, ses bas-fonds et ses <i>ollas</i> : un retour sur l’histoire	47
Chapitre premier	52
Les guerres, les migrants et la <i>chicha</i>, ou l’avènement des « bas-fonds » bogotanis. 52	
Des migrants aux vagabonds et des vagabonds aux criminels : guerres civiles et criminalisation de la pauvreté	54
Les réformes bourbonniennes et l’essor des « mauvais » pauvres	54
La ville débordée par les migrants	60
La ville et ses transformations... ou comment le décor des bas-fonds s’est progressivement bâti	70
La soif de modernisation : transformations urbaines pendant le XIX ^e siècle.....	70

Les tiendas : sous-division et précarisation des logements	70
Saleté et marchés : l’affleurement des bas-fonds	74
Le transport, l’expansion de la ville et la ségrégation	77
« Quartiers ouvriers », hygiène et moralisation de la propreté : les réformes urbaines pendant la première moitié du xx ^e siècle	79
La misère, la <i>chicha</i> et le crime... ou les bas-fonds, prélude aux <i>ollas</i>	87
Le combat contre la <i>chicha</i> s’ébauche.....	87
Hors du centre ! La délimitation spatiale des bas-fonds dans la lutte contre la <i>chicha</i>	93
La <i>chicha</i> et le crime	95
« Cafuches » : aguardiente et contrebande	99
Conclusion	101
Chapitre 2.....	105
La Violencia, la ville et sa modernité : des « bas-fonds » aux ollas	105
La « barbarisation » des classes populaires	108
Une scène politique fragmentée	109
L’après-midi du 9 avril 1948 et la « barbarie » des classes populaires	115
De « La Violencia »	120
Le processus d’urbanisation de Bogotá au milieu du XX ^e siècle	128
La « carrera » de la modernité	135
La déroute de la <i>chicha</i> et la consolidation de la bière salubre	142
Quelques notes sur le guarapo et la <i>chicha</i> aujourd’hui	150
L’affleurement d’une économie de la drogue	151
Conclusion	159
Chapitre 3.....	162
La naissance des ollas	162
Un tissage de récits pour la compréhension des <i>ollas</i>	167
Les <i>gamines</i> , les <i>largos</i> et « la rue »	172
Les familles des <i>gamines</i>	183
L’émergence de « la rue »	195
« Ce n’était pas comme ça » : de l’avènement des <i>ollas</i> et des représentations sociales	200
L’actualisation des bas-fonds	208
La place des expériences de violence : pour une réinterprétation de la configuration représentative des <i>ollas</i>	213
Conclusion	218
Conclusion de la première partie	221
Deuxième partie	224
Les ollas et leurs frontières	224
Chapitre 4.....	229

Violences et fragmentation territoriale : du conflit armé, des villes et des <i>ollas</i>	229
Territorialisation et banalisation de la violence	231
« Barrières invisibles » dans les villes	232
Violences omniprésentes, violences banalisées.....	240
Les <i>ollas</i> et le paramilitarisme	246
Les frontières des <i>ollas</i> définies par l'imposition territoriale : des disputes et des accords	265
<i>La Ele</i>	269
<i>Le Samber</i>	285
<i>Cinco-Huecos</i>	291
Conclusion	294
Chapitre 5.....	297
Peur, périls et saleté : la reconnaissance sociale des limites des <i>ollas</i>	297
« <i>Gamines</i> », « <i>largos</i> », « <i>desechables</i> », « <i>ñeros</i> » et « <i>habitantes de la calle</i> », ou comment la catégorisation de la population des <i>ollas</i> a participé à l'ancrage de frontières sociales.....	303
La « <i>limpieza social</i> » et les <i>ollas</i> : des limites par des manifestations de violence.....	315
La « <i>limpieza</i> » des « <i>desechables</i> ».....	322
Les frontières symboliques aux alentours des <i>ollas</i> , ou de la tension entre les personnes habituées des <i>ollas</i> et les commerçants.....	327
Le danger des <i>ollas</i> : des frontières par la peur	335
« <i>A payaya puesta, papaya partida</i> » : cartographies et tactiques de protection.....	335
« La crainte du contact » : l'ancrage des limites des <i>ollas</i>	341
Au-delà de la notion de « ghetto » : en guise de conclusion.....	344
Chapitre 6.....	347
La frontière par le passage, la fête et le refuge : les <i>ollas</i> par celles et ceux qui les fréquentent	347
Entrer	354
La <i>farra</i> et la « détente » : faire la fête dans les <i>ollas</i>	357
« Rester un peu » et sortir	366
Violences et protection	374
« <i>Limpieza social</i> » : confinement ou refuge dans les <i>ollas</i> ?.....	374
Délit et refuge	378
Conclusion	380
Conclusion de la deuxième partie.....	382
Troisième partie	386
La « rue » et les <i>ollas</i>.....	386
Chapitre 7.....	393
« J'aime trop la rue, je suis un <i>callejero</i> » : vivre la « rue », vivre les <i>ollas</i>	393

« <i>Coger la calle</i> » et « <i>caer en la calle</i> » : Une « rue » qui s’élargit dans l’espace et dans le temps	403
« <i>Internarse</i> » et « se faire interner » : le cycle de la rue.....	415
Quitter la « rue » ?	422
Des <i>gamines</i> aux « <i>profes callejeros</i> ».....	423
Vivre la « rue » sans <i>bazuco</i>	428
À la recherche du changement : le cas des jeunes de l’ <i>Oasis</i> et de <i>Luna Park</i>	431
« <i>Rebuscárselas</i> » : pratiques <i>callejeras</i> pour une survie quotidienne	439
Notes pour une ethnographie de la « rue »	447
De l’ethnographe comme sujet.....	447
Une amitié qui protège.....	450
Femme ethnographe à la « rue » : entre vulnérabilité et avantage	451
La « rue » comme productrice de localité : en guise de conclusion	453
Chapitre 8.....	458
Le « <i>rigor</i> » : la quotidienneté de la violence dans la « rue » et les <i>ollas</i>.....	458
« <i>Pararse duro</i> » : se défendre et se faire respecter par la violence	459
Violences envers les femmes	465
Le viol dans les <i>ollas</i>	466
Violence de genre au sein du couple.....	469
« Se fumer les morts » : la violence extrême dans les récits quotidiens	473
« Se retrouver en enfer » : les <i>ollas</i> et ses morts.....	474
Les égouts, le container et La Palomera : les lieux de la mort.....	477
Le combinado : récits d’anthropophagie	483
Le <i>bazuco</i> et ses morts.....	490
Conclusion : le « <i>rigor</i> » de <i>La Ele</i>	496
Conclusion de la troisième partie	499
Conclusion générale	501
Pour une Bogotá « ordonnée », « propre » et « sûre » : les interventions dans les <i>ollas</i>	502
L’ « horreur » des <i>ollas</i> : pour les lieux d’ « excès », des interventions par l’excès	509
La transversalité de la violence dans les <i>ollas</i> : de la violence politique à la violence quotidienne et à la régulation sociale	513
Glossaire	519
Bibliographie	526
Ouvrages et articles cités ou consultés	526
Presse	547
Documents administratifs et rapports institutionnels.....	555

Filmographie	557
Conférences	557
Émissions de radio	557
Table des illustrations.....	558
Cartes	558
Images	558
Tableaux.....	559
Table des matières	560
Résumé.....	565
Abstract	566

Résumé

Une anthropologie de la rue. Pauvreté, drogues et violence dans les *ollas* de Bogotá (Colombie)

Cette thèse s'interroge sur le rôle joué par la violence (dans les multiples formes que celle-ci peut prendre) dans le processus d'émergence, de permanence et de disparition d'espaces urbains dédiés au commerce et à la consommation de drogues dans le centre-ville de Bogotá, en Colombie. Ces espaces, couramment connus comme *ollas* et existant depuis plus de quatre décennies, sont contrôlés par des réseaux de trafic, fréquentés par des personnes sans-abri usagères dépendantes de drogues et considérés socialement comme les endroits les plus dangereux de la ville. À partir d'une démarche ethnographique de longue durée – dans les *ollas*, dans des centres d'accueil pour des personnes sans-abri et dans les rues du centre-ville – et d'une réflexion historique, ce travail analyse la manière dont la réalité des *ollas* est vécue et décrite, et cherche à saisir les rapports entre la pauvreté – manifestée notamment par la vie dans la rue –, le commerce et l'usage de drogues, la violence quotidienne des *ollas* et la violence politique liée au contexte historique colombien.

Mots clefs : expériences de violence, vie à la rue, drogues, ethnographie, histoire, *ollas*, Bogotá.

Abstract

An anthropology of the street. Poverty, drugs and violence in the *ollas* of Bogotá (Colombia)

This thesis aims to reflect on violence in its various forms and its role in the initial emergence and continuing persistence as well as disappearance of urban spaces defined by and dedicated to the consumption and trafficking of drugs in the city centre of Bogotá, Colombia. These drug dens, commonly known as “ollas”, have been in existence for more than four decades. They are being controlled by trafficking networks, mostly frequented by homeless drug addicts and are often considered to be some of the most dangerous places in the city. By using a long-term ethnographic approach – in the city centre, in the “ollas” themselves and some homeless shelters – and a reflection on historical facts, this paper tries to analyze the way in which reality in the “ollas” is both experienced and described. At the same time this work aspires to shed light on some of the links between drug trafficking and use, poverty and the everyday violence in the streets, as well as the political violence in the context of Colombian history.

Keywords: experiences of violence, street life, drugs, ethnography, history, “ollas”, Bogotá.